

LE POÈTE

EDWARD YOUNG

(1683-1765)

ÉTUDE SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

W. THOMAS

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE RENNES

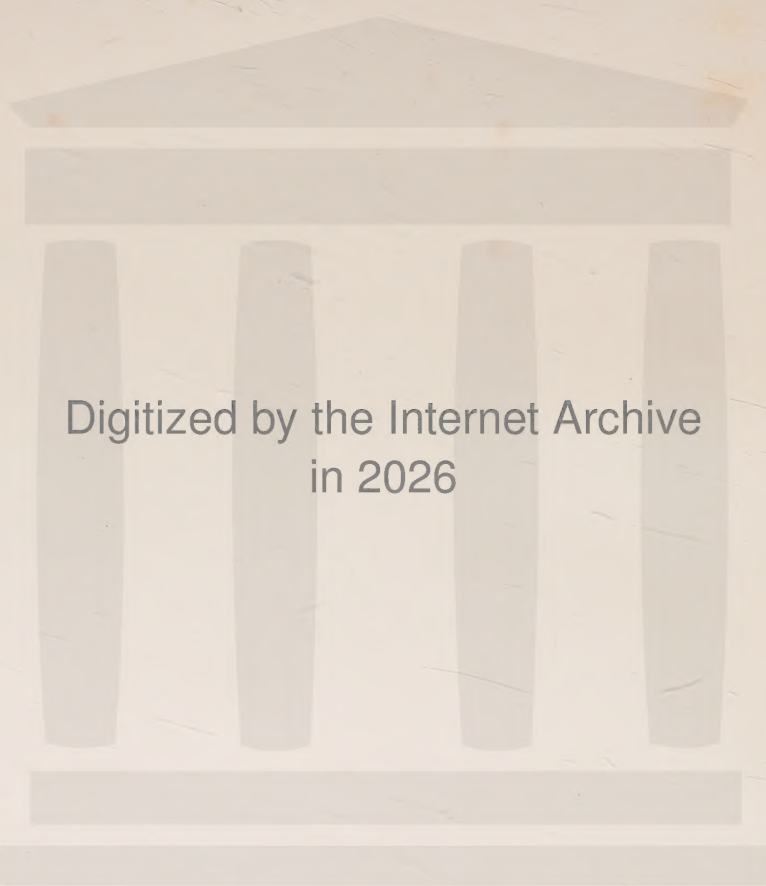
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1901

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550230_0035

LE POÈTE EDWARD YOUNG

(1683-1765)

ÉTUDE SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

LE POÈTE

EDWARD YOUNG

(1683-1765)

ÉTUDE SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

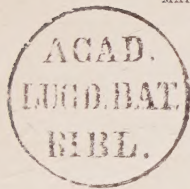
THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

W. THOMAS

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE RENNES



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1901

Droits de traduction et de reproduction réservés.

**

A

Monsieur Léon MOREL

DOCTEUR ÈS-LETTRES

DOCTEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE GLASGOW

PROFESSEUR AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES MINES

ET A L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES

Hommage Reconnaissant.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	XI-XII

PREMIÈRE PARTIE

La Vie d'Ed. YOUNG

CHAPITRE PREMIER. — La famille d'Young. — Carrière ecclésiastique de son père. — Education de l'enfant à Winchester. — Une école publique anglaise au XVII ^e siècle.	1-23
CHAPITRE II. — Ed. Young à Oxford. — Les études universitaires. — Le collège d'All Souls. — Relations et débuts littéraires du poète.....	24-58
CHAPITRE III. — Honneurs universitaires. — Young et ses protecteurs. — Sa carrière dramatique. — Son cercle intime	59-85
CHAPITRE IV. — Les mœurs anglaises au début du XVIII ^e siècle, d'après les écrivains et les observateurs contemporains. — Libre-pensée et anglicanisme orthodoxe. — L'évolution sociale et littéraire. — Symptômes de réaction. — Les Satires d'Young.....	86-110
CHAPITRE V. — Ed. Young et la société de Londres. — Son entrée dans les Ordres. — Avènement de George II. — Young et ses relations à la Cour. — Son mariage et sa vie à Welwyn.....	111-143
CHAPITRE VI. — Deuils successifs d'Young. — Les personnages des « Nuits ». — Composition du poème. — Young et son cercle d'amis. — Ses efforts infructueux pour obtenir une promotion ecclésiastique.....	144-179
CHAPITRE VII. — Préoccupations littéraires d'Young. — Ses chagrins de famille. — Réputation de l'auteur des « Nuits ». — Son dernier ouvrage. — Sa vie à Welwyn et sa mort.....	180-213

DEUXIÈME PARTIE

Les Œuvres d'YOUNG

	Pages
INTRODUCTION	215-217
CHAPITRE PREMIER. — La Satire en Angleterre avant Ed. Young. — Epoques principales où elle paraît. — Les prédécesseurs immédiats du poète : Hall, Donne, Dryden. — La théorie de la satire, d'après Dryden.....	218-242
CHAPITRE II. — Conception de la satire chez Young. — Ses modèles — Ses prétentions à l'originalité. — Caractères propres de son œuvre poétique. — Young imitateur.....	243-273
CHAPITRE III. — LE THÉÂTRE D'YOUNG. Les tendances de la scène anglaise au début du XVIII ^e siècle. — Mérites et défauts de « Busiris ». — « La Ven- geance » et l'imitation de Shakespeare. — « Les Frères » et le « Persée et Démétrius » de Th. Corneille.....	274-307
CHAPITRE IV. — PREMIÈRES ŒUVRES MORALES ET PHILO- SOPHIQUES. Young comme moraliste. — Son début : Le Jugement Der- nier. — Œuvres mixtes : La Force de la Religion et la Paraphrase d'une Partie du Livre de Job. — L'Apprécia- tion Véridique de la Vie Humaine.....	308-341
CHAPITRE V. — LE POÈME DES « NUITS ». SECTION I : <i>L'Œuvre</i> . Genèse du poème. — Young et Pope. — Les deux parties des « Nuits ». — Analyse et sources diverses. — Origini- télé de conception et de traitement.....	342-386
SECTION II : <i>La Langue et le Vers</i> . Vocabulaire d'Young dans les Satires et les « Nuits ». — Sa prononciation et sa grammaire. — La métrique des « Nuits ». — Allitération. — Emploi des figures de rhéto- rique	387-424
CHAPITRE VI. — Le Centaure non Fabuleux. — But et caractère général de l'ouvrage. — Les principes philoso- phiques et religieux d'Young d'après ce traité et ses « Nuits ». — Sa doctrine est-elle le pessimisme ?.....	425-460
CHAPITRE VII. — Les idées de l'école néo-classique anglaise sur l'imitation des anciens. — Nouvelle discussion du su- jet. — Young et les Conjectures sur la Composition Origini- nale. — Analyse de l'ouvrage. — Son importance pour la critique littéraire.....	461-488

	Pages
CHAPITRE VIII. — Les questions d'influence dans la littérature. — Les « Nuits » et leurs éditions diverses en Angleterre. — Les imitateurs du poète. — La traduction allemande des « Nuits ». — Klopstock et son école. — Influence d'Young sur le mouvement des esprits en Allemagne	489-520
CHAPITRE IX. — Les « Nuits » d'Young en France. — Premiers essais de traduction. — L'art de traduire et la théorie de d'Alembert. — P. Le Tourneur et sa version des « Night Thoughts ». — Son influence sur la littérature française au XVIII ^e et au XIX ^e siècle.....	521-551
CHAPITRE X. — Les traductions italiennes des « Nuits ». — Influence de la version de Le Tourneur. — Ipp. Pindemonte et Ugo Foscolo. — Young et Leopardi. — Les versions espagnoles et portugaises. — Les « Nuits » et la littérature russe.....	552-573
CONCLUSION	575-580
APPENDICE	581-625
BIBLIOGRAPHIE	627-655
INDEX des principaux noms propres cités au cours de cet ouvrage..	657-663
ERRATA	665



AVANT-PROPOS

Peu d'auteurs ont été aussi diversement jugés qu'Ed. Young par leurs contemporains et par la postérité. De 1730 à 1780, il a été regardé comme une des plus pures gloires de la littérature anglaise, comme l'un des membres distingués et le dernier représentant de la brillante pléiade qui illustra le commencement du XVIII^e siècle. Même à l'étranger sa renommée lui avait valu les hommages de chefs d'école tels que Bodmer et Klopstock, et de critiques célèbres tels que Diderot, en France, et Metastasio, en Italie. Il avait mérité les honneurs de la parodie et de l'imitation; il s'était vu adresser des dédicaces flatteuses et les sollicitations empressées d'admirateurs inconnus et de jeunes écrivains heureux d'obtenir de lui la consécration de leur talent. Maintenant, l'oubli commence à recouvrir son nom. On a cessé de citer ses ouvrages sans cesser de leur faire des emprunts. Les lecteurs l'ont délaissé pour des poètes moins sérieux mais plus attrayants; ils ont négligé ses beautés pour ne plus rappeler que ses fautes de goût et sa réputation, assaillie depuis cinquante ans par des ennemis acharnés, a sombré sous leurs attaques.

Il s'en faut du reste que toutes les accusations portées contre lui soient injustes. Malheureusement elles se compliquent trop souvent de préventions suggérées ou transmises par ses biographes à propos de son caractère, de ses habitudes et de ses intentions et d'erreurs de fait que l'histoire de la littérature a enregistrées sans les avoir contrôlées. De là la nécessité d'examiner avec soin les documents anciens et nouveaux qui peuvent

nous renseigner sur la vie d'Ed. Young et d'en établir le récit impartial et scrupuleusement exact. Les événements politiques et autres de cette époque ont sans doute eu une influence réelle sur la conception et la forme même de ses œuvres, ainsi qu'on le verra par la suite, mais il importe avant tout de replacer l'auteur dans le milieu intime où il a été élevé et où il a vécu et de faire connaître en détail, dans la mesure du possible, les conditions matérielles et morales qui ont présidé à son développement personnel. Les livres qu'il a composés peuvent sans inconvénient être étudiés à part et groupés suivant leurs tendances générales et les genres littéraires auxquels ils appartiennent : drame, critique, poésie satirique ou morale. Le lien commun qui les réunit malgré leur diversité, c'est l'esprit de l'écrivain qui les a conçus. Une biographie nouvelle et sérieuse est donc nécessaire pour qui veut comprendre chez Ed. Young à la fois l'homme et l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE

La Vie d'Ed. YOUNG

CHAPITRE PREMIER

La famille d'Young. — Carrière ecclésiastique de son père. — Éducation de l'enfant à Winchester. — Une école publique anglaise au **XVII^e** siècle.

La vie du poète a été maintes fois racontée par ses contemporains, mais presque toujours avec force détails inexacts et non sans lacunes importantes. La première en date de ces notices, citée par Herbert Croft, est celle de Giles Jacob en 1720, du vivant même d'Young. Des informations plus complètes sont fournies en 1765 par le Supplément ajouté à la *Biographia Britannica*, par *The Annual Register* dont J. Dodsley avait commencé la publication et par la *Biographia Dramatica* dans un article dû probablement à la plume d'Isaac Reed. Herbert Croft¹ (1751-1816), ancien élève de Winchester College et ami d'enfance du fils de l'écrivain, se charge de sa biographie en 1780 dans la fameuse collection éditée par le Dr Sam. Johnson. R. Anderson, dans ses *Poets of Great Britain*, qui paraissent en 1794, reproduit ces renseignements et en ajoute quelques autres. Voilà les sources principales où puisent tour à tour les critiques suivants qui répètent souvent mot à mot les indications de leurs prédé-

1. H. Croft semblerait avoir toutes les qualités requises pour sa tâche, mais l'esprit qui l'anime est bien indiqué par un autre biographe, le Dr John Doran : « As Croft has tried hard to injure the memory of Young, it becomes a pleasing duty to give an extract from that part of his narrative which is devoid of palpable malignity and which serves to neutralize many of his ungenerous innuendoes. » [*Young's Works*, edit. J. Doran. *Life of Edw. Young*, p. lxxiii].

cesseurs et cherchent bien rarement à les vérifier au moyen de documents authentiques.

Et cependant les détails ainsi recueillis ne sont parfois ni précis, ni suffisants. On le voit surtout en ce qui se rapporte à la famille même du poète. A part quelques notes sommaires sur la carrière du père, les érudits du XVIII^e siècle ne nous ont presque rien transmis. Le continuateur d'Anthony à Wood, dans *Athenæ Oxonienses* donne le seul renseignement connu jusqu'à présent sur le grand-père d'Ed. Young — il nous est impossible de remonter au delà de la troisième génération — à savoir qu'il se nommait John Young, qu'il résidait à Woodhay dans le Berkshire et qu'il s'intitulait « gentleman. » Si l'on en rapproche ce fait que le poète, comme en témoigne la plaque commémorative de l'église paroissiale de Welwyn, portait des armes nobiliaires personnelles¹, il est permis de supposer que ses ancêtres étaient tout au moins gentilshommes et que Lady Eliz. Lee, en l'épousant, ne s'est pas rendue coupable de mésalliance, comme on l'a prétendu. Je dois à l'extrême obligeance de M^r G. E. Co-kayne du Collège Héraldique (College of Arms) de Londres², de pouvoir ajouter que ces armes sont celles de la famille Young de Bristol, telles qu'elles ont été officiellement établies en 1531. Il faut croire que notre auteur, ou tout au moins son fils, possédait une généalogie dont il ne reste plus de trace aujourd'hui et se rattachait par une série d'ascendants oubliés, à des aïeux jadis anoblis. Ce sont là les seules indications, vagues mais intéressantes, que nous avons pu découvrir sur sa parenté avec une branche du même nom, dont l'origine remonte au delà du XVI^e siècle.

1. En voici la description : « Lozengy argent and vert, on a bend azure two Ibexes' heads erased of the first, attired or, *for Young*; impaling, Argent, a Fess between three Crescents sable, *for Lee* [Hist. of Hertfordshire, by J. E. Cussans, in-folio, vol. II, p. 219].

2. Voici ce qu'écrivit le savant érudit dans une lettre du 13 juillet 1900, qui contient également une courte généalogie de la famille d'Ed. Young, inscrite vers 1776 au Collège héraldique de Londres : « The arms on his monument are those of the family of Young of Bristol as recorded in the Heralds' Visitation in 1531. He possibly claimed descent therefrom. » Ces armes furent « quartered by Malet of Enmore, co. Somerset, in the visitation of that county, 1531, (Wm. Malet having married Alice daughter and heir of Thomas Young of Bristol, and having had issue Hugh Malet who married and had issue at the above date). »

Mais si nous revenons au seul ancêtre certain du poète, à John Young son grand-père, il convient de noter que la vocation ecclésiastique n'est qu'accidentelle dans la famille qui paraît avoir eu des terres domaniales dans le comté agricole du Berkshire. Peut-être même la proximité de la ville universitaire d'Oxford sur l'autre rive de la Tamise suggéra-t-elle au gentilhomme campagnard de Woodhay l'idée d'y envoyer plus tard son fils. Celui-ci, qui naquit probablement en 1643, ne vint pas au monde dans le village paternel, mais, si l'on en croit le registre d'inscription des boursiers de Winchester College, à Brampton dans le Yorkshire¹. Sa mère s'était sans doute retirée chez des parents pendant la période des troubles civils, et la crainte des troupes royales établies à Oxford et à Reading serait l'indice chez John Young des tendances libérales que l'on distingue également plus tard chez son fils, le futur doyen, s'il n'était naturel en temps de guerre d'éloigner les femmes du théâtre de la lutte. Nous n'avons pas d'autre détail sur ces premières années. La fin des hostilités, en 1645, dut amener le retour des exilés au manoir familial, mais il n'y a plus de traces du jeune Edouard avant son admission, à l'âge de treize ans, au Collège de Winchester.

On ne s'étonnera pas que John Young ait songé à faire entrer l'enfant dans un des grands Collèges anglais, situé à quelque neuf lieues seulement de Woodhay, surtout s'il a pu compter sur la faveur du gouvernement républicain. Cet établissement, déjà renommé, avait été fondé vers 1376 par William de Wykeham, alors évêque de Winchester et Chancelier de l'Echiquier, pour donner l'instruction gratuite à soixante-dix boursiers destinés au service de l'Eglise. Ils étaient soumis à l'autorité d'un directeur (ou Warden), qu'assistaient dix prêtres séculiers (ou Fellows) agrégés à la fondation, trois chapelains, trois clercs et seize enfants de chœur. D'après les statuts, et sauf pour les parents de William de Wykeham, les boursiers étaient choisis

1. La plaque commémorative de Salisbury Cathedral dit qu'il est mort le 9 août 1705, dans sa 63^e année, et le registre de Winchester College lui attribue 13 ans en 1657. Malheureusement le registre paroissial de Brampton, très mal tenu vers 1643, ne porte pas son nom.

entre huit et douze ans et devaient être « pauperes et indigentes. » Mais, avec le cours des siècles, l'obligation de la pauvreté tomba en désuétude et la limite d'âge, plus strictement observée — les registres d'inscription en font foi — pouvait être dépassée de quelques mois si l'on était l'objet d'une recommandation spéciale. Le voisinage de Winchester, chef-lieu de comté important à cette époque, et du village de Woodhay permet d'ailleurs de supposer des relations d'amitié, comme nous en constaterons plus tard, entre la famille Young et les membres du Collège chargés de l'élection des boursiers. Et six places vacantes se trouvant à pourvoir en 1657, Edouard Young fut élu troisième.

Les détails manquent sur la carrière scolaire du jeune homme. Il se prépara, suivant l'usage, à l'Université d'Oxford, où le fondateur avait créé un établissement correspondant, New College, destiné à recueillir les élèves sortant de Winchester et à compléter leur éducation en vue de la prêtrise. C'est ainsi qu'Ed. Young, en 1661, à l'extrême limite d'âge, fut boursier et « probationary fellow » (agrégé provisoire) de New College¹ où il devint maître ès arts (A.M.) et le 1^{er} avril 1668 bachelier en droit (B.C.L.) et où il toucha jusqu'en 1679 les émoluments de l'agrégation. Il se fit bientôt apprécier pour son talent oratoire, puisqu'il fut appelé le 17 février 1677 à prêcher au Guildhall, devant le lord maire de Londres et les échevins, un sermon qu'il publia l'année suivante et qu'il fut choisi quelque temps après comme chapelain par le comte d'Ossory, général en chef des troupes anglaises au service des Pays-Bas². C'est ce qu'indique l'énumération de ses titres en tête d'un in-quarto de 1679 et ce livre même, réimpression d'un sermon prononcé à Whitehall, le 29 décembre 1678, devant le roi Charles II, témoigne à la fois de sa réputation grandissante et de ses hautes protections.

1. D'après Anthony à Wood, ce fut à l'âge de 19 ans. Voir *Athenæ Oxonienses*, édit. Ph. Bliss, 1820, in-4°, vol. IV, p. 551. Br. Mus., 2036 f.

2. Le comte d'Ossory était fils du duc d'Ormond et mourut le 30 juillet 1680, au moment où il allait se rendre à Tanger dont il avait été nommé gouverneur. Dryden, en 1681, lui consacra quelques vers émus dans la première partie d'*Absalon and Achitophel* (v. 830-44), sous le nom du fils aîné de Barzillai. C'est en février 1678 qu'il reçut le commandement en chef des troupes anglaises en Hollande [Voir *The Complete Peerage of England*, etc., by G. E. C (okayne), vol. VI, p. 150].

Sa carrière ecclésiastique se poursuivait avec succès. En 1679 il échangea son agrégation d'Oxford (si même il n'y avait pas renoncé déjà en se mariant) contre celle de Winchester, son ancienne école, et reçut de New College le rectorat de Newnton Longville dans le comté de Buckingham. C'est bien, semble-t-il, à ce moment qu'il prit femme et l'année suivante, comme le prouve sa signature sur le registre paroissial, il obtint la cure d'Upham, petit village voisin de Winchester, où il vécut désormais jusqu'à ce qu'il fut appelé à Salisbury. La renommée et la faveur dont il jouissait croissaient toujours. Le 4 février 1682 il prêchait encore une fois devant la corporation de Londres un sermon qu'il fit paraître l'année suivante et au mois de septembre 1682, l'évêque Ward le fit pourvoir d'un canonicat à la cathédrale de Salisbury (ou Sarum) avec la prébende de Gillingham Minor. Il fut même désigné pour suppléer son protecteur quand celui-ci se vit empêché par l'âge d'exercer ses fonctions. Anth. à Wood ajoute qu'il dut, à la place de Ward, adresser un discours latin au clergé le 12 juillet 1686, lors de la visite du Dr Thomas Sprat, évêque de Rochester, discours publié ensuite sous le titre de « *Concio ad clerum* » et que l'inspecteur, frappé de son talent, exprima ses regrets au chapitre assemblé de ce que l'orateur n'eût qu'une des plus pauvres prébendes du diocèse¹. Au reste, le primat d'Angleterre l'avait déjà distingué en l'invitant à prononcer, en janvier 1685, à Lambeth, le sermon d'usage pour la consécration de l'évêque Ken, élève, comme Young, de New College et de Winchester, qui avait composé, en 1681, à l'intention des boursiers de son ancienne école, un manuel de prières encore employé. L'honneur que lui faisait l'archevêque de Canterbury² était significatif et doublement flatteur.

C'est donc au sein d'une famille ecclésiastique prospère et heureuse du succès de son chef que le futur poète, Edouard Young, vint au monde. Il naquit vraisemblablement dans la

1. Cette anecdote est confirmée par une lettre en date du 24 juillet 1686, de Robert Woodward, à l'archevêque de Canterbury, où il recommande le pasteur d'Upham pour une promotion au nom de la commission tout entière. Bodleian Libr., Tanner Mss. xxx, f. 89.

2. C'était Sancroft, à qui le prédicateur dédia son sermon la même année.

seconde quinzaine du mois de juin 1683, puisque son baptême est rapporté en ces termes dans le registre paroissial d'Upham : « 1683 — Edvardus, Filius E[dvardi] & J[udithæ] Young bapt [izatus] Julý 3^o » et que, sauf empêchement majeur, le baptême devait suivre de près la naissance d'un enfant dont le père était ministre anglican¹. Ainsi se trouve tranchée par un document décisif, dont je dois une copie à l'obligeance du Rev.E.L.H. Tew, recteur d'Upham, une controverse qui a partagé les biographes jusqu'à présent. Tous ont adopté des dates erronées, les uns préférant 1681 avec Herbert Croft, les autres 1684 à la suite de la *Biographia Britannica*². Cette dernière n'a pas besoin d'être discutée; l'autre, comme on l'a fait remarquer³, est démontrée fausse par Croft lui-même qui mentionne l'entrée d'Young à New College, Oxford, le 13 octobre 1703, dans *sa dix-huitième année*, et le fait est confirmé par le registre des boursiers de Winchester qui lui attribue dix ans en août 1694, le rajeunissant ainsi de quelques mois. Désormais il n'y a plus de doute possible sur la question.

Mais le registre d'Upham nous fournit encore d'autres renseignements. S'il est à peu près certain qu'Ed. Young fut fils unique, il ne l'est pas, comme on l'a prétendu, qu'il n'ait eu qu'une sœur. Déjà une lettre du père adressée sans date, mais vers 1677 ou 1678, d'Oxford, le dimanche des Actes (c'est-à-dire en juillet) à M^r John Ellis, secrétaire du comte d'Ossory⁴, annonce qu'il a dû refuser d'aller en Flandre parce que son Collège exige qu'il soit présent à l'apurement des comptes en octobre et que

1. Dans les familles aristocratiques à cette époque, l'intervalle ordinaire ne dépasse pas huit jours.

2. Quelques-uns, par exemple Bell dans son édition des poètes anglais (1777-84), le font naître vers 1679. Cette indication est peut-être due à l'inscription suivante sur le registre paroissial de Welwyn : « He died Apr. 5 [1765] in the 85th year of his age, » ou à l'affirmation du Dr Nath. Cotton que le poète, à sa mort, était « in his 86th year » [voir R. Anderson's Works of the British Poets, London, Arch and Bell, 1794. Life of Cotton, vol. XI, p. 1106], ou même au mot d'Young dans son *Centaur not Fabulous* (1754) : « N. B. I am but fourscore » (je n'ai que 80 ans), à la fin de la lettre II.

3. The Penny Cyclopædia, London, 1843, art. Ed. Young.

4. Brit. Mus. Add. Mss. 28894, f. 420. La date de 1677 est possible (mais peu probable), parce que le comte assista, en juillet, avec le prince d'Orange, au siège de Charleroi.

d'ailleurs il a « femme et enfant » pouvant être réduits à la misère par un accident de guerre. Il s'agit sans doute ici de la petite Jeanne dont les registres paroissiaux d'Upham mentionnent l'enterrement le 7 février 1682. Peu après cette première naissance se produisit celle de Judith Young, baptisée le 14 juillet 1681, celle du futur poète en 1683 et celle d'une troisième fillette, Anna Young, dont le baptême est du 13 décembre 1684. On s'explique que le pasteur, dans une lettre datée de Londres le 16 février 1686 et dans laquelle il accepte l'invitation de l'archevêque de Canterbury à prêcher le carême, puisse parler des « impedimenta » ou charges de famille qui l'empêchent de voyager¹. La mort pourtant n'épargna pas les enfants et si le jeune Edouard ne connut jamais sa sœur Jeanne, il eut le temps de jouer avec la petite Judith et de ressentir dès ses premières années la tristesse d'une séparation suprême puisque Judith fut enlevée aux siens vers l'âge de neuf ans et ensevelie à Upham le 6 juin 1690.

Le père, tout naturellement, s'efforçait de faire face à ses dépenses croissantes en obtenant la promotion ecclésiastique dont son talent le rendait digne. Sur les instances du poète Edm. Waller il fit traduire son « *Concio ad clerum* » sous le titre de l'Idée de l'Amour chrétien et le publia avec quelques poèmes religieux d'une de ses admiratrices, M^{rs} Anne Wharton, la première femme du futur marquis. Ce sont là les traces les plus anciennes d'une amitié dont le fils saura profiter plus tard. De plus hautes protections ne faisaient pas non plus défaut, si l'on en croit Giles Jacob écrivant en 1720 et d'après lequel la princesse Anne consentit à être la marraine du jeune Edouard². Peut-être est-ce pour répondre à ce gracieux patronage que le pasteur soutint, autant que le permettaient ses convictions, la

1. Bibl. Bodléienne, Tanner Mss. 37 f. 249. Le fait que l'âge d'Anne Young concorde avec celui qui lui est assigné sur la plaque commémorative placée en 1714 dans la cathédrale de Winchester prouve qu'il s'agit bien sur les registres d'Upham des enfants du recteur.

2. C'était peut-être un résultat dû également à M^{rs} Anne Wharton (morte seulement le 24 octobre 1685), puisque la même princesse fit, en 1698, avec Guillaume III et le duc de Shrewsbury, le même honneur à Philippe, fils du marquis de Wharton. The Complete Peerage, by G. E. C., vol. VIII, p. 427. — G. Jacob dit seulement « the late Queen, » mais ces mots s'appliquent tout naturellement à la reine Anne, dont le poète vante les bienfaits dans la dédicace de *The Last Day*.

politique conciliante du Gouvernement à l'égard des dissidents. C'est ainsi qu'il prêcha le 26 mai 1688 un sermon devant le lord-maire à Bow-Church pour exhorter à l'unité en matière de foi et qu'à la demande de ses auditeurs il dut le faire imprimer la même année. Mais on n'a pas de peine à comprendre qu'il partageait les opinions du haut clergé anglican et qu'il approuvait la conduite de son ami l'évêque Ken emprisonné à la Tour de Londres au mois d'avril, sur l'ordre du roi, avec six autres prélats pour avoir refusé de signer la nouvelle déclaration d'indulgence religieuse. Il alla plus loin que Thomas Ken resté jacobite impénitent, il accepta le régime inauguré par la révolution de 1688, d'accord en cela avec les filles même de Jacques II, avec la famille Wharton et la majorité de la noblesse et du pays. Il obtint alors, le 14 janvier 1688-89, à la place de sa pauvre prébende de Gillingham Minor celle de Combe et Hernham et un peu plus tard il fut nommé chapelain de Guillaume III et de la reine Marie. C'est à cette époque qu'il dut entretenir des rapports assidus avec le nouvel archevêque de Canterbury, J. Tillotson, qui en 1689 remplaça Sancroft, partisan attardé des Stuarts. Il le connut assez intimement pour songer à écrire sa vie quelques années après, ainsi que nous l'apprend une biographie de Tillotson publiée en 1717 « sur les notes du Rev. M^r Young, Doyen de Salisbury, » et la préface de l'ouvrage déclare qu'il en était à peu près à la moitié du travail quand il fut appelé pour affaires pressantes à l'étranger, peut-être en Flandre où l'on sait qu'il fut aumônier militaire du comte d'Ossory. Désormais son avenir était assuré par ses hautes relations¹ et par l'importance du rang qu'il occupait dans l'église.

Il fallait maintenant songer à l'éducation du fils. Regrettant sans doute d'être entré lui-même un peu tard à Winchester College le pasteur obtint qu'il fût inscrit de bonne heure, soit à peine âgé de onze ans, en août 1694, sur la liste des boursiers

1. D'après Anth. à Wood, il prêcha le dimanche de Pâques, 30 mars 1693, à Whitehall devant la reine Marie et de nouveau à Whitehall les 15 et 22 avril 1695. Son dernier sermon publié sous ce titre : « Le grand avertissement qu'une vie religieuse est le meilleur moyen d'atteindre le bonheur présent, » semble avoir en partie inspiré les Nuits [cf. le vers « Virtue alone is happiness below »]. Peut être le futur poète entendit-il prononcer ce discours.

élus. Le nom d'Edouard Young y figure à la onzième place sur seize admis¹, mais il ne commença ses études qu'au début de 1695. L'enfant ne paraît pas avoir été un élève brillant jusqu'à sa sortie définitive en 1702, si l'on en juge d'après les indications que fournit le « long roll » ou l'ordre de classement annuel établi pour les boursiers du Collège. Peut-être la nostalgie de la maison paternelle, pourtant si voisine — Upham n'est pas éloigné de trois lieues — s'empara-t-elle de lui, malgré les visites assez fréquentes du recteur², et les deux vacances octroyées par an ne suffirent-elles pas à relever son courage. Quoi qu'il en soit, l'internat à la fin du dix-septième siècle ne devait pas avoir de grands charmes pour le poète car les souvenirs de classe ne reviennent jamais sous sa plume, du moins dans ce que nous connaissons de sa correspondance.

C'était d'ailleurs une éducation austère que celle qui prévalait à Winchester. Le Collège de Sainte-Marie, vocable sous lequel se trouvaient placés à la fois cette école secondaire et l'établissement connexe d'Oxford, était à l'origine une fondation strictement ecclésiastique. L'ancien chancelier de l'Echiquier, William de Wykeham, par une charte en date du 20 octobre 1382, en avait confié la direction à un directeur ou « Warden » assisté d'un conseil de dix prêtres séculiers (*presbyteri saeculares*) nommés à vie (*perpetui*) et se recrutant par cooptation et de trois chapelains avec des clercs et des enfants de chœur. Les boursiers au nombre de soixante-dix se préparaient tous à entrer dans les ordres et recevaient l'instruction d'un régent ou « *school-master* » aidé d'un sous-régent. Ils devaient être élus annuellement, au fur et à mesure des vacances, par un comité composé des directeurs des deux maisons de Winchester et d'Oxford, du sous-directeur ou « *sub-warden* » de Winchester et du régent, appelé plus tard le proviseur ou « *head-master* » (*hostiarius*),

1. Ces détails empruntés aux Winchester Long Rolls et que j'ai pu y vérifier, m'ont été gracieusement transmis par M^r Leslie Stephen. Voir aussi Winchester Long Rolls, 1653-1721, transcribed and edited with an historical Introduction on the development of long roll by Clifford Wyndham Holgate. Winchester, P. and G. Wells, 1899, in-8°.

2. Il y a au Brit. Mus. des lettres manuscrites du père, adressées de Winchester à John Ellis, secrétaire à Whitehall, à la date du 6 septembre 1698, du 31 mai 1699, du 16 mars 1701-2 et il prêche aux assises de Winchester le 11 juillet 1695.

et de deux agrégés ou « fellows » de New-College désignés sous le nom de « posers¹. » Ce corps électoral choisissait de préférence des parents du fondateur (consanguinei) dont le nombre fut en 1580 limité à dix-huit dans les deux établissements par une décision de l'évêque Cooper « for ye sett number of 18 Founders in both ye Colledges » jusqu'à la suppression d'un privilège suranné, et ensuite d'élèves « pauvres et besogneux, de bonne conduite, dociles et intelligents. » Ajoutons que dès le règne d'Henri IV d'Angleterre, les souverains imposèrent leurs protégés aux électeurs au moyen de missives royales ou « Kings' letters » dont le Warden Traffles obtint l'abolition en 1702 pour ce qui touchait à l'Université, mais qui se continuèrent jusqu'en 1726 au Collège de Winchester. Les évêques de ce dernier diocèse, en qualité d'inspecteurs officiels ou « visitors » de l'une et l'autre maison, s'attribuaient la même prérogative, en sorte que le comité n'avait nullement le monopole des admissions. Une limite d'âge, rigoureusement maintenue, obligeait chaque boursier à partir aux vacances d'été qui suivaient son dix-huitième anniversaire. On lui accordait une année de plus s'il était porté sur la liste de ceux qui devaient entrer à New College où il devenait de droit agrégé à la fin de ses études universitaires, après un stage de deux ans comme « probationary fellow » (à moins d'être parent du fondateur), mais l'année de grâce expirée, s'il ne s'était produit aucun vide dans les rangs à Oxford, il était « superannuated » et devait quitter Winchester.

La succession et le recrutement des boursiers étant ainsi réglés, William de Wykeham avait établi le régime intérieur de sa grande école préparatoire. Chacun d'eux recevait, et reçoit encore, à Noël une pièce de drap suffisante pour confectionner une robe longue descendant jusqu'aux talons (toga talaris) et un capuchon, la façon du costume restant à la charge de la famille. C'était là apparemment une concession aux intérêts de la ville de Winchester, le premier marché anglais pour les lainages au XIV^e siècle. Le drap ne devait pas revenir à plus de trois

1. C'est une abréviation d'opposers, terme également connu à l'Université de Cambridge.

shillings quatre pence le yard, prix considérablement dépassé depuis, et ne devait être ni noir, ni blanc, ni rouge tirant sur le gris, ni bleu marin (*glaucus*), sans doute parce que ces couleurs étaient réservées à certains ordres religieux du Moyen-Age. Il était défendu de porter ce costume neuf, sans l'autorisation du gouverneur, sauf les dimanches ou les jours fériés ou dans des occasions exceptionnelles. Le vêtement usé était remis à l'un des enfants de chœur, jusqu'au moment où le legs d'une personne charitable permit de leur faire également une distribution annuelle de drap. C'était bien un monastère prématuré que Wykeham avait voulu établir à tel point qu'il ne se contenta pas de passer sous silence, dans ses statuts si minutieusement détaillés, la question des récréations et des exercices physiques, mais qu'il défendit expressément la plupart des distractions, telles que le tir à l'arc ou à l'arbalète, en vogue de son temps. Et ce caractère sombre et sévère que le fondateur avait entendu donner à son école n'avait pas encore disparu lorsqu'Edouard Young, le futur poète, y entra.

A vrai dire, l'aspect extérieur de la ville et du Collège n'avait rien de déplaisant. Winchester, la cité blanche (*Caer Gwent*) des Celtes Belges, devenue un centre romain de quelque importance comme l'indique son nom formé de *Venta Belgarum* et du suffixe anglo-saxon *ceaster* (*castra*), s'étend au pied de collines crétacées sur un terrain qui descend en pente douce vers la petite rivière de l'Itchen. De forme presque carrée ainsi que beaucoup d'anciennes villes occupées par les soldats de Rome, elle se compose essentiellement d'une grande rue coupée par d'autres plus étroites. A la fin du dix-septième siècle elle avait perdu l'importance politique que lui conférait autrefois un commerce actif de laines avec les ports de France, de Belgique et de Hollande. Son château, symbole, pour ainsi dire, de sa puissance passée, avait été démantelé par l'armée de Cromwell au cours d'un siège dont Young avait dû souvent entendre parler dans sa famille et la peste apportée de Londres en 1666 avait décimé la population. Par un contraste mélancolique, aux ruines anciennes du château bâti par Guillaume le Conquérant correspondait en quelque sorte l'état délabré du palais que Charles II fit com-

mencer en 1683 sous la direction du célèbre architecte Wren et qui resta inachevé à la mort du roi. Toute la vie de la petite cité, encore pourvue d'un évêché et chef-lieu du Hampshire, tout l'orgueil des citoyens s'étaient maintenant reportés sur la cathédrale et le collège.

Le grand établissement d'instruction se dresse non loin du centre de la ville et se composait à l'origine de deux cours qui se font suite. On pénètre dans la première par une porte monumentale percée sous une haute tour et surmontée d'une statue de la Vierge, patronne du fondateur. A gauche se trouvent les appartements du directeur dans un corps de logis construit, en partie du moins, à la fin du XVI^e siècle, à droite les offices, en face une autre tour plus richement sculptée qui mène dans la cour intérieure. Ici l'on a devant soi la chapelle et le réfectoire des boursiers attenants aux cuisines, puis au rez-de-chaussée à gauche leurs chambrettes ou petits dortoirs et au premier étage les salles réservées aux agrégés et au sous-directeur. Le porche de la chapelle conduit aux cloîtres de Winchester d'un style plus léger et plus orné que ceux de New College. Au milieu s'élève un édifice de l'époque d'Henri VI, d'un caractère religieux, quoique transformé depuis longtemps en bibliothèque, et tout autour le sol est jonché de tombes où pendant plus de trois siècles furent déposés les morts illustres de la communauté.

Au moment où notre poète y entra, le Collège de Winchester s'agrandissait et s'embellissait sous une direction intelligente. Quelques années avant l'arrivée d'Young, un ancien condisciple de son père, John Nicholas, qui après avoir été Warden de New College était revenu en 1679 pour occuper le même poste, plus lucratif, dans son ancien centre d'études secondaires, avait entrepris de construire, en partie à ses frais¹, un bâtiment consacré exclusivement aux classes. Ce bâtiment ou « school-room, » commencé en 1683 et achevé en 1687 se dresse à droite et en dehors des cloîtres en face d'une prairie réservée aux jeux des élèves. Encore tout neuf il devait frapper l'esprit d'un enfant

1. D'après le registre des dépenses, sur 2,592 livres, 18 sh. et 3 pence, il aurait payé lui-même 1,477 livres, 11 sh. et 9 pence, somme considérable pour l'époque.

un peu vif, par les dessins et les inscriptions qui s'y trouvent réunis. Sur le mur du fond, à droite en entrant, l'on voyait peints en groupes symétriques et assez rapprochés : une mitre et une crosse d'évêque, un encrier et une plume auprès d'une épée nue, une verge de bouleau, avec cette inscription laconique aux associations latines :

« Aut disce, aut discede ; manet sors tertia, caedi. »

C'est-à-dire : Apprends, ou va-t-en ; un troisième sort t'attend, le bâton.

Sur le même pan de mur se lisaient, et se lisent encore (en latin, cela va sans dire), les recommandations faites à la jeunesse sur la conduite à tenir en classe, à la chapelle, dans la grande salle et dans les chambres à coucher. Le livre d'un des anciens proviseurs, Joseph Warton, les rapporte en détail, la longue série d'impératifs catégoriques se terminant par la défense de parler l'anglais : « Patrium sermonem fugito. Latinum exerceto. » D'après ce document autorisé, le travail de la classe, au moment de sa rédaction, comportait la récitation à voix basse et pour soi de la leçon préalablement apprise, la récitation à haute et intelligible voix devant le professeur assis à la table du fond et l'emploi rapide à point nommé des engins scolaires. « Arma scholastica in promptu semper habeto. » Il faut entendre par là des boîtes à parois mobiles en usage à Winchester jusqu'à ces dernières années et connues sous le nom de « scobs. » Elles contiennent un encrier, des plumes et les livres de classe que l'enfant emporte auprès du maître quand il est appelé à expliquer un auteur, tandis que, quand il est revenu à sa place, il peut relever le couvercle des deux côtés et s'isoler de ses voisins pour étudier. Qui dira que ces dispositions originales et ces phrases latines tranchantes et concises sont restées sans influence aucune sur de jeunes intelligences auxquelles elles s'offraient sans cesse au cours de l'éducation ? La recherche de la pointe et le désir d'être spirituel qui se trahissent si souvent chez Young n'ont-ils pas été au moins encouragés par les préceptes laconiques du Collège ?

Mais si rien ne lui manquait à Winchester de ce qui pouvait piquer sa curiosité, il n'en était pas moins soumis au régime

presque monacal imposé par William de Wykeham. Au Collège, comme plus tard dans la littérature, Edouard Young semble être venu trop tôt, ici pour son agrément, là pour sa gloire. En 1708, l'évêque de Winchester, Trelawney, au cours d'une tournée d'inspection, recommanda de confier les besognes serviles du Collège à des domestiques et de ne pas obliger les boursiers pendant le semestre d'hiver à se lever avant six heures du matin. Mais auparavant, il faut croire que l'on était sur pied de meilleure heure et que chacun des huit habitants de la chambrée¹ devait balayer son coin et faire lui-même son lit avant de s'occuper du travail scolaire. Les règlements latins sont formels à cet égard : « Solum cubiculorum verritor. Sternuntor lectuli. Munda omnia sunt » et le fils du recteur d'Upham, à l'âme fière et sensible, aux manières distinguées et aristocratiques, ainsi qu'en témoignent tous ses contemporains, ne s'est probablement pas soumis sans quelque froissement intérieur à ces obligations humiliantes. Le menu même des repas était d'une austérité effrayante et d'une économie jointe à la simplicité qu'aurait pu lui envier maint pensionnat de Dickens, la dépense hebdomadaire ne s'élevant, paraît-il, qu'à 1 sh. 9 1/4 pence par tête. La journée commençait par un bol de bouillon de bœuf, sauf le vendredi et le samedi où ce bol était supprimé. A midi et le soir il y avait alternativement du mouton bouilli ou du bœuf froid ou bouilli remplacé le dimanche par un rôti. Le vendredi il fallait se contenter du seul repas de midi sans viande, c'est-à-dire avec du fromage et du beurre, comme aussi le samedi qui comportait en plus un souper dont l'unique plat était un gâteau (pudding) cuit à l'eau et fait de farine, de lait, d'œufs, de raisins de Corinthe et de saindoux. Pendant les Quatre-Temps, la semaine des Rogations, les vigiles et la veille des fêtes ou « gaudies » on ne prenait rien le soir. Le maigre était de rigueur en Carême. Il était alloué une demi-livre environ de pain de froment par tête et par repas et un peu plus d'une pinte de bière à midi et le soir, avec une ration, en été seulement, d'une petite boisson légère connue sous le nom de

1. C'était le nombre d'internes de la troisième chambrée où logea Young jusqu'à ce qu'en 1701, n'étant pas devenu « prefect, » il passât dans la cinquième.

« beavor » (du bas-latin *bevere* pour *bibere*) à Winchester comme à Eton. Quelques années après, l'administration du Collège, voulant diminuer la quantité de bière consommée par les élèves, améliora le menu par compensation, mais ce ne fut qu'en 1711.

L'état de boursier, on le voit, n'était pas exempt de peines et de privations. Ce qui le prouve, ce sont les nombreux legs ayant pour but d'ajouter à l'ordinaire des internes et de leur procurer le chauffage et quelques douceurs. Ce qui le prouve encore, c'est la rareté des souvenirs que rapportent les hommes du commencement du XVIII^e siècle sur leurs années d'étude et le peu de charme que ces souvenirs semblent avoir eu pour eux. Au reste la statistique du nombre des entrées venant combler les vides laissés par les départs et les décès démontre à quel point le régime d'internat ainsi compris était malsain. La proportion des vacances qui, pendant les trois premiers siècles de l'existence de Winchester College, était tombée de 19,16 à 14,65 pour cent remonte à 16,51 de 1694 à 1793 ; aujourd'hui elle n'est plus que de 14,25. La mauvaise qualité des eaux potables de la ville en était peut-être cause ainsi que l'austérité des règles ayant trait à la vie matérielle dans l'intérieur de l'établissement. On s'explique l'interprétation populaire du nom de « remedy » qui désigne un jour de congé et l'on comprend que les vacances un peu prolongées y fussent saluées, plus qu'ailleurs, par l'explosion d'une joie unanime. Il n'y en avait que deux dans le courant de l'année, à Noël et après l'élection des boursiers (qui a été transférée d'avril en juin avec le cours du temps) et la veille de cette dernière date s'était établi l'usage séculaire, et encore observé, de chanter solennellement et avec accompagnement de musique, le gai refrain « Dulce domum, etc. » d'une poésie latine de circonstance. On s'imagine qu'Ed. Young dut le répéter avec délice.

En tout cas son rang de classe tant qu'il resta à Winchester montre que ses efforts furent médiocres ou couronnés de bien peu de succès. Sur la liste des soixante-dix boursiers il se trouve naturellement soixante-huitième à ses débuts, en 1695, dans la *secunda* et *quarta classis*. Mais les deux années suivantes, en *quarta classis*, il est 66^e et 65^e et en 1698, il n'est encore que 50^e, presque certainement le dernier des élèves de son âge. Dans la

quinta classis, en 1699, il occupe la 29^e place¹ et, parvenu au terme de ses études, en 1701, il est 19^e en sexta classis. Par là même il lui manque un rang pour obtenir l'honneur qu'ambitionnent la plupart des grands comme récompense de leur carrière scolaire, il ne devint pas « prefect. » Ce titre revient, conformément aux indications de William de Wykeham, aux dix-huit premiers élèves de l'école qui, répartis trois par trois dans les six chambrées, sont chargés d'y maintenir l'ordre parmi leurs camarades plus jeunes. Quelques-uns devaient aussi, d'après les mêmes règlements, servir en quelque sorte de répétiteurs aux parents du fondateur ou « consanguinei, » moyennant une redevance de 6 sh. 8 pence, système étendu depuis à tous ceux qui ont besoin d'être assistés dans leur travail. Young ne jouit ni de l'un ni de l'autre privilège et subit ainsi à la fin de ses classes un premier désenchantement.

Il rapporta du moins de Winchester une instruction solide le préparant suffisamment à la littérature et à la carrière ecclésiastique où il entra plus tard. Bien que les études grecques ne fussent pas en honneur dans les écoles et les Universités anglaises de cette époque, Ed. Young en avait une connaissance assez approfondie, comme le prouvent ses remarques sur le style d'Homère et les citations de Pindare et d'autres auteurs qui se retrouvent dans ses ouvrages. Mais c'est en latin surtout qu'il fit le plus de progrès, sous la direction de Wm Harris, proviseur de 1678 à 1700, et de Th. Cheyney qui lui succéda. C'était un instrument indispensable à tout homme de bonne éducation et si l'on en croit une anecdote de Spence, lui-même élève du Collège, le poète se serait familiarisé avec le latin au point de le parler couramment et de pouvoir l'enseigner oralement au futur duc de Wharton, quand ce dernier entreprit de relire ses classiques pour se préparer à l'éloquence parlementaire. Au reste, tout à l'école de Winchester, depuis l'interdiction de l'anglais jusqu'aux discours d'apparat par lesquels on célébrait les événements de quelque importance, ou qui saluaient le proviseur récemment nommé ou l'évêque en tournée d'inspection, contribuait à former des latinistes

1. L'année suivante, toujours en quinta classis, il est porté septième.

habiles. Les exercices oratoires de ce genre étaient fréquents et, quelques années plus tard, Joseph Warton, le nouveau « head-master, » ne causa pas d'étonnement mais un simple mouvement d'admiration en improvisant une harangue latine en réponse à l'allocution de bienvenue du premier des « prefects. » La connaissance des poètes de Rome se montre surtout chez Young dans les épigraphes nombreuses empruntées à Virgile, à Horace ou à Juvénal, dans des allusions rapides au cours de sa correspondance intime, enfin dans des réminiscences et des imitations presque inconscientes. Il a même pratiqué — et l'on peut supposer qu'il suit plutôt ici son goût personnel que la tradition de son école — les moralistes de l'empire et notamment Sénèque, dont les Nuits portent l'empreinte ineffaçable. Le précepteur de Néron l'a sans doute charmé par la recherche de l'esprit et le maniement des antithèses brillantes, il lui a, dans une certaine mesure, transmis jusqu'à son style, si l'on en juge par le discours prononcé au Collège d'All Souls à l'inauguration de la bibliothèque Codrington et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

On aimerait à connaître l'impression que conserva Young de ses années de classe. Il ne nous reste à ce propos que quelques remarques sur l'enseignement à Winchester faites par lui lorsqu'il parla à Spence de son ancien camarade Wm Harrison. Ce dernier, à la mémoire duquel notre auteur consacra quelques vers touchants dans son épître à lord Lansdowne, était fils du Dr Harrison, maître de l'hôpital de Saint-Cross, aux portes de Winchester, et se fit connaître par sa facilité d'improvisation poétique. On habitait, paraît-il, les élèves à composer sur-le-champ des hexamètres ou des distiques élégiaques latins sur un sujet donné. Le jeune homme, au dire de son ami¹, déployait tant de virtuosité dans ces exercices, qu'il releva le niveau de la versification scolaire et que l'amélioration due à son exemple persista pendant quelques années après son départ. Il faut croire que la poésie attirait tout particulièrement les boursiers de la fondation, car Harrison, d'après son condisciple, composa pendant

1. Spence's Anecdotes. Young se rappelait encore quelques vers à propos d'une femme achetée par des présents et morte ensuite de chagrin : «... Tarpeïæ virginis instar Obruitur donis accumulata suis. »

le cours de ses études, une satire sur les dames de Winchester et à peine élu à New College, il publia un morceau plus ambitieux intitulé Woodstock. Addison, dont cette pièce de vers mérita les éloges, déclara que l'adolescent, pour son début, avait dépassé quelques-uns des meilleurs écrivains de l'époque et, avec sa bonne grâce habituelle, il intervint auprès de ses amis politiques pour lui obtenir un poste honorable et lucratif. Et c'est ainsi que les Muses servirent la fortune de leur jeune admirateur.

Pour Young c'était encore un des avantages du Collège que de le mettre en contact avec tant d'esprits sérieux dont plusieurs se distinguèrent plus tard dans des domaines divers. Il connut ainsi parmi ses camarades son futur beau-frère, John Harris, entré en 1693, Ed. Cobden, qui devint archidiacre de Londres, et George Lavington, qui devait être évêque d'Exeter. Encore ne s'agit-il ici que des boursiers de Winchester, alors qu'il y avait dès cette époque un contingent d'élèves payants réunis dans un bâtiment à part sous la direction spéciale du proviseur. Il compta sans doute des amis parmi eux ; en tout cas, il y trouva un de ses intimes, George Bubb¹, dont le nom figure parmi les « commensales » à titre de « præfectus » en 1706, et qui devint un de ses protecteurs. Mais l'influence littéraire de l'école n'est pas non plus à négliger. Winchester avait déjà produit deux poètes d'une grande valeur, John Davies, à la fin du siècle précédent, dont l'ouvrage en stances rimées sur l'Immortalité de l'âme est resté célèbre, et Thomas Otway (1651-85), dont elle gardait le souvenir, bien qu'il n'eût pas été boursier, et qu'Ed. Young (il l'écrivit à Richardson en 1744), estimait l'un des premiers dramaturges anglais. Parmi ses condisciples mêmes, il faut noter John Philips (1676-1708), l'auteur du « Splendid Shilling, » qui reprit après Milton l'emploi du vers blanc ailleurs qu'à la scène et Lewis Cibber (frère et non fils de Colley Cibber, comme l'indique T.F. Kirby dans « Winchester Scholars), » qui put initier son camarade aux mystères du théâtre et que celui-ci eut tant de plaisir à rencontrer en 1745 à Tunbridge Wells, au grand éton-

1. Plus jeune que l'auteur, G. Bubb paraît être entré à Winchester quatre ans après lui. Il prit le nom de Dodington à la mort d'un oncle dont il hérita. Son nom se trouve dans les Winchester Long Rolls [op. cit.], p. 105.

nement de la future M^{rs} Montagu, les années n'ayant nullement assagi ce singulier personnage ¹. D'autres enfin précédèrent Young à l'Université et leurs succès stimulèrent son ambition au moment où il se préparait aussi à quitter Winchester. Tel fut sans doute, sinon le D^r Eyre² qui fournit à la *Biographia Britannica* plusieurs détails sur la jeunesse de l'écrivain, du moins Thomas Dalton qui avait obtenu une bourse sur la recommandation de la reine Marie et qui, en 1698, passa à Queens' College, Oxford, d'où il entra en 1706 comme agrégé à All Souls' et John Harris, élu à New College en 1699. Si l'école secondaire, d'après les traditions d'Outre-Manche, doit permettre aux enfants de se créer des relations utiles pour une carrière future, le but, on le voit, fut atteint dans le cas particulier de notre poète.

Grâce à la solidarité qui unit en Angleterre les membres d'institutions connexes, comme le sont l'établissement de Winchester et New College, les rapports d'amitié ne se restreignent pas à une seule génération d'élèves. Ed. Young, qui se liait facilement et dont les manières affables et l'esprit faisaient un compagnon charmant, en fournit la preuve. Il a, en effet, fréquenté bon nombre de ceux qui l'ont suivi à plusieurs années d'intervalle, dans la petite ville des bords de l'Itchen. C'est ainsi qu'il connut Christopher Pitt, arrivé à Oxford en 1719 et qu'il appelait familièrement son fils. On s'explique de même ses relations avec Joseph Spence, également agrégé de New College en 1720, et peut-être avec les frères Warton, dont le plus jeune, Joseph, élevé à Winchester, dont il devint proviseur, dédia à Young son *Essai sur Pope*. Il est beaucoup moins certain qu'il ait fait la connaissance de Wm Collins, boursier de 1733 à 1740, mais tous ces indices prouvent amplement qu'il aimait à se retrouver avec des amis dont la jeunesse s'était passée sur les mêmes bancs et que ce titre était une recommandation favorable pour qui voulait obtenir ses bonnes grâces et son appui.

1. C'est lui qui, suivant une amusante anecdote rapportée par Spence sur la foi d'Young, étant à bout de ressources, alla trouver le D^r Sim. Burton et lui dit « qu'à sa connaissance il s'était rendu coupable de tous les péchés capitaux sauf un, à savoir l'avarice, et que si le docteur voulait bien lui donner une guinée, il ferait son possible pour s'en rendre coupable aussi. »

2. Il s'agit probablement de Robert Eyre D.D. (docteur en théologie) qui entra comme boursier à Winchester en 1702 et devint agrégé d'All Souls' College.

En dehors de ce cercle de relations, le séjour de Winchester a-t-il laissé des traces dans la pensée et les écrits du poète ? C'est une question qui ne semble pas avoir été posée et qui pourtant ne manque pas d'un certain intérêt. Il vaut la peine de s'y arrêter un moment. L'habitude de la conversation latine, les préceptes catégoriques de la salle d'étude avec le double appel à l'ambition et à la crainte, le régime sévère de l'internat à la fin du XVII^e siècle ont pu produire quelque impression sur l'enfant. Mais à côté de la routine des classes et du contact des camarades se place l'influence occulte et persistante des localités. Il faut, pour en avoir une idée exacte, se reporter à la réalité telle qu'elle se présentait il y a deux cents ans. Et cette réalité nous fait voir une grande école attenante à un cimetière. Aujourd'hui les bâtiments scolaires ont dépassé les anciennes limites, le champ du repos, rempli depuis longtemps, reste inaperçu dans un coin déserté et les inscriptions ont disparu. Mais vers 1694 cet emplacement, à côté de la chapelle et presque au centre des vieilles constructions, devait forcément attirer les regards. Les épitaphes étaient encore lisibles, puisque dix ans auparavant, un érudit d'Oxford, Anth. à Wood, les avait recueillies et beaucoup d'entre elles étaient frappantes. Telle est l'épitaphe de John Boles, mort le 7 septembre 1610, où le contraste des idées relève la saveur d'un éloge presque ironique :

» Wicchamicæ cui cura domus, cui cura peculi,
Cui fuit in studiis irrequieta quies,
Cui corpus sanum, cui mens validissima, velox
Ingenium, et multus, sed sine felle, lepos,
A cura et studiis nolens requiescere vivus,
Mortuus hoc tumulo quo requiescat habet. »

Toutes n'ont pas un aussi grand luxe d'antithèses, mais toutes indiquent en style lapidaire, où le mot final est le mot important, la vanité des choses mondaines et la brièveté de la vie. Notre auteur qui, dans sa vieillesse, se promenait avec prédilection dans le cimetière de Welwyn, qui visitait les tombes de Tonbridge au cours d'une excursion, qui encore jeune à All Souls', écrivait dans une chambre obscurcie en plein midi et à la lumière d'une lampe

fixée dans un crâne, a dû bien souvent parcourir ce coin de Winchester College et commencer par l'étude des pierres sépulcrales ses méditations sur la mort. Le goût s'en est révélé trop tôt chez lui, au dire des contemporains de sa jeunesse, pour qu'il soit né plus tard seulement de ses deuils. Ce goût s'est développé sous les coups du destin et par l'effet du désappointement, mais il existait déjà chez l'enfant et les premières déceptions de l'école comme la sombre inspiration des tombes du vieux cloître ont contribué pour une part à la mélancolie qui traverse les œuvres d'Ed. Young.

Il nous semble même qu'un sentiment analogue, bien qu'avec des nuances infiniment variées, se découvre chez les autres poètes élevés à Winchester. Sir John Davies, par la nature de son sujet, parle en termes attristés de la fragilité des choses humaines. Thomas Otway mêle partout le pathétique au tragique. Dans le *Splendid Shilling* de J. Philips comme dans les *Odes* de Jos. Warton et les *Eglogues* de Collins, il court une veine d'émotion contenue¹, ou si l'on veut, de romantisme avant la lettre qui en fait un groupe à part. Sans doute il convient de tenir compte des tendances qui, à partir de 1726, se montrent dans la littérature anglaise, mais il n'en est pas moins étrange ou significatif qu'un même établissement, par une coïncidence curieuse, ait donné l'éducation à tant de novateurs. Il n'est pas jusqu'aux plus classiques de ces poètes qui ne recherchent des formes nouvelles. J. Philips, par deux fois, adopte le vers blanc de Milton, sans s'inquiéter de savoir si ce vers s'adapte bien à sa matière. Chr. Pitt, moins écrivain que traducteur, original par tempérament, publie un essai de strophe spensérienne intitulé le *Journal*. Les frères Warton renforcent le mouvement, l'aîné en faisant revivre le sonnet, le second en critiquant le caractère artificiel de la versification de Pope. Winchester College est bien pour quelque chose dans cette liberté de rythme qui séduit les meilleurs de ses enfants et peut-être dans cette sentimentalité

1. On peut en dire autant, bien qu'il ne s'agisse pas d'un poète, de la *Religio Medici* de Sir Thomas Browne (1605-82) qui, de 1616 à 1623, fut boursier de Winchester et qui légua 12 livres par son testament pour contribuer à l'érection du nouveau bâtiment scolaire commencé en 1683.

vague qui paraît se dégager, comme un parfum subtil, de l'ensemble de leurs œuvres. Certains esprits chagrins, celui d'Young entre autres, subiront plus fortement son influence, elle ne laisse pas toutefois de se montrer chez bon nombre de ses condisciples.

Il ne reste pas de détails sur les dernières années que le poète passa comme écolier. Peut-être ne fut-il que peu frappé en août 1698, époque de vacances, du coup subit qui atteignait son camarade John Harris, dont le père, Sir Richard Harris, Recorder de Winchester et très aimé dans la ville, mourut, d'après l'inscription latine consacrée dans la cathédrale à sa mémoire, quelques heures seulement après avoir assisté au culte public : « precibus publicis (paucissimas ante mortem horas) interfuit, in Ecclesia vovens animam Deo ad quem erat abiturus. » Mais il dut se sentir ému quand, deux ans plus tard, une catastrophe analogue se produisit dans la même famille, enlevant au Collège son proviseur William Harris, en fonctions depuis 1689, et qui, comme le recteur d'Upham, était agrégé de New College et de Winchester. L'année 1702, celle où Young faillit être au nombre des « prefects, » fut marquée par des événements importants à la fois pour le pays et pour ses parents. Son père qui avait déjà fait paraître deux sermons prêchés à Whitehall, en avril 1699, publia, peu après la mort de Guillaume III (8 mars 1702), une collection en deux volumes de ses sermons, avec une dédicace très modeste à Lord Bradford ¹. La reine Anne, auprès de laquelle ce dernier occupait le poste de trésorier de la maison royale, écouta sans doute une recommandation amicale du comte ² et nomma aussitôt l'auteur au doyenné de Salisbury, que le décès du D^r Woodward laissait vacant. Le départ eut probablement lieu en automne, car le nouveau doyen paya les dîmes réglementaires de sa charge le 25 novembre 1702 et fut officiellement installé

1. Francis (1620-1708), fils de Richard, baron Newport, fut nommé comte de Bradford le 11 mai 1694. Son fils Richard, second comte de Bradford (1645-1723) épousa Marie, troisième fille de Sir Thomas Wilbraham de Woodhay.

2. Le recteur d'Upham, dans une lettre du 16 février 1701-2, datée de Winchester et conservée au Brit. Mus., prie John Ellis d'aller voir Lord Bradford pour que ce dernier agisse en sa faveur auprès de l'évêque de Salisbury et de l'archevêque de Canterbury en vue de lui obtenir le doyenné.

deux jours après ¹. La famille quittait Upham presque en même temps que le fils se rendait à Oxford.

Il s'en faut cependant que ce dernier déplacement fût également joyeux. Ed. Young avait été porté huitième sur la liste des élèves devant être promus à New College. Selon toute probabilité il allait, comme autrefois son père, obtenir une bourse d'université suivie dans un laps de deux ans d'une agrégation bien rétribuée. Malheureusement, ainsi que nous l'apprend la *Biographia Britannica*, d'après l'information du D^r Eyre, il ne se produisit pas de vacance à New College dans les délais voulus et le jeune homme fut atteint par la limite d'âge. Il dut se faire inscrire au Collège le 3 octobre 1702 ², à titre d'étudiant ordinaire ou « commoner. » Son séjour à Winchester se terminait donc par une déception qui pouvait compromettre tout son avenir. Ici encore il était la victime des circonstances et arrivait quelques années trop tôt pour son bonheur. En 1729, une donation fut faite pour fournir des ressources aux boursiers dans son cas, tandis qu'il dut, au dire d'Herbert Croft, prendre pension chez le Warden de New College, vieil ami de son père. Ce dernier, en raison sans doute des lourdes redevances dont il avait eu à s'acquitter, ne pouvait suffire aux frais d'une éducation universitaire, toujours fort coûteuse. Ed. Young laissa, suivant l'usage, son nom gravé sur une plaquette de marbre à Winchester ³, mais en partant il vit s'évanouir le beau rêve d'une tranquille carrière d'érudit et désormais il lui fallait songer à s'assurer par ses propres efforts une profession libérale et les éléments de sa fortune future.

1. J. Le Neve, *Fasti Ecclesiæ Anglicanæ*, vol. II, p. 619. Voir aussi une lettre adressée par l'évêque Kennett, le 17 mars 1702, au D^r Charlett, Master of Univ. Coll. Oxford, Bibl. Bodléienne, Ballard Mss., vol. VII, p. 53.

2. C'est la date portée sur le registre universitaire qui lui attribue correctement 19 ans, et non le 13 octobre, comme le rapportent la *Biogr. Britannica* et Herbert Croft.

3. Ce nom « Edward Young, 1702, » doit, paraît-il, se trouver dans la cinquième chambrée, où il nous a pourtant été impossible de le découvrir.

CHAPITRE II

Éd. Young à Oxford. — Les études universitaires. — Le collège d'All Souls. — Relations et débuts littéraires du poète.

Le jeune écolier, à son arrivée dans la ville d'Oxford, paraît avoir eu des débuts plutôt pénibles. S'il est vrai que la position et le renom de son père lui valurent des amitiés précieuses, il n'en eut pas moins à subir quelques déboires. Sa première année d'université n'était pas achevée encore quand la mort lui ravit son protecteur, le Warden Thomas Traffles, décédé le 30 juin 1703¹. D'après Herb. Croft, Young fut alors invité par le président de Corpus Christi College, Thomas Turner, qui, par égard pour le doyen, voulut réduire les frais de séjour du fils, tandis que d'autres trouvent à ce changement une raison toute personnelle, ce Collège ayant la réputation d'être celui où la dépense ordinaire des étudiants était la moins forte. Comme il y entra à titre de simple « gentleman commoner, » sans doute au mois d'octobre, il ne figure pas sur les listes des boursiers mais on retrouve le nom d'Young (presque certainement le sien) avec celui de six camarades en 1704, sur le livre de comptes du réfectoire (buttery-book) et la série doit être complète puisqu'elle se rencontre sans modification dans le registre des Actes établi vers 1783². Voilà les seuls renseignements que nous possédions sur lui à cette époque, avec l'indication de deux connaissances faites à Corpus Christi, John Anstis, fils et successeur du héraut d'armes (Garter King of arms) et Thomas Colburn, plus tard recteur de l'église

1. J. Foster, *Oxford Men and their Colleges*. Oxford, J. Parsons, 1893, 2 vol. in-4°, vol. 1, p. 202. Le Warden était d'une famille de Winchester. Il fut enterré dans la chapelle de New College.

2. C'est du moins ce que suppose le président Fowler dans son *Histoire de C. C. C.*, p. 440, n. 10.

Saint-Pierre à West Lynn dans le Norfolk¹. Mais nous savons que le président Turner était jacobite dans l'âme et n'avait que peu de sympathie pour le clergé rallié au gouvernement. Cela explique suffisamment, sans même parler de l'absence de grades, que le futur poète n'ait pas recherché une agrégation dans son nouveau Collège. Il pouvait et il devait préférer l'appui des amis de son père.

D'ailleurs le doyen avait une carrière de plus en plus brillante. Il venait, d'après Giles Jacob, d'être nommé chapelain privé de la souveraine (*chaplain and clerk of the closet to the late Queen*)², dont la protection ne ferait défaut ni à lui ni aux siens. Quant au fils, il semble avoir fréquenté surtout les étudiants de New College, ce qui n'a rien d'étonnant pour un élève de Winchester, ni surtout pour celui-ci dans la situation anormale où il se trouvait. Il y rencontrait sans doute son ancien camarade John Harris, agrégé de la fondation depuis peu, qui allait devenir son beau-frère par son mariage prochain avec Anne Young. En effet, le père du poète, non seulement approuva cette alliance, mais se démit même, le 26 mai 1704, de ses fonctions d'agrégé de Winchester College en faveur de son gendre et lui fit confier presque aussitôt la cure de Chiddingfold, près de Godalming, dans le comté de Surrey. Elle dépendait depuis le règne d'Henri I^{er} du chapitre de Salisbury qui nommait les titulaires et le village servant de résidence d'été aux doyens de la cathédrale³, la famille n'en resterait pas moins au complet. Pour le jeune Edouard, ce mariage, qui dut coïncider avec les changements indiqués, créait des attaches nouvelles avec l'école dont il sortait. Son beau-frère, né à Winchester même, faisait en quelque sorte partie du conseil d'administration par droit d'hérédité avant d'y être élu. Il descendait de John Harris, ancien professeur de grec à Oxford et Warden de Winton College, de 1630 à 1658, qui, sous Charles I^{er},

1. Young mentionne le premier, dans sa satire I, v. 155 (ou du moins son père) et parle de Colburn, mort en 1761, comme d'un de ses derniers amis, dans une lettre du 25 novembre 1762, au Rev. Th. Newcomb.

2. G. Jacob : « An historical Account of the Lives and Writings of our most considerable English Poets. » Londres, E. Curll, 1720, in-8°, p. 241.

3. Je dois la plupart de ces détails à l'obligeance du recteur actuel de Chiddingfold, le Rev. C. Sloggett.

bâtit l'infirmerie pour les boursiers malades; il était fils du « recorder » Sir Richard Harris, dont ses concitoyens n'avaient oublié ni la charité ni les services; il avait deux frères, dont l'aîné, Roger, entré avant lui à New College, allait bientôt représenter les intérêts de la région au Parlement comme député de Southampton et dont l'autre, Richard, poursuivait encore ses études en vue de l'Université. Young était apparenté maintenant à une vieille famille du Hampshire qui, depuis plusieurs générations, avait fourni des éducateurs et des ecclésiastiques, et désormais l'Eglise dut plus que jamais lui apparaître comme carrière privilégiée et presque traditionnelle.

En attendant qu'il se décidât pour une profession, le jeune homme vivait au Collège de Corpus Christi. Sa qualité de « gentleman commoner » lui épargnait les ennuis que subissaient ses camarades plus pauvres. Il eut sans doute, suivant l'usage du temps, un ou deux compagnons de chambrée¹, mais il échappa au sort des « servitors » ou boursiers indigents, tels que G. Whitefield quelques années plus tard à Pembroke, obligés de se faire les valets de leurs voisins plus riches quand ils ne les aidaient pas, moyennant finances, à préparer leurs travaux scolaires. La vie qu'il eut à mener pendant trois ans n'était pas de nature à l'exténuer, si l'on en juge par les documents contemporains. L'étudiant, une fois immatriculé, devait prêter serment conformément à la loi du 2 mars 1702, c'est-à-dire jurer fidélité au souverain régnant, accepter sa suprématie temporelle et spirituelle et promettre obéissance aux lois et règlements de l'Université; enfin adhérer par écrit aux trente-neuf articles fondamentaux de l'église anglicane et rejeter les doctrines romaines sur la transsubstantiation, la messe et le culte de la Vierge et des saints. Il s'acquittait ensuite de quelques redevances de rigueur : deux livres à l'appariteur (esquire bedell) de la faculté de théologie, dix livres de cautionnement versées au Collège et dix shillings pour être admis à fréquenter la Bibliothèque Bod-

1. C'était du reste un progrès sur les statuts primitifs de Corpus Christi qui prescrivaient à chaque boursier de coucher sur un grabat placé sous le lit d'un agrégé. Hist. Mss. Comm., vol. II, p. 126.

léienne ¹, après quoi il était à peu près libre de tout souci en ce qui touchait à sa carrière universitaire.

Sans doute il restait bien quelques obligations relatives aux études, mais elles étaient légères et l'autorité bienveillante n'y insistait pas trop. En principe, le jeune homme était tenu de suivre des cours publics et de prendre part aux argumentations privées qui avaient lieu dans chaque Collège, sous la direction d'un agrégé, deux ou trois fois par semaine, parfois même tous les jours. En fait, l'enseignement était si peu en honneur au début du XVIII^e siècle, à Oxford, quand les discussions politiques préoccupaient et divisaient les meilleurs esprits, qu'il ne s'y faisait plus de cours. Un journal du temps, le *Terræ Filius*, fondé en 1720 pour exposer ces abus, par un certain Nicholas Amherst de St John's College, rapporte expressément, dans une lettre du 22 janvier 1720-21, que plusieurs jeunes gens de Wadham s'étant rendus comme auditeurs aux « écoles, » bâtiment réservé aux conférenciers universitaires, à l'heure où la cloche les y invitait, n'avaient trouvé personne chargé de les instruire. Le préposé des salles (the major) leur déclara même que depuis trois ans aucun professeur ne s'était présenté à cet effet, sauf les professeurs de musique et de poésie ². En 1710, un jeune étranger, Zacharias Conrad von Uffenbach ³ écrit également : « Nous fûmes surpris d'apprendre qu'il n'y a pas de conférences (collegia), il s'en donne trois ou quatre en hiver seulement faites par des professeurs qui parlent pour les murs, car on n'y vient pas. » Cet état de choses durait encore en 1750 à en croire J. Brown qui se plaint dans son « *Estimate of the Manners and Principles of the Times* » que l'on ait transformé en sinécures les chaires d'enseignement supérieur et l'assertion n'a rien d'exagéré quand on constate qu'un homme aimable et consciencieux comme le Rev. Jos. Spence, élu professeur de poésie à Oxford en 1728, put quitter l'Angleterre pendant plusieurs années sans qu'il soit cer-

1. Ce sont les sommes exigées d'Erasmus Philipps à Pembroke lors de son immatriculation en 1720. Voir *Notes and Queries*, 2^d series, vol. X, p. 365, etc.

2. Ce dernier était alors (de 1718 à 1728) Thomas Warton, l'ami d'Young.

3. Voir ses *Voyages* publiés à Ulm en 1754 et cités par Chr. Wordsworth dans « *Social Life at the English Universities in the 18th century*, » p. 113.

tain qu'il ait eu un remplaçant¹ et qu'à son retour il n'eut pas de peine à se faire réélire (en 1733) aux fonctions dont il s'était si facilement acquitté.

La conséquence naturelle de cette indolence des titulaires fut la création dans chaque Collège de cours privés pour les étudiants de l'établissement. L'assiduité n'en fut pas plus grande comme en témoigne le journal d'un jeune homme de qualité, Erasmus Philipps, « gentleman commoner » de Pembroke², où il est question de tout sauf d'études sérieuses. Von Uffenbach signale le nouveau système en ces mots : « Quelques-uns des élèves ont un professeur du Collège qu'ils appellent *tutor*, » mais il ajoute qu'il ne se fait presque pas de travail en été, vu que les uns et les autres s'en vont à Londres ou à la campagne. L'agrégué n'était même pas toujours compétent pour donner l'instruction requise. A Pembroke l'un d'eux s'avouait moins fort que Samuel Johnson et J. Brown déclare avec amertume que « les grandes lignes de la science sont brisées et les débris en sont distribués à l'aventure par tout membre de Collège qui veut bien s'ériger en professeur universel. » Le corps enseignant officiel, ainsi que celui des nombreuses fondations d'Oxford, faisait donc bien peu d'efforts pour répandre autour de lui la lumière à cette époque.

Au moins pourrait-on supposer que les examens pour l'obtention des grades seraient une sanction efficace du travail des candidats. Les documents contemporains ne confirment pas cette hypothèse charitable. Un observateur, peu sympathique, il est vrai, et chagrin, l'érudit Thomas Hearne, note, à la date de juin 1726, qu'à la dernière ordination à Oxford, le dimanche de la Trinité, « quinze postulants ont été refusés pour instruction insuffisante, chose d'autant plus remarquable que les évêques et leurs délégués sont eux-mêmes en général illettrés. » On peut admettre de la part de l'obstiné jacobite une certaine malveil-

1. On suppose seulement, d'après une lettre de lui à sa mère, au printemps de 1731, où il parle de « my dear deputy at Oxford (Capt. Rolle) » que ce dernier le suppléait.

2. Voir ce journal dans *Notes and Queries*, 2^a series, vol. X, p. 365 et passim. Il était fils de Sir John Philipps, quatrième baronnet, de Picton Castle, dont Sir Robert Walpole épousa en premières noces la nièce, Katherine Shorter.

lance à l'égard du clergé rallié, mais voici, d'après un whig, N. Amherst, [dans le n° 42 du *Terræ Filius*], la manière dont on parvient à se procurer un titre universitaire en l'an de grâce 1720. Pour devenir bachelier ès arts (A.B.)¹ il faut soutenir publiquement une thèse sur un sujet affiché au jour convenu avant huit heures du matin sur les deux portes du bâtiment officiel (the schools) et approuvé par l'autorité compétente. Le drame qui se joue comporte trois personnages, l'opposant (the opponent), le répondant (the respondent) et le président du débat (the moderator). Le premier commence l'attaque sur la question proposée et doit fatalement avoir le dessous, comme l'avocat du diable dans les controverses théologiques du Moyen-Age. L'autre s'assied en face de lui pour réfuter tous ses arguments, quels qu'ils soient, et finit toujours par remporter la victoire. Entre les deux s'agite le président dont le rôle est de ramener les adversaires au point en litige, dès qu'ils s'en écartent, et de clore la discussion quand elle lui paraît avoir été approfondie et concluante. En théorie l'épreuve exige du jugement, de l'à-propos et des connaissances réelles. Dans la pratique il en était autrement. Tout se bornait, au dire du critique, à la répétition machinale d'une série de syllogismes sur quelque vétille de logique². La plupart des candidats les apprenaient par cœur ou mieux encore les lisaient dans leur toque renversée placée devant eux et contenant des notes qu'ils avaient au préalable rédigées ou fait rédiger par un ami complaisant. Ces arguments disposés en groupes commodes portaient le nom de « ficelles » (strings) dans l'argot du jour et se transmettaient d'une génération à la suivante avec autant de soin que la clef du jardin collégial permettant d'échapper à la vigilance du portier³. Steele résume

1. On écrit A. B. dans les formules latines et A. M. pour maître ès arts, tandis qu'aujourd'hui l'usage anglais prévaut (B. A. pour bachelor of arts et M. A. pour master of arts).

2. Jos. Butler, immatriculé en mars 1715 à Oriel College, se plaint au Dr Clarke de Cambridge, dans une lettre du 30 septembre 1717, des « conférences frivoles et des discussions inintelligibles dont il est excédé à Oxford ». Dict. of National Biography, art. J. Butler.

3. Erasmus Philipps, par exemple, à peine arrivé à Pembroke Coll. paya 10 sh. une clef de ce genre le 4 août 1720 et la remit en partant (septembre 1722) à un boursier, M. Andrew Hughe.

ainsi cet exercice : « la question est l'objet du débat et celui-là reste vainqueur qui peut faire voler la balle le plus longtemps. Un syllogisme la passe au répondant, une négation ou un *distinguo* habile la renvoie à l'opposant jusqu'à ce que l'arbitre du jeu l'arrête d'un coup d'autorité. » Malheureusement le joueur principal, loin de se préoccuper de science et d'adresse, ne s'appliquait guère qu'à tricher.

Restait l'examen proprement dit qui terminait ces premières épreuves. La veille du jour fixé le candidat affichait aux endroits réservés à cet effet un « programma » ou bulletin portant son nom, celui de son Collège et le grade auquel il se présentait. De son côté, le plus ancien des procureurs de l'Université (the senior proctor) désignait les examinateurs et leur faisait prêter serment. Le lendemain on s'assemblait dans une salle des « schools » (ou bâtiment universitaire) et l'interrogatoire commençait en latin que l'impétrant était censé posséder pleinement et manier comme sa langue maternelle. Ici encore, d'après le *Terræ Filius*, la corruption se pratiquait ouvertement. Quelques-uns obtenaient du procureur, moyennant une couronne, la faculté de choisir leur jury, d'autres donnaient simplement une pièce d'or à leurs juges ou les invitaient à un banquet. Il ne s'agissait plus alors que d'une vaine formalité et le séjour réglementaire à Oxford, réduit parfois à deux ans, avec le paiement de certaines redevances légales ou traditionnelles, suffisait pour l'obtention du grade convoité.

Mais le baccalauréat ainsi conquis n'était un titre définitif qu'après une nouvelle série d'exercices ou « determinations » qui avaient lieu pendant le carême de la dernière année d'études. Il fallait prendre part à deux débats publics dans le bâtiment universitaire et c'étaient des bacheliers appelés « collectors » et désignés par l'un des deux procureurs qui répartissaient leurs camarades par groupes et indiquaient la salle où ils devaient argumenter. La distribution des candidats présentait quelque importance. Certaines salles peu fréquentées par les auditeurs imposaient moins d'efforts aux jeunes gens en présence. Certains jours également favorisaient la paresse parce que la séance se trouvait écourtée. C'étaient là les jours de grâce (gracious

days) tandis que le premier et le dernier jour de carême passaient pour les plus pénibles. Il y avait ainsi l'occasion de mille intrigues afin d'éviter de figurer soit en tête soit en bas de la liste (c'est-à-dire d'être *posted* ou *dogged*) et de pouvoir profiter des circonstances favorables — complaisances qui, selon N. Amherst, valaient parfois aux « collectors » la bagatelle de quatre-vingts ou cent guinées. Il fallait encore assister au culte officiel tous les samedis matins à l'église de Sainte-Marie pour être en règle avec l'Université. Enfin le grade de maître ès arts comportait une dernière formalité depuis longtemps abolie, le « circuit » (*circuiting*) prescrit par les statuts¹. L'impétrant précédé des appariteurs et d'un agrégé de son Collège chargé de l'introduire allait tête nue au domicile du vice-chancelier et des deux procureurs pour les prier d'assister le lendemain à l'assemblée plénière où le titre d'A.M. lui serait solennellement conféré et à partir de laquelle il prenait rang parmi les gradués d'Oxford².

On comprend qu'un enseignement dont la rigueur était tempérée par de tels accommodements ne donnât pas toujours des résultats excellents et qu'il suffit de peu de temps pour se l'assimiler. Le futur Sir Erasmus Philipps, qui pourtant ne séjourna à Oxford que du 4 août 1720 au mois de septembre 1722, n'était pas à ce point accablé de travail qu'il ne put être présent pendant trois jours de suite et à plusieurs reprises à des courses de chevaux le long de l'Isis à Portmeadow, suivre des combats de coqs et des chasses au renard et prendre part à des réceptions et à des soirées. Le commun des mortels faisait trois ans d'études sans que l'application semble y avoir beaucoup gagné. Ceux à qui l'exiguïté de leur bourse défendait les plaisirs coûteux se distrayaient par de longues promenades agrémentées, surtout aux jours de fêtes ou de réjouissances publiques telles que le 5 novembre, de querelles avec la populace ou par des stations interminables dans les cafés oxoniens. Anthony à Wood le constatait

1. Erasmus Philipps, d'après son journal, s'en acquitta le 4 avril 1722.

2. Ajoutons que si le candidat, pour quelque affront fait à l'Université ou à l'un des procureurs, se trouvait inscrit par lui sur le livre noir (*the black book*), il lui fallait réparer son offense et le faire constater sur le registre par le même procureur.

déjà en 1677 quand il écrivait tristement dans son journal privé : « Pourquoi l'érudition solide et sérieuse décline-t-elle, pourquoi trouve-t-elle peu ou point d'adeptes à l'Université ? à cause des *coffee-houses* où l'on passe tout son temps et des grandes beuveries dans les tavernes. » Aussi ne faut-il pas s'étonner au XVIII^e siècle de l'ignorance du bas clergé anglican recruté dans la masse désœuvrée des étudiants. Ed. Young a du moins été du petit nombre des jeunes gens dont le savoir et l'activité font honneur à leurs Collèges, mais il est à présumer qu'il apporta de Winchester un bagage de connaissances acquises qui ne grossit pas beaucoup à Oxford.

On peut se demander dans ces conditions pourquoi notre auteur ne prit pas à l'Université les grades ordinaires. Le fait est établi non seulement par l'omission des initiales A.B. et A.M. après son nom dans les documents officiels, mais encore par la date à laquelle il passa le baccalauréat en droit (le 23 avril 1714) et le doctorat en droit (le 10 juin 1719). Les statuts officiels imposaient en effet aux candidats qui se trouvaient dans son cas un double stage de cinq ans, comme le prouvent les extraits suivants : « *antequam Baccalaureatum... consequatur... qui non sit A.M. per quinquennium completum... audiat* » et plus loin : « *qui ad doctoratum in Jure civili promoveri cupit... si Baccalaureus in Jure fuerit, antequam incipiat in artibus... quinque annos integros ponere teneatur*¹. » La raison qui le fit renoncer à subir des épreuves aussi faciles n'apparaît pas clairement. Peut-être perdit-il son temps avec d'anciens camarades, suivant la coutume de ceux qui l'entouraient. Peut-être ne put-il faire les frais de l'examen avec les dépenses accessoires qu'une longue tradition imprescriptible y avait ajoutées. Quoi qu'il en soit, un événement tragique vint mettre fin à ses études et l'empêcha de leur donner la sanction conventionnelle de la maîtrise ès arts. On était en 1705 dans le courant de l'été et le jeune homme avait probablement rejoint sa famille à Salisbury, où son père était encore de service. Le dimanche 7 août, le doyen distribua comme de coutume la sainte cène à la table de communion. Déjà souffrant

1. Ce sont les termes du *Corpus Statutorum Universitatis Oxoniensis* de 1768.

depuis longtemps¹ il tomba gravement malade et le mardi 9 août il expirait. On l'enterra dans la cathédrale et son fils, raconte Nichols, composa une épitaphe latine digne et touchante, aujourd'hui presque effacée, qu'il fit graver en souvenir de son père. Le dimanche suivant, Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, tint à honneur de prêcher devant le chapitre si soudainement privé de son chef et rendit hommage à la mémoire du prédicateur éminent qui avait laissé à ses auditeurs « tant de conseils excellents sur la manière dont on doit vivre et mourir². » Ce coup terrible dut faire une impression profonde sur l'esprit du futur poète. La mort était si peu attendue, même de celui qu'elle emportait en pleine activité, qu'il n'avait pas songé à faire son testament³. Le 27 août 1705, l'administration des biens, d'après un document conservé à Somerset House, fut accordée à Judith Young « viduæ relictæ » et bientôt après celle-ci quittait la ville pour se retirer auprès de son gendre et de sa fille à Chiddingfold.

Le jeune étudiant d'Oxford était chargé désormais des intérêts de la famille. Nous perdons ses traces jusqu'en 1708, et il ne peut être question que de conjectures sur ce qu'il fit dans l'inter valle; mais voici, à notre avis du moins, l'hypothèse la plus plausible à ce sujet. Son père étant mort intestat et laissant peu de fortune, comme le suppose Herbert Croft avec une grande appa-

1. Dans une lettre à John Ellis, du 13 mars 1701-2, conservée au British Mus., il se plaint déjà que ses nombreuses infirmités l'empêchent d'accompagner le roi à Newmarket.

2. Nichols' Literary Anecdotes, vol. I. A la page 6, en note, se trouve reproduite l'épitaphe du doyen :

H. S. E.
Edvardus Young L. L. B.
hujus Ecclesiæ Decanus
Vir cum primis
eruditus, probus, integer,
summo utique honore dignissimus,
utpote qui de Ecclesia Anglicana
cui fidissimo fuit Præsidio,
summoque Ornamento,
quam optime meruit.

Obiit 9 Aug. (anno ætatis suæ 63
† annoque Domini 1705.

G. Burnet (1643-1715), dont parle Nichols, était un orateur remarquable et un historien de valeur. Il se rallia dès avant la révolution de 1688 au parti de Guillaume d'Orange, qui le nomma évêque de Salisbury.

3. Par une coïncidence bizarre ce fut le Dr Younger qui lui succéda.

rence de raison, Young dut chercher à recueillir tout ce qui en restait. Il semble bien que le doyen, peut-être en tant qu'ancien chapelain du comte d'Ossory, ait eu des affaires engagées sur le continent, auxquelles font allusion quelques lettres de lui recueillies au British Museum, et qu'il s'en soit occupé au cours d'un voyage à l'étranger après 1694¹. Le fils, obligé de liquider une succession embarrassée, ne serait-il pas parti à son tour pour les Flandres? En ce cas il a dû y arriver au moment où les alliés, après une année d'inaction, en 1705, reprenaient la campagne, et l'on obtient l'explication, vainement cherchée jusqu'ici, des vers suivants de notre auteur (Sat. VII, v. 59-63)² : « Quand, la lutte terminée, j'ai vu le champ de bataille jonché de formes livides qui jadis furent des hommes, nation écrasée, nation de braves ! royaume de la mort, et de ce côté du tombeau ! » Il s'agit probablement d'une victoire anglaise d'après ce passage, et par conséquent ce souvenir se rattacherait à la bataille de Ramillies, livrée le 23 mai 1706 dans la province de Brabant. La chose est d'autant plus vraisemblable que le nom de Ramillies revient assez souvent dans les premiers poèmes d'Young (par exemple Epis. to Lord Lansdowne, v. 156 ; The Last Day Bk. II, v. 193 ; On the Late Queen's Death, v. 110). Enfin, ce qui ajoute quelque poids à cette opinion, c'est que plusieurs critiques, se trompant à propos d'un récit de la *Biographia Britannica*³, ont pu attribuer à l'écrivain l'anecdote au sujet d'un Rev. M^r Young qui, étant aumônier en Flandre, pénétra, sans y faire attention, tout absorbé par une lecture intéressante, dans le camp ennemi. Cette erreur aurait sans doute eu plus de peine à s'accréditer si le voyage en question n'avait jamais eu lieu.

Quoi qu'il en soit, Ed. Young, évidemment pressé de se créer des ressources, rentra bientôt à l'Université. On rapporte⁴ qu'à cette époque il se mit en quête d'élèves et de leçons, si même

1. C'est la date de la mort de l'archevêque Tillotson. Voir ci-dessus p. 8.

2. Nous citons toujours notre auteur d'après l'édition de ses œuvres, par le D^r John Doran : « The Complete Works, poetry and prose, of the Rev. Edward Young, L.L. D., formerly Rector of Welwyn, Hertfordshire, etc. Revised and collated with the earliest editions. London, Wm Tegg and C^o, 1854, 2 vol. in-8°.

3. Biogr. Brit. Supplément de 1765, pp. 58, 59, note D.

4. Voir Moxon's Popular Poets. The poetical works of Ed. Young. London, Ward and Lock, et la notice préliminaire signée F. M. H.

il ne se fit pas précepteur dans une famille, mais ce sont là de simples conjectures. Heureusement, comme à sa sortie de Winchester, il avait des amis puissants et prêts à lui venir en aide. L'un d'eux, l'archevêque de Canterbury, Tenison, était inspecteur officiel ou « visitor » du Collège d'All Souls, à Oxford, fondé en 1437 par Chichele, l'un de ses prédécesseurs, et, à ce titre, il avait une grande influence sur l'élection des boursiers de la fondation. Th. Hearne prétend que, depuis la mort du dernier Warden ou directeur, le D^r Finch (le 14 novembre 1702), le droit de nomination directe lui était dévolu et qu'il en avait déjà fait usage en faveur de Thomas Dalton en 1706¹. La vérité, c'est qu'il existait depuis peu un conflit aigu entre les agrégés du Collège et leur nouveau chef, le D^r Bernard Gardiner, et que, toute élection devenant impossible, c'était au « visiteur » à pourvoir aux vacances qui se produisaient. Il usa de son privilège le 27 novembre 1708², pour présenter John Wills, A.M., de Trinity, et Edouard Young, de Corpus Christi³, comme boursiers (scholares) d'All Souls'. Le jeune homme entra dans la section du droit, peut-être parce que l'expérience venait de lui démontrer l'utilité pratique de ces études, et devait, après un an de stage, s'il était agréé par la corporation, jouir des émoluments de l'agrégation correspondante ou *law-fellowship*. Il avait désormais une situation sociale et un revenu annuel.

1. Letters written by Eminent Persons in the 17th and 18th centuries, J. Aubrey. Londres, Longman, 1813, in-8°. Lettre du 1^{er} mars 1706-7 de T. Hearne au Rev. D^r Th. Smith : ... « one of those who were put into the society by D^r Tenison upon the devolution of that power to him on the death of the late Warden, D^r Finch... »

2. C'est la date des documents officiels d'All Souls'. Celle de 1706, donnée par J. Foster dans *Alumni Oxonienses, Early Series*, vol. IV, p. 1703, est donc erronée.

3. Cette pièce, classée dans les archives du Collège sous la rubrique « Injunctions, Mandates, Letters, etc. », porte comme titre : « 27 nov. 1708. Nomination by Archbp Tenison, on a devolution, of John Wills, M.A. Trinity and Edw. Young C.C.C. as scholars. Lambeth. Signed and sealed. Latin. End d (endorsed). Le texte en est latin et les motifs de la nomination sont très clairement indiqués : « cum duo Sociorum Juristarum loca... vacua sint... nullus autem omnino per vos Custodem et Socios... infra tempus per Statuta vestra præscriptum, provisos, electus aut assumptus fuerit, unde potestas nominandi et eligendi totidem Scholares... nobis vigore Statutorum vestrorum pro hac vice devoluta existat... » Le D^r Gardiner parle également dans une lettre du 8 novembre 1710 à l'archevêque de « Your Grace's right to a devolution upon a disagreement of the Majority of the Fellows from the Warden's vote (which now is, as anciently it has been, the case)... » Lambeth Palace Library, Mss. Gibsonii 931.

Young obtenait une sinécure officielle à un moment de crise intéressante. L'Université était en pleine effervescence politique. Fortement malmenée par Jacques II, qui avait imposé à Christ Church l'une de ses créatures comme doyen, et destitué les agrégés réfractaires de Magdalen College, elle avait vu sans déplaisir la révolution de 1688. Mais, une fois le danger passé, les sentiments conservateurs de la masse des étudiants l'avaient emporté, et Oxford, extérieurement soumise au gouvernement établi, lui demeurait hostile au fond et prête à accueillir avec joie les moindres symptômes de réaction. Trois partis en quelque sorte se partageaient les esprits et se disputaient l'influence et le pouvoir. C'étaient tout d'abord les jacobites avérés, peu redoutables par le nombre, exclus des fonctions publiques par leur refus de prêter serment aux nouveaux souverains, mais renforcés en secret par des hommes timorés restés en place grâce à une compromission de conscience et souhaitant ardemment le retour de l'ancien état de choses, pourvu que les droits de l'église anglicane fussent respectés. De ce nombre étaient Th. Hearne, l'honnête réfractaire (*the honest non-juror*), et le Président Th. Turner, sous lequel Young s'était trouvé à Corpus Christi et qui, en 1688, admettait un boursier le jour même de la fuite du roi pour pouvoir employer la formule « *Jacobo Secundo nunc regnante.* » C'étaient ensuite les chefs des Collèges et la plupart des agrégés avec la majorité des jeunes gens sous leur direction qui acceptaient les privilèges conquis par la nation, mais qui conservaient, avec la crainte de toute innovation étrangère et précipitée, une certaine tendresse presque sentimentale — s'il est permis d'employer ce mot à propos d'une époque aussi vouée aux intérêts personnels — pour les souvenirs du passé et pour la famille de Charles I^{er}, dont l'Université avait jadis soutenu la cause. Enfin venait un petit groupe d'adolescents, fils de hauts dignitaires nommés par le régime nouveau, qui affichaient bruyamment et sans mesure leur amour des libertés publiques et leur mépris pour le tyran détrôné. Ces éléments divers se heurtaient dans une agitation perpétuelle. Favorisés par l'absence de jeux physiques pouvant servir de dérivatif aux ardeurs juvéniles, par le manque d'études sérieuses et par la nervosité

particulière aux périodes de révolution politique, ils se livraient des assauts qui inquiétaient les citoyens paisibles et qui nécessitèrent parfois l'intervention de la troupe.

Le Collège d'All Souls, composé en majorité d'agrégés jeunes et d'opinion libérale, prenait souvent part à ces troubles, au grand scandale des réactionnaires. Un petit incident relaté par Th. Hearne permet de juger de l'émoi de ces derniers dans un cas pareil. Le 30 janvier 1706-7, anniversaire de la décapitation de Charles I^{er}, jour de jeûne et d'humiliation pour le parti légitimiste, deux agrégés d'All Souls, M^r Dalton, A.M., l'ancien condisciple d'Young, et M^r Talbot, B.A., fils de l'évêque d'Oxford, offrirent un grand dîner auquel assistaient deux membres du Collège d'Oriel, Ibbetson et Rogers, substitués des procureurs universitaires (pro-proctors). L'heure tardive de midi provoqua des commentaires défavorables. Mais voici ce qui constitue l'orgie détestable (an abominable riot) dont se plaint le sous-bibliothécaire de la Bodléienne. Au cours du repas on trancha par moquerie la tête à des bécasses et Dalton, le protégé de la reine Marie et de l'archevêque Tenison, réclama, également par dérision, une tête de veau que le cuisinier refusa d'apprêter. Le ton du récit de Hearne, son qualificatif injurieux et la satisfaction avec laquelle il annonce qu'un des délégués d'Oriel lui a exprimé son regret d'avoir pris part à ce banquet marquent assez la réprobation qu'il éprouve, lui et ses amis, pour une conduite pareille. Nous y trouvons un échantillon des folies auxquelles se livraient les libéraux du Constitutional Club et de la colère contenue de leurs adversaires¹.

On s'explique facilement, par ces motifs, l'animosité de T. Hearne contre le Collège d'All Souls dont il dit² qu'« on y élit ordinairement des gens n'ayant nul besoin d'une agréga-

1. C'étaient apparemment de joyeux drilles que les collègues d'Young à Oxford. Dans une lettre du 16 décembre 1709 à l'archevêque de Canterbury, conservée dans les archives d'All Souls, le Warden Gardiner se plaint que, comme il se trouvait à l'auberge de Catherine Wheel à Wycombe, en revenant de Lambeth, Blencowe, Harrison, Wills et Douglas l'ont dérangé en organisant des danses moresques (morrisedances) dans la chambre voisine. Je dois ce détail, ainsi que plusieurs autres, à l'obligeance de M. G. Holden, sous-bibliothécaire d'All Souls' College.

2. Hearne's Diaries, à la date du 24 avril 1714.

tion, des personnes de haute naissance pourvues de grandes fortunes, de peu de moralité et moins encore de savoir, tandis qu'on s'inquiète fort rarement de ceux qui se font remarquer par leur application, leur science et leur probité et qui rehausseraient le prestige tant de l'institution que de l'Université. » Mais une partie de ces griefs était fondée et nous touchons ici aux causes profondes des divisions qui troublaient le Collège et qui étaient d'ordre intérieur. Il y avait trop de sinécures donnant droit à des émoluments sans charges correspondantes et, d'autre part, les détenteurs demandaient à n'être plus obligés de résider à Oxford. C'est contre ces deux prétentions que Bernard Gardiner, esprit conservateur par excellence, malgré son attachement au nouveau régime, s'éleva dès son élection, le 30 novembre 1702, et lutta sans répit. Les statuts de la fondation établissaient à All Souls' deux sections absolument distinctes, même pour les fonctions honorifiques, celle du droit et celle des arts, mais fixées l'une et l'autre à demeure à Oxford et réunies sous la direction d'un même chef, le Warden. Ils prescrivaient que tous les membres de la section des arts seraient ecclésiastiques et, à l'origine, ils devaient avoir au moins la « prima tonsura. » Mais avec le temps, la règle s'était relâchée, et chacun comptait pour l'éluder sur la connivence ou la nonchalance du directeur. En quoi tous se trompaient. Gardiner, comme il l'explique dans une lettre du 4 décembre 1719 à l'archevêque Wake, avait autrefois souffert, à Magdalen, des agissements arbitraires de Jacques II, et il était décidé coûte que coûte à faire observer les règlements. Ecclésiastique lui-même, il pressait d'entrer dans les ordres ceux qui n'avaient pas de dispense légitime¹, et il prétendait forcer à se démettre ceux qui s'absentaient, sans autorisation formelle, de la ville. Un des subterfuges les plus employés consistait à postuler un soi-disant poste médical (physic place) qui permettait de vivre à Londres pourvu de fonctions quelconques. L'archevêque Tillotson, à qui l'on avait soumis un différend sur ce point, l'avait tranché dans le sens d'une liberté plus grande en décidant,

1. Th. Dalton, d'après le registre des délibérations, se fit trois fois dispenser par ses collègues pour cause de maladie!

par une lettre du 17 novembre 1694, que Codrington pourrait toucher les revenus de l'agrégation tout en servant dans la campagne de Flandre. Mais Gardiner, moins accommodant, ne voulut pas admettre qu'il y eut plus de quatre « physic places » et fut bientôt en guerre ouverte avec son entourage.

C'est à ce moment qu'Ed. Young, en 1709, devient agrégé titulaire du Collège, et, dès l'année suivante, son nom figure sur le registre des absences autorisées. Il assista donc, avec droit de vote aux assemblées, aux hostilités qui venaient d'éclater. L'archevêque avait nommé tout récemment à un « fellowship » un certain Blencowe, fils d'un juge et d'un whig éminent, au dire de Th. Hearne, et pourvu, comme déchiffreur officiel¹ du gouvernement, du traitement élevé de 200 livres par an. Le Warden, outré de ce favoritisme, le mit en demeure de choisir la carrière ecclésiastique ou de se démettre. Blencowe s'y refusa, ses collègues se prononcèrent en faveur d'une dispense à laquelle Gardiner opposa son veto. Le fonctionnaire récalcitrant fit intervenir la Couronne et le ministre, Lord Sunderland, par l'entremise du Dr Tenison, signifia au Collège qu'on laissât les choses en l'état et que le mandement à cet effet, ainsi que la lettre du ministre, fussent transcrits sur le registre des actes. En 1710, l'archevêque lui-même fit une visite officielle à la corporation pour résoudre les questions pendantes. Il établit qu'il y aurait quatre postes médicaux dont les titulaires devraient vaquer à leurs études spéciales avec défense de plaider au barreau. Mais il enleva au Warden son droit de veto sur les dispenses accordées par l'assemblée plénière. Le seul tempérament apporté à cette mesure radicale, c'est qu'il fallait faire renouveler la dispense tous les ans et motiver assez sérieusement la demande. En fait, l'obligation de la résidence avait cessé et le règlement actuellement en vigueur était établi à All Souls'.

On suppose qu'Ed. Young profita de la faculté ainsi octroyée pour obtenir un congé. Faut-il croire, comme l'affirme un de ses biographes, qu'il alla en Irlande jouer le rôle de secrétaire parti-

1. Il était petit-fils du Dr Wallis, un des maîtres de la cryptographie au XVII^e siècle.

culier auprès de Jos. Addison, qui remplissait les mêmes fonctions auprès du marquis de Wharton, le nouveau lord-lieutenant ? Le fait a pu paraître probable en raison des attaches entre la famille d'Young et le marquis. Mais il est formellement contredit par un correspondant du *Gentleman's Magazine* ¹ qui attribue, malgré la ressemblance des écritures, à un homonyme du poète une lettre signée de son nom et retrouvée dans la correspondance d'un réfugié français à Londres, M^r des Maizeaux. De plus, notre auteur, nommé boursier le 27 novembre 1708, n'a pu être reçu agrégé d'All Souls' que douze mois plus tard et longtemps après le départ de Lord Wharton et d'Addison ², sans parler de la difficulté qu'il aurait eu à s'absenter un an du Collège pour un semblable motif à ce moment. Mais il y a mieux encore. Dans une lettre du 17 octobre 1714 à Lord Halifax ³, Addison ajoute incidemment que Lord Dorchester le force à recommander « M^r Young, qui a épousé une sœur des Chatwynd et qui fut autrefois employé à mon service en Irlande » et que « c'est maintenant un homme de quelque fortune qui a été fort utile à Lord Dorchester aux élections de Salisbury. » Il s'agit donc bien d'une personne différente, d'autant plus qu'en 1714 le critique n'aurait pas manqué de rappeler le mérite littéraire de notre auteur en écrivant à un aussi fin lettré que Lord Halifax. Si l'on demande comment le poète a été appelé à collaborer aux revues qui paraissent vers cette époque, nous répondrons que Th. Tickell a très bien pu le mettre en rapport avec les essayistes et, quant à la question posée par Sir Walter Scott ⁴ au sujet de ses relations avec Swift, il nous semble facile d'admettre qu'il l'a connu en Angleterre par l'intermédiaire de son ami d'enfance, Wm Harrison.

1. The *Gent. Mag.*, 1782, p. 433. La lettre serait d'un M. Ed. Young du Tax Office. Nous lui attribuons également une lettre du 26 août 1710, écrite de Londres au marquis de Wharton et publiée par le *Gent. Mag.*, 1803, p. 633.

2. La nomination officielle de Lord Wharton est du 22 novembre 1708. Record Office, Ireland. *Kings' Letters and Correspondence*, vol. III (1702-11). Dès le 20 juin 1709, une lettre de Jos. Addison (*id.*, Home Records, Ireland, 367) au comte de Sutherland, parle de ce M^r Young.

3. British Museum Mss. 7121 f. 12.

4. The Works of J. Swift, edited by W. Scott. Arch. Constable, Edinburgh, 1824, in-8°, vol. XVI, p. 311.

Au reste, il nous paraît plus probable qu'il ne quitta pas Oxford à cette époque. La lutte entre le Warden et les agrégés, provisoirement apaisée par le D^r Tenison, reprenait de plus belle. Profitant du changement de ministère et de l'arrivée au pouvoir des tories, Bern. Gardiner, dès le mois d'octobre 1710, fit campagne pour obtenir le retrait des dispenses déjà accordées et surtout de celle qui avait été confirmée malgré lui par l'autorité supérieure. Le nouveau ministre, à qui il avait fait écrire le 11 octobre par son ami Lord Dartmouth¹, s'inspira des préférences secrètes de la souveraine, dont la politique universitaire se dessinait par la nomination récente d'un conservateur avéré, Atterbury, le futur Jacobite, comme doyen du Collège de Christ Church. Il avisa l'archevêque de Canterbury que Sa Majesté désapprouvait le refus de M^r Blencowe, motivé par sa situation officielle, de se soumettre aux statuts de la corporation, et que la lettre de Lord Sunderland ne devait pas être interprétée dans ce sens². La décision royale fut transmise de Lambeth au Warden sans commentaires et, fier de son triomphe, il résolut de l'insérer lui-même dans le registre d'All Souls', à la suite du précédent communiqué ministériel. Ses subordonnés ne purent l'en empêcher, mais se vengèrent à leur façon. Les deux doyens des lettres et du droit (Dean of Arts and Dean of Law), Littleton et Wills, ajoutèrent une note déclarant que la transcription avait eu lieu sans l'ordre du « visitor » et contrairement à l'avis exprimé des membres agrégés. La lutte tournait ainsi à l'avantage du D^r Gardiner qui, sur ces entrefaites, fut nommé vice-chancelier de l'Université d'Oxford, en 1711, mais elle n'en fut pas moins vigoureusement poursuivie sur d'autres points et rendit nécessaire, dans le courant de l'année, une visite du D^r Bettsworth, doyen de la Cour Ecclésiastique (Dean of the Arches). Hearne indique, à la date du 21 juillet 1711, que le délégué du primat d'Angleterre était porteur d'un mandement lu par deux fois à la chapelle du Collège. Aux termes de cette décision, les chevaux, nourris aux

1. Historical Mss. Commission, 11th Report, Part V, p. 299.

2. D'après une lettre du D^r Gardiner à l'archevêque Wake, du 4 décembre 1719, il semble même que l'affaire fut évoquée devant le conseil privé de la reine et gagnée par le Warden après une plaidoirie qui lui coûta 60 livres.

frais de la corporation, ne peuvent servir au Warden qu'avec le consentement des économes, ni aux économes qu'avec le consentement du Warden, ni à tout autre membre d'All Souls' qu'avec le consentement des deux autorités. Enfin, il est établi que ceux à qui les statuts prescrivent d'entrer dans les ordres devront le faire dans les cinq ans qui suivent l'obtention de la maîtrise ès arts, si tel est le vœu formel de l'assemblée collégiale. Personne ne remporte de victoire définitive, on aboutit à une cote mal taillée.

Il est assez difficile de savoir comment Young se comporta au milieu de ces agitations. Ses amis paraissent plutôt appartenir au clan hostile au D^r Gardiner. Mais on dirait que sa prudence lui conseille de se tenir à l'écart de la bataille. Il figure, en effet, pour la première fois en 1711 sur les registres des absences autorisées et se fait octroyer le 6 janvier un congé qui doit durer jusqu'à l'Annonciation (le 25 mars) et qui est ensuite prolongé de deux mois. Il obtient le 9 août une nouvelle permission jusqu'au commencement d'octobre et le 3 novembre suivant une permission d'un an qu'il fait renouveler à la Toussaint en 1712. On voit qu'il profite largement des libertés conquises par ses collègues. A quoi occupa-t-il ces amples loisirs ? Nous ne pouvons le dire. Mais il est vraisemblable que Thomas Tickell, son intime dès l'Université, le présenta au cercle de littérateurs d'opinions libérales groupés autour d'Addison et de Steele et qu'il fut invité à collaborer aux revues anglaises en vogue à ce moment. C'était d'ailleurs une occasion excellente pour un écrivain novice. On risquait un article anonyme ou signé d'un nom de plume et l'on s'aguerrissait sans crainte de subir un échec public. Si l'article était bon, l'éloge en revenait sûrement aux oreilles de son auteur ; s'il passait pour médiocre, on s'en consolait en faisant mieux ; en tout cas l'on recueillait le bénéfice d'une critique impartiale et l'on avait la certitude de trouver des lecteurs non prévenus. Ces conditions réunies favorisaient l'essor des jeunes talents et poussaient même les plus timorés à se produire. Young paraît n'avoir rien envoyé au Babillard (*The Tatler*) que Steele lança au printemps de 1709 et qui se publiait trois fois par semaine. D'après la *Biographia Britannica*, il aurait

été l'ami intime d'Addison et aurait pris part à la rédaction du *Spectateur*. L'assertion semble formelle et n'a rien d'improbable en soi. Mais elle date de 1765 et il ne faut pas oublier qu'à cette époque c'était là un nom générique servant à désigner les périodiques célèbres qui transformèrent la presse anglaise de 1709 à 1715. On ne connaît rien d'Young dans le *Spectateur* proprement dit, tandis que sa trace est visible dans le *Tuteur* (the *Guardian*), comme nous le verrons plus tard. Mais on peut sans crainte faire remonter à l'an 1711 son introduction dans les cercles lettrés de la capitale et l'élaboration de ses premières œuvres personnelles.

On a même prétendu reporter à 1710 la publication de son *Jugement Dernier*¹, dont le Babillard se serait occupé dans le courant de cette année. Or, la revue en question ne parle pas du poème d'Young; l'édition d'Oxford de 1713 ne porte aucune indication laissant supposer qu'une autre l'ait précédée et l'article de revue qui cite et recommande l'ouvrage est un article du 9 mai 1713, dans le « *Guardian* »². » Ce qui est certain, par contre, c'est qu'en 1712 il préparait une pièce de vers destinée à se concilier la faveur du gouvernement. Cette pièce est d'autant plus curieuse que l'auteur appuie une mesure politique dirigée contre les whigs ou libéraux et qu'en présence du revirement subit de l'opinion publique, il semble vouloir se créer des appuis dans l'un et l'autre camp. Voici en quelques mots l'occasion de son *Epître à Lord Lansdowne*. L'animosité de la reine contre Lady Marlborough et les négociations secrètes du vicomte St John, devenu depuis peu Lord Bolingbroke, avec la France, avaient préparé les voies à la paix, que désiraient à ce moment le pays et la nouvelle Chambre des Communes. La Chambre des Lords, gagnée à la politique de l'ancien ministère libéral, résistait toujours. Anne consentit alors à une « *fournée* » de pairs.

1. Voir dans *The Complete Works of Dr E. Young*, édit. J. Doran, 1854, la Préface de l'éditeur Jos. Nichols, vol. I, p. VI.

2. Ajoutons que l'édition supposée de 1710 n'est indiquée ni sur le registre de la corporation des imprimeurs de Londres (à Stationers' Hall) de cette année, ni dans le dictionnaire de Watt, ni sur les catalogues du Brit. Museum ou de la Bibliothèque Bodléienne.

Par une manœuvre habile elle en nomma douze, pris parmi les conservateurs intransigeants, dont plusieurs furent ainsi ralliés au nouveau régime, et grâce à ce « jury de Hanovre¹ » elle s'assura une majorité favorable et évita la mise en accusation de Lord Oxford. C'est à l'un d'entre eux, George Granville, maintenant Lord Lansdowne, dont il connaissait apparemment le neveu², qu'Ed. Young adresse ses félicitations poétiques avec une allusion discrète aux productions dramatiques de Sa Seigneurie et un éloge pompeux de la paix d'Utrecht.

Plusieurs critiques citent ce poème comme étant de 1712. C'est une erreur, si l'on entend se conformer au calendrier moderne. En effet, la date est indiquée d'une façon très précise par les derniers vers, où l'auteur exprime ses regrets à propos de la mort du jeune protégé de Swift, son ami William Harrison, agrégé de New College. Ce dernier avait été recommandé par Addison à Lord Strafford pour être secrétaire des plénipotentiaires britanniques envoyés aux Pays-Bas. A peine de retour il était allé à un bal de la cour. Il y prit froid et fut emporté par la fièvre le 14 février 1712-13. Ce tribut touchant à sa mémoire parut au courant du mois suivant³. Ajoutons que ce passage fournit quelques détails biographiques sur notre auteur lui-même. Il était à distance (peut-être à Chiddingfold ou à Oxford) quand la triste nouvelle lui parvint et força les étapes, voyageant nuit et jour pour rejoindre son ancien camarade, l'orgueil et l'espoir de l'Université⁴, qu'il trouva moribond. C'était un déchirement nouveau, ajouté et préludant à tant d'autres qu'il aurait à subir, et

1. Edm. Calamy raconte dans ses Mémoires qu'on les nommait « les troupes du comte d'Oxford » et qu'un pair, quand ils furent introduits à la Chambre des Lords, demanda p'aisamment « quel était le chef des jurés. » Deux d'entre eux étant fils de pairs, il n'y avait que dix créations nouvelles [cf. *Epistle to Lord L.*, v. 462], dont quatre choisis parmi les adversaires du gouvernement (et Granville en était), comme le fait remarquer le Dr Doran.

2. C'est lui, Bevil Granville, dit-il au vers 472-3, qui l'a encouragé dans son entreprise.

3. Bernard Lintot fait inscrire le poème à Stationers' Hall le 11 mars 1712-13.

4. En 1707, Th. Tickell écrivait déjà dans son poème Oxford :

« ... When youthful Harrison with tuneful skill,
Makes Woodstock Park scarce yield to Cooper's Hill,
Old Chaucer from th'Elysian fields looks down,
And sees at length a genius like his own. »

Anderson's *British Poets*, vol. VIII, p. 443.

sa description émue prouve assez combien il en fut affligé. Il lui restait heureusement la ressource du travail et sa comparaison si soigneusement établie entre les théâtres anglais et français montre qu'il étudiait les tragiques du siècle de Louis XIV et qu'il se préparait à aborder la scène¹. En tout cas, pour une pièce de circonstance, et ce n'était pas autre chose, il avait eu une inspiration heureuse. Il s'était rapproché, comme le Dr Gardiner, des tories du gouvernement, mais sans renoncer à ses attaches libérales, et l'homme qu'il célébrait était digne de ses éloges, à la fois par sa valeur littéraire et par son caractère honorable. Pope, bientôt après, rendit également hommage à Lord Lansdowne en lui dédiant sa *Forêt de Windsor* et la rencontre est flatteuse pour Young, car Pope se défendit toujours de faire sa cour aux grands.

L'année 1713 fut des mieux remplies pour le poète au point de vue des lettres. Son éloge d'un seigneur conservateur ne lui nuisit en rien auprès d'Addison qui l'invita, au mois d'avril, à écrire une petite pièce de vers insérée, suivant l'usage du temps, dans l'édition de sa tragédie de *Caton*. Les vers n'ont rien de remarquable et, plus tard, Young crut devoir les supprimer dans le recueil définitif de ses œuvres, mais ils nous prouvent l'intimité et l'ancienneté de ses relations avec le célèbre critique et il est intéressant de constater qu'il les lui adresse d'*All Souls' College*, où il est maintenant de retour. Il se trouvait sans doute à Oxford pour la publication de son *Jugement Dernier* qui reçut l'imprimatur du vice-chancelier (alors Bern. Gardiner) le 19 mai 1713. Ce second poème, en trois chants, bien plus important que le précédent, obtint un grand succès auprès du public². Il est malheureusement pourvu d'une dédicace extravagante, comme l'auteur en commit trop dans la première période de son activité littéraire et qu'il chercha ensuite à faire oublier en ne permettant pas qu'on les réimprimât. Celle-ci est adressée à la reine Anne en raison de quelque faveur royale, aujourd'hui inconnue, dont

1. C'est là peut-être ce qui fit courir le bruit rapporté dans *The Englishman* du 29 octobre 1713 : « I am very glad to understand that M^r Young, who writ the poem on the Last Day, has now a tragedy in the theatre. »

2. Il y en eut une 2^e édition cette même année.

il aurait récemment été l'objet. Le poète y célèbre la piété de la souveraine et son zèle pour l'église anglicane dont témoignent ses largesses (*Queen Anne's bounty*) en vue de relever les traitements du clergé et de bâtir des édifices religieux, la pacification de l'Europe assurée par ses efforts et son entrée future dans le ciel, où l'adulation d'Young se complait à la suivre du regard. Des fautes de goût également grossières, quoiqu'en partie autorisées par l'usage d'alors, déparent l'œuvre elle-même. Elle contenait pourtant des beautés assez nombreuses pour marquer l'avènement dans la littérature d'un génie puissant et original et conquit rapidement tous les suffrages. Le sujet était neuf, bien que traité avec une emphase fatigante, et tranchait, par sa gravité et son élévation de pensée, avec les pièces de vers en vogue. Il eut l'heur de satisfaire à la fois le ministère conservateur qui s'appuyait sur les partisans de la haute église et le cénacle lettré du camp libéral qui, en dehors de toute préoccupation politique, s'efforçait de réformer les mœurs et de créer un public de lecteurs intelligents¹. On sut même gré à l'écrivain d'être laïque, parce que les leçons morales qu'il donnait avaient ainsi une portée plus générale, en tant que dépourvues de tout caractère professionnel. Enfin, le petit groupe des personnes instruites et vraiment pieuses lui en garda une reconnaissance attendrie, exprimée plus tard dans la dédicace d'un livre de dévotion : *l'Amitié dans la Mort*², en sorte que le poème eut le mérite opportun d'être bien accueilli partout.

Les essayistes témoignèrent leur approbation d'une manière significative et pratique. Steele venait de fonder une revue nouvelle, le *Tuteur* (*the Guardian*), très répandue, quoique moins heureuse comme conception que le *Spectateur*. Dans le numéro 51 du 9 mai 1713, il prépara les voies à l'auteur par un article en

1. Voir sur ce sujet l'excellent chapitre consacré à J. Addison et à l'influence des revues périodiques dans la belle thèse de M. Al. Beljame : « Le Public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIII^e siècle. »

2. Voir *Friendship in Death in 20 letters from the Dead to the Living*. Edinburgh, A. Donaldson, réimpression de 1776, 1 vol. in-8°. L'auteur anonyme était M^{rs} Eliz. Rowe à qui un ami adressait le 25 août 1718 une pièce de vers intitulée : « Quelques pensées en lisant le poème de M. Young sur le Jugement Dernier, » vers qu'Is. Reed a insérés dans le 6^e vol. des œuvres d'Young publiées en 1788.

l'honneur de la poésie sacrée, où il déclarait que les peuples trouveraient avantage à la « conversion des muses de la sensualité à la religion naturelle. » Puis il cita seize vers du Jugement Dernier (liv. II, 7-13 « O let me glory, glory in my choice, » etc.) y compris un court passage de l'invocation (liv. I, 13-22) et conclut en annonçant la publication prochaine de l'ouvrage encore manuscrit¹. Un peu plus tard, quand le livre eut paru, un article de l'Anglais (the Englishman) du 29 octobre 1713, dû, croit-on, à Addison, félicite Young de son succès et ajoute qu'il travaille à une pièce de théâtre. « Jamais, dit le critique, cette plume consacrée ne pourra rien écrire de mauvais ou de banal, » mais il a soin de remarquer — et c'est probablement un indice de la modicité des ressources dont disposait le jeune homme — qu'il ne saurait être trop encouragé par ceux à qui la fortune permet cet honneur, en raison de sa tentative pour ramener la littérature du jour au sentiment de la dignité et de la vertu. En facilitant ainsi les débuts d'un confrère encore inconnu du public, Steele et Addison restaient fidèles à leur tradition de parfaite bienveillance et rendaient hommage au talent.

Steele fit plus encore, il enrôla le poète parmi ses collaborateurs. En effet, si la participation d'Young au Spectateur proprement dit n'est pas prouvée, il est plus facile de retrouver ses traces dans le Tuteur. Le 16 juin de cette même année 1713 il y paraît un article daté d'Oxford et signé John Lizard, nom de plume assez fréquent dans la revue. Cet article rappelle bien le style vif et spirituel de notre auteur, mais c'est le sujet surtout qui se rapporte à ses préoccupations du moment. Il s'agit d'une comparaison entre les poètes classiques de l'antiquité et le poète du livre de Job, au point de vue de la description du cheval de bataille. Il donne la préférence à l'écrivain sacré à cause de ses qualités sublimes, sans tenir compte de l'absence des détails précis et caractéristiques, et cette conclusion ne surprendrait nullement de la part d'un érudit en chambre, occupé à paraphraser cette

1. Ce détail contredit l'hypothèse, dont nous avons parlé, d'une édition de 1710. Le traducteur allemand des Nuits, J. A. Ebert (dans une note sur N. Th.V. 285) prétend que cet article est d'Young et signale la modestie de la recommandation. Mais tous les éditeurs du Guardian l'attribuent à Steele.

portion de l'Ancien Testament, comme nous savons qu'Ed. Young le fit bientôt après. Il se pourrait que d'autres articles du Tuteur, écrits d'Oxford sous le pseudonyme de J. Lizard, fussent également de lui. Ce sont ceux¹ qui racontent l'arrivée, dans le courant de l'été, de Colley Cibber et de sa troupe d'acteurs dans la ville universitaire pour faire connaître les pièces les plus en vogue du répertoire de la capitale et notamment le Caton d'Addison. Le ton des lettres insérées ressemble au sien, et il n'est pas jusqu'aux jeux de mots agrémentant le récit, qui ne soient conformes à ses habitudes. Enfin, on comprendrait qu'il s'occupât de cette tournée, car il dut faire bon accueil au frère de son ancien camarade de Winchester et peut-être en obtint-il la promesse, tenue en 1719, de représenter son Busiris au théâtre de Drury Lane. Cibber, du moins, fut satisfait de son voyage. Il joua une tragédie par jour et le fameux Caton trois jours de suite, et remarqua le bon goût de son auditoire que charmaient surtout Ben Jonson et Shakespeare.

Une raison toute locale contribua sans doute au succès de la troupe. L'année scolaire menaçait de finir tristement, le vice-chancelier ayant supprimé la fête de l'Acte célébrée le premier mardi de juillet et ce qui en faisait l'attrait principal. Il s'agit du discours latin où, suivant une ancienne tradition, un badaud spirituel critiquait, sous le nom de Terræ Filius, les décisions des autorités et plaisantait les plus graves personnages. Mais la satire était devenue particulièrement mordante depuis peu en raison des dissentiments politiques qui croissaient de jour en jour et les jacobites, paraît-il, voyaient avec plaisir revenir tous les ans l'occasion de railler impunément leurs adversaires. En homme énergique, Bernard Gardiner, chargé des intérêts de l'Université d'Oxford, résolut de mettre fin au scandale. Il interdit à la fois le discours et la cérémonie. Le Terræ Filius anonyme fit imprimer sa harangue, elle fut brûlée par ordre de la « Convocation » ou assemblée académique. Quant à la fête de l'Acte elle demeura supprimée jusqu'en 1733. Cette mesure suffit pour abolir un usage dont Nicholas Amherst dans sa revue

1. Voir le numéro 95 (du mois de juin 1713) dans le Guardian.

prit vainement la défense et que l'on ne put plus faire revivre. Mais le fait en lui-même provoqua de l'émoi et la réception de Cibber eut quelque peu le caractère d'une protestation. Le Warden du College d'All Souls n'y gagna pas, cela va sans dire, en popularité.

Ses autres actes administratifs ne devaient pas non plus le faire rentrer en grâce auprès des conservateurs exaltés. Thomas Hearne, comme érudit et amateur d'antiquités, fut choqué du transfert des services universitaires, jusqu'alors logés au Sheldonian Theatre, dans le bâtiment nouveau construit cette année (1713) pour l'imprimerie et déplora le nom de Clarendon donné à la construction dont les fonds provenaient pourtant de la vente de l'Histoire de la Grande Rébellion. En 1714, le parti réactionnaire tout entier s'offensa de l'expulsion du D^r John Ayliffe, ancien boursier de Winchester et agrégé de New College, qui, dans un livre sur l'état ancien et présent de l'Université d'Oxford, avait critiqué l'administration supérieure et le gouvernement, contesté jusqu'au dogme traditionnel de l'origine troyenne des institutions universitaires et d'une façon générale révélé trop de secrets professionnels au public. Ici encore, l'Assemblée soutint le vice-chancelier, fit brûler le livre, dégrada et chassa l'auteur, sans toutefois l'exclure de sa corporation. Quelques mois plus tard le D^r Ayliffe et quelques collègues, sous prétexte de démissionner, vendirent leur agrégation — il faut croire que l'opération était licite et profitable — et quittèrent les bords de l'Isis. Les sujets d'agitation ne manquèrent pas, on le voit, pendant l'exercice du D^r Gardiner et Young avec ses attaches nombreuses tant à New College qu'à All Souls' dut en ressentir le contre-coup.

Ce fut du reste pour lui une année singulièrement troublée que cette année 1714. Le 23 mars mourut à Chiddingfold dans le comté de Surrey sa sœur Anne Harris, âgée de 29 ans seulement. La plaque commémorative apposée dans l'aile nord de la cathédrale de Winchester¹ et dont le style latin rappelle celui

1. Elle fut probablement enterrée à Winchester, car le registre de Chiddingfold ne porte pas d'inscription au sujet de l'enterrement.

d'Young mentionne la beauté et les vertus de la jeune femme qui laissait deux enfants, Jeanne et Richard, nés respectivement en 1708 et 1711. Il se trouva sans doute à son chevet mais ne demanda pas de congé régulier au Collège où il revint pour suivre ses travaux. Le 23 avril en effet, c'est-à-dire dès que les règlements le lui permettaient¹, il prit le grade de bachelier en droit civil (B.C.L.) après avoir fait afficher selon l'usage ses thèses sur les deux portes extérieures du bâtiment universitaire ainsi que sur les murs d'All Souls' et d'Oriel et avoir subi deux soutenances juridiques. De plus, il terminait un nouveau poème en deux chants, la Force de la Religion ou l'Amour Vaincu, qui parut bientôt après et dont le sujet était emprunté à l'histoire de Jeanne Gray². Il y ajouta une dédicace trop flatteuse à la comtesse de Salisbury, dédicace qu'il eut soin de supprimer plus tard, mais qui n'en atteignit pas moins le but qu'il se proposait. Le public se montra favorable à l'ouvrage d'Young et, si l'on en croit la Biographia Britannica, la famille aristocratique qu'il glorifiait dans la personne de son héroïne se montra dûment reconnaissante. Il pouvait compter maintenant sur de nobles protecteurs.

L'écrivain en avait certes besoin, car l'animosité des partis détournait les esprits de la littérature et la reine dont l'appui lui était si précieux se mourait. Lord Bolingbroke cherchait bien à assurer la succession au Prétendant en confiant l'Ecosse à un jacobite avéré, le comte de Mar, et les Cinque-Ports à un autre, le duc d'Ormond, mais le Conseil Privé déjoua ces in-

1. Jusque-là il était seulement « studiosus juris civilis » (S.J.C., ou S.C.L. pour « civilis legis ») et devait attendre le laps de cinq ans depuis son inscription au Collège, « nisi per Statuta Collegii in quo moratur, citius ad juris studium se convertere teneatur. » Or les statuts d'All Souls' portaient expressément au chap. xv : « quod quilibet socius dicti Collegii, ad quaecumque scientiam seu facultatem deputatus, annos... necessarios... habeat integros et completos... quibus annis completis, si iudicio Custodis... habilis... repertus fuerit, gradum baccalaureatus assumet... ».

2. L'ouvrage parut sous ce titre : « The Force of Religion or Vanquished Love, a Poem in two books, by E. Young, Fellow of All Souls' College, Oxon (par conséquent avant qu'il eût le titre de B.C.L.). Printed for E. Curll and J. Pemberton against St. Dunstan's Church in Fleet street, 1714. » Young avait ainsi abandonné son premier éditeur Bern. Lintot. Peut-être est-ce à cette date qu'il faut placer l'anecdote bien connue de Spence sur les lettres que le poète écrit à ses deux éditeurs, Lintot et Tonson, et sa distraction au moment de les expédier aux destinataires respectifs.

trigues en reconnaissant solennellement les droits de la maison de Hanovre lorsque la souveraine expira, le 10 août 1714. A Oxford, l'avènement de George I^{er} fut accueilli avec une certaine froideur. Mais l'intérêt bien compris ne perdant jamais ses droits, les poètes du parti libéral (et les membres d'All Souls' College en étaient) accordèrent leur lyre pour célébrer le nouveau roi. Herbert Croft rappelle que Pope, revenant à ce moment de la ville universitaire, écrivait le 27 août à un ami qu'aucun panégyrique poétique n'était prêt, tant la surprise avait été grande. Mais il en conclut à tort que Pope et Young ne se connaissaient pas alors, car tous deux avaient dédié une œuvre à Lord Lansdowne et tous deux étaient liés avec les principaux essayistes du temps. Quoi qu'il en soit, le filleul de la reine Anne publia chez J. Tonson, l'éditeur whig et le secrétaire du Kit-Kat Club, une pièce de vers adressée à Addison, maintenant secrétaire des Lords Justices, où il chante les bienfaits de la souveraine défunte, mais n'oublie pas de rendre hommage à l'astre qui se lève. Il loue les services rendus sur le continent à la cause anglaise par le monarque qui vient d'être proclamé, et vante, avec une certaine exagération, la fidélité d'Oxford à la dynastie hanovrienne. Le roi vraiment anglais, dit-il en terminant, c'est celui qui sait bien gouverner.

L'effet de ce panégyrique n'est pas connu, mais Addison, toujours dévoué à ses amis, quoi que Pope ait voulu insinuer, dut faire valoir ce compliment poétique auprès des hommes au pouvoir. Provenant d'une université suspecte tout au moins d'indifférence, cette déclaration de « loyalisme » en prenait plus de saveur. Au reste l'auteur ne forçait point ici son talent, il restait fidèle aux traditions de sa famille, de son Collège et de ses protecteurs dont un des plus sympathiques, l'archevêque Tenison, allait terminer sa carrière¹ par le couronnement du nouveau souverain, le 20 octobre 1714, à Westminster. Mais Oxford dans son ensemble ne manifesta pas beaucoup d'enthousiasme. Thomas Hearne écrit à cette date dans son journal : « Les réjouissances furent bien médiocres; personne, que je sache,

1. Il mourut le 14 décembre 1715 à Lambeth, âgé de 81 ans.

ne but à la santé du roi George, mais plutôt on en parlait avec dérision; les illuminations et les feux de joie furent en petit nombre et mesquins. » Le tableau a pu être poussé au noir par un jacobite que le changement de dynastie blessait dans ses intérêts et ses affections. L'impression générale cependant doit être juste, et par contraste l'hommage de notre auteur pouvait plaire en haut lieu. Au reste, d'autres préoccupations vinrent attrister à son déclin cette année si tristement commencée. La mère de l'écrivain, Judith Young, frappée sans doute par la mort précoce de sa fille, mourut à son tour à Chiddingfold, le 8 décembre 1714 ¹, dans sa soixante-neuvième année.

Le cercle de famille du poète était brisé par le décès de sa sœur et de sa mère, à si peu d'intervalle. On comprend que son cœur ait saigné sous les coups redoublés du sort, et point n'est besoin, avec un de ses biographes ², d'expliquer son silence en 1715, par l'effet de la guerre civile sur le chant des muses. Déjà dans son Jugement Dernier, la mélancolie de certains passages semble inspirée par la perte de son ami d'enfance, Wm Harrison. Ces nouveaux vides dans le groupe des siens n'ont-ils pas eu un effet analogue? Peut-être est-ce à cette époque que se rapporte la tradition d'All Souls' College d'après laquelle Young se serait enfermé en plein jour dans une chambre aux volets clos et tendue de noir pour y travailler entouré d'emblèmes funèbres. Ces souvenirs confus et probablement exagérés ³, rappelleraient ainsi non la fièvre de composition dramatique dont Young était dévoré, mais le chagrin profond que tant de disparitions successives auraient laissé derrière elles. En tout cas, ce n'est pas à cette année qu'il convient d'assigner les bruits de dissipation dont H. Croft

1. L'inscription anglaise à sa mémoire dans l'église de Chiddingfold est certainement postérieure à 1742. La voici :

« Here lyeth the Body of Judith widow of the Rev^d Edward Younge, late Dean of Sarum, dyed December y^e 8th in the 69th year of her age, Anno Domini 1714.

» Life's a debtor to the Grave,
Dark Lattice letting in Eternal Day. »

Cette citation est tirée de N. Th. III. v. 473-4.

2. Voir Young's Works, ed. by J. Doran, 1854, vol. I, Life of E. Young, p. XXIV.

3. Ils proviennent, d'après la Biographia Dramatica, du Dr Gloucester Ridley (1702-74) qui entra comme boursier à Winchester en 1718 et ne fut agrégé de New College, c'est-à-dire établi à Oxford, qu'en 1724.

se fait l'écho complaisant. On peut croire que son ardeur au travail et ses émotions poignantes suffirent pour garantir le jeune écrivain contre les entraînements.

A en juger par le livre d'absences du Collège, Young résida constamment à All Souls' de 1714 au mois de juillet 1717. C'est donc à cette période que l'on peut placer avec quelque vraisemblance les divers incidents qui nous sont rapportés de sa vie à Oxford. En 1715, les esprits étaient plutôt préoccupés de politique que de littérature. Heureusement le poète était en communauté de vues avec ses collègues et ses œuvres lui valaient d'assez hautes protections pour qu'il n'eut pas à regretter sous ce rapport la mort du marquis de Wharton au mois d'avril. Mais la ville elle-même était en défaveur et les cercles y fomentaient des troubles. Le premier anniversaire de George I^{er} depuis son avènement au trône allait montrer les tendances différentes des deux universités anglaises. Ce jour, le 28 mai 1715, ayant été déclaré jour férié par le D^r Gardiner, les libéraux donnèrent une fête au Constitutional Club dont le parti contraire profita pour faire naître une rixe que la troupe dut apaiser. De plus vers la même époque, au dire de Nicholas Amherst ¹, le colonel Owen et d'autres officiers jacobites récemment expulsés de l'armée avaient été « publiquement reçus par la plupart des directeurs de Collèges et s'étaient promenés dans les rues, en plein midi, escortés d'une foule qui acclamait le roi Jacques et le duc d'Ormond ². » Par contre, Cambridge s'était empressée de présenter une adresse de félicitations au roi à l'occasion de son anniversaire et celui-ci, sur l'avis de son premier ministre, Lord Townshend, y répondit par le don de la bibliothèque de l'évêque d'Ely, Moore, qu'il acheta au prix de 6.000 livres. Peu après, le Gouvernement, inquiet de la tournure des affaires, fit occuper Oxford par un escadron de cavalerie sous les ordres du Major Général Pepper qui devait arrêter le colonel Owen et ses partisans. Le contraste était frappant et stimula la verve des uni-

1. Voir le *Terræ Filius* du 1^{er} février 1721.

2. Celui-ci, comme Lord Bolingbroke, s'était réfugié en France auprès du Pré-tendant.

versitaires. L'un d'eux, Thomas Warton l'ainé, professeur de poésie, ou son prédécesseur J. Trapp, composa l'épigramme suivante pour les Oxoniens : « Le roi George observant d'un œil sagace l'état de ses deux Universités, envoya à Oxford une troupe de cavaliers. Pourquoi cela ? Ce corps savant n'était pas fidèle au trône. A Cambridge il envoya des livres, s'apercevant fort bien combien ce corps, si fidèle au trône, manquait de science. » La réplique ne se fit pas attendre sur les bords de la Cam. Elle est due au fondateur du prix annuel de vers, Sir Wm. Browne : « Le roi envoya à Oxford une troupe de cavaliers, car les tories ne reconnaissent d'autre raisonnement que la force. Avec une égale pénétration il envoya des livres à Cambridge, car les whigs n'admettent d'autre force que le raisonnement ¹. » Les deux petits poèmes sont significatifs quant à la prédominance de la politique sur toute autre considération. Et l'hostilité d'Oxford au régime établi semble bien confirmer l'assertion du *Terræ Filius* ² que pendant les années 1715 et 1716 « le serment d'allégeance au roi George fut souvent éludé. » Quand l'insurrection ouverte éclata en Ecosse vers la fin de l'année, il fallut même recourir contre les jacobites à des mesures sévères au cours desquelles Th. Hearne perdit son poste de sous-bibliothécaire, tandis qu'on changeait toutes les serrures de la Bodléienne pour l'empêcher d'y entrer. Rigueurs mesquines, mais nécessaires. C'est au prix de ce déploiement de zèle que Gardiner et le nouvel archevêque, le D^r Wake, purent faire ajourner des propositions soumises au Parlement et portant atteinte aux privilèges de l'Université.

1. « King George observing with judicious eyes
The state of both his Universities,
To Oxford sent a troop of horse, and why ?
That learned body wanted loyalty.
To Cambridge books he sent, as well discerning
How much that loyal body wanted learning. »

La réponse de Cambridge :

- « The King to Oxford sent a troop of horse,
For Tories own no argument but force ;
With equal skill to Cambridge books he sent,
For Whigs admit no force but argument. »

2. *Terræ Filius*, n° 17, p. 93.

A côté de ces conflits politiques, il y avait dans chaque Collège de vives dissensions sur des questions de moindre importance. A All Souls' il existait un parti non seulement hostile au Warden mais encore hostile à l'église qu'il représentait et à toute religion révélée. Le chef en était Matthew Tindal (1653?-1733) qui après être passé au catholicisme avant 1688, au moment où, disait-on, il postulait de Jacques II la présidence de la corporation, était redevenu anglican avant d'en arriver au déisme pur et simple. On ne l'inquiétait pas, mais on ne l'estimait guère, puisqu'il reçut un jour une admonestation publique pour cause d'immoralité et qu'un de ses livres, où il attaquait les prétentions de la haute église, fut brûlé le 25 mars 1710, avec le sermon du D^r Sacheverell, par ordre de la Chambre des Communes. Il paraît cependant avoir eu une certaine influence sur les jeunes agrégés grâce à ses arguments théologiques auxquels ses adversaires ne savaient pas répondre. Seul, d'après H. Croft, Young se distingua dans la lutte et força Tindal à l'avouer. « Quant aux autres, disait-il, je puis toujours leur répliquer, car je sais d'où ils tirent leurs raisonnements que j'ai lus cent fois, mais ce Young me harcèle sans cesse avec des raisonnements de son invention. » Il est difficile de contrôler une anecdote rapportée soixante ans après l'événement et sans indication de son origine. Mais en admettant même que, sous cette forme, celle-ci ne soit pas authentique, elle s'accorde avec ce que nous savons des tendances du poète et montre la réputation qu'il avait laissée dans les milieux universitaires.

Faut-il croire maintenant aux bruits qui ont couru sur sa conduite à cette époque en raison d'un mot dit par Pope à Warburton et que Croft a répété? Sans doute le collège d'All Souls ne passait pas pour une école de vertu. Un pamphlet anonyme de 1714, « The Oxford Packet. » fait allusion aux « amours de quelques messieurs d'All Souls' et de St. John's College. » Plus tard en 1733 le Terræ Filius, dans un discours qui fut interdit, déclara qu'« à All Souls' vivent les petits maîtres dont les mœurs dévergondées donneraient à penser qu'ils sont tout corps sans âme » (jeu de mots sur le nom de la corporation), et que leur rendez-vous habituel était en face de chez eux, à la taverne des Trois-Tonnes, qui remplaçait un des plus anciens cafés d'Oxford. Il est fort pro-

bable que notre auteur fréquenta cet établissement, d'autant plus que le cercle poétique dont se moque Nich. Amherst s'y était établi et que nombre de jeunes gens (Erasmus Philipps entre autres) venaient y écouter les discussions littéraires. Cette habitude, si répandue dans la capitale, de réunir certaines sociétés dans les « coffee-houses » portait les membres à boire librement, et Young, comme Addison, malgré la sobriété de sa vieillesse, a dû suivre l'exemple de ses camarades. Mais nous avons peine à croire qu'il ait mené une vie de désordre, quand il a pu produire tant de travaux réclamant de l'application et une longue patience ou qu'il eût été désigné par ses collègues en 1716 pour faire l'éloge du colonel Codrington, dont un des premiers mérites était d'avoir laissé une mémoire sans tache, si lui-même n'eût été digne de le célébrer. Le fait qu'à une époque où le vice était affaire de bon ton et de distinction, on n'ait pu porter contre lui aucune accusation précise est plutôt à son honneur.

Gardons-nous pourtant de supposer qu'il fut un moraliste aussi sévère que le ferait penser la lecture de ses œuvres. L'avant-propos anglais à son discours sur Codrington nous le montre cherchant à plaire aux dames et le D^r Doran¹ remarque avec raison qu'il insiste dans son Jugement Dernier sur l'attrait tentateur de la beauté. C'est sans doute à ce moment de sa carrière que se passe le fait suivant raconté par R. Anderson², où l'on retrouve d'ailleurs l'esprit et l'à-propos qui caractérisent notre auteur. Young dans sa jeunesse aimait la musique et jouait avec beaucoup de goût de la flûte traversière. Un jour qu'il faisait une partie de canot sur la Tamise avec des dames, il joua quelques airs et remit l'instrument en poche. Vint à passer une barque avec des officiers dont l'un lui demanda grossièrement pourquoi il s'arrêtait. « Pour les mêmes raisons, dit Young, qui m'ont fait commencer, parce que cela me plaît. » Son interlocuteur lui enjoignit de continuer sous peine d'être jeté à l'eau. Par égard pour la frayeur de ses compagnes, Young se remit à jouer jusqu'à l'arrivée au Vauxhall³, où les deux groupes pas-

1. Young's Complete Works, 1854, vol. I. Life of Young, p. XXI.

2. R. Anderson. Works of the British Poets, 1794, vol. X. Life of Young, p. XVI.

3. C'était un rendez-vous célèbre à Londres. Voir dans le Spectateur le récit d'une visite qu'y fait Sir Roger de Coverley.

sèrent la soirée. Mais il avait noté son homme, et l'abordant dans une allée obscure, il lui donna rendez-vous pour le lendemain matin avec l'épée comme arme de combat. Lors de la rencontre, Young, à la surprise de son adversaire, tira un pistolet d'arçon et le menaça d'une balle dans la tête, s'il ne dansait aussitôt un menuet. L'officier dut s'y soumettre et présenta des excuses en avouant qu'il méritait la leçon. Comme Erasmus Philipps, le poète, éminemment sociable, assista sans doute à des combats de coqs, aux courses de chevaux sur les bords de l'Isis, où figurait le jeune duc de Wharton ¹, et fréquenta les réceptions et les bals ². Mais il semble qu'on remarque chez lui une prédilection, assez peu commune à cette époque, pour les exercices physiques. Il aime la promenade et le canotage, il pratique même l'équitation, jusque-là sport de quelques jeunes gens riches, et plus tard, à Welwyn, il sort habituellement à cheval et compose des vers tout en chevauchant. Contrairement à la plupart de ses confrères, et notamment à Pope, il est loin d'être sédentaire, et l'existence qu'il menait au grand air contribua certainement pour une bonne part à l'excellente santé dont il jouit si longtemps.

On peut aussi se demander ce qu'il doit à l'Université au point de vue des habitudes intellectuelles. Il semble que son influence se montre dans ce besoin d'arranger un raisonnement en séries de propositions logiques, qui se trahit dans la prose de l'écrivain, et trop souvent même dans ses vers, par des syllogismes, des dilemmes, des divisions numérotées ou marquées nettement. Peut-être lui prit-il autre chose encore qu'une simple méthode d'exposition. Au XVIII^e siècle, comme de nos jours parfois, Oxford paraît encourager ses étudiants à la recherche de l'esprit, de la réplique paradoxale, du mot à l'emporte-pièce. Ceci se retrouve dans toutes les productions de notre auteur et, bien qu'il ait apporté de Winchester des dispositions plutôt favorables à cette escrime savante, il les développe au cours de ses joûtes oratoires

1. Par exemple en 1721. Voir le journal d'Er. Philipps dans *Notes and Queries*, 2^a Series, vol. X, p. 445.

2. Il ne semble pas s'être livré au jeu qui, d'après N. Amherst (*Terræ Filius*, n^o 47), était fort en honneur auprès des membres les plus âgés de l'Université.

et poétiques. Sa réputation à Oxford est prouvée par un distique¹ connu où il figure avec quelques amis parmi les beaux esprits de son « alma mater » qui taquinaient le mieux la muse :

« Alma novem genuit celebres Rhedycina poetas,

Bubb, Stubb, Cobb, Crabb, Trapp, Young, Carey, Tickell, Evans. »

Et les anecdotes qui lui attribuent des vers impromptus confirment son talent d'improvisation. Qualités naturelles, si l'on veut, mais renforcées et cultivées par la fréquentation de ce milieu spécial. D'après un censeur sévère² qui marque le contraste et fait la critique des universités d'Oxford et de Cambridge au siècle dernier, si celle-ci s'applique surtout aux connaissances théoriques et néglige les lettres, celle-là vise à la correction classique jointe au goût et à l'élégance, bien que déparée par une certaine affectation. Et ce même mélange se retrouve fréquemment dans les écrits d'Young.

1. Ce distique est cité en note par Elwin et Courthope dans leur édition des œuvres de Pope en 1871, vol. IV, p. 137.

2. Voir *An Estimate of the Manners and Principles of the Times* by J. Brown, Londres, L. Davis and C. Reymers, 1758, in-8°, vol. II, p. 68. Il ajoute même à propos d'Oxford « superficial taste and puerile elegance... without any sound foundation laid in severe reasoning and philosophy. »

CHAPITRE III

Honneurs universitaires. — Young et ses protecteurs. — Sa carrière dramatique. — Son cercle intime.

L'année 1716 vit la fin de l'insurrection jacobite et le commencement d'une réaction d'autant plus violente que les craintes avaient été plus grandes. George I^{er} maintint résolument les libéraux au pouvoir et le ministère, pour prévenir tout retour offensif du parti conservateur, fit passer une loi fixant à sept ans au lieu de trois la durée légale du Parlement. A Oxford on persécuta plus ou moins les « non-jurors » avérés qui, à leur tour, provoquèrent des rixes à l'occasion des fêtes officielles¹. On s'explique qu'à cette époque agitée le travail littéraire accompli à l'Université ait été peu considérable. Young cherchait sans doute à affermir sa situation et à ménager les influences qui pouvaient lui être utiles. Il était intimement lié avec Thomas Tickell de Queens' College², le protégé d'Addison, au point même qu'ils échangeaient entre eux tous les vers qu'ils composaient, jusqu'aux plus insignifiants, si l'on en croit les anecdotes de Spence. Mais, ami de Pope, il se contente d'exprimer sa surprise lors de la querelle en 1715, à propos de la traduction du premier livre de l'Iliade, soit qu'il ait vraiment cru, comme l'affirme J. Warton³, que cette traduction fût l'œuvre d'Addison

1. C'est ainsi qu'il y eut une rixe avec les membres du Constitutional Club le 30 octobre 1716, jour anniversaire du prince héritier; rixe dont un ministre dissident, le Rev. E. Calamy, vit les traces lors de son passage à Oxford en revenant de Bath à Londres. — *A History of my own Life* by E. Calamy. Londres, II. Colburn, 1829, in-8°, vol. II, p. 362.

2. Il avait pu le connaître par l'entremise de son collègue Dalton ou même directement, car Tickell travaillait souvent à la bibliothèque d'All Souls' College.

3. J. Warton, *An Essay on the Genius of Pope*, édit. de 1772, vol. II, p. 309. Pour le récit du Dr Spence, voir *Spence's Anecdotes*, édit. J. Underhill. Londres, W. Scott, pp. 8 et 9.

parue sous un prête-nom, soit plutôt qu'il ait voulu ne pas prendre parti. Sa visite à Londres où Pope le rencontre, est un indice qu'il se met en quête de relations favorables pour faire fortune et c'est sans doute vers cette date qu'il fréquente assidument le café de Nando, dont il parle dans une lettre inédite à George Keate, du 12 février 1764, et qui lui était familier depuis plusieurs années déjà¹. Il s'y trouvait tout à côté de la boutique du célèbre libraire, Bernard Lintot, et au milieu de jeunes avocats d'avenir. Agrégé de droit à All Souls' et encore indécis quant au choix d'une carrière, il a pu se flatter de rencontrer en cet endroit des appuis lui permettant d'atteindre la gloire littéraire ou quelque haute position dans la magistrature².

Au reste son mérite commençait à percer et non seulement Steele et Addison, mais encore son Collège, surent lui rendre justice. L'occasion se présenta bientôt de le montrer. En 1710, était mort à la Barbade un officier distingué, Christopher Codrington qui, né dans cette colonie, avait été envoyé à Christ Church à Oxford et avait été élu à vingt-quatre ans agrégé d'All Souls', en 1690. Grâce à une dispense régulière il put conserver ses émoluments et prendre part à la campagne de Flandre (1694) où il se signala si bien aux sièges d'Huy et de Namur, que Guillaume III le nomma capitaine du premier régiment des gardes à pied et lui accorda bientôt après de succéder à son père dans le poste de capitaine général des îles Caraïbes aux Indes Occidentales. Il jouissait d'une telle estime auprès de ses collègues, qu'à son retour des Pays-Bas, comme il accompagnait le roi à Oxford et que l'orateur public se trouvait indisposé, l'Université le choisit à sa place pour prononcer l'allocution latine de bienvenue. Hearne lui-même, malgré ses préventions de jacobite forcené, rend hommage aux qualités du colonel en regrettant

1. « Nando's was my Coffee-house above three score years ago. » Le vieillard a dû se tromper de quelques années, car on ne voit pas bien comment il aurait été l'un des habitués du Nando, comme boursier de Winchester. Pour ce café, voir J. Timbs, *Clubs and Club Life in London*. Londres, J. Camden Hotten, 1872, 1 vol. in-8°, p. 284.

2. Son collègue John Wills, reçu B. C. L. en 1710 et docteur en droit, D. C. L. en 1715, fut nommé conseiller du roi en 1719, juge suppléant (puisne judge) en 1726, « chef justice » en 1728 et avocat général en 1734. Voir J. Foster, *Alumni Oxonienses*.

seulement qu'il les eût compromises par son adhésion aux rebelles soulevés contre le souverain légitime, Jacques II. C'est cet ancien agrégé d'All Souls' qui, par un testament daté de 1702, légua au Collège la somme de dix mille livres sterling qu'une gestion habile des fonds éleva à douze mille livres et des volumes d'une valeur totale de six mille livres, soit ensemble un legs d'environ 1,250,000 francs de notre monnaie actuelle. Avec cet argent l'on décida de construire, sous la surveillance du D^r Clarke et de Sir Nathaniel Lloyd, une bibliothèque superbe. Le corps du colonel fut ramené de la Barbade en 1716 et enterré le 19 juin dans la chapelle du Collège après une cérémonie solennelle où Digby Cotes, l'orateur public, prononça un panégyrique en latin, et le mercredi 20 juin eut lieu la pose de la première pierre du nouvel édifice projeté.

Ce jour-là il y eut un banquet dans le réfectoire des agrégés, suivi d'un discours latin en l'honneur du fondateur de la bibliothèque. Ce discours, Ed. Young fut chargé de le prononcer dans la chapelle d'All Souls'. Peut-être songeait-on, en lui confiant cette tâche, qu'il était l'ami d'Addison qui avait connu et aimé le colonel Codrington, mais assurément aussi l'on voulut honorer le poète dont les œuvres jetaient un nouvel éclat sur la corporation. Nous ne savons rien de la solennité si ce n'est par quelques lignes d'un critique acerbe, Thomas Hearne, qui, à la date du 16 juin, relate sèchement le fait même de l'inauguration. Un peu plus tard il se plaint, avec quelque raison, de l'absence de tous rites religieux lors du second enterrement des restes mortels du vaillant officier. Enfin, le 7 janvier 1716-17, quand les deux discours eurent été publiés, il les déclare pitoyables et dépourvus de bonne latinité autant que de bon sens. Nous n'avons pas à nous occuper du discours de Digby Cotes. Quant à Young, il est incontestable que son latin n'est pas très classique et qu'il se ressent plutôt du style de Sénèque et des auteurs de la décadence. Mais s'il écrit en petites phrases hachées et haletantes, il ne mérite pas tant d'épithètes malveillantes. Son panégyrique plut du moins à l'auditoire puisqu'il dut paraître à la demande de l'héritier, « rogatu hæredis dignissimi. » Il y rend très justement hommage, en même temps qu'à Codrington, au D^r Gardiner et

au doyen des agrégés, le Dr Clarke, qui travaillent à l'agrandissement du Collège; il célèbre les lettres et les sciences comme bases de la prospérité nationale : « *pax, salus, honor, imperium, ecclesia, scientiis et artibus innituntur,* » et termine par un éloge chaleureux du soldat qui a su concilier l'érudition et le métier des armes et qui a accumulé année par année pareil trésor pour ses anciens collègues.

Au moment de l'impression, Young ajouta un avant-propos à son discours sous la forme d'une dédicace anglaise aux dames de la famille du colonel, qui avaient assisté à la cérémonie inaugurale. Cette dédicace, d'après le journal de Hearne déjà cité, est « *very vile and miserable,* » disons plutôt, pour rester équitables, pleine d'afféterie et d'adulation. Elle était dans le goût du jour, si elle n'est plus du nôtre, et ne contient de remarquable qu'une protestation contre l'abus des traductions d'œuvres classiques (*the immoderate use and usurpation of translation amongst us*) à l'époque même où Pope, de l'avis de certains critiques contemporains, semblait devoir faire oublier le texte original de l'Iliade. Mais pour ce qui est de l'érudit mécontent, on s'explique facilement sa colère sans qu'il faille y voir la douleur du latiniste ou les passions politiques du réactionnaire. Car il est question dans le corps du discours d'un nouveau Hearne qui s'applique à déchiffrer des inscriptions et une note malicieuse commet un anachronisme formidable pour donner plus de sel à la satire : « *Hearnius fuit doctus antiquarius, et industriæ summæ; vixit A. D. 1443. Hic talpa eruditus egregia e tenebris eruit.* » Cette allusion aux erreurs commises par lui au cours de ses recherches blessait au vif le vieux savant et ne contribua certainement pas à améliorer ses rapports avec le Warden et les agrégés d'All Souls' College.

Sans parler de l'honneur fait au poète, le discours latin d'Young est intéressant à titre d'indice. C'est ainsi qu'une citation du livre de Job dans les premières pages semble montrer qu'il se préoccupe toujours de l'Ancien Testament et de sa paraphrase poétique. Nous avons déjà relevé sa critique des traductions qui contient les germes d'un désaccord futur avec l'école néo-classique anglaise. Mais il lui appartient encore tout entier par une ten-

dance grandissante à la satire qui se montre audacieuse ou voilée dans la description du pédant érudit, du Mécène ignorant ou des commentateurs trop zélés. Il y a là un trait qui se retrouvera plus tard dans toutes les œuvres de notre auteur. Enfin la mention directe de Sénèque, dont le style lui a visiblement servi de modèle, et le retour fréquent des antithèses et des énumérations comme procédés de rhétorique trahissent les lectures d'Young et laissent prévoir les qualités et les défauts dont ses vers et sa prose présenteront le reflet. Sa pensée et sa phrase portent l'empreinte du moraliste latin.

Il faut croire que la préparation de ce morceau d'éloquence et de son avant-propos aux dames de la famille Codrington occupèrent tous ses loisirs jusqu'en janvier 1716-17, car il n'a rien fait paraître d'autre depuis 1714. Il est probable aussi qu'il retouchait sa pièce de théâtre annoncée depuis plusieurs années déjà, et qu'il cherchait à se créer des relations profitables dans les cercles littéraires et politiques. Il fréquenta sûrement, à Londres, Button's Coffee-house où Addison venait retrouver ses intimes y compris Thomas Tickell et ce colonel Henry Brett, second mari de la fameuse comtesse de Rivers, aux aventures romanesques que le poète raconta à son ami Jos. Spence¹. Ses opinions libérales et le triomphe de la dynastie de Hanovre durent aussi l'attirer au Kit-Kat Club où se réunissaient vers 1714 les chefs du parti whig, le duc de Newcastle, les comtes de Dorset, de Sunderland, de Manchester, de Wharton et de Kingston, Sir Robert Walpole, les nobles Mécènes Lord Halifax et Lord Somers et même des littérateurs en vue tels que Congreve, Addison, Vanbrugh, Granville (Lord Lansdowne) et Garth. Si l'on en croit la tradition, il aurait été à cette époque protégé par Lord Somers et c'est à Young que Goldsmith ferait allusion quand il écrit : « J'ai entendu dire à un vieux poète de cette période glorieuse qu'un dîner chez Sa Seigneurie lui a valu des invitations pendant toute la semaine suivante et qu'une course dans le char de son Mécène lui a procuré une voiture de bour-

1. La comtesse de Rivers était la grande dame dont le malheureux Rich. Savage se prétendit le fils adultérin.

geois dans toutes les occasions futures ¹. » Et si l'on se demande qui avait pu l'introduire en si haute société, il suffit de se rappeler qu'il avait pour le présenter, non seulement les célèbres essayistes du Spectateur, mais encore George Bubb, mieux connu sous le nom de George Dodington, qui avait été son camarade à Winchester et à Oxford ² et que le gouvernement chargea, en 1715, d'une mission politique en Espagne. Il fut également reçu, si l'on en croit les Anecdotes de Spence, au club élégant « The World » qui tenait ses séances à l'enseigne de la Tête du Roi dans le Pall Mall. Là il rencontrait Lord Stanhope, l'arbitre des bienséances mondaines, qui devint comte de Chesterfield en 1726, Lord Herbert et bon nombre de jeunes aristocrates. L'usage voulait que chacun écrivît une épigramme sur son verre à la fin du banquet et lui-même rapporte qu'il s'y refusa d'abord, faute de posséder un diamant, mais que son voisin lui ayant passé une bague, il improvisa le distique suivant :

« Accept a miracle, instead of wit ;
See two dull lines, with Stanhope's pencil writ. »

[Acceptez un miracle au lieu d'un trait d'esprit ; voyez deux vers ennuyeux écrits avec le stylet de Stanhope ³.]

Son à-propos, ses manières aimables et sa réputation d'écrivain lui ouvraient ainsi les meilleurs cercles de la capitale.

Une occasion plus brillante encore de pousser sa fortune naissante ne tarda pas à se présenter. Au début de 1717, Philippe

1. Voir Goldsmith's Works, edit. P. Cunningham, Londres, Murray, vol. II, p. 42, note. La citation est de l'opuscule intitulé *The Present State of Polite Learning* et Goldsmith a pu parler à Young chez Richardson, où il fut quelque temps apprenti. Quant à Lord Somers, il mourut le 26 avril 1716. Il avait protégé les débuts d'Addison qui, avec Steele, lui dédia en 1712 la réimpression du premier volume d'Essais du Spectateur. Sur le Kit-Kat, Club, voir J. Timbs, op. cit., vol. I, p. 55.

2. Le séjour de Bubb Dodington à Oxford est prouvé par une lettre inédite que lui écrivit Tickell en Espagne le 20 juin 1717 et où il lui parle de ses années passées à l'Université et de son ami Young. — Brit. Museum Egerton Mss. 2174, f. 310.

3. Spence's Anecdotes, op. cit., p. 377. Philip Dormer Stanhope, quatrième comte de Chesterfield (1694-1773), avait été nommé en 1715 gentilhomme de la Chambre auprès du prince de Galles, le futur George II ; en 1716-17, il se tint à l'écart de la politique pour éviter de se compromettre dans la querelle entre le souverain régnant et son fils.

Wharton, fils du feu marquis et de sa seconde femme revint du continent. Le père et la mère, tous deux peints de main de maître par Swift, s'étaient signalés par leur absence de scrupules et leur dévergondage et le jeune homme suivit de bonne heure le triste exemple de ses parents. Doué d'une vive intelligence, il avait été élevé avec soin en vue de devenir grand orateur et il se peut qu'Ed. Young, qui nous a laissé une anecdote sur l'enfant et sa conduite avec Addison, ait été appelé à lui donner quelques leçons dans le manoir de Winchelsea. Mais cette éducation parfaite, où le développement moral était systématiquement négligé, aboutit à un résultat déplorable. Philip Wharton fut un prodige de grâce et de science, mais la victime d'un esprit fantasque et de passions déréglées. A l'âge de seize ans, il épousa, le 2 mars 1714-15, avec la complicité de quelque ecclésiastique indigent¹, une jeune femme charmante mais pauvre, Martha, fille du major général Holmes, à l'insu du marquis et de la marquise qui moururent, dit-on, de chagrin. Maître irresponsable d'une vaste fortune, il laissa sa compagne en Angleterre pour entreprendre le tour d'Europe, et piqué par on ne sait quelle ambition secrète, il renonça aux traditions libérales de sa famille et se présenta à la cour du prétendant en France. Il passa ensuite quelque temps dans les plaisirs à Paris et, l'hiver de 1716 terminé, il traversa la Manche.

L'idée lui vint alors de se rendre en Irlande. Comme comte de Rathfarnham et marquis de Catherlagh, il put siéger à la Chambre des Pairs de Dublin et son évolution récente lui valut une certaine popularité. Mais ce premier avatar n'était pas définitif. Il est probable que le remaniement qui donna le pouvoir à Lord Sunderland et fit entrer un vieil ami de sa famille, Jos. Addison, dans le ministère, inspira au jeune seigneur des dispositions et des espérances nouvelles. Trompant ses alliés jacobites il soutint les droits de la maison de Hanovre et George I^{er}, désireux d'effacer le passé, lui conféra le titre effectif de duc de Wharton en raison de son talent et bien qu'il ne fût pas encore

1. C'était un des « Fleet parsons, » dit M. G. E. Cokayne dans son *Complete Peerage of Great Britain*, etc., sub verbo.

majeur. C'est à ce moment, croit-on, et peut-être sur les instances d'Addison, que notre poète rejoignit le fils de son ancien protecteur. Ce dut être après le 5 juillet 1717, date à laquelle il obtient du Collège un congé « usque ad Festum Omnium Animarum » sans la restriction habituelle « proxime venturum » c'est-à-dire jusqu'en novembre 1718, et sans doute plus tard, car Young avait promis à son confrère Carey de passer une partie de l'été avec lui à Sheen¹. Mais la conjecture d'Herb. Croft au sujet de ce voyage est fort vraisemblable. On s'explique même par l'intervention de notre auteur le rapprochement effectué entre le duc et le doyen de Saint Patrick qui éprouva pour lui une certaine sympathie, comme jadis pour Wm Harrison, et qui lui donna en tout cas d'excellents conseils. « Monseigneur, lui dit-il un jour, après avoir écouté le récit de quelques frasques, vous vous êtes amusé. Laissez-moi vous recommander une espièglerie nouvelle. Prenez pour fredaine d'être vertueux. Croyez-en ma parole, vous y trouverez plus de plaisir qu'aux autres fredaines de votre vie tout entière. » C'est alors sans doute que se passa l'incident rapporté par l'écrivain dans ses Conjectures sur la Composition Originale, quand il vit Swift méditant tristement sa fin devant un orme découronné. Au reste la visite à Dublin fut relativement courte car il reste un billet de Philip Wharton, que Sir W. Scott suppose être de 1718², où il fait ses adieux en termes aimables au doyen et lui annonce qu'il s'embarque pour l'Angleterre le lendemain. Un membre de phrase « as Young is engaged in town » (comme Young est occupé en ville) est intéressant à titre de confirmation presque certaine de l'hypothèse que nous venons d'examiner.

On a fait souvent au poète un reproche de son intimité avec le duc. Elle n'a pourtant rien de blâmable ni de surprenant, à notre avis, si l'on tient compte des relations précédentes entre

1. Voir la lettre inédite de T. Tickell à G. Bubb du 20 juin 1717, déjà citée plus haut, où il dit : «... Mr Carey who is just returned to town... tells me that Mr Young has promised to pass part of the summer with him at Sheen, where Sir Wm Temple was our friend's predecessor... »

2. Voir *The Works of J. Swift* éditées par Walter Scott, Edinburgh, Arch. Constable, 1824, in-8°, vol. XVI, p. 311.

les deux familles. Il ne sacrifia pas ses convictions politiques puisque son compagnon, à son arrivée, était déjà revenu de ses velléités d'évolution jacobite, et son influence sur lui, à en juger par les faits connus, ne semble pas avoir contrecarré celle de Swift. A quel titre se trouvait-il auprès de Wharton ? Plus âgé que lui de quinze ans, il ne peut guère être regardé comme un camarade avide de plaisirs ou comme un simple sycophante. Il y a une autre explication du fait, à la fois plus digne et plus raisonnable. C'est celle qu'indique Spence, dans une anecdote où il montre Young passant six semaines avec le jeune homme à Winchenden, pour lui parler latin et traduire du Cicéron. Il devait en effet, malgré son talent réel et son éducation soignée, avoir perdu pendant sa vie facile sur le Continent une partie de ce qu'il avait acquis, et l'on comprend qu'il ait eu besoin d'un mentor qui le préparât par l'étude des orateurs romains au grand rôle qu'il espérait jouer au Parlement de Londres. Il était d'ailleurs de bon ton dans les familles aristocratiques, et notamment dans la sienne, d'encourager le mérite littéraire. Son père avait protégé le médiocre d'Urfey ; notre auteur du moins était de beaucoup supérieur à ce malheureux poète, et ses œuvres déjà publiées, ainsi que celles dont on annonçait la publication prochaine, autorisaient les plus belles espérances. Et nous ne voyons pas que ces relations d'écrivain à grand seigneur, si communes à cette époque, aient provoqué parmi les contemporains eux-mêmes le moindre commentaire malveillant. Quant au duc, il y trouvait double profit, celui d'avoir un hôte spirituel et agréable et un ami au courant des langues classiques et de la littérature anglaise.

Cette protection en quelque sorte officielle n'a pas ralenti le travail d'Young puisque l'année 1719 est signalée par deux ouvrages de valeur. Il est permis de négliger une pièce de vers d'occasion comme celle qu'il adressa en février 1718-19 à Lady Gifford au sujet de la fièvre de la comtesse de Portland¹, et que

1. Lady Gifford était une veuve fort âgée qui avait épousé en premières noces le second comte de Dundonal, puis Charles (Hay), troisième marquis de Tweeddale qui mourut en 1715. La comtesse, seconde femme et veuve de Wm Bentinck, le premier comte de Portland, mort à Bulstrode le 23 novembre 1709, était fille de Sir John Temple d'East Sheen dans le comté de Surrey. Elle était depuis quelques années gouvernante des enfants du prince de Galles, le futur George II.

nous donnons en appendice, comme document inédit. Bien qu'elle ait une certaine importance par l'emploi du quatrain à la manière de Prior, elle intéresse surtout parce qu'elle prouve l'ancienneté des rapports du poète avec la famille de Portland qu'il connut si intimement plus tard. Mais la représentation de sa première tragédie, *Busiris*, au théâtre de Drury Lane, le 7 mars 1719, est une date marquante dans sa biographie, parce qu'elle le fit connaître du grand public. La pièce fut jouée neuf soirs de suite, ce qui constituait un grand succès pour l'époque, et semble avoir vivement préoccupé les critiques et les lettrés. L'interprétation était bonne, le rôle de Mandane étant tenu par la célèbre M^{rs} Oldfield et celui de Myron par l'acteur Booth habitué aux tirades ronflantes, qui s'y montra supérieur. Même en province la curiosité fut piquée. Une lettre de Dublin¹, écrite vers la fête de Pâques, demande ce que peut bien être une œuvre tragique intitulée *Busiris*, roi d'Égypte, et comment un dramaturge a su traiter une matière contemporaine d'Hercule. A Londres, Thomas Rundle² constate l'enthousiasme de la ville et désigne *Busiris* comme l'événement littéraire du jour avec la publication des poèmes de Prior. Et pour ajouter au triomphe l'attrait du mystère, le bruit courait dans les cercles bien informés que le duc de Wharton avait loué toute la salle le premier jour afin d'assurer la vogue³. Ce n'était peut-être que l'écho des difficultés que rencontra la pièce avant de paraître sur les planches. D'après la dédicace pleine d'adulation⁴ (et plus tard supprimée) au duc de

1. The Correspondence of John Hughes Esq. — Dublin, T. Ewing, 1773, in-12°, vol. I, p. 109.

2. Letters of the late Th. Rundle, Lord Bishop of Derry to M^{rs} Barbara Sandys. Gloucester, R. Raikes, 1789, in-8°, vol. II, p. 8.

3. The Works of Pope, ed. Elwin and Courthope, vol. III, p. 323, note de Warton et de Croker sur *Imitations of Horace*, Bk., I, Ep. VI, v. 85-9.

4. Elle se trouve dans un exemplaire conservé à All Souls' College et qui a pour titre : « *Busiris, King of Egypt, a Tragedy, as it is acted at the Theatre Royal in Drury Lane, by His Majesty's Servants, by E. Young L. L. B.* [donc avant le 10-juin 1719]. London, Printed for J. Tonson at Shakespeare's Head over against Katharine Street in the Strand, 1719. » D'après Isaac Disraeli (*Curiosities of Literature*) qui cite de vieux livres de comptes de Bernard Lintot, celui-ci aurait donné 84 livres à l'auteur pour *Busiris*. Mais on sait que par traité du 6 février 1718-19, Lintot s'était associé avec Tonson pour l'achat de pièces de théâtre pendant une période de dix-huit mois. Voir *Dict. of Nat. Biog.*, vol. 33, p. 334 et vol. 67, p. 37.

Newcastle, qui à titre de Lord Chambellan était chargé de la police des théâtres, on avait pu craindre qu'il ne donnât pas l'autorisation nécessaire, sans doute à cause de l'intrigue déplaisante qui dépend d'un viol. L'auteur ajoute du reste qu'il a reçu du même protecteur une marque de faveur peu commune, étrangère à l'art dramatique. Il avait donc bien des raisons d'être satisfait et débutait à Drury Lane par un coup d'éclat.

Son second ouvrage est d'un genre tout différent. Il s'agit de la Paraphrase d'une Partie du livre de Job qui paraît avoir été mise et remise sur le métier, suivant le mot de Boileau, depuis quelques années déjà. Ce poème se rattache à la série des adaptations si fréquentes en Angleterre vers le commencement du XVIII^e siècle, mais il ne rentre pas, d'après la conception de l'auteur, dans les traductions condamnées par l'avant-propos de son discours latin. Peut-être le cachet dramatique qu'il voulut imprimer à sa Paraphrase suffisait-il, à ses yeux, pour lui donner un caractère d'originalité. En tout cas Young déclare qu'il l'a soumise à des critiques estimés dont il a reçu l'approbation indulgente, et elle lui valut une réputation croissante auprès des personnes pieuses, de M^{re} Elizabeth Rowe entre autres, qui en parle dans sa préface à ses Lettres sur l'Amitié dans la Mort. En dehors cependant de ce cercle restreint, l'œuvre nouvelle n'excita que peu d'enthousiasme, et la dédicace maladroite dut contribuer à ce résultat. Elle est adressée en termes outrageusement flatteurs au Lord Chancelier récemment nommé, Thomas Parker, Baron et plus tard Comte de Macclesfield¹, que l'écrivain avoue ne pas connaître, mais qu'il juge, de confiance, être « une personne remarquable par un goût délicat des belles-lettres » et posséder « tous les talents » d'un Mécène. Il tombait mal pour une fois, car ce protecteur tant adulé perdit bientôt le plus beau de sa fortune dans des spéculations financières et son honneur dans un procès pour concussion.

1. Th. Parker (1666-1725) se distingua dans les poursuites contre le Dr Sacheverell, devint conseiller privé et Lord Chief Justice du Banc de la Reine en 1710, fut créé baron Parker of Macclesfield le 10 mars 1716 (comte de M., le 25 novembre 1721) et nommé Lord Chancelier le 12 mai 1718. Il fut à plusieurs reprises un des régents du royaume pendant les absences du roi. Mais il perdit de grosses sommes dans le « South Sea bubble » et dut se démettre le 4 janvier 1725. Trois semaines après il fut accusé de concussion et condamné au mois de mai à 30.000 livres d'amende.

Entre temps notre auteur travaillait à conquérir le doctorat en droit à Oxford. Il fallait à cet effet faire six conférences solennelles de une heure à deux heures de l'après-midi sur une partie quelconque du Corpus Juris Civilis, ou consacrer trois conférences au moins à une exposition courante du Digeste ou du Code « e titulis de Judiciis, de Probationibus, sive de Re Judicata. » Comme dans tous les examens de ce genre, il fallait afficher trois jours d'avance, sur les portes du bâtiment universitaire et sur celles des Collèges d'All Souls et d'Oriel, le sujet et l'heure de la soutenance. Celle-ci eut lieu en juin dans le cas d'Ed. Young et le 10 du même mois, il prit son dernier grade dans les délais les plus courts concédés par les statuts et fut proclamé docteur (D. C. L.). Son retour sur les bords de l'Isis coïncidait avec une recrudescence des luttes qui agitaient la corporation d'All Souls'. Si l'on en croit le rapport du Warden à l'archevêque de Canterbury un des agrégés (c'était Digby Cotes, l'économe et l'orateur public de 1716) était poursuivi pour concussion¹, et trois autres avaient négligé de se soumettre au règlement et d'entrer dans les ordres. La chapelle était désertée, le sous-directeur (sub-warden) lui-même y paraissant rarement. Quelques membres du Collège découchaient à tous moments, leurs collègues flânaient en deshabillé dans l'édifice ou gardaient des chiens qui causaient du désordre. Ils se permettaient de battre les domestiques ou de les mettre à l'amende d'une façon déraisonnable, en l'absence du D^r Gardiner ou de son représentant, enfin quelques-uns — à leur dire, en dehors de l'enceinte collégiale — persistaient à rester couverts en sa présence. Bref la corporation tout entière était en émoi. Chose inouïe, une seconde inspection dans l'espace de huit ans devint indispensable et le D^r Wake procéda la même année à cette visite officielle. La dépense formidable de l'enquête mit heureusement fin pour l'avenir à des litiges analogues. Le Warden perdit jusqu'aux derniers vestiges de son droit de veto, mais se vit confirmer

1. Déjà en 1718 le Collège avait dû plaider en chancellerie, par l'intermédiaire du D^r Wills, contre l'héritier du colonel Codrington. Cette fois on poursuivait Cotes, devenu depuis Président de Magdalen Hall, avec ses collègues Rob. Bright et Th. Williams.

le droit, que lui contestait le sub-warden, d'assigner leur chambre aux agrégés. Ceux-ci obtenaient donc en définitive toutes les libertés qu'ils avaient réclamées et le D^r Gardiner, usé par le combat et par l'âge, battit prudemment en retraite sous prétexte de rétablir ses forces en faisant une cure aux eaux de Bath.

Pendant que cette querelle s'agitait à Oxford, un ami de notre auteur se mourait à Londres. Jos. Addison expira à Holland House le 17 juin 1719. Young dut partir à cette occasion pour la capitale, car il raconte dans ses *Conjectures sur la Composition Originale*¹ que T. Tickell lui donna des détails sur la fin du grand critique aussitôt après l'événement et les yeux encore humides. Sous le coup de cette émotion, il adressa bientôt à Tickell une épître qui se distingue, dans la masse de ses poèmes secondaires, par le sentiment de regret personnel dont elle est pénétrée. Après une allusion aimable² à l'affection qui l'unit à son collègue de l'Université, l'ami qui partage ses joies comme ses douleurs, il loue en distiques corrects, l'esprit, le style classique et l'heureuse influence de l'essayiste défunt, et invite l'exécuteur de son testament littéraire à publier pieusement les écrits qui lui ont été confiés. Nous connaissons trop peu les rapports d'Addison et d'Young, que certaines anecdotes³ prouvent plus anciens qu'on ne le croit généralement, pour juger de leur degré d'intimité. Mais nous trouvons dans ces quelques pages de vers un hommage attendri qui confirme la nature cordiale de leurs relations, et qui contraste singulièrement avec la conduite frivole que l'on prétend parfois attribuer au poète depuis sa fréquentation de Philip Wharton.

Ce tribut de reconnaissance à la mémoire d'un ami disparu ne lui nuisit point auprès des protecteurs qui lui restaient. Le plus en vue de tous, le jeune duc, lui donna bientôt un témoignage éclatant et pratique de son estime. Certain, dit-il dans le préambule de l'acte qu'il fit rédiger, « que le bien public est promu

1. Young's Works, op. cit., vol. II, p. 582.

2. C'est ce passage et surtout le vers 111 dont Herb. Croft signale l'obscurité au point de vue de la biographie d'Young.

3. Par exemple celle sur Addison et Philip Wharton et l'affirmation formelle d'Young que le critique écrivit les cinq actes de son *Caton* à Oxford. Spence's Anecdotes, op. cit., p. 6.

par l'encouragement de la science et des belles-lettres et satisfait sous ce rapport des efforts du D^r Young, » il assura à ce dernier, en raison de l'affection qu'il lui portait une pension annuelle et à vie de cent livres, payable par semestres ou par trimestres avec faculté de saisie en cas de non-paiement. Le titre de docteur, dont J. Doran¹ fait une difficulté, donne la date exacte de ce document qui trahit l'habitude du droit. En effet, le 24 mars 1719 cité pendant le procès de 1740 devant la Haute-Cour de la Chancellerie² correspond, suivant le calendrier non remanié de l'époque, au 24 mars 1719-20, le poète ayant pris son dernier grade universitaire le 10 juin 1719. Sa situation pécuniaire s'améliorait ainsi d'une façon très sensible, puisque ces nouveaux revenus, s'il pouvait y compter régulièrement, s'ajouteraient désormais à son agrégation. En même temps il commençait à éprouver les désagréments et les avantages de la célébrité. Les premiers parurent dans les critiques acerbes de « Corinne, femme d'un pasteur de campagne » (pseudonyme de M^{rs} Eliz. Thomas que Pope devait mettre au pilori dans la Dunciade, liv. II, v. 70) à propos de la tragédie de Busiris³. L'auteur eut le bon esprit de ne pas répondre à cette diatribe, mais d'en faire son profit pour la pièce suivante. Quant aux avantages, on peut y comprendre l'honneur de figurer en 1720 dans le « Compte rendu historique de la vie et des écrits des poètes anglais les plus considérables » rédigé par Giles Jacob pour l'éditeur E. Curll, et d'être cité par Gay⁴ la même année dans la pièce de vers où il félicite le traducteur de l'Iliade d'avoir achevé son œuvre. La courte notice de

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, Life of E. Young, p. XXVIII.

2. Reports of Cases argued and determined in the High Court of Chancery, in the time of Lord Chancellor Hardwicke, collected by J. T. Atkins. London, J. Wenman, 1781, vol. II, p. 159, etc.

3. Critical Remarks on the four taking plays of this season, etc. London, J. Brettenham, 1719, in-8°.

4. Il figure parmi les amis de Pope à la strophe 19 :

« Yonder I see among th'expectant crowd
Evans with laugh jocose and *tragic* Young. »

Un peu plus tard, en 1724, Allan Ramsay dans le dernier poème du vol. I de son Tea-table Miscellany le place auprès de Pope et de Swift :

« Swift, Sandy (Alexander Pope) Young and Gay
Are still my heart's delight. »

Jacob, bien qu'erronée sous certains rapports, puisqu'elle déclare que notre auteur a été élevé à All Souls', et qu'il n'en est plus membre, est intéressante par d'autres détails et par la liste des ouvrages parus où l'on retrouve la petite pièce de vers (de date incertaine mais probablement de ces dernières années en raison de ses allures dramatiques) sur Michel Ange peignant la Crucifixion. Enfin, de nouveaux honneurs attendaient l'écrivain à son Collège, puisqu'il signe les registres des délibérations comme Dean of Laws (ou Doyen) en 1720, et Bursar of Laws (ou Econome) de sa section, en 1721. Grâce à toutes ces distinctions honorifiques, Young prend maintenant rang parmi les contemporains en renom.

En 1720 également se produisit un événement dont H. Croft assigne l'initiative à notre poète, la donation considérable faite à All Souls' par le duc de Wharton. Depuis l'entrée en fonctions du D^r Gardiner, que Chr. Wordsworth compare aux juifs sous Néhémie, bâtissant le Temple la truelle en main mais ceints de leur épée, et pendant toutes les luttes qu'il soutint contre les agrégés, une lente transformation architecturale accompagnait la crise intérieure. En 1703, le D^r Clarke avait offert de faire construire à ses frais une nouvelle série d'appartements pour le Warden, à la seule condition de pouvoir les occuper lui-même jusqu'à sa mort, et ce corps de logis fut terminé en 1706. Il ajouta aussi à la chapelle un superbe entablement de marbre¹, tandis que son collègue Greville prenait à sa charge la modification de la nef dans le goût italien, et la revêtait d'un manteau d'or et de vert qui cacha jusqu'aux anciennes boiseries du plafond. En 1716, on inaugura la fondation Codrington, qui dotait le Collège d'une magnifique bibliothèque achevée en 1756² et inférieure seulement à la Bodléienne. Enfin le plan définitif des agrandissements proposés par l'architecte Hawkmoor, l'un des meilleurs élèves de Sir Christopher Wren, et soumis au D^r Clarke, qui dirigeait les travaux, comportait le raccord des nouveaux bâtiments aux anciens au

1. La délibération du Collège à ce sujet est du 14 déc. 1713.

2. C'est le 18 juin 1720 que se termina le procès entre le collège et l'héritier du colonel et que la corporation put entrer en possession des 4745 livres qui restaient en litige.

moyen d'une immense cour carrée quatre fois plus grande que la cour déjà existante de l'archevêque Chichele.

C'est pour exécuter ce projet grandiose que les membres de la corporation et leurs amis rivalisèrent de zèle et de sacrifices. Sir Nathaniel Lloyd, l'un des agrégés, plus tard Maître de Trinity Hall, à Cambridge, et vice-chancelier de cette Université, donna 1,350 livres pour faire construire une partie du quadrilatère, Dodington Grevile 750 livres pour la grande porte du cloître, le Warden et ses subordonnés ensemble, bien que si rarement unis par une pensée commune, une somme de 400 livres, et l'évêque Tanner cinquante. Ici se place une souscription de 1,183 livres consentie le 2 août 1720 par Philip Wharton dans un contrat de même date conservé au Collège¹ et conclu entre le duc, Wm Townsend et Barth. Peisley. C'est avec cet argent que l'on relia par de nouvelles constructions la tour septentrionale à la bibliothèque Codrington. Mais la question se pose aussitôt : pourquoi le jeune noble fit-il preuve d'une telle munificence ? Il était déjà criblé de dettes causées par ses dépenses folles, puisqu'il ne put solder la pension promise à son protégé et qu'il fallut recouvrer sa donation même sur son héritage. Comment songea-t-il à s'obérer d'une pareille créance à Oxford ? Une lettre contemporaine de l'évêque Tanner, citée par l'historien d'All Souls', déclare que « le présent de lord Wharton... était inattendu. Cela donne bon espoir d'un revirement par lequel ce jeune seigneur doué, à ce que j'apprends, de talents remarquables, pourra éclipser ses ancêtres. » Une note du D^r Gardiner du 4 août 1720, à son ami le D^r Charlett², est plus explicite. Il raconte que le duc est venu le trouver quelques jours auparavant et qu'il a promis 600 et au besoin 800 livres à la corporation pour le rattachement de la tour à la bibliothèque. Gardiner, sur sa demande, lui a dépêché M^r Townsend, qui est revenu avec le contrat dûment scellé, afin que la construction puisse être achevée pour la Saint-Jean prochaine. Et le Warden ajoute : « Cette grande libéralité

1. Archives of All Souls' College. Papers concerning the building of the College.

2. Bodleian Library. Ballard Mss., vol. XX, letter 17. Le lendemain 5 août une délibération du Collège charge le Warden de transmettre ses remerciements au duc.

fut faite avec la meilleure grâce et la meilleure volonté imaginables, accompagnées de l'expression de sa haute estime pour l'Université, dont sa Seigneurie se propose d'accepter sous peu le titre de docteur. »

Herbert Croft se fonde sur les remerciements d'Young dans la dédicace de *La Vengeance*, pour attribuer à son influence la générosité de son Mécène. Le registre des absences autorisées nous apprend qu'il prit un congé d'un mois à la date du 27 juin 1720 et qu'il en sollicita un autre le 31 août. Dans l'intervalle, c'est-à-dire au moment de la visite du duc, il se trouvait donc à All Souls' où il remplissait cette année les fonctions de doyen de sa section. La coïncidence n'est sans doute pas fortuite, et l'on n'a pas de peine à croire que le jeune seigneur a voulu faire plaisir à son ami en accordant cette largesse à sa corporation. Mais celui-ci ne mérite probablement pas tout l'honneur de la décision. Philip Wharton songeait sérieusement à jouer un grand rôle au Parlement anglais. Un grade universitaire a dû lui paraître utile pour arriver plus aisément à ses fins et, n'ayant pas eu l'avantage d'être élevé à Oxford, il a cru pouvoir se le procurer à titre de bienfaiteur. C'est à quoi fait allusion la lettre du Warden qui décrit la transaction du 2 août, où le pair donna plus qu'il n'avait d'abord proposé, et cette lettre contiendrait évidemment quelque mention d'Young s'il était intervenu d'une manière aussi efficace et surtout aussi ouverte qu'on l'a parfois supposé. Le rôle du poète n'a pas été de provoquer une libéralité dont le chiffre a grossi au cours des négociations rondement menées par l'agent du Dr Gardiner, mais plutôt de diriger vers All Souls' une donation politique destinée à flatter l'Université dans son ensemble.

C'était du reste une époque mémorable où toutes les espérances devaient paraître permises. L'année 1720 vit à son paroxysme la fièvre de spéculation entretenue par la Compagnie de la Mer du Sud, qui se chargeait de réduire la dette publique en échange d'un monopole commercial comprenant le trafic des colonies espagnoles avec l'Angleterre. Il semble bien que le poète ait risqué ses bénéfices récents dans cette entreprise, car son fils déclara au

D^r Johnson, dans une conversation que Boswell a rapportée¹, qu'il y perdit une partie de l'argent gagné par ses satires. Le célèbre critique releva l'erreur de Fred. Young, qu'un examen des dates suffit à dissiper, mais H. Croft parle aussi d'un désastre financier, et le fait que l'écrivain eut si souvent besoin de recourir à la générosité du duc, prouve qu'il y a quelque vérité dans ce récit. L'agitation des esprits à ce moment de crise, agitation analogue à l'engouement des Parisiens pour le système de Law, ne laissait guère aux auteurs le calme nécessaire pour un travail de composition. Au reste il y eut, au dire de Th. Rundle², une invasion de saltimbanques au printemps, au théâtre du Haymarket, qui détourna le public de la scène de Drury Lane et de son répertoire trop sérieux. Ed. Young, plein de confiance dans sa destinée, et pourvu d'une pension suffisante, s'abstint donc de produire une œuvre littéraire nouvelle.

La débâcle économique le tira de son inertie et désormais il appliqua le mirage de la mer du sud comme le symbole des vains rêves auxquels se complaisaient les hommes. De 1,000 livres les actions tombèrent à 300, et l'opposition en profita pour attaquer le gouvernement avec violence. Lord Stanhope, le 4 février 1721-22, répondit même avec tant d'énergie aux attaques du duc de Wharton, qu'il eut un accès d'apoplexie dont il mourut le lendemain. Pendant que le Parlement retentissait de ces débats, notre poète, revenu à la réalité, apportait à Drury Lane une pièce imitée de Shakespeare. La Vengeance, qui rappelait à la fois l'Abdelazar de M^{rs} Aphra Behn et Othello, fut jouée le 18 avril 1721³. Le succès fut médiocre bien que le sujet et le

1. Boswell's Life of D^r Johnson, 1897, p. 421.

1. Op. cit., lettre du 24 mars 1719-20 : « the facetious lewdness of French strolling mountebanks who are in high reputation at the theatre in the Haymarket among all people who are above being extertained by nature and art, or in other words, old Shakespeare at Drury Lane... ».

2. C'est la date donnée par Genest. L'édition complète des œuvres d'Young de 1792 en 4 vol., porte l'indication suivante : « The Revenge a Tragedy. Acted at the Theatre Royal in Drury Lane, 1719, by His Majesty's servants. » C'est apparemment la reproduction du titre de la pièce dans la première édit. des œuvres poétiques d'Young par Curll, Tonson, Walthoe, etc., en 1741. en 2 vol., in-8°. où la table des matières par contre, dans le même vol. II, porte : « The Revenge, a Tragedy, Addressed to the Duke of Wharton, Acted at the Theatre Royal in Drury Lane, 1722 [date de la dédicace du duc]. L'erreur se serait ainsi perpétuée dans les éditions suivantes, car rien ne confirme une représentation de la Vengeance dès 1719.

style fussent en progrès sur ceux du Busiris. Il n'y eut que six représentations malgré le talent de M^{rs} Porter, chargée du rôle de Leonora, et de Booth et Mills, qui interprétaient les rôles d'Alonzo et de Zanga. La vogue n'était plus à la tragédie vraiment émouvante. On sentait déjà la réaction que Rich précipita dès 1723 par l'introduction de la pantomime à Covent Garden, et dont Pope, quelques années plus tard, se plaint comme d'une décadence lorsqu'il parle dans son Epître à Auguste du « goût, cet éternel nomade, qui passe de la tête aux oreilles et, de nos jours, des oreilles aux yeux ¹. » L'impression même de son ouvrage ne rapporta que cinquante livres au poète, et c'est sans doute pour se procurer un supplément de ressources qu'il en fit hommage, le 27 juin 1722, à son Mécène attitré. La dédicace, qu'il fit supprimer dans les éditions suivantes, est intéressante, malgré un ton d'adulation presque voisin de la satire, par les renseignements qu'elle fournit. L'auteur nous apprend non seulement que le duc de Wharton s'est distingué à la Chambre des Pairs d'Irlande et de Grande-Bretagne, qu'il parle plusieurs langues modernes et anciennes, et qu'il a conféré avec grâce un don princier au Collège d'All Souls, mais encore qu'il a suggéré le plus bel incident de la pièce et tout fait pour en assurer le succès. Young ajoute qu'il doit sa fortune *actuelle* ² à la générosité du duc et qu'il s'en remet à lui de son avenir. Il est bien évident que la flatterie et la reconnaissance se retrouvent à parts égales dans cette adresse tardive, mais le fait même de la collaboration est à noter. L'instinct dramatique du jeune noble est amplement prouvé par les quelques actes d'une tragédie de Marie Stuart, qu'il composa, peu d'années après, en Espagne. Et cette activité littéraire, s'exerçant à la fois dans le domaine de l'éloquence politique et de la poésie, a pu donner le change à un esprit aussi simple que celui d'Young (puisqu'elle a même trompé

1. Imitations of Horace, bk II, Ep. I, v. 312, etc. Young se plaint de même de l'opéra italien dans sa Sat. III, v. 197-202.

2. M^r J. Robinson dans son étude sur Philip, Duke of Wharton. London, Sampson, Low, Marston and Co, 1896, 1 vol., in-8°, p. 52, suppose que le don de 5.000 livres attribué au duc au moment où Young publia les Satires n'est en réalité que la somme remise au poète à propos de cette dédicace de la Vengeance. Mais tant de libéralités successives sont par trop invraisemblables.

des observateurs perspicaces et moins prévenus) et explique tout naturellement la cordialité de leurs relations.

C'est sans doute lors du remaniement ministériel, au printemps de 1721, que le duc de Wharton, comme le rapporte Spence dans ses *Anecdotes*, emmena son ami à Winchenden pour y pratiquer les auteurs classiques, et qu'il apprit à parler couramment en latin cicéronien dans l'espace de six semaines. En tout cas, il paraît l'avoir enlevé à d'autres projets. Young, dont les ressources semblent avoir éprouvé une diminution inquiétante, allait se décider à entrer dans les ordres ¹ pour avoir droit à deux bénéfices de 200 et 400 livres par an respectivement, dont le Collège d'All Souls nommait le titulaire, quand le duc intervint et obtint qu'il y renonçât, en lui promettant par un contrat du 15 mars 1721, de veiller à son avancement. Par ce même contrat, il lui remit 600 livres pour le dédommager des grandes dépenses qu'il venait de subir. La date du 15 mars 1721 est probablement indiquée d'après l'ancien style, ce qui ferait le 15 mars 1721-22. Elle correspond alors à la période des premières élections parlementaires depuis le vote de la loi du septennat. On comprend que Wharton, jaloux de la fortune grandissante de Robert Walpole, ait songé à son tour à se créer un parti en faisant nommer ses créatures à la Chambre des Communes. Il persuada donc à Young de se présenter aux élections en s'engageant à lui rembourser tous ses frais et, d'après H. Croft, le poète fut candidat à Cirencester ², où la famille du duc avait sans doute de puissantes influences. Mais, faute d'argent ou d'éloquence persuasive, il échoua et n'eut pas comme son beau-frère, Roger Harris, de 1712-14, le plaisir de représenter une circonscription au Parlement.

Young ne perdit pas seulement, semble-t-il, pour plaire à son élève ambitieux, la perspective de grasses prébendes ecclésiastiques. Il lui fit le sacrifice très réel d'un préceptorat dont il

1. Ceci ressort de la déclaration formelle d'Young au cours du procès dont il a été question dans la note 2 de la page 72.

2. Young devait avoir d'autant plus de confiance qu'un de ses collègues, le Dr G. Clerk, fut nommé représentant de l'Université d'Oxford à ces mêmes élections. Mais à Cirencester, d'après the *Historical Register* de 1722, p. 252, les membres sortants, Thomas Master et Benj. Bathurst furent réélus.

s'était chargé à une date qu'il est impossible de préciser, mais qui peut varier probablement de 1718 à 1720¹. En effet, un contrat du 12 juin 1722 grève les terres administrées par le juge Denton (on voit combien la situation financière du duc est déjà compromise) d'une pension annuelle de 200 livres en faveur de l'écrivain, et un acte du 10 juillet² suivant, enregistré en chancellerie, déclare qu'il est dû à ce dernier un reliquat de 350 livres d'arriéré à la date de la Saint-Jean passée, et que la présente rente lui est allouée en raison de cette dette et parce qu'il a renoncé, sur les instances expresses de son protecteur, à la situation qu'il occupait dans la famille du comte d'Exeter, et perdu de ce fait une annuité de cent livres. Young, que son poème sur Jeanne Gray avait mis en faveur auprès des Cecil, avait accepté, aux conditions énoncées ci-dessus, de faire l'éducation du jeune lord Burleigh, et s'était ainsi assuré une retraite éventuelle pour l'avenir. S'il revient sur sa décision, c'est par amitié pour Philip Wharton, dont les largesses n'avaient plus la même valeur effective³ et pouvaient paraître d'une réalisation difficile. Mais le duc poursuivait une politique personnelle que son protégé ne pénétrait sans doute pas, et supportait fort allègrement sa pénurie, si même il ne la dissimulait. Il semble avoir eu des visées spéciales sur l'Université d'Oxford et presque être en coquetterie réglée avec elle. C'est ainsi qu'il proposa un prix de quinze livres, le 21 septembre, pour une course de chevaux courue à quelques milles de là, sur les bords de l'Isis et à laquelle assista Erasmus Philipps, et qu'il offrit le soir aux concurrents un grand souper suivi d'un bal magnifique. Il cherchait évidemment à se créer une certaine popularité dans les milieux universitaires et à y trouver un appui pour son projet de réaction contre le gouvernement libéral et, bientôt après, contre la dynastie de Hanovre.

1. Le jeune lord Burleigh était né vers 1700 il est peu probable qu'après l'âge de 20 ans il ait eu besoin d'un précepteur. Il était fils de John Cecil, sixième Comte d'Exeter, et de sa seconde femme, Elizabeth, fille de Sir John Brownlow. Il succéda à son père le 24 déc. 1721 et mourut célibataire le 9 avril 1722.

2. La dédicace de la Vengeance se plaçant entre ces deux dates on s'explique qu'elle déborde de reconnaissance.

3. C'est un peu ce qui ressort de cette remarque de Swift au poète Gay, dans une lettre du 8 janvier 1723 où il dit : « Le duc de Wharton a donné une pension au D^r Young. Votre Mécène [Lord Burleigh] est beaucoup plus riche... » cité dans Pope's Works, édit. Elwin and Courthope, vol. VII, p. 35, n. 3.

Mais s'il comptait pour servir ses desseins sur le dévouement joint à l'indifférence, en pareille matière, de son ami Young, ce calcul subtil fut déjoué. Plus préoccupé de vivre que d'intriguer, celui-ci revenait à ses anciennes relations et restait fidèle à ses traditions de famille. C'est ce que prouve une épître de Chr. Pitt, d'après laquelle il dut assister à la revue des troupes passées par George I^{er} à Salisbury le 30 août 1722¹, et séjourna une partie de l'été chez son camarade de Winchester², George Bubb Dodington, héritier depuis peu d'une grande fortune et déjà protecteur des hommes de lettres. A la mort d'un oncle, en 1720, ce nouveau Mécène était entré en possession d'une vaste propriété à Eastbury, où son prédécesseur avait commencé à bâtir une maison de campagne dont Sir James Thornhill, en 1719, avait peint un des plafonds. Cette construction, il se plut à l'embellir et à l'agrandir, et le poète montre Young, à qui les travaux d'All Souls' College avaient pu donner une certaine expérience, examinant les devis de l'architecte Vanbrugh et des plans de coupoles italiennes dans le comté de Dorset, tout en se délassant de ses occupations littéraires dans cette retraite charmante où la conversation prenait un ton piquant et spirituel et où le vin de Bourgogne coulait à flots. Ajoutons que Dodington était non seulement membre du Parlement lui-même, mais qu'il disposait de plusieurs bourgs pourris, tels que Weymouth, Winchelsea et Melcombe-Regis, auxquels il pouvait faire nommer des candidats qu'il recommanderait et l'on est en droit de se demander si Young n'a pas cherché de ce côté à réparer son échec de Cirencester. Pareille espérance, s'il la conçut sérieusement, s'évanouit bientôt. Ce qui est certain, d'après les termes de Chr. Pitt, qui désigne le souverain sous le nom de « our royal angel, » c'est que notre auteur était reconnu comme whig à l'Université et que sa conviction politique ne varia jamais.

Or tandis qu'il recevait ce tribut poétique d'un collègue plus

1. C'est la date fournie par The Historical Register de cette année. Quant à notre auteur il avait un congé régulier à All Souls', du 26 avril au 1^{er} novembre 1722. Voir The Hist. Reg., 1722, p. 348.

2. Dodington alla aussi à l'Université d'Oxford. D'après le Dr Doran (op. cit., Life of E. Young, p. XVI), il étudia avec notre poète à New College.

jeune de New College, qu'il appelait familièrement son fils ¹, le duc de Wharton achevait de se ruiner par une nouvelle palinodie accompagnée de dépenses folles. Il prit prétexte des accusations dirigées contre Atterbury, l'un des derniers chefs du parti conservateur, dont on venait de découvrir en 1722 les intrigues avec le Prétendant, pour entrer en lutte avec le premier ministre. Au cours du procès qui devait se terminer l'année suivante par la révocation et le bannissement de l'évêque de Rochester, il trompa Sir Robert Walpole qu'il prétendit vouloir soutenir, se fit remettre par lui des documents portant sur les débats et en profita pour prononcer un discours en faveur de l'accusé ². Son éloquence fut vaine et son opposition impuissante éclata au grand jour. A partir de ce moment il semble entraîné sur une pente fatale. Le 18 juin, comme Atterbury quittait la Tour de Londres pour l'exil, il lui offrit une riche épée portant cette inscription d'un côté : « Ne me tire pas sans raison » et de l'autre : « Ne me remets pas au fourreau sans honneur ; » et bientôt après les journaux du 24 juin 1723 annoncèrent que l'aumônier du prélat destitué, le Rév. M^r Moore, était nommé aumônier du duc de Wharton ³. En même temps les nombreux créanciers qui, depuis plusieurs mois demandaient la saisie des biens du jeune noble, obtinrent un décret de mise en vente, en août 1723 ⁴. L'opposition modérée de Wharton s'était transformée en hostilité contre la dynastie régnante, elle coïncidait désormais avec un désastre financier.

Quelle fut à cette époque la ligne de conduite adoptée par Young ? Il est difficile de le savoir parce qu'il a soin de ne plus faire mention de son ancien protecteur et que les documents authentiques à ce sujet nous manquent. D'après le registre des absences d'All Souls' il aurait quitté Oxford du 13 décembre 1722

1. R. Anderson's *British Poets*, vol. VIII. *Life of Chr. Pitt*.

2. *Anecdotes of Distinguished Persons*, by Wm Seward, 5th édit. 1804, 4 vol. in-8°. London, T. Cadell and W. Davis, vol. II, p. 297, etc.

3. Voir *Reliquiæ Hearnianæ*, éd. Ph. Bliss. London, J. Russell Smith, 1869, vol. II, p. 164 et *The Life of Lord Chancellor Hardwicke*, by G. Harris. London, Edw. Moxon, 1847, vol. I, p. 135.

4. La cour de la Chancellerie ne laissa au duc que 1,200 livres de rente annuelle.

au 1^{er} novembre suivant et les souvenirs d'Atterbury¹ qu'il confia plus tard à son vicaire, M^r Jones, lui disant « que c'était un orateur admirable tant dans la chaire qu'à la Chambre des Lords et l'un des meilleurs qu'il eût entendus, » indiqueraient qu'il assista au procès de l'évêque devant les pairs assemblés. Mais il est certain qu'il refusa de suivre Ph. Wharton quand il devint l'ennemi de la maison de Hanovre et qu'à partir de ce moment il se tourna plutôt vers la cour². Ce fut le commencement d'une divergence qui ne fit que s'accroître et qui, au moins autant que la question d'intérêts, explique pourquoi le poète se détacha complètement du duc. Celui-ci l'avait probablement trompé sur ses intentions plus facilement encore qu'il ne trompa le premier ministre, mais la rupture fut irréparable quand elle se produisit, et dès la condamnation d'Atterbury il n'y a plus de traces certaines de relations quelconques entre eux. On a cru retrouver la verve et le style d'Ed. Young dans *The True Briton*, journal lancé par Wharton du 3 juin 1723 au 17 février 1724, pour combattre le gouvernement et que Sam. Richardson convint d'imprimer. Mais cette collaboration peu vraisemblable resta, en tout cas, anonyme³ et la feuille cessa bientôt de paraître. D'autres mobiles moins élevés exercèrent également leur influence et l'habile Bubb Dodington lui conseilla sûrement la prudence. Mais le trouble dut être grand dans la vie intime de l'écrivain et c'est à cette époque qu'il nous reste le moins de détails sur lui. Le silence se fait sur une triste déception.

On peut se demander comment il occupait ses loisirs puisque, du 25 novembre 1723 au 1^{er} septembre 1727, il fait renouveler presque tous les ans son congé à All Souls'. Nous inclinons à penser qu'il revint à la littérature et que pour éviter tout d'abord de trop s'exposer aux commentaires du public, il collabora, comme autrefois, à des revues. On l'a accusé de s'être mis comme pamphlétaire au service du gouvernement, chose qui eût été délicate et hasardeuse à ce moment, et l'on n'en a pas la moindre

1. J. Nichols's *Anecdotes*, vol. III, p. 760.

2. Le désir de faire fortune précipita du reste vers 1723 cette évolution, ainsi qu'il le reconnaît dans *N. Th.* IV, v. 66-8, publié en 1743.

3. Ce serait alors l'origine de l'amitié durable entre Young et Richardson.

preuve. Mais au début de 1724, précisément vers l'époque où le duc de Wharton, sous prétexte d'économies, se retirait sur le continent, un ami d'Young, Aaron Hill, commençait son *Franc-Parleur* (the Plain Dealer). C'est là que nous croyons retrouver la trace des méditations, assez sombres désormais, de notre auteur. En effet, il y paraît nombre d'articles sur des sujets qui lui tenaient à cœur. Par exemple le n° 32, du vendredi 10 juillet 1724, traite du temps en termes qui rappellent presque textuellement les *Nuits* : « Le temps est le plus grand des trompeurs, mais il nous trompe sans nous flatter. Il a une langue dans chaque clocher d'église... mais d'heure en heure nous négligeons ses appels » et un peu plus loin l'essayiste parle de la vie présente comme d'une prison de l'âme dont la mort la délivre pour la mettre en rapport avec les grands hommes du passé¹. Le n° 87, du 18 janvier 1724-25, contient une lettre sur l'emploi des passions et sur la manière dont elles doivent être soumises à la raison, où la morale de Job est comparée à celle de Caton d'Utique et où la conclusion, c'est que la prudence elle-même conseille d'ajouter foi à la religion révélée et de se conformer à ses préceptes. Le n° 116 décrit le ciel étoilé avec les comètes et renferme de beaux vers sur le système de Newton. Il s'y ajoute une appréciation pessimiste de l'existence humaine, « espèce d'intervalle sombre et vague dont la mort vient seulement nous réveiller et nous affranchir². » Il nous semble bien que ces diverses pages sont de la plume d'Ed. Young et portent l'empreinte de ses préoccupations habituelles. Et nous voyons en quelque sorte une confirmation de notre conjecture dans ce fait qu'il étudierait la philosophie des passions au moment où il travaille à ses *Satires*, que la première *Satire* est citée au n° 92 (du 5 février 1724-25) comme « l'œuvre de quelque génie considérable » et que la seconde, « mise en vente la semaine dernière, » dit le numéro du 9 avril 1725, est louée comme étant pleine « de la plus vive énergie et d'un mélange absolument naturel de couleurs puissantes. » Aaron Hill semble ici rendre à son tour service à son collaborateur.

1. Cf. N. Th. I, v. 55, etc., et surtout *The Revenge*, acte IV, au début de la dernière scène.

2. Notons aussi le n° 67 qui finit par une citation d'Ezéchiel et qui renferme l'éloge du duc de Chandos avec lequel Young aura des relations un peu plus tard.

Herbert Croft, par contre, attribue à cette période la rédaction de la troisième pièce d'Young, les Frères, et quelques biographes prétendent qu'il la soumit aux acteurs dès 1723. C'est l'assertion de la *Biographia Britannica*. Que faut-il en penser ? Elle est en contradiction formelle avec les renseignements que fournissent les écrivains les plus au courant de la scène anglaise. Davies, dans sa *Vie de Garrick*, et Genest¹ déclarent tous deux que cette tragédie fut composée vers 1726 et répétée bientôt après à Drury Lane. D'après Davies elle aurait été mise sur l'affiche à l'occasion d'une représentation au bénéfice de l'acteur Henderson, mais retirée par l'auteur avant le jour fixé. Il y a plus. Deux lettres d'Young à Lady Mary Wortley Montagu, qu'il avait pu connaître par l'intermédiaire de Pope et à qui il recommanda vers cette époque un précepteur² pour son fils, traitent précisément des Frères et de leurs chances de succès. Or l'une de ces lettres est certainement de février 1723-24, puisque le poète y cite, comme étant en répétition, le drame d'Edwin (par George Jeffreys) qui parut au courant de ce mois à Lincoln's Inn Fields. On ne saurait admettre qu'une pièce, comme celle d'Young, dont les péripéties principales sont encore en discussion, ait pu être déjà livrée aux personnes chargées de l'interpréter. La date de 1723, assignée à la première mise en scène des Frères, doit donc être erronée, et de même celle de 1726 indiquée par Davies, pour sa composition, semble relativement tardive. Mais en tout cas, les pronostics de Chr. Pitt se réalisent et notre auteur travaille de nouveau pour le théâtre. Il y voyait sans doute, comme tant d'autres, la meilleure source de profit à cette époque, car il parle à sa correspondante de la Marianne de Fenton et des Captifs de Gay, comme ayant rapporté 1,500 et 1,000 livres respectivement, tandis qu'Edwin, avant d'être joué, en a déjà produit plus de mille. Pareille rémunération n'était pas pour lui déplaire à un moment où la pension du duc ne lui était plus payée, d'autant plus que le

1. Voir *Memoirs of the Life of Dav. Garrick*, by Th. Davies. Printed for the Author, London, 1784, vol. I, p. 177 et *Some Account of the English stage...* by Genest, Bath, H. E. Carrington, 1832, vol. IV, p. 360, etc.

2. Voir J. Nichols' *Literary Anecdotes*, op. cit., vol. IV, p. 626. C'était un M. Forster qui devint plus tard chapelain de la duchesse de Kingston.

patronage d'une grande dame, peut-être même le bruit discrètement répandu de sa collaboration à l'œuvre tragique, pouvaient lui valoir à son tour une vogue triomphale et surtout profitable auprès d'un public mondain.

L'année 1724 le trouve ainsi en pleine fièvre d'activité littéraire. Il écrit dans une des revues nouvelles, prépare les éléments d'une tragédie pour la scène de Drury Lane, et cultive assidûment ses relations avec les cercles aristocratiques et lettrés de la capitale. Etabli à Londres, ou peut-être à Hampstead, chez G. Bubb Dodington, dont il parle dans une lettre à Lady M. Wortley Montagu, il profita de sa situation pour observer les hommes et l'idée lui vint bientôt de les dépeindre. Le désenchantement qu'il avait éprouvé dans ses rapports avec Philip Wharton, joint à ses pertes pécuniaires effectives et virtuelles, développa en lui une veine d'ironie qui produisit tout naturellement de la satire. Ce furent donc les circonstances elles-mêmes qui le poussèrent vers ce genre de composition, au moins autant que le souvenir de son ami Harrison de Winchester, dont il avait lu les poèmes juvéniles. La satire convenait du reste à cette époque factice où les vices et les travers abondaient dans la société mondaine. Elle formait même en quelque sorte le couronnement inévitable et attendu de la littérature pseudo-classique, vouée à l'étude du cœur humain plutôt qu'à la contemplation de la nature, et recherchant de préférence le trait d'esprit et le distique vengeur.

CHAPITRE IV

Les mœurs anglaises au début du XVIII^e siècle, d'après les écrivains et les observateurs contemporains. — Libre-pensée et anglicanisme orthodoxe. — L'évolution sociale et littéraire. — Symptômes de réaction. — Les Satires d'Young.

Nous nous arrêtons à l'année 1725 comme à une date décisive dans l'évolution des lettres et de la pensée anglaises, nous fixant ainsi un point de repère commode sans qu'il faille y voir une ligne de démarcation fatidique et immuable. Cette date a l'avantage de coïncider avec un changement important dans l'existence de notre auteur y compris son entourage, ses amitiés et ses aspirations. Jusque-là, en effet, il a vécu, et surtout il a voulu vivre, pour le monde et en vue du succès mondain. Soutenu par une ambition légitime, sinon toujours bien avisée, il a travaillé sans relâche, à l'Université comme au dehors, à se créer une position brillante. En 1722, le succès semble assuré, un Mécène puissant lui promet de grands revenus, lui-même aspire à jouer au Parlement un rôle politique et quitte Oxford pour Londres. Mais les mirages de la spéculation l'ont trompé, les électeurs ne savent pas apprécier son mérite, les influences sur lesquelles il comptait lui font défaut, et assagi par l'expérience sans avoir complètement appris la leçon qu'elle lui présente, il sonde le cœur humain et ses folies.

Et certes jamais époque ne fournit au moraliste de matière plus abondante. D'autres pays et d'autres temps ont eu de l'attrait pour l'observateur curieux. Lucien a pu étudier les Grecs de la décadence, Juvénal les Romains dégénérés de l'empire, Machiavel les princes et les républiques de l'Italie médiévale, La Bruyère les courtisans et les bourgeois du règne de Louis XIV. Mais on a rarement vu un assemblage plus varié d'originaux de tout genre qu'à Londres pendant le premier quart du XVIII^e siècle.

La licence effrénée de la période précédente se retrouvait non seulement chez les viveurs attardés de la Restauration, mais dans les mœurs privées de l'aristocratie anglaise. Le développement du commerce attirait vers la capitale les nécessiteux dévorés d'ambition, qu'ils fussent prêts à toutes les vilaines besognes comme James Ralph et ses pareils, ou foncièrement honnêtes comme son compagnon Benj. Franklin ou ces Ecossais sans ressources dont faisaient partie Malloch et Thomson. On peut y ajouter des aventuriers politiques pressés de vendre leur vote ou leur plume au plus offrant, et des auteurs faméliques qui, déçus à l'arrivée de Robert Walpole au pouvoir, se voyaient obligés de faire appel par l'adulation au patronage des nobles ou de se mettre au service d'éditeurs rapaces. La société et les écrivains présentaient un spectacle également attristant.

Il suffit d'ailleurs, pour juger de l'état des mœurs à ce moment, de constater le témoignage unanime des hommes de lettres les plus estimés et de le corroborer par quelques exemples individuels. En 1726 parurent les *Voyages de Gulliver* qui renferment la satire un peu chagrine, mais véridique et froidement raisonnée, du monde contemporain. Voici la conclusion du discours sur l'Angleterre exprimant les opinions du roi philosophe, du bon géant qui règne à Brobdingnag. « Il ne me paraît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une seule vertu soit requise pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y sont point ennoblis par leur vertu, que les prêtres n'y sont point avancés par leur piété ou leur science, les soldats par leur conduite ou leur valeur, les juges par leur intégrité, les sénateurs par l'amour de leur patrie, ni les hommes d'état par leur sagesse... par les réponses que je vous ai obligé de faire à mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais souffert de ramper sur la surface de la terre¹. » Quelques mois auparavant, Swift, l'auteur de ce voyage imaginaire, écrivait à Pope, le 29 septembre 1725 : « Quand vous penserez à la société, donnez-lui encore un coup de garcette pour me faire

1. Voyage à Brobdingnag, chap. iv, fin. Traduction de l'abbé Desfontaines.

plaisir. J'ai toujours détesté toutes les nations, les professions et les communautés et mon affection se reporte toute sur des personnes isolées. » Il y a là une exagération évidente, mais elle diffère peu de celle qui fait le fond de la philosophie de Bernard Mandeville, quand il soutient vers la même époque que le vice est inséparable de l'état social et que les excès des particuliers contribuent à la prospérité générale. Une nuance d'abattement semblable se retrouve chez Pope lorsqu'il excepte Lord Bathurst et Lord Oxford seuls de la corruption aristocratique et qu'il ajoute : « Chez celui-ci pourra s'arrêter un instant la libéralité anglaise, chez celui-là l'honneur pourra s'attarder avant d'abandonner notre terre ¹. » L'aimable Gay, qu'on ne saurait pourtant accuser de misanthropie, porte un jugement non moins sévère sur la dégradation des mœurs. Dans son *Opéra des Gueux* (1728), il fait un éloge ironique de la racaille et la suite qu'il écrivit sous le titre de *Polly*, et que le Gouvernement crut devoir interdire, contient d'amères railleries à l'adresse de ses concitoyens. Si la littérature est le miroir fidèle d'une époque, le tableau qu'elle présente ici paraît plutôt sombre.

Mais l'observation individuelle de témoins bien placés pour voir et apprécier les événements, confirme l'impression des écrivains. Dans une lettre du 25 décembre 1729, M^{rs} Pendarves (la future M^{rs} Delany) dit à sa sœur, M^{rs} Ann Granville : « La conduite de lady A. et de quelques autres dames mariées du même genre a jeté tant de discrédit sur le mariage que je ne suis nullement surprise que les hommes le redoutent, et, étant donnée la morale relâchée des hommes, il est étrange que les femmes soient si facilement entraînées vers leur perte. » L'odyssée de la Comtesse de Rivers, pour ne pas sortir du cercle des connaissances d'Young, vient à l'appui de cette remarque. Le sexe fort ne se laissait du reste pas dépasser. C'est en 1731 que mourut le colonel Francis Chartres ², noté d'infamie par Arbuthnot et par Pope, qui réunit en sa personne tous les vices imaginables et n'en parvint pas moins à la fortune par l'usure et des spéculations

1. *Moral Essays*, Ep. III, v. 246-7.

2. Voir Pope's Works, op. cit., *Moral Essays*, Ep. III, v. 20 et la note.

malhonnêtes. Sans rechercher des exemples célèbres et aussi éclatants, il est facile d'en trouver d'aussi réels dans l'entourage même de notre poète ¹. George Bubb Dodington, pour citer l'un de ses Mécènes, est le type accompli du parlementaire véreux qui trafique de ses votes avec une sérénité et une inconscience parfaites. Ses mœurs étaient plutôt respectables, suivant les idées du jour, puisqu'il reconnut sa liaison avec Miss Behan, si même il n'épousa pas la dame. C'est sa carrière politique qui est surtout édifiante. Il fait d'abord la cour à Robert Walpole et le quitte pour le Prince de Galles. Il s'attache ensuite au duc d'Argyll pour revenir au prince en 1739. Puis il se laisse gagner par le ministre Pelham afin d'obtenir un poste lucratif. En 1749 un nouveau revirement le ramène auprès de l'héritier du trône dont la mort renverse ses projets. Il cherche alors fortune en 1755 sous le patronage du duc de Newcastle, tout en s'attachant à demeurer en bons termes avec la princesse douairière de Galles. L'influence de Pitt lui enlève sa parcelle de pouvoir et il reste sans place jusqu'à l'avènement de George III. A ce moment il se met en faveur auprès de Lord Bute et conquiert la pairie en 1761 pour mourir le 28 juillet comme Lord Melcombe-Regis. Poète et politicien à la fois, il donna, dit-on, une preuve amusante de versatilité en adressant à Lord Bute une épître en vers qu'il avait jadis envoyée au ministre Walpole ².

Il est à peine besoin de rappeler les péripéties de l'existence de Philip Wharton, sinon pour indiquer sa triste fin et l'impression qu'elle put faire sur son protégé. Marié à seize ans, le jeune duc ne tarda pas à exiler sa femme et son fils à la campagne afin de se livrer plus facilement au plaisir. Avidé de briller et de jouir, il sacrifia à la gloriole sa fortune politique en reniant

1. Voici une petite anecdote dans les Mémoires d'Horace Walpole au sujet de John Wills le collègue d'Young à All Souls' et plus tard Lord Chief Justice of the Common Pleas : « A grave person came to reprove the scandal he gave, and to tell him that the world talked of one of his servants being with child. Wills said, «What is that to me? » The monitor answered, « Oh! but they say it is by your lordship! » « And what is that to you? » was the reply.

2. C'est ce que raconte Bowles à propos d'un vers de Dodington cité par Pope dans son Épilogue aux Satires, dialogue II, v. 161, mais en fait les deux poèmes ne sont pas entièrement identiques.

les principes libéraux de sa famille, au plaisir ses revenus et sa santé. Au début de 1724 il partit en exil volontaire pour entrer au service du Prétendant dont il obtint le vain titre de duc de Northumberland. A Paris, au dire de Sir Benj. Keene, ambassadeur de George I^{er}, on remarqua que depuis son arrivée « il ne fut pas sobre un seul jour et gardait presque constamment la pipe à la bouche¹. » De là il se dirigea vers l'Espagne où il passa au catholicisme et, sa femme étant morte de chagrin et de misère, il épousa une dame d'atours de la reine Elisabeth. Une maladie précoce l'obligea à se rendre auprès d'une source d'eau minérale dans les montagnes de Catalogne. Comme il y allait, il fut pris d'un évanouissement et tomba de cheval. Des moines de l'ordre de Saint-Bernard le recueillirent charitablement et c'est entre leurs bras qu'il mourut en 1731 dans sa trente-deuxième année. Sa mort dut profondément émouvoir Ed. Young qui fait souvent allusion à lui sans oser le nommer. Pope² aussi le cite à plusieurs reprises comme un exemple de folie, et pourtant cette victime d'une éducation fautive et d'une sotte ambition ne diffère que par la fatalité des circonstances et par le talent, de beaucoup de ses contemporains dans l'aristocratie anglaise.

L'époque des George se distingue également des autres par une honteuse corruption politique. Robert Walpole s'en prévalut pour se maintenir au pouvoir, et quelques services qu'il rendit au pays en assurant le développement du commerce et la paix, il dégrada les âmes par ce trafic immoral³. A ses yeux tout homme avait un prix et ceux qu'il ne pouvait acheter, il les diffamait en les déclarant déjà vendus. Par ce moyen il dominait et la presse et le Parlement. Il poussa l'audace jusqu'à en user auprès du souverain et réussit. Quand George II succédant au trône eut la velléité d'écarter le puissant ministre, celui-ci s'adressa simplement à la reine Caroline qui dirigeait son mari et lui proposa

1. *Anecdotes of Distinguished Persons*, by Wm Seward, 5th ed., in-8°. London, T. Cadell and W. Davies, 1804, vol. II, p. 298, etc.

2. Voir p. ex. *Moral Essays*, Ep. I, v. 179 et *The Dunciad*, liv. IV, v. 513.

3. Macaulay dans ses *Essais Critiques et Historiques*, éd. Tauchnitz, Leipzig, 1850, vol. II, p. 197-99, l'excuse par la nécessité de gouverner. Il semble cependant avoir montré un véritable cynisme dans l'emploi de son système de domination et le critique le reconnaît (voir vol. II, p. 249).

d'obtenir des Chambres une augmentation de la dotation royale¹. Walpole se maintint ainsi plus de vingt ans à la tête des affaires. Mais l'abus des pots de vin sous forme d'argent ou de postes lucratifs excita la risée, puis l'indignation publiques. Elle attira au Parlement des individus tarés et besogneux et habitua le peuple à regarder la députation comme une occasion propice pour faire fortune. La conscience nationale renonçait à ses droits en matière politique. Quand l'opinion estimait chaque représentant du pays à tel ou tel taux, il semblait qu'en effet chacun d'eux fût vénal.

La littérature appela bientôt l'attention sur ces abus. Swift en 1728 fit la caricature du premier ministre et de ses procédés dans son *Exposé de la Cour et de l'Empire du Japon*, où il parle de George II et de Walpole sous des anagrammes fort transparents. Fielding mit ouvertement le marchandage en scène dans sa comédie de *Pasquin* où M^r Trapwit fait répéter un essai de corruption électorale en priant les interprètes de corser l'action : « Vous, monsieur, qui jouez monseigneur, achetez vos gens d'une façon plus ostensible, s'il vous plaît, sans quoi la salle ne saisira pas la plaisanterie qui est une des plus fortes de la pièce. » C'est à peu de chose près le reproche qu'adresse le doyen de Saint-Patrick au chef du gouvernement. « Toute la méthode de son administration consistait à corrompre, et jamais il ne donnait argent ou pension, sans dire franchement aux personnes qu'il payait ce qu'il en attendait, et sans les menacer, si elles n'exécutaient ses injonctions jusque dans les plus petits détails, de mettre fin à ses largesses². » L'accès subit de vertu des littérateurs quand ils raillent ainsi les détenteurs du pouvoir étonne au premier abord. Mais à la réflexion on n'a pas de peine à le comprendre. Outre le désir d'actualité qui s'en prend ironiquement à l'état de choses existant, il y a un certain dépit causé par l'attitude de Walpole. Son indifférence systématique au concours comme aux attaques des hommes de lettres les rejette parmi ses ennemis et les ravale au rang d'écrivains de parti. Tandis que

1. Il demanda 100.000 livres par an pour la reine au lieu des 60.000 livres dont parlait Sir Spencer Compton et 130.000 livres de plus sur la liste civile du roi.

2. J. Swift. *An Account of the Court and Empire of Japan*.

Steele, Prior et Addison, pour n'en citer que quelques-uns, étaient parvenus aux fonctions publiques et aux honneurs sous la reine Anne, le premier ministre de George II dédaignait Pope, Swift, Gay et Thomson. S'il fut assez piqué d'une remarque insérée dans les Lettres du Drapier pour offrir trois cents livres à qui en dénoncerait l'auteur, et s'il réclama des Chambres des mesures restrictives contre le théâtre, on ne voit pas qu'il ait jamais cherché à gagner ses adversaires de la plume. Le peu d'encouragement qu'il donna aux poètes les livra aux misères de Grub Street ou à la recherche dégradante du patronage nobiliaire ¹. Pour échapper à cette dernière alternative il fallait se draper fièrement dans sa pauvreté comme Sam. Johnson ou faire fortune par un coup d'éclat comme Pope.

Ainsi la noblesse anglaise par ses mœurs et les classes instruites par suite des préoccupations mesquines auxquelles les condamnait le souci quotidien d'une existence précaire, fournissent des preuves nombreuses de corruption. L'église au moins ne s'opposera-t-elle pas à l'avilissement de la conduite morale et des caractères ? Elle était représentée, à Londres et dans les villes universitaires surtout, par des hommes éminents tels que les archevêques Tenison et Wake, les évêques Berkeley et Jos. Butler, l'archidiacre D. Waterland, le philosophe D^r Sam. Clarke et l'érudit D^r Wm Lowth. Les dissidents aussi comptaient dans leurs rangs des pasteurs renommés comme le D^r Calamy et le D^r Phil. Doddridge. Jamais peut-être le haut clergé ne brilla davantage par les talents et les vertus. Et cependant l'influence ecclésiastique fut loin d'être considérable ni même uniformément bienfaisante. Cela tient sans doute à ce que les cadres inférieurs étaient si mal composés, à ce que les titulaires des cures de campagne fournis par la masse des étudiants d'Oxford et de Cambridge ne s'imposaient ni par le mérite ni par la dignité professionnelle ². Nous en avons la

1. Voir un bel exposé de cette situation des auteurs dans l'ouvrage de M^r Al. Beljame : *Le Public et les Hommes de Lettres en Angleterre au XVIII^e siècle*.

2. Voici par exemple ce que dit Ben Victor le 15 août 1762 dans une lettre à son ami M^r Wood, après une description des plaisirs de Tunbridge Wells : « Cibber va sans cesse aux offices, et le vicaire (pour lui rendre la politesse) va tout aussi constamment, quand l'office est fini, à la table de jeu!... » [Original Letters of Ben. Victor..., vol. I, p. 72].

preuve dans maint portrait tracé par Fielding et Smollett. Elle apparaît aussi dans les ouvrages favorables à la religion et dans les usages mêmes de l'époque. Il n'est pas jusqu'au D^r Primrose de Goldsmith, l'excellent ministre de Wakefield, qui ne prête au ridicule par l'étroitesse de ses doctrines théologiques et par la simplicité, pour ne pas dire plus, de son esprit. Le contraste entre les deux catégories ressort assez finement au cours du récit d'une excursion à Tonbridge par la jeune Miss Robinson, la future M^{rs} Montagu¹. Elle est accompagnée du « divin docteur » comme elle appelle Young dont elle apprécie la distinction et le génie poétique et pour lequel elle n'a guère que des éloges. En route ils vont voir l'un de ses humbles collègues de village. Ce dernier se présente affublé d'« une robe de chambre à raies grises, d'une perruque jadis blanche mais que l'influence d'un climat inconstant a fait passer à une nuance d'orangé pâle, d'un chapeau brun à ruban noir, d'un rabat passablement sale disparaissant par convenance sous l'ombre de son menton, et d'une paire de bas gris bien ravaudés au moyen de laine bleue, indice remarquable du soin et de l'affection conjugale de sa femme. » Il recherche les occasions de dîner aux frais d'autrui et trouve surtout grand plaisir à fumer une grosse pipe en buvant de la bière. Le ton légèrement railleur trahit un mépris tempéré ici par la bonne humeur. Au reste, comme l'indique Lord Macaulay dans son Histoire, l'ecclésiastique, surtout lorsqu'il est attaché à une maison aristocratique, joue en quelque sorte le rôle de domestique supérieur. S'il ne mange pas avec la valetaille à la cuisine, il se retire avant le dessert et parfois même on l'invite à bénir un repas auquel il ne devra pas prendre part. Cette médiocre estime du clergé dans son ensemble n'est pas faite pour relever son prestige et son action sur les âmes.

La doctrine des pasteurs de paroisse, tolérée par bon goût ou par habitude, n'a du reste rien qui puisse relever les courages ou parler au cœur. Ils sont plus préoccupés de combattre les librepenseurs et les déistes par de subtils arguments que de mettre

1. The letters of M^{rs} Eliz. Montagu, published by her nephew and executor, Matt. Montagu. London, T. Cadell, in-8°, vol. II, lettre de 1745.

en pratique la religion chrétienne une fois démontrée et établie. Le règne de la raison inauguré par Locke dans la philosophie anglaise s'est étendu jusque dans le domaine des controverses ecclésiastiques. De part et d'autre l'on s'efforce de prouver par des arguments irréfragables quelque vérité contestée par l'adversaire. Les discussions se suivent et se poursuivent sans fin. Après la dispute de Bangor avec le D^r Hoadly, évêque de ce diocèse, qui condamne l'obéissance passive et qui soutient contre le prêtre et l'église les droits de la conscience individuelle, vient la lutte acharnée livrée à Tindal, à Collins¹ et à leurs partisans et qui dure de 1715 à 1740 environ. Ici les laïques eux-mêmes interviennent avec zèle. Nous avons déjà vu Young à l'œuvre au Collège d'All Souls contre Matt. Tindal. Addison réfute les déistes dans ses revues, Swift les expose à la risée par son procédé d'impitoyable ironie et Pope, qui cependant a pour ami et pour guide leur dernier représentant illustre, Bolingbroke, se moque des moins distingués dans ses satires. Le christianisme devenait donc un objet de polémiques en attendant que les croyants eussent le loisir d'appliquer ses principes. On se dédommageait, il est vrai, de cette inertie, par des prédications morales, mais ce n'étaient que d'insipides lieux-communs sans force persuasive justifiant le mot de l'archevêque Secker quand il se plaint, dans ses mandements au clergé, du « manque de chaleur vitale dans la religion. » Ces sermons philosophiques ne ramenèrent pas au temple les personnes de qualité, ils n'arrêtèrent pas non plus les excès de boisson chez les populations urbaines, ni le brigandage et la contrebande parmi les paysans.

Le XVIII^e siècle conciliait, grâce à une indifférence parfaite, une adhésion de pure forme aux doctrines religieuses, avec une extrême nonchalance dans la pratique du culte. Dans les classes supérieures, l'on alla plus loin, et il passait pour être de bon ton qu'on affectât de ne rien croire. Lyttleton écrivant au D^r Doddridge fait allusion à cette époque « où l'on soupçonne toutes les personnes d'un certain rang d'être incroyables. » Vers le milieu

1. Un seul livre d'Anth. Collins, son discours sur les Fondements et les Raisons de la Religion Chrétienne (1724), suscita jusqu'à 35 réponses diverses.

du siècle, un moraliste clairvoyant, quoi qu'il exagère de propos délibéré, J. Brown, dans son *Appréciation des Mœurs du Temps*¹, déclare également que « supposer un homme du monde dirigé dans sa conduite par la pensée d'un au-delà, c'est faire affront à son goût raffiné. Aussi se moque-t-il avec dédain du jour réservé par les lois de son pays à l'exercice du culte comme d'une institution vulgaire et surannée. » Mais ces considérations théoriques d'observateurs contemporains ne valent pas la saveur d'un incident personnel raconté par P. Stockdale dans ses *Mémoires*², et qui, bien qu'il date de 1775, indique les sentiments en cours depuis au moins une cinquantaine d'années : « Sir Chaloner Ogle commandait la *Résolution*, vaisseau de 74 canons, rattaché comme stationnaire au port de Spithead. J'avais été nommé aumônier du bord par lord Sandwich, grâce à la recommandation de M^r Garrick³... On exigeait fort rarement que je m'acquittasse de mes fonctions ecclésiastiques, pendant que j'étais aumônier de la *Résolution*. Un jour pourtant que je rencontrai le capitaine dans une rue de Portsmouth et que je lui présentai mes devoirs, il me proposa d'officier à bord le dimanche suivant. Je répondis que je souhaitais de recevoir plus souvent un ordre semblable. — Du moins, répliqua-t-il, je trouve qu'il est bon que ces choses se fassent de temps à autre, tant que le christianisme se maintiendra (is on foot). » On ne saurait se montrer plus sceptique ni plus accommodant.

Si la religion n'agissait plus guère sur les âmes, celles-ci n'en étaient pas moins troublées et mal à l'aise. Le vice affiché et l'hypocrisie restaient à la mode, mais on en avait conscience et l'on en était péniblement ému. De là une double tendance. Les uns, et c'était le grand nombre, enduraient l'état de choses actuel en soupirant après un mieux qui tardait à venir. Ils suivaient le courant du siècle, mais en gémissant, et demandaient aux écrivains de leur enseigner la voie droite de la vertu. Jamais la littérature sous tous ses aspects ne fut au même point didactique.

1. *An Estimate of the Manners and Principles of the Times*, 1758, vol. I, p. 54.

2. *The Memoirs of the Life and Writings of P. Stockdale*. London, Longman, Hurst, etc., 1809, vol. I, p. 457.

3. Ce fait en lui-même mérite d'être relevé.

Essayistes, dramaturges, satiriques et philosophes rivalisaient d'ardeur avec les sermonnaires et déversaient les conseils de morale comme à flots sur le pays. Les autres, et c'étaient les esprits chagrins et lassés, se livraient au désespoir et parlaient d'en finir avec une désinvolture qui frappait les étrangers de passage. On a dit que les poètes mélancoliques avaient créé en Europe la légende du *spleen* des Anglais. C'est plutôt le contraire qui serait exact, et la désespérance de leurs contemporains est pour une bonne part dans la sombre inspiration de Blair et d'Young. Dès son arrivée à Londres, Voltaire note ces préoccupations et la façon dont le suicide hante la pensée des hommes qu'il rencontre. Le climat ou les mœurs ont changé depuis lors, car on ne voit plus tant de gens rejeter l'existence comme une chose sans valeur¹, pour adopter l'expression de Shakespeare, au gré d'un simple caprice. Au début du XVIII^e siècle, les exemples en étaient multiples et l'une des victimes de cette folie, Eustace Budgell, crut même pouvoir s'autoriser, pour se tuer, du précédent de Caton et de l'approbation d'Addison².

Ce sont là les aspects les plus graves de la décadence morale dont souffrait à ce moment la société anglaise. Il en est d'autres moins apparents mais non moins significatifs. A ce point de vue, on est étrangement frappé, quand on étudie d'un peu près cette période, de l'absence de justice et de pitié dont faisaient preuve les hommes de ce temps. S'agit-il de politique, le parti vaincu est à la merci de ses adversaires triomphants, dès qu'il se produit un revirement dans l'opinion. Chaque changement de ministère, en 1711, en 1713, en 1720, est accompagné de poursuites officielles dirigées contre les anciens détenteurs du pouvoir. Rien n'étonne au même point les contemporains que la mansuétude avec laquelle Robert Walpole traite ses ennemis. Quand, à son tour, en 1741, il lui faut se retirer devant une opposition formidable, on ne se contente pas tout d'abord de sa démission, on réclame sa mise en accusation immédiate et beaucoup voudraient voir tomber sa tête. Les lois présentent le même caractère de

1. « 'As 'twere a careless trifle. » Macbeth ac. I, sc. IV, v. 11.

2. Il laissa ce mot : « What Cato did and Addison approved cannot be wrong. » Inutile de dire que le célèbre moraliste n'a jamais fait l'apologie du suicide.

répression barbare qui commence à peine à s'atténuer dans leur application. La peine de mort est la sanction des délits aussi bien que des crimes, comme le prouvent les exécutions fréquentes agrémentées de tortures horribles que rapportent les journaux de l'époque, et si le brigandage sévit au point de provoquer une pièce de Gay et une brochure de Fielding, ce n'est pas qu'un excès d'indulgence de la part des juges encourage les criminels. La moindre dette non payée suffit pour faire enfermer jusqu'à des femmes dans une prison infecte, comme la plupart des auteurs l'apprirent à leurs dépens, et la malheureuse « Corinna, » M^{re} Eliz. Thomas, qui y perdit la santé, n'en sortit que pour mourir. Enfin le régime intérieur des établissements pénitentiaires était tel que le Parlement dut nommer une commission chargée de mettre fin aux sévices des geôliers et qu'une des victimes, dont on avait recueilli le témoignage contre ces bourreaux, expira de terreur à la perspective de retourner ensuite au cachot. « Homo homini lupus, » ce mot qui résume la philosophie de Hobbes, pourrait passer, au début du XVIII^e siècle, pour la devise des partis et de la société ¹.

Il va sans dire que les particuliers ne peuvent pas donner aussi librement cours à leurs animosités ou en général à leurs sentiments personnels. Ceux-ci n'en percent pas moins dans les écrits et la correspondance privée du temps. Sauf quelques esprits supérieurs qui échappent à la contagion du siècle, chacun partage le monde en deux catégories distinctes, ses amis et ses adversaires. Pour les premiers, il ne tarit pas en éloges et l'habitude en est si bien prise qu'elle se montre jusque dans les lettres intimes. Richardson et Young, par exemple, s'écrivent avec des formules de respect et des expressions d'estime que pourraient employer deux inconnus cherchant à entrer en relations. Richardson aime tellement ce style épistolaire qu'il l'exige de ses enfants et n'y

1. Notons à titre de symptôme la raillerie dont Young poursuit (Sat. VI, v. 437) la doctrine de l'archevêque Tillotson, l'ami de son père, sur la durée limitée des peines futures et l'insistance avec laquelle il dépeint le sort des damnés dans son Jugement Dernier, liv. III, v. 100-220.

Le poète Thomson, élevé dans un autre milieu, se félicite par contre dans les Saisons des adoucissements apportés par la commission parlementaire au sort des prisonniers.

renonce que sur les conseils de lady Echlin, à qui il s'était plaint de leur peu d'affection apparente. Le ton est plus outré encore d'inférieur à supérieur ou de l'obligé à son bienfaiteur. C'est celui des lettres de Thomson à Aaron Hill et notre poète également n'en fournit que trop de modèles. Mais s'il s'agit d'ennemis toutes les appréciations malveillantes sont permises. Entre théologiens, l'imputation d'hérésie ou de mauvaises mœurs est courante. Entre littérateurs, des aménités semblables ne cessent de régner. Pour Pope et pour Swift, tout polémiste est un malhonnête homme ou un sot et le désir de nuire ou l'intérêt personnel est le mobile le moins bas qu'ils lui prêtent. C'est dire que la critique indépendante, dans le sens où nous l'entendons, n'existait guère à cette époque. Addison fit sensation dans ce milieu chargé de haines et de complaisances par l'impartialité de ses jugements et la douceur de ses procédés. Et quand Pope, en 1726, eut connaissance de l'essai de Spence sur son Odyssée, écrit par un lettré qui cherchait à comprendre « *sine ira et studio*, » il fut si ravi de la nouveauté du fait qu'il s'adressa directement à l'auteur pour entrer en relations avec lui. Adulation ou injure, tel est trop souvent le dilemme dans les discussions de ce siècle, et l'absence d'équité ou de franchise exerçait une fâcheuse influence à la fois sur le caractère et sur le goût des écrivains et du public.

A ces tendances regrettables viennent s'ajouter les simples travers qu'il importe de connaître pour comprendre la société d'alors. Ce ne sont pas en général des travers intellectuels. On lit assez peu dans les cercles aristocratiques et s'occuper de littérature n'est pas de très bon ton. Horace Walpole, le fils du ministre, affecte d'ignorer les livres et leurs auteurs, et s'excuserait presque d'oser lui-même écrire. Les bas-bleus sont rares et l'on signale comme des exceptions la comtesse de Hertford et Lady Mary Wortley Montagu. Un petit nombre de grands seigneurs et de riches parvenus se font gloire de protéger les lettres, quelques-uns se mettent à collectionner des volumes et des bibelots. Mais la plupart ont d'autres préoccupations. Ils se donnent en spectacle dans les fêtes mondaines ou « *assemblies*, » ils construisent sans art, ils causent sans esprit. Surtout ils consacrent les loisirs de l'oisiveté élégante aux cartes et au jeu. Dans sa Boucle

de Cheveux Enlevée, Pope représente déjà, vers 1714, la haute société de la capitale comme passionnée pour l'homme et, bien des années après, Horace Walpole, se défendant d'être érudit ou écrivain de profession, déclare qu'il a passé une moitié de son existence à jouer au pharaon et que, pour finir, il s'amuse tous les jours à la mouche jusqu'à deux ou trois heures du matin¹. Un trait commun se retrouve dans cette liste des distractions à la mode, c'est la mollesse croissante de l'époque, cette paresse du corps et de l'âme qui a tant de charmes pour Thomson et qui retient tant de ses amis captifs au Château d'Indolence. A l'Université même, Th. Hearne constate le retard de l'heure des repas par suite de ces habitudes nouvelles auxquelles peu de gens savent résister avec Young. Le XVII^e siècle avait connu les jeux en plein air et les exercices violents, le XVIII^e préfère la ville à la campagne et la fréquentation des cafés et des bals au tir à l'arc ou à la chasse à courre.

Reconnaissons toutefois que le tableau précédent ne s'applique dans son ensemble qu'à la société de Londres. C'est celle que reflète la littérature entre 1700 et 1725 et, à ce titre, elle mérite l'attention. Mais il reste de puissantes réserves d'énergie nationale et d'inspiration poétique dans les pays situés quelque peu en dehors de la zone d'attraction de la capitale, et quand ces sources viendront à jaillir, elles fertiliseront à nouveau le domaine épuisé de la politique et des lettres. Le terrain est même dans une certaine mesure préparé d'avance pour ce renouvellement. Quelque étroites que soient les conceptions, quelque dépravées que soient les mœurs de telle ou telle classe, il subsiste au fond des esprits le souvenir et le désir de quelque chose d'autre et de meilleur. On en rencontre les traces dans ce mécontentement de soi qui va grandissant et qui se traduit par la mélancolie ou la satire. Au point de vue littéraire on s'en aperçoit également au retour déjà marqué vers les origines qui fait le succès de la Collection des Vieilles Ballades parue en trois volumes, de 1723 à 1725 et qui pousse Pope lui-même (en 1725) à donner une

1. Lord Macaulay's Critical and Historical Essays. B. Tauchnitz, Leipzig, 1850, vol. II, p. 182.

édition annotée de Shakespeare. La moisson future est là en germe, mais elle dort encore sous le sillon.

Les symptômes du renouveau prochain apparaissent de tous côtés. Dans la plupart des esprits c'est l'aspiration vague, mais de plus en plus sensible, vers le progrès moral, malgré les traditions malsaines de la Restauration que l'on suit par routine et sous prétexte de se distraire. La réaction commencée par Addison et Steele dans les revues continue sous l'influence de nombreux essayistes. Déjà le théâtre s'est réformé, on hésite à porter l'indécence sur la scène et la critique réclame l'application de la justice poétique dans les pièces nouvelles. Grâce aux périodiques en vogue, les lecteurs s'initient aux questions d'ordre supérieur et les discussions théologiques ne leur restent pas étrangères. Non seulement ils s'y intéressent, mais ils prennent nettement position en faveur de la révélation et du christianisme. D'accord avec l'élite des auteurs, ils repoussent les théories de Tindal et de Collins et montrent de la sympathie pour leurs adversaires. Le peuple dans son ensemble, malgré son indifférence un peu dédaigneuse pour le clergé, soutient l'église anglicane. Jamais les dissidents ne furent moins en évidence et jamais ils ne perdirent plus d'adhérents. La constatation est faite vers 1726 par un de leurs pasteurs les plus distingués, le Rev. E. Calamy¹, mais le mouvement remontait à plusieurs années déjà, puisque dès 1714, Jos. Butler, et vers 1721, Thomas Secker, tous deux jeunes gens d'avenir et qui parvinrent à l'épiscopat, se rallièrent au culte officiel. Jamais ce culte ne fut représenté par autant de personnages illustres à la Chambre des Lords et le public, malgré son apathie religieuse, lui demeure fidèlement attaché et le défend contre les attaques du dehors. S'il règne une sorte d'accalmie morale, on sent pourtant que les âmes sont prêtes à se laisser entraîner par un vent de réforme, d'où qu'il vienne à souffler.

Il ne s'agit point certes de l'aristocratie anglaise dont les goûts futiles prêtent avec raison ample matière à la satire. Mais les classes moyennes parviennent maintenant au pouvoir politique

1. The Life of the Rev. E. Calamy. London, H. Colburn and R. Bentley, 1829, vol. II, p. 503.

et à l'influence littéraire. Au point de vue du gouvernement, le long ministère de Robert Walpole, même s'il n'a pas d'autre signification, marque l'avènement en Angleterre du tiers état, avec son désir de prospérité matérielle et de paix extérieure. Dans le domaine de la littérature il se produit un phénomène analogue. Depuis le commencement du siècle, presque tous les auteurs qui se font connaître appartiennent à la bourgeoisie. Le plus célèbre d'entre eux, Al. Pope, affecte bien une origine nobiliaire¹, mais personne n'ignore que son père était marchand de drap et la plupart de ses rivaux sont également d'assez basse extraction. Ce fait a de l'importance dans l'histoire générale de l'époque. Il explique la tendance satirique des écrivains à l'égard des grands dont il remarquent mieux les travers et l'outrecuidance. Enfin il sert à préparer l'éclosion de cette poésie intime qui, jaillissant des classes saines de la nation, nous fait pénétrer dans le caractère même du peuple anglais et va renverser la tyrannie d'un pseudo-classicisme emprunté à l'étranger.

L'année 1725 est précisément une date critique, parce qu'elle marque la fin de l'ère d'imitation et le retour imminent aux saines traditions du passé. Ces dernières n'ont pas disparu, elles restent seulement à l'arrière-plan. On sent, en effet, confusément que tout est mûr pour la transformation attendue. Malgré l'attrait de Londres et les conventions de la vie urbaine, l'amour de la campagne commence à reparaître. Il n'est pas jusqu'à Pope, l'auteur classique par excellence, qui ne laisse percer parfois le sentiment bien anglais des beautés du paysage dans sa correspondance intime, et telle lettre de 1716, décrivant une chevauchée nocturne aux approches d'Oxford² pourrait, par le sens du pittoresque qu'elle trahit, être attribuée à la plume de Wm. Cowper. Le même Pope, après son installation sur les bords de la Tamise à Twickenham, contribue à répandre le goût du jardinage qui fait contraste avec les habitudes artificielles de son temps. Le mouvement de réaction contre les allées régulières et les arbustes taillés, mis à la mode sous Louis XIV, se répand de proche en

1. Voir *Epistle to Dr Arbuthnot*, v. 388-90.

2. Voir sa lettre à Martha Blount dans *Chamber's Cyclopaedia of English Literature*, vol. I, p. 582.

proche. Ses voisins et ses amis s'en inspirent à leur tour et le charme des « jardins anglais » sera bientôt vanté par toute l'Europe. A Eastbury, Dodington discute l'arrangement de son parc avec ses invités; Thomson chante le jardinage dans ses Saisons et Young, devenu propriétaire à Welwyn, y trouve un sujet d'étude et d'agrément. Cette première revendication des droits de la nature en pleine période de soumission aux grands modèles de l'antiquité et d'asservissement à des règles absolues arbitrairement imposées, est un symptôme de vie latente et de progrès.

Ces tendances nouvelles eurent et devaient avoir une certaine influence sur la littérature. Mais d'autres indices de changement se montrent aussi. Au théâtre, depuis la mort d'Addison qui défendait avec le D^r Trapp la règle des trois unités et qui l'appliquait dans son *Caton*, c'est Shakespeare remis en honneur sur la scène de Drury Lane et servant de modèle à bon nombre de jeunes dramaturges. Dans la poésie pure c'est, outre l'étude encore peu avancée des vieilles ballades, l'accent personnel et chaleureux qui paraît dans quelques pièces de vers. Ici Pope, s'il l'eût voulu, aurait pu être un précurseur, tant ses deux poèmes, l'*Épître d'Héloïse à Abélard* et l'*Élégie à la Mémoire d'une Dame Infortunée*, toutes deux de 1717, tranchent par leur caractère pathétique avec l'ensemble de ses productions correctement froides et classiques. De même Thomas Parnell (1679-1718) devance son époque avec son *Nocturne sur la Mort* (*a Night-piece on Death*) comme Sam. Croxall avec sa *Vision* qu'il publia en 1715. Ajoutons-y la verve écossaise et la fraîcheur de sentiments d'Allan Ramsay (1686-1758) dont la pastorale du *Doux Berger* (1725) déplut si peu aux chefs de l'école classique, qu'il compta Pope et Gay parmi ses amis. Enfin, bien que tous ces poètes subissent le joug des théories littéraires en vogue, ils savent par moment s'affranchir du distique rimé, et Prior, Parnell et Ramsay, par exemple, se servent avec succès de l'octosyllable et de mètres divers. La transformation qui s'annonce dans la littérature anglaise est une évolution progressive et naturelle; elle n'a rien d'anormal ou de révolutionnaire.

C'est donc dans une société caractérisée par bien des vices et des travers, mais travaillée également par des aspirations supé-

rieures et tendant, sans s'en douter, vers un nouvel idéal moral et littéraire qu'Ed. Young composa ses *Satires*. Prenant Horace pour maître et parmi ses prédécesseurs anglais s'inspirant surtout de Donne, il a voulu dépeindre les ridicules en général sans blesser personne par des attaques trop vives et trop directes¹. Non seulement il emploie l'artifice des initiales qui excite la curiosité sans la satisfaire, mais il aime mieux étudier des types que des individualités. S'il en désigne quelques-unes en toutes lettres, c'est qu'elles ont été depuis longtemps, comme Blackmore et Settle, exposées aux traits de la critique ou que, comme Tindal et Collins, elles menacent l'Eglise de leurs théories subversives. En un mot, le poète sourit au lieu de menacer, il cherche à corriger et non pas à tuer ses victimes, il entend ramener le goût et la vertu par une raillerie aimable. Son heureuse initiative clôt une période de la littérature anglaise, celle où les auteurs copient les anciens. Mais il ne s'est pas contenté d'une pure imitation. Il a innové non seulement par son urbanité parfaite et l'application générale de son ironie, mais, comme il en revendique l'honneur dans sa préface, par l'idée commune qui forme le lien de ces quelques poèmes.

Ainsi conçues, les *Satires* d'Young parurent en in-folios séparés à partir de 1725. Herb. Croft dépense beaucoup d'ingéniosité pour établir la date exacte de leur composition alors que les éditions originales fournissent des points de repère suffisants. Les quatre premières furent publiées à Londres en cette même année 1725 chez J. Roberts de Warwick Lane à quelques mois d'intervalle. Croft suppose que la première de toutes fut écrite aussitôt après la Paraphrase d'une partie du Livre de Job, mais rien ne vient confirmer cette assertion. En effet le début de l'Amour de

1. Aussi a-t-on peine à comprendre l'appréciation de M^r Philarète Chasles dans l'Encyclopédie du XIX^e siècle (1838) à l'article Young : « Il publia un recueil de satires qui ne valaient rien par elles-mêmes, mais qui valaient beaucoup dans ses mains. Il y frappait des gens assez obscurs et dignes d'un oubli complet et l'œuvre était magnifiquement mise à la merci d'un grand seigneur. C'étaient deux lâchetés et partant deux profits. » Nous ne défendrons pas les dédicaces du poète, bien qu'elles fussent conformes aux usages du temps, mais le critique paraît oublier que le satirique ne nomme presque personne. L'explication que Curll a donné des initiales (qui, d'après lui, désignaient jusqu'à des membres de l'aristocratie), dans son édition de 1741, n'engage que sa responsabilité personnelle.

la Renommée est dédié avec force compliments au duc de Dorset, né lui-même d'une famille où le talent satirique était héréditaire. Or ce grand seigneur avait reçu le titre ducal en 1720 et si l'hommage de l'écrivain lui était rendu à cette occasion, la publication en était bien tardive cinq ans après. Mais si l'on se rappelle qu'il était membre du Kit-Kat club et pair libéral dévoué à la dynastie de Hanovre, le choix de notre auteur devient doublement habile s'il est fait vers 1724. Car Young s'assure ainsi un puissant bienfaiteur et flatte indirectement le souverain, en se rattachant par un acte public, et malgré ses relations si récentes avec le duc de Wharton, au parti qui soutient le trône. Cette attitude, d'ailleurs conforme à ses traditions de famille et à ses sentiments personnels, devait surtout plaire au ministre Walpole que Wharton, d'après des rapports arrivés de France, affectait de regarder comme un rival et l'on peut y trouver une explication de la faveur exceptionnelle dont l'écrivain sera bientôt l'objet de la part d'un monarque peu disposé à protéger les hommes de lettres.

Nul d'ailleurs ne pouvait s'offusquer de cette première tentative du poète dans le domaine de la satire. Les noms propres étaient à peine indiqués par une lettre et les attaques restaient anodines. C'est ainsi que le vétéran Blackmore, auteur infatigable d'épopées illisibles, reçoit des compliments ironiques tandis que des pseudonymes déguisent l'identité de l'amateur de bâtisses qui cherche à dépasser Chandos, et du gros lourdaud qui s'excuse de faire de l'esprit à la réunion des magistrats locaux de son district rural. Un rival d'Young, le Dr Trapp, ancien professeur de poésie à Oxford, se trouve égratigné en passant pour une médiocre traduction de Virgile, mais l'allusion malicieuse ne devait être comprise que de lecteurs bien au courant des œuvres contemporaines. Enfin quelques vers faisant justice d'une édition de Shakespeare¹ que Theobald venait de publier pour corriger l'édition donnée par Pope, fixent la date de composition du poème et causèrent sans doute un sensible plaisir au barde de Twickenham. Aussi le succès fut-il considérable et Young, qui était

1. Sat. I. v. 85-88; d'après une note de Dodsley il s'agit du « Shakespeare Restored » de Theobald.

en verve, s'empressa de continuer l'exploitation de sa veine nouvelle.

Dans le courant de l'année 1725, il publia encore successivement en in-folio trois autres satires. Cette rapidité de composition semble indiquer que l'écrivain, installé probablement chez son ami Dodington¹ qu'il cite dans ses vers, jouit d'amples loisirs ou que, ses matériaux étant préparés d'avance, il n'a plus qu'à les mettre en œuvre. La seconde, comme la précédente, était dédiée tout d'abord au duc de Dorset, « dont je dois, dit le poète, reconnaître avec confusion la faveur à mes débuts, lui si longtemps mon bienfaiteur et le sujet de mes vers, » mais cet éloge² fut supprimé dans les éditions suivantes, peut-être pour faire place au nom de quelque grand seigneur également omis après réflexion. En tout cas le patronage devenait moins nécessaire, car la popularité de l'œuvre produisait déjà des imitations³ et d'acribes critiques. Young se réjouit des premières (vers 9 et 10) et répond plaisamment à un obscur détracteur, voilé sous le pseudonyme de Marcus, qu'il ne s'attaque qu'aux sots et aux coquins et que son adversaire a dû se sentir atteint pour se plaindre. Cette apologie personnelle se termine d'ailleurs par un distique généreux⁴ dont Pope un peu plus tard aurait pu profiter : « Ecris toujours, sans que j'y prête attention, et retiens cette maxime : L'homme qui pardonne désappointe son ennemi. »

1. Voir Sat. II, v. 199, où l'éditeur Dodsley indique Dodington en note et met Chesterfield dans le texte par erreur, puisque Lord Stanhope (nommé au vers 228) ne succéda à ce titre que le 26 janvier 1726. C'est sur la foi de ce texte fautif que M^r Edm. Gosse, dans son *Histoire de la Littérature Anglaise au XVIII^e siècle*, parle du « fameux éloge de Chesterfield » dans les Satires.

2. Il s'agit des vers 289-93 supprimés après l'in-folio de 1725.

3. Le poète fait sans doute allusion à une pièce de vers anonyme qui parut en 1725 chez J. Roberts : « *The Authors of the Town, a Satire inscribed to the Author of the Universal Passion* » et qui se termine ainsi :

« Thus thou, our Universal Passion's Foe,
Canst thy own Height, by praising Others, show.
Young well may Pope's and Congreve's Charms admire,
Young glows distinguished with an equal fire :
So strong thy Learning, Wit and Friendship shine,
What Praise true Merit claims, is justly thine. »

4. Sat. II, v. 139-40.

L'essentiel pour le poète n'était pas de railler, mais de se créer des amis. Bien qu'il paraisse renoncer à faire fortune à la cour (Sat. III. v. 166), il a soin de flatter ceux qui peuvent favoriser ce dessein. La troisième satire est adressée à Bubb Dodington, l'ami de Walpole, auquel en terminant il souhaite les bonnes grâces du roi et le succès qui marqua sa mission en Espagne de 1715 à 1717. La quatrième est dédiée au beau-frère du duc de Dorset, à Sir Spencer Compton, Speaker de la Chambre des Communes et jouissant d'un grand crédit auprès du prince de Galles, le futur souverain. Enfin, l'année suivante (1726)¹, après avoir été l'objet de la faveur royale, il met sa dernière satire, qui terminait le premier recueil (la satire VII de l'édition définitive), sous le patronage du ministre lui-même. En 1727 il publia ce qui est maintenant la satire V, mais sans attribution certaine, à moins que l'on ne remplace, d'après l'indication d'une des clefs, le blanc du vers 11 par le nom de Lady Dorset. C'est en 1728 que l'Amour de la Renommée parut achevé chez J. Tonson². L'ouvrage était complété par la publication de la sixième satire sur les femmes, placée sous l'égide de Lady Elizabeth Germain qui appartenait au cercle intime des Dorset, et le tout portait ainsi la marque du désir intense de l'auteur de se procurer des appuis sérieux auprès du Gouvernement et de la famille régnante.

Il est vrai que le patronage du public ne laissait pas Young indifférent, et ce patronage ne lui fit pas défaut. Une seconde édition, remaniée et corrigée, parut à Londres dès 1728, et une troisième en 1730, sans parler des reproductions illicites à Dublin à partir de 1725³. Mais il est curieux de constater que les opinions différaient, non sur le mérite intrinsèque des satires, mais sur leur degré d'âpreté ou de bienveillance. D'après H. Croft, Swift était d'avis qu'elles auraient dû être plus gaies ou plus

1. H. Croft assigne la composition de cette satire au mois de décembre 1725, à cause de l'allusion au péril de George I^{er} sur mer, à cette époque. La reconnaissance du poète semble indiquer une date plus tardive.

2. Déjà en 1726, Young semble avoir eu affaire à cet éditeur (voir Sat. VII, v. 116), bien que les satires paraissent alors chez J. Roberts. Peut-être Dodsley imprimait-il pour ce dernier ou le vers a-t-il été ajouté plus tard.

3. Celles-ci portent l'inscription « Printed by S. Powell, for Geo. Ewing at the Angel and Bible, in Dane's Street, 1725. »

mordantes. Au reste il a résumé son jugement sur le premier recueil d'Young, tel qu'il fut terminé en 1726, en une petite pièce de vers ¹. Etablissant le contraste entre les vertus prônées par l'auteur chez certains personnages et les vices qu'il fustige, il pose le dilemme suivant : ou bien le pays honoré par de si beaux caractères est le plus heureux de tous, ou bien, ruiné par de si graves défauts, il est plus maudit que les autres ². C'est dire que la juste mesure n'a pas été gardée entre l'éloge et le blâme et le mot rapporté par le biographe de notre poète n'est peut-être que l'expression épigrammatique de cette idée. La lecture du second recueil sur les femmes, avec ses fines appréciations et ses portraits délicats, eût sans doute changé le verdict du célèbre critique. La même incertitude se retrouve pourtant dans les revues. Le *Gentleman's Magazine* de février 1731 décrit une réunion de poètes contemporains présidée par l'Ennui à l'effet de choisir un lauréat. La déesse prie Young de se retirer : « Elle avoue que ses tragédies pouvaient passer pour bonnes, mais sa satire abondait trop en traits blessants ³. » Les Mémoires de la Société de Grub Street par contre, journal rédigé par Pope et ses amis, adressent un tout autre compliment à l'auteur le 18 novembre ⁴ : « Comme il manie doucement la satire bien tournée ! Il sourit en frappant et guérit en infligeant une blessure ! »

Les correspondances privées de cette époque trahissent la même diversité d'appréciation, tout en restant élogieuses. Il va sans dire que les satires V et VI ne trouvent pas grâce auprès des dames. C'est ainsi qu'en 1741 la future M^{rs} Eliz. Montagu ⁵ écrit à sa sœur Miss S. Robinson : « Si vous, qui n'avez aucun

1. Swift's Works, ed. W. Scott, vol. XII, p. 399. Le poème de Swift est de 1726.

2. Dans une lettre de juillet 1732 à Sir Charles Wogan, Swift dit expressément d'Young... « his satires have many mixtures of sharp raillery, » op. cit., vol. XVII, p. 421-2.

3. « She confessed that his plays might pass for good things ;
But his Satire too much abounded with stings. »

4. « How gently he the well-turned Satire deals !
Smiles while he strikes, and while he wounds he heals ! »

Ces vers sont tirés de « The Modern Poets, a Satire in allusion to the 10th Satire of Horace bk I.

5. The Letters of M^{rs} E. Montagu, op. cit., vol. II, p. 56.

des vices, des défauts ou des folies censurés par le D^r Young, vous vous emportez contre lui, comme les gens mal intentionnés dont il a tourné en ridicule la méchanceté, vont dire du mal de sa personne ! » D'autre part, Miss H. Mulso dans une lettre du 12 novembre 1750 déclare à son amie Miss Carter : « Je dois vous dire que j'ai lu dernièrement la *Passion Universelle* du D^r Young et que je suis prête à retirer tout ce que j'ai dit contre lui en tant que poète... Je trouve ses quatre premières satires égales à celles de Pope. Les satires sur les femmes, à mon avis, sont inférieures aux autres, ce qui, je veux l'espérer, s'explique à l'honneur de notre sexe ¹. » Mais l'hommage le plus spontané rendu à l'écrivain est encore celui de l'imitation. Il ne lui manqua pas. Dès 1729 le Rev. J. Bramston, pour ne citer que ses meilleurs émules en ce genre, composa une satire dans le style de l'*Amour de la Renommée* et Pope n'hésita pas à entrer dans la voie qui lui était désormais ouverte. Enfin le nouvel ouvrage paraît avoir eu quelque retentissement hors des frontières anglaises dès son apparition car Young au début de sa préface constate avec un légitime orgueil que « ces satires ont été favorablement accueillies en Angleterre et à l'étranger. »

Au reste cette faveur se manifesta d'une façon très pratique et à laquelle il dut être particulièrement sensible. Ses satires lui valurent une somme de trois mille livres dont deux mille, dit Herb. Croft qui se fonde sur la déclaration de M^r Rawlinson dans des anecdotes manuscrites de Spence, lui auraient été données par le duc de Grafton. La vraisemblance du récit est infirmée par la réponse du pair d'après laquelle il aurait fait un marché excellent, vu que les poèmes en valaient bien le double. Cette réponse rappelle trop le mot analogue de Lord Burleigh au sujet de la Reine des Fées du poète Spenser et semble en être une copie. Mais il est au moins curieux qu'aucune pièce de vers d'Young ne célèbre le duc de Grafton ou ne lui rende grâces pour ses largesses, chose inouïe de la part d'un auteur aussi fertile en panégyriques, et nous ne pouvons nous empêcher de songer que la même donation a été attribuée, avec moins de raison encore, au

1. The posthumous Works of M^{rs} H. Chapone. London, 1808, in-8°.

duc de Wharton dont la bibliothèque avait été vendue aux enchères en 1727 et les biens confisqués par le Gouvernement. Le champ reste donc libre aux conjectures, puisque le fait du cadeau princier n'est contesté par personne. Or le bienfaiteur inconnu nous paraît avoir été très probablement l'un des plus riches seigneurs du temps, le duc de Chandos, dont les relations avec Young sont certaines. Ce dernier, nous le verrons plus tard, lui adressa une épître de consolation à l'occasion de la mort de son fils, le marquis de Carnarvon, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il lui fit hommage, dans son ensemble, d'un ouvrage dont les différentes parties étaient dédiées à des membres libéraux de l'aristocratie anglaise. L'hypothèse est d'ailleurs confirmée par un document authentique, si nous en croyons l'envoi poétique suivant que M^r Wm James Smith, du Conservative Club de Londres, publia en 1863 dans *Notes and Queries*¹, comme étant indubitablement de la main d'Young :

To His Grace the Duke of Chandos.

Accept, my Lord, the Satire which I send,
For who to Satire is so fit a Friend ?
Others with censure will the Verse pursue,
And just their Hate, to give my Foes their due ;
You safely may support a Muse severe,
And praise their talents which you ne'er can fear.
From other Great Ones I can tribute raise
Of Vice or Folly, to enrich my Lays ;
But Chandos, an Unprofitable Thing,
Can nought on earth but his *Protection* bring.

[A sa Grâce, le duc de Chandos. « Acceptez, monseigneur, la Satire que je vous adresse, car qui est si bien l'ami qu'il faut à la satire ?

1. *Notes and Queries*, 3^d Series, vol. III, p. 109 (7 février 1863). L'attribution semble certaine si ce sont bien les vers dont parle Dan. Perkins dans une lettre du 5 septembre 1747, écrite de Whitechurch et attachée au Manuscrit de la Vengeance qui se trouve à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford [Rawl. poet., 229]. Il y dit : ... « I remember to have heard His Grace [le duc de Chandos] express himself with great esteem of D^r Young ; and from a copy of verses in Ms seal'd to the blank leaf opposite to the title-page of his last Satire dedicated to Sir Robert Walpole I am pretty sure the D^r had an equal esteem for His Grace... »

D'autres poursuivront ces vers de leurs censures, et leur haine est justifiée, pour donner ce qui leur est dû à mes ennemis. Mais vous pouvez sans danger soutenir la muse sévère et louer les talents de ceux que vous ne sauriez craindre. Je puis mettre d'autres grands à contribution pour le vice ou la folie, afin d'en enrichir mes chants. Mais Chandos, être inutile, ne peut m'apporter rien au monde que sa protection. »]

La flatterie était délicate, sinon désintéressée, et du moins elle ne tombait pas à faux. Après avoir souvent vendu son encens au plus offrant, Young appliquait enfin les conseils si sages qu'il donnait au début de sa première satire (vers 27-34) et se décidait à louer le vrai mérite. L'opération du reste fut assez profitable, à en juger par la reconnaissance de son Mécène, pour qu'il se soit promis de recommencer¹. mais d'autres préoccupations le détournèrent de son projet et les rivaux du poète² purent cueillir les lauriers auxquels il renonçait.

1. Voir Sat. VII, v. 89-110. Les sujets proposés ne sont pas traités dans les Satires sur les femmes.

2. Lui-même, du reste, invita Pope à écrire des satires (Sat. I, v. 35-36).

CHAPITRE V

Éd. Young et la société de Londres. — Son entrée dans les Ordres.
— Avènement de George II. — Young et ses relations à la Cour. —
Son mariage et sa vie à Welwyn.

La fin de l'année 1725 vit Young tout préoccupé de ses satires et de leur dédicace à des bienfaiteurs influents. En même temps il restait en relations étroites avec Pope¹ et son amie Lady M. Wortley Montagu. A cette dernière il demandait conseil au sujet de sa pièce projetée et lui rendait compte, le 1^{er} mars 1725-26, d'une visite au malheureux poète Savage, que la grande dame avait tenu à récompenser (sans doute pour la dédicace de ses *Mélanges*²). La lettre mentionne encore une élection parlementaire à Wycombe, dans le Buckinghamshire, où le poète doit aller le lendemain, peut-être pour y rendre quelque service politique au gouvernement. Quoi qu'il en soit, ses efforts littéraires ou autres étaient appréciés en haut lieu, car il reçut, le 13 mai, une pension royale de 200 livres à dater du 6 avril précédent, la seule, fait remarquer Macaulay, que le ministre Walpole ait apparemment accordée à un homme de lettres. Notre auteur, qui n'était pas ingrat, n'attendit qu'une occasion propice pour exprimer sa reconnaissance. Elle se présenta bientôt. Le 26 mai, son bienfaiteur était élu chevalier (Knight companion) de l'ordre de la Jarretière, étant déjà depuis un an chevalier de l'ordre du Bain, qu'il avait engagé le roi à rétablir, et le 16 juin, il était solennellement installé à Windsor³. Young écrivit aussitôt une

1. Un mot d'Young à Pope, du 8 juin (de cette année probablement), lui annonce qu'il a reçu onze exemplaires de la traduction d'Homère, y compris l'exemplaire destiné à la bibliothèque publique [d'All Souls' ?] Voir *The Works of Al. Pope*, op. cit., vol. X, p. 117.

2. Voir l'appréciation de Sam. Johnson au sujet des dédicaces de Savage dans la vie de cet auteur.

3. Avec Walpole fut nommé le duc de Richmond, d'après the *Historical Register* de 1726 (*Chronological Diary*, p. 16).

pièce de vers de circonstance « l'Installation (the Instalment) » où il rappelle « les flots des largesses royales » rafraîchissant le domaine de la muse et déclare que, puisque la sienne vient d'être « autorisée du sourire de Brunswick » elle doit être « réservée de conduite et sublime dans ses contemplations. » Quelque pamphlétaire anonyme ¹, peut-être blessé par les satires déjà parues, s'attaqua à ce poème de mauvais goût qu'il explique par la pension royale dont parlaient les journaux et Thomson, établi à Londres depuis un an, donna son avis sur le détracteur et sa victime en ces termes, dans une lettre à Malloch (ou Mallet), du 2 août 1726 : « Je n'ai pas vu ces réflexions sur l'Installation du Docteur, mais j'apprends qu'elles sont aussi pitoyables que leur sujet. Le bougran même du Docteur lui fait défaut à cette occasion ; son sublime affecté vient à lui manquer et il fait le plongeon avec une rapidité peu commune. » Ce jugement sévère est si bien mérité que l'auteur lui-même, honteux de son adulation poétique, eut soin de la supprimer dans l'édition définitive de ses œuvres.

Au reste Young allait passer à des occupations plus graves, car c'est dans le courant de cet été qu'il se décida subitement à entrer dans les ordres, sans qu'on sache à quelle ordination ou par quel évêque ils lui furent conférés. Il n'y songeait apparemment pas au printemps, puisqu'il s'intéresse à des élections et au théâtre, mais en été le pas décisif était accompli, puisque l'on trouve dans le journal de T. Hearne, à la date du 20 juillet ², un extrait du *Reading Post or Weekly Mercury*, du 18 juillet 1726, annonçant la pension accordée « au Rev. D^r Young, chapelain de Son Altesse Royale la Princesse de Galles. » Hearne ajoute que le titulaire est agrégé d'All Souls' College et poète, ce qui suffit pour trancher la question d'identité. Enfin, s'il est permis d'arguer de ce fait que le décret du 13 mai ³ le désigne seulement

1. Voir *Remarks Critical and Political upon a late Poem, intituled The Instalment, etc.* London, Printed for A. Moore, near S^t Paul's, 1726.

2. Hearne's *Diaries*, vol. CXIII, p. 1, dans les Mss. de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

3. C'est la date même du Warrant royal au Record Office de Londres et non le 3 mai que mentionne le D^r Doran. Vers cette époque, si l'on en croit une anecdote un peu suspecte de Ruffhead, Pope aurait conseillé au poète la lecture de saint

comme « Edward Young, Doctor of Laws, » il serait entré un peu plus tard dans les rangs du clergé. Mais ceci établi — et, jusqu'à présent, l'on ignorait le moment précis et jusqu'à l'année de ce changement — on peut se demander quelles raisons le déterminèrent à se faire ecclésiastique vers l'âge de quarante-trois ans. La résolution fut subite vu que, de l'aveu de tous ses biographes, il retira de la scène une pièce déjà mise en répétition, et, comme il appartenait à la section du droit, son Collège ne pouvait invoquer, pour l'obliger, l'argument des statuts. Mais il venait de se produire un événement à All Souls' qui fournit peut-être l'explication désirée. Le célèbre Dr Bern. Gardiner était mort le 22 avril 1726 et l'écrivain voulut sans doute pouvoir se présenter comme candidat éventuel au poste vacant. Il méritait cet honneur, tant par sa réputation de lettré que par ancienneté de grade à Oxford, mais il dut avoir contre lui toute la coterie de Tindal, et, le 31 mai, ce fut Stephen Niblett¹, agrégé de 1720 seulement, qui fut élu Warden par ses collègues.

Bien que soudaine, la vocation du poète n'avait rien d'inattendu, puisque le duc de Wharton l'en avait déjà détourné quelques années auparavant. Mais il y avait là une nouvelle déception, à peine mitigée par la générosité royale, et c'est à titre de compensation sans doute qu'il fut nommé chapelain de la princesse de Galles, la future reine Caroline. Il était, du reste, préparé par ses traditions de famille et par la gravité de son caractère, sans parler du ton moral et même religieux de la plupart de ses ouvrages, aux fonctions de pasteur. La production de pièces de théâtre lui paraissant désormais incompatible avec ses nouvelles obligations, il retira, d'après Th. Davies et Benjamin

Thomas d'Aquin comme préparation théologique et l'aurait retrouvé six mois après dans une retraite suburbaine, juste à temps pour l'empêcher de devenir fou. Les dates que nous donnons rendent la chose fort peu vraisemblable, et les vers 97-100 de la Satire VII, publiée précisément en 1726, montrent ce que l'auteur pensait des commentateurs de tout genre.

1. Niblett, né en 1697, était d'ailleurs maître ès arts et, peut-être en prévision de l'événement, était entré dans les ordres à Oxford comme diacre le 31 mai 1724 et comme prêtre anglican le 30 mai 1725. Extrait du Diocesan Register of Ordination d'Oxford.

Victor¹, sa tragédie des *Frères* d'entre les mains des acteurs cette même année. L'étude en était, paraît-il, fort avancée, et H. Croft a supposé qu'une lettre d'Young à Pope, du 2 mai², mais sans autre date, se rapporte à un prologue dont il demandait la faveur au poète. On comprend, dans ce cas, que la direction de Drury Lane y ait renoncé à regret et que l'écrivain, après avoir fait le sacrifice de son œuvre sur le moment, ait cru pouvoir plus tard, à vingt-sept ans d'intervalle, et pour servir la cause des missions anglicanes, la faire représenter.

Sa charge de chapelain n'impliquait pas des devoirs trop absorbants car Young, en contact permanent avec la société élégante de la capitale, put continuer la composition de ses satires, où percent d'ailleurs des préoccupations plus sérieuses³. Il étendait en même temps son cercle de connaissances. Depuis deux ans, il était entré en rapports avec un auteur et futur directeur de théâtre assez connu, Benj. Victor⁴, que Richard Savage lui avait présenté.

1. Voir Th. Davies, *Memoirs of the Life of Dav. Garrick*. op. cit., vol. I, p. 177. Benj. Victor, dans son *Histoire des théâtres de Londres et de Dublin*, édit. 1761, vol. II, p. 129 [Brit. Mus., 641, f. 23], est également formel sur ce point : « This tragedy was wrote by Dr Young, when a civilian, and in rehearsal at the Theatre Royal in Drury Lane in the year 1726, at which time I had the happiness of his friendship; but during the rehearsal the Doctor was called into holy orders, and the play on that occasion was withdrawn. »

2. Young demande à Pope une marque d'amitié qu'il ne saurait recevoir de personne autre, en ajoutant qu'« une bagatelle de ce genre peut être importante pour moi. » *The Works of Al. Pope*, op. cit., vol. X, p. 117. Cf. ce que Pope dit dans son *Épître* au Dr Arbuthnot, v. 47 :

« Three things another's modest wishes bound,
My Friendship and a Prologue and ten pound. »

A Lady M. Wortley Montagu, Young écrit dans un billet non daté, mais probablement de cette époque, après avoir discuté quelques remaniements de sa pièce, « que plus de choses dépendent pour moi du succès de la tragédie que Votre Seigneurie ne le croit. » Enfin l'existence même des *Frères*, sous sa forme définitive et bien avant 1753, est prouvée par le troisième rapport de The Historical Mss. Commission, p. 241, col. 1, où figure parmi les Mss. de Sir Ch. Bunbury « Dr Young's Tragedy of the Brothers with his autograph dedication to the Duchess of Marlborough. Presented by Dr Young to Sir W. Bunbury in 1748 (a 12^{mo} volume). » La duchesse était morte en 1744.

3. Voir par exemple Sat. V, v. 393, etc., et Sat. VI, v. 431-63.

4. B. Victor, dans une lettre à Rich. Griffith du mois d'avril 1756, dit qu'il connaît Young depuis trente ans, puis un peu plus loin, qu'il lui a été présenté par Savage en 1724 [Original letters, dramatic pieces and poems by B. Victor. London, T. Becket, 1776, in-8°, lettre C, p. 266, etc.]. D'après la première lettre [vol. I, p. 2], notre auteur l'encouragea à écrire un poème de congratulation lors de l'arrivée du prince de Galles et le présenta au grand écuyer (the Master of the Horse) Lord Malpas, à qu B. Victor dédia ses vers.

Dans l'automne de 1726 (si nous interprétons bien Sat. V, v. 265-66) il passa quelque temps à la campagne d'Eastbury, de son ami George Bubb Dodington. Il y retrouva probablement J. Thomson, qui ne lui était pas tout à fait étranger et qu'il allait bientôt mettre en relations avec son ami Jos. Spence ¹. Enfin, c'est dans la même maison amie, mais un peu plus tard, qu'il se rencontra avec un grand écrivain français, Voltaire, encore à ses débuts, mais dont la conversation spirituelle semble l'avoir beaucoup attiré. A son ami Th. Tickell, établi depuis 1724 en Irlande comme secrétaire des Lords Justices, il le décrit, dans une lettre du 17 novembre 1727 ², comme « un homme de bonne éducation ayant beaucoup de vivacité et d'application, et possédant un savoir étendu qui ne se borne pas à la poésie. » En février, parlant de la souscription pour la *Henriade*, il déclare que l'épopée célèbre lui paraît d'une « médiocrité polie » mais en novembre il dit qu'elle est estimée de « grand mérite. » C'est donc vers cette dernière date que l'on peut reporter son amitié plus ou moins aigre-douce avec Voltaire ³, dont il reste plusieurs traces dans ses ouvrages. Il existe à ce sujet certaines anecdotes plus ou moins suspectes. Un collaborateur du *Gentleman's Magazine* ⁴ lui attribue une épigramme en vers improvisée chez Pope à propos de la critique que l'auteur français aurait faite de Milton et des figures allégoriques du Pêché et de la Mort dans le Paradis

1. D'après Spence's Anecdotes, London, Carpenter, 1820, p. 327, Young servit d'intermédiaire entre Dodington et Thomson après la publication de l'Hiver. Il le présenta plus tard à Spence qui avait déjà rendu hommage au talent du poète dans son édition de l'Odyssée.

L'amabilité d'Young était bien connue. Les « Memoirs of the Society of Grub Street » du 18 novembre 1731 (n° 98) contiennent ces vers :

« Good natured Young, well learned and well bred,
Studies to lay prevailing folly dead. »

2. Voir The Works of Al. Pope, op. cit., où se lisent d'intéressants extraits de lettres des 20 et 21 février et 17 novembre 1727, dont M^r Courthope n'a malheureusement pas pu retrouver les originaux. Ces lettres constitueraient la première correspondance connue de notre poète.

3. Voir à ce sujet Voltaire in England, by J. Churton Collins. London, J. Murray, 1886, in-8°.

4. The Gent. Mag., vol. XXXV, p. 598.

Perdu. Il lui aurait écrit sur une feuille de papier le distique suivant :

« Thou art so witty, profligate and thin
Thou'rt Milton's Devil and his Death and Sin ¹. »

[Tu es si spirituel, si roué et si maigre, que tu es le diable de Milton avec son Péché et sa Mort.]

La plaisanterie n'est ni fine ni de bon goût, ainsi que le fait remarquer Goldsmith ², et serait indigne d'un homme bien élevé. C'est sans doute un mot inventé après coup et mis au compte du poète quand il eut rappelé ce débat dans son ode de 1733, *The Sea-piece* (strophe 4). L'historiette de Spence, d'après laquelle Voltaire aurait prié Young de revoir son essai écrit en anglais sur la poésie épique avec une préface de Swift, et l'aurait accueilli par un grand éclat de rire quand il eut pris la tâche au sérieux, ne mérite pas davantage créance ³. Voltaire, en effet, — ses lettres contemporaines le prouvent — possédait assez bien la langue pour n'avoir pas besoin de correcteur. Mais ce qu'il faut retenir de ces divers récits, c'est que les rapports des deux écrivains ne furent pas empreints d'une grande cordialité. On s'en doutait déjà à l'étude de *The Sea-piece* et du poème sur la Résignation, ainsi qu'à la lecture de la lettre à Le Tourneur du 7 juin 1769, où l'auteur de la *Henriade*, parlant de son « ancien camarade » déclare

1. Spence présente l'épigramme sous cette forme :

« Thou'rt so ingenious, profligate and thin
That thou thyself art Milton's Death and Sin. »

Et Herbert Croft :

« You are so witty, profligate and thin,
At once we think thee Milton, Death and Sin. »

Enfin M^{rs} Delany, dans une lettre du 29 février 1728 à M^{rs} Anne Granville, l'attribue à Lord Harvey qui aurait écrit :

« So much confusion, so wicked and so thin,
He seems at once a Chaos, Death and Sin. »

[*The Autobiography and Correspondence of Mary Granville... edited by the Right Hon. Lady Llanover. London, R. Bentley, 1861, vol. I, p. 160*].

2. Voir Goldsmith's Works, ed. P. Cunningham, London, Murray, vol. IV, p. 24 : « The wretchedness of the epigram will readily convince those who have any pretensions to taste that Dr Young could never have been the author : probably some blockhead made the verses first and the story after. »

3. Voir J. Churton Collins, op. cit., p. 265-36.

que « tous les étrangers aimeront mieux votre prose que la poésie de cet Anglais, moitié prêtre et moitié poète. » Le propos de Dodington, d'après lequel Young l'emportait par l'esprit, ce qui, en anglais, ne devait pas lui être difficile, marque également une certaine rivalité entre les interlocuteurs, ainsi que la divergence croissante d'opinions qui séparait sans doute l'ecclésiastique anglican du philosophe imbu de libre-pensée.

Mais les charmes de la campagne ne firent pas perdre de vue à l'écrivain le souci de ses intérêts et de son avenir. Il reprit ses travaux littéraires et publia dans le courant de 1727 une de ses œuvres les plus curieuses et les moins connues. Il s'agit d'un poème¹ intitulé *Cynthio*, adressé au duc de Chandos à l'occasion de la mort de son fils, désigné par courtoisie sous le titre de marquis de Carnarvon. Ce jeune noble, décédé le 8 avril, à l'âge de 24 ans seulement, avait étudié à Balliol College, à Oxford, où Young put le voir non seulement à cause des fêtes splendides qu'il donna, mais encore parce qu'il souscrivit 200 livres pour les nouveaux bâtiments d'All Souls'². Il avait épousé, en 1724, une fille du comte de Dysart, dont il n'eut pas d'enfants et représentait au Parlement, depuis janvier 1726, le bourg de Steyning. Après un début dans le style de Thomson, qui rappelle les scènes de deuil de la nature, l'auteur décrit avec émotion la haute fortune du défunt et sa courte période de joies conjugales. Il marque le contraste entre les grands qui se font connaître par leurs vertus et ceux qui doivent leur élévation à la guerre ou à des crimes. En passant il rend hommage à la mémoire de Newton, enlevé le 20 mars précédent à son pays, et termine en

1. Cette pièce de vers, que nous donnons en appendice en raison de sa rareté, est signalée par Watt et Allibone dans leurs bibliographies. Il n'en existe qu'un exemplaire du temps au Brit. Museum avec cette notice manuscrite de la main même d'Young : « For Mr Victor in Grays [Inn?], » sans doute son ami Benj. Victor, et la date : June 9th, 1727. » Elle n'a été reproduite, à notre connaissance, que par le Rev. H. F. Cary en 1841 dans son édition des œuvres de Milton, de Thomson et d'Young et dans une édition sans date, qui paraît une reproduction de celle de Cary, des « Poetical Works of Milton and Young. London, Jas. Blackwood and Co. » Comme les premières Satires, Young la publia chez J. Roberts. Voir l'appendice B.

2. Voir pour les fêtes le journal d'Erasmus Philipps à la date du 28 mars et du 9 avril 1721 et pour la donation Montagu Burrows, the Worthies of All Souls'. London, Macmillan, 1874, in-8°, p. 391. D'après les registres d'All Souls', le duc de Chandos avait pris en location au Collège la propriété de Kingsbury Manor.

exprimant sa douleur pour la perte d'un ami, sa sympathie pour l'affliction du père. On trouve peu de traces d'exagération dans les sentiments, le style est harmonieux et facile et le ton général à la fois digne et recueilli. Au point de vue du mètre, c'est un des seuls essais du poète en octosyllabes iambiques avec les stances déjà signalées sur la comtesse de Portland¹.

La mort de George I^{er}, le 11 juin 1727, donna de nouvelles espérances à Young, en raison de ses attaches avec la famille de la princesse de Galles, devenue la reine Caroline. S'il ne prit pas part au tournoi poétique provoqué par cet avènement, et où Rich. Savage², d'après le D^r Johnson, remporta le prix, c'est qu'il se crut sans doute empêché de le faire par sa qualité d'ecclésiastique ou qu'il attendit pour voir ce qu'il adviendrait de Sir Robert Walpole, son bienfaiteur. Mais il se dédommagea de son silence quand George II, dans son premier discours du trône du 27 janvier 1728, recommanda au Parlement une série de mesures en faveur de la marine royale, telles que l'augmentation des effectifs, la suppression du recrutement violent par la « presse » et l'agrandissement de l'hôpital de Greenwich en vue de recevoir les matelots invalides. Personne ne s'étant emparé de ce sujet, notre auteur emboucha la trompette lyrique avec une ardeur juvénile. Il faisait, il est vrai, suivant son habitude, un usage habile de ses réserves littéraires, car il indique en note que la strophe 44 de son chant, intitulé l'Océan, remonte au début du règne précédent, c'est-à-dire vers 1714 ou 1715, et l'œuvre est d'ailleurs trop longue pour avoir pu être composée en quelques mois. Elle comporte une ode en trente strophes adressée au souverain, un discours sur la poésie lyrique renfermant déjà, sous forme condensée, les idées de l'auteur sur l'originalité et l'imitation, enfin l'Océan, ode en soixante strophes, suivie d'un souhait

1. Un recueil de fables où les personnages sont des vertus et des vices abstraits, *The Passions Personified*, en tétramètres iambiques, que le catalogue du British Museum attribue au poète, n'est certainement pas de lui. Il n'est porté sur aucune bibliographie relative à Young et serait un ouvrage posthume, alors que notre auteur fit expressément détruire tous ses manuscrits après son décès.

2. Peu après, quand le poète fut mis en prison pour le meurtre de Sinclair, le 20 novembre 1727, Young, d'après Spence, alla lui porter un secours de la part de Pope et probablement lui vint en aide de son côté.

en treize, où il aspire soi-disant après la retraite et le repos des champs¹. C'est la partie critique qui offre le plus d'intérêt parce qu'elle montre combien Young hésita avant d'aborder un genre qui ne convenait pas à son talent², et comment, après une étude préalable des modèles grecs et latins, il s'arrêta au mètre employé par Dryden dans son Ode pour la fête de sainte Cécile, mètre dont on trouverait difficilement l'équivalent dans l'antiquité classique.

Il semble que cette pièce de vers si faible et indigne du poète, ait contribué à son avancement. En effet, le 30 avril 1728, suivant l'indication de la *Biographia Britannica*, il fut nommé chapelain de George II. C'était, il est vrai, un poste non rétribué, mais qui lui donnait accès à la Cour et, pendant son mois de service, à un moment agréable de l'année, en juin, il avait pour collègues le Dr Newcome, le Dr Wm Day et le Dr John Harris, sans doute son beau-frère de Chiddingfold³. Occupant une position aussi honorable, il devait apparemment parvenir sans retard à l'épiscopat, d'autant plus que, comme il le rappelle en 1758 au duc de Newcastle, tous les autres chapelains du prince et de la princesse de Galles furent promus bientôt après le début du nouveau règne. Pourquoi, dans son cas, se contenta-t-on d'une nomination purement honorifique et qui ne conduisit à rien de mieux ? Plusieurs explications ont été proposées à ce sujet. D'après R. Anderson⁴ le roi, quand on lui parlait d'Young, répondait sèchement : « Il est titulaire d'une pension. » Pour d'autres, il aurait prêché un sermon qui déplut au souverain, et l'on racontait qu'un jour, à la chapelle royale, se voyant impuissant à retenir l'atten-

1. Cette œuvre parut à Londres chez Th. Worrall avec cette indication « par l'auteur de la *Passion Universelle* » et l'éditeur le fit inscrire le 13 juin 1728 sur le registre de Stationers' Hall.

2. Peut-être l'idée de son ode lui fut-elle suggérée par une ballade composée sur le discours royal. Voyez la correspondance de M^{rs} Delany qui écrit le 29 février 1727-28 à M^{rs} Anne Greville... « Let me know whether you have seen the ballad on the king's speech; if not, I will send it you... »

3. Voir la *Magnae Britanniae Notitia* de J. Chamberlayne pour 1720, part. II, book III, p. 256 où Young figure en juin parmi les chapelains ordinaires du roi « waiting in their appointed months; no salary. »

4. R. Anderson's *Poets of Great Britain*, vol. X. *Life of Young*, p. X.

tion de Sa Majesté, le prédicateur avait fondu en larmes¹. Le point faible de ces anecdotes qui ne reposent sur aucune preuve, c'est qu'elles prétendent rendre compte d'une quasi disgrâce par la seule action de George II qui, on le sait, suivait la direction de la reine Caroline, influencée à son tour par le premier ministre. C'est de ce côté qu'il faut rechercher les causes de l'oubli volontaire qui récompensa les efforts et les services de notre auteur.

Or, nous avons à ce sujet un témoignage contemporain très explicite et qui, chose curieuse, n'a jusqu'ici attiré les regards d'aucun critique littéraire. Il s'agit d'une lettre adressée de Kilkenny en Irlande par Benjamin Victor² au mois d'avril 1756 à son correspondant Rich. Griffith, qui l'avait entretenu du Centaure non Fabuleux d'Young. Apostrophant ce dernier à propos d'une remarque du livre, Victor s'écrie : « L'expérience, dites-vous, n'est pas le fruit de l'action, mais de la réflexion qui l'accompagne.. — C'est vrai, trop vrai, mon cher docteur, — car c'est une seule action inconsidérée, à laquelle vous engagea votre faux ami Pope, votre visite à la ferme de Dawley auprès de Bolingbroke (chez qui vous avez passé une semaine et d'où vous êtes revenu enchanté de votre hôte, à un moment où il était lui-même engagé dans une querelle de presse avec votre Mécène Walpole), c'est par vos réflexions sur cette action que vous avez acquis l'expérience qui vous découvrit manifestement votre erreur; car vous devez à cette seule fausse démarche le fait que vous descendrez dans la tombe sans porter le titre de Très Révérend Père en Dieu, Edouard, évêque de — » Il ajoute encore : « J'étais alors intime avec le D^r Young et je l'avertis du danger qu'il courait, et à quoi fit-il ce sacrifice? — à l'esprit séduisant de Bolingbroke... » Quelles que soient les erreurs de B. Victor sur la biographie du poète en général, et elles sont nombreuses³, il n'a pas pu se tromper sur des détails aussi précis et aussi personnels.

1. Anecdotes of distinguished persons... by Wm Seward, 1804, op. cit., vol. II, p. 311.

2. Original Letters, dramatic pieces and poems by Benjamin Victor in 3 vols. London, T. Becket, 1776, in-8°, lettre C. dans le vol. I, p. 266, etc.

3. B. Victor déclare que son ami entre dans les ordres pour prendre possession de la cure de Welwyn, vacante en 1730 seulement. Il en fait un agrégé de Brasenose College et ajoute qu'il épousa la fille du comte de Leicester. C'est ce qui ôte toute

Nous pouvons d'ailleurs fixer approximativement la date de l'incident rapporté dans cette lettre et en contrôler la véracité par d'autres indices concordants. Pope, on l'a vu, était en relations très suivies avec notre auteur vers cette époque. Quant à Lord Bolingbroke, il s'établit à Dawley, près d'Uxbridge et non loin de Twickenham, vers la fin de 1725. Sa rupture éclatante avec Walpole eut lieu au commencement de 1726-27¹, au moment où les liens d'amitié se resserraient entre B. Victor et Young, mais la mort de George I^{er} mit fin à ses intrigues pour un temps. Le poète était encore en faveur au mois d'avril 1728 puisqu'il fut nommé chapelain royal. C'est quelques mois plus tard, lorsque le vicomte préparait ses attaques contre le ministère dans le *Craftsman*, qu'il dut commettre la maladresse dont il eut tant à se repentir par la suite. Bien des circonstances accessoires viennent confirmer le récit. C'est le ton attristé et presque désespéré du sermon sur l'Appréciation Véridique de la Vie Humaine, également publié en 1728 et dont la longueur prouve qu'il a été remanié et augmenté avant l'impression. C'est le fait significatif que désormais Young ne dédie plus une seule œuvre à son ancien bienfaiteur et ne cite plus son nom. Enfin, c'est à partir de cette année qu'il suit l'évolution des autres hommes de lettres et se rallie à la politique d'opposition du prince de Galles, Frederick. Benj. Victor, à notre avis, fournit la seule explication vraisemblable et suffisante de tous ces phénomènes. Il n'y a donc aucune raison pour récuser son témoignage.

Ayant perdu tout espoir du côté de Walpole, le chapelain royal se tourna vers la cour. Il fit paraître, en 1728, un sermon qu'il avait prêché à l'église St. George, près de Hanover Square, peu après la mort du feu roi, et le dédia sous le titre de « Justification

valeur à son assertion, si intéressante sans cela, que le poète eut de sa femme « une fille tendrement aimée dont il pleure la mort dans ses *Pensées Nocturnes*. »

Au reste la lettre C qui donne ces détails doit être mal datée ou avoir été remaniée, car il y est question de la mort d'Young (en 1756!) et pourtant l'écrivain termine en déclarant qu'il prendra des informations au sujet de son vieil ami lors de son prochain voyage en Angleterre.

1. Voir l'article de M^r Leslie Stephen sur Henry St John, Viscount Bolingbroke, dans le *Dict. of Nat. Biogr.* vol. L.

de la Providence ou Appréciation Véridique de la Vie Humaine¹ » à la reine Caroline. Il lui annonce un traité plutôt optimiste sur les passions, mais se laisse entraîner dans le courant de l'ouvrage par la tristesse qu'il ressent à voir son talent méconnu et son ambition trompée, alors que d'autres, bien plus médiocres, reçoivent toutes les faveurs. La souveraine, dispensatrice des places sous George II, dont la seule recommandation sur son lit de mort fit parvenir le modeste Joseph Butler à l'épiscopat, pouvait réparer l'injustice dont souffrait Young. Mais elle ne semble pas avoir entendu son appel. Il l'avait sans doute offensée par les allusions élogieuses, certaines, ou supposées telles², dans ses Satires, en l'honneur de sa rivale, M^{rs} Howard, la favorite du monarque, et par son hommage à Sir Spencer Compton, odieux à la reine pour le même motif³. Peut-être éprouvait-elle pour un ecclésiastique auteur de pièces de théâtre la même répugnance que montra plus tard l'évêque Warburton, dont un critique a dit finement qu'il ne semble jamais avoir assisté à une représentation donnée par son ami Garrick⁴. Mais surtout elle soutenait auprès de son mari l'influence de Sir Robert Walpole, dont la figure imposante domine le règne de George II, et la volonté du ministre faisait loi.

Le poète dut chercher des compensations dans le succès qu'il obtint auprès du grand public. Ce discours, qui semble un développement de la triste pensée de Thomson⁵ quand il parle de « ces temps de fer, cette lie de l'existence, où l'esprit atteint a

1. La *Biographia Britannica*, et d'autres biographes après elle, séparent à tort les deux titres pour en faire des ouvrages distincts.

2. Il y a au Brit. Mus. un exemplaire de la 2^e édit. complète des Satires (London, J. Tonson, in-8°, 1728) avec notes manuscrites de H. W., sans doute l'édition annotée par Horace Walpole dont parle Allibone dans son *Critical Dictionary of Engl. Literature*. Le commentateur, qui répète naturellement l'interprétation du grand monde et de la cour, applique à M^{rs} Howard, la future comtesse de Suffolk, non seulement Sat. IV, v. 208 où Dodsley indique Lady H. Harley, mais encore Sat. V, 343-65 où Ebert propose étrangement Carolina, et les autres critiques Dorset.

3. Voir Dict. of Nat. Biogr., vol. LIX, p. 191.

4. The Private Correspondence of Dav. Garrick. London, 1831, in-4°, vol. I, p. 63, note.

5. Thomson's Seasons, éd. J. Logie-Robertson. Oxford, Clarendon Press, 1891, in-8°. Spring, v. 273-80.

perdu l'accord des facultés harmonieuses dont résulte l'âme du bonheur, où tout en nous manque d'équilibre, où toutes les passions ont brisé leurs chaînes pendant que la raison, à moitié éteinte, impuissante ou même complice, contemple l'affreux désordre, » eut trois éditions en deux ans ¹, sans compter les éditions complètes où il fut compris. On attendit avec impatience la suite annoncée par Young et qu'en 1754 un certain D^r Hill crut pouvoir y ajouter (dans un tout autre esprit, il est vrai) pour répondre à la curiosité des lecteurs. L'opinion de la Biographia Britannica, que la Justification de la Providence avait été « évidemment écrite *con amore*, et constituait en réalité la meilleure œuvre en prose » de l'écrivain, était partagée par les contemporains, et si les suffrages populaires eussent pu le faire parvenir à l'épiscopat, il y serait arrivé sans peine après avoir publié ce beau sermon.

Au reste, sa renommée de prédicateur était désormais si bien établie qu'il fut, à quelques mois de là, invité à prêcher devant le Parlement, le 30 janvier 1728-29, jour anniversaire de l'exécution de Charles I^{er}, dans l'église de St. Margaret à Londres. Il prit pour texte « Honorez le roi » (I. Pierre, II. 17) et son auditoire, malgré la longueur de quelques développements, resta sous le charme de son éloquence. Le lendemain, vendredi 31 janvier ², la Chambre des Communes au début de sa séance, lui vota des remerciements, qu'elle chargea MM. Dodington, Carey et Gibson de lui transmettre en le priant de publier son discours. Young se rendit aussitôt à ce vœu et fit paraître un opuscule ³ sous le titre d' « une Apologie des Princes ou le Respect dû au Gouvernement. » Dans une dédicace aux députés, qui est datée du 10 février, il leur souhaite le succès dans les négociations engagées avec l'Espagne pour assurer la libre navigation des mers et démontre avec une certaine prolixité que la grandeur humaine

1. La 3^e édit. parut en 1729 chez T. Worrall avec cette indication « by E. Young L. L. D., Fellow of All Souls' College. » Elle porte en note après la préface : « The second Discourse will be publish'd soon. » La seconde édition est de 1728.

2. Ce document a été retrouvé par le D^r Doran. Voir Young's Complete Works, vol. II, p. 380. Il est inscrit dans les Journals of the House of Commons en tête de l'ordre du jour du vendredi 31 janvier 1728-29.

3. Le sermon fut publié en 1729 chez Worrall et porte en tête le rappel significatif de tous les titres de l'auteur.

doit réunir et rendre compatibles la prudence et la vertu. Il adresse ensuite un compliment mérité au président, the Right Honourable Arthur Onslow, élu en 1727 et à qui Thomson allait dédier bientôt son poème sur l'Automne. Nous voyons ici peut-être le commencement de la longue amitié avec le Speaker dont l'affection, ou tout au moins l'aimable protection, ne fit jamais défaut à Richardson et à Young.

Le sermon lui-même, et c'était naturel, ressemble au précédent par le pessimisme qui s'y révèle trop souvent. L'orateur déclare « le bonheur des hommes une illusion dont l'espoir jouit à distance et qui s'écroule dès qu'on s'approche pour entrer en possession. » S'il parle de son époque, il s'écrie tristement : « N'avons-nous pas une pauvreté éprise de luxe, une richesse sordide, une religion timide et une immoralité effrontée, une débauche active, une impiété réfléchie ; la corruption en haut lieu, l'insolence en bas ; une ignominie pleine d'ambition et une repentance criminelle ? le repentir des fautes non commises, cette odieuse interversion du devoir qui nous réunit aujourd'hui ! » Quelques émotions de l'âme sont l'objet d'une étude assez subtile, mais la perspective s'est encore assombrie. S'il est vrai que « la passion de la gloire soit le plus puissant mobile de la vertu dans la sphère du temps, » il n'est pas moins vrai, dit-il, que « tout zèle excessif est de la passion, toute passion est de l'égoïsme, et l'égoïsme ne contribue pas au bien public. » Au point de vue des théories politiques, Young oscille entre l'amour du monarque et l'amour de la liberté. S'il rappelle en termes émus la mémoire du royal martyr, il fait ressortir l'importance de la bonne foi chez le souverain et le respect dû à la vérité avec une insistance telle qu'elle semble une nouvelle condamnation du perfide Charles I^{er}. Il affirme que les sujets renoncent à leur part d'honneurs en faveur du prince qui occupe le premier rang ; mais il ajoute que si le prince, par sa dignité, est isolé et supérieur au reste du peuple, il doit regarder sa couronne comme un dépôt que lui confie le peuple et le salut de ce peuple comme la loi suprême. Young accepte donc en partie seulement la doctrine de Hobbes ; le contrat social, d'après lui, est un contrat double ayant le bien de la nation pour origine et pour but final. Le roi dépasse le commun

des mortels par l'éclat de sa haute magistrature, mais « la dignité suprême est à celui qui encourage le mieux la prospérité publique. » En un mot, Young prend position comme vrai libéral et se rattache aux disciples de Locke.

Ce discours solennel suivi des remerciements de la Chambre des Communes, en majorité formée de Whigs, est pour notre auteur l'événement principal de l'année 1729. Nous perdons quelque peu ses traces à ce moment. Sa lettre du 1^{er} avril ¹ à son ami Spence, professeur de poésie à Oxford, pour lui recommander Thomson, qu'il a promis d'appuyer à l'occasion de la souscription ouverte pour les Saïons, est probab'ement écrite de Londres. Mais le fait qu'après avoir reçu un congé du Collège du 1^{er} septembre au 1^{er} novembre 1727, il ne le renouvelle pas avant le 18 novembre 1729, semble indiquer qu'il réside dans l'intervalle de préférence à All Souls'. Il attendait sans doute qu'un bénéfice ecclésiastique quelconque devînt vacant afin de pouvoir se mettre sans retard sur les rangs. C'est ce qui ressort d'une lettre d'un agrégé, le Dr E. Kinaston, adressée à la date du 29 juillet 1729 ² au Warden Niblett et d'après laquelle Young lui aurait écrit par deux fois pour poser sa candidature à la cure de Locking. Ses sollicitations dans ce cas ayant été inutiles, le poète reprit la lyre avec une insistance fâcheuse pour traiter un sujet d'actualité qu'il crut heureux et nouveau. A l'occasion du retour de George II en Ang'leterre, le 10 septembre 1729, et du traité de Séville qui concluait une paix fragile avec l'Espagne, il s'imagina pouvoir gagner la faveur du monarque et du public en chantant les bienfaits du commerce.

Son œuvre nouvelle, pour laquelle il changea d'éditeur ³, reçut le titre pompeux d' « Imperium Pelagi, » l'empire de la mer, et d'après l'indication « Ode the First, » devait comporter une suite qui ne vint pas. Avec une maladresse insigne, Young prend pour épigraphe les strophes où Horace caractérise la manière fougueuse

1. Spence's Anecdotes, éd. 1820, London, in-8°. Appendice p. 389. Young lui-même figure parmi les souscripteurs.

2. Cette lettre est conservée dans les archives d'All Souls' College,

3. Elle paraît en 1730 chez Lawton Gilliver at Homer's Head against St Dunstan's Church, Fleetstreet.

de Pindare et inflige à ses lecteurs une préface critique où il répète ses idées sur l'originalité et s'excuse de manquer d'ardeur dans un poème trop bref à son avis, bien que beaucoup trop long en réalité. La première ode, la seule achevée, est intitulée *Le Négociant* et dédiée au duc de Chandos. C'est une froide imitation en cinq chants, avec une morale et un épilogue formé par un chœur de Sirènes, de Tritons et de Néréides, des soi-disant compositions pindariques imaginées par Cowley. Il y est surtout question, en un nombre de strophes interminable, avec le style abrupt et le désordre du plan qui paraissaient indispensables à ce genre de littérature, des richesses et de leur emploi, de l'exemple de l'antique Tyr, de l'Angleterre et de ses rivales, de la puissance maritime et de l'excellence du commerce. Malheureusement il ne suffisait pas d'une citation tirée de la 6^e Néméenne du maître thébain, pour animer de son souffle quelques centaines de vers mal conçus et mal rimés, dont Fielding tourna l'emphase en ridicule dans son *Tom Thumb*¹. L'auteur chercha à pallier les défauts, et notamment l'obscurité de l'ouvrage, par des remarques en note et des sommaires explicatifs² et, comme dans ses *Satires*, abusa quelque peu des lettres italiques. Ce luxe de précautions était un aveu de faiblesse et l'on est heureux de voir que le poète eut conscience de sa médiocrité, puisqu'il supprima cette production malheureuse dans son recueil définitif.

Il allait du reste rétablir sa réputation littéraire par ses deux *Épîtres* à Pope qui parurent vers la fin de janvier 1729-30³. Elles prouvent qu'il reste fidèle à ses vieilles amitiés et que sa plume n'a rien perdu de sa force satirique. C'était au moment où Pope, à la suite de la publication de sa première *Dunciade*, était attaqué par la tribu irritabile des écrivailleurs de tout ordre. Mais en se contentant de pseudonymes et en s'abstenant d'indiquer ses vic-

1. Young's Poetical Work. Aldine Edition, Life of Young by the Rev. J. Mitford, vol. I, p. XXXIII. La pièce de Fielding eut un énorme succès puisqu'au 10 juin 1730, d'après les *Memoirs of the Society of Grub Street*, elle en était à sa 33^e représentation.

2. C'est ainsi qu'en tête du chant II il annonce « une digression historique, genre très fréquent chez Pindare. »

3. L. Gilliver les fait inscrire le 24 janvier 1729-30 sur le registre de Stationers' Hall à Londres, en réservant expressément le droit de reproduction qui a dû lui être cédé par l'auteur, peut-être à court d'argent.

times, même par des initiales, Young donnait à son allié une leçon de modération et de prudence. La première épître peut compter parmi ses meilleures œuvres. Si l'on y remarque une facture un peu hâtive et l'emploi trop fréquent d'expressions triviales, on y trouve aussi des portraits fort bien tracés et des recommandations morales dont l'auteur en personne aurait parfois pu faire son profit. C'est ainsi qu'il décrit ironiquement ceux que le besoin ou le désir de briller poussent à se faire imprimer et qu'il déplore l'abus d'un talent gaspillé. Il se moque agréablement de la vénalité des pamphlétaires faméliques et raille en termes plaisants le critique acerbe qu'un « Ulysse ministériel sait dompter avec ses sacs » de numéraire et réduire à résipiscence au moyen de quelques poignées d'or. Enfin reprenant une figure déjà employée par son ami¹, il dépeint la littérature contemporaine comme un Protée qui revêt toutes les formes pour arriver à son but.

La seconde Epître, moins heureuse au point de vue artistique, a un caractère plus grave qui s'accorde mieux avec les fonctions ecclésiastiques du poète. Ecrivant à Oxford il semble vouloir démontrer qu'il est digne de la confiance de son Collège et mérite le bénéfice auquel il désire être nommé. Il blâme la folie alliée au talent² et recommande le sérieux à l'écrivain qui a conscience de sa mission. Il demande que le satirique frappe non des hommes mais des vices et renonce à l'esprit plutôt que d'en faire mauvais usage. Ajoutons que cette pièce de vers est encore intéressante par ses tendances. D'une part notre auteur, s'adressant au chef de l'école classique, paraît se ranger résolument sous sa bannière. Il préconise la clarté du style, la simplicité du sujet, la soumission complète à la raison, accouple les deux noms de Pope et de Despréaux et déclare que la correction de la langue est la grande qualité du XVIII^e siècle, due aux efforts de son ami et à ceux

1. Elle se trouve indiquée dans la *Dunciade*, liv. I, v. 36.

2. Ne fait-il pas allusion au triste sort de Ph. Wharton quand il s'écrie aux vers 75-78: « Et pourtant, fiers de leurs talents, quelques-uns s'affranchissent de la prudence et font les fous, parce qu'ils sont doués de bon sens. Quels exemples encore récents d'hommes conduits à leur perte par leur génie font saigner tous les cœurs. »

d'Addison. D'autre part, il trahit encore ici ses idées personnelles et marque une prédilection croissante, et étrangère à ses prédécesseurs, pour l'originalité. « D'autres savent-ils écrire comme vous ? Abandonnez votre tâche. C'est faire imprimer ce qui depuis longtemps a paru. Si rien de particulier ne pénètre vos travaux, ce sont des copies, et vingt exemplaires nouveaux ne font qu'un seul ouvrage ¹. » Il insiste sur la nécessité de la réflexion et sur l'étude de la nature, qu'il rapproche toutefois, suivant les préceptes de Boileau, de l'observation attentive des mœurs. C'est dire qu'il cherche pour le moment à concilier la tradition du passé avec des aspirations nouvelles.

Young était intervenu avec un certain courage dans la lutte encore indécise et son renfort fut accueilli avec plaisir. Swift parle de lui désormais comme d'un poète de valeur et les Mémoires de la Société de Grub Street inspirés par les amis de Pope le mentionnent avec éloges. Se sentant atteints dans leurs positions, Welsted et Moore Smythe, deux des adversaires les plus acharnés, firent bientôt paraître une réponse à ses *Epîtres* ² en se plaignant qu'il fût entré à son tour dans la lice. Mais l'écrivain n'en avait cure, plus préoccupé, à ce qu'il paraît d'après ses allusions à la situation précaire des hommes de lettres, de son avenir et de l'avancement sollicité que de toute autre chose. Le duc de Chandos, suivant son habitude, avait dû manifester sa reconnaissance pour la dédicace de l'*Imperium Pelagi* par un don généreux. Mais Young voulait plus et mieux. Le 4 février 1729-30 ³ il fait valoir ses droits sur une partie de l'héritage du duc de Wharton et son séjour à Oxford prouve qu'il maintient sa candidature aux bénéfices dépendant d'*All Souls* qui pouvaient devenir vacants. Enfin sa persévérance fut dûment récompensée. Francis

1. Epistle to Pope II, v. 181-84. Déjà en 1725 dans sa *Satire* III, v. 15-24 il condamne la manie de l'imitation.

2. C'était un pamphlet intitulé « One Epistle to Mr A. Pope occasion'd by Two lately published (to be continued) » et qui parut en avril chez J. Roberts, l'ancien éditeur d'Young. Une note à la fin du poème mentionne « The Rev. Dr Edw. Young, who, in this quarrel of the great contending powers in poesy, has been courted by all sides : but some late incidents give a suspicion that he has privately acceded to the *Treaty of Twickenham*. »

3. Ce jour-là il s'explique devant The Master of the Rolls au sujet des largesses du duc de Wharton, comme créancier dans le procès en succession qui allait s'ouvrir.

Ossley, le titulaire de la cure, étant mort dans le courant de 1730, Young fut nommé le 30 juillet recteur de Welwyn dans le comté de Hertford.

Le poste qui lui était ainsi assigné et contre lequel il céda ses revenus d'agréé, passait pour valoir, d'après la *Biographia Britannica*, trois cents livres sterling par an, soit près de quinze mille francs de notre monnaie actuelle (si l'on tient compte de la valeur plus grande de l'argent à cette époque) en plus de la jouissance du manoir et des terres qui s'y rattachaient. C'étaient le vivre et le couvert largement assurés désormais et le poète put songer maintenant à réaliser ses projets d'avenir. Il resta toutefois quelques mois encore à Oxford, où sa signature se trouve le 30 septembre sur le registre des délibérations, et ne fut officiellement installé que le 3 novembre par l'évêque Reynolds¹. Si l'on en croit le témoignage fourni plus tard par un ami intime², il se montra dès son arrivée à la hauteur de sa tâche. Il institua dans sa paroisse des offices tous les dimanches dans l'après-midi ainsi que le mercredi, le vendredi et les jours de fêtes religieuses. C'est-à-dire qu'il se conforma strictement aux obligations imposées par le rituel de l'église anglicane et fit preuve de moins de relâchement que son prédécesseur dans l'exercice de ses fonctions. Mais les devoirs de sa charge étaient relativement légers dans un petit village de quelques centaines d'habitants, dont le nombre n'a pas diminué mais s'est plutôt accru depuis le XVIII^e siècle, et le loisir ne lui manquait pas pour ses travaux littéraires.

Pour un ami de la nature la nouvelle résidence du poète offre bien des charmes. Welwyn est située dans une vallée verdoyante arrosée par le Lea qui court se jeter dans la Tamise. De tous côtés s'élèvent des collines aux pentes douces et boisées. Sur le terrain légèrement ondulé que coupent des chemins creux bordés de haies, on aperçoit des champs de céréales et de belles prairies parsemées de bouquets d'arbres qui arrêtent le regard. L'horizon

1. *The History and Antiquities of the County of Hertford*, by Rob. Clutterbuck. London, J. Nichols, 1821, 2 vols. gr. in-fol., vol. II, p. 499.

2. Voir *The Gentleman's Magazine*, vol. LII, p. 70, etc.

est borné et le tableau restreint, mais l'œil se repose avec plaisir sur les courbes gracieuses du paysage et les couleurs s'y fondent si harmonieusement qu'il en ressort une impression d'intimité et d'apaisement. Young, habitué au milieu citadin et bruyant d'Oxford et de Londres, était un peu vieux déjà pour subir tout l'attrait de la campagne. Les contemporains en firent déjà la remarque. « Un ami de mon père, raconte Lætitia Hawkins¹, visita Welwyn peu après la mort du poète, désirant contempler le milieu naturel où s'était formé son esprit. Ce milieu était sans analogie avec son tour de pensée. » La jeunesse de notre auteur s'était en effet passée ailleurs. Mais il dut apprendre dans sa paroisse rurale, si isolée, malgré sa proximité de la grande ville, à connaître et à estimer davantage la solitude qui le forçait à se replier sur lui-même, et la méditation journalière qui accroissait l'indépendance de son jugement et son originalité.

En acceptant sa cure Young disait adieu, sans qu'il s'en doutât, à la vie active et agitée de la ville et de la cour. Si par instants il s'y replongea et si ce milieu troublé conserva toujours pour lui une étrange fascination, son village devait pourtant le reprendre et le rendre à la vie contemplative. Mais sa première année de Welwyn fut une période de transition où ses intimes² lui apportaient l'écho des bruits de la cité, et la perspective d'un mariage heureux remplissait son esprit. Il s'était fiancé à une veuve d'âge presque mûr, Lady Elizabeth Lee, qu'il connaissait apparemment depuis fort longtemps³ et dont la grâce aimable avait gagné son cœur. Celle-ci, si l'on en croit la seule anecdote qui reste sur cette époque⁴, se trouvait avec une amie parmi les hôtes du pres-

1. *Memoirs, Anecdotes, Facts and Opinions collected and preserved by Laetitia Matilda Hawkins*. London, Longman, Hurst, Rees, etc., 1822, in-8°, vol. I, p. 169, note.

2. Pope y fit peut-être une apparition, car il écrit le 29 octobre 1731 à Aaron Hill en lui rappelant qu'il l'a vu pour la première fois chez le Dr Young. Voir *Pope's Works*, op. cit., vol. X, p. 35.

3. Elle était la sœur du comte de Lichfield dont Young avait pu faire la connaissance à Oxford. Erasmus Philipps, le 18 sept. 1722, parle du comte et de la comtesse comme assistant au bal que le duc de Wharton donnait à Bicester et le comte prit part, le 28 mars 1721, à une chasse au renard dans les environs de Woodstock avec un autre ami d'Young, le marquis de Carnarvon.

4. *The Scots' Magazine*, vol. XLVI, p. 512.

bytère. Un jour que le poète se promenait avec elles dans le jardin, l'annonce d'une visite importune vint troubler un délicieux entretien. « Dites, répondit Young au domestique, que je suis trop agréablement occupé pour songer à autre chose. » Mais il s'agissait d'un personnage considérable, d'un Mécène qu'on ne pouvait éconduire, G. Bubb Dodington ou Arthur Onslow peut-être, et les dames insistèrent pour qu'il acceptât l'entrevue. Enfin elles le prirent chacune par un bras et l'emmenèrent jusqu'à la porte du jardin. Là Young s'arrêta avant de céder, salua profondément, et mettant la main sur son cœur d'un geste expressif qui lui était familier, il protesta en ces quelques vers improvisés : « Ainsi parut Adam, quand il fut chassé du jardin d'Eden, ainsi il résista à l'ordre venu du ciel. Comme lui je pars, mais il me répugne de partir. Comme lui je pars, car des anges nous ont chassés l'un et l'autre. Il eut un sort affreux, le mien est plus pénible encore. Son Eve l'accompagnait, la mienne ne me suit pas ¹. » Admettons que les distiques aient eu besoin d'être retouchés, l'idylle en est-elle moins charmante ?

C'était du reste un mariage d'inclination qu'il faisait. Lady Elizabeth Lee, née le 26 mai 1693, était fille d'Edouard-Henri Lee, nommé Comte de Lichfield le 5 juin 1674 ² et de Charlotte Fitz Roy, enfant illégitime de Charles II et de la duchesse de Cleveland. Elle avait épousé à Clewer le 31 août 1717 son cousin Francis Henry Lee, plus âgé qu'elle de deux ans, qui obtint la charge de Maître des Jeux Royaux (Master of the Revels) en 1725 et le brevet de lieutenant-colonel du 4^e régiment d'infanterie le 31 mars 1727 ³. Son mari était mort à Londres dans sa

1. « Thus Adam look'd when from the garden driv'n,
And thus disputed orders sent from Heav'n :
Like him I go, but yet to go am loth;
Like him I go, for angels drove us both.
Hard was his fate, but mine still more unkind;
His Eve went with him, but mine stays behind. »

2. The Herald and Genealogist, London, J. G. and R. C. Nichols, 1866, in-8°, vol. III, p. 481. Elle était le quinzième enfant de son père qui en eut dix-sept.

3. Tous ces détails se trouvent dans un ouvrage assez rare intitulé The History, Description and Antiquities of the Prebendal church of the Blessed Virgin Mary of Thame etc., by the Rev. F. G. Lee, D. D., in-4°, p. 635, 1883.

résidence officielle de Somerset House en 1730 et fut enterré le 29 mars à Saint-Mary-le-Strand. Il la laissait avec un fils, Charles Henry Lee, d'environ douze ans, et deux filles, Elizabeth Lee, probablement sœur jumelle de Charles, et Caroline Lee, un peu plus jeune ; mais elle était presque sans ressources, puisqu'au dire d'un témoin contemporain ¹ la pauvre femme était « beaucoup à plaindre, vu qu'elle reste avec trois enfants à nourrir et sans un centime pour vivre. » On voit ce que devient l'insinuation de Herbert Croft comparant le cas d'Addison à celui d'Young à qui, prétend-il, cette alliance aristocratique aurait été très profitable. Nous savons d'autre part que Lady Lee passait pour laide aux yeux de son neveu Lord Baltimore, plus tard ami intime et gentilhomme de la chambre du Prince de Galles Frederick, et qu'elle souffrait encore des suites d'un accident à la jambe. Ce n'est donc pas l'intérêt, ni même le charme de la beauté physique, qui a déterminé le choix du poète, mais bien cette douceur remarquable de caractère et ces dons de l'esprit que relève la *Biographia Dramatica* chez l'aimable veuve et auxquels Young rend un hommage attendri au début de sa sixième Nuit.

Le mariage placé par Herbert Croft en mai 1731 eût lieu le 27 de ce mois et la date en fut sans doute avancée pour permettre à Lady El. Lee de s'installer sans retard à Welwyn ². Au reste des démarches avaient déjà été faites pour la mettre, au moins provisoirement, à l'abri du besoin et l'on peut croire que notre auteur par ses relations à la cour n'y resta pas étranger. Un document officiel jusqu'ici inconnu et que nous avons retrouvé au Record Office de Londres ³ indique en effet qu'elle reçut une pension de cent livres par an devant partir du 24 juin 1730 (c'est-à-dire du jour de la saint Jean). Le décret royal est du

1. The Autobiography and Correspondence of Mary Granville [M^{rs} Delany], op. cit., vol. I, p. 253 et aussi pp. 192 et 231. La lettre citée est datée (évidemment par erreur) du 20 décembre 1729.

2. La famille d'Young et celle des Lee avaient pu se connaître depuis longtemps par l'intermédiaire des Wharton, la première femme du futur marquis, Anne Wharton, étant fille et co-héritière de Sir Henry Lee de Ditchley dans le comté d'Oxford. Une branche de la famille Lee occupe encore les mêmes terres.

3. Record Office. Treasury, Kings' Warrant Books 30, p. 96. Voir Appendice D.

2 décembre suivant, il est contresigné par Rob. Walpole, G. Dodington, le protecteur d'Young, Wm Clayton et Wm Yonge. L'identité de la titulaire est démontrée par les comptes annuels de la Trésorerie (Audit Accounts) où la pension de cent livres figure régulièrement au nom de Lady Elizabeth Lee et cesse par suite du décès le 29 janvier 1739-40, époque de sa mort d'après le registre paroissial de Welwyn. C'était la juste récompense des services du premier mari et la reine Caroline intervint peut-être aussi en faveur de la mère de sa petite filleule, Caroline Lee. Mais l'union avec Ed. Young assurait à la pauvre veuve quelque chose de mieux que l'indépendance pécuniaire, à savoir un époux plein de tendresse et un père pour ses enfants.

Le poète lui-même goûta si bien les charmes de la vie conjugale, qu'il perdit pour un temps jusqu'au goût du travail qui ne lui avait jamais fait défaut. Pendant quelques années, à l'exception de deux odes malheureuses, les seuls événements de son existence furent des événements de famille. Il lui naquit un fils, en 1732, comme l'indique l'acte de baptême que nous transcrivons d'après le registre de St Mary-le-Strand, à Londres : « June 20th 1732. Frederick Young son of y^e Rev. Edward Young L.L.D. and Lady Elizabeth in Somerset House. » Ce document est intéressant à la fois parce qu'il rectifie de nombreuses erreurs de date commises par les biographes précédents¹ et parce qu'il indique la faveur dont jouit la famille Lee auprès de la cour. En effet la mère occupe, à l'occasion de la cérémonie, l'ancienne résidence officielle de Somerset House et l'enfant, nous le savons par Herbert Croft, eut pour parrain le Prince de Galles lui-même, dont il reçut le nom². C'est un indice analogue que fournit un peu plus

1. H. Croft indique juin 1733, alors qu'il aurait dû être bien renseigné. Le Dr Doran donne la même date, peut-être d'après Croft, ou parce qu'il hésite pour le mariage d'Young entre mai 1731 et avril 1732. [The Complete Works of E. Young, op. cit., vol. I, Life of Young, pp. li et liii].

Il est curieux de noter que le baptême est porté sur les registres de Winchester College comme étant du 14 sept. 1732 [Winchester Scholars par T. F. Kirby, op. cit., p. 245].

2. Au mois de février précédent le prince de Galles et le duc de Richmond avaient été parrains et la Princesse Royale marraine de Frederick Calvert, fils de Lord Baltimore.

Life and Corresp. of Mary Granville, op. cit., vol. I, pp. 247-48.

tard, le 22 octobre, la nomination par le duc de Grafton du jeune Charles Henry Lee ¹ (encore dans sa quinzième année) pour succéder à son père comme Maître des Jeux Royaux (Master of the King's Revels). A ne consulter que les apparences, on croirait que la fortune d'Young se relève et qu'il peut compter maintenant sur l'appui de puissants protecteurs.

Il ne devait pas en être ainsi cependant, sans doute à cause de ses relations avec le Prince de Galles, hostile au gouvernement de Walpole, car c'est vers cette époque que l'auteur chercha le succès et l'avancement par d'autres voies. Comme Swift, il s'adressa à l'une des dames d'atours de la reine, M^{rs} Howard, plus tard Comtesse de Suffolk, remarquable par l'esprit et la bonté et reconnue universellement comme favorite de George II. Sa lettre, découverte et publiée en 1824 par M^r Croker dans la correspondance de la comtesse ² est bien la plus curieuse que nous possédions de lui. Elle semble plus facile à dater maintenant que l'on sait à quel moment est né notre poète. Celui-ci dit en effet : « Quant à l'âge, je viens d'atteindre la cinquantaine, » c'est-à-dire, s'il ne se trompe pas dans son assertion, qu'il écrit dans le courant de 1733. Il déclare de plus — et ceci confirme notre conjecture — qu'il a été près de sept ans au service de Sa Majesté ³, qu'il a perdu trois cents livres par an en y entrant (sans doute pour avoir refusé un bénéfice offert par son Collège), et qu'il a prouvé son zèle pour la couronne en dédiant un certain nombre de ses œuvres aux souverains. Enfin, n'ayant plus la faveur de Sir Rob. Walpole, il se plaint qu'il vaille mieux rendre hommage aux ministres qu'à la famille royale. Sa pétition au roi, empruntant cette route étrange qui ne fait pas honneur au ministre de l'Evangile, resta sans effet. L'exemple même du doyen

1. The History of the Prebendal Church... of Thame, op. cit., p. 635.

2. Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk etc. by J. W. Croker. London, J. Murray, 1824, gr. in-8°, vol. I, p. 284.

3. Ceci permettrait de reporter la lettre vers le mois de juin. La mention de Lord Townshend n'infirme pas, comme on l'a pensé, nos conclusions, car, bien qu'il dut quitter le ministère en 1730, ce seigneur n'en conserva pas moins certaines charges à la cour, notamment celle de conservateur des joyaux de Sa Majesté, qu'il ne déposa qu'en 1739.

de St Patrick aurait pu le mettre sur ses gardes, car, ainsi que Sir W. Scott l'a fort bien remarqué ¹ à propos de M^{rs} Howard : « Comme elle avait toutes les apparences de l'influence, plusieurs courtisans recherchèrent ses bonnes grâces, moyen sûr, pensaient-ils, pour obtenir de l'avancement. Ils furent invariablement déçus, car l'influence de la reine Caroline, toujours prédominante sur son mari, s'exerçait en secret contre ceux qui prenaient ce sentier de contrebande pour arriver à la faveur. » Si le bruit de sa démarche parvint à la cour, on s'explique facilement qu'il se soit fermé sans retour la porte d'accès des honneurs ecclésiastiques.

Son effort désespéré pour se rappeler au roi qui l'oubliait n'ayant pas réussi, Young songea à se faire connaître à nouveau du public lettré. Reprenant en mains sa lyre discordante, il publia, en 1733, une première ode dédiée à Voltaire ², dont Aaron Hill venait de traduire la *Zaïre* en anglais. Il est manifestement en froideur avec le poète de Paris, dont il a la maladresse ou la malice de citer la tentative malhabile dans le domaine de l'épopée et la critique de Milton, sans parler d'une allusion ironique, sans doute ajoutée plus tard, au patronage de son royal ami, Frédéric II de Prusse. Ce préambule aimable concorde avec les deux chants qui le suivent. Le premier célèbre en strophes qu'aucun souffle d'inspiration ne relève, la juste fureur du matelot britannique contre les prétentions espagnoles et décrit avec un manque de tact étonnant une recette mythologique pour les foudres navales qui feront l'effroi de la France. Le second, plus impertinent encore pour le royaume d'Outre-Manche, contient la prière du marin anglais à la veille d'une bataille, et demande à Dieu que George le Juste puisse réprimer l'orgueil des Bourbons et rendre la paix permanente. Cette composition insipide et mesquine

1. The Works of J. Swift, édit. de Sir W. Scott, op. cit., vol. XVII, p. 56, note.

2. Voltaire qui était en relations suivies avec les littérateurs anglais et que Thomson avait vu à Paris en 1730, fit jouer, le 13 août 1732, sa *Zaïre* qui rappelait l'*Othello* de Shakespeare et par là même se rapprochait de la *Vengeance* d'Young. La pièce obtint un grand succès et l'épître à M. Falkener qui la précédait et qui parut en 1733, contenait d'assez vives critiques du théâtre anglais, pouvant fort bien s'appliquer aux tragédies de notre auteur. Inde iræ! Sa dédicace est adressée à M. Voltaire [sic].

n'était probablement pour l'écrivain qu'un moyen de flatter le monarque et la nation. Le châtement mérité qui l'atteignit fut l'échec le plus complet.

Malheureusement, l'année suivante, Ed. Young crût devoir récidiver. Le discours du trône adressé au Parlement le 17 janvier 1733-34, faisait allusion à la politique extérieure et réclamait l'augmentation des effectifs et des crédits de la flotte. De là une ode nouvelle : « Le Débat sur les Affaires Etrangères (The Foreign Address) ou le Meilleur Argument pour la Paix » aussi médiocre que l'autre. Reprenant en partie les images et les expressions de son poème intitulé « Le Ravissement du matelot anglais, » l'auteur évoque les grands capitaines du passé, donne une description pompeuse de la construction des navires avec leurs engins de guerre et montre la supériorité des combats modernes sur ceux de l'antiquité. Il vante enfin les bienfaits de la paix à laquelle il convie les souverains et leurs ministres. Mais ces vers torturés et raboteux ne satisfont même plus leur auteur qui dit à ses héros : « Si je savais chanter aussi bien que vous avez lutté, j'élèverais un monument de la pensée brillant de l'éclat du soleil. » Assagi par l'expérience il renonce, s'écrie-t-il, à Clio, malgré les applaudissements que des rois¹ lui ont accordés. Le public en tout cas fut plus réservé et Young, revenant à la raison, fait ses adieux à la « lyre pacifique. »

Il est évident par ces essais malheureux que le poète, n'étant plus autant en contact avec la capitale, perdait le sentiment de ce qui faisait son originalité littéraire. Aux yeux de ses contemporains, il commençait à se singulariser et même à paraître naïf. C'est, avec une pointe de jalousie en plus, l'impression que nous donne une anecdote railleuse de Pope², devenu son rival³ dans

1. Serait-ce George II qui désignait tous les poètes du nom général de bouffons (buffoons), à ce que dit *The Annual Register* de J. Dodsley, année 1765, p. 31-36 ? Ce n'était certainement pas Robert Walpole, appelé par Swift « the poets' foe, » l'ennemi des poètes. Plus tard Young, par un scrupule qui fait honneur à son goût ne voulut pas laisser insérer son ode dans la collection de ses œuvres en 4 vol., publiée de son vivant.

2. La lettre en question où le nom du personnage décrit et la date font également défaut, parut pour la première fois en 1737, parmi les « *Letters to Ladies* » de Pope. *The Works of Al. Pope*, op. cit., vol. X, p. 261.

3. N'oublions pas que quand l'Essai sur l'Homme parut sans nom d'auteur en 1732, il fut entre autres attribué à Young [*Rufhead's Life of Pope*, 1769, p. 261, note]. Il en parut même une édition à Dublin avec son nom.

le domaine de la satire, et dont le D^r J. Warton confirme l'allusion à Young. La voici dans les termes mêmes du narrateur ironique : « Mon souper fut aussi étrange que mon dîner. Je le pris avec un grand poète et fabricant d'odes (c'est-à-dire avec un grand poète dément ou dévoyé). Il m'arriva affamé, non faute de repas (car cela, je ne m'en moquerais pas) mais faute d'avoir pensé à dîner. Il s'attaqua avec fureur aux restes grillés d'une épaule de mouton, communément appelée omoplate ; il déclara n'avoir jamais rien goûté d'aussi exquis, me supplia de lui dire quelle partie de la bête c'était, s'étonna de n'en avoir jamais entendu le nom ou de ne l'avoir pas vu à d'autres tables, et voulut savoir comment il pourrait indiquer à son boucher de lui couper désormais le même morceau. Et pourtant cet homme, si ignorant en fait de boucherie moderne, a charcuté une cinquantaine de héros et mis en pièces cinq ou six malheureux amants dans toutes les tragédies qu'il a écrites. » Cette description curieuse, où perce, malgré l'aimable mépris pour des vers mal tournés, l'estime dépitée d'un confrère en poésie, prouve chez notre auteur une simplicité et un détachement des usages du monde que son séjour à la campagne avait dû produire ou augmenter.

L'existence heureuse et retirée qu'il menait à Welwyn continua pendant quelques années sans incidents notables. Il se laissa peu à peu oublier et ne s'occupa guère que de sa tâche de pasteur et de ses charges de famille. C'est sans doute vers 1735 que Charles Henry Lee, suivant l'exemple de son père, entra dans l'armée¹. Vers la même époque, l'aînée des deux filles, Elizabeth, fut demandée en mariage par Henry Temple, fils du Vicomte Palmerston, d'East Sheen, dans le comté de Surrey², et de sa première femme, Ann Houblon. La cérémonie nuptiale eut lieu le 18 juin 1735, et pendant quelques mois, le bonheur d'Young et de sa femme sembla se refléter dans celui du jeune ménage. Mais des germes latents de consommation se développèrent bientôt chez M^{rs} Temple et rendirent nécessaire un voyage à l'étranger. On partit donc pour

1. Ce détail et quelques autres, de grand intérêt, sur la famille du poète sont donnés par un ami intime dans *The Gentleman's Magazine*, vol. LII, p. 70.

2. Henry Temple, le père, fut créé baron Temple et vicomte Palmerston le 12 mars 1723.

le midi de la France et, s'il est permis de le conjecturer d'après le double récit du *Gentleman's Magazine* et de H. Croft, ce fut dans l'automne ou vers la fin de l'été de 1736¹. La malade était accompagnée de son mari, de sa mère, d'Ed. Young et peut-être encore d'un ami de la famille. Elle faisait sans doute de petites étapes journalières coupées par des intervalles de repos. De la sorte elle atteignit Lyon, quand son état empira soudain. Les recherches faites en 1835 par un médecin lyonnais, M^r Ozanam, et complétées par M^r Breghot du Lut², fournissent la conclusion tragique. M^{rs} Temple expira le 8 octobre 1736. C'est ce que prouve un acte copié dans le registre des décès de protestants étrangers retrouvé dans les archives de l'Hôtel de Ville. Ce document établit que l'inhumation eut lieu le dix octobre sur les onze heures du soir (règlement en usage dans le cas d'hérétiques), par ordre du Prévôt des marchands, dans le cimetière de la colonie suisse³. Les frais s'élevèrent à 729 livres 12 sols que paya M^r Temple, seul grief, dit M^r Breghot du Lut, dont le poète ait eu à se plaindre, et que sa troisième Nuit transforme en un refus de sépulture. Tout enfin se passa régulièrement et la tombe fut même recouverte d'une tablette de marbre noir dont l'inscription latine, transcrite par les érudits déjà nommés, relate la haute naissance de la morte, son triste sort et l'affliction ainsi que la parenté du mari⁴.

1. Un ami d'Young ayant composé, en 1736, une pièce de vers élogieuse insérée par Is. Reed dans le 6^e vol. des œuvres de notre auteur avec la signature J. Banks et ce titre « To the Author on his Last Day and Universal Passion, » il est probable qu'au début de l'année le poète n'avait pas quitté l'Angleterre.

2. Le document se trouve dans les Archives de l'état civil de Lyon. Registre du culte protestant, p. 49, et l'acte est signé Para, prêtre économe. Voir les Nouveaux Mélanges sur Lyon, par Bréghot du Lut [Bibl. Nat., L^k 74,308] et l'ancienne Revue de Paris, t. LXXVI, p. 176. « Tombeau de Narcissa » par A. de Terrebasse. L'intervalle de deux jours seulement entre le décès et l'inhumation rend impossible le récit du Dict. of Nat. Biogr. à l'art. Henry Temple, 1st Viscount Palmerston, dans le vol. LVI : « As a Protestant she was denied Christian burial at Montpellier and was finally buried in the old Protestant burial-ground of the Hôtel-Dieu at Lyons. »

3. Ce cimetière se trouvait sur l'emplacement appartenant à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

4. Hic Jacet
 Eliz. Temple E Parte Patris
Francisii Lee Regiæ Legionis

L'intervalle entre le jour du décès et celui des obsèques témoigne de l'hésitation des survivants. Le D^r Young proposa que le cadavre fût embaumé et ramené en Angleterre tandis que la mère s'opposa à ce projet¹. La petite caravane resta sans doute à Lyon pour surveiller la décoration du tombeau et, d'après H. Croft, continua sa route sur Nice pour y passer le reste de l'hiver, en raison peut-être de la santé de Lady Young. Une lettre écrite trois ans plus tard par le poète à John Williams, confirme ce voyage et mentionne des amis communs, M^r et M^{rs} Patterson², qu'il rencontra dans la Riviera et ses fréquentes promenades au bord de la Méditerranée. Elle permet même de voir avec quelle rapidité il s'est consolé de son deuil et donne lieu de croire que la jeune femme, morte dans sa dix-huitième année, mais probablement absente de Welwyn depuis son mariage en juin 1735, n'a pas laissé de regrets éternels dans le cœur de son père adoptif et ne peut être la Narcissa si tendrement, si désespérément pleurée dans ses Nuits.

L'impression que cette perte produisit sur son esprit ressort plutôt, sous forme d'aimable rêverie, d'une pièce de vers que de

Tribuni Nec Non Ex Parte
Matris Eliz. Lee
Nobilissimorum Comitum
De Lichtfield Consanguinea
Avum Habuit Eduardum Lee
Comitem de Lichtfield
Proavum Carolum II
Magnæ Britanniae
Regem. In Memoriam
Conjugis Carissimæ
Peregrinis In Oris (Ita
Sors Acerba Voluit) Hunc
Lapidem Moerens Posuit
Henricus Temple Filius
Natu Maximus Henrici
Vicecomitis De
Palmerston. Obiit
Die 8 Oct. A. D. 1736
Ætatis 18.

1. The Gentleman's Magazine, art. cité.

2. Nous en avons du reste une autre preuve dans ce fait que Lady Young envoiè ses salutations aux Patterson.

savants critiques, MM. Elwin et Courthope, lui attribuent avec beaucoup de vraisemblance ¹. Elle parut en mars 1737 dans le *London Magazine*, avec la note suivante : « Un Accès de mélancolie. Par un ecclésiastique bien connu et estimé des hommes de génie de son époque. Imitation de Shakespear ² [sic]. » Indépendamment de sa date, elle est intéressante à divers points de vue. C'est l'emploi du pentamètre non rimé, pour la première fois dans une composition étrangère au théâtre, qui indique une influence nouvelle, autre que celle de l'école classique, l'influence des Saisons sans doute. La collaboration de Pope, ajoutant les quatre distiques de la fin ³, et fournissant une épigraphe passablement romantique extraite de sa *Boucle de Cheveux Enlevée* ⁴, est également un phénomène curieux qui rappelle sa revision vers 1740 de l'œuvre de Thomson. Quant aux vers présumés de notre auteur, ils contiennent, en beau langage relevé par des métaphores curieuses et telles qu'il les aime, un adieu au monde et à ses vanités, auxquelles le poète oppose le calme et les charmes simples d'une retraite ombragée où la méditation ramène l'homme à l'éternelle vérité. La forme même de la petite pièce, que le retour d'expressions semblables partage en quelque sorte en strophes inégales, est heureusement imaginée et fait contraste avec l'allure compassée des tirades morales en mètre héroïque que le XVIII^e siècle avait mises à la mode. Si l'attribution est exacte, la muse de la tristesse a bien inspiré Ed. Young.

Sur les années qui suivent le voyage à Nice il ne reste au biographe que fort peu de renseignements ⁵. A Welwyn tout se passe comme à l'ordinaire et les jours s'écoulent sans événements. Quant

1. Voir Pope's Works, op. cit., vol. IV, p. 492, note 2.

2. The London Magazine, mars 1737, p. 159. Nous reproduisons le petit poème dans l'appendice C.

3. Disons toutefois que d'après MM. Elwin et Courthope les vers en question font également partie d'une pièce d'occasion que le poète adressa à son ami Gay. Pope aurait ainsi repris son bien.

4. « A constant vapour o'er the palace flies;
Strange phantoms rising as the mists arise :
Dreadful as hermit's dreams in haunted shades. »

The Rape of the Lock, Canto IV, v. 39-41.

5. Il semble pourtant qu'au début de 1738 Young ait fait une cure à Bath, car il écrit de cette même ville le 3 janvier 1758 à S. Richardson : « I was here twenty years ago, and scarce find one of the generation alive. »

à Henry Temple, dont on a voulu faire le Philandre des Nuits, quoique ce dernier dans le poème meure avant Narcissa, il se détache plus ou moins de la famille de sa première femme. Poussé sans doute par son père ¹, qui s'inquiétait de voir son fils aîné sans héritier, il convola bientôt en secondes noces avec Jane, fille de Sir John Barnard, Lord Maire de Londres de 1737 à 1738. Le mariage eut lieu pendant la magistrature civique de Sir John, le 12 septembre 1738, et aboutit au résultat souhaité ², mais sépara probablement plus que jamais le jeune époux de ses anciens beaux-parents. Young lui-même, à en juger par sa correspondance, ne se ressent ni de ce changement de relations ni du chagrin qui devait remplir le cœur de sa femme lorsqu'elle songeait au cimetière suisse de Lyon. Il nous reste, en effet, deux lettres de lui en 1739, dont le ton dégagé et même la frivolité d'esprit étonnent de la part d'un moraliste sévère, sans parler du personnage assez suspect auquel il écrit. Ce dernier, un certain John Williams, qu'il avait pu connaître à Londres et avec lequel il veut rentrer en rapport ³, était l'ancien secrétaire de Richard West, Lord Chancelier d'Irlande à l'âge de 35 ans. Lorsque le chancelier mourut, presque aussitôt après sa nomination et non sans soupçon de mort violente, cet homme, qui de son propre aveu ne parvint que par l'intrigue, resta comme précepteur du fils Richard West, le futur poète, auprès de la mère, sa complice, qu'il finit par épouser ⁴. A l'époque qui nous occupe il voyageait

1. Celui-ci d'ailleurs prêcha d'exemple, puisqu'il épousa le 11 mai 1738 Isabelle, veuve de Sir John Fryer et fille de Sir Francis Gerard, baronet. Dict. of Nat. Biogr., vol. LIV, p. 15.

2. The Complete Peerage of England etc. by G. E. C., op. cit. [Brit. Mus. 2120 c.], vol. VI, p. 187 et The Herald and Genealogist de 1866, vol. III, p. 481, etc. Il naquit un fils, Henry Temple, le 4 décembre 1739, qui succéda au titre de Viscount Palmerston le 10 juin 1757 et siégea à la Chambre des Lords le 22 octobre 1761. C'est de lui que descendit le premier ministre, Lord Palmerston, qui mourut en 1866.

3. Young le prie, en effet, « to re-enter me into the little list of your friends » et dit « I esteem you for yourself and the good company you keep. » Le poète devait d'ailleurs connaître M^{rs} West qui était fille de l'évêque Burnet de Salisbury, le diocésain du doyen Ed. Young.

4. Voir Gray and his Friends par Duncan C. Tovey. Cambridge University Press, 1890, in-8°. Introductory Essay, p. 15 et The Works of Thos. Gray par Edm. Gosse. London, Macmillan, 1884, in-8°, vol. II, p. 113, note 2.

D'après ces critiques J. Williams aurait poussé M^{rs} West à empoisonner son mari. Le fils parvint à connaître ce terrible secret qu'il confia seulement à son ami Gray et

sur le continent, d'où il envoyait, le 12 janvier, une épître pompeuse à la dame, installée en ce moment à Epsom, dans le comté de Surrey, sur l'éducation du jeune West et les lectures appropriées à son âge¹. C'est à cet ami de passage, dont il ignorait le caractère véritable, que notre auteur écrit.

Dans sa première lettre du 23 février, qui devait le trouver encore à Lyon et qui n'est qu'une réponse à quelque missive précédente, Young l'entretient surtout de ses espérances quant à la mitre ou au doyenné, dont la perspective reste bien lointaine. Un mot sur le succès de la nouvelle pièce de Mallet, Mustapha, jouée le 13 février 1739, et une allusion ironique aux médiocres ouvrages de théologie qu'a vu surgir le printemps, terminent cette page un peu sceptique où n'apparaît pas même un vague souvenir de la pauvre M^{rs} Temple, enterrée auprès de l'Hôtel-Dieu de la ville, et qui semble surtout la reprise banale d'une correspondance longtemps interrompue. La lettre du 25 novembre est adressée à Nice, sa résidence en 1736, où le pasteur de Welwyn se rappelle au bon souvenir de M^r et M^{rs} Patterson qu'il y avait connus. Mais il use de sous-entendus tellement grossiers que, même en tenant compte de la liberté de langage du XVIII^e siècle, l'on ne saurait les excuser ni chez Young ni chez John Williams, dont la hardiesse d'expression a dû les provoquer². En tout cas l'on peut voir par les deux documents qui nous restent de cette époque combien le poète est encore préoccupé d'intérêts purement mondains et combien la perte de sa belle-fille, trois ans auparavant, a laissé peu de traces dans son âme.

Comme pour clore une période de sa vie, et en quelque sorte poussé par un secret pressentiment qu'il se prépare pour lui une modification profonde dans les conditions de son existence, Young s'apprête, vers la fin de cette année 1739, à faire publier une pre-

en mourut de chagrin. Peu après sa mort la mère épousa l'ancien secrétaire du chancelier.

Pour les lettres d'Young à J. Williams, voir *The Gentleman's Magazine*, vol. LVII, p. 371.

1. *The Gent.'s Mag.*, vol. LIII (1783), p. 222. La lettre est écrite de Lyon et finit par ce mot significatif : « you need not burn this letter. »

2. Notons, en effet, que la lettre du 23 février ne présente rien de pareil.

mière édition complète, en deux volumes, de ses œuvres. Cette fois, Curll et Tonson, avec un certain nombre de collègues, collaborèrent à l'entreprise et Curll, qui semble en avoir eu la direction, imprima en tête une lettre d'approbation de l'auteur datée de Welwyn le 9 décembre 1739. Cette lettre, formée par la fusion de trois billets, en date du 9 et du 18 décembre et du 4 août [1740]¹, apprend au lecteur que le poète n'a pas eu le loisir de revoir les épreuves et qu'il regrette de n'avoir pas de portrait personnel à présenter au public. Elle recommande l'omission de l'Épître à Lord Lansdowne et du discours en l'honneur du colonel Codrington prononcé au Collège d'All Souls. Par contre, elle réclame l'insertion de la Paraphrase d'une Partie du Livre de Job comme le principal morceau de la collection. La préférence accordée à ce poème sur les Satires étonne à bon droit et ne s'explique que par une prédilection marquée pour les sujets religieux. Mais la suppression proposée de quelques œuvres de circonstance est une preuve de goût dont on aurait dû tenir compte. Ainsi pourvue de la sanction nécessaire, l'édition parut en 1741. Elle nous intéresse, parce qu'elle donne en partie le choix fait par l'écrivain parmi ses travaux, et parce qu'elle fournit la clef contemporaine des allusions et des initiales insérées par le satirique. Une note indique que le tout a été soumis à l'examen d'un ami intime, et si cette revision, comme nous le pensons², a été faite par Samuel Richardson, elle constitue non seulement une garantie d'exactitude dans l'impression et les annotations, mais encore un grand service rendu à Young au moment où de graves soucis domestiques venaient fondre sur lui.

1. Les originaux se trouvent à la Bibl. Bodléienne d'Oxford. Rawlinson Mss., Letters 14978, fol. 72. Le premier billet est tracé d'une main calme. Le second trahit un esprit troublé et dans le troisième, daté de Tunbridge Wells, les mots sont surchargés, raturés, corrigés, et l'écriture est manifestement agitée.

L'éditeur Curll semble avoir eu quelques appréhensions à l'égard d'Young (probablement en raison de ses démêlés avec Pope), car le poète lui écrit : « Soyez sûr que je n'ai rien contre vous. Je vous souhaite de tout cœur de réussir dans votre entreprise. »

2. Cette conjecture trouve quelque confirmation dans le fait que c'est Richardson qui, plus tard, insiste auprès d'Young pour qu'il fasse faire son portrait.

CHAPITRE VI

Deuils successifs d'Young. — Les personnages des " Nuits ". — Composition du poème. — Young et son cercle d'amis. — Ses efforts infructueux pour obtenir une promotion ecclésiastique.

La fin de l'année 1739 marque pour Young la fin du bonheur conjugal dont il jouissait depuis plus de huit ans. Sa femme, longtemps malade, vit son état s'aggraver soudain dans la première quinzaine de décembre, s'il est permis de fonder une conjecture sur l'aspect des billets adressés hâtivement à Curll. D'après le début de la sixième Nuit, Lady Young, dont aucun critique ne conteste l'identité avec la Lucia du poème, souffrait d'une maladie douloureuse aux progrès si lents (pareils à ceux de la phtisie ¹) que son mari put se faire illusion sur l'issue fatale, jusqu'à ce qu'une crise plus dangereuse que les précédentes se fût produite. Mais la catastrophe survint bientôt, en dépit des soins les plus dévoués. Nous en connaissons la date, grâce au registre des décès de Welwyn qui porte la mention suivante : « January 29, 1739-40 — The right honourable Lady Eliz. Yong ²[sic]; » et la rectification est importante en raison de l'erreur commise par plusieurs biographes ³ et des événements qui suivirent ce décès. Ainsi s'effondraient avec l'espérance déçue toutes les joies d'un ménage uni où s'alliaient les grâces du caractère et le génie. Le tribut d'éloges de l'infortuné survivant n'est que l'expression de la vérité : « Plus je la connaissais, plus elle me devenait chère... elle cachait son chagrin sous des sourires pour diminuer le mien, elle me réconfortait par ses paroles ⁴. » Elle fut pour son mari

1. C'était le mal qui avait déjà emporté sa fille aînée.

2. L'écriture et l'emploi de « *right* honourable » trahissent une main ignorante.

3. La Biographia Britannica dit « vers 1741 » et c'est la date acceptée de confiance par H. Croft, R. Anderson, Chalmers, le Rev. J. Mitford et le Dr Doran.

4. N. Th. VI, v. 6, 19-20.

une compagne fidèle qui partageait ses plaisirs, ses aspirations, ses douleurs. Préoccupée, comme lui, de sa paroisse et désireuse d'embellir son église, elle broda, de ses propres mains, un tapis de soie sur fond de batiste, avec une frange de fil d'or, pour recouvrir la table de communion¹. Cet ouvrage, encore conservé et en usage à Welŵyn, et dont il avait lui-même, croit-on, indiqué l'inscription, devait sans cesse rappeler au pasteur désolé le souvenir de celle qu'un témoignage du temps nous présente comme « douée de talents remarquables et d'une grande douceur². »

Mais s'il resta inconsolable de cette grande affliction, ce ne fut pas le seul coup du sort qui devait le frapper cette année. On pouvait déjà le supposer d'après le passage des Nuits, où l'auteur se plaint de trois deuils en trois mois. Or ce passage ouvre toute la question des personnages mentionnés dans le poème, surtout en ce qui concerne l'ami d'Young, Philandre, dont il nous importe de connaître le prototype réel. Puisque la plupart des biographes croient le retrouver dans Henry Temple³ et quelques-uns dans le jeune Charles Henry Lee⁴, mieux vaut d'abord revenir à la source première et revoir les vers qui nous parlent de lui. Philandre fut pour Young « un ami (comme il le dit) dont l'esprit à la noble influence mûrit pendant vingt étés à mes côtés... tandis que toutes les vertus sociables s'élevaient dans son âme⁵. » Il rappelle les banquets où son compagnon chantait⁶ et auxquels ils prenaient part ensemble. Ailleurs⁷ il le cite comme sachant « manier toute connaissance digne de ce nom, » et poursuit :

1. History of Hertfordshire, by J. E. Cussans, op. cit., 1874, vol. II, p. 223. Après l'avoir nettoyé et mis sur un fond de soie damassée blanche, on y a malheureusement fait des modifications qui en ont gâté le caractère primitif. L'inscription est la suivante : au centre, en lettres majuscules « I am the Bread of Life. »

2. Voir la Biographia Britannica.

3. Voir par exemple la Biographia Britannica et le D^r Doran. Le Rev. J. Mitford fait quelques réserves et H. Croft qui, comme toujours, suit la Biographia, ajoute pourtant : « Some passages respecting Philander do not appear to suit either M^r Temple or any other person known to be connected with Young, while all Narcissa's circumstances apply to M^{rs} Temple. »

4. The Annual Register for 1765. London, J. Dodsley, 1766, p. 31-36.

5. N. Th. II, v. 585-86 et 88.

6. N. Th. II, v. 579. Ne serait-ce pas un indice que Philandre était poète ?

7. N. Th. II, v. 449-53.

« Que de fois nous avons vu le soleil estival se coucher au cours de nos conversations et refroidi nos passions au bord du fleuve aux fraîches brises ! que de fois nous avons réchauffé et abrégé les soirées d'hiver par de courtoises discussions, faisant jaillir la vérité latente, « scène qui évoque plutôt les rives de l'Isis et les veillées d'Oxford que les ruisseaux étroits et le presbytère de Welwyn ¹. Young ajoute que Philandre, ami de ce Lorenzo auquel s'adressent les Nuits, a prescrit sa tâche au poète ² et répète en terminant son œuvre qu'il n'est que l'exécuteur testamentaire de ce legs moral ³. Quant à la fin terrestre de son camarade si tendrement aimé, il la décrit avec une grande netteté ⁴ : « Philandre lui-même n'avait pas commandé son suaire. Il n'en eut pas l'occasion, l'avertissement préalable de son sort lui fut refusé. » La catastrophe fut soudaine, l'agonie courte ⁵ et l'âme si brusquement délivrée prit son essor vers le ciel. C'était un esprit d'élite, un moraliste éloquent, un homme d'un talent supérieur ⁶ qui disparaissait ainsi. Un seul vers marque vaguement l'époque de ce départ inattendu. Ce fut avant une dernière catastrophe, car « Narcissa le suit, avant que la tombe de Philandre ne soit fermée. Les malheurs se groupent, le malheur est rarement isolé ⁷. »

Voilà ce que nous apprend le poète lui-même sur l'ami qu'il a tant regretté. Les témoignages contemporains sont plus confus encore, soit qu'ils parlent de Mr Temple avec la *Biographia Britannica* ou de Charles Henry Lee avec *The Annual Register*. Un seul document contemporain mérite d'être remarqué. C'est un article anonyme dans le *Gentleman's Magazine* ⁸, rectifiant plusieurs erreurs de H. Croft et écrit, selon toute apparence, par un membre du cercle intime d'Young, bien au courant de son

1. Il est vrai que le poète avait délaissé le presbytère pour une maison privée plus commode.

2. N. Th. II, v. 619.

3. N. Th. IX, v. 2143-48.

4. N. Th. I, v. 383-84.

5. N. Th. VI, v. 3 ; II, v. 653-57.

6. N. Th. II, v. 448, 601-4.

7. N. Th. III, v. 62-63.

8. *The Gent.'s Mag.*, vol. LII, p. 70, etc.

histoire personnelle et de son œuvre. Ce critique estime qu'en aucun cas M^r Temple ne saurait se confondre avec Philandre, puisque celui-ci meurt avant Narcissa, et il fait très pertinemment remarquer qu'un homme aussi jeune ne pourrait guère être l'ami de vingt ans dont il est question dans les Nuits. Les assertions douteuses du XVIII^e siècle ne suffisent donc pas pour nous renseigner. Il est même permis d'écarter le beau-fils de l'auteur dès à présent sans scrupule, non seulement en raison de son âge, mais encore parce qu'il est mort après la rédaction de la première partie du poème ¹. Quant au correspondant du *Gentleman's Magazine*, si sa réfutation de Croft est probante, on doit pourtant regretter qu'il se soit borné à cette attitude négative, et qu'il n'ait pas contribué autrement à la solution d'un problème dont dépend, pour une bonne part, l'estime qu'aura la postérité pour la véracité de notre auteur et même pour la sincérité de ses émotions.

Y a-t-il, parmi les personnes en rapport avec Young, quelqu'un qui réponde au signalement donné dans ses vers et qu'il ait pu peindre sous les traits de Philandre? Ce compagnon fidèle des bons et des mauvais jours, nous croyons qu'il a existé et voici sur quoi nous nous fondons. Notre étude précédente nous a montré auprès d'Young à Oxford un ami sûr avec lequel, nous en avons la preuve par ses lettres de 1726 et 1727, il entretint plus tard, quand la vie les sépara, une correspondance assidue. Cet ami auquel il adressa une épître poétique à l'occasion de la mort d'Addison et avec lequel il fréquenta le cercle familial du grand critique, celui qu'il appelait son « frère par les larmes, » uni à lui dans la joie et la peine, c'était le poète Thomas Tickell. C'est Tickell, établi depuis 1724 à Dublin, ou plutôt non loin de la ville, à Glasnevin, en sa qualité de secrétaire des Lords Justices d'Irlande, et resté en relations constantes avec lui depuis ce moment, que nous regardons comme le Philandre des Nuits.

Notons que ses poésies et son caractère justifient pleinement le titre de moraliste et le panégyrique du chrétien que l'on remarque dans la description d'Young. Tickell, en effet, fut digne d'être le confident intime d'Addison et la belle élogie qu'il consacra à la

1. Le décès est de janvier 1744-45.

mémoire de son maître témoigne, mieux que la louange complaisante de quelque contemporain, de l'élévation de ses propres sentiments. Au point de vue moral le portrait est exact. Au point de vue matériel, le rapprochement des dates vient confirmer cette identité que personne n'a soupçonnée jusqu'ici. On se rappelle que les registres paroissiaux de Welwyn indiquent le 29 janvier 1739-40 pour la mort de Lady Young, la Lucia des Nuits. Or Th. Tickell meurt à Bath en Angleterre, moins de trois mois plus tard, le 23 avril 1740. Aucun document contemporain ne nous renseigne sur ses derniers moments. Mais s'il était vrai qu'il fut enlevé par une catastrophe subite, la ressemblance serait complète avec le personnage du poète. Et sans doute sa fin ne lui paraissait pas si prochaine, puisqu'il fit un long voyage aux eaux et que s'il eût prévu ce coup du sort, il eût préféré l'attendre à Glasnevin où l'on rapporta son cadavre.

Cette identité de Tickell et de Philandre, qui nous semble sinon démontrée, tout au moins d'une grande vraisemblance, est conforme aux indications expresses de l'écrivain quand il s'écrie ¹ : « Archer insatiable ! un seul ne te suffisait-il pas ? Ta flèche vola trois fois, et par trois fois ma paix fut tuée ; et trois fois avant que la lune là-bas eût comblé son croissant. » Elle confirme l'exactitude du récit poétique que contredirait la date de la mort de M^r Temple, décédé à East Sheen le 18 août 1740 et enterré le 25 à Mortlake dans le caveau de famille ². Elle s'accorde enfin avec les habitudes littéraires de notre auteur qui, suivant la remarque de H. Croft, a toujours su perpétuer dans ses ouvrages le souvenir de ceux qui lui étaient chers. Il a consacré un passage ému à la mémoire de Wm Harrison, dans son *Epître à Lord Lansdowne*, il a écrit une élogie sur le marquis de Carnarvon, il a parlé de Pope au début de sa septième Nuit et accordé un tribut de regret à Sam. Richardson dans sa dernière œuvre, la *Résignation*. Peut-on croire, après ces exemples nombreux, qu'il eût gardé le silence au sujet de celui avec qui il échangeait autrefois jusqu'à ses moindres vers, et qu'en toutes circonstances il tenait

1. N. Th. I, v. 212-44.

2. The Complete Peerage of England by G. E. C., op. cit., vol. VI, p. 187.

à consulter? Ce serait vraiment trop improbable et la pratique constante d'Young implique ici encore une présomption morale importante en faveur de notre hypothèse sur le personnage de Philandre.

Cette hypothèse admise, il reste à résoudre les autres difficultés de l'énigme des Nuits. Mais avant de se livrer à de nouvelles conjectures il convient de rétablir, dans la mesure du possible, les événements de la biographie du poète au commencement de 1740, tels qu'ils sont connus aujourd'hui. Une chose paraît certaine, c'est qu'après la mort de Lady Young, le 29 janvier 1739-40, il s'absenta de Welwyn. A cette époque, en effet, se poursuivait à Londres, devant la cour de la Chancellerie, le procès concernant la succession du feu duc de Wharton. Le 14 mars il y est question du poète, mais on ne parle que de sa déposition en février 1730, ce qui paraîtrait étrange s'il était lui-même à la disposition du tribunal, à quelques lieues de la capitale. Le 26 avril, les autres créanciers contestent ses droits au paiement intégral, sans qu'il intervienne pour les faire valoir et pour se défendre. Enfin, l'héritage même de sa femme n'est pas réglé, comme c'était l'usage pourtant, dans les quelques semaines qui suivent le décès et c'est le 28 mars 1741¹ seulement que l'administration des biens de la défunte lui est accordée. Que résulte-t-il maintenant de cet ensemble de faits? C'est qu'aussitôt après l'enterrement du 29 janvier, ou tout au moins un peu plus tard, notre auteur était parti en voyage. Ce ne pouvait être pour Bath, puisque nul danger ne semblait alors menacer les jours de son ami Tickell, et ce devait être assez loin pour qu'une citation de la cour de la Chancellerie ne pût pas l'atteindre. Nous sommes donc acculés à la supposition d'un départ pour le Continent — conformément au récit des Nuits — et nous abordons ainsi la question controversée du personnage de Narcissa.

Sur l'interprétation de cette figure idéale du poète, les biographes anglais du XVIII^e siècle et ceux qui s'inspirent d'eux

1. The History, Description and Antiquities of the Prebendal Church of the Blessed Virgin of Thame... by the Rev. F. G. Lee, D. D. London, Mitchell and Hughes, 1883, in-4^e, p. 635.

en Allemagne et en France n'admettent pas la moindre discussion. Pour eux c'est la jeune Elisabeth Lee, devenue M^{rs} Temple. Telle est l'opinion qu'exprime H. Croft ainsi que l'Annual Register de Dodsley, celle de R. Anderson et celle d'Al. Chalmers dans son Dictionnaire Biographique. Elle est reprise par J. A. Ebert, le traducteur allemand, après qu'il eut en vain cherché à se renseigner auprès d'Young, par Le Tourneur en tête de sa version française des Nuits, puis par le Rev. J. Mitford et le D^r Doran dans leurs éditions, enfin par Villemain dans la Biographie Universelle Michaud. Il n'y a qu'une exception apparemment à cette unanimité des critiques, exception, il est vrai, d'une certaine importance, c'est la déclaration de la Biographia Britannica de 1765 qui, après ces mots : « on dit que le gendre [*son-in-law*, terme qui pourtant a parfois, au XVIII^e siècle, le sens de « beau-fils »] est représenté dans Philandre, » ajoute expressément : « il est certain que sa fille [*daughter* tout court] figure sous le nom poétique de Narcissa. » Ce sont là des témoignages contradictoires dont il nous faudra discuter la valeur. Notons seulement que tous s'accordent à prêter à Narcissa une existence terrestre et effective, conformément à l'affirmation catégorique de la préface même d'Young, qui nous apprend que « l'occasion de ce poème fut la réalité et non pas une fiction¹. »

Mais si l'immense majorité des critiques s'en tient à une seule interprétation quant à l'identité de ce personnage, ils ne s'entendent plus sur l'endroit de sa mort et sur les détails de l'ensevelissement. C'est ici que la sagacité des érudits de 1835 et celle même de M. Eug. Thomas, archiviste du département de l'Hérault qui, vers 1852², reprit leurs recherches dans une étude

1. N'oublions pas d'ailleurs que cette préface ne s'appliquait d'abord qu'aux quatre premières Nuits — elle se trouvait même en tête de la quatrième — c'est-à-dire à celles où les noms de Philandre, de Narcissa et de Lucia reviennent le plus souvent et dont l'accent est le plus personnel.

2. Il publia cette année une brochure in-4^e de 29 pages, sous ce titre : « Narcissa ou la fille adoptive d'Young, par Eug. Thomas, archiviste de l'Hérault, Montpellier, Boehm, 1852. » Cette étude fut reproduite et remaniée dans un vol. in-8^e, intitulé « Montpellier : Tableau historique et descriptif pour servir de guide à l'étranger, par Eug. Thomas, archiviste du département de l'Hérault. Montpellier, Félix Seguin, 1853 et 1857. » Nous citons d'après cette dernière édition aux pages 148-87.

magistrale, a été mise en défaut. Se trouvant en face de deux traditions, dont l'une fait mourir Narcissa à Montpellier et dont l'autre la fait mourir à Lyon, ils ont cru que la première était la plus récente, qu'elle n'apparaissait qu'en France et qu'il n'en existait pas de traces avant la traduction de *Le Tourneur* en 1769. Dans son édition du guide de Montpellier, Eug. Thomas dit en propres termes de ce dernier : « Il ne se permit pas seulement de toucher à l'ordre des veilles du poète et de placer dans la quatrième Nuit par exemple de sa traduction, l'épisode de Narcissa, qu'on lit dans la troisième de l'original, il laissa encore tomber de sa plume, au bas de ce célèbre épisode une note, une notule, un seul mot, *Montpellier*, bien éloigné de penser que ce mot serait l'origine d'un débat séculaire » et plus tard il explique que l'antique et vénérable réputation de l'Ecole de Médecine ainsi que le concours des étrangers et notamment des Anglais dans cette ville étaient pour *Le Tourneur*, qui créait en quelque sorte les Nuits d'Young en France, des motifs suffisants pour amener l'écrivain et la jeune malade à Montpellier. Les mêmes prémisses, bien que ne conduisant pas toujours aux mêmes conclusions, figurent dans le raisonnement des critiques français qui discutent la question dans la première moitié du XIX^e siècle. Il ne s'agit suivant eux que d'une croyance purement locale.

Or l'étude des documents anglais détruit de fond en comble cette hypothèse arbitraire. La tradition montpelliéraine pré-existe à la traduction de *Le Tourneur* et n'en dérive pas. Elle se trouve dans les premiers documents authentiques que nous possédions sur la vie entière du poète, et c'est là que *Le Tourneur*, très peu au courant, il l'avoue lui-même, de ces événements, a pris ses indications. Voici en effet, dans leur ordre chronologique et en commençant par la *Biographia Britannica*, les principales notices qui nous rapportent ce détail. La *Biographia* de 1765, l'année même de la mort d'Young, dit à propos de lui : « Il est certain que sa fille figure sous le nom poétique de Narcissa. Pendant la dernière maladie (de celle-ci), il l'emmena à Montpellier en France où elle mourut ¹. » Cette information est repro-

1. *Biographia Britannica*, London, 1763. Supplément (1765), vol. III, p. 258, note D [Brit. Mus., 2036 g].

duite en 1771, presque en termes identiques, mais certainement sans influence de la part de Le Tourneur, dans une édition anglaise des *Nuits*¹ précédée d'une vie de l'auteur « par une personne éminente. » Une nouvelle édition par G. Wright Esq. en 1777² renferme une « Vie (d'Young) » puisée chez différents écrivains ainsi qu'auprès d'amis particuliers. » Elle nous apprend qu'Ed. Young accompagna Narcissa à Montpellier au sud de la France, « où elle mourut bientôt après son arrivée dans la ville, » et une note ajoute que ce fut « d'une phtisie provenant de son chagrin à l'occasion de la mort de sa mère. » Les *Nuits* éditées par C. Whittingham en 1798 signalent les contradictions entre les deux récits adoptés par les critiques mais n'indiquent pas de préférence pour l'un des deux. Une autre réimpression du même ouvrage à Coventry déclare qu'il s'agit de M^{rs} Temple décédée, paraît-il, à Nice. Enfin un dernier éditeur, le Rev. C. E. de Coetlogon, en 1803³, répète les renseignements de G. Wright. Quant aux autres biographes ils suivent H. Croft et répètent la tradition lyonnaise.

Connaissant maintenant l'origine première et anglaise des deux récits divergents, il convient de les examiner l'un et l'autre. Les faits qui se rapportent à la mort de M^{rs} Temple à Lyon sont, nous l'avons vu, rigoureusement exacts et établis par des documents certains. La jeune femme mourut bien dans cette ville le 8 octobre 1736 et y fut inhumée dans le cimetière suisse, le 10 octobre vers onze heures du soir. Seulement tous les détails rapportés sur Narcissa s'appliquent-ils parfaitement à elle, ainsi que l'affirme H. Croft ? Nous ne reviendrons pas sur la difficulté psychologique que présente la sérénité d'esprit de l'auteur en 1737 et 1739 comparée à son chagrin violent en 1740. Mais en

1. The Complaint or Night Thoughts... to which is added a Paraphrase on Part of the Book of Job, with the addition of the author's life by an eminent hand. London, printed in the year 1771 [Brit. Mus., 1066 a 28].

2. The Night Thoughts, edited by G. Wright Esq. with a Life of the Author collected from various Authors as well as private friends. London, J. and F. Rivington, etc., 1777. Memoirs of the late Dr Young, p. V, etc.

3. Night Thoughts, edited by the Rev. C. E. de Coetlogon, A. M., London, Chapman, 1803. Life of Young, p. VII.

admettant l'identité présumée, nous ne comprenons plus les vers : « Narcissa le suit, avant que la tombe de Philandre ne soit fermée ¹. » Il faut accepter comme vraies les indications biographiques des Nuits ou l'interprétation en devient impossible, et les ressemblances dont parle le biographe sont purement fictives. D'après la préface elle-même il n'y a d'autre supposition raisonnable que la première, et nous avons le droit d'exiger que toute explication du texte s'y conforme. D'ailleurs aucune des circonstances historiques connues à propos de l'enterrement du mois d'octobre 1736 ne concorde avec la description poétique. A Lyon, la jeune femme est entourée de son mari et de sa mère, dont il serait étonnant qu'il n'y eut pas la moindre mention, et l'existence de la dalle funéraire avec son inscription latine contredirait formellement le vers éploré : « Et je n'ai pas écrit le nom de celle dont la tombe devrait percer les cieux ². » Ce sont là de petits détails au sujet desquels Young n'eût guère songé à dénigrer la vérité. Nous ne concevons donc pas qu'en présence d'événements aussi peu semblables que ceux de la troisième Nuit d'Young et l'inhumation régulière de M^{rs} Temple, l'on ose s'appuyer, pour confirmer une identité déjà douteuse, sur le témoignage du poème anglais.

La seconde tradition du moins ne se heurte pas à des contradictions aussi flagrantes. A part l'indication ³, dont nous réservons l'examen pour plus tard, que Narcissa était une jeune mariée, il n'y a rien qui ne s'accorde avec les déclarations de la *Biographia Britannica* et les renseignements pris « auprès d'amis particuliers. » Le vers du poète « Et je la portai plus près du soleil » (*And bore her nearer to the Sun*) ⁴, bien qu'il n'ait pas amené, comme le crut Eug. Thomas, la mention de Montpellier, convient pourtant parfaitement à cette ville où le renom de la faculté de médecine et la douceur réputée du climat attiraient autrefois les malades poitrinaires. Il n'est pas jusqu'au refus de sépulture par scrupule religieux, refus accompagné, l'auteur le reconnaît, de

1. N. Th. III, v. 62.

2. N. Th. III, v. 179.

3. N. Th. III, v. 150.

4. N. Th. III, v. 119.

marques de regret et de sympathie¹, qui ne s'explique dans un milieu où les protestants français, quoique non reconnus, restaient assez nombreux et à une époque où le fanatisme se déchaînait encore de temps à autre avec l'approbation des autorités ecclésiastiques² et civiles. Une seule chose pourrait enlever toute vraisemblance au récit d'Young, ce serait l'existence dans la capitale du Languedoc, comme à Lyon, d'un cimetière réservé aux étrangers non catholiques. Nous avons consulté sur ce point des articles fort intéressants³ de M. Ch. Read et de M. Armand Lods. Ce dernier surtout traite expressément des cimetières des protestants étrangers à Paris et dans les villes de province au XVIII^e siècle, mais sans citer Montpellier à ce point de vue spécial. Cette constatation négative ainsi que l'absence d'informations sur place même⁴ permettent de conclure que les inhumations en pareil cas devaient être non seulement nocturnes mais clandestines, et que l'épisode de la troisième Nuit ne contient pas d'improbabilités inhérentes à ce récit.

Mais avant d'étudier de plus près les documents qui se rapportent au voyage à Montpellier, rassemblons les passages des Nuits qui concernent Narcissa, puisqu'il ne saurait y avoir sur ce sujet de document plus ancien, ni surtout plus personnel⁵.

1. N. Th., III, v. 154-57.

2. De nos jours même il semblerait que cette intolérance fût encore approuvée par d'aucuns. Voir par exemple l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, vol. XXIV (1891), col. 888.

3. Voir dans le Bulletin historique et littéraire de la Société de l'histoire du protestantisme français au tome XXXVI, p. 375, etc., l'article de M. Ch. Read sur les Sépultures des Protestants étrangers et régnicoles à Paris au XVIII^e siècle et l'article de M. Arm. Lods, au tome XLIV, p. 258, etc. (N^o du 15 mai 1895), sur les Cimetières des Protestants étrangers à Paris et dans les villes de province (1743-92).

4. Nous avons demandé à ce sujet des renseignements à M. Berthelé, archiviste de l'Hérault, sans recevoir de réponse à notre lettre.

5. Il est important toutefois de consulter le texte même. Eug. Thomas par exemple [op. cit., p. 157] se fonde sur ces mots de Le Tourneur : « Lucie n'a pas disparu du monde aussi jeune que Narcissa, aussi subitement que Philandre. *En la perdant plus tard*, ma douleur est montée à son dernier excès » pour en conclure que cette jeune personne a dû mourir en 1736, sans quoi, ajoute-il : « La plus singulière (aberration) fera perdre à Young sa prétendue belle-fille Lucie, à Lyon, en 1736, *plus tard* que sa prétendue fille Narcissa, à Montpellier, en 1741. » Or le texte anglais (N. Th. VI, v. 6) dit simplement de Lucia, la *femme* d'Young, d'après tous les critiques : « Plus longtemps je la connaissais [The longer known], plus elle devenait chère à mon cœur. »

Elle est présentée comme une parente du Comte de Lichfield, le frère de Lady Young, celui à qui est dédiée la cinquième Nuit. Elle ne lui était, dit le poète, « ni inconnue, ni étrangère par la vertu ou le sang ¹. » C'était une jeune fille belle et joyeuse ² qui avait été longtemps malade de la poitrine sans que le mal parût ³ et dont l'innocence souriante se montra même dans son agonie. Sa fin fut précoce mais ne surprit pas les survivants ⁴. Dès que ses yeux perdirent leur éclat et ses joues leurs fraîches couleurs, l'auteur l'arracha précipitamment au souffle du nord pour l'em-mener vers le pays du soleil. Mais la rigueur du midi ayant trompé son attente, elle fut enlevée par la mort avant d'atteindre sa pleine croissance ⁵. Ici se place le mystérieux récit du refus d'inhumation en terre consacrée, malgré l'attendrissement de ceux qui avaient connu Narcissa. Young s'indigne de cette intolérance superstitieuse ⁶ et raconte qu'il déroba une tombe par un pieux sacrilège, mais n'osa procéder à l'enterrement qu'en silence et caché par les ténèbres de la nuit. Craignant une violation de sépulture, il n'inscrivit pas le nom de la défunte ⁷, et dans ses vers il n'indique ni la ville inhospitalière ni l'endroit où repose sa bien-aimée. Remarquons, comme l'a fait un correspondant de *Notes and Queries* ⁸, que la plupart des détails s'accordent mieux avec l'hypothèse d'une enfant qu'avec celle d'une jeune femme, attendu que le poète se présente seul en scène et par suite a dû porter lui-même le cadavre. Enfin le tragique événement est postérieur aux deux autres deuils comme l'indiquent ces vers : « Les maux passés, Narcissa, sont absorbés en toi, blessure

1. N. Th. V, v. 90-91.

2. N. Th. V, v. 795-96.

3. N. Th. V, v. 834-36.

4. N. Th. V, v. 898-99.

5. N. Th. III, v. 150.

6. On remarque du reste dans tout le poème son hostilité à l'égard du clergé catholique, hostilité que cet incident suffirait à expliquer.

7. Ailleurs (N. Th. IV, v. 31) l'auteur rappelle le « marbre de Narcissa » mais le rapprochement avec N. Th. V, v. 317-9 où il est question de sa « dalle funéraire morale » montre bien, étant donné N. Th. III, v. 179, que le poète n'entend parler d'un monument qu'au figuré.

8. N. and Q., 4th Series vol. VIII, p. 484 (9 déc. 1871).

récente de mon cœur¹, » paroles absolument inapplicables au décès de M^{rs} Temple.

Nous avons vu les renseignements que nous fournissent les premiers documents anglais et le poème même des Nuits. Il s'agit maintenant de se reporter à la tradition locale de Montpellier. Ici encore la plus ancienne trace documentaire s'en retrouve chez un écrivain d'Outre-Manche. De 1786 à 1788 un seigneur écossais, Lord Gardenstone, fit un voyage en France et ailleurs, au cours duquel il rédigea un journal publié trois ans après son retour. Il y consigne le 14 avril 1787² ce qui suit à propos du parc montpelliérain nommé Jardin du Roi : « Dans ce jardin fut secrètement enterrée Narcissa, dont Young déplore la mort avec toute l'exagération romanesque de la frénésie poétique dans ses Nuits. — L'endroit, un petit bocage sombre, est connu, — je l'ai vu; c'est vraiment un *ombrage lugubre*. — Quelques personnes de distinction en France, à l'esprit ouvert et généreux, se sont récemment cotisées pour élever une tombe monumentale sur ce lieu de sépulture. — La proposition a fait naître des contestations sérieuses, non tranchées jusqu'à présent. — Les orthodoxes sont très offensés de ce qu'un pareil monument soit érigé sur un *emplacement non consacré* et à la mémoire d'une jeune fille (girl) hérétique. » La tradition, on le voit, était donc fermement établie quelque dix-sept ans après la traduction de Le Tourneur et n'était mise en doute par personne, ni par les gens éclairés, ni par leurs adversaires, ni par les Anglais de passage. Elle va d'ailleurs en s'amplifiant, si l'on en croit une lettre écrite à sa sœur M^{rs} Moucher en 1789 par un certain M^r W. Taylor³, poitrinaire suivant un traitement à Montpellier. Il déclare avoir causé avec le jardinier du Jardin du Roi en même temps que quelques amis. Celui-ci leur raconta qu'environ quarante-cinq

1. N. Th. III, v. 233-34.

2. Travelling Memorandums made in a tour upon the Continent of Europe in the years 1786, 87 and 88; by the Hon. Lord Gardenstone. Edinburgh, Bell and Bradfute, 1791, 3 vol., in-12.

3. The Evangelical Magazine de novembre 1797, p. 444. La lettre de M^r W. Taylor y est publiée en note au cours d'un article intitulé « Memoirs of the late M^r Jos. Moucher of Southampton. »

ans auparavant le D^r Young se trouvait dans la ville avec sa fille [his daughter, simplement] et qu'il se promenait sans cesse de long en large à cet endroit. Le poète aurait soudoyé l'aide-jardinier du père de celui qui faisait le récit, pour qu'il lui permît d'enterrer sa fille en ce lieu, ce que tous deux firent à la nuit tombée. L'aide-jardinier était mort depuis, mais il avait tout avoué à son maître un jour où celui-ci avait voulu faire remuer le sol sur cet emplacement. Le maître (encore vivant en 1789) s'étonna de la chose et, comme le poème d'Young avait eu beaucoup de retentissement en France, il ouvrit une enquête. Mais ajoute M^r Taylor, le fait ne fut confirmé qu'« il y a deux ans, » soit en 1787, à l'occasion du voyage d'un seigneur anglais qui connaissait le gouverneur de la ville. Il obtint la permission de pratiquer des fouilles, et découvrit des ossements qu'un chirurgien reconnut pour être des débris d'un corps humain¹. La tradition locale remonte donc au delà de la Révolution, et c'est en 1787 que l'on fixa l'endroit de la tombe dans le Jardin du Roi.

En arrivant aux documents français sur l'enterrement de Narcissa nous constatons les progrès de l'amplification légendaire. L'enquête de 1787 paraît avoir produit la conviction dans les esprits. Au début du XIX^e siècle, un naturaliste distingué, M. Artaud, plus tard conservateur du musée de Lyon, envoya une notice au Journal des Arts² dans laquelle il racontait à son tour sa conversation avec Banal ou Bannal, jardinier en chef du Jardin des Plantes de Montpellier. Celui-ci tenait son récit de son père qui l'avait entendu dire à son garçon jardinier, un vieillard nommé Mercier, et qui l'avait répété à M. de Balinvilliers, intendant de la province de Languedoc de 1786 à 1790. Les détails de l'inhumation sont à peu près les mêmes que ceux donnés par

1. Eug. Thomas, dans l'édition du guide de 1853, p. 156 et 161, rapporte, d'après M. Artaud, que le chirurgien était Vigarous et qu'il déclara que les débris étaient ceux d'un cadavre de jeune fille de quinze à seize ans. L'endroit aurait été fouillé sur la demande de Lord et Lady Camelford.

2. Nous citons d'après les « Recherches historiques et bibliographiques sur le Tombeau de Narcissa » par Pierquin de Gembloux. Paris, Dumoulin, 1851, 1 vol. in-8° [Bibl. Nat. L³⁷ 5141]. D'après P. de Gembloux, Artaud aurait inséré cet article dans le Journal des Arts, des Sciences et des Lettres de 1810, mais nous n'avons pas pu le retrouver.

M^r W. Taylor. L'homme introduit Young par une porte de service. Ce dernier portait dans ses bras sa fille enveloppée d'un drap mortuaire. D'après le narrateur anglais il la dépose dans la fosse et s'assied au bord fondant en larmes (*raining tears*). Par contre le narrateur français se montre bien poétique pour un illettré. Le père, dit-il, « implorait ma pitié et sollicitait mes consolations par des accents plaintifs. La lune était dans son déclin et brillait de temps en temps parmi les nuages... Je reçus enfin la jeune personne dans mes bras, et le malheureux père, en proie à sa douleur, ne vit pas l'instant où la fosse fut recouverte par mes mains. » Cette histoire fut racontée à M. de Balinwilliers, après la mort de Banal aîné, « au pied d'une terrasse ombragée de cyprès » et l'intendant se munit de l'édition française des Nuits pour retrouver la niche en arcade du Jardin des Plantes dans la gravure d'Young ensevelissant sa fille, gravure évidemment composée d'après les vers mêmes du poète. L'influence de *Le Tourneur* se fait sentir ici et nous sommes en plein pays de rêve.

L'imagination ne perdant jamais ses droits, un pieux commerce de reliques s'établit en cet endroit, entretenu, dit-on, par les fréquents voyages d'Anglais à Montpellier et la facilité avec laquelle le public se laissait prendre à ces souvenirs. On s'occupa de la tombe, on songea à y placer des inscriptions commémoratives. Artaud lui-même fit apposer celle-ci : « *Inter flores Narcissa relucet*¹, » qui est devenue introuvable. Lors de la première visite à Montpellier de Talma et de sa femme, le grand tragédien s'indigna qu'aucun honneur n'eût été rendu à la mémoire de la jeune fille. Il proposa l'érection d'un monument et, si l'on en croit un critique contemporain², c'est à lui que l'on doit la plaque portant ces mots : « *Placandis Narcissæ Manibus* » que

1. Eug. Thomas la donne sous cette forme :

Inter Flores
Narcissa Relucet.

2. C'est M. le Chanoine Cabane dans un article du 3 oct. 1891 de la *Semaine Religieuse* du diocèse de Montpellier que cite l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, vol. XXIV (1891, col. 888).

d'autres attribuent au D^r Prunelle¹. Sur l'emplacement traditionnel l'on fixa une dalle de marbre blanc bientôt enlevée. Vers 1819, à l'occasion de la visite du duc de Gloucester², elle fut retrouvée, dit Eug. Thomas, dans un atelier de marbrerie et remise par les soins de M. Dunal, à ce moment directeur du Jardin des Plantes par intérim, sous la voûte où elle se voit encore.

Pourtant le récit qui a reçu cette approbation en quelque sorte officielle n'est pas le seul ayant eu cours à Montpellier. M. le chanoine Cabane en mentionne un autre d'après lequel Young « aurait furtivement inhumé sa fille adoptive dans un lieu consacré, peut-être dans le cimetière du Grand-Séminaire, près du monastère actuel de Sainte-Ursule. » Présenté déjà sous cette forme douteuse et sans aucun témoignage à l'appui, ce récit ne se fonde même pas sur les vers du poète et rien absolument ne vient le confirmer. On peut donc sans crainte l'écarter comme une hypothèse oiseuse. Mais il en est un troisième, beaucoup plus circonstancié, qui repose sur les recherches un peu confuses faites vers 1850 par un ancien étudiant en médecine, Pierquin de Gembloux³. D'après lui — et ce qui intéresse ici c'est la précision des détails et la mention des personnes que le poète aurait connues pendant son séjour — Young aurait habité à Montpellier la maison Arribert, sise au coin du Salut, formant angle droit sur les rues Bras-de-Fer et Trésorier-de-la-Bourse (descente de Joubert) vis-à-vis de l'hôtel Bonnier. La jeune fille aurait été soignée par Ant. Fizes, Jean Fabre et Ant. Tandon, ces deux derniers protestants. Ces renseignements proviendraient d'un « savant confrère » et celui-ci les devait à son quadrisaïeul Jean-Pierre Banne, financier, et à Jean-Antoine Banne, marchand

1. Voir un article de T. C. Martin-Daussigny « De la vérité sur le tombeau de Narcissa » dans la Revue du Lyonnais, recueil historique et littéraire, nouvelle série, tome II, p. 121-27. Lyon, Boitel et Paris, Tchenet, 1851 [Bibl. Nat. : L¹¹ C 528].

2. C'est aussi vers cette époque, en 1818, d'après Pierquin de Gembloux, que les professeurs de l'Ecole de Médecine de Montpellier organisèrent une souscription en vue d'élever un monument à Narcissa et de placer une plaque en marbre noir avec le nom d'Ed. Young sur la maison Arribert en ville.

3. Recherches historiques et bibliographiques sur le tombeau de Narcissa, par Pierquin de Gembloux. Paris, Dumoulin, in-8°, 1851 [Bibl. Nat., L^k 7 5141.]

de laine, son trisaïeul, qui tous deux avaient très souvent vu notre auteur et Narcissa chez M. Pierre Arribert, leur hôte. Quant à Narcissa, venue selon lui à Montpellier en 1741 (la date on le voit, se rapproche beaucoup de celle du voyage présumé), le narrateur dit seulement qu'Ed. Young l'appelait sa fille ¹.

Sur la question du mode et du lieu de l'inhumation, les renseignements deviennent moins précis. Ici Pierquin de Gembloux s'en réfère à H. de Lesser écrivant dans la Statistique de l'Hérault et d'après lequel M. Arribert, négociant notable de Montpellier et ami intime du poète, l'aurait lui-même vu précipiter le cercueil de son enfant dans la tombe déjà creusée. Ce fait, M. Arribert l'aurait raconté plus tard à M. Tesses ² qui l'aurait répété à M. le marquis de Saint-Maurice. L'endroit où l'enterrement eut lieu est ainsi désigné : un champ peu éloigné de la ville, que l'on trouve à une petite distance du grand chemin allant à Toulouse, près de la Croix du Capitaine, à gauche d'un chemin creux conduisant à Saint-Martin-de-Prunet ³. Dans un article de la Gazette Médicale de Montpellier, du 15 avril 1850, P. de Gembloux ajoute, sur la foi de M. Louis Gas, procureur à la Cour des Aides, qu'en 1793, un M. Gas ayant acheté un vaste champ près du Mas de Prunet, trouva dans le voisinage, où Gembloux aussi avait habité avec sa famille, encore vivante l'histoire de l'inhumation clandestine.

Il était à prévoir que les deux récits tendraient à se fondre en une seule et même légende. Pierquin de Gembloux, avec le manque d'esprit critique qui le caractérise, se prête sans difficulté à ce remaniement tout indiqué. Il raconte donc sérieusement que Narcissa mourut chez M. Arribert, à Montpellier, en 1741 ⁴, et fut d'abord enterrée à Monteils. De là, dit-il, le cadavre

1. Op. cit., p. 42.

2. Un récit tout pareil aurait également été fait par M^r Tesses fils et M. Poitevin de Bousquet.

3. Op. cit., p. 36 et 37. Après 1789 Arribert fils aurait déclaré « qu'un Anglais avait transporté sa fille dans les allées du Jardin des Plantes » grâce à un employé subalterne de cet établissement, mais il ne l'aurait dit que pour s'éviter des ennuis. En réalité la sépulture aurait été faite en dehors de la ville dans un champ appartenant à sa famille et nommé « champ Bordier. »

4. C'est la 1^{re} date fournie par P. de Gembloux.

fut transporté au Jardin des Plantes et mis en terre par Young lui-même. Une fois en veine de narration, les détails ne lui manquent pas. Il dépeint le cortège funèbre (à une époque où l'ensevelissement d'un hérétique n'était permis que de nuit!) comme arrivant à la porte Saint-Guillem, alors debout, que l'on franchit après avoir payé le gardien prévenu quelques heures à l'avance et lui avoir exhibé le *laissez-passer* signé Gilbert de Massilian, juge mage, contresigné par le greffier et revêtu du petit scel de la généralité et sénéchaussée de Montpellier. Le convoi, ajoute-t-il, prit ensuite la rue des Grenadiers, tirant son nom des arbustes qui la bordaient. Cette exubérance d'imagination méridionale, d'ailleurs en contradiction avec le simple récit du poète, ne trouve pas grâce, on le comprend, devant l'érudition sûre et documentée de l'archiviste de l'Hérault. Eug. Thomas n'a pas de peine à démontrer la fausseté de cette description, vu que le juge-mage signait toujours Massilian, sans prénom, que les généralités de Toulouse et de Montpellier n'avaient point de sceau particulier, si ce n'est pour le timbre, et que la rue des Grenadiers n'existait pas encore, même en 1753. Quant à la double inhumation, il fait remarquer avec raison que les emplacements indiqués se trouvent à des points de la ville diamétralement opposés, la Croix du Capitaine au midi et le Jardin des Plantes au nord, et que c'est là une solution bâtarde dont le seul but est de concilier des faits contradictoires¹.

Telle est la tradition montpelliéraine au sujet de Narcissa sous ses deux formes divergentes. Peut-on y démêler une part de vérité? Pour le savoir, il faut la dépouiller des détails pittoresques dont s'enrichissent naturellement toutes les légendes et en examiner le fond en lui-même. Ainsi considéré, le récit qui concerne le Jardin des Plantes apparaît fort suspect. Il surgit tout d'abord vers 1787, quarante-sept ans après l'événement, comme le prouve le témoignage précis de M^r W. Taylor, et en rapport étroit avec la traduction des Nuits par Le Tourneur.

1. Une note d'Eug. Thomas dit encore : « au reste M. Tessés fils nous a assuré que son père lui a souvent répété que Narcissa n'avait jamais été inhumée au Jardin des Plantes de Montpellier. »

L'intérêt des employés était évidemment d'attirer les étrangers de passage et le public sentimental français, et « les ennuis » que craint M. Arribert fils montrent qu'ils s'opposent formellement à toute autre version. Le désir du gain suffit à expliquer la découverte du cadavre d'une jeune fille de quinze à seize ans, indépendamment des bruits qui circulèrent à cette époque au sujet d'une facétie d'étudiants niée par Pierquin de Gembloux. Le fait même que la découverte oblige ce dernier à reculer la date de la mort de 1741 à 1749, c'est-à-dire après la publication du poème, discrédite entièrement la valeur des conclusions du chirurgien local, le D^r Barth. Vigarous. Enfin, les renseignements ne remontent pas à une source certaine. L'aide jardinier Mercier est mort, le père Banal ne parle pas, et c'est exclusivement son fils, le jardinier en chef, qui s'improvise narrateur. Il semble bien, si l'on tient compte de ces diverses considérations, que l'on soit en présence d'une supercherie imaginée par une famille d'employés supérieurs ou soutenue par elle pour activer le commerce des reliques, et que ce tombeau, qui est tantôt une fosse et tantôt une voûte de maçonnerie, n'existe que pour les badauds.

L'autre récit, réduit à ses éléments primitifs, ne prête pas aux mêmes objections. Il remonte pour les détails principaux à des témoignages contemporains d'Young et confirmés par les descendants directs de ceux qui les ont rapportés, et provient de deux sources indépendantes. Il ne renferme pas de circonstances invraisemblables et l'hypothèse d'une enfant concorde avec la date de 1741, à laquelle s'arrête d'abord P. de Gembloux, bien que l'étude des faits semble indiquer qu'il se trompe encore d'une année. Le seul défaut du récit, c'est de ne pouvoir être contrôlé sur place par des documents authentiques, les archives montpelliéraines ne contenant rien qui s'y rapporte¹. Cette disette de renseignements n'implique pourtant pas la condamnation de la tradition mont-

1. C'est là le résultat négatif des recherches que nous avons faites. Personne, du reste, n'a pu nous renseigner à Montpellier et M^r le Professeur Granel, Directeur du Jardin des Plantes, nous écrit même dans une lettre très aimable du 17 nov. 1899 : « S'il est bien vrai que nous avons fait récemment une importante réparation pour aménager le tombeau et le bosquet qui l'abrite, il est malheureusement bien vrai aussi que nous ne possédons aucun document nouveau sur cette question... »

pellieraine, dont Eug. Thomas n'a détruit que les embellissements imaginaires, car alors il faudrait expliquer son origine et celle-ci est contemporaine de la mort du poète et se retrouve chez ses premiers biographes anglais. La *Biographia Britannica*, il est vrai, dit seulement de Narcissa : « Après sa mort il paraît qu'on lui refusa la sépulture chrétienne, comme à une hérétique, » trait qui pourrait être emprunté aux *Nuits*. Mais un autre critique, G. Wright, qui n'a sûrement pas été influencé par un informateur français et qui tient ses renseignements d'« amis particuliers » d'Young, apporte cette curieuse confirmation de la tradition qui nous occupe, dans une note ajoutée à la vie de l'auteur ¹ : « Les prêtres refusant au Docteur [Young] l'autorisation d'enterrer sa fille (*daughter*, tout court) dans un de leurs cimetières, il fut obligé de creuser une tombe dans un champ près de Montpellier, où l'on déposa le corps sans l'assistance d'aucun des habitants. » Si cette affirmation, aussi catégorique et aussi précise, ne constitue pas une preuve, elle crée du moins une présomption favorable à l'hypothèse proposée.

Il est vrai que ces arguments, quelque force qu'ils aient dans l'ensemble, seraient renversés comme un fragile château de cartes au premier souffle du vent, si l'affirmation d'Eug. Thomas est correcte et que ni Lady Young ni le poète n'aient perdu d'autre fille que la jeune M^{rs} Temple avant la composition des *Nuits*. Mais peut-on s'en fier aux biographes sur ce point ? H. Croft le déclare ², mais nous avons vu que, malgré ses relations avec le fils de l'écrivain, il n'est pas toujours exactement informé et ses émules sont moins affirmatifs. C'est ainsi que la *Biographia Britannica*, où Croft lui-même prend souvent ses renseignements, mentionne Narcissa comme « la fille » d'Young, tout en paraissant faire une légère confusion entre la fille et la belle-fille. Les critiques qui rapportent les incidents de Montpellier, et notamment G. Wright, à qui nous devons des détails personnels, n'hésitent pas à se servir du même qualificatif. Il n'y a donc pas de

1. *Night Thoughts*, edited by G. Wright Esq. London, J. and F. Rivington, etc., 1777. *Memoirs of the late Dr E. Young*, p. vii, note.

2. Il dit en propres termes que Lady Young « brought him [Ed. Young] *one* child, Frederick, now living. »

contradiction formelle avec les faits connus dans la conjecture que nous examinons, et les difficultés matérielles et morales inhérentes à l'application de ce portrait à M^{rs} Temple, obligent même à poser la question de savoir si les commentateurs du XVIII^e siècle n'ont pas été trompés ou n'ont pas voulu tromper quand ils ont parlé de l'énigmatique Narcissa.

La première supposition est la plus charitable et probablement la plus correcte, à en juger par les documents qui nous restent à ce sujet. Car nous possédons un récit authentique et singulier, il faut en convenir, des faits qui auraient motivé la rédaction des Nuits, récit dû en entier au poète lui-même. Il s'agit d'une lettre en français du 15 mars 1750-51, écrite de Londres au célèbre Baron Haller par Vincenz Bernhard Tscharner et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Berne¹. Celui-ci, jeune homme de vingt-deux ans et « second fils de Monsieur Tscharner, Membre du Conseil Souverain de la République de Berne et ancien Baillif de Thurgovie » (comme le désigne l'adresse des missives qu'il reçoit²), venait de passer quatre jours à Welwyn. A peine de retour, il informe son correspondant que notre auteur « demeure à 25 miles de Londres dans une retraite fort agréable, où il goutte tous les plaisirs d'une vie entièrement libre et tranquille, » qu'il est « gai dans ses discours, modéré dans ses sentimens et surtout d'une prudence exacte dans ses jugemens sur son prochain. » Le visiteur désirait surtout « en recevoir des éclaircissemens sur plusieurs passages des pensées nocturnes » mais, ajoute-t-il, « la peine que je craignois de lui

1. Mss Hist. Helv. XVIII, 10, Stadtbibliothek Bern. Voir Appendice I.

Cette lettre, traduite en allemand, figure en tête de l'édition des Nuits publiée avec texte anglais et traduction allemande en regard par J. A. Ebert en 1760 chez Joh. Wilhelm Schmidt à Hanovre. L'exemplaire que nous avons pu consulter, grâce à l'obligeance du Warden de Winchester College, se trouve à la Bibliothèque des agrégés de la fondation et porte la note manuscrite suivante : « Presented by the Rev. P. Hall to the Library of Winton College. » Peut-être est-ce le volume même où H. Croft a pris ses renseignements sur Narcissa et sur « la lettre de Tscharner, noble étranger, au Comte [ou plutôt au Baron] Haller. »

2. La réponse de Haller en date du 28 mars 1750-51 se trouve reproduite dans le recueil intitulé Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland... und von Haller an Vincenz Bernhard v. Tscharner, éd. par le Dr Rich. Hamel. — Rostock, Wm Werther, 1881, in-8°, p. 69.

faire en réveillant indirectement des douleurs ensevelies sous les Cendres m'a retenu sur un plus grand détail des questions que j'avois dessein de lui proposer, mais j'espère de tirer des Amis qu'il a à Londres les lumières qui me sont encore nécessaires. » Ceci noté, et surtout la « prudence exacte » de l'écrivain, nous reproduisons avec la plus scrupuleuse fidélité la narration même d'Young.

« Voici, dit Tscharnier, ce que M^r Young lui-même nous a appris : Lucia fut son Epouse et Mère de *Narcisse* : elle étoit sœur du Comte de Litchfield auquel le cinquième Livre des Pensées est adressé, et petite-fille du roi Charles II par sa Mère¹. Narcisse avant sa Mort ayant été mariée à *Philandre*, fils de Milord Palmerston, c'est par cette famille et par celle de *Lucia* que le D^r Young se trouve allié à quelques Maisons des plus distinguées dans le royaume. Philandre et Narcisse moururent tous les deux dans un Voyage qu'ils avoient entrepris en France pour rétablir leur santé et dans lequel leur digne Père les accompagna. Leurs morts se suivirent avec un très court intervalle. Young lui-même, profondément affligé par cette double perte, prit encore au passage de Calais à Douvres une fièvre qui le mit au bord du Tombeau. Ces tristes accidents furent l'occasion et le sujet des Pensées nocturnes qu'il composa effectivement dans le silence de ces Nuits que l'affliction et les insomnies lui rendirent encore plus noires. »

L'authenticité de la lettre étant hors de doute, il n'est pas inutile de se rappeler que le poète, comme on le voit par son billet anglais au jeune Suisse, étoit prévenu depuis quelque temps de sa visite et de la nature des questions qui allaient lui être posées, et que d'autre part Tscharnier, écrivant aussitôt après son séjour à Welwyn, ne pouvait se tromper dans ses souvenirs. Nous avons donc bien devant les yeux les explications fournies par Young sur le poème et ses mystérieux personnages. Ce qui nous frappe dès l'abord, c'est l'inexactitude de certains détails importants, qu'à onze ans seulement d'intervalle, notre auteur ne

1. On remarquera ici déjà la suppression de certaines vérités moins flatteuses pour la famille.

pouvait avoir oubliés. Il déclare que Philandre était l'époux de Narcissa et que tous deux sont morts en France. Le récit est conforme aux données du poème, ainsi que nous l'avons vu, mais contraire aux faits avérés en ce qui concerne M^r et M^{rs} Temple. Celle-ci a effectivement été enterrée à Lyon ; son mari lui a non seulement survécu, mais il est revenu se remarier en Angleterre. De plus les renseignements donnés sont aussi vagues que possible. La jeune fille était accompagnée de son père (dans le cas de M^{rs} Temple, Lady Young tout au moins faisait également le voyage) et la double perte a lieu « en France », désignation commode pour qui veut éviter de se compromettre. Il semble que ne tenant pas à dire la vérité ou ne le pouvant pas, Young se soit décidé à la tronquer en quelque sorte par prétériton, ou même à l'altérer, mais aussi peu que le lui permettaient l'indiscrétion et l'insistance de son interlocuteur.

Pourquoi ces réticences renforcées par des mensonges ? La raison s'en trouve sans doute dans la phrase qui parle d'une alliance du poète avec quelques-unes des plus hautes familles du royaume. Si Narcissa est fille de Lady Young et apparentée, suivant la cinquième Nuit, au Comte de Lichfield, ce n'est certes pas la jeune malade de Lyon. Là confusion avec M^{rs} Temple fut acceptée de bonne heure¹ et peut-être même encouragée par des bruits habilement répandus. En tout cas l'auteur paraît vouloir donner le change au public quand il rappelle à propos de son personnage inconnu « son heure nuptiale, alors que la fortune aimable souriait avec son amant². » Quelques années plus tard, J.-A. Ebert, le traducteur allemand de ses œuvres, après lui avoir dit dans une lettre qu'il avait donné l'explication courante des trois personnages, lui demanda personnellement si cette explication était correcte. Dans sa réponse, écourtée sous prétexte de

1. Voir *The Works of Mrs Cath. Cockburn*. London, J. and P. Knapton, 1751, in-8°, où cette dame, dans une lettre du 12 juin 1744 à sa nièce, M^{rs} Arbuthnot, prend Narcissa et Philandre pour sœur et frère, mais ajoute qu'elle tire cette conclusion « from the poem and the preface in both which he (Young) seems to avoid being particular and leaves a great deal to guess. » M^{rs} Sarah Scott écrit aussi à la même époque : « Narcissa is his daughter in law, M^{rs} Temple, who died a good many years ago. »

2. *N. Th.* III, v, 150-51.

maladie, Young ne dit rien sur ce point et, le 25 mai 1759, il écrit à Richardson qu'il est pressé de questions trop nombreuses et de nature trop complexe, pour pouvoir les trancher par correspondance¹. Chose curieuse, les amis du poète observent le même silence. La personne qui rectifie d'autorité et avec compétence, dans le *Gentleman's Magazine*, les erreurs de Croft ne nous apprend rien sur Narcissa et se contente de préciser les renseignements qui concernent la mort de M^{rs} Temple. Et la correspondance d'Young et de Sam. Richardson, publiée sous la direction des descendants du romancier dans le *Monthly Magazine* et, dans son édition complète, par M^{rs} A. Barbauld, ne commence qu'en 1744, et débute d'une manière assez abrupte pour démontrer avec évidence que c'est une simple continuation d'un échange de lettres entrepris depuis longtemps².

Il devait du reste y avoir quelque mystère dans la vie intime de l'écrivain, car ses proches parents aussi semblèrent soucieux d'épurer l'histoire de son passé et firent faire des remaniements, ou comme ils le prétendaient, des rectifications, dans sa biographie³. Quelque chose d'analogue dut même se passer à Welwyn. On en trouve la preuve en consultant le registre paroissial des baptêmes de 1703 à 1779. Il porte en effet la note suivante rédigée et dûment paraphée par le vicaire d'Young, le Rev.

1. Déjà le 2 janvier 1750-51 (vers l'époque de la visite de Tschärner) Richardson informe le poète qu'il répond comme suit aux indiscrets : « Une dame, ai-je dit, me pressait de demander au D^r [Young] qui sont ses meilleurs personnages figurant dans les Nuits (quant aux pires, à son Lorenzo, il n'eût pas été raisonnable de le lui demander) et il n'a pas voulu satisfaire cette dame (l'une de ses plus grandes admiratrices) par mon entremise, mais m'a donné une réponse telle que la dame, en l'entendant rapporter, l'a appelé un grand courtisan et je ne sais plus quoi. » *The Monthly Magazine*, vol. 38, p. 433.

2. Il est curieux également sous ce rapport de noter que la lettre déjà citée de V.B. von Tschärner au Baron Haller n'est pas reproduite dans les éditions subséquentes de sa traduction par J. A. Ebert bien qu'il conserve dans son avant-propos biographique le détail de l'accès de fièvre chaude dont souffrit Young à son retour en Angleterre et qui ne nous est rapporté par aucune autre source d'information.

3. *Memoirs*, etc., preserved by Lætitia Matilda Hawkins.— London, Longman, Hurst, Rees, etc., 1824. Au vol. I, p. 170, l'auteur dit : « Lord Palmerston, en raison de la parenté par alliance d'Young avec sa famille, était très désireux de faire corriger certaines erreurs dans la nouvelle édition de la vie du poète. Ce souci, je le sais, amena souvent Sa Seigneurie chez nous, et je crois qu'il prit sur lui de faire les modifications qu'il souhaitait. » On en racontait autant du comte de Lichfield.

J. Jones : « Mem[orandum], 17 avril 1759. Pas moins de quinze feuilles de parchemin paraissent avoir été enlevées (cut out) à ce livre, par quelles mains, ou à quelle époque, je ne saurais le dire. Aucune n'a été enlevée depuis que j'en ai la garde ¹ ». L'auteur du dégât est naturellement inconnu et toute recherche à ce sujet serait oiseuse aujourd'hui. Mais il est curieux de constater dans une autre remarque manuscrite de J. Jones qu'un vieux registre de l'état civil de Welwyn, perdu pendant quelque temps, a été retrouvé après la mort du poète dans son cabinet de travail et qu'il a été restitué en 1767 par son fils. On se demande involontairement, sans pouvoir résoudre la question, si le pasteur en titre lui-même n'aurait pas commis ou autorisé la mutilation des documents officiels.

S'agit-il de savoir quel intérêt supérieur s'attachait à la disparition d'une pièce attestant un baptême, la réponse devient difficile et ne peut être que purement conjecturale. Quand on en rapproche ce fait que Frederick Young est porté, sans doute par son père, sur les registres de Winchester College comme ayant été baptisé le 14 septembre au lieu du 20 juin 1732, et que l'ami intime de ce fils, H. Croft, le fait naître un an plus tard, en juin 1733, on est amené à croire qu'il y a eu dans la famille de notre auteur une autre naissance dont on aurait voulu détruire jusqu'à la moindre trace ², mais dont Young n'avait pu taire le vivant souvenir dans son poème. Il aurait eu une fille, la Narcissa des Nuits. Les vers mêmes, comme l'indique un critique moderne ³, marquent d'ailleurs une parenté plus étroite que celle qui l'unirait à une enfant adoptive. Il l'enlève en effet au climat meurtrier de l'Angleterre « avec précipitation, une précipitation paternelle (with haste, parental haste) ⁴ » et, se plaignant que la

1. Il nous a semblé que les feuilles recopiées se trouvaient surtout comprises entre 1730 et 1740.

2. Il est intéressant de noter à ce propos dans une généalogie de famille « formellement attestée comme vraie par Rob. Lee, quatrième comte de Lichfield, le 6 juin 1774, en présence d'Isaac Heard Lancaster et de Fred. Geo. Lee, D.C.L. », le qualificatif de « only son » ajouté sans nécessité au nom de Fred. Young. — Voir ce document dans Notes and Queries, 4th series, vol. IX, p. 63.

3. Voir Notes and Queries, 4th series, vol. VIII, p. 484, etc.

4. N. Th. III, v. 116.

mort trompe l'attente des humains, il s'écrie : « les pères en pleurs élèvent le tombeau de leurs enfants, et moi le tien, Narcissa ¹. » Si l'objet de sa douleur n'est pas clairement désigné, son chagrin s'exhale du moins en lamentations passionnées que ne lui arracha pas la mort de M^{rs} Temple. Mais alors pourquoi n'a-t-il pas donné libre cours à son désespoir et nommé celle qu'il avait perdue ? Pourquoi cette réticence persistante de tous les siens et de ses amis intimes ? On l'ignorera sans doute toujours. C'était peut-être une fille naturelle reconnue par le père, acceptée par sa femme, mais désavouée par le moraliste. Peut-être encore l'enfant est-elle née trop tôt, Young ayant anticipé en quelque sorte sur les droits du mariage. Le problème demeure insoluble. Si le fait de l'existence de cette enfant semble ressortir des témoignages épars qui nous restent, un voile épais retombe sur ce secret de famille ².

Le même mystère plane aussi sur la personne à qui Young adresse ses méditations nocturnes. D'ailleurs Lorenzo n'est guère pris au sérieux par la plupart des critiques. Pour George Eliot, c'est un mannequin que le poète s'amuse à redresser sans cesse pour se procurer le plaisir de l'abattre, et cette opinion est plus ou moins celle de tous les commentateurs. H. Croft cependant

1. N. Th. V, v. 770-71 :

« And weeping fathers build their children's tomb :
Me thine, Narcissa ! »

2. Nous avons cru retrouver cette fille du poète dans une certaine Mercy Young qui figure auprès de lui dans une liste des pensions royales payables par Wm. Steuart Esq. conservée à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford [Bodleian Mss. Rawlinson C. 445-5 sous la lettre Y]. On y voit en effet avant le nom d'Edward Young, Doctor of Laws, 200 l. la mention suivante : « Mercy Young, 30 l. per annum », et à côté une note à l'encre noire « not called for » (non réclamé). Une annotation en marge à l'encre rouge et d'une main différente porte ces mots : « Never heard of » (absolument inconnue). Mais en parcourant au Record Office de Londres les listes annuelles ou Rolls of payment de la Cour des Comptes (Audit Office) pour les pensions royales on retrouve ce même nom, tantôt seul, tantôt joint à celui de Francis Young (ou Yonge), sur ces listes depuis le 29 septembre 1714 jusqu'à sa disparition en 1731. Il s'agit donc probablement d'une homonymie du poète. Chose curieuse, on remarque aussi une pension attribuée à une certaine Mary Lee qui meurt le 4 mars 1740, peut-être une sœur cadette de Lady Young, le dix-septième enfant de son père s'appelant Mary Isabella. Il est vrai que cette dernière passe pour être morte assez jeune [The Herald and Genealogist, 1866, vol. III, p. 481].

fait exception. Après avoir longuement prouvé l'erreur cruelle de la *Biographia Britannica* de 1765, en accusant le fils d'Young, le jeune Frederick, d'être l'original de ce portrait, il remarque que l'ensemble du caractère doit être emprunté à la vie réelle, sans quoi l'emploi d'une initiale à la place d'un nom imaginaire devient inutile dans *N. Th.* VIII, v. 610¹. L'observation est juste et l'on est frappé de voir que l'auteur oublie, sans doute volontairement, de s'expliquer au sujet de ce passage quand, vers 1760, son traducteur allemand, Joh. Arnold Ebert, lui en demande la clef dans sa lettre. Il y a bien chez le personnage que cache ce pseudonyme des traits que l'on retrouve chez maint libertin du temps, que ce soit le feu duc de Wharton, Lord Bolingbroke ou d'autres. Mais les détails précis qui foisonnent laissent deviner un dessin d'après nature et, à ce point de vue seul, il est intéressant de les rassembler, bien que tout essai de reconstitution du célèbre incrédule doive rester impossible ou tout à fait hypothétique.

Lorenzo apparaît pour la première fois dans le poème à la fin de la Nuit I et n'occupe qu'une petite place dans les Nuits I-IV, auxquelles se bornait le plan primitif d'Young. Ce n'est que plus tard, et comme pour compenser la disparition des trois êtres chéris précédemment pleurés, que cette figure un peu vague se précise. Dès la Nuit V, nous voyons qu'il est l'ami du brave Altamont, qui meurt par le suicide², qu'il est veuf de la belle Clarissa, emportée en donnant le jour à un fils³, et qu'il a l'ambition de parvenir aux plus hautes positions⁴. Il doit être de ceux dont parle l'écrivain dans la préface de sa sixième Nuit, quand il se dit « par hasard au courant des sentiments de certaines personnes particulières... entretenues dans leur déplorable erreur par quelque doute secret quant à leur immortalité. » C'est

1. « Tell not Calista; she will laugh thee dead;
Or send thee to her hermitage with L. »

Pour les besoins du vers, ce dernier mot doit être un monosyllabe.

2. *N. Th.* V, v. 439.

3. *N. Th.* V, v. 586-88; VIII, v. 238-40.

4. *N. Th.* V, v. 935-38; cf. VI, v. 761-62.

un homme fier¹, irritable², avide de plaisir³, grand admirateur de la philosophie ancienne tout en étant vraisemblablement disciple de Bayle et de Voltaire⁴. C'est un mondain⁵ qui aime à se produire en public. Il appartient au barreau⁶ et recherche au Parlement les succès oratoires⁷, trait qui rappelle l'infortuné Wharton. Il est amateur d'art et d'antiquités. Il est gourmet au point d'importer des mets rares, même du centre de l'Italie⁸, Comme caractère c'est un esprit pratique⁹, estimant surtout le courage et la fermeté¹⁰. Ses relations de famille sont indiquées. Son père vit encore, bien connu pour son avarice¹¹. Sa femme fréquentait Lady Young¹². Il élève lui-même son enfant, Florello, et l'élève assez durement¹³. Il a été l'ami de Narcissa¹⁴ et de Philandre qui a chargé le poète de le ramener de son égarement¹⁵. C'est donc dans le cercle intime de Welwyn que l'on pourrait découvrir Lorenzo.

Mais poser rigoureusement les conditions du problème, ce n'est pas le résoudre. Nous n'avons pas affaire ici au duc de Wharton, ainsi qu'on l'a souvent cru, parce qu'il n'a jamais fait partie du barreau, qu'il n'est pas resté veuf et qu'il était mort depuis de longues années en 1742. Il ne s'agit pas du brillant Charles Townshend (1725-67) qui était tout jeune à cette époque, ni même de Thomas Townshend¹⁶ (1701-80), fils du troisième vicomte de ce nom, qui fut membre du Parlement, nommé par la ville de

1. N. Th. VI, v. 126-27; VII, v. 847.

2. N. Th. IX, v. 710-11.

3. N. Th. VII, v. 481; IX, v. 667-70.

4. N. Th. VII, v. 251-52, 559-60; IX, v. 998-1001. Voir aussi la fin de la préface de la septième Nuit.

5. N. Th. VIII, v. 6-8.

6. N. Th. VIII, v. 398-400; 600-603.

7. N. Th. VIII, v. 488-91, 499-502, 603.

8. N. Th. VIII, v. 1007-15.

9. Voir N. Th. VIII, v. 1186-87 où Young se défend d'être un rêveur.

10. N. Th. VIII, v. 1141-42.

11. N. Th. VIII, v. 551-55.

12. N. Th. VII, v. 614-17.

13. N. Th. VIII, v. 245-54.

14. N. Th. III, v. 270; V, v. 317-18.

15. N. Th. VIII, v. 957; IX, v. 2143-63; 2428.

16. Voir l'article sur Charles Townshend, 2^e vicomte, et celui sur Charles Townshend, fils du troisième vicomte, dans le Dictionary of National Biography.

Winchelsea et l'Université de Cambridge, et très estimé pour son talent, parce que sa femme Albinia, décédée le 7 septembre 1739, survécut assez longtemps à la naissance de son fils unique. Des raisons analogues suffisent à écarter Lord Bolingbroke, dont la philosophie optimiste, interprétée par Pope dans son *Essai sur l'Homme*, a pourtant provoqué l'éclosion des *Nuits*. Nous avons pensé nous-même au neveu de Lady Young, Charles Calvert, Baron Baltimore, qui épousa le 20 juillet 1730 la fille de Sir Theodore Janssen et qui fut successivement gentilhomme de la Chambre du prince de Galles en 1731, Conservateur des mines d'étain et Trésorier de la maison du Prince (*Warden of the Stanaries and Cofferer*) en 1736, puis membre du Parlement pour le comté de Surrey en 1741¹. Mais puisque son père n'était plus en vie au moment où écrivait le poète et puisque sa femme ne mourut qu'en 1770, cette conjecture est forcément inexacte². Young peut du reste avoir ajouté au caractère de son personnage des traits convenant à divers incrédules de haut rang³ pendant la première moitié du XVIII^e siècle, soit qu'il ait voulu dépister la curiosité publique, soit qu'il ait d'abord présenté un adversaire philosophique sous la figure d'un ami commun à Tickell et à lui, pour le transformer plus tard en type abstrait de l'homme du monde et du sceptique. Lucia, Philandre et Narcissa sont des individualités bien précises; Lorenzo, par contre, serait un être composite. En tout cas l'identité du personnage demeure énigmatique.

Ayant ainsi examiné l'origine du poème des *Nuits* et les portraits qui s'y trouvent renfermés, il devient plus facile d'établir

1. Voir *The Complete Peerage of England, etc...* by G. E. C [okayne]. Geo. Bell. London, 1887, vol. I, p. 226-27.

2. Si cette hypothèse était soutenable, l'éducation si sévère de Florello eût été complètement manquée, car le fils de Lord Baltimore se fit surtout remarquer par sa débauche et dut quitter l'Angleterre après un procès pour viol en 1768.

3. Le correspondant inconnu qui fournit tant de détails sur Young dans le *Gentleman's Magazine*, vol. LII, p. 70, etc. croit « très probable que le Lorenzo des *Nuits* et l'Altamont du *Centaure non Fabuleux* sont le même homme ». Mais la chose est impossible, si ce dernier, comme on l'a supposé, représentait Lord Euston. Enfin Montagu Burrows dans ses *Worthies of All Souls'*, London, Macmillan, 1874, un vol. in-8°, p. 398, etc., met en avant une nouvelle hypothèse, quand il dit « Quelques-uns des portraits (des *Nuits*)... sont sans doute des figures empruntées à All Souls'. »

la suite des événements qui intéressent notre auteur au cours de l'an 1740. Sa femme meurt le 29 janvier et, si nos conjectures sont fondées, il part, bientôt après l'enterrement, avec sa fille pour le midi de la France. Le voyage exigeant alors près de quinze jours, il dut être vers la fin de février dans la ville de Montpellier. C'est là que lui parvient de Bath la nouvelle de la mort de son ami Th. Tickell, à la date du 23 avril. Un peu plus tard, peut-être avant qu'il put apprendre le coup qui le frappait¹, il perd la jeune Narcissa et l'ensevelit de nuit dans un champ. Fuyant alors le sol inhospitalier qui lui refusait une tombe, il revient en toute hâte vers Welwyn, peut-être avec l'intention de prendre, au mois de juin, son service annuel comme chapelain du roi. Pendant la traversée de Calais à Douvres il a un accès de fièvre chaude qui met sa vie en danger et ne recouvre la santé que grâce aux soins du célèbre Dr Mead, auquel il donnerait volontiers, dit-il, l'immortalité littéraire en retour². Sans doute sur les conseils de ce médecin il se rend à Tunbridge Wells, d'où il écrit son court billet du 4 août à Curll, au sujet de l'édition complète de ses œuvres. Ces derniers renseignements sont du reste confirmés par une lettre du 25 août 1740³ de la duchesse de Portland à Lady Throckmorton, où nous relevons ce passage : « J'ai eu la semaine dernière une lettre du Dr Young. Je suis très fâchée qu'il ait été si malade, mais j'espère qu'il nous honorera pourtant de sa compagnie et j'ai l'intention d'ici peu de l'en prier. » Le sort venait d'ailleurs de l'accabler encore en enlevant le jeune Mr Temple, le 18 août, et c'est à peine remis de corps et brisé par le chagrin que notre poète rentra dans sa paroisse⁴ auprès de sa belle-fille Caroline et de son fils Frederick, âgé de huit ans à peine. Les devoirs de famille lui incombaient encore, le bonheur du foyer avait disparu.

1. On remarquera que la description de la mort de Philandre (N. Th. II, v. 631-48) est plutôt celle de la mort du juste en général et ne renferme pas de trait d'observation personnelle.

2. N. Th. II, v. 38-47; VI, v. 34-39.

3. The Life and Correspondence of Mrs Delany, 1861, op. cit., vol. II, p. 94.

4. Le fait qu'au 16 décembre 1740 il est rédigé un rapport sur les droits que le poète prétend avoir sur la succession du duc de Wharton, laisse supposer qu'il se trouve de nouveau à proximité de Londres et à la disposition du magistrat chargé de l'enquête par la Cour de la Chancellerie.

C'est dans ces conditions, et probablement en premier lieu, comme dérivatif à sa douleur, qu'il se remet au travail en vue de produire son chef-d'œuvre poétique. Mais il dut rester quelques mois incapable d'exprimer l'angoisse dont il était atteint. En effet, l'année suivante ne vit rien paraître de sa plume. Il ne reste de lui à cette date que deux épitaphes, l'une à Westminster Abbey en l'honneur du fils du duc de St. Albans, le jeune Lord Aubrey Beauclerk, mort à trente ans, le 22 mars 1740-41, à l'attaque du port de Carthagène¹, l'autre à la mémoire d'un collègue, le Rev. Dan. Hallows, de la cure d'Allhallows à Hertford, le père probablement de la veuve qui, après le départ de Miss Caroline Lee, allait diriger le ménage du poète². Enfin une belle lettre qu'il écrivit à sa protectrice, la duchesse de Portland, le 12 juillet³ pour la consoler de la perte de son père, le comte d'Oxford, montre combien il peut compatir au chagrin des autres, quand son cœur est encore tout froissé de ses propres blessures. « Je sais trop bien, dit-il, que les premières crises poignantes de la véritable douleur restent sourdes, et qu'un homme agirait aussi sagement en s'adressant à son ami en proie à la fièvre pour dire au poulx de s'apaiser qu'en parlant de calme philosophique au cœur meurtri. » Lui-même avait encore besoin d'être soutenu par la sympathie d'autrui et l'on comprend que la grande dame, avec un tact exquis, l'ait invité à venir passer l'automne chez elle, dans sa campagne de Bulstrode⁴, où la bonté aimable de ses hôtes et l'esprit vif de

1. R. Anderson dans ses *Poets of Great Britain* [Life of Young, p. XIV], induit en erreur par l'ancien calendrier anglais, attribue ces beaux vers à l'année 1740. Il est probable que le poète prit d'autant plus d'intérêt au sort du jeune capitaine que ce dernier, comme Lady Young, descendait de Charles II. Anderson au quatrième vers cite d'après le monument même *O'er dauntless, loyal, etc.*, « au lieu de *'Tis dauntless.* » *Young's Works*, ed. Doran, vol. II, p. 61.

2. Cette épitaphe est citée par J. Nichols, *Literary anecdotes*, vol. IX, p. 510. Elle mériterait bien plus les critiques de H. Croft que les vers précédents et montre que l'auteur eut raison de renoncer à la poésie rimée. Le Rev. Dan. Hallows était mort le 6 octobre 1741 dans sa soixante-onzième année.

3. Voir cette lettre à l'appendice G. Elle fut montrée par la duchesse à M^{rs} Delany qui en prit copie. Quant au comte d'Oxford, il était mort le 16 juin 1741.

4. Voir *The Letters of M^{rs} Eliz. Montagu*, 1809, op. cit., vol. II, p. 59. La maison de campagne avait été bâtie par le fameux républicain Praise God Barebones pour un propriétaire du nom de Bulstrode. Elle fut achetée plus tard par le lord chancelier Jeffries d'odieuse mémoire dont le fils la vendit au comte de Portland, favori de Guillaume III. [The life of Edm. Malone, by Sir J. Prior. — London, Smith, Elder, 1860, in-8°, p. 428].

Miss Eliz. Robinson, la future M^{rs} El. Montagu, apaisèrent un peu la peine d'Ed. Young.

Il put alors se livrer avec ardeur au travail de composition et le mena si rapidement, qu'au cours de 1742, il parut en brochures in-quarto les trois premiers chants de son poème. Chacune se présentait au public sous une couverture bleue ornée d'une gravure du cimetière de Welwyn, où l'on voyait l'écrivain par un beau clair de lune plongé dans ses méditations nocturnes. C'était le symbole de la tristesse profonde et bien réelle qui s'exhale de la *Plainte* (*The Complaint*) de notre auteur. Il ne faut pas s'étonner toutefois si les préoccupations mondaines regagnent un peu leur pouvoir sur lui et dictent jusqu'aux dédicaces de ces vers qui rappellent le néant de l'ambition humaine et la durée éphémère du bonheur. Mais Young choisit mieux ceux auxquels il adresse ses hommages. Arthur Onslow, le Président de la Chambre des Communes, son ami et celui du romancier Richardson, était digne de recevoir le tribut de ses éloges au début de ces graves Nuits, et si le nom du Comte de Wilmington, l'incapable Sir Spencer Compton, dépare la seconde, la troisième est avec raison dédiée à la Duchesse de Portland¹ et la quatrième, parue en 1743, à un autre bienfaiteur, l'Hon. M^r Yorke, fils du Lord Chancelier Hardwicke. La préface ajoutée à ce dernier chant fit croire que l'ouvrage était achevé et R. Dodsley s'empressa de publier le tout en un volume in-octavo avec pagination suivie. Le succès qui avait accueilli l'œuvre anonyme² fut plus grand encore pour ce volume qui parvint cette même année à la cinquième édition. Young y trouva bénéfice³ et gloire, et stimulé par ce double appât, résolut de poursuivre la série de ses contemplations.

1. Young dut respecter son incognito par une initiale, mais le trahit par une note où il indiqua son déguisement comme Cynthia au bal masqué du duc de Norfolk.

2. Les brochures in-quarto étaient anonymes et la rumeur publique les attribuait à Thomas Hervey [*Memoirs, etc.*, by Lætitia Matilda Hawkins, 1824, op. cit., vol. I, p. 169-70]. Un peu plus tard M^{rs} Sarah Scott, sœur de M^{rs} Montagu écrit : « The Night Thoughts, I believe, are certainly D^r Young's : he does not deny them now. » Ses amis le reconnurent, notamment Benj. Victor qui lui adressa une lettre de félicitations. [Voir Appendice R].

3. D'après R. Anderson dans ses « *Poets of Great Britain* » l'un des bienfaiteurs d'Young, M^r Yorke précisément, « avait l'intention d'obliger la muse encore davantage

Dodsley imprima la cinquième Nuit, d'un caractère tout différent, vers la fin de 1743, mais refusa sans doute d'en donner un prix aussi élevé que des précédentes et maintint sa décision pour la sixième ¹ en 1744. Aussi les trois suivantes parurent-elles chez G. Hawkins ² et furent inscrites par le libraire, M. Cooper, sur les registres de Stationers' Hall à Londres, en 1745. Quant aux personnages sous les auspices desquels le poète place cette partie de son œuvre, ils ne sont pas flattés sans mesure et doivent cet honneur à l'affection ou à la reconnaissance d'Young. Tel est le cas de son beau-frère, le comte de Lichfield, à qui s'adresse le cinquième chant et celui d'Henry Pelham, le chancelier de l'échiquier, dont le nom est en tête du sixième. On regrette seulement la dédicace de la Consolation (Nuit IX) au duc de Newcastle, le grand dispensateur des promotions ecclésiastiques ³. C'est égale-

en lui accordant la cure de Shenfield dans le comté d'Essex au cas où elle serait devenue vacante. »

L'éditeur J. Dodsley, d'après J. Warton, aurait donné 300 guinées des trois premières Nuits [Correspondence of Al. Pope, ed. Wm Roscoe, London 1824, vol. IX, p. 238, note de Warton]. Par contre Benj. Victor dans une lettre du 15 août 1742 écrit à un ami, Mr Wood, de Saint-Albans, que l'ouvrage va paraître en trois parties et que Dodsley lui a avoué en avoir donné deux cents livres [Original letters... by B. Victor, London, T. Becket, 1776, in-8°, vol. I, p. 74].

1. Plus tard, d'après un contrat en date du 7 avril 1749 conservé au musée de South Kensington et passé entre Ed. Young et le libraire Andrew Millar, le poète cède à celui-ci, moyennant 63 livres sterling, ses droits d'auteur sur le second volume de sa Plainte, contenant les Nuits VII, VIII et IX et en plus la Paraphrase d'une partie du livre de Job.

2. Ces premières éditions portent : « Printed for G. Hawkins, at Milton's Head, between the two Temple-Gates, Fleet Street and sold by M. Cooper, at the Globe in Paternoster Row. » C'est à ces négociations que se rapporte un billet écrit de Welwyn le 16 octobre [1744?] à Dodsley : « Si vous voulez donner cent guinées, vous aurez l'ouvrage entier. Sinon, je vous prie de passer chez Mr Hawkins, et il arrangera pour la petite édition » [in-12, sans doute]. Historical Mss. Commission, Report 3, p. 291, 2^d col.

Plus tard ce fut Dodsley qui publia la première édition complète des Nuits.

Il courait des éditions non autorisées. Le 29 juillet 1744, Young écrit à Richardson qu'un ami vient de lui présenter un exemplaire contrefait de la septième Nuit ressemblant à l'édition autorisée, et lui demande les mesures qu'il convient de prendre à ce sujet.

3. Voir à ce propos Lord Macaulay's Essays. Leipzig, éd. B. Tauchnitz, 1850, vol. V, p. 168-69. La dédicace du chant IX étant la seule véritablement intéressée du poème on peut regretter les lignes suivantes d'un éminent critique contemporain [Histoire abrégée de la littérature anglaise par J.-J. Jusserand. Paris, Ch. Delagrave, 1896, in 8°, p. 174] : « Ed. Young se livre à des Méditations nocturnes, Night Thoughts, 1742-46, qu'il dédie, une par une, à de riches patrons. Il se donne un mal infini

ment pour lui que l'écrivain ajoute en 1745 une sorte d'épilogue à son grand poème dont il eut le bon goût de le détacher plus tard sous le titre de « Réflexions sur la situation politique du royaume. » Ce pamphlet en vers blancs, composé en moins d'un mois et dirigé contre le roi de France, le Prétendant et les jésuites trahit la précipitation et la fatigue. Son adjonction eût déparé les Nuits, et la sincérité des sentiments libéraux qui s'y trouvent exprimés ne valut même pas à l'auteur l'avancement qu'il aurait dû recevoir.

Pendant cette période de composition littéraire il ne se passait que peu d'événements marquants dans la vie d'Young. Son fils Frederick avait été nommé à la fin de 1742, boursier de Winchester College, comme l'avaient été jadis son père et son grand-père, et ne revenait plus que deux fois par an à Welwyn. Le Comte de Lichfield était mort le 15 février suivant, peu après la dédicace de la cinquième Nuit. Comme compensation, en quelque sorte, de cette perte, le poète avait eu la joie de bénir à Richmond, le 29 septembre 1743, le mariage de son beau-fils, Charles Henry Lee, avec Martha Daranda, la fille d'un négociant de Putney dans le comté de Surrey. Mais au commencement de l'année suivante le jeune mari mourait à son tour et fut enterré à Londres le 12 janvier 1744-45¹. Si l'on ajoute à tout ceci l'impression produite sur lui par la mort de Pope (le 30 mai 1744) et quelques mois plus tard de Sir John Stanley², on comprend que les sujets de tristesse ne manquaient pas à Welwyn, et que notre auteur se soit jeté avec toute l'ardeur d'une âme sensible et affectueuse du côté d'un des seuls amis qui lui restaient, le romancier Sam.

pour être lugubre, il se bat les flancs pour avoir occasion de crier; en récompense on l'invite dans les belles maisons où se rencontre le beau monde, et il s'y plaît infiniment plus que dans les sombres cavernes : car cet oiseau de nuit n'était qu'un oiseau de volière... »

1. Voir pour l'indication du mariage *The History, etc., of the Prebendal Church... of Thame...* by the Rev. F. G. Lee, D. D., op. cit., p. 635. Le décès est porté sur le registre paroissial de Saint-Mary-le-Strand à Londres. Le défunt ne laissait pas d'enfant.

2. Il en est question cette même année dans la correspondance avec Richardson. C'était sans doute un fils du Sir John Stanley de Londres auquel le doyen Young écrivait souvent, comme le prouvent ses lettres conservées au Brit. Museum.

Richardson. Dans la correspondance malheureusement incomplète et retouchée ¹ qui nous a été transmise, nous saisissons sur le vif une collaboration de tous les jours, telle qu'elle existait autrefois entre Young et Tickell, et cet encouragement mutuel au bien et au beau qui devait stimuler l'activité littéraire et de l'un et de l'autre. Ce fut pour tous deux une consolation et une force à l'approche de la vieillesse.

Quant au poète des Nuits, fatigué d'un travail continu et d'un malaise survenu au début de 1744, il profita de l'achèvement de son œuvre pour goûter, en 1745, une saison de repos à Tunbridge Wells, au milieu d'un cortège d'admiratrices. De là il se rendit à Bulstrode où la famille du duc de Portland attendait avec appréhension la fin de l'insurrection d'Ecosse. A son retour, en décembre, à Welwyn, il s'inquiéta de n'avoir aucune réponse à l'hommage qu'il avait fait au duc de Newcastle en lui dédiant le dernier chant de son chef-d'œuvre. Le moment était propice puisqu'il y avait un évêché à pourvoir, celui-là même auquel allait être nommé un camarade de l'auteur, l'ancien boursier de Winchester, Lavington ², plus jeune que lui pourtant de cinq ans. Pressé sans doute par le temps, Young écrit directement au ministre le 4 juillet 1746 et fait intervenir ses amis. Le 11 janvier 1746-47 il rappelle dans une courte note ses vingt-quatre ans de services ³ et l'assurance formelle donnée en sa faveur à la duchesse de Portland. Il revient à la charge au mois de février et le 3 mars 1746-47 ⁴ il insiste pour la dernière fois afin d'obtenir une réponse. Seul parmi les fidèles serviteurs du trône, il reste dans une quasi

1. Il suffit, pour s'en apercevoir, de comparer dans l'édition de M^{rs} Barbauld et dans le *Monthly Magazine* la lettre du 9 juillet 1744 ou encore les lettres du 20 avril 1744 et du 9 juillet 1744 chez M^{rs} Barbauld avec celles du 8 décembre 1744 et du 2 mai 1745 dans le *Monthly Magazine*.

2. Celui-ci fut nommé à l'évêché d'Exeter la même année.

3. Il entend sans doute par là les services rendus à la cause de la maison de Hanovre en tant que publiciste.

4. Ces quatre lettres se trouvent au British Museum dans les Newcastle Papers, vol. XXII, Addit. Mss., 32707 f., 394 et vol. XXV, Add. Mss. 32710 ff., 41, 250 et 277. La cause réelle de son insuccès fut probablement le patronage du prince de Galles qui était en hostilité ouverte avec le ministère. La *Biogr. Britannica* dit que du vivant du prince Young allait assez souvent à la cour, mais que sa mort mit fin à toutes ses espérances de promotion.

disgrâce et depuis de longues années il reçoit la bénédiction épiscopale d'hommes beaucoup moins âgés que lui, car, ajoute-t-il avec tristesse, « je ne saurais raisonnablement espérer encore un long terme de vie. » Mais si ses sollicitations parvinrent à leur adresse, elles ne lui valurent pas la récompense méritée. Aucune expression dans les lettres à Richardson qui nous ont été conservées, ne trahit ses espérances déçues, mais l'insistance avec laquelle il parle des embellissements projetés dans sa paroisse, où il fait construire un clocher pour son église¹, montre qu'il regarde le poste de Welwyn comme le dernier terme de son avancement.

1. Il y fait allusion dans sa lettre à Richardson du 11 novembre 1746. C'est sans doute à ce moment qu'il y fit suspendre la cloche qui sert encore et qui porte cette inscription : « Prosperity to the Established Church and no Encouragement to Entusiasm [sic], » protestation concise du pasteur anglican contre la secte méthodiste.

Le 17 mai 1747 il vante les eaux minérales de Welwyn comme aussi efficaces que celles de Tunbridge Wells. Peut-être est-ce à cette époque qu'il fonde dans sa paroisse la salle de fête (the assembly room) dont parle la Biogr. Britannica.

CHAPITRE VII

Préoccupations littéraires d'Young. — Ses chagrins de famille. — Réputation de l'auteur des " Nuits ". — Son dernier ouvrage. — Sa vie à Welwyn et sa mort.

L'échec de ses projets ambitieux rendit Young à l'étude. Sa correspondance en 1747 et 1748 contient surtout des allusions nombreuses au nouveau roman de son ami, *Clarissa Harlowe*, qu'il relit jusqu'à trois fois avec le plus grand plaisir. D'un mot aimable il calme les scrupules de Richardson au sujet du personnage de *Lovelace*. « C'est la ressemblance, dit-il, et non la beauté morale d'un caractère que nous réclamons. Un ange sur une enseigne ne saurait en aucune façon soutenir la comparaison avec les diables de Michel-Ange¹. » Lui-même ne s'occupe pas de composition et se contente, en 1749, de reviser une édition complète de ses *Nuits*, que Richardson publia in-octavo² la même année, ainsi que l'édition in-12 qui la suivit. Il avait, du reste, à cette époque à tenir compte d'événements qui amenèrent de profondes modifications dans son cercle de famille. Sa seconde belle-fille, Miss Caroline Lee, dont il est souvent question dans sa correspondance, épousa, le 5 juillet 1748, le capitaine et futur général Wm Haviland de Penn, dans le comté de Buckingham³, et le poète dut se pourvoir d'une gouvernante dans la personne de

1. Voir sa lettre du 24 novembre 1747.

2. Le 5 novembre 1749, Young, avec une vanité pardonnable, suggère à son ami d'ajouter à l'en-tête de la nouvelle édition des *Nuits* la clause « publiées par l'auteur de *Clarissa* » afin de faire une vogue plus grande au roman. De son côté, Richardson conseille au poète de remanier sa préface de la quatrième *Nuit* et de l'insérer, abrégée, au commencement de la première *Nuit*.

3. Voir F. G. Lee, op. cit., p. 635. Wm. Haviland était né en 1717 et appartenait comme officier au 45^e régiment d'infanterie. Voir aussi le Dict. of Nat. Biogr. sub verbo.

M^{rs} Hallows ¹, fille d'un ancien collègue dans le ministère et veuve d'une quarantaine d'années qui, malgré son humeur autoritaire, jouit toujours de l'estime de ses amis. Avec la délicatesse de sentiments qui lui était habituelle, Young ne lui donna pas de gages ², se refusant ainsi à la rattacher, même à un degré quelconque, à la domesticité de sa maison. Il lui assura le confort et la considération et lui laissa en mourant une somme suffisante pour la mettre à l'abri du besoin. De son côté elle lui prodigua jusqu'au dernier moment les soins les plus dévoués, et l'attention de son entourage lui était plus que jamais nécessaire en raison des vides qui se produisaient dans son cercle intime. Cette année même, une nouvelle catastrophe survint. Par une étrange fatalité, la jeune Caroline Lee, pas plus que sa sœur aînée ou son frère, ne devait jouir de plus de quelques mois de bonheur conjugal, et nous relevons à la fin de novembre le passage suivant dans une lettre de M^{rs} Delany à M^{rs} Dewes : « L'infortuné D^r Young est bien peiné : M^{rs} Haviland (la dame qu'il me recommandait dans sa lettre) est décédée; l'on dit qu'elle est morte subitement dans son carrosse entre Drogheda et Dublin ³. »

Sous l'impression de ce deuil l'année 1750 est marquée par l'inaction du poète. Au reste de sérieux troubles se préparaient dans sa famille. Son fils Frederick, habitué à retrouver sa sœur à la tête du ménage, quand il rentrait de Winchester, dut voir à regret le départ de Caroline pour l'Irlande. Il prit en grippe la veuve un peu morose qui la remplaça. D'après le D^r Johnson ⁴ elle affecta de le morigéner et lui faisait trop souvent la leçon. Une dispute éclata au cours de laquelle le jeune homme somma son père de renvoyer sa gouvernante autoritaire, ajoutant, ce qu'elle ne lui pardonna jamais, « qu'il ne convenait pas à un

1. Dans une lettre à Richardson, du 2 mai 1745, il avait été question d'une M^{rs} Liston, dont Caroline était satisfaite et jusqu'en 1752, d'après la correspondance du poète, il semble que M^{rs} Hallows ait eu une M^{rs} Ward pour l'assister.

2. The Gentleman's Mag., vol. LII, p. 70, etc.

3. The Life and Correspondence of M^{rs} Delany, op. cit., lettre de Bulstrode du 26 novembre 1749. D'après M^{rs} Eliz. Montagu, Young aurait fait preuve d'une grande libéralité envers sa belle-fille, sans doute en ajoutant une forte somme à sa dot [Young's Works, ed. Doran, 1854, Life of Ed. Young, vol. I, p. lxxiv].

4. Boswell's Life of D^r Johnson, à la date du jeudi 30 septembre 1773.

vieillard de s'en remettre à la conduite d'autrui. » Young se refusa à cette exécution sommaire et tout finit provisoirement par le voyage de Frederick à Oxford. Si nous en croyons la *Biographia Britannica*¹, il espérait au sortir de ses classes pouvoir entrer avec une bourse à New College, mais bien qu'on lui accordât deux années d'attente à cet effet, il ne se produisit pas de vacance dans le délai voulu. C'est alors qu'il se fit admettre, comme étudiant ordinaire, à Balliol College, où le registre des inscriptions porte la mention suivante² : « Nov. 4, 1751 Termino Michaelis-Frederic Young, filius unicus³ Edw. Young D.D. (??) Rector [is] de Welwyn in Comi [tatu] de Hartford admissus est commens [alis]. » Le 12 novembre il fut régulièrement immatriculé à l'Université et dès ce moment cessent toutes traces de lui à Oxford. De l'aveu de ses amis, il ne poursuivit pas ses études et ne parvint pas, comme ses anciens camarades, aux grades de bachelier et de maître ès arts. Pourquoi cette interruption subite de travail ? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. La *Biographia Britannica*, qui s'acharne après lui au point de le déclarer à neuf ans l'original du Lorenzo des Nuits, prétend qu'il se conduisit « si mal qu'il fut expulsé » sans d'ailleurs préciser davantage, et que son père lui aurait désormais interdit sa maison. Quelle part de vérité y a-t-il dans ces assertions ?

Herbert Croft, l'ami intime et le défenseur de Frederick Young, proteste avec indignation contre la légende d'une exclusion. Il semble qu'au point de vue des faits, il ait absolument raison ; car de 1751 à 1755 le cahier de punitions de Balliol College, rédigé en latin, et relatant toutes les mesures de ce genre, ne porte pas le nom du jeune homme⁴. Mais lui-même reconnaît que ce dernier se permit des écarts juvéniles et ajoute, en quelque sorte comme son interprète, que « si la nature lui accordait une

1. La Biographie donne ce renseignement sur la foi du Dr Eyre de Grey's Inn qui, malheureusement, n'est pas toujours bien informé ; on le voit par ce qu'il dit plus loin de la carrière universitaire du jeune homme.

2. Je dois cet extrait à l'obligeance de M^r J. A. Smith, bibliothécaire de Balliol College.

3. Pourquoi ce qualificatif qui ne paraît pas à sa place ici ?

4. Ajoutons qu'il n'y a pas de trace non plus du jeune homme sur le livre noir (the black book) de l'Université.

seconde période de jeunesse... il causerait certainement moins d'inquiétude à son père. » Il se peut que les désordres de Frederick Young, entraîné par des compagnons aux allures trop libres, aient provoqué son départ de l'Université sans qu'on ait eu recours à une peine disciplinaire. La brouille commencée à Welwyn par la révolte du collégien contre la gouvernante aura été aggravée par les rapports arrivés d'Oxford et probablement grossis en chemin, et si, comme certains indices portent à le supposer, la conduite de l'étudiant provoqua presque un scandale dans le voisinage de la maison paternelle¹, on comprend que le poète, devenu moraliste sévère dans sa vieillesse, se soit décidé à ne plus revoir son fils².

La date même de cet incident pénible, qui ne s'explique que par les idées étroites sur les rapports de famille répandues en Angleterre au XVIII^e siècle, n'est pas établie d'une façon certaine. Ce dut être avant 1754 (bien que la correspondance publiée de notre auteur n'y fasse pas la moindre allusion), sans quoi le jeune homme aurait terminé son éducation universitaire et J. Kidgell en parlerait dans son roman satirique dirigé contre Young et M^{rs} Hallows, et ce fut peut-être dans le courant de 1752. Quoiqu'il en soit, l'exilé ne rentra pas à Welwyn avant la dernière maladie de notre poète et l'un de ses intimes nous le montre, dans un article violent contre le père³, encore mineur et depuis peu sorti de Winchester, « malheureux et errant çà et là sans amis et bien souvent, à ce que je crois, sans ressources,

1. En tout cas, le bruit courait dans les milieux bien informés, que la petite Elizabeth, la fille de Frederick Young, était une enfant naturelle. Elle ne fut pas baptisée publiquement, car le registre paroissial de Welwyn porte la mention suivante : « Elizabeth, daughter of Frederick Young Esq. and Elizabeth his wife was privately baptized October the 20th 1767, received into the church Nov. the 28th. »

2. Celui-ci avait d'ailleurs des goûts assez vulgaires, si l'on en croit Thomas Maurice, l'orientaliste, qui le connut et qui mentionne incidemment sa fréquentation des tavernes de Londres. *Memoirs of the Author of Indian Antiquities*, London, Messrs Rivington, 1819, in-8°, p. 19, etc.

3. *The Gentleman's Magazine*, décembre 1816, p. 511. La virulente sortie contre « les habitudes immorales du père, pendant qu'il était l'ami du duc de Wharton, » laisse supposer qu'on reprochait au fils quelque intrigue amoureuse poussée trop loin. Young lui-même semble avoir écrit bientôt après son *Centaure non Fabuleux*, pour mettre ses contemporains en garde contre les mêmes écarts de conduite.

mais certainement la bourse mal garnie (*deficiente crumena*). » Il le présente d'ailleurs comme « doué de talents supérieurs et d'une intelligence développée, enrichie d'une vive imagination et d'une veine d'inspiration poétique qui, si l'on tient compte du temps et des circonstances, ne le cédait en rien à celle de son père. » Ces quelques détails fournis par un témoin oculaire suffisent pour nous faire condamner la dureté ou la faiblesse du vieillard, soit qu'il ait accepté l'impulsion de son entourage ou que lui-même n'ait pas su pardonner. Ne commettons pas l'erreur cependant de le juger d'après nos idées modernes. Sa décision ne paraît avoir provoqué ni surprise ni indignation dans son cercle intime, sa considération n'en souffrit ni à Londres, ni dans sa paroisse, aucune tentative de réconciliation ne fut faite et le fils se soumit avec résignation à son sort, comme à un châtiment mérité, puisqu'il donne à Young dans son épitaphe latine le titre d'« *optimi parentis* » (père excellent). Le correspondant souvent cité du *Gentleman's Magazine* prend la défense de ce dernier contre H. Croft et déclare qu'il était content d'entendre l'éloge de son enfant et lui garda sa tendresse paternelle. D'ailleurs il lui laissa sa fortune tout entière et répondit en 1753 à S. Richardson ¹ qui le félicitait d'avoir donné 600 livres à une société missionnaire. « Si j'avais renvoyé ce présent à ma dernière heure, je l'aurais fait aux dépens de mon fils. » Ajoutons que l'absence dans ces tristes conditions, du seul membre restant de sa famille était en soi le pire châtiment qu'eut à subir notre auteur.

Comme toujours il chercha une diversion à ses peines dans le travail littéraire. Tout en encourageant Richardson dans la préparation de son nouveau roman ², il reprit lui-même sa vieille pièce des Frères (*the Brothers*) de 1726 pour la produire enfin sur la scène. Ce fut, paraît-il, à la demande expresse d'une jeune

1. Voir la lettre de Richardson à Lady Bradshaigh du 24 février 1753. Le mot du poète semble une allusion à la querelle avec son fils et celle-ci peut donc, avec vraisemblance, être rapportée à 1752. Remarquons à ce propos que M^{rs} Barbauld ne donne pas de lettres d'Young entre le 5 novembre 1749 et le 4 juillet 1752 et que celles du *Monthly Magazine* à cette époque sont de fort peu d'importance.

2. Le *Monthly Magazine* (vol. XXXVIII, p. 434), à la date du mois d'avril 1751, signale des vers élogieux d'Young en l'honneur de son ami et du nouveau roman, Sir Charles Grandison, qui parut en 1753.

actrice, Miss Bellamy, qui avait été l'amie de sa belle-fille Caroline Lee¹ et qui sollicita d'Young l'honneur de jouer le rôle d'Erixène. Les répétitions furent singulièrement mouvementées. Le directeur du théâtre, Dav. Garrick, outré de l'audace de sa subordonnée l'interpella en ces termes quand elle reparut après quelques jours d'indisposition : « Vous voilà enfin revenue, madame, il est regrettable pour nous que l'auteur ait insisté pour que vous fussiez son héroïne » et tous deux ne s'apaisèrent pas sans difficulté. Au moment de la lecture, nouvel émoi. Miss Bellamy trouva le vers « je vous parlerai en accents de tonnerre » (I will speak to you in thunder)² déplacé dans la bouche d'une femme, et quand le poète se récria, elle lui proposa de le renforcer en y mêlant un peu d'éclair. A sa protestation que cette tragédie valait mieux que ses deux autres, elle répondit en rappelant malicieusement la célèbre entrevue de Gil Blas avec l'archevêque de Tolède et lui parla d'une pièce intitulée la Vengeance³. Mais Young se mettant en colère, pendant que le comité de lecture souriait de ces débats, l'actrice s'excusa d'un mot pétulant et le pria d'appliquer en sa faveur les nobles maximes de ses Nuits. Ce compliment délicat mit fin à l'incident. Le vers tant critiqué fut supprimé à la grande surprise de Garrick et, la séance levée, l'écrivain irascible alla dîner chez son héroïne en compagnie de M^r Quin qui jadis avait été un Zanga⁴ incomparable.

La pièce fut enfin représentée à Drury Lane le 3 mars 1753 et excita une vive curiosité, tant à cause du renom du poète que parce que l'on s'attendait à un succès dépassant encore celui de la Vengeance. Mais si Garrick et Mossop jouèrent à merveille

1. Le mari de celle-ci, Wm. Haviland, épousa le 11 décembre 1752, en secondes noces, Miss Salusbury Aston, fille et héritière de Th. Aston de Beaulieu, dans le comté de Louth, en Irlande.

2. C'était une simple réminiscence d'un vers de M^{rs} A. Behn dans Abdelazar or the Moor's Revenge, où la reine dit à Abdelazar :

« Not hear me speak! — Yes, and in thunder too... »

3. Précisément, le 21 septembre précédent, la Vengeance avait été jouée à Drury Lane, avec Mossop, dans le rôle de Zanga.

4. C'est le nom du héros de la Vengeance.

les frères ennemis, Démétrius et Persée, et Berry très suffisamment le roi Philippe, Miss Bellamy, comme le directeur l'avait prévu, ne fut pas à la hauteur du personnage d'Erixène. La tragédie du reste manquait d'action et de vie, il fallait un commentaire, comme celui qui parut aussitôt¹, pour bien comprendre l'intrigue, et l'auteur lui-même avait dû ajouter un épilogue historique, destiné à satisfaire le public qui réclamait l'observation de la justice poétique. Malgré le talent des interprètes et de l'auteur, tout se borna à huit représentations² et la critique s'attaqua bientôt à l'œuvre défectueuse. Au mois d'avril le London Magazine avait publié une plainte en vers des jeunes dramaturges à l'adresse du maître dont le dernier effort dépassait tous les leurs. En juin la même revue blâmait les longueurs et le dénouement fâcheux de la pièce; quelques années plus tard (en septembre 1756), elle dénonçait l'imitation flagrante de Thomas Corneille. Quant à Young qui, d'après Thomas Davies³, n'avait abordé à nouveau la scène que pour disposer de son gain en faveur d'une société anglicane soutenue par l'archevêque de Canterbury⁴ et l'épiscopat anglais, il se trouva déçu dans ses calculs. Il croyait concilier par la pureté de l'intention les intérêts de la religion⁵ et son ambition de poète tragique, mais ne

1. The Story on which the new tragedy, called the Brothers, now acting at the Theatre Royal in Drury Lane, is founded. London, W. Reeve, 1753, in-8° price 6s. La brochure est dédiée au poète dont elle entonne les louanges.

2. Miss Bellamy, dans ses Mémoires, parle de 10 et Genest de 8 ou 9, mais Richardson écrit à Lady Bradshaigh, le 24 février 1753 (la date doit être erronée) : « Croira-t-on plus tard... qu'une pièce de l'auteur des Nuits a été jouée devant des salles peu garnies, tout juste pendant huit nuits? »

3. Memoirs of the Life of Dav. Garrick, op. cit., vol. I, p. 177.

4. Le colonel Codrington, dont Young fit autrefois l'éloge, était un des plus zélés bienfaiteurs de la « Society for the Propagation of the Gospel in foreign parts. » D'après the Gentleman's Mag., vol. XXX, p. 310, l'éditeur Dodsley blâma cet emploi de l'argent, disant qu'il aurait mieux valu le distribuer au clergé pauvre. Young déclara n'en pas connaître.

5. Young avait sincèrement ces intérêts à cœur, car cette même année 1753, il écrit au Dr Wm. Webster, qui fit paraître un livre sur l'Importance du Culte public, un billet ainsi conçu : « J'ai lu vos discours avec plaisir... Que Dieu leur accorde tout le succès qu'ils méritent, que vous souhaitez et que le monde réclame. Bien certainement la piété est le baume de la vie et nul mortel ne saurait passer sans blessure à la tombe » [J. Nichols, Literary Anecdotes, op. cit., vol. V, p. 164]. Vers la même époque, il approuva hautement la pièce d'Ed. Moore le Joueur (The Gamester), disant que « la passion du jeu réclamait un cautère tel qu'en présentait la scène finale de cette tragédie » [Memoirs of the Life of D. Garrick, 1784, op. cit., vol. I, p. 175].

retira que 400 livres de ses Frères et dut compléter de ses propres ressources les mille livres qu'il remit à la Société Missionnaire pour la Propagation de l'Evangile. Enfin Garrick lui joua le tour de substituer à son propre épilogue un épilogue indécent de l'écossais Mallet, qui se raillait de la donation en termes équivoques et que l'écrivain indigné refusa de faire imprimer. Le résultat ne satisfaisait ainsi ni l'honneur littéraire ni les scrupules d'une conscience délicate.

Pour se dédommager de cet insuccès réel et se relever en quelque sorte par une œuvre de haute portée morale, Young se remit l'année suivante au travail. Outré, pour plusieurs raisons, de la publication posthume faite par Mallet des œuvres de Bolingbroke, cette « couleuvrine tirée par un misérable écossais, » pour emprunter le mot du D^r Johnson, il résolut de descendre lui-même dans la lice. Le livre en question était sur le chantier en juin, car n'ayant pu trouver Richardson à Londres ¹, l'auteur l'invite à Welwyn pour le lui soumettre. C'étaient les fameuses lettres, d'abord au nombre de quatre, puis de cinq et enfin de six, sur le Centaure non Fabuleux, qui parurent sous leur forme définitive en mars 1755. Il les dédia à Lady T..., très probablement Lady Etheldreda (ou Audrey) Townshend ², dont l'esprit et les aventures galantes étaient également célèbres à Londres et qui servit, dit-on, de modèle au personnage de Lady Bellaston dans le *Tom Jones* du romancier Fielding. Mais son ami fit supprimer l'initiale dangereuse en lui rappelant que la dame passait pour rancunière. Il obtint aussi que la dédicace passa-

1. Le 29 juin 1754, Richardson écrit à M^{rs} Delany : « Le D^r Young est un personnage qui ne se laisse ni diriger ni expliquer. Il a été trois semaines à Londres, quelque part derrière la Bourse, sans me souffler mot de la chose jusqu'au jour où tout botté (le vendredi de la semaine dernière) il vint à Salisbury Court, me faisant dire (car j'étais sorti), qu'il désirait beaucoup me voir à Welwyn... C'est un homme distrait, vous le savez... »

2. Cette attribution n'est pas certaine, puisque les éditions originales (sans doute pour dépister le public) ne donnent que six astérisques pour le nom. Lady Townshend était fille d'Ed. Harrison Esq. de Balls Park, dans le comté d'Hertford et mourut à All Saints (Herts.), le 9 mars 1788. D'après Hor. Walpole [*Mem. of George II*, vol. I, p. 39] elle « se servait de tout son esprit et de toute sa méchanceté; celle-ci, sans vouloir déprécier celui-là, l'emportant de beaucoup. » Voir *The Complete Peerage*... by G. E. C., op. cit., sub. verbo.

blement grivoise (bien qu'il ose à peine l'insinuer) fût allégée de quelques pages, trouva un artiste pour dessiner la figure allégorique en tête du volume¹ et décida Young lui-même, en décembre 1754, à accorder quelques séances de pose au peintre Highmore pour faire faire le portrait aujourd'hui suspendu dans la grande salle (the Hall) d'All Souls' College².

L'ouvrage ainsi discuté à l'avance remporta, bien qu'il fût d'abord anonyme, un grand succès, tant à cause de sa forme spirituelle qu'en raison du renom de l'écrivain auprès du public en général et surtout, paraît-il, auprès du public libertin particulièrement visé. Le Scots' Magazine³, qui autrefois avait reproduit les Nuits aussitôt après leur publication, parle des cinq lettres sur le Centaure (car la sixième, datée du 29 novembre 1754, n'était pas encore détachée de la cinquième) comme pleines d'éloquence et d'une argumentation puissante. Elles eurent, raconte-t-on, un effet merveilleux sur la cour de George II⁴, où les courtisans, tout en sauvegardant mieux les apparences, n'avaient pas moins besoin de réformer leurs mœurs que leurs prédécesseurs de la Restauration. L'envie ne perdant jamais ses

1. C'est le 12 août 1754 qu'il charge son ami de cette commission, après avoir lui-même suggéré Hogarth ou Highmore. De fait, il existe deux compositions différentes illustrant ce même sujet.

2. Ce portrait (voir Memes, History of Sculpture, etc., Edinburgh, Constable, 1829, in-8°, p. 216) passa longtemps pour le seul authentique. Il appartenait à Richardson et fut légué par un membre de sa famille au Collège d'All Souls [The Gent.'s Mag., vol. XLVIII, p. 485 et vol. LXXXVII, ii, p. 392]. M^r Leslie Stephen, dans l'article sur le poète qu'il a écrit pour le Dict. of National Biography signale encore une gravure d'après un portrait fait par Louis-Pierre Boitard et reproduit en tête des œuvres poétiques d'Young, éditées par J. Mitford, dans the Aldine edition. — Enfin un membre de la famille, le Rev. F. G. Lee, D.D., a cédé, en 1899, au National Portrait Gallery de Londres, après l'avoir prêté en 1890-91 à l'Exposition Hanovrienne, un portrait en ovale d'Ed. Young [salle 10, n° 1244]. Ce tableau, bien plus petit que celui d'Oxford, présente une figure plus jeune et plus attrayante. Une notice manuscrite au dos et presque effacée donne un court aperçu, parfois erroné [comme quand elle indique avril 1763 pour la date du décès] de la vie du poète.

3. The Scots' Magazine, mars 1755, p. 163.

4. Notes and Queries, 3rd Series VIII, p. 131. Cependant, Lady Echlin écrit le 7 février 1756 à Richardson : « Je ne croyais pas qu'il y eût tant de monstres sous forme humaine, comme je le pense à présent depuis le mauvais accueil fait par le monde à cette excellente leçon. Sont-ce bien des créatures raisonnables, ces personnes qui se moquent de l'auteur et traitent impudemment de fou le vénéré pasteur ? » Le livre, en tout cas, avait fait impression.

droits, un critique jaloux ¹ s'attaqua à la doctrine trinitarienne d'Young qui se tromperait en déclarant Dieu conforme à la raison dans sa nature et ses actes, alors qu'il recommande une aveugle soumission aux mystères de la foi, et son style serait trop sombre pour ramener l'incrédule à la vérité religieuse. Notre auteur laissa crier Zoïle, dont les clameurs ne pouvaient lui nuire. Il se contenta d'avoir préparé les voies à la grave satire de John Brown, l'Appréciation des Mœurs et des Principes du Siècle, dont la vogue ² marque une des étapes de la réforme sociale, et il jouit en paix de sa popularité.

Les hommages en effet ne lui manquèrent pas après la publication des éditions complètes de son chef-d'œuvre. Ce ne sont pas seulement des cadeaux d'admirateurs qui lui arrivent de tous côtés ³, les imitations des Nuits surgissent en assez grand nombre ⁴ et ses confrères en poésie consultent notre auteur en mainte occasion ⁵. Ed. Moore lui soumet en manuscrit sa pièce du Joueur, des jeunes gens lui présentent leurs vers pour qu'il les approuve et, en 1756, Joseph Warton lui dédie, comme au plus illustre représentant de la grande école de Winchester, la première partie de son Essai sur le Génie et les Ecrits de Pope. Mieux encore, sa réputation commence à franchir les limites des Iles Britanniques. Les chefs de l'école suisse s'inspirent de ses ouvrages et, vers 1751, l'un de leurs disciples, V.-B. Tscharner, pendant un séjour en Angleterre, fait un pèlerinage littéraire à Welwyn. Richardson sert le plus souvent d'intermédiaire aux étrangers. A la fin de l'année 1756, il transmet à Young des vers allemands en son honneur, sans doute l'ode enthousiaste que

1. Three letters concerning systematic taste exemplified in the Centaur not Fabulous. London, C. Henderson, 1755.

2. Cet ouvrage eut jusqu'à sept éditions en trois ans.

3. Il est question, dans sa correspondance avec Richardson, de présents qui lui sont adressés, entre autres par un certain Signor Barretti.

4. En 1753, par exemple, paraît à Londres, chez W. Heard, une imitation des Nuits intitulée : « Night Thoughts among the tombs in blank verse, » accompagnée d'une ode sur le Jugement Dernier. De même, en 1755, chez J. Beecroft et W. Owen : « Religious Conscience or The Morning and Evening Sacrifice. A Poem in imitation of Dr Young's Night Thoughts. »

5. C'est ainsi que Jos. Elphinston sollicite son opinion sur une traduction en vers qu'il vient de faire du poème de L. Racine, la Religion.

Klopstock avait fait paraître en 1753 et où il lui souhaitait de mourir, sa noble tâche accomplie, pour goûter au ciel l'immortalité qu'il avait si bien chantée. « Meurs, disait-il, vieillard prophétique, meurs ! car depuis longtemps déjà ton rameau de palmier a grandi, » vœu sincère mais singulier, qui, par une coïncidence curieuse, semble avoir été remis au poète, lorsqu'abattu par la souffrance, il songeait à faire une cure aux eaux de Bath. Le 7 janvier suivant, son ami demande à lui présenter le major Hohorst¹, capitaine de grenadiers au service du roi de Danemark et plus tard au service de la Prusse, et celui-ci inaugure des relations suivies entre Hambourg et Welwyn. Tandis que M^{me} Klopstock écrit à Richardson², son mari profite du départ d'un jeune homme nommé Shoer³ pour correspondre avec Young, qui avait pu prendre connaissance de la *Messiede* dans une traduction anglaise. Les lettres échangées furent, il est vrai, courtes et rares, mais la communauté de sentiments était parfaite et la vanité de l'auteur fut flattée par ce tribut venu d'un pays si lointain.

Sa vie patriarcale et l'affabilité de ses manières lui gagnèrent d'ailleurs l'affection et le respect de tous ses visiteurs. Il leur apparaissait comme un gentilhomme campagnard uni à un ecclésiastique bienveillant⁴ et courtois, mais désabusé des futilités mondaines. Un contemporain qui le vit de près à cette époque, nous a laissé de lui ce portrait⁵. C'était un homme de taille moyenne et bien proportionné, à la figure pleine, au teint frais

1. Le 13 janvier, Young exprime son plaisir d'avoir vu le major.

2. Dans sa lettre du 29 novembre 1757, elle écrit : « I am now Klopstock's wife (I believe you know my husband by Mr Hohorst).

Poor Hohorst! he is gone. Not killed in the battle (he was present at two) but by the fever... the king of Prussia recompensed him with a company of cavalry. Poor friend! he did not long enjoy it... »

3. Klopstock écrit, en effet, le 19 octobre 1757, à son ami Elbert : « Le jeune Shoer nous a quittés trop tôt. Je lui ai confié une lettre pour Young. — Briefe von und an Klopstock — Braunschweig, I. M. Lappenberg, 1867, p. 141.

4. Dans sa lettre à Ebert, Klopstock ajoute ce détail que le jeune Shoer était déjà allé une première fois à Welwyn, et qu'à son départ, le vieillard l'avait solennellement béni. Peut-être Young songeait-il, en le faisant, à son fils unique qu'il avait chassé de sa maison !

5. The Monthly Magazine or British Register (juin 1816).

et rosé, aux yeux noirs et perçants. Il s'habillait sans luxe mais avec distinction et portait toujours une perruque brune. Ses hôtes le trouvaient un peu compassé mais d'une prévenance charmante, surtout dans sa galanterie aimable à l'égard des dames. S'il se montrait parfois irritable vis-à-vis de ses domestiques, il se laissait rarement emporter par la colère et savait reconnaître les services rendus. Il s'occupait du bien-être de ses paroissiens, cherchant à attirer les étrangers par l'établissement d'une salle de fête, et créant pour les villageois un boulingrin rustique où il ne dédaignait pas de venir lui-même encourager les joueurs. Ce souci des humbles¹ et cet amour des jeux en plein air et de l'exercice le rapprochent en un sens des Anglais du XIX^e siècle. Personnellement il était plutôt triste, plongé dans des méditations mélancoliques et préférant aux scènes riantes l'aspect sombre de la nature et la rêverie dans un cimetière. Mais s'il fut rarement joyeux depuis la mort de sa femme, comme le disait son fils au D^r Johnson, il cachait souvent son humeur austère pour ne pas troubler le bonheur des autres.

Amateur de jardinage, comme la plupart des hommes de son époque, il marqua de son empreinte son domaine de Welwyn. Maint objet y rappelait la fuite du temps et la vanité des choses terrestres, depuis le cadran solaire dont la devise « Eheu, fugaces ! » se vérifia, au dire du poète, quand des voleurs le débrobèrent, jusqu'à la fausse tonnelle au bout d'une allée dont l'inscription « Splendide mendax ! » suivie de cette autre « Invisibilia non decipiunt » dénonçait la tromperie en inculquant une leçon morale. La tonnelle véritable attirait l'attention du promeneur par ce verset de l'Écriture : « Ambulantes in horto audiebant vocem Dei » et signalait le voisinage du ruisseau par cette heureuse citation d'Horace : « Vivendi recte qui prorogat horam, Rusticus exspectat dum defluat amnis². » Tout invitait ainsi au sérieux et à la réflexion et s'accordait avec les habitudes graves de la maison. Car Young était de mœurs simples et austères. Levé

1. N'oublions pas qu'il consacra, en 1749, une épitaphe émue à l'un de ses serviteurs, son « ami, James Barker. »

2. Epîtres, liv. I, Ep. II, à Lollius.

de bonne heure, il réunissait ses serviteurs pour les prières du matin et répartissait régulièrement sa journée entre le travail et la promenade. Le soir il allait errer dans l'avenue de tilleuls qu'il avait plantée, contemplait quelque temps le firmament étoilé et dès huit heures se retirait dans sa chambre. Quand il se retrouvait seul à Welwyn, la méditation et l'étude absorbaient ses journées.

Au reste, pendant les années qui nous occupent, les soucis ne lui firent pas défaut. Nous ne parlons pas des attaques littéraires auxquelles il sut toujours, mieux que Pope, rester indifférent. Ce ne devait pourtant pas être un plaisir pour lui de recevoir, en 1754, la suite de son *Appréciation Véridique de la Vie Humaine*, écrite par un homme dont l'idéal n'était autre que la philosophie de Lord Bolingbroke réfutée dans les *Nuits* et le *Centaure non Fabuleux*. Un an après, nouvel incident. Young avait pris pour vicaire, probablement à titre d'ancien boursier de Winchester, un homme intelligent mais au fond peu recommandable, John Kidgell¹, qui eut sans doute maille à partir avec M^{rs} Hallows. En tout cas il quitta son poste et publia aussitôt après à ses frais une satire virulente sous forme de roman intitulé la *Carte*² où, sous les traits du Rev. D^r Elwes et de M^{rs} Fusby, il raille notre auteur et sa gouvernante tout en insérant dans l'ouvrage un habile pastiche des *Nuits*, dont les défauts et le style caractéristique sont fort bien imités. L'intrigue est pitoyable ; un voyage en France du Rev. D^r Elwes, où il se laisse séduire par une aventurière, M^{me} Valence, qui s'enfuit avec un chevalier d'industrie. Mais il est intéressant de noter les reproches faits au pasteur : la jalousie à l'égard du mérite d'autrui (trait certainement faux dans l'espèce), la manie de s'absenter en pays lointain dont il ne connaît pas la langue, le désir de construire

1. Voir, sur J. Kidgell, né en 1722, le Dict. of Nat. Biography.

2. The Card, printed for the Maker and sold by J. Newbery at the Bible and Sun in St. Paul's Churchyard. London, 1755, 2 vol. Voici son portrait d'Young (vol. I, p. 190) : « The D^r was naturally good natured and could occasionally be droll and jocular, he had sometimes a singularity, but always a benevolence of aspect which engaged strangers in his favour. » Le titre est emprunté à une carte à figures allégoriques en tête du livre, allusion sans doute au personnage complexe du *Centaure* imaginé par Young.

et la soumission aux volontés de son entourage. Quant à M^{rs} Hal-
lows, l'irascible vicaire la dépeint comme tenant son maître en
tutelle, et se rendant insupportable à tous par son attitude auto-
ritaire, et déclare qu'elle puise trop souvent des forces dans
l'absorption clandestine de spiritueux. Cette diatribe imprimée
à un petit nombre d'exemplaires seulement ne fit pas grand mal
aux victimes. Young évita de répondre par égard pour sa dignité,
mais n'en dut pas moins souffrir de l'outrage.

Il semble précisément que le livre ait eu pour effet de priver
un moment le pasteur des collaborateurs nécessaires. Au mois
de mai 1755, M^{rs} Delany l'avait trouvé en excellente humeur et
en bonne santé (*in fine humour and good health*) à Welwyn. Un
an après il écrit à cette dame qu'il se trouve sans vicaire et fort
affairé en raison de sa charge solitaire. En janvier 1757, la
signature de « John Briggs, curate pro tempore » sur le registre
paroissial prouve que la situation reste encore précaire et que
les difficultés domestiques ne sont pas en voie de disparaître.
Comme toujours Young demande l'oubli de ses peines au travail.
En 1755, dans un moment d'exaltation patriotique, il avait
envoyé à son ami une « Chanson du Marin au Midi occasionnée
par des rumeurs de guerre » en neuf strophes. C'est une simple
refonte de sa première ode de 1733, l'« Allégresse du marin
anglais » qui n'a pas gagné en valeur à ce remaniement. Heu-
reusement l'auteur faisait mieux en prose et préparait ses Con-
jectures sur la Composition Originale, les soumettant à Richardson
dès la fin de 1756. L'on arrangea une lecture en petit comité de
l'ouvrage sous sa forme définitive à Londres, en février, et le
romancier invita Samuel Johnson¹ à y assister. C'était, comme
le racontait le célèbre critique plus tard (30 sept. 1773) à Boswell,
sa première rencontre avec Young, et les préventions littéraires
du partisan de la vieille école ne permirent pas que l'impression
fût favorable au champion des idées nouvelles. L'écrivain, d'après

1. Young connaissait déjà S. Johnson de réputation par le Rambler dont il signifi-
haument son approbation. Son exemplaire de la revue, au dire de Boswell, montrait
un grand nombre de pages cornées aux passages qu'il aimait et qu'il se proposait de
relire. Enfin, il disait que « Rasselas était une lampe de sagesse » (*a lamp of*
wisdom).

Johnson, accueillit comme neuves des maximes pourtant courantes et n'était pas d'une grande érudition ¹. Au reste ses poèmes, quelque originaux qu'ils fussent, ne contenaient pas vingt vers de suite exempts d'extravagance. Le contraste était trop grand entre ces deux hommes, le plus jeune, conservateur bourru, fermement attaché aux principes de la tradition néo-classique, le vieillard, d'une courtoisie d'antan, mais animé du souffle de la révolution romantique. Le critique refusa l'hospitalité de Welwyn; il se sentait sans doute à tous les points de vue trop différent de son hôte éventuel.

Mais soit qu'il se défiât de lui-même, soit qu'il se proposât d'atteindre à un plus haut degré de perfection dans le style, Young retoucha sa lettre sur la *Composition Originale* et la fit circuler longtemps encore entre lui et son ami Richardson. Il travaillait au traité de morale qui devait compléter l'autre, sans parvenir à trouver ce qu'il désirait. « Le sujet, écrivait-il, est trop commun et je ne sais pas éviter de marcher sur les brisées de mes prédécesseurs. » De plus, comme il l'annonce à la date du 30 juillet, il a de nombreuses causes de dérangement (avocations). C'était, nous l'avons vu, la difficulté d'avoir un vicaire à poste fixe à Welwyn. C'était aussi le mauvais état de sa santé et peut-être encore d'autres préoccupations intimes, si l'on ne regarde pas comme l'expression des scrupules timorés d'une conscience délicate ces mots étranges du 23 octobre ² : « ... Ce que j'endure je le considère comme une discipline nécessaire et j'espère humblement pouvoir expier quelque peu par là de grands péchés... » ³. Quatre jours après, écrivant à Klopstock ⁴ il semble

1. D'après M^{rs} Piozzi, ce jugement serait dû à ce que le poète ne comprit pas un terme savant de métrique dont s'était servi Johnson.

2. Voir *The Correspondence of Sam. Richardson...* by M^{rs} Barbauld, London, R. Phillips, 1804.

Cependant, un billet du 11 septembre adressé à M^r Wm. Slade de Deptford sur la question théologique de l'assurance du salut ne trahit ni trouble intime, ni lassitude.

3. Au point de vue du dogme protestant, cette théorie de l'expiation ne laisse pas que de surprendre.

4. *Auswahl aus Klopstock's nachgelassenem Briefwechsel*. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1821, in-8°. Erster Theil S. 237, etc. Aussitôt après la lettre d'Young dans ce recueil, vient une traduction anglaise de l'ode à notre auteur : « Stirb, prophetischer Geist, stirb! etc. »

envisager l'approche de la mort et, le mois suivant, sa faiblesse ayant augmenté, il se décida à partir pour Bath. Les eaux et les soins dévoués de M^r et M^{rs} Ditcher, le gendre et la fille de Richardson, lui rendirent heureusement la santé et le courage, mais à peine de retour à Welwyn, de nouveaux événements vinrent entraver son activité littéraire.

Sa correspondance, au début de l'année, le montre disposé à mettre ordre à ses affaires en vue d'une fin prochaine, quand un revirement subit se produit dans ses intentions et jusque dans le ton de ses lettres. Le bruit d'un mouvement épiscopal imminent a dû parvenir jusqu'à lui et l'ambition renaît avec ses forces¹. Se rappelant qu'en juin il sera de service à la cour comme chapelain royal, il prépare fiévreusement son discours et le dédie d'avance² au souverain dans un avant-propos destiné à faire connaître ses titres et ses griefs. Le D^r Secker, évêque d'Oxford, venait d'être promu à l'archevêché de Canterbury et les amis du poète³ étaient dans l'attente. Entre temps, celui-ci discute avec Richardson les termes de sa dédicace et se rendant à ses raisons, exprimées avec une grande délicatesse, omet une partie de ses doléances. Le 4 juin il demande que l'on imprime l'exemplaire à remettre à George II et lui-même vient à Londres le 13⁴ pour tenter l'effort final. La prédication se fit donc dans la

1. Son ami Richardson trouvait que le poète avait déjà trop insisté sur ses droits. Parlant des allusions qu'y font les Nuits, il écrit à Young le 2 mai 1758 : « Quelques-uns de ceux qui admirent beaucoup votre divin ouvrage pensèrent que vous descendiez trop bas, étant donné l'éclat dont vous leur paraissiez revêtu. »

2. C'est là sans doute le sermon qui, au dire du D^r Eyre, dans la *Biographia Britannica*, fut publié avant d'être prononcé. En effet, la brochure porte simplement « en juin 1758 » et si elle était postérieure à la cérémonie, la date exacte aurait pu être indiquée.

3. M^{me} Klopstock écrit même à Richardson, le 6 mai 1758, au sujet d'Young : « Puisse sa chère existence instructive être prolongée ! si ce n'est point contraire à son propre désir. J'ai lu dernièrement dans les journaux que le D^r Young était nommé évêque de Bristol. Il me faut croire que c'est un autre Young. Comment le roi pourrait-il n'en faire qu'un évêque alors que le siège de Canterbury est vacant. Je pense que le roi ignore absolument qu'il existe un Young qui illustre son règne. » M^{me} Klopstock se trompait en effet. Le nouvel évêque était un homonyme du poète, Philip Young.

4. C'est la date qu'il annonce à Richardson. Il vint, écrit celui-ci à M^{me} Klopstock, trois jours avant de commencer ses fonctions de chapelain royal au palais de Kensington.

seconde quinzaine du mois, mais les détails manquent à ce sujet. On remarque seulement qu'elle est bien plus courte que les précédentes, sans doute pour ne pas fatiguer le monarque. Mais ce sermon purement dogmatique est encombré de divisions subtiles, d'arguments annoncés et repris dans leur ordre, et d'une terminologie de philosophes et de théologiens. On y sent l'affaiblissement de la pensée et du talent de l'auteur, recommandation fâcheuse pour un candidat aux dignités ecclésiastiques. L'idée générale en est l'adaptation parfaite des moindres incidents de la mort du Christ au but marqué par la Providence. La méchanceté des hommes devait accomplir le crime sans diminuer en rien la publicité de l'acte, la certitude de l'innocence de la victime et l'accord mystérieux entre un fait causé par le libre arbitre des ennemis du Messie et prévu par la prescience divine. Un pareil discours ne pouvait guère charmer un souverain hostile aux raffinements de la dialectique comme à la littérature. Aussi Young comptait-il davantage sur l'effet de son avant-propos qui rappelait à son royal maître que la foi rend les armées invincibles et fait la grandeur des nations. En souhaitant à son pays les bienfaits d'une piété véritable, le prédicateur ajoute qu'il se montre sujet fidèle d'un monarque dont il reste l'un des plus anciens serviteurs.

Cet appel si digne ne fut pas entendu. Se décidant alors à une démarche que ses biographes ont vivement critiquée depuis que Croft se fut ingénié à la présenter sous un aspect des plus défavorables, le vieillard écrivit ou fit écrire au nouvel archevêque de Canterbury. Il pouvait supposer que le prélat récemment promu saisirait volontiers l'occasion d'ajouter au bonheur d'un membre éminent de son clergé. Ce qu'il reçut de Thomas Secker, ce fut une lettre sèche du 8 juillet 1758, par laquelle son « frère affectueux » regrettait de ne pouvoir lui venir en aide sous peine d'épuiser le peu d'influence qu'il avait à la cour et terminait sur cette phrase ironique : « Votre fortune et votre réputation vous élèvent au-dessus du besoin de promotion et vos sentiments au-dessus de ce souci personnel d'avancer » que son correspondant éprouvait très sincèrement pour le pasteur de Welwyn dans l'intérêt du public. Le trait final, généralement admiré, paraît moins spirituel quand on songe qu'il fut décoché contre l'auteur

des Nuits par un homme qui, a vingt-huit ans (vers 1721), quitta les rangs des dissidents¹ pour faire fortune dans l'église officielle et dont l'ambition fondée sur l'intrigue choquait jusqu'aux courtisans d'une époque pourtant assez dénuée de scrupules².

En dernier ressort Young résolut de s'adresser au grand dispensateur des évêchés, au duc de Newcastle lui-même. L'amertume dans l'âme, il lui écrivit à la date du 12 juillet une lettre touchante restée inconnue jusqu'ici³. Il y rappelle qu'il était chapelain de George II même avant son avènement et que dès le début du règne, tous ses collègues ont été promus, que le duc de Portland l'ayant recommandé dix ans auparavant au ministre, celui-ci lui avait promis une promotion aussitôt après deux personnes inscrites avant lui sur la liste et dont la nomination remontait à quelques années déjà. Il vient, ajoute-t-il, de présenter un opuscule au roi pour lui remettre en mémoire ses services, mais il sait que tout cela est inutile tant que son Excellence ne lui rendra pas sa faveur et il ne se doute même pas comment il a pu la perdre, ne s'étant rendu coupable ni d'un acte ni d'une pensée qui fût de nature à donner ombrage. Il n'y a aucun cas analogue à comparer au sien et, cela étant, il s'en remet à la justice du duc de Newcastle, ne voulant faire valoir qu'une promesse ferme accordée depuis longtemps et plus de trente ans pendant lesquels il a été attaché à la maison du roi. Cette humble supplique excitera peut-être les railleries de critiques malveillants qui semblent avoir, comme H. Croft, en quelque sorte une rancune personnelle à assouvir. Pour nous, pareille requête non seulement se justifie pleinement, elle paraît encore pathétique

1. The Life of E. Calamy, London, H. Colburn and R. Bentley, 1829, vol. II, p. 503.

2. D'après J. Mitford, c'est de lui qu'il serait question, dans une lettre du 8 novembre 1760 adressée par Gray au Rev. James Brown : « L'évêque est le plus assidu des courtisans toujours debout au milieu de mille dames. L'autre jour il marcha sur le pied du Duc [de Cumberland] qui se retourna vers lui (car il ne fit pas la moindre excuse) et dit tout haut : « Si Votre Grâce est si pressée de faire sa cour, voilà la direction » (montrant du doigt le roi); puis il ajouta au comte de Fuentès : « Vous voyez que les prêtres sont les mêmes dans ce pays-ci que chez vous. »

Hor. Walpole déclare que Secker se flattait de devenir premier ministre sous le règne du pieux George III.

3. Nous la reproduisons dans l'Appendice M. Elle se trouve au British Museum, Newcastle Papers, vol. CXLVI, Add. Mss. 32,881, f. 293.

sous la plume d'un vieillard infatigable au travail dont le ministère et les écrits faisaient également honneur à l'église anglicane.

Comme l'indique le *Gentleman's Magazine*¹, le véritable obstacle à l'avancement d'Young provenait de ses relations avec le feu prince de Galles et cet obstacle ne put être surmonté. Se résignant enfin à son sort, il reprit avec Richardson la discussion de sa lettre sur la *Composition Originale* où il écourta le récit de la mort d'Addison, mais il refusa de faire paraître la suite demandée par son ami. La fin de l'année lui amena à Welwyn un vicaire aimable dans la personne du Rev. John Jones² et un visiteur intéressant³, Joseph Spence, auquel il put soumettre ses théories littéraires. L'ouvrage si longtemps attendu vit le jour au mois de mars 1759 et fut accueilli avec faveur par le public lettré. Son ami lui transmet les critiques qu'il en entendit⁴, le Dr Birch le remercia par l'entremise du vicaire d'en avoir fait don au Musée Britannique, et une nouvelle édition dut en être publiée la même année. L'auteur put donc se reposer un instant sur ses lauriers et cela d'autant mieux qu'il avait maintenant une aide sérieuse dans sa paroisse. Le Rév. John Jones, en effet, malgré l'exiguïté de son traitement (vingt livres sterling par an) se montrait actif et dévoué. Il ne se contenta pas de remplacer son pasteur dans certains villages des environs, il venait souvent s'entretenir avec lui et presque tous les soirs, il lui consacrait deux heures de causerie ou de lecture pour relayer la gouvernante

1. The Gent.'s Mag., vol. LII, p. 70, etc.

2. Sa signature apparaît dès le 26 décembre 1758 sur le registre des inhumations à Welwyn, bien qu'il ne soit question de lui qu'en 1759 dans la correspondance.

3. Dans une lettre du 6 janvier 1759, l'excellent John Newton raconte à sa femme qu'il vient d'avoir une entrevue avec Young à Welwyn : « I spent an hour with him. His conversation was agreeable and much answerable to what I expected from the author of the *Night Thoughts*... He approved of my design of entering the ministry, and said many encouraging things upon the subject, and when he dismissed me, desired that I would never pass by his house without calling upon him » [*Night Thoughts*, etc., by Jas. Rob. Boyd. — New-York, Ch. Scribner, 1851, in-8°. — *Life of Young*, p. 34].

4. En même temps, Richardson lui annonçait la visite d'un certain Mr Majes de Hanovre, qui demandait des explications au sujet des *Nuits*. Il lui transmet les questions et ajoute : « In Germany they revere Dr Young in his works more than they do those of any other British genius. » Young répond le lendemain, 25 mai 1759 : « I return the letters with great respect to the writers of them; but the questions are so many and of so complicated a nature, that I know not well how by letter to return a full answer to them. »

dont la vue faiblissait. C'est à lui que nous devons d'amples détails sur ces dernières années, et l'on excuse la pointe d'acrimonie si fréquente dans ses notes en raison des services réels qu'il rendit au vieillard.

Young ne vivait plus guère que pour ses correspondants. Ses relations avec l'Allemagne continuent. En février 1759 il avait apporté à Klopstock son tribut de condoléance à l'occasion de la mort de sa femme, en 1760 il reçoit de nouveaux hommages. Un ami de Klopstock, Jean Arnold Ebert, professeur de langue anglaise au Carolinum de Brunswick, lui écrit directement pour un double motif. Il lui adresse sa magistrale traduction des Nuits, résultat de quatre années de lecture assidue et de dix ans de travail d'interprétation, et lui présente une requête de la Comtesse de Stolberg établie au Danemark, dont le mari était chevalier du Danebrog et intendant de la maison de la reine mère. Cette noble dame, grande admiratrice du poète, le priait de vouloir bien être le parrain¹ d'un fils, Magnus Ernest Christian, dont elle venait d'accoucher. Très flatté, le vieillard exprima, le 12 avril 1761, sa reconnaissance au comte et ses vœux pour son filleul qu'il regrettait de ne pouvoir aller voir en personne. A son traducteur il répondit en lui accusant réception de son ouvrage dans un court billet du 7 juin et le 29, par une lettre plus longue où, sans satisfaire cependant la curiosité d'Ebert, au sujet de passages obscurs, il le complimentait sur son livre, faisait l'éloge de son style anglais et le priait de transmettre ses respects à la Comtesse de Stolberg qu'il compte retrouver plus tard avec l'enfant « dans une région, dit-il, où les terres et les mers interposées ne me priveront plus du précieux privilège de converser avec ceux dont j'aime, dont j'honore et dont j'admire les vertus. »

D'autres témoignages également flatteurs arrivaient, non plus de l'étranger, mais de l'Angleterre elle-même². Au mois de mai

1. D'après Ebert, Young partageait cet honneur avec la reine-mère et le Baron Bernstorff, ainsi qu'avec la femme et la sœur de ce dernier.

2. C'est vers la même époque que notre auteur, avec son amabilité bien connue, écrivait à un jeune poète quaker, né à Hertford, John Scott (1730-83), et qui lui envoyait un exemplaire de ses élégies, le petit billet suivant : « Sir, I thank you for your present; I admire the poetry and piety of the author and shall do myself the credit to recommend it to all my friends » [Critical Essays on some of the poems of several English poets by John Scott, etc., London, J. Phillips, 1785. Life, p. xxviii].

1760, George Keate, jeune auteur lié avec le D^r Newcomb de Hackney, l'ami et l'imitateur d'Young, lui fit hommage d'un poème intitulé : « Rome ancienne et moderne. » Le 29, Young le remercia et commença avec lui une correspondance d'autant plus intéressante qu'elle est la dernière ¹ et qu'elle touche surtout à des questions littéraires. Keate, qui venait de faire un séjour à Genève, lui apporte des nouvelles de Voltaire et cette circonstance explique l'appel inopiné au patriarche de Ferney qui se trouve dans la Résignation. De son côté, le vieil écrivain donnait des conseils au débutant et revivait avec lui une partie de son passé. Le présent d'ailleurs n'était pas sans tristesse. Menacé de perdre la vue ², il ne pouvait plus communiquer avec le monde extérieur que par l'entremise d'un secrétaire. Enfin son siècle l'oubliait et ceux mêmes qui auraient dû se rappeler ses services ne songeaient pas à lui. Quand George II mourut (25 octobre 1760), le nouveau souverain, fils pourtant du prince Frederick, raya le fidèle serviteur de son père de la liste des chapelains royaux. L'ingratitude était cruelle et souleva des protestations ³. On y répondit au début de 1761 en nommant Young chapelain privé (Clerk of the Closet) de la Princesse douairière de Galles à la place du D^r Hales récemment décédé. C'était une tardive et médiocre compensation pour l'évêché refusé depuis tant d'années, mais le poète désabusé l'accepta sans autre commentaire que le souhait d'égaliser les mérites de son prédécesseur.

Au même moment il entreprit une tâche plus agréable. M^{rs} Boscawen, veuve de l'amiral ⁴, ne trouvait d'apaisement à sa douleur

1. Nous publions à l'Appendice cette correspondance inédite léguée au Brit. Mus. par le petit-fils de Keate, John Henderson Esq.

2. C'est la nouvelle que donne Richardson au D^r Hildesley, évêque de Sodor and Man. Celui-ci répond le 11 novembre 1760 qu'il est très peiné de l'apprendre, ayant été vingt ans le voisin d'Young (comme ministre de la paroisse de Hitchin, près de Welwyn) qui, dit-il, « ne m'a jamais reçu sans une avenante et franche amabilité et que je n'ai jamais quitté sans avoir éprouvé un plaisir et une amélioration profitables. »

3. The Gentleman's Magazine, vol. LII, p. 71, etc.

4. L'amiral Boscawen (19 août 1711-10 janvier 1761) combattit avec Lord Aubrey Beauclerk, dont Young composa l'építaphe, au siège de Carthagène et lui succéda dans le commandement de son navire, le Prince Frederick. Depuis juin 1741 il était député de Truro au Parlement. Après la victoire de Lagos Bay, le 18 août 1758, il reçut une

que dans la lecture des Nuits. Une amie, M^{rs} Elizabeth Montagu¹, eut l'idée d'emmener la pauvre femme à Welwyn, où les deux dames reçurent le meilleur accueil, et suggéra au vieillard la composition d'un poème de consolation. Avec la galanterie chevaleresque qui le caractérisait, Young se rendit à sa requête. Son ouvrage, il le reconnaît dans l'avant-propos, n'était pas destiné à la presse ² mais quelques extraits, tirés de copies manuscrites, en ayant paru, ce fut à regret qu'il se décida à donner le tout au public. Cette longue pièce de vers en deux parties avec un épilogue avait, en effet, besoin d'être excusée et l'on comprend mal comment le D^r Johnson a pu dire qu'on y retrouve l'auteur « dans toutes les stances, tel qu'il fut souvent dans sa pleine vigueur » et qu'on y a vu bien à tort la preuve du déclin de son génie. Le jugement trop favorable du critique est dû sans doute à la « nouvelle méthode de style » inaugurée par l'emploi de la rime qu'en 1759 Young avait pourtant qualifiée de « démon gothique. » En tout cas ces quatrains, composés de tétramètres et de trimètres iambiques alternés, sont d'une platitude déplorable et rien ne justifie le choix d'un mètre sautillant réservé ordinairement au style simple de la ballade. Le sujet de la Résignation, gâté par l'abus du lieu commun, est l'acquiescement de l'homme à la volonté divine. Les joies terrestres ne s'acquièrent qu'au prix de la souffrance et celle-ci refrène l'emportement des passions, adoucit

récompense nationale qui lui permet d'acheter Hatchlands Park, dans le comté de Surrey, où il mourut. Sa veuve « the accomplished M^{rs} Boscawen, » s'établit ensuite à Rochdale, Richmond, dans l'ancienne maison de Thomson dont elle fit une sorte de musée en l'honneur du poète écossais. Voir la belle thèse de M. L. Morel sur J. Thomson, p. 173, note 2.

1. Voir dans le *Gentleman's Magazine*, de février 1853, la lettre de M^{rs} Eliz. Montagu à Herbert Croft, du 17 septembre 1782.

2. Il reste au Musée de South Kensington, dans la Dyce Collection, un exemplaire de la première édition de *Resignation*, imprimée pour les seuls amis du poète avec cette indication manuscrite : « From the Author With his Duty and his Tears. » En tête est une lettre à M^{rs} Boscawen que nous reproduisons dans l'Appendice S. Le poème est divisé en cinq parties qui ont été fort écourtées (et avec raison) dans l'édition livrée au public. Les parties III et IV y ont été entièrement supprimées et la partie V très réduite. La troisième partie contient un étrange épithalame sur le mariage mystique de l'amiral Boscawen et de sa femme, quand ils se retrouveront au ciel, divagation poétique que notre auteur a eu le bon goût de laisser ignorer au lecteur ordinaire.

les sentiments et réprime des désirs qui, par leur nature, sont insatiables. Il faut se résigner, c'est le dernier mot de la vertu chrétienne et songer à la vie future que nous ouvre le trépas, car « nous devons à la mort qu'il y ait pour l'homme quelque bonheur à venir au monde¹. »

L'intérêt de ce poème médiocre ne réside pas dans la forme terne et négligée, mais dans certains passages plus heureux que les autres et dans l'inspiration philosophique de l'ensemble. Notons l'hommage attendri à la mémoire de Richardson, enlevé par la maladie le 4 juillet 1761, au moment où il s'occupait déjà de mettre cet ouvrage de son ami sous presse. « Peut-être n'essaierais-je pas, s'écrie Young, d'apaiser vainement votre chagrin obstiné, mais calmerais-je votre douleur d'un baume adoucissant s'il eût été vivant, lui qui m'assista souvent de son aimable secours au milieu de mes pensées angoissantes, qui dorait de ses rayons ma page obscurcie et transformait une faute en beauté. Toucher les ressorts secrets de nos passions, tel était son principal souci et son heureux génie sondait les profondeurs du cœur des belles. La nature qui comble un petit nombre de génies de faveurs dépassant tout l'effort de l'art, lui avait présenté au berceau les clefs de l'âme humaine². » Plus loin, dans la seconde partie, c'est Voltaire dont il critique la satire de l'optimisme. « Pourquoi, lui dit-il, finir une vie si justement célèbre par un audacieux fatras pareil ? En vue de la gloire ? Oui, mais d'une gloire qui transforme l'obscurité en bonheur. Votre fatras, nettement hostile au mien, s'attache obstinément, comme les beaux esprits d'ici-bas, à répandre l'ivraie de la mélancolie et du mécontentement³. » Le contraste est ici curieux entre les deux écrivains. Voltaire évolue lentement de l'insouciance souriante de la jeunesse au pessimisme du vieillard. Young, dont les écrits antérieurs portaient la marque d'une incurable tristesse et qui, dès 1728,

1. Postscript, st. 13 :

« To death we owe that 'tis to man
A blessing to be born. »

C'est là un sentiment absolument contraire aux doctrines des pessimistes.

2. Young's Complete Works, ed. Doran, vol. II, p. 93.

3. Resignation, Part. II, str. 38-9.

érigéait la vanité et le néant de la vie terrestre en doctrine philosophique, recule devant la théorie de *Candide* et trouve dans la soumission à la Providence la source permanente du bonheur. Son épilogue ¹ indique l'égoïsme comme cause de tous nos maux.

Telle est la dernière œuvre de notre auteur ². Désormais il pouvait se préparer au repos final. Il rendit encore à son ancien bienfaiteur, *Bubb Dodington*, devenu depuis peu *Lord Melcombe* *Regis*, le service de revoir et de corriger une épître en vers ³ destinée au Comte de *Bute*, le favori tout puissant de *George III*, et surveilla l'impression de son édition complète de 1762 ⁴, comprenant, d'après l'avertissement au lecteur, ses productions « les plus excusables. » Il y supprima avec raison les vieilles dédicaces outrées, mais y laissa les épilogues singulièrement licencieux du *Busiris* et de la *Vengeance*, y inséra ses odes malheureuses et y omit son *Appréciation Véridique de la Vie Humaine*. A *Welwyn*, *Young* avait tout réglé en vue de son décès. Son testament olographe est du 5 février 1760 et sa fondation scolaire du 15 avril. Bientôt les avertissements du destin se multiplièrent. *Richardson* lui fut ravi en juillet 1761 et *Lord Melcombe* mourut à son tour

1. Il souhaite, en terminant, qu'aucune œuvre de lui ne puisse tourner à la condamnation de son auteur.

Postscript, str. 26 :

« First! greatest! best! grant what I wrote
For others ne'er may rise
To brand the writer! Thou alone
Canst make our wisdom wise »

[Cf. à ce dernier vers celui de *Tennyson* dans *In Memoriam* :

« And in thy wisdom make me wise. »]

2. Il n'y en eut qu'une édition isolée : « *Resignation In two Parts and a Postscript to M^{rs} B******. London, Wm. Owen at Hower's Head between the two Temple Gates, Fleet Street, 1762.

3. A poetical Epistle from the late Lord Melcombe to the Earl of *Bute* with corrections by the Author of the *Night Thoughts*. London, Printed for T. Becket, 1776, in-8°. D'après l'avant-propos de l'éditeur, cette épître porte la date du 26 octobre 1761. C'est sans doute à cette occasion que *Lord Melcombe* adressa, le 27 octobre 1761, à notre auteur, le poème et la lettre donnés par *H. Croft* dans sa *Vie d'Young*, poème que ce dernier fit imprimer dans l'édition complète de ses œuvres, suivant le désir de son correspondant.

4. Cette édition se trouve à la Bibliothèque d'*All Souls' College* avec cette mention manuscrite dans chaque volume ;

« The gift of the Author. »

le 28 juillet 1762, en sorte que, comme il l'écrit au Rev. Th. Newcomb de Hackney, le 25 novembre suivant¹, ce dernier reste seul de ses amis d'autrefois. A George Keate il explique que son rhumatisme s'est reporté sur la tête et qu'il ne peut même plus lire ses livres. Malheureusement les ennuis renaissent dans son entourage. Son vicaire veut se démettre, malgré les cinquante livres de traitement offertes par Young, et déclare le 24 juin au Dr Birch que personne n'occupera le poste aussi longtemps qu'il l'a fait, étant donnés l'âge et le caractère du vieillard. Le 25 juillet, nouvelles allusions au même état de choses. « Il y a, écrit-il à ce que l'on pense, un obstacle permanent à son bonheur entre ses murs, ainsi qu'un autre au dehors (sans doute M^{rs} Hallows et Frederick Young), mais le premier est le plus puissant et paraît devoir le rester. » La lettre du 4 septembre est plus explicite. Young est malade, mais n'accepte pas de conseils. Ses ennuis n'ont pas cessé, puisqu'on renvoie de chez lui jusqu'à dix-huit domestiques par an et que le Rev. J. Jones lui-même allait partir en raison de « quelqu'un qui a trop la haute main » dans toutes ces affaires. Le public jase naturellement, et bien que l'on reconnaisse sans peine l'absurdité des calomnies dont le gros bon sens du Dr Johnson a fait justice², il n'en est pas moins évident que le vieillard se trouve vis-à-vis de la gouvernante dans un état d'entière dépendance.

Les dernières lettres du poète permettent cependant d'adoucir les ombres de ce tableau. Nous voyons le poète affaibli par les souffrances, mais courtois, comme toujours, envers les étrangers et s'intéressant encore aux choses de la politique et de la littérature. S'il décline la tâche de reviser une œuvre que G. Keate lui envoie³, il y loue la nouveauté du sujet et la variété du style.

1. La lettre se trouve dans Nichols' Literary Anecdotes, vol. II, p. 698.

2. Boswell's Life of Dr Johnson, ed. J. W. Croker. London, J. Murray, 1848, p. 357 : « I asked him if there was any improper connection between them. — No, Sir, no more than between two statues. He was past fourscore and she a very coarse woman. She read to him, and, I suppose, frothed his chocolate, and did such things as an old man wishes to have done for him. » Voir aussi The Gentleman's Mag., vol. LII, p. 283.

3. Lettres du 4 janvier et du 14 avril 1763. Il s'agit sans doute de son « Epistle from Lady Jane Grey to Lord Guildford Dudley, » œuvre publiée en 1762 et qui devait rappeler à Young un poème de sa jeunesse, ou encore d'une pièce de vers sur les Alpes qui

Faisant un retour sur lui-même à propos de ses infirmités, il s'écrie : « Je voudrais que la sagesse fût inséparable de l'âge ; mais, quand elle le serait, une once de sagesse pendant les jeunes années l'emporte, à la balance du Temple, sur une livre de sagesse en cheveux gris. » Écrivant le 1^{er} juin au professeur J. A. Ebert, il lui déclare que le feu Lord Granville, à qui il avait soumis le premier volume de la traduction allemande des Nuits, en a fait le plus grand éloge. Il s'occupe de Richardson, dont il voudrait voir figurer le caractère par l'Abbé Arnaud ¹ en tête d'une édition complète du romancier, et il annonce (il est vrai, prématurément), la publication prochaine de la seconde partie de l'Essai sur Pope par Jos. Warton ². Un peu plus tard il remercie Keate de son « tribut annuel » sous la forme d'un autre poème — sans doute Netley Abbey qui parut en 1764 — et se réserve de le lire quand ses yeux le lui permettront. Jusque-là son chat défendra l'ouvrage contre les rats, les démagogues du règne animal, car ceux-ci, dit-il, « sont du parti de Wilks ³, ...mais je me résigne à mon sort, car pourquoi le règne d'Edouard serait-il moins troublé que celui de George ? Et pourquoi les rats seraient-ils plus fidèles sujets que des hommes ? » Ainsi sa bonne humeur et son amabilité habituelles persistent jusqu'au bout. Son affection ne se dément pas non plus, car sa dernière lettre à G. Keate, du 7 octobre 1764, fait allusion à la mort récente de son ami,

parut en 1763 et qui constitue la meilleure production de G. Keate. Cette dernière était dédiée à Ed. Young. D'après le Dict. of Nat. Biography, G. Keate (1729-97) descendait par son arrière-grand-père, Sir G. Hungerford, de Catherine Seymour, la sœur de Lady Jane Grey.

1. L'abbé François Arnaud (1721-84), membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1762 et de l'Académie française en 1771, fut un des collaborateurs des Variétés Littéraires.

2. Cet essai, ou du moins sa seconde partie, ne parut qu'en 1782.

Dans une lettre du 29 décembre qui se trouve, nous ne savons comment, à la Bibl. Bodléienne d'Oxford [Montagu Ms. ⁴ 48, lett. 181], Young charge Ebert de ses respects pour la Comtesse de Stolberg et de ses meilleurs vœux pour son filleul et pour elle. Voir cette lettre à l'Appendice N.

3. C'était un célèbre agitateur de cette époque qui, par ses attaques de presse fit tomber le ministère du Comte de Bute et que le successeur de celui-ci, George Grenville, fit arrêter et expulser de la Chambre des Communes.

l'éditeur Rob. Dodsley¹. Enfin il conserve intacte toute son admiration pour les grands modèles du passé. Lorsque son correspondant lui apprend les attaques dirigées de Ferney contre le maître de la scène anglaise, un seul mot lui suffit pour le défendre : « Tant qu'il y aura dans le cœur de l'homme de la crainte et de la pitié, la lecture d'une page de Shakespeare suffira pour répondre aux objections de Voltaire. » Ce jugement termine dignement la carrière littéraire de notre auteur².

Sa fin d'ailleurs n'était pas éloignée. Bien que depuis deux ans il eût cessé tout travail dans sa paroisse³, sa faiblesse grandissait⁴ et le Rev. J. Jones dans une lettre au D^r Birch remarquait d'une façon significative que « le D^r Young est maintenant fort âgé. » L'hiver de 1764 paraît s'être passé sans incidents, car au début du mois de mars un confrère en poésie, le D^r Nath. Cotton, de Saint-Albans, vint rendre visite au vieillard qu'il trouva en bonne santé et qu'il entretint du livre de Newton sur les prophéties de la Bible⁵. Quinze jours plus tard éclata la maladie mortelle. On manda d'abord le D^r Yates de Hertford, et trois ou quatre jours après le même D^r Cotton qui était déjà venu à Welwyn comme ami. Le vicaire était absent sur le moment, mais le mardi, 2 avril, Young étant couché de la veille au matin, il écrit au D^r Birch que les médecins se consultent journellement et donnent des narcotiques au patient pour calmer ses douleurs.

1. Le Dictionary of National Biography indique le 25 décembre 1764 pour la mort de Rob. Dodsley. Cependant la lettre d'Young paraît bien être du 7 octobre. D'ailleurs Al. Chalmers, dans son édition collective des poètes anglais (1810, vol. XV, p. 322), donne la date du 25 septembre 1764 d'après l'inscription même de la tombe, et Young pouvait être renseigné par son ami, le Rev. J. Spence, chez qui R. Dodsley était mort à Durham.

2. G. Keate, à son tour, défendit Shakespeare en 1769 dans son « Ferney, Epître à M. de Voltaire » et M^{rs} Eliz. Montagu, également une amie d'Young, en fit autant vers la même époque.

3. H. Croft dit « pendant trois ou quatre ans » mais le Rev. J. Jones [voir sa lettre au D^r Birch du 28 janvier 1764] devait être mieux renseigné.

4. Il conservait cependant toute sa lucidité d'esprit, car le 17 septembre 1764 il ajoute, en présence des mêmes témoins que précédemment, un codicille à son testament avec une requête spéciale adressée à M^{rs} Hallows pour qu'après sa mort elle brûle tous ses papiers, à l'exception du livre de comptes.

5. The Life and Letters of Wm Cooper, éd. de Wm Hayley. London, Baldwin, Craddock and Joy, 1824, in-8°, vol. I, p. 44-45.

Le lendemain, dit Cotton¹, l'on n'avait plus affaire qu'à un mourant mais à un mourant qui « grâce à la vigueur de sa constitution, dont ni l'orgie ni la débauche n'avait jamais usé les forces dans la jeunesse, disputait chaque pouce de terrain à la mort. » L'agonie fut terrible et fait observer au docteur : « Je demande humblement à Dieu de m'accorder, à moi et à tous ceux qui me sont attachés, soit par le sang, soit par l'amitié, un passage facile de ce monde en un monde meilleur. »

Cette constatation directe d'un témoin oculaire compétent, explique et excuse certains détails que nombre de biographes ont blâmés. Le fils de l'auteur, mandé en toute hâte par la gouvernante, que le vicaire loue fort de cette heureuse initiative, arriva le mardi, 2 avril, à un moment de crise grave. Il exprima au Rev. J. Jones, le désir d'être reçu par son père, quoique celui-ci, disait-on, eût demandé qu'il ne fût plus question du jeune homme et que cette entrevue parût bien difficile à ménager. Un des plus sévères critiques d'Young raconte², d'après un récit soi-disant certain, qu'il repoussa les plus pressantes sollicitations de ses amis en répliquant : « Cela ne saurait être, pour notre bonheur à tous deux. » Mais un autre correspondant du *Gentleman's Magazine*³ fournit des explications à ce sujet qui atténuent singulièrement cette dureté apparente. « Quand le fils arriva, écrit-il, pour s'acquitter de son dernier devoir, le Dr Young lui fit transmettre sa bénédiction paternelle et son pardon, l'assurant qu'il ne renonçait pas à le revoir par un reste de colère, mais que ses souffrances corporelles étaient si intenses qu'il ne se sentait pas capable de supporter une entrevue aussi émouvante, et que son enfant s'apercevrait à son testament qu'il l'avait toujours regardé comme son fils et n'avait nulle intention

1. Various Pieces in Verse and Prose by the late Nath. Cotton. London, J. Dodsley, 1791, 2 vols, vol. II, p. 225.

2. The Gentleman's Magazine, vol. LII, p. 22.

3. Id., vol. LII, p. 72 (février 1781). Le 13 avril, le Rev. J. Jones écrit au Dr Birch : « Au sujet d'une entrevue avec son fils, il fit savoir qu'il préférerait la refuser, vu qu'il se sentait déprimé et que ses nerfs étaient faibles. Quant à l'autre point il dit : « Je lui pardonne de tout cœur, » et... levant doucement la main il la laissa doucement retomber avec ces mots : Que Dieu le bénisse. » Brit. Mus. Mss. — Letters to Dr Birch, 4,311, f. 216.

de descendre dans la tombe plein de ressentiment. » L'on aimerait mieux sans doute que le malade, faisant au besoin un effort sur lui-même, eût accepté les soins du seul membre survivant de sa famille. Comme Addison, dont il fit l'éloge, manda son beau-fils auprès de lui pour lui montrer comment un chrétien sait mourir, il aurait dû faire appeler Frederick Young à son chevet pour laisser voir à quel point un père sait pardonner. Mais il faut tenir compte de souffrances que Cotton compare aux tortures du martyr et ne pas reprocher au poète d'avoir manqué d'héroïsme. L'agonie dura, en effet, du mercredi au vendredi saint, 5 avril, jour où l'auteur des *Nuits* entra dans son repos sur les onze heures du soir¹. Les médecins, impuissants à lui venir en aide, étaient partis à midi et c'est au milieu de ses intimes que le vieillard expira.

Edouard Young, mort le vendredi saint, fut enterré huit jours après, le 12 avril 1765², dans le sanctuaire de son église paroissiale de Welwyn, sous la table de communion, à côté de Lady Elizabeth. D'après la *Biographia Britannica* on n'aurait pas rendu à sa dépouille les honneurs coutumiers, la cloche n'aurait pas sonné à la levée du corps et ni le maître, ni les élèves de l'école fondée et dotée par lui n'auraient assisté aux obsèques. La plupart de ces détails sont de pure invention³, comme le prouve le récit du Rev. J. Jones, l'ecclésiastique officiant, tel qu'il le donne au lendemain même de la cérémonie. Le deuil fut conduit par Frederick Young assisté du neveu de l'auteur, le Rev. Rich. Harris, prébendier de Chichester, d'un autre parent (peut-être un des deux cousins Young de Londres) et de M^{rs} Hallows. Le Rev. D^r Yarborough, Recteur de Tewing, le Rev. M^r Wynne, Recteur d'Ayot St Lawrence, et quelques autres qui tenaient les cordons du poêle étaient membres du

1. M^{rs} Hallows écrit le 28 avril 1765 à G. Keate que le poète mourut à neuf heures et demie sans un gémissment, après avoir passé quinze jours fort pénibles, mais qu'il conserva jusqu'au bout toute sa connaissance.

2. Le délai était sans doute nécessaire pour permettre aux parents d'arriver.

3. Ils sont dus en partie du moins au *London Chronicle or Universal Evening Post* du 13-16 avril 1765, p. 368, d'après lequel le bruit courait que Fred. Young allait ériger un élégant monument en mémoire de son père dans l'Abbaye de Westminster. On disait aussi que plusieurs personnes s'étaient entendues pour le faire à leurs frais.

comité directeur¹ de l'école, et le village tout entier accompagna son bienfaiteur à sa demeure dernière. Il n'est pas jusqu'à l'assertion que le poète ne fut pas pleuré des Muses qui ne soit inexacte. Les journaux et les revues de quelque importance publièrent de courtes notices biographiques, le *Gentleman's Magazine* et le *Scots' Magazine*² firent paraître des vers élogieux et Wm Thompson consacra à l'auteur des Nuits l'une de ses plus belles Inscriptions au Jardin³. Quant aux regrets qu'il laissa aux personnes qui l'avaient le mieux connu, le surnom de « bon Dr Young » qu'il tenait de ses paroissiens, en témoigne suffisamment. Quoi qu'en dise George Eliot dans son article railleur du *Blackwood's Magazine*, aucun contemporain ne s'inscrit en faux contre l'appréciation suivante d'un ami de son entourage⁴ : « Sa politesse était telle que je ne l'ai jamais vue égalée... Je ne l'ai jamais entendu parler durement au dernier de ses domestiques... Quand on conversait de sujets attrayants, il avait une vivacité d'esprit toute personnelle... Je l'ai vu malade et souffrant et pourtant sa sérénité d'humeur restait intacte. Je n'ai jamais entendu une parole impatiente tomber de ses lèvres. »

Frederick Young lui-même ne se permit jamais un mot de critique à l'égard de son père. Il érigea à la mémoire de ses

1. L'école était probablement en vacances. D'après l'acte de donation du 15 avril 1760, dont je dois d'avoir pu prendre connaissance à l'amabilité du Rev. A. C. Headlam, recteur actuel de Welwyn, le comité se composait à l'origine de Sir Sam Garrerd, Th. Shallcross, Giles Thornton Heysham de Staggenhoe (le beau-père de Fr. Young), Rich. Serle et des ecclésiastiques : Rev. Ch. Jenner, archidiacre de Huntingdon, Henry Yarborough, D.D., recteur de Tewing, Ralph Freeman, D.D., recteur d'Ayot St. Peter, Wm. Willmot, recteur de Digswell, Rich. Wynne, recteur d'Ayot St. Lawrence, G. North, Vicar of Cadicote et John Jones, recteur de Bolnhurst dans le comté de Bedford.

2. Dans le numéro d'avril 1765 du *Scots' Mag.* [vol. XXVII, p. 212], est insérée une pièce de vers signée C. S. et datée d'Edimbourg le 15 avril. « On the death of Dr Edw. Young. » Elle est écrite expressément « to pay the tribute of sorrow to the memory of that truly great and good man, Dr Young, author of the *Night Thoughts*. »

3. Voir R. Anderson, *Poets of Great Britain*, Edinburgh, 1794, in-folio, vol. X, p. 996.

4. Voici une autre appréciation, celle de M^{rs} Delany, qui écrit de Delville le 27 avril 1765 à la vicomtesse Andover : « I am afraid the death of Dr Young touched the Duchess of Portland. Her tenderness for her friends is unalterable. But such an event has little to be lamented for one so prepared for everlasting happiness; and yet *self* will so far prevail as to make us consider our own immediate loss and not what our friend gains... »

parents une tablette de marbre encore visible dans l'église de Welwyn et dont H. Croft loue la sobre inscription latine¹. Il accepta d'être membre du comité directeur de l'école², et plus tard fit un excellent accueil au D^r Johnson qui se présentait comme ami de son père. Enfin quand les exécuteurs testamentaires, le Rev. R. Harris et le Rev. J. Jones, l'eurent mis en possession de son héritage, il veilla au strict accomplissement des dernières volontés du défunt. La **plus expresse** recommandation concernait la destruction des manuscrits. M^{rs} Hallows, semble-t-il, ne les livra pas aux flammes, sans doute parce qu'elle ne croyait rien pouvoir faire, quand le nouveau maître de la maison était présent. On a donc supposé qu'il restait des œuvres inédites du poète à découvrir. Mais cette espérance est vaine. D'abord ce dernier avait déjà lui-même anéanti une partie de ses papiers, puisque la gouvernante déclare dans sa lettre à G. Keate, du 28 avril, que « l'excellent Docteur brûla la plupart de ses manuscrits longtemps avant de mourir³. » Quant à ce qu'il

1. Elle est surmontée des armes d'Young et de Lee. L'inscription est la suivante :

M. S.
Optimi Parentis
Edwardi Young L L D.
Hujus Ecclesiae Rect. [oris]
Et Elizabethæ
Foem [inæ] prænob [ilis]
Conjugis ejus præstantissimæ
Pio et gratissimo animo
Hoc marmor posuit,
F. Y.
Filius superstes.

2. Voir *The History and Antiquities of the County of Hertford* by Rob. Clutterbuck, 1821, 2 vol. in-f°, vol. II, p. 503. Par acte du 15 avril 1760, dûment enregistré à la Cour de la Chancellerie, Young laissa 1,500 livres devant servir à acheter un terrain pour une école et à vêtir et élever au moins 16 garçons pauvres qui apprendraient le catéchisme anglican, la lecture, l'écriture et le calcul. L'instituteur devait être nommé par le recteur de Welwyn et le droit de visite appartiendrait à perpétuité au Warden et aux agrégés d'All Souls' College. Cette fondation existe toujours, mais l'argent a été versé aux fonds de l'école communale et sert à l'habillement et à l'éducation d'un certain nombre d'enfants pauvres. On prêche encore une fois par an le sermon traditionnel rattaché à la fondation et où Young a formellement stipulé qu'il ne serait pas parlé du fondateur.

3. On sait d'ailleurs qu'il brûla les lettres reçues de Lady M. Wortley Montagu comme trop indécentes et dans sa lettre du 3 janvier 1758 à Richardson, il lui demande un paquet de ses sermons pour le détruire.

avait épargné de son vivant, une lettre de J. B. Thornton du 23 décembre 1778 à son ami Wm Hayley, fournit des renseignements positifs sur ce qui en advint. Comme le jeune homme envoie à celui-ci de Welwyn le plan d'une tragédie adressée par Richardson au Dr Young, il rapporte que le poète adopta le sujet et écrivit un acte « qui toutefois, ajoute-t-il, alla au feu avec ses autres manuscrits¹. » A part cette clause littéraire, les dispositions du testament offrent peu d'intérêt. Notre auteur lègue à l'église le mobilier du sanctuaire² avec la Bible in-folio du Speaker Onslow, une somme de 50 livres au Rev. Rich. Harris et une somme égale à All Souls' College pour augmenter la bibliothèque, 200 livres au Rev. J. Jones et 800 livres à M^{rs} Hallows portées à 1.000 livres par un codicille du 17 septembre 1764, enfin des bagues d'or d'une valeur d'une guinée chacune³ à divers amis. Le reste de la fortune revenait au fils et lui fut remis en bloc⁴ par des mains étrangères, comme si, jusqu'au dernier moment, Ed. Young se fût méfié de son héritier légitime⁵.

L'histoire ultérieure de la famille du poète est mal connue. Le 5 octobre 1765, six mois exactement après le décès, Frederick Young épousa, à l'église St Paul de Walden, dans le comté d'Hertford, Elizabeth Thornton Heysham, la fille de Giles Thornton Heysham Esq. de Staggenhoe Cottam⁶. Elle mourut

1. Memoirs of Wm. Hayley, ed. by J. Johnson, LLD. London, H. Colburn, 1823, 2 vol. in-8°, vol. I, p. 179. Hayley prétend avoir composé sur ce plan sa tragédie en trois actes de Marcella, offerte tout d'abord au théâtre de Drury Lane et qui parut à Covent Garden le 10 novembre 1789, où elle échoua après deux représentations. Suivant Genest, la pièce ressemble beaucoup trop au Changeling de Middleton et Rowley, publié en 1653.

2. Young y ajouta cent livres pour réparer et le sanctuaire et le presbytère qu'il avait délaissé.

3. Il en donne une à Walter Bigg LLB., agrégé de Winchester College. Voir le testament à l'appendice Q.

4. C'est ce que nous apprend la Biographia Dramatica.

5. Par contre, Young avait pleine confiance en M^{rs} Hallows. Elle déclara, en effet, sous serment, le 25 avril 1765, avoir reçu de lui le testament qu'il reprit seulement quelque six mois avant sa mort (sans doute en vue d'ajouter un codicille) pour le lui rendre aussitôt. C'est cet exemplaire qu'elle a remis intact au fils et que les exécuteurs testamentaires ont homologué le 30 avril 1765.

6. Voir Notes and Queries, 4th Series, IX, p. 63 (20 janvier 1872) et l'article intitulé Reminiscences of Dr Young, par Philo-Veritas, dans le Monthly Magazine de juin 1816.

et fut enterrée à Welwyn le 16 octobre 1774¹. Leur fille unique, nommée Elizabeth comme sa mère et sa grand'mère, fut baptisée le 20 octobre 1767² et vécut auprès de son père d'une vie calme et retirée. Quelques amis venaient de temps à autre les voir, le jeune Thornton en 1778 qui leur présenta plus tard Wm Hayley, en 1781 le D^r Johnson revenant de voyage avec son « fidus Achates, » James Boswell, et parfois encore le D^r Cotton de St Albans. Jusqu'en 1787 le fils de notre auteur figure sur le registre des séances du comité directeur de l'école fondée par ce dernier, puis toutes traces de lui cessent. Une mention faite incidemment par Thomas Maurice³ quand il parle du compagnon « avec lequel, dit-il, pendant ma vie subséquente, j'ai passé bien des heures d'intimité dans les tavernes de Londres, » et qui, comme lui né de parents déjà âgés, « ne fut pas, ajoute-t-il, en définitive plus heureux que moi » sous le rapport de la santé, laisse supposer que Frederick Young s'établit ensuite à demeure dans la capitale où il dut mourir vers le début du XIX^e siècle⁴.

Mais si l'on veut tenir compte de la parenté par alliance, intéressante en tout cas au point de vue de la transmission possible de documents relatifs à la famille, il reste encore des représentants en Angleterre du nom de Lee, rattachés par les liens du sang à Lady Elizabeth Young. Tel est notamment Lord Dillon-Lee de Ditchley dans le comté d'Oxford qui n'a malheureusement pu retrouver ni lettres ni papiers jetant quelque lumière sur cette époque. Un autre parent éloigné, le Rev. Timothy Trip Lee (1769-1840), boursier de Winchester College et Vicar of Thame dans le comté d'Oxford à partir de 1795, donna à son fils, né

1. Voici l'extrait du registre des décès de Welwyn : « 1774 — M^{rs} Elizabeth (wife of Fred. Young Esq.) was buried Oct. the 16th. She was buried in linnen [sic] and 50 sh. were distributed to the poor. »

2. Le registre des baptêmes de Welwyn porte : « Elizabeth, daug. of Fred. Young and Elizabeth his wife was privately baptized Oct. the 20th 1767, received into the Church Nov. the 28th. »

Une note curieuse du Rev. J. Jones, à la date du 30 août 1766, dans le registre des baptêmes de Welwyn, dit que notre auteur « made it a rule... never to read the office of public baptism in private houses. »

3. *Memoirs of the Author of Indian Antiquities*. London, Messrs Rivington, 1819.

4. D'après les traditions de la famille du D^r F. G. Lee, Frederick Young vivait encore en 1798 et même au delà.

en 1798, le prénom de Frederick Young. Le fils de Frederick Lee, qui s'appelle également Frederick George Lee, Docteur en théologie et récemment encore Vicar of Lambeth, a étudié en même temps que l'histoire de l'église paroissiale de Thame, la généalogie des pasteurs qui s'y sont succédé et c'est à son extrême obligeance que je dois une partie importante des renseignements qui précèdent. Poète distingué à ses heures¹, il semble avoir pris à tâche de prouver que le talent et la poésie, au XIX^e comme au XVIII^e siècle, sont de tradition dans la famille illustrée par l'auteur des Nuits.

1. Voir les poèmes suivants du Rev. F. G. Lee, D. D :

The Martyrs of Vienne and Lyons, a prize poem recited in the Theatre, Oxford, June 28, 1854. — The King's Highway, Petronilla and other poems (London, Th. Bosworth, 1866) et De Profundis, various verses, Printed for private circulation, London, 1899.

DEUXIÈME PARTIE

Les Œuvres d'YOUNG

INTRODUCTION

Certains critiques modernes proclament, en principe, l'identité spirituelle d'un écrivain et de ses œuvres. Ils n'admettent pas que l'on sépare l'étude de l'homme de l'étude de ses livres qui ne sont plus, en quelque sorte, que la conséquence logique et inéluctable d'une mentalité spéciale. Etant donnés telle disposition d'esprit, tel milieu physique et moral, semblent-ils dire, tel ensemble de phénomènes corrélatifs, il en résultera nécessairement tel produit artistique ou littéraire. Cette théorie est l'expression de la vérité quand elle se contente de conclusions moins rigoureuses. Elle met en pleine lumière l'importance d'examiner avec le plus grand soin les antécédents d'un auteur quelconque, son évolution particulière de l'enfance à l'âge mûr sous l'action d'influences diverses, ainsi que les tendances générales de la pensée contemporaine dans la société et à l'époque où il apparaît; en un mot, elle rend indispensable d'établir sa biographie avec toute l'exactitude possible et de reconstituer le passé où il a vécu. Mais elle outrepassé ses droits dès qu'elle prétend supprimer l'imprévu dans l'histoire des peuples ou des individus et prescrire à des agents libres la manière précise dont ils devront se développer et la forme même des manifestations extérieures de leur personnalité.

Dans le domaine des lettres proprement dites, la tentative est séduisante, mais plus hasardeuse peut-être que partout ailleurs.

Si l'on veut, coûte que coûte, faire rentrer le talent étudié dans un cadre inflexible où ses moindres efforts soient à une place marquée d'avance et trouvent une explication complète, l'on risque de créer un nouveau lit de Procuste, de mutiler l'esprit humain en lui imposant des limites trop étroites ou d'enfler des ouvrages médiocres pour leur attribuer une valeur intrinsèque qu'ils ne sauraient avoir. S'agit-il non plus de productions isolées mais de périodes littéraires, la théorie reste également insuffisante. Elle ne tient pas compte des variations individuelles qui peuvent troubler l'harmonie d'un ensemble apparemment uniforme. Enfin, si elle s'applique assez bien aux époques où le courant des idées dominantes entraîne la masse des intelligences à la façon d'un torrent irrésistible, elle s'adapte difficilement aux époques indécises où le flot semble s'arrêter en attendant qu'il suive quelque pente ignorée. Ses preuves les plus concluantes elle les emprunte aux débuts ou au triomphe d'une école nettement définie, elle ne les cherche pas à un moment de transition.

Or, c'est essentiellement un homme de transition en même temps qu'un auteur à vues originales, cet Ed. Young dont la vie, nous l'avons vu, relie comme un trait d'union le règne de Charles II au règne de George III. Sa double caractéristique l'expose à des influences multiples et parfois contradictoires, mais lui permet aussi de réagir contre elles. De là une physionomie complexe, une figure de Janus tantôt tournée vers le passé, tantôt regardant du côté de l'avenir, mais le plus souvent à l'improviste. De là cette spontanéité d'humeur qui affranchit Young, à l'occasion, des tendances de son époque ou tout au moins de celles qui, sur le moment, emportent ses contemporains. Pareil à ces instruments d'extrême sensibilité qui marquent à l'avance une saute du vent, il a déjà changé de direction quand les girouettes voisines conservent encore celle qu'il indiqua le premier et paraît par là même parfois précéder les autres et parfois retarder sur elles. Il n'est donc pas nécessaire de confondre l'étude de ses ouvrages avec l'étude de sa biographie, ni même utile de suivre pour celle-là l'ordre purement chronologique. Les seules compositions de notre auteur complètement dominées par une influence passagère sont les pièces de vers

écrites en vue d'atteindre un but spécial et que nous avons discutées en faisant l'histoire de sa vie. Ses œuvres principales soit en prose, soit en poésie, présentent souvent la trace de préoccupations et de courants littéraires identiques à des intervalles assez peu rapprochés. Il conviendra, par conséquent, de les réunir d'après leurs affinités naturelles, quand nous voudrons les examiner en détail, et de distinguer, dès à présent, les catégories diverses entre lesquelles ces œuvres se répartissent.

Pour qui les considère de la sorte les écrits d'Young se partagent d'eux-mêmes en écrits originaux et en écrits d'imitation. Les premiers, ou ceux qui sont presque entièrement originaux, comprennent surtout ses œuvres morales et sa critique littéraire. Les autres se composent de tragédies et de satires, subdivision facile en raison de la différence des deux genres, mais d'autant plus légitime que celles-là se ressentent principalement des traditions de la scène nationale et que celles-ci portent l'empreinte évidente d'influences classiques et étrangères jointes à celle des poètes anglais. Young a toujours affiché des prétentions très nettes à l'originalité. Ses progrès à cet égard nous tracent la voie à suivre, en dehors des préoccupations de circonstances et de date, dans l'étude et l'analyse de ses ouvrages. Nous commencerons par les satires, où l'action des écoles précédentes et du milieu atteint son maximum d'intensité. Nous passerons ensuite en revue son théâtre dont les principes et les tendances révèlent une indépendance déjà plus grande. Enfin, nous aborderons son chef-d'œuvre poétique, les Nuits, avec la série de productions philosophiques qui l'annoncent ou le suivent et nous terminerons par l'examen de la lettre à Richardson qui formule la théorie définitive de notre auteur et donne, presque à son insu, le mot d'ordre d'une évolution nouvelle. Et par ces trois étapes principales nous passerons avec Young de la correction et de la mesure observées par les pseudo-classiques à la fougue et à l'extrême liberté des premiers romantiques.

CHAPITRE PREMIER

La Satire en Angleterre avant Ed. Young. — Époques principales où elle paraît. — Les prédécesseurs immédiats du poète : Hall, Donne, Dryden. — La théorie de la satire, d'après Dryden.

Au début de sa première satire¹ Young cite avec éloges les principaux d'entre ses prédécesseurs. Il invite ainsi à la comparaison avec eux et prétend se rattacher à une longue série d'auteurs qui contient plusieurs noms illustres. Pour bien comprendre cette partie de son œuvre, il importe donc de connaître, au moins en résumé, ceux dont il a repris la tâche et de se rendre compte de ce qu'ont produit ses devanciers pour savoir ce qu'il a pu ajouter à ses modèles. Les satiriques abondent d'ailleurs dans la littérature anglaise à partir de la conquête normande. Il était à prévoir qu'après le bouleversement subi par les populations de la grande île, les vaincus emploieraient cette arme pour se venger de leurs vainqueurs, les petites gens pour se dédommager du dédain des puissants et les laïques pour railler les vices et l'ambition du clergé. Si l'on n'en trouve pas de traces au lendemain de l'invasion, c'est que l'instruction et l'art de composer en vers sont presque un monopole des nouveaux maîtres tout occupés à chanter leur victoire et les hauts faits de la guerre. Mais bientôt la lutte contre l'étranger hâte la fusion des deux races et quand les revers essuyés en France isolent l'Angleterre du reste de l'Europe, les griefs des humbles se font enfin entendre, empruntant pour mieux forcer l'attention la voix de la satire.

Celle-ci diffère, il est vrai, sous certains rapports de ce qui porte le même nom ailleurs. Sur le Continent les classes opprimées manifestent aussi leur mécontentement, mais d'une manière moins ouverte et moins sérieuse. Elles se plaisent à raconter de malins fabliaux où le rire l'emporte sur la méchanceté et

1. Sat. I, v. 37-40.

prennent leur revanche en s'amusant. Souvent, par crainte de se compromettre, le poète choisit ses personnages parmi les animaux et flagelle ses ennemis sur leur dos. Parfois, un récit railleur assaisonné de gros sel suffit pour épuiser sa colère. Telle n'est point, il s'en faut, l'humeur du peuple anglais. La médiosance, même relevée d'une pointe de verve caustique, n'a point de charme pour lui. Il cultive peu le genre du conte moqueur et le Roman du Renard ne s'accclimate guère de son côté de la Manche¹. Habitué à une rude franchise dans ses mœurs, comme dans son langage, il attaque de front et lance sans sourciller de dures vérités accompagnées d'insultes à la face de ses adversaires. Son naturel plutôt grave le porte à tout approfondir et quand d'autres se contentent de plaisanter sur les travers du prochain, il demande, lui, la réforme de quelque abus.

On le voit bien à l'usage que fait de la satire un écrivain de marque, artiste par la conviction intense sinon par le talent d'écrire, William Langland, le plus grand prédécesseur de Chaucer. Sa vision de Pierre le Laboureur (*Piers Plowman*) et celle de Bonne Vie, Meilleure Vie et Vie Parfaite (*Dowel, Dobet, Dobest*), exposent sans pitié les vices du monde et de l'Eglise. Dans sa confession des sept péchés capitaux on retrouve, prise sur le vif, toute la société de l'époque avec ses brigands de grands chemins, ses tavernes de Londres, ses nonnes et ses prêtres corrompus. Il ne s'agit pas d'un beau récit destiné, comme les romans de chevalerie, aux oreilles d'un public raffiné, mais d'une œuvre dictée par une conscience pleine d'indignation. L'auteur s'adresse au peuple, aux petites gens que devaient attirer son style énergique et simple et le retour au mètre allitératif anglosaxon. Il s'adresse surtout aux âmes droites qui, effrayées par le châtement divin entrevu dans la peste de 1362 et 1369, revenaient à une piété plus réelle et que scandalisait le relâchement de la discipline dans les ordres monastiques. De là cette absence de recherche littéraire, cet appel direct à la foi personnelle qui se

1. On en connaît une adaptation « *The Vox and Wolf* » sous Edouard I^{er}, et Chaucer y prit son conte du Chapelain dans les *Canterbury Tales*, mais le recueil ne devint jamais vraiment populaire.

confond avec l'appel de Wyclef et de ses prédicateurs itinérants vers la même époque. De là ces fortes peintures des mœurs contemporaines dont l'intention satirique n'est pas un artifice de style, mais l'effet d'une colère courageuse et cette protestation véhémement contre le trafic des indulgences sur laquelle finit le poème. On sent gronder ici la réforme imminente des Lollards qui prélude à celle des Puritains et l'accent de Langland n'est pas celui du jongleur frivole, mais l'accent d'un véritable prophète.

La satire nationale se montrait ainsi ardente et grave à ses débuts. Elle s'adoucit chez Geoffrèy Chaucer sous l'influence de modèles français et italiens, mais ne perd rien de sa force. L'auteur des Contes de Canterbury, tout en mêlant à sa narration la verve gauloise de l'Ile de France, reprend pour son compte les griefs sérieux de son temps. Son portrait de la Femme de Bath, tracé pourtant d'une main légère et spirituelle, relève les défauts que blâment les moralistes sévères de cette époque : le dévergondage des mœurs, le relâchement des liens du mariage et l'hypocrisie mondaine cherchant à déguiser le vice sous de pieux prétextes. Le persiflage aimable appliqué aux petits travers du jour se retrouve, avec un éclair de malice, dans la description de l'aubergiste, du marin et de l'homme de loi, voire même de la bonne prieure qui connaît le français de Stratford-atte-Bow. La critique littéraire a sa place dans l'histoire de Sir Thopas, dite par le poète en personne, charmante parodie des longs romans chevaleresques dont la faveur durait encore. Mais le récit du « Sompnour » et le portrait du moine quêteur démasquant les intrigues des frères mendiants du Moyen-Age nous ramènent, avec moins d'âpreté dans le ton, à la prédication de Wyclef et aux dénonciations farouches de Piers Plowman. Pour être plus modérée que les autres la satire de Chaucer n'en est pas moins réelle. Il ne lui manque, au point de vue de la forme, que d'être détachée de son cadre et développée à part pour fournir le premier exemple vraiment littéraire de ce genre poétique en anglais.

Ainsi, dès le XIV^e siècle, il existe un fonds satirique très riche où les auteurs en veine de raillerie peuvent puiser et quelques

œuvres d'une certaine longueur montrent comment en tirer parti. Les Contes de Canterbury ont même créé ou popularisé le vers qui convient à la satire, le pentamètre iambique rimé. Il ne manque plus qu'un écrivain de talent pour profiter des matériaux accumulés par ses prédécesseurs et pour tirer de l'instrument nouveau des sons appropriés. C'est le siècle d'Elizabeth qui donne aux poètes l'impulsion décisive. Déjà, en 1557, le recueil intitulé *Tottel's Miscellany* contient des morceaux de ce genre par Henry Howard, Comte de Surrey, et quelques-uns fort énergiques, notamment la pièce de vers « *Of the Courtier's Life, written to John Poins,* » de Sir Thomas Wyatt¹ qui mourut en 1542. Après l'avènement de la grande reine l'on en trouve des exemples plus nombreux. Ainsi, Thomas Lodge (1558 ?-1625) se fait remarquer par des satires légères et le dramaturge John Marston publie, bientôt après le *Virgideumiarum* de Joseph Hall, ses « *Certaine Satires* » où il attaque ce dernier et lui conteste sa prétention d'être le premier en date des satiriques anglais. La floraison était trop abondante et chacun se croyait l'initiateur, ignorant qu'il eût des devanciers.

Il convient cependant, au milieu de ces poèmes sans importance, de noter une grande œuvre entièrement consacrée à la satire, quoiqu'écrite en vers blancs, le mètre nouveau que les dramaturges allaient bientôt réserver au théâtre. C'est le *Steele Glas* que George Gascoigne publia en 1576 et qui reflète en pentamètres moqueurs les mœurs contemporaines. L'auteur ne manque ni de sujets variés, ni de verve comme le montre le portrait suivant des dames de la Cour : « Les plus jeunes s'avancent rapidement en soufflant dans des pipéaux d'un bois délicat et charmeur jusqu'à ce qu'elles aient attrapé les oiseaux qu'elles cherchaient à prendre. Les plus âgées vont d'un pas majestueux et sur leur dos elles portent leurs terres héréditaires, leurs châteaux et leurs tours, leurs revenus et leurs recettes, leurs domaines et leurs manoirs, leurs contrats de vente — eh oui !

1. D'après Thomas Warton il est « the first professed English satirist, to speak technically » [History of English Poetry from the 12th to the close of the 16th century, éd. W. C. Hazlitt, 1871, vol. IV, p. 364. Brit. Mus., 2046 g].

leurs fermes et le reste ! Quelles peuvent bien être ces personnes ? Dites-le moi, mon beau seigneur. Ce ne sont pas des hommes, car de fait elles sont imberbes. Ce ne sont pas des adolescents, ainsi revêtues de longues robes ; ce ne sont pas des dieux, malgré leurs superbes atours ; ce ne sont pas des démons, je pense, qui ont un air si saint. Que sont-elles ? Des femmes déguisées en costumes masculins — en pourpoint de Hollande, au justaucorps dentelé, aux agrafes espagnoles et au jabot importé de France. » Malheureusement le poète mourut l'année d'après et ne put donner toute sa mesure dans un genre où son talent eût brillé. Il se trompait d'ailleurs d'instrument pour son chant satirique¹ et ne fit qu'indiquer le chemin à des successeurs plus heureux.

La satire proprement dite, cultivée pour elle-même sans mélange étranger, comme les anciens et surtout les Romains en ont laissé des modèles impérissables, ne parut, en Angleterre, qu'une vingtaine d'années plus tard. Inaugurée par Joseph Hall, elle fut reprise par Donne et par Dryden. Ces trois grands noms, dont Young lui-même rappelle les deux derniers, marquent les étapes successives parcourues par ce genre nouveau au cours du XVII^e siècle. Nous négligerons donc les poètes de moindre importance, tels que John Oldham et Dorset, pour étudier de plus près l'œuvre des principaux devanciers de notre auteur.

I. — Joseph HALL (1574-1656)

C'est en 1597-98 que J. Hall, jeune écrivain de vingt-trois ans, nourri de la lecture de Juvénal et de Perse et s'inspirant plus rarement d'Horace, fit paraître six livres de satires sous le titre singulier de *Virgidemiarum* ou *Faisceau de Verges*. Dès le début, c'est-à-dire dans son Prologue, il revendique la gloire d'être un initiateur. « Je m'aventure le premier, dit-il, avec une téméraire vigueur à prendre le sentier périlleux de l'indignation. Je m'aventure le premier, me suive qui veut et qu'il soit le

1. Ajoutons que le mélange d'allégories à son poème gâte la satire. L'auteur cependant n'était pas sans prétention, car au vers 218 etc., il se réclame du poète latin Lucilius.

second satirique anglais. » L'originalité de sa tentative justifie d'ailleurs sa prétention. Ici plus de mélange d'éléments disparates. Les trois premiers livres donnés au public, en 1597, sous le nom de Satires inoffensives [*toothless*, sans dents], se divisent en critiques poétiques, universitaires et morales, mais conservent jusqu'au bout leur caractère caustique. Les trois derniers, publiés en 1598 comme Satires mordantes, sont effectivement fort âpres bien qu'exempts de personnalités. La mention des satiriques latins indique l'intention nettement marquée de profiter de leur exemple. Enfin, le choix réfléchi du pentamètre rimé, régulièrement et, qui plus est, fort élégamment écrit, distingue ce recueil de petits poèmes, et des drames auxquels s'adapte surtout le vers blanc et des compositions lyriques ou allégoriques qui employaient alors le sonnet et des stances imitées de l'italien. C'est bien un genre à part qui se trouve ainsi créé et nul auteur avant Hall n'en avait fixé la tradition littéraire.

Son innovation consciente tant pour le fond que pour la forme de la satire se trahit dans l'œuvre elle-même. Au point de vue du sujet il est curieux de noter, surtout chez un homme aussi jeune, l'absence voulue de toute animosité personnelle. C'est pour mieux insister sans doute sur le caractère général de sa critique qu'il commence par des questions dont on croit parfois que personne ne s'occupait à une époque de fantaisie créatrice. S'il raille la licence de ses confrères qui vont chercher l'inspiration dans les tavernes, il s'en prend également à leurs productions. Il tourne en ridicule le style ampoulé du théâtre, les extravagances imitées des romans de chevalerie et l'obscénité de quelques traductions. Au point de vue du style et du mètre il se moque des descriptions contenues dans les sonnets amoureux et des essais tentés pour introduire la versification quantitative. Il explique ses raisons en choisissant la rime quand il dit : « La poésie tragique est trop populaire, elle se dresse péniblement sur la pointe des pieds pour un liard et marche d'ailleurs en vers blancs, tandis que les iambes découlent d'eux-mêmes du cerveau sans souci. » Ainsi, c'est avec intention qu'il se sert du distique héroïque et par la régularité de la facture de ce distique il mérite d'être compté parmi les écrivains classiques du siècle d'Elizabeth.

Son talent d'artiste apparaît dans la disposition de sa matière. Voici, par exemple sous forme d'annonce impersonnelle un petit croquis de la vie d'un précepteur ecclésiastique pauvre au château d'un gentilhomme campagnard : « Un noble seigneur de village voudrait recevoir chez lui un chapelain tranchant, bien disposé, pouvant donner l'instruction à ses fils et se prêtant à de bonnes conditions. Premièrement, il devra coucher sur le grabat, pendant qu'au-dessus de sa tête, son jeune maître occupera le lit. Secondement, il ne s'aventurera jamais, sous un prétexte quelconque, à s'asseoir au delà du sel ¹. Troisièmement, il ne changera jamais deux fois d'assiette; quatrièmement, il se conformera à tous les usages observés en société, restera tête nue à table et pendant une moitié du repas se lèvera pour servir. En dernier lieu, il ne battra jamais son jeune maître, mais devra demander à la mère d'indiquer le nombre de coups dont elle voudra voir agrémenter sa culotte. Ces points admis, le seigneur consent à donner cinq marcs et un habit d'hiver ². » La satire entière forme un tableau de genre peint d'une touche délicate et sans qu'un seul détail excessif vienne gêner la sobriété de la description.

Mais dans les morceaux de plus amples dimensions le ton s'élève avec le sujet et l'imitateur de Juvénal sait faire entendre des accents indignés. Reprochant à un propriétaire avare de pousser son tenancier pauvre à émigrer en l'exploitant sans merci, il l'apostrophe à son tour en ces termes : « Ne serais-tu pas navré de voir des parcs crottés de moutons à la queue embourbée à l'endroit même où vécurent tes aïeux et d'apercevoir en ruines la maison où se prononçaient les saintes paroles, cette maison dont le mur en pierres de taille fait honte au toit de chaume et dont la cloche du sanctus pend encore dans la tourelle, tandis que les autres sont condamnées à la plomberie ³. » Cette scène de désolation dans un village déserté, digne de la plume de Goldsmith, trouve un pendant dans la satire suivante ⁴

1. Une salière surmontant un plat d'argent massif se trouvait au haut de la table, où siégeaient seuls les membres de la famille et leurs invités. Les inférieurs de tout ordre devaient s'asseoir plus bas.

2. Livre II, sat. vi.

3. Livre V, sat. i.

4. Livre V, sat. ii.

où l'abandon d'une demeure seigneuriale, que le maître ruiné par la folie des constructions, a dû quitter, est admirablement décrit : « Frappe aux larges portes, un formidable son sourd retentit avec des échos redoublés. Mais pas un chien de garde ne te salue de ses aboiements et tu ne vois s'irriter aucun portier bourru. Tout reste muet et calme, comme au plus profond de la nuit, pareil à la demeure de quelque somnolent Sybarite ! Le pavé de marbre se recouvre d'herbes sauvages, de joubarbes, de chardons, de patience et de ciguë.... Regarde ces hautes cheminées qui devraient être les canaux de la bonne hospitalité.... vois, l'ingrate hirondelle s'y repose et en obstrue l'ouverture de son nid circulaire. » Quelle leçon et quelle mélancolie dans ce tableau navrant !

C'est qu'en effet, quoique tout jeune encore, Joseph Hall semble mûri prématurément par l'observation de la société mondaine et l'habitude des controverses religieuses. Dans les types empruntés aux classes les plus diverses venant poser devant lui il relève avec une égale minutie et la même impartialité les détails pittoresques du costume, l'attitude caractéristique ou comique et les défauts plus graves qui portent atteinte aux droits et au bonheur du prochain. S'il sait faire appel au simple bon sens pour réclamer l'expulsion des hexamètres latins avec leurs dactyles et leurs spondées maladroits, s'il s'amuse à faire ressortir le ridicule des merveilleux récits d'un jongleur à qui les miracles ne coûtent rien, il aborde aussi des questions plus hautes et les traite en censeur sévère et inflexible. Il reprend en beaux vers la folie du seigneur qui, quittant son village, laisse ses paysans sans maître et sans direction, il blâme le propriétaire oppresseur et l'avare à l'égoïsme féroce. En littérature, il condamne la poésie sacrée qui emploie pour chanter les gloires de l'Eglise le langage des vers érotiques. Enfin, il aborde sans hésiter les questions brûlantes du jour et, lui-même protestant, dénonce en vers énergiques le luxe et les superstitions de Rome où Juvénal, dit-il, verrait avec colère et stupéfaction, s'il pouvait revenir, le trône de César transformé en chaire de St Pierre. Partout les considérations morales priment les autres et l'auteur prend au sérieux son rôle de correcteur des mœurs.

Par là aussi le poète s'expose le plus à la critique. L'indignation du jeune homme ne va pas toujours de pair avec le jugement indispensable au moraliste ; soucieux de frapper fort plutôt que juste, il ne se demande pas quelquefois s'il ne se sert pas d'armes compromettantes. Nous ne parlons pas ici de ses attaques contre le catholicisme dont la religion, sous ses diverses formes, pourrait se trouver atteinte. Mais dans son ardeur à démasquer le vice il le dévoile parfois trop crûment et, sinon avec complaisance, du moins avec trop de détails choquants. Sa peinture du mal n'est pas attrayante sans doute. Malheureusement elle ne recule devant aucun terme énergique, même lorsqu'il dépare le vers. Tel est le cas de sa première satire du livre IV dont le sujet fort scabreux comporterait pourtant quelques réticences ; tel est encore le cas de maintes expressions au livre V et ailleurs ¹ dont la grossièreté est pour le moins inutile. On dira que le langage de l'époque autorisait et tolérait ces excès. Le goût du jour toutefois n'acceptait pas l'indécence sans protestation. Shakespeare lui-même fut tenu en suspicion par les honnêtes gens pour avoir écrit son *Venus et Adonis* et fit amende honorable en célébrant la vertu dans *The Rape of Lucrece*. Le satirique Hall dut l'apprendre à son tour par l'expérience. Condamné pour offenses aux bonnes mœurs, en 1599, par l'évêque Bancroft, le *Virgide miarum* échappa tout juste au bûcher par indulgence spéciale, mais ne fut plus réimprimé parmi les œuvres du poète.

Peut-être son audace lui vint-elle de l'imitation des anciens. Il semble en effet s'inspirer plus souvent de Juvénal et de Perse que d'Horace. En tout cas, il leur prit également l'obscurité voulue de leur style et sans l'excuse suffisante de la rigueur des lois et du malheur des temps. Les allusions aux événements du jour ne sont pas toujours chez J. Hall claires pour les commentateurs. Inconvénient inévitable, pensera-t-on, chez l'écrivain qui décrit des usages sur le point de disparaître et des incidents dont la génération suivante n'a plus le souvenir. Mais si l'on fait même la part des détails d'actualité perdus pour la postérité, il

1. On le voit notamment dans la satire v du livre V et les satires iv et ix du livre I^{er}.

reste dans la langue et dans les expressions du satirique des difficultés dont il est seul responsable¹. Craignait-il, lui aussi, de se compromettre ? On le croirait quand il s'écrie au début de la troisième satire du livre V : « La satire devrait ressembler au hérisson qui lance des dards acérés dans chacun de ses vers indignés et blesse la joue rougissante et l'œil farouche de qui l'entend et la lit étant coupable. Satires anciennes, comme j'estime votre époque qui tolérât votre style plus audacieux, même dirigé contre elle. Je souhaiterais presque, et pourtant je me réjouis de le désirer en vain, avoir vécu en ce temps. » Ce vœu du poète, où l'image se confond avec l'objet symbolisé, fournit un exemple du manque de clarté auquel Hall est entraîné par l'abondance des idées et la concision de sa langue.

Reconnaissons cependant ce qui fait la contre-partie de ce défaut, la fraîcheur des impressions et la façon vive et vivante dont elles nous sont présentées. Semblable à Homère dont on a remarqué qu'il poursuivait une métaphore jusqu'au bout pour le simple plaisir de la description, l'auteur des Satires n'est pas tellement absorbé par la critique qu'il ne se complaise à donner les moindres détails qui rentrent dans son cadre. S'il parle de la cabane du pauvre tenancier², il note la fumée rabattue par le vent dans la chambre, les traverses recouvertes d'une couche de suie épaisse d'un pouce, les porcs au pied du lit et les volailles perchées au-dessus. Fait-il le portrait d'un jeune fat habillé à la dernière mode mais ne possédant pas un sou vaillant³, il passe son costume en revue depuis le bonnet que les nonnes de Calais ont brodé jusqu'à la ceinture où sa main joue avec la lame d'un poignard de prix. Il le montre marchant d'un pas allègre dans les bas-côtés de St Paul, se dressant de temps à autre, comme un coq, sur ses ergots et maniant un cure-dents pour donner à croire qu'il sort d'un succulent repas. A propos de l'âge d'or de Saturne il vante minutieusement les délices d'une nourriture champêtre et frugale alors que les hommes se repaissaient de glands,

1. On remarque surtout des mots pédantesques, tels que Collybist, dans la satire vi du livre IV.

2. Livre V, sat. i.

3. Livre III, sat. vii.

léchaient à la surface des feuilles de chêne quelques gouttelettes de miel et que « leur seul cellier était le ruisseau voisin. » Le pittoresque attire par lui-même l'attention du poète et rehausse le charme de ses vers.

Ces mérites et ces défauts expliquent et la vogue de l'œuvre et les railleries des critiques. Milton ayant maille à partir avec l'évêque Hall, coupable à ses yeux pour avoir défendu l'épiscopat et la royauté, s'abassa en 1641 dans son *Apologie pour Smectymnus* jusqu'à attaquer les satires de jeunesse de son adversaire. Il leur reproche le titre d'« inoffensives » comme un mensonge ou une inconséquence, rappelle à l'auteur que la *Vision de Piers Plowman* est un modèle du genre antérieur aux siens, et relève lourdement l'impropriété de certaines métaphores. Par contre, lorsque la restauration des Stuarts fit surgir de nouveaux satiriques, ceux-ci rendirent à leur prédécesseur le plus sincère hommage par leur imitation. John Oldham que la controverse religieuse devait pousser à l'étude attentive de J. Hall éprouvait pour lui la plus vive admiration. Il s'inspira manifestement du *Virgidemiarum* et adapta lui aussi les censures de Juvénal et de Perse à des personnages et à des incidents contemporains. La génération suivante semble avoir plus ou moins oublié ce poème que le mouvement de retour aux auteurs du passé remit seul en honneur. Young ne paraît pas en avoir eu connaissance et Pope, au dire de Warburton, exprima le regret d'avoir appris trop tard à le connaître¹.

II. — John DONNE (1573-1631)

Si Hall n'eut pas auprès de la postérité tout le succès que méritait son œuvre et si son influence, quoique réelle, sur la satire anglaise, resta occulte, il en fut autrement pour Donne. Leur destinée aussi, malgré bien des points communs, tels que l'attachement à la famille des Stuarts et la carrière ecclésiastique, fut essentiellement différente. Donne était passé par une

1. Il annota de sa main, dit le critique, la première satire du livre VI et la marqua des mots « *Optima satira.* »

crise morale plus forte puisqu'à dix-neuf ans, en dépit de sa famille et par conviction personnelle, il se rattacha à l'église anglicane. De là sans doute cette austérité précoce de caractère qui pénétra sa prédication et sa poésie. Il composa également ses satires, en partie du moins, pendant sa jeunesse et l'on a même revendiqué pour lui la priorité dont Hall s'était targué. Les trois premières, en effet, auraient été achevées en 1593, date qu'elles portent en manuscrit dans la Collection Harléienne du Musée Britannique et Drummond aurait recopié la quatrième en 1594¹. Mais la date peut être une indication erronée et Wm Drummond, né en 1585, auquel le fait se rapporterait, n'a guère pu s'occuper de critique littéraire à neuf ans. Nous croyons plutôt avec un biographe récent que Donne écrivit la plupart de ses vers après 1596, quand il fut comme secrétaire au service du garde des sceaux, Lord Ellesmere, et le moment de la rédaction importe fort peu d'ailleurs, puisque ses œuvres ne furent recueillies et données au public par son fils qu'en 1633, soit deux ans après sa mort.

L'apparition tardive et même posthume de ces œuvres ne nuit en rien à leur popularité. Le succès fut tel qu'il provoqua l'éclosion d'une école nouvelle, celle des poètes métaphysiciens, comme les appela Dryden, dont Herbert et Cowley furent les principaux représentants dans la génération suivante. Quant aux satires, elles jouirent au XVII^e siècle d'une grande réputation que justifie d'ailleurs l'intérêt qui s'attachait aux sujets et aux personnages de l'auteur. La première décrit un de ses compagnons frivoles qui sortant avec lui dans les rues de la capitale et ne pouvant courir au devant de tous les sots bien vêtus qu'ils rencontrent « les attire à lui par d'aimables sourires, grimace, embrasse, lève les épaules, éprouve des démangeaisons comme l'apprenti ou l'écolier sachant qu'au dehors a lieu quelque fête brillante, alors qu'il n'ose pas s'y rendre. » Plus loin, c'est un homme de loi qui échauffe sa bile, courtisant les dames en termes de procédure et profitant de sa profession pour dépouiller de leurs biens des héritiers ignorants. Ailleurs² il traite de plus

1. Chambers' Cyclopaedia of English Literature, éd. 1882, vol. I, p. 98.

2. Sat. III.

graves questions, des différences d'opinions en matière religieuse et de l'aisance avec laquelle ceux-ci rejettent les croyances diverses et ceux-là les admettent toutes comme également bonnes. « Misérable fou, s'écrie le poète indigné, laisseras-tu lier ton âme par des lois humaines qui ne la jugeront pas au dernier jour ? Ou que te servira-t-il alors de dire : un Philippe ou un Grégoire, un Henri ou un Martin m'a enseigné telle doctrine ? » La satire IV reprend une donnée classique, celle du fâcheux qui ne lâche pas sa victime d'une semelle et ne fait mine de s'en aller qu'après lui avoir extorqué une couronne, si bien qu'à son départ le malheureux prêteur, outré de la suffisance du fat, dit avec colère : « Toi qui depuis hier as presque achevé le tour entier du monde, soleil, as-tu, au cours de tout ton voyage, vu vanité pareille à celle qui enfle cette baudruche de notre cour ? » Mais le ton s'élève de nouveau dans le morceau suivant où Donne s'en prend à la justice grugeant les plaideurs qu'elle devrait défendre et l'on sent l'énergie de Juvénal dans ces mots : « Les juges sont des dieux, mais celui qui les a ainsi établis n'a pas voulu que les hommes fussent obligés d'arriver à eux à travers des anges. Lorsque nous adressons des requêtes à Dieu, aux dominations, aux puissances et à toutes les cours célestes, s'il nous fallait, comme ici, payer des redevances, le pain quotidien viendrait à manquer aux rois. » La satire VI renferme la description d'un aventurier fanfaron et couard tout ensemble, comme il devait s'en rencontrer dans une société belliqueuse et prompte aux expéditions lointaines et la septième satire, la plus faible de toutes, est dirigée contre les femmes. Œuvre inégale mais puissante, on comprend que cette série de poèmes ait paru digne de J. Hall et qu'elle ait incité de nouveaux auteurs à se produire dans le même domaine.

Il y a, en effet, chez Donne une force singulière quand il s'attaque aux sujets les plus élevés. Alors le philosophe reparaît sous le poète et les nobles images accompagnent les nobles pensées. « Bien que la Vérité et l'Erreur, dit-il ¹, soient presque du même âge, toutefois la Vérité est un peu plus ancienne. Préoccupe-toi

1. Sat. III.

de la chercher. Crois-moi en ceci : il n'est pas d'entre les gens de rien, ni parmi les plus mauvais, celui qui cherche ce qu'il y a de mieux. Adorer ou mépriser une image, ou protester, tout cela peut être mal. Mais hésiter sagement, se tenir sur une route inconnue tandis qu'on s'enquiert du bon chemin, ce n'est pas s'égarer. Sur une montagne escarpée et rocailleuse se dresse la Vérité et qui veut parvenir à elle doit à maintes reprises faire le tour de la montagne pour gagner ainsi ce que défendent ses pentes abruptes. » Ailleurs ¹ une généreuse colère lui arrache ce cri : « O ! que jamais le nom vénéré et sans tache de la loi ne soit avili pour autoriser le vol : elle est établie greffière du Destin sur la terre ; c'est elle qui prononce les paroles fatales ; elle déclare qui devra être riche, qui pauvre, qui sera chargé de chaînes, qui jeté en prison ; elle est toute belle et pourtant elle a d'affreuses serres dont elle blesse les plaideurs. » Cette hauteur de vues et cette véhémence indignée du ton dont on ne trouvait jusqu'alors que peu d'exemples expliquent les réimpressions successives des poèmes au cours du XVII^e siècle. Donne n'a pas, comme Hall, l'amour du détail pittoresque, de la beauté dans la description, de l'harmonie rythmique, mais il grandit avec son thème et jamais, quand l'occasion l'exige, l'énergie ne lui fait défaut.

Il a même sur son prédécesseur l'avantage d'une originalité plus apparente. L'on rencontre chez ce second satirique moins de passages visiblement empruntés aux anciens et adaptés à la critique des mœurs contemporaines. Aussi obscur et plus terre à terre que J. Hall par moments, il a pourtant une verve bien personnelle et se pare plus rarement des dépouilles de Juvénal ou de Perse. Son style même porte plus souvent les marques d'un génie indépendant. Il dédaigne les figures déjà usées et en découvre à son tour d'inconnues, bizarres parfois, mais toujours nouvelles. Son fat « pareil aux ménétriers qui se penchent le plus aux notes élevées, se courbe plus près du sol devant les plus beaux habits ². » L'homme de loi, Coscus, « plus allègre de cet état que des ministres récemment pourvus d'un bénéfice, lance

1. Sat. v.

2. Sat. i, v. 77-8.

comme un filet ou des gluaux, partout il va, son titre d'avocat a chaque dame et la courtise dans la langue des plaids et du barreau¹. » La métaphore ne se confine malheureusement pas dans les limites qu'exigerait un goût sûr et délicat. Le poète en abuse quand il compare des juges iniques à une mer où s'engloutit tout l'or des justiciables ou quand il remarque que « dans le corps humain comme dans la loi les ongles forment les extrémités. Ainsi les agents de la justice s'étendent au delà du pouvoir légal, comme nos ongles atteignent ce qui est hors de portée du reste². » Ce sont là des extravagances. Elles sont toutefois assez peu nombreuses dans les satires où la hardiesse, disons mieux, le charme original des pensées et des figures, s'impose à l'attention du lecteur.

Mais si nous reconnaissons que le manque de goût est moins choquant ici que dans les vers d'occasion et les hymnes sacrées de Donne, nous ne saurions le louer de sa métrique négligée. Il ne se contente pas, comme la plupart de ses contemporains, de gêner son style par l'obscurité de la phrase et le langage précieux ou de choquer l'oreille délicate par des mots grossiers, il semble se faire une idée fort étrange du pentamètre iambique. Ses satires sont en distiques rimés parce que l'on y peut noter dix syllabes par vers et que les syllabes finales se ressemblent par le son, mais souvent l'harmonie y fait absolument défaut. Les rimes elles-mêmes s'obtiennent au besoin en coupant un terme en deux pour rejeter ce qui en reste à la ligne suivante, à la façon de certains éditeurs de Pindare, mais sans l'excuse des incertitudes de la scansion grecque. L'enjambement forme aussi l'un des artifices préférés du poète que la pause habituelle après la dixième syllabe comptée ne préoccupe guère. Quant à la mélodie musicale de l'ensemble on s'aperçoit bientôt qu'elle n'existe pas. Ces poèmes sont écrits pour l'œil et nullement pour l'oreille, ils sont faits pour être lus et non récités. Un instant le mouvement de sa pensée peut entraîner l'auteur et se communiquer au vers en une harmonie imprévue, mais l'art prosodique, au sens propre de l'expression, n'a point de place ici.

1. Sat. II, v, 44-7.

2. Sat. v, fin.

Il n'y a donc pas progrès sous tous les rapports de J. Hall à Donne. Celui-ci, s'il a pris connaissance de l'œuvre de son prédécesseur, a volontairement négligé la beauté de la forme. En ce sens il mérite bien le titre de poète métaphysicien dont on s'est servi pour le caractériser, car il s'attache plutôt à l'idée qu'aux mots qui la traduiront. Absorbé par son sujet et par les réflexions qu'il éveille en lui, l'écrivain se soucie peu de la phrase où elles entreront. Il tourne et retourne sa pensée comme une pierre précieuse qu'il s'agirait de sertir et qu'il veut mettre en valeur en la rehaussant de mainte pensée accessoire. Son esprit prompt et ingénieux saisit les moindres relations entre les objets les plus éloignés et de ces rapprochements inattendus naît un charme nouveau. C'est en cela que consiste la véritable originalité de l'auteur. Abandonnant à d'autres les grâces du langage et les fleurs de rhétorique, il s'efforce de comprendre une situation, de fouiller les arcanes d'un caractère. Il pénètre dans tous les recoins de l'âme humaine, accumule trait sur trait, comparaison sur comparaison pour expliquer ses personnages et chaque coup de scalpel sous sa main adroite découvre quelque ressort secret de leurs actions. Cette analyse subtile révèle admirablement, en dépit ou à cause des longueurs de la description, un état psychologique. Donne intéresse, même s'il ne parvient pas toujours à charmer, et l'un de ses plus grands mérites est d'être suggestif.

La satire anglaise au début du règne de Charles 1^{er} a donc pris une certaine importance. Elle excelle à peindre un type et à saisir les particularités frappantes d'un ridicule ou d'un vice à la mode. Elle passe en revue les faiblesses de caractère, les habitudes courantes, les caprices du costume, qui offrent une matière inépuisable au railleur. S'élevant au-dessus de ces menus détails elle s'attaque hardiment à certaines classes, aux propriétaires ruraux, aux hommes de loi, aux courtisans surtout, qui profitent de leur puissance pour rançonner sans merci les ignorants et les humbles. Elle aborde des questions encore plus délicates et s'en prend à l'hypocrisie religieuse, aux excès de la superstition, aux croyances du passé. Mais la critique des prêtres et des Puritains constitue l'extrême limite de son audace. Soit inconsciente de sa

force, soit effrayée par les rigueurs de la censure, la satire reste générale et modérée dans la forme. Elle vise certaines professions et certains individus, mais sans désigner ouvertement ceux-ci et sans nommer les représentants de celles-là. Sociale, elle l'est au premier chef, puisqu'elle prend à tâche de corriger les mœurs du jour et qu'elle décrit avec une âpre franchise et les travers et les abus, mais personnelle, elle redoute de l'être et l'on pourrait presque dire qu'elle ne l'est jamais. Hall et Donne se permettent tout au plus l'insertion de quelques initiales dans leurs vers et le public ne paraît pas avoir cherché à découvrir l'énigme. L'allusion perdait ainsi de sa force et ni Juvénal, ni même Horace, n'eussent reconnu ces satiriques pour leurs successeurs authentiques.

La lacune que nous signalons ne tarda pas à être comblée. En Angleterre l'âge d'or du despotisme était passé et les poètes enclins à la raillerie allaient pouvoir s'en donner à cœur joie. Il y eut pourtant un temps d'arrêt entre la première période de la satire sous la monarchie absolue et la période suivante. L'oiseau ne chante pas sous la tempête et le barde, qu'il soit armé ou non du fouet vengeur, se tait au cours de la guerre civile. Milton lui-même, homme de génie et protégé par le parti vainqueur, n'écrivit que fort peu de vers tant que sévit la tourmente, tant que dura le régime du pouvoir militaire. Il eut recours à la prose pour défendre ses idées ou réfuter l'adversaire et pas plus que lui ses confrères de moindre talent ne se vouèrent, à cette époque troublée, au culte de la poésie. Le silence dura jusqu'à la mort de Cromwell. Avec le retour des Stuarts toute la haine longtemps refoulée chez les royalistes par crainte du châtement eut un libre essor. La lutte terminée sur le champ de bataille se poursuivit dans la presse. Les écrivains apprirent à manier la plume comme le soldat manie l'épée et la langue des dieux servit à l'expression des passions politiques.

Désormais les sujets qui s'offrent à la verve satirique des lettrés deviennent plus précis et le succès même d'une pièce de vers doit beaucoup à l'état d'esprit du public contemporain. L'un des premiers, au moment de la guerre étrangère, Andrew Marvell, l'ami de Milton, avait donné l'exemple dans sa satire fantasque

sur la Hollande. Aussitôt après la Restauration, Sam. Butler persifla les Puritains en 1663-64 dans la personne du célèbre chevalier Sir Hudibras. Mais ce n'était là qu'un poème burlesque pour la forme et le fond, malgré tout le talent de l'auteur. Restait à faire revivre le genre inauguré par Hall, tâche d'autant plus facile que les circonstances étaient favorables et que l'influence littéraire française, celle de Boileau notamment, ramenait les écrivains anglais à l'étude et à l'imitation des anciens. Ce fut un jeune homme, John Oldham (1653-83), qui s'en chargea. Profitant de l'agitation populaire créée par les prétendues révélations de Titus Oates, il lança, en 1679, sa première satire contre les Jésuites qui lui valut une renommée immédiate. Toute cette série fut très bien accueillie, mais ses autres poèmes *A un ami* au sortir de l'Université et sa *Satire contre la Vertu* attirèrent moins l'attention des lecteurs. Il s'agit pourtant d'un esprit subtil, plus vigoureux parfois que celui de Dryden dont il prend le vers pour modèle, et qui s'inspire de l'antiquité latine. L'indépendance persistante de ses œuvres le fit rapidement oublier, mais ses successeurs, et Pope surtout, lui empruntèrent des idées brillantes et des expressions vigoureuses¹. Au reste, il fut bientôt suivi par des émules nombreux quoique moins bien doués et dont la postérité n'a retenu que les noms. On citait entre tous au XVII^e siècle le Comte de Dorset sans que la critique puisse attribuer à cette faveur d'autres raisons que la popularité du poète et l'éclat d'une famille aristocratique où il était de tradition de courtiser les muses. Le Comte de Rochester² méritait mieux les éloges des contemporains. Si sa réplique à Sir Car Scrope, à propos d'une offense, dépasse les limites d'une honnête critique,

1. Pope dit de lui : « Oldham est un auteur fort grossier : il a une verve puissante, mais qui sent trop la halle aux poissons (Billingsgate). » Spence's Anecdotes, op. cit., p. 164.

Dryden, dans un hommage ému rendu à sa mémoire, lui reproche seulement la rudesse du vers

« ... the harsh cadence of a rugged line,
A noble error and but seldom made,
When poets are by too much force betrayed. »

2. Pour Pope [Spence's Anecdotes, op. cit., p. 41] Rochester tient le milieu entre Oldham et le Comte de Dorset. Celui-ci, dit-il, est plus précis et plus convenable que Rochester et le meilleur des trois poètes.

son imitation de la X^e satire de I^{er} livre d'Horace (1678) est une revue ingénieuse des littérateurs de son temps, de même que son Procès des Poètes. Cette pièce de vers et sa satire sur l'Humanité sont imitées de Boileau, sans que le copiste ait toujours reconnu sa dette. Mais aujourd'hui cette pléiade de satiriques a sombré dans l'oubli et seul John Dryden est resté au premier rang dans l'histoire de la poésie anglaise.

III. — John DRYDEN (1631-1700)¹

Depuis plusieurs années déjà le genre illustré par Hall et par Donne avait été remis en honneur quand Dryden à son tour s'y appliqua, vers l'âge de cinquante ans, dans son poème d'Absalon et d'Ahitophel. Suivant son habitude il avait attendu que d'autres eussent préparé l'arme dont il allait se servir. Il employa toutefois le même vers mais non la même tactique que John Oldham. Voulant rentrer, en 1681, en faveur auprès du roi en déconsidérant les promoteurs de l'Exclusion Bill qui écartait le duc d'York de la succession au trône, il eut recours à une allégorie tirée de l'histoire sainte. Sous ce voile commode et transparent tout le monde reconnut sans peine dans un cadre emprunté à l'époque de David l'adversaire de la cour, le comte de Shaftesbury, dans Ahitophel, le duc de Monmouth dans le jeune Absalon et le duc de Buckingham dans Zimri. Le succès de la satire, attesté par l'énorme vente en librairie², était dû pour une grande part à l'attaque politique. Mais cela ne suffirait pas pour expliquer sa popularité durable et l'attrait qu'elle conserve pour des générations que les luttes parlementaires du règne de Charles II laissent indifférentes. Ce sont aujourd'hui d'autres mérites qui la font valoir et l'énergie du langage ainsi que la vigueur des por-

1. Voir une belle étude de ce poète dans l'ouvrage de M^r Al. Beljame sur *Le Public et les Hommes de Lettres en Angleterre au XVIII^e siècle*.

2. La satire eut deux éditions en un mois et le D^r Johnson rappelant les souvenirs de son père, alors libraire à Lichfield, rapporte que la vente en fut sans précédent et ne fut égalée plus tard que par celle du compte rendu du procès du D^r Sacheverell, en 1740.

traits tracés par le poète assurent à Absalon et Ahitophel une place à part dans la littérature de cette époque.

Dryden revint à la charge quand le Comte de Shaftesbury eût été acquitté au procès de haute trahison intenté contre lui. La nouvelle satire *The Medal*, parue en mars 1682 et ainsi nommée à cause de la médaille qui célébra cet acquittement, rentre mieux dans les règles du genre établies par les devanciers de l'auteur et par ses modèles latins. C'est un chef-d'œuvre d'invective personnelle que relèvent la véhémence et la concision de la langue, mais qui ne comporte plus de déguisement allégorique. Comment songer à de petites taches telles que l'emploi de l'alexandrin ou même d'un vers de sept pieds¹ dans le distique héroïque, comment ne pas être entraîné par la magie du style, quand Dryden critique en ces termes chez ses adversaires la théorie des droits de la masse et de ce qui serait aujourd'hui désigné le suffrage universel? « Multitude toute-puissante! tu abrèges toutes les discussions, le pouvoir est ton essence, l'esprit ton attribut! Ni la foi ni la raison ne t'arrêtent, tu franchis d'un bond, à la façon d'un Pindare, toutes les lois éternelles! Il est hors de doute qu'Athènes décida justement quand Phocion, quand Socrate furent poursuivis. Les Athéniens se repentirent aussi justement de ces sentences. Ils restèrent sages, quelque direction qu'ils prissent. Les multitudes ne se trompent pas, bien qu'elles courent aux extrêmes contraires, qu'elles tuent le père et rappellent le fils. D'aucuns pensent qu'à cette époque les sots l'emportaient par le nombre, mais aujourd'hui le monde foisonne de gens prudents². » Jamais auparavant le charme du rythme et l'élévation de la pensée n'avaient été réunis au même point. Rien autre d'ailleurs n'eût pu rendre acceptable cette longue diatribe contre un seul personnage dans une ville où ses partisans avaient une majorité incontestable. Grâce à sa verve de génie le poète triompha de tous les obstacles, tant de la monotonie de son sujet que de l'inévitable répétition des idées. C'est un triomphe éclatant qui en fait le maître de la satire anglaise com-

1. *The Medal*, v. 94.

2. *The Medal*, v. 91-114.

prise comme une attaque directe et personnelle, et, cette conception du genre admise, l'on peut dire de Dryden ce qu'il affirme de Shakespeare dans le domaine du drame :

« But *Dryden's* magic could not copied be
Within that circle none durst walk but he ¹. »

Conscient de sa force, l'écrivain n'use plus de subterfuges littéraires. Dans son *Mac Flecknoe* qui fut publié en automne dans cette même année 1682, il ne cache pas davantage le nom de ses victimes et la forme mythologique dont il enveloppe son poème n'est qu'un moyen pour retenir l'attention du lecteur, artifice qu'il appréciait beaucoup puisqu'à peu de temps de là il aide Nahum Tate à donner une suite à son Absalon et Ahitophel. Le *Mac Flecknoe*, son dernier essai satirique en tant qu'œuvre due entièrement à sa plume, contient des critiques non moins directes et précises que la Médaille, adressées non plus à un homme politique, mais à un homme de lettres. Dryden chante le choix de son rival et calomniateur Shadwell pour succéder à Flecknoe comme roi de la bêtise. L'allocution du vieux monarque à son fils adoptif dont il fait son héritier indique assez la sanglante ironie dont l'auteur accable son adversaire : « Tes aimables vers, comme les miens, dit Flecknoe, se traînent faiblement; ta muse tragique prodigue les sourires, ta muse comique dort. Quel que soit le fiel que tu t'apprêtes à épancher dans tes écrits, tes satires inoffensives ne mordent jamais. Bien que le venin repose dans ton cœur félon, il n'a qu'à toucher ta plume irlandaise pour mourir ². » Nous sommes arrivés ici au dernier terme de l'évolution subie par le genre au cours du XVII^e siècle. Débutant avec l'étude des mœurs contemporaines et des applications d'une généralité prudente avec Hall et ses successeurs, il s'achève maintenant par des attaques ouvertes et acerbes contre des individualités nettement et nommément désignées.

1. C'est un distique tiré de son Prologue à la *Tempête* : « Mais on ne peut imiter la magie de Shakespeare. Dans ce cercle enchanté nul autre que lui n'osait se mouvoir. »

2. *Mac Flecknoe*, v. 197-203.

Ce nouveau caractère si marqué de la satire chez Dryden se reflète dans son style. Après les descriptions pittoresques et les tirades philosophiques ou morales si fréquentes chez ses devanciers, il donne l'exemple d'une énergie et d'une concision inconnues jusqu'alors. Ses portraits surtout sont remarquables et influent sur les poètes de la génération suivante. Il peint un tableau d'une ressemblance frappante en accumulant de petits traits de caractère et de l'ensemble de ces coups de pinceau rapides et vigoureux ressort une figure prise sur le vif. Voici notamment le duc de Buckingham, qui s'était moqué de Dryden sous le personnage de Bayes dans sa pièce de *The Rehearsal*, décrit lui-même avec une fidélité malicieuse comme conseiller d'Absalon : « Au premier rang se trouvait Zimri, homme si divers qu'il semblait non pas un seul être mais l'abrégé du genre humain tout entier ; inflexible dans ses opinions, toujours dans son tort, jouant tous les rôles par boutade et n'en jouant aucun longtemps. Au cours d'une même révolution lunaire, il se faisait alchimiste, ménétrier, politique et bouffon ; ensuite il raffolait des femmes, de la peinture, des rimes, des beuveries, sans compter mille caprices mort-nés dans sa pensée. Heureux insensé, sachant employer chacune de ses heures à quelque jouissance, à quelque désir nouveau. La critique et l'éloge formaient d'ordinaire le fond de ses paroles, tous deux, preuve de son jugement, poussés à l'extrême. Il se montrait violent ou poli à l'excès au point que chacun à ses yeux passait pour dieu ou pour démon. Son talent spécial consistait à gaspiller son or et rien, sauf le mérite, ne restait sans récompense. Ruiné par des sots que toujours il découvrait tels trop tard, il avait, lui, matière à raillerie, mais eux avaient ses terres. Son esprit le chassa de la cour ; il créa des partis en guise de consolation et ne parvint jamais à en être chef ¹. » Pareille vigueur de langage et ces phrases où tous les mots portaient constituaient l'originalité de l'œuvre de Dryden. L'un des meilleurs peintres de genre, en quelque sorte, de la littérature anglaise, il a fourni les modèles et répandu le goût des portraits d'après nature.

1. Absalon et Ahitophel, v. 544-64.

Ayant contribué au perfectionnement de la satire poétique, il était mieux qu'un autre en mesure d'en formuler la théorie. C'est ce qu'il fit en août 1692 dans son *Essay on Satire*¹ qui précède ses traductions de Juvénal et de Perse et qu'il dédie, comme celles-ci, avec des flatteries outrées, à son protecteur, le comte de Dorset, Lord Chambellan de Guillaume III. La partie historique de ce travail est fort curieuse. Discutant les origines du genre, Dryden y fait rentrer les drames satiriques des Grecs, les iambes d'Archiloque, les farces de Livius Andronicus et les poèmes mêlés de prose de M. Terentius Varro, tout autant que les poèmes de Lucilius, d'Horace et de leurs successeurs. Arrivant aux temps modernes, il ajoute à sa liste la *Secchia Rapita* de Tassoni et le *Lutrin* de Boileau, plus souvent désignés comme épopées héroï-comiques. Il semble pourtant qu'il se soit rallié à une conception plus étroite et plus conforme aux modèles qu'il a traduits, car il renonce à faire état des invectives d'Ovide contre Ibis sous prétexte « que ce sont là les taillis de la satire, plutôt que ses arbres de haute futaie, qu'elles n'ont pas d'application générale puisqu'elles n'atteignent qu'un individu » et il loue Horace d'avoir déchargé sa bile dans les odes et les épodes avant de se mettre à la « noble entreprise des satires proprement dites². » Ce sont probablement des scrupules analogues qui le portent à s'inscrire parmi les disciples de M. Terentius Varro et à ranger son Absalon et Ahitophel et son Mac Flecknoe auprès de l'Eloge de la Folie d'Erasme et de l'Euphormion de Barclay. Il admet donc, du moins en ce qui touche à ces deux œuvres, qu'il n'est pas un satirique orthodoxe, ni strictement un continuateur de J. Hall et de Donne³.

Quant à ses préférences personnelles, il les explique par son tempérament vindicatif qui n'a jamais su se contenir que par devoir chrétien. Aussi, même parmi les auteurs de satires au sens propre de ce mot, donne-t-il la palme au plus acerbé, à celui qui attaque l'homme taré plutôt que son vice. Perse étant

1. *The Essays of J. Dryden...* by C. D. Yonge, M.A. London, Macmillan, 1899, 1 vol. in-8°, pp. 42, etc.

2. *Id.*, p. 42.

3. *Id.*, p. 58.

débouté pour son style obscur et guindé, Dryden établit un long parallèle entre Horace et Juvénal où tout en couvrant de fleurs le premier pour sa grâce, sa morale d'application universelle et son tact, il critique ses vers prosaïques et son esprit parfois bien faible et assigne en définitive le prix au second. Même jugement, lorsqu'il s'agit de Donne : « Il a suivi, dit-il, Horace de si près, qu'il doit nécessairement tomber avec lui, et je puis sans crainte affirmer de l'époque actuelle que si nous avons moins d'esprit que Donne, nous sommes certainement de meilleurs poètes¹. » Sans contester l'exactitude de cette dernière appréciation, l'on peut dire que la sympathie si marquée pour Juvénal est caractéristique de cette génération d'auteurs habitués aux controverses violentes.

Mais à côté de cet historique qui reflète surtout les sympathies de la critique contemporaine de Dryden se trouvent des lois générales de la satire que le poète a su dégager et formuler avec précision. Telle est, par exemple, la loi de l'unité d'intérêt et, pour ainsi dire, de l'unité d'action introduite dans ce domaine nouveau : « Si d'autres vices se présentent au cours de la description du vice principal, il ne faut les flageller qu'en passant sans insister de manière à briser le plan primitif. Comme dans une pièce de théâtre à la mode anglaise que nous appelons tragi-comédie.... bien qu'il y ait une intrigue secondaire, une série inférieure de personnages et d'aventures comiques, elles restent subordonnées à l'action principale qui les entraîne avec elles et qu'elles secondent de façon à ce que le drame ne semble pas un monstre à deux têtes². » Quant au sujet que doit traiter le satirique, il veut que ce soit, non des vicieux quelconques (personne n'ayant le droit de détruire la réputation du prochain), mais ceux-là seuls dont les vices s'évalent au grand jour et deviennent un scandale public³. Enfin, tout en réservant sa préférence à Juvénal, il attire l'attention sur la fine plaisanterie d'Horace et vante à diverses reprises le poète français Boileau pour son art

1. The Essays of J. Dryden... by C. D. Yonge, M.A., p. 96.

2. Id., p. 96.

3. Id., pp. 71-2.

délicat et le soin avec lequel il se borne à une seule matière dans chacune de ses satires ¹. Ce sont là autant de jalons qui montrent leur véritable voie aux écrivains futurs et Young a pu se servir de ces indications heureuses pour renouer la tradition classique du genre en Angleterre.

Dryden ne s'est pas contenté de délimiter le terrain et de recommander l'unité nécessaire de conception et de plan. Il s'enquiert encore, comme Hall autrefois, du mètre approprié ². Ce n'est pas l'octosyllabe dont se sert Butler dans son *Hudibras* pour tourner en ridicule les Puritains. Un vers aussi court nuit à la dignité du style et la préoccupation de la rime devenue trop fréquente ne laisse pas au poète le loisir de développer librement sa pensée. De plus, la rime riche à syllabe féminine convient bien à la parodie, mais ne sied pas au moraliste qui veut corriger les hommes en raillant leurs défauts. Elle procure un plaisir enfantin et déplacé qui détourne l'esprit du sujet lui-même. Le décasyllabe réparti en distiques héroïques et régulièrement écrits donne par contre de l'ampleur aux idées et à la forme un genre de beauté grave qui rehausse le dessein de l'auteur. Tassoni et Boileau ont aussi fait usage du vers noble de leurs langues respectives, ce dernier avec un tour vif et un heureux choix d'expressions dont Waller et Denham ont fourni les meilleurs exemples dans la poésie anglaise. Dryden recommande beaucoup ces élégances de la phrase ³ dont l'artifice principal et qu'a repris Young consiste dans la disposition savante des mots et leur répétition ménagée avec art. Il s'élève aussi, à propos de la traduction de *Perse* et de *Juvénal* par Barten Holiday, contre l'abus de monosyllabes trop durs dans le pentamètre rimé et ici encore notre auteur semble avoir profité de son conseil ⁴. La théorie de la satire en Angleterre était désormais établie par un écrivain compétent et tous ceux qui voudraient parvenir au succès dans le genre satirique auraient à tenir compte de ses indications.

1. *The Essays of J. Dryden...* by C. D. Yonge, M.A., pp. 98 et 102.

2. *Id.*, pp. 100-1.

3. *Id.*, pp. 103-5. Dryden sous ce rapport cite surtout Catulle, Ovide et Virgile.

4. C'est du reste à Dryden que le poète paraît faire allusion quand il parle, dans la Préface des *Satires*, du jugement porté sur Boileau par « un excellent critique » de son temps.

CHAPITRE II

Conception de la Satire chez Young. — Ses modèles. — Ses prétentions à l'originalité. — Caractères propres de son œuvre poétique. —
— Young imitateur.

On distingue en Angleterre, après la Restauration des Stuarts, deux formes principales de la satire. L'une, due à l'étude des anciens, adapte Juvénal ou Horace à une société bien moderne, c'est la tentative parfois heureuse d'Oldham et du Comte de Rochester. L'autre se complaît à une critique toute personnelle, à des portraits plutôt ressemblants que délicats et souvent aussi se fait remarquer par l'attrait d'un cadre fictif imaginé à plaisir, c'est la création spirituelle du génie de Dryden. Cette seconde forme séduisit Pope qui, dès 1712, s'en servit pour sa bluette poétique de la Boucle de Cheveux Enlevée, fine raillerie des petits travers mondains, et qui la reprit plus tard pour écrire sa Dunciade sur le modèle du Mac Flecknoe. L'imitation directe de l'antiquité était peut-être moins facile, puisqu'il fallait éviter de fâcheuses rencontres avec des écrivains s'inspirant d'un même original, et le public trop peu lettré manquait de l'éducation préalable, de cette forte culture classique qui permettait seule de goûter le charme des allusions cachées et de retrouver sous la copie le passage dont elle provenait. On comprend donc que les versificateurs de moindre importance n'aient osé ni affronter la lutte avec un rival redoutable, ni risquer de demeurer incompris du lecteur et que le genre satirique soit ainsi passé au début du XVIII^e siècle par une sorte de période d'accalmie.

Quand Young, poussé par les circonstances, se décida vers la fin de 1724 à faire revivre la satire, il renonça à suivre l'exemple de Dryden pour renouer la tradition interrompue de la Renaissance anglaise. Ce retour en arrière était hardi, puisqu'il s'agissait d'attirer par une ironie fine et délicate un public habitué tant en

vers qu'en prose aux polémiques les plus violentes, et l'auteur lui devait bien quelques explications au sujet de sa méthode nouvelle. Ces explications, il les fournit, après avoir vu le succès de ses premiers poèmes, dans l'édition complète qu'il en donna en 1728. « Je n'ai pas conscience, dit-il dans son avant-propos, de la moindre malveillance contre une personne particulière quelconque dans tous les caractères décrits, bien que certaines personnes puissent pousser l'égoïsme jusqu'à accaparer pour elles ce qui est d'application générale. » Il écarte donc toute idée d'animosité individuelle, même dans les portraits où les lecteurs reconnaissent, avec raison du reste, des contemporains peints d'après nature¹, et son assertion se trouve justifiée par le petit nombre de noms propres ou même d'initiales qu'il emploie. Young ne prend pas non plus trop au sérieux le prétendu rôle de réformateur poétique, bien que la vérité sous toutes ses formes, fût-ce sous celles plutôt impersonnelles et impartiales de la morale ou de l'histoire, soit un blâme indirect pour les hommes. Mais il lui paraît « fort à craindre que l'inconduite ne soit jamais chassée de ce monde par la satire » et il estime le rire hygiénique attendu qu'à se moquer des travers du prochain on évite d'en être péniblement affecté. Peut-être aussi est-ce là ce qui réussit le mieux auprès d'une société « trop orgueilleuse pour aimer un Mentor austère » et c'est pourquoi le satirique préfère sourire et attendre l'amélioration générale, si elle doit se produire, d'une plaisanterie exempte d'amertume.

Ce préambule indique bien les modèles qu'il préfère et il s'empresse d'ailleurs de les nommer. La « satire rieuse, » comme il l'appelle, la seule qui soit élégante et raffinée², reconnaît Horace pour maître et Young s'efforcera d'atteindre à son urbanité pleine de grâce, son jugement ayant d'autant plus de poids qu'il dépend moins de la passion. Les autres ne méritent d'être imités que par

1. Il y a certainement de ces portraits dans les satires non seulement parce que toutes les clefs s'accordent sur certains noms, mais parce que le poète lui-même laissa révéler certains noms dans l'édition de ses œuvres en 1741, que Curll publia avec son approbation formelle.

2. C'est le même jugement qu'il porte deux ans plus tard dans sa seconde Epître à Pope v. 161-66.

instants et surtout pour le style. L'emportement de Juvénal nuit à son effet et sa manière fatigue bientôt le lecteur. Ce même défaut se retrouve dans la sévère satire de Boileau sur les femmes ¹. Quelques écrivains ont ceci de commun avec Lucien qu'ils se moquent de toutes choses sans distinguer le bon du mauvais et maltraitent la vertu comme le vice par amour d'un trait plaisant. C'est en France surtout que pareille disposition se remarque (serait-ce une allusion discrète à Voltaire avec lequel notre auteur ne parvenait pas à s'entendre?), ainsi que chez certains Anglais, et c'est ce qui a justement discrédité le terme de bel-esprit. Parmi les prosateurs, Young relève les noms de Cervantès et de Rabelais, mais c'est pour opposer la délicatesse du premier à la grossièreté de l'autre et pour demander que l'on ne soit jamais spirituel aux dépens de la bienséance, erreur dont les Voyages de Gulliver, au moins dans leur seconde moitié, venaient de fournir un exemple.

La préface montre donc que sans contester la valeur de ses devanciers le poète comptait faire autrement et mieux qu'eux en se réglant sur Horace et Cervantès pour l'inspiration générale de son œuvre. Il a voulu créer en Angleterre une satire impersonnelle ressemblant sur ce point à celles de Hall, mais dépouillée d'âpreté et d'équivoque de pensée et de langage. Il supplée à l'absence de malignité par le charme du style et le jeu d'une ironie plus fine et plus légère. Même il croit cette tactique plus avantageuse, car si « la conduite... de l'humanité n'est nullement chose indifférente pour quelqu'un de raisonnable et de vertueux, » nous devons pourtant « en sourire et la tourner en ridicule... puisque c'est ce qui nous fait le moins de mal en offusquant le plus la folie et le vice. » Cette conception ingénieuse et opportune, à un moment où les pamphlets les plus virulents et les plus éhontés déshonoraient la presse, est en fait l'application à la poésie de la méthode inaugurée dans le domaine de la prose par Addison et Steele. En arrachant son venin à la satire,

1. Cette critique est celle d'Addison dans le n° 209 du Spectateur où l'auteur de l'article blâme pour la même raison la 6^e satire de Juvénal et d'une façon générale celles qui s'attaquent à toute une catégorie de personnes sans distinction ou à l'humanité tout entière, comme les satires viii et x de Boileau.

Young continue l'œuvre d'apaisement entreprise par les célèbres essayistes et rappelle les hommes de sa génération, qui échangeaient à l'envi les injures les plus grossières, au respect d'eux-mêmes et du prochain.

On n'a pas assez remarqué d'ailleurs que le Spectateur avait formulé d'avance la théorie morale dont Young allait se prévaloir. Addison, examinant dans le n° 451 le projet d'obliger l'auteur de tout livre ou de toute brochure à se nommer et à faire enregistrer officiellement et son nom et son adresse, s'élève contre une mesure qui supprimerait les avantages de l'anonymat littéraire, mais blâme sévèrement les écrivains de libelles ainsi que ceux qui les emploient ou qui leur permettent de ternir impunément la réputation d'autrui. Il rappelle la sentence de mort prononcée par la loi des Douze Tables contre les calomnieux, puis, passant aux mœurs anglaises du XVIII^e siècle, il ajoute : « Notre satire n'est qu'obscénités et langage de poissardes. La grossièreté y fait l'effet de l'esprit et celui qui sait insulter avec les expressions les plus variées a le renom du plus habile écrivain. Par là l'honneur des familles est réduit à néant, les emplois les plus élevés et les plus grands titres sont rabaissés et avilis aux yeux de la foule, les plus nobles vertus et les plus beaux talents sont jetés en pâture au mépris des sots et des vicieux. » Il ne restait plus qu'à introduire dans l'art des vers la réforme morale souhaitée par l'illustre critique pour produire une véritable innovation dans la littérature anglaise et pour devenir de ce fait un des champions de la vertu et du bon goût.

Le second trait particulier aux satires d'Young est dû sans doute aux mêmes influences. Il leur donne en effet le sous-titre de « caractéristiques, » c'est-à-dire présentées sous forme d'une série de portraits, et J. Warton, dans une note de son *Essai sur le Génie et les Ecrits de Pope*¹, relève le terme en rappelant que ce furent « les premières satires en caractères (characteristical satires) » écrites en anglais. Le mot remonte à Théophraste et à son imitateur La Bruyère, dont notre auteur, on le verra plus

1. J. Warton. *Essay on the Genius and Writings of Pope*, London, J. Dodsley, 1782, vol. II, p. 203, note.

loin, s'est assez souvent inspiré. Mais ses premiers modèles, et cela apparaît clairement jusque dans les noms dont il affuble ses personnages et qu'il emprunte pour la plupart aux revues, ont été les articles du *Spectateur*. C'est Addison qui ajouta au plan primitif de Rich. Steele, d'après lequel on devait fournir au public les nouvelles du jour et des dissertations morales, cette galerie d'originaux où sous des pseudonymes divers, parfois transparents et significatifs, étaient fustigés d'importance tous les vices et toutes les faiblesses de la société contemporaine. Young n'eut qu'à reprendre cette collection de types imaginaires, en les corrigeant au besoin d'après des hommes bien vivants et qu'il pouvait observer à loisir à la Cour ou dans les salons de la capitale, pour ouvrir à son tour une galerie nouvelle où chacun pût, ou crût pouvoir reconnaître son voisin.

Mais il est un autre point sur lequel il revendique hautement son indépendance littéraire. « Ce que les hommes recherchent, dit-il, par leur conduite, c'est en général l'estime de l'opinion publique. Cette vérité fait le sujet des satires qui suivent, et les unit en un faisceau, comme autant de branches issues de la même racine. Il y a là une unité de dessein qui, à ce que je crois, n'a pas encore été tentée dans une série de satires. » L'originalité de l'auteur consiste à trouver dans une seule passion l'explication de tous les travers humains et c'est bien là sa pensée, comme on le voit au début de son premier poème ¹. « L'amour de la louange, quoique caché avec art, règne plus ou moins et brûle dans tous les cœurs. Pour la conquérir l'orgueilleux endure fatigue sur fatigue, le modeste ne l'évite que pour se l'assurer. Tantôt cette passion se pavane parmi les sceptres et les globes sur les trônes, tantôt dans les cellules des Collèges universitaires, elle apprête la lampe de minuit : elle se fait conservatrice ou libérale [tory, whig], elle complot, elle prie, elle prêche, elle plaide, elle harangue des sénats, elle parle d'une voix grêle aux mascarades. Ici, elle prétend hardiment à l'humour de Steele ; là, plus audacieuse, elle veut égaler l'éloquence de Pulteney. Elle stimule le talon de la danseuse, le cerveau de l'écrivain, elle entasse sur la

1. Sat. I, v. 51-64.

plaine des monceaux de cadavres. Elle ne prend pas fin avec la vie de l'homme, mais se balance au milieu des plumes de deuil, forme l'ornement de notre char mortuaire et flatte notre tombe. » C'est la théorie reprise par Pope dans son *Essai sur l'Homme* (Ep. II, v. 129-49), mais avec une modification importante, à savoir qu'il ne ramène pas tout au désir d'être loué ¹, mais déclare retrouver chez tout être humain une passion dominante qui, en vertu de quelque tendance innée, dirige et assujettit les autres. Sous cette forme, plus atténuée pourtant que celle d'Young, elle a été contestée par le D^r Johnson dans ses *Biographies des Poètes* ². Il fait valoir avec raison qu'un même caractère change avec l'endroit, le milieu, la fortune et que l'ami du plaisir, par exemple, peut se transformer en ami des richesses. Enfin, pareille doctrine selon lui n'est pas moins dangereuse que fausse, car elle porte à admettre dans le domaine moral une fatalité héréditaire et naturelle et pousse chacun à suivre aveuglément sa passion sous prétexte qu'il ne saurait lui résister.

Où Young a-t-il pris cette conception destinée à faire le fond de ses satires ? Il nous semble qu'ici encore il a pu profiter des travaux de son ami Addison dont trois articles consécutifs (n^{os} 255, 256, 257) du *Spectateur* avaient précisément traité de l'amour de la gloire. Le critique y voit un ressort utile de l'âme mais conclut que l'ambitieux dépendant de l'approbation d'autrui et contractant de fâcheuses habitudes d'esprit ne saurait atteindre à la fois le but qu'il vise et le bonheur. Une autre source beaucoup moins certaine où l'écrivain a peut-être puisé ses idées serait l'œuvre bien peu connue aujourd'hui d'un prédécesseur qu'il a pu lire et apprécier. George Wither, en effet, publia au début du XVII^e siècle un recueil de satires intitulé *Abus mis à nu et fustigés* ³, en deux livres dont le premier contient seize poèmes décrivant chacun une passion différente et dont le second s'occupe

1. Swift a dû momentanément oublier la théorie de notre auteur quand il écrit dans son poème : *On Poetry, a Rhapsody* (1733) :

« Young's universal passion, pride,
Was never known to spread so wide. »

2. Il critique la théorie dans la *Vie de Pope* en parlant de l'*Essai sur l'Homme*.

3. G. Wither, *Abuses Stript and Whipt*, London, Fr. Buston, 1617, 12^o.

successivement de la vanité (à proprement parler le sujet même d'Young¹), de l'inconstance, de la faiblesse et de la présomption. Ce plan méthodique était de nature à séduire une intelligence portée à l'analyse psychologique. Quant à ce qui détermina notre auteur au choix de l'amour de la renommée comme mobile universel des actions humaines, il n'est guère facile de le découvrir; peut-être est-ce le passage d'Horace qu'il donna pour épigraphe à sa collection satirique tout entière². Quoi qu'il en soit, son originalité personnelle revient à ceci, c'est qu'il rattache par cet artifice tous les caractères passés en revue à un même principe philosophique, introduisant ainsi une certaine unité dans son étude.

Il est vrai que lui-même paraît y trouver surtout un avantage au point de vue littéraire et qu'il ne se montre nullement d'une conséquence parfaite dans ses descriptions de personnages ridicules. Morose, le mal habillé, fier de sa tenue négligée et Lamprius, qui se désespère d'avoir un fils intelligent³, ne semblent guère se soucier de l'approbation ou des commentaires du public. Balbutius qui défend les trois unités, Apicius le gourmet, Philandre le mauvais époux ne courent pas visiblement après la renommée⁴, non plus que Fulvia qui préfère la ville à la campagne, ou Mira la taquine, ou la jalouse Melania, ou l'intempérante Citronia⁵. Le poète l'avoue d'ailleurs implicitement quand il dit de l'orgueil que « tous s'y attachent et que tous le nient⁶, » ou quand il affirme que « l'amour du jeu est le pire des maux⁷, » oubliant dans son indignation contre cette terrible passion de la faire provenir, d'après sa théorie, de la passion pour la gloire. Les premiers in-folios du reste portaient pour seul titre The

1. Dans la satire II, v. 13-14, notre poète dit du reste : « Vanité toute puissante, c'est à toi que les hommes doivent leur goût du plaisir. »

2. « Fulgente trahit constrictos gloria curru
Non minus ignotos generosis. »

Hor. Sat. liv. I, Sat. VI, v. 23.

3 Sat. II, v. 153-64; 239-52.

4. Sat. III, v. 43-8; 69-84; 185-94.

5. Sat. VI, v. 117-49; 357-62; sat. V, v. 237-46.

6. Sat. III, v. 137-38.

7. Sat. VI, v. 487.

Universal Passion et c'est peut-être pour dissiper toute équivoque dans l'esprit du lecteur qu'en 1728 l'édition complète ajouta *The Love of Fame* conformément, ainsi qu'on l'a vu, aux indications précises de la première satire. Mais on ne doit pas prêter trop d'importance à un expédient psychologique qu'il faudrait accuser de tendre au fatalisme moral ou de ne tenir aucun compte de la complexité de notre nature spirituelle, si ce n'était en réalité une simplification commode pour le satirique.

Quand on étudie de plus près cet ensemble de poèmes auxquels l'auteur assigna comme titre définitif l'Amour de la Renommée, la Passion Universelle, ils se partagent et par le sujet et par la date de composition en deux séries distinctes : les satires dirigées principalement contre les hommes et les satires contre les femmes. La première comprend les Satires I à IV et la Satire VII qui parurent à des intervalles assez rapprochés, celles-là successivement dans le courant de 1725 et celle-ci en 1726 avec cette seule mention : « *The Universal Passion. Satire the last*¹. » La seconde est formée des Satires V et VI, l'une publiée en 1727 chez J. Roberts, la dernière imprimée en 1728 avec l'édition complète par J. Tonson. Chaque groupe présente d'ailleurs des caractères communs et nettement marqués. En 1725-26 nous trouvons des poèmes relativement courts de 250 à 300 vers dont deux seulement sur cinq ont une petite épigraphe latine, des portraits un peu sommaires et hâtivement tracés où l'élément féminin a sa place mais une place fort restreinte², enfin plus d'action que de description et peu de tirades morales. La Satire VII où l'auteur fait l'éloge du ministre Walpole et du souverain porte même les apparences de la précipitation. « Que d'autres chantent, dit-il, auxquels ma faible tentative ne sert que de prélude et leur indique la proie. Cette tâche accomplie, je me hâte d'achever mon propre dessein, car Tonson est à la porte³. » Le recueil

1. C'est ce qui explique l'appréciation, déjà rapportée précédemment, du doyen Swift dans son poème : « On reading D^r Young's Satires called the Universal Passion » (1726).

2. Voir dans la Sat. II, v. 167-74 le portrait de Miss Duncombe et dans la Sat. I, v. 107-8 et 281-2 celui de Delia.

3. Sat. VII, v. 113-16. Le poète était sans doute déjà en pourparlers avec Tonson qui fit paraître l'édition complète.

suivant renferme des poèmes de dimensions bien plus amples que le précédent et où les caractères sont développés avec plus de détails. La Satire V composée dans la campagne d'Eastbury ¹ où l'auteur rencontra probablement Voltaire, a une épigraphe empruntée au Paradis Perdu de Milton (P.L. IX, v. 896-900) et qui montre sa prédilection pour son sujet. La VI^e, introduite par un vers d'Horace et contenant au vers 371 une apostrophe à Juvénal qui laisse voir une intention morale plus précise, est dédiée à une grande dame digne de cet hommage, à Lady Elizabeth Germain. Dans l'une comme dans l'autre le ton est devenu plus léger tout en s'adaptant fort bien aux pensées sérieuses, mais l'on sent aux allusions théologiques et parfois à l'accent religieux que l'écrivain a dû entrer dans les ordres. Enfin, comme l'autre, cette série se termine par un panégyrique, celui de la reine Caroline qui pouvait faire arriver aux dignités ecclésiastiques.

Il convient à présent d'examiner successivement toutes les parties de cette double œuvre, l'une des plus intéressantes bien que l'une des moins connues du poète dont les Nuits seules sont restées célèbres. L'injuste oubli où sont tombées ces belles satires excusera notre tentative de les faire en quelque sorte revivre par une analyse sommaire des originaux qui s'y trouvent décrits et par quelques citations correspondantes. Dans la première l'auteur s'élève contre les panégyriques mensongers de l'époque, dont le duc de Dorset du moins, à qui ce poème est dédié, ne saurait avoir besoin. Il passe rapidement en revue les folies aristocratiques : l'orgueil de la naissance, la manie de bâtir sans raison et celle de collectionner ². Après les grands seigneurs viennent les gens qui prétendent aux dons de l'esprit, Codrus, possesseur de superbes livres qu'il ne lit pas, comme eux « relié en cramoisi, doré sur tranche et, comme eux, voué à la montre ³, » Lorenzo, ignorant amateur de volumes rares, Lampridius ⁴ désolé de l'intelligence de son fils et Crassus dont la gravité tient lieu de qua-

1. Sat. v, v. 265-6 :

« ... these numbers free
Pierian Eastbury, I owe to thee! »

2. Sat. I, v. 127-74.

3. Sat. II, v. 61-62.

4. Sat. II, v. 73-84; 153-66.

lités réelles. Voici encore d'autres personnages ridicules. « Niger adopte les pamphlets égarés, sagement disposé à convoiter un opprobre dépassant encore celui qui lui revient.... Brabantio fait tourner à sa gloire un esprit distrait, apprend à se tromper, à ne pas savoir le nom de son frère, range ses mots et ses pensées dans un désordre charmant et note sur un carnet d'avoir à oublier¹. » Pour capter les compliments Vincenna use de stratagèmes², Géhenno affecte l'athéisme en petit comité³, Narcissus se conforme aux moindres conventions mondaines⁴ et tous ces hommes inutiles « tandis qu'ils rêvent dans le cours de leur vie frivole, n'ont ni bon sens pour se donner raison, ni passion pour se donner tort⁵. » Ailleurs Young décrit ces auteurs faméliques qui profitant des œuvres d'autrui exposent, comme Labeo, des enfants d'emprunt et il ajoute méchamment que Lintot, l'éditeur avec lequel il ne traite plus, « affame ses auteurs, pour que leurs livres se vendent bien » quand ils hériteront d'une réputation posthume⁶. Il termine par le portrait du colonel fanfaron auquel il donne ce conseil : « La renommée est une chimère qu'obtiennent les gens modestes. Qui cherche à la saisir la détruit en la touchant ; c'est la dette contractée par le monde envers les actions d'éclat, mais si vous payez vous-même la somme due, le monde s'en tient quitte⁷. » La dernière, plus tard la VII^e Satire, moins pleine de verve, contient un éloge de la paix à l'adresse du pacifique Walpole et l'énumération des vices qui attendent un futur censeur. Ayant chanté les effets de l'amour de la gloire, il en indique la cause : le désir ambitieux que le ciel dépose dans l'âme humaine pour servir d'aiguillon à la vertu, et il rappelle ses lecteurs à la poursuite du vrai bien, à l'exemple de George I^{er}. C'est par cet éloge du souverain et de son ministre que s'achève le premier recueil satirique.

1. Sat. III, v. 95-102.

2. Sat. III, v. 141-64.

3. Sat. IV, v. 37-46.

4. Sat. IV, v. 67-86.

5. Sat. IV, v. 89-90.

6. Sat. IV, v. 191-216.

7. Sat. IV, v. 253-6.

Mais les préoccupations personnelles de l'auteur ne doivent pas faire oublier les mérites de la composition. Non seulement il y avait là une nouveauté dans la littérature de l'époque, « le terme naturel, ainsi qu'on l'a très bien dit ¹, de cette transformation qui avait chaque jour davantage fait de la langue chantée d'autrefois un idiome surtout propre à la critique et à la dialectique, » mais l'œuvre même était remarquable par la façon dont le sujet se trouvait traité. La qualité dominante y est certainement l'esprit et par là Young se distingue des essayistes qui l'ont inspiré. Addison et Steele se plaisent davantage à l'*humour* ², à ces contrastes sous-entendus ou finement indiqués entre une situation et le récit qu'ils en font, entre le caractère d'une personne et les actions ou le langage qu'ils lui prêtent. C'est Sir Roger de Coverley remplissant avec une admirable gravité les devoirs les plus futiles ou le Spectateur dissertant noblement, un léger sourire aux lèvres, sur les peccadilles de notre pauvre humanité. Mais cette forme de plaisanterie trop délicate ne pouvait être vraiment goûtée de la foule. Ce qu'il lui fallait vers 1725 et dans tous les domaines de la littérature, c'était de l'ingéniosité, des pointes, des idées brillantes pour relever l'uniformité d'un développement de morale ou pour fixer dans la mémoire un adage bien tourné. Les écrivains en passèrent par les exigences du public et lui fournirent ce qu'il demandait, depuis Congreve dans ses comédies jusqu'à Prior dans ses chansons et à Pope dans ses poèmes didactiques et même dans sa traduction d'Homère. Young, toujours porté à flatter ceux dont il attendait les éloges et la rémunération de son talent ne manqua pas de suivre cet exemple. Chacune de ses tirades se termine par un trait spirituel que la place du mot important, généralement réservé pour la fin, fait encore mieux ressortir. S'agit-il de l'amateur de statues qui court à la ruine avec sa famille pour satisfaire sa manie, l'auteur s'écrie : « De pareils cerveaux feraient rire jusqu'à la tête qui

1. Voir la belle thèse de M^r L. Morel sur J. Thomson, sa Vie et ses Œuvres. Paris, Hachette, 1895, p. 250.

2. Young paraît se méfier de l'*humour*. Dans sa seconde Epître à Pope, v. 179-80, il conseille de s'en abstenir, si l'on n'a pas le génie d'un Swift.

couronne leur buste. Sa fille meurt de faim, mais la Cléopâtre est sauvée¹. » Ailleurs, « la cour présente une ample matière à la satire — elle fourmille de seigneurs². » Des gens médiocres il déclare que « pour dépiter les esprits orgueilleux, d'aucuns par orgueil endorment leur raison maussade; ils se vantent de leur stupidité et quand quelque facétie a blessé directement leurs âmes solennelles ils prennent, pour se venger, le parti d'être sots³. » Voici Lico, l'humble serviteur des aristocrates, qui « partout où courent leurs seigneuries, se trouve à leurs côtés, tel qu'un créancier matinal, comme si leur grandeur agissait par contagion et que le renom pouvait se gagner à la façon d'une fièvre⁴. » Ainsi, les mots à effet ne manquent pas dans ces poèmes et la critique d'Young est abondamment assaisonnée d'esprit.

Ou remarque aussi chez lui les rapprochements les plus inattendus d'idées en apparence disparates. C'est surtout lorsqu'il esquisse des portraits que la comparaison jaillit tout d'un coup et vient éclairer vivement les replis obscurs de quelque caractère. Quelle succession d'images ingénieuses dans ce tableau des flatteurs de la noblesse ! « Qui voudrait être une béquille chargée de soutenir un seigneur décati, ou un pendant animé suspendu à son oreille, y chuchotant sans cesse des secrets annoncés depuis des mois à son de trompettes dans la ville ? Qui voudrait être un miroir à la grimace flatteuse et toujours réfléchir l'humeur de son visage, ou une épingle bienheureuse pouvant s'attacher à sa manche quand sa seigneurie est aimable et qu'elle le permet⁵. » Une réflexion plutôt banale se trouve renouvelée par un procédé analogue. « On loue peut-être le talent; la bonne humeur, on l'adore. Montrez aussi rarement la lame de votre esprit que celle de votre épée, et n'en usez jamais contre le faible, sans quoi vous paraîtrez aussi médiocre génie d'une part que misérable héros de l'autre. De même que le rasoir prend mieux son fil dans un bain d'huile douce, de même l'esprit s'aiguise mieux avec la politesse.

1. Sat. I, v. 183-84.

2. Sat. I, v. 197-98.

3. Sat. II, v. 141-44.

4. Sat. IV, v. 135-38.

5. Sat. IV, v. 141-48.

On voit qu'ils sont émoussés, à ce qu'ils font mal et tous deux font le moins souffrir alors que leur tranchant est le plus vif ¹. » Les métaphores heureuses ne coûtent pas au poète. Elles se présentent à lui avec une étonnante variété ² et ses vers en sont jonchés comme de paillettes d'or. C'est un drap ruisselant de pierreries qui chatoie sous la lumière au point d'éblouir les regards mais que nul n'accusera d'être terne ou commun.

Ajoutons à ces qualités du style la gaité et la bonne humeur dont débordent ces poèmes. Il s'y trouve une veine de plaisanterie avenante et délicate qui déride à tous moments le lecteur. Voici le collectionneur de bagatelles historiques et authentiques qui montre « aux jours de fête une épingle sacrée ayant touché la collerette qui toucha le menton de la reine Bess ³. » Des sollicitateurs assidus « assiègent vaillamment la porte de leur patron et, maintes fois repoussés, ils attaquent tout aussi souvent les grands avec une ingéniosité pénible, une ardente application. Enfin ils emportent d'assaut quelque petite place qui leur suffit pour tenir propres deux souliers le dimanche et pour mourir discrètement de faim à Sheer Lane ⁴. » Ici la surprise est habilement ménagée et l'emploi des termes militaires « emporter d'assaut » (take by storm) et « place » (place), fort bien choisi en vue de son double sens, relève l'effet de ce passage ironique. Parfois un court récit intéresse par l'art minutieux avec lequel les moindres détails sont disposés et indiqués. Morose est fier de sa tenue négligée. « Un jour, dit le poète, sa femme (car qui peut corriger les femmes?) pointa son aiguille barbare contre le renom de son mari. Le faire de vive force eût été le tenter en vain. Elle alla de nuit et, tandis qu'il dormait, s'empara par surprise de la chère déchirure. Aujourd'hui l'on hésite à reconnaître l'endroit où le

1. Sat. II, v. 115-22.

2. Il va sans dire que les autres satires et notamment celles sur les femmes contiennent de belles comparaisons. Celle de la Sat. VI, v. 321-24 qui décrit les grands comme des réservoirs chargés de distribuer le bonheur dans les masses placées au-dessous d'eux a même été reprise avec de légères modifications par Pope [Moral Essays, Ep. III, v. 171-76].

3. Sat. IV, v. 121-22.

4. Sat. III, v. 169-74.

drap de Frise s'ouvrait béant et la gloire se trouve entièrement exclue à l'une de ses portes d'accès¹. » Ce petit tableau d'intérieur est doublement plaisant par le mystère et le sérieux dont l'investit notre auteur et l'application burlesque du vers de Milton à propos de la cécité (and glory « at one entrance quite shut out² ») termine heureusement le tout. Sans entrer dans l'examen de la langue d'Young que nous étudierons à part, nous comprenons qu'un critique³ ait relevé à propos des satires ce qu'elles doivent au jeu des antithèses, aux métaphores spirituelles et à la coupe habile des vers.

Mais ces qualités qui contribuèrent tant au succès de la première collection satirique du poète se retrouvent au même degré dans l'autre qui traite exclusivement des femmes. Young fut encouragé dans sa tâche non seulement parce qu'il avait conscience d'avoir précédemment réussi mais encore parce qu'il comptait maintenant battre ses rivaux, Juvénal et Boileau, sur leur propre terrain. Il fait preuve, en effet, dans cette partie de son œuvre, d'une verve et d'une légèreté de touche incomparables. Se plaçant au début sous le patronage de Milton dont il cite le panégyrique d'Eve se terminant par un cri de désespoir⁴, il aborde la critique des travers féminins. Après un court préambule sur l'amour de la renommée dans le sexe faible et un hommage en passant à une belle inconnue en qui l'une des clefs reconnaît la duchesse de Dorset, il laisse défiler une longue théorie de dames sous nos yeux. Ce sont Clarinda la capricieuse qui cherche à se rendre intéressante, la sombre Zara, la vertueuse mais acariâtre Xantippe, Delia l'athlète, la jolie Daphné qui critique vers et prose, l'aimable Stella, Lemira que la danse guérit plus facilement qu'un remède et Cynthia qui transforme la nuit en jour pour se divertir. D'autres portraits encore se pressent sous sa plume, Amelia qui joue le rôle de bas-bleu, Marcia la théologienne, Rosalinda si faible qu'elle a toujours besoin d'être

1. Sat. II, v. 245-50.

2. Par. Lost, liv. III, v. 50. « And wisdom at one entrance quite shut out. »

3. The Penny Cyclopaedia, London, 1843, art. Ed. Young.

4. Par. Lost, Bk IX, v. 896-900.

assistée, l'hommasse Thalestris, la coquette Lyce à côté de l'excellente Portia, toutes deux comprenant autrement les passe-temps et les devoirs de la vieillesse. L'écrivain nous présente ainsi en groupes parallèles ou contrastés sa première série de femmes qui renferme peut-être ce qu'il a composé de plus gracieux et de plus sémillant dans ce genre. La satire suivante, d'égale longueur, est moins amusante et contient plus de passages âpres ou sérieux. Les raccourcis et les esquisses rapides y abondent, les tableaux plus développés s'y font plus rares. Parmi les nombreux personnages que l'on y trouve décrits, signalons Lavinia (où l'on a voulu voir une allusion à Lady Mary Wortley Montagu) fréquentant les offices par convenance mondaine, Amasia aux libres allures en face d'Abra la prude, Tullia qui discute à tout propos, la jalouse Melania à côté d'Aspasia toujours mécontente, Julia l'intrigante, la sage Brunetta, Clio qui sait médire par insinuations perfides, Cleora l'avare, enfin celles dont les défauts confinent au vice ou du moins ont une portée plus grave, la dame qui professe l'athéisme, Livia la joueuse et Arria occupant à soixante ans ses soirées à d'interminables parties de cartes. La galerie est vaste et remplie quand on la compare à celle du premier recueil satirique où les esquisses sont et moins fréquentes et moins parfaites.

Cette différence s'explique autant par les préférences personnelles du poète que par l'émulation qui le poussait à faire mieux que ses modèles. Il avait toujours fréquenté avec plaisir les salons de Londres et plusieurs de ses portraits sont certainement dessinés d'après nature. Point n'est besoin de consulter les noms inscrits par Horace Walpole en marge de son exemplaire des satires, la vivacité et la précision du style fournissent un indice suffisant. Prenons, par exemple, la femme intellectuelle, Tullia¹. « Si Tullia eût été pourvue d'une moitié du bon sens de Lucia, nul ne pourrait trop admirer sa supériorité. Mais puisqu'elle sait faire briller l'erreur d'un tel éclat, elle trouve vulgaire de défendre le droit. L'intelligence, elle en déborde, et trop de

1. Ce serait d'après H. Walpole, Lady M. Wortley Montagu, la correspondante de Pope et d'Young et plus tard l'ennemie implacable du premier.

talent la perd : elle agite avec habileté son éternelle langue et toujours elle a divinement tort ¹. » L'esquisse est trop vivante pour être de pure fantaisie. En voici une autre dont l'original, au dire du même commentateur, serait la célèbre M^{rs} Howard, plus tard duchesse de Suffolk. « Ses manières sont parfaites, son humeur douce, naturelle lorsqu'elle parle sérieusement, discrète lorsqu'elle est gaie, au cœur austère au milieu de scènes de splendeur, calme dans les foules, sincère dans les cours. Franche et généreuse, d'une activité judicieuse, elle est noblement fière de faire le bien. Pourtant elle ne se met pas au-dessus des préoccupations de son sexe, mais elle établit la mode par la robe qu'elle porte. Elle décide en dernier ressort des soieries et de la porcelaine ; sur ces grandes questions elle dirige la chose publique et si Malines, la reine des dentelles, dispute le pouvoir à la colbertine, tout reste douteux et obscur jusqu'à ce que le destin en suspens s'autorise d'un signe de tête d'elle pour clore l'important débat ². » Young quand il s'agit de dames qu'il a pu observer de

1. Sat. vi, v. 99-106 :

« If Tullia had been blessed with half her sense,
None could too much admire her excellence :
But since she can make error shine so bright,
She thinks it vulgar to defend the right.
With understanding she is quite o'er-run,
And by too great accomplishments undone :
With skill she vibrates her eternal tongue,
For ever most divinely in the wrong. »

2. Sat. v, v. 349-62. Nous suivons aux vers 351-2 le texte du premier in-folio et du D^r Doran :

« Her breeding finish'd, and her temper sweet ;
When serious, easy ; and when gay, discreet ;
In glittering scenes, o' er her own heart severe :
In crowds, collected ; and in courts, sincere ;
Sincere and warm, with zeal well-understood,
She takes a noble pride in doing good ;
Yet, not superior to her sex's cares,
The mode she fixes by the gown she wears ;
Of silks and china she's the last appeal ;
In these great points she leads the commonweal ;
And if disputes of empire rise between
Mechlin, the queen of lace, and Colberteen,
'Tis doubt, 'tis darkness ! till suspended Fate
Assumes *her* nod, to close the grand debate. »

près soutient la comparaison avec les meilleurs modèles et sait en quelques coups de pinceau délicats nous peindre des tableaux achevés ¹.

Sous ce rapport il l'emporte même sur le rival qui l'a éclipsé dans le domaine de la satire : Young a une légèreté, une finesse de touche merveilleuse à laquelle Pope n'atteint pas dans ses esquisses féminines. Chez ce dernier, il suffit de parcourir la seconde épître des *Essais* Moraux pour être frappé d'une grossièreté d'expression qui détonne en un pareil sujet. C'est Narcissa qui « pour faire une eau de toilette hésiterait à cuire un enfant à l'étuvée ² », c'est Philomède, si sentimentale en fait de passion amoureuse, qui « se contente d'un sot comme mets substantiel ³, » ou bien encore c'est une belle à sa toilette ressemblant, si l'on en croit une image peu galante, à « ces insectes du matin qui naissent dans l'ordure et qui chatoient, bourdonnent et pondent au soleil couchant ⁴. » Notre auteur par contre sait assouplir son vers et faire choix de métaphores heureuses pour décrire les charmes, les caprices et les ridicules de ses aimables victimes. « Qu'est-ce que la beauté d'une femme, s'écrie-t-il, si ce n'est une atmosphère divine laissant transparaître les grâces toutes douces de l'esprit. Celles-ci, comme le soleil, illuminent le milieu qu'elles traversent; le corps nous ravit parce que l'âme se laisse voir ⁵. » Voici comment il représente la dame médisante qui trouve partout des défauts. « Elle loue Hortensia, sans ajouter un « mais, » comme étant la première de toutes et la meilleure des amies — elle la reconnaît supérieure par elle-même, par son esprit, par sa réputation et sa vertu. Comment la chose est-elle possible ? C'est

1. Voir également, sat. v, v. 147-52, et sat. vi, v. 201-8, les portraits de Stella et de Brunetta, que le Dr Johnson citait avec éloges à ses familiers.

2. *Moral Essays*, Ep. II, v. 54.

3. *Mor. Ess.*, Ep. II, v. 86.

4. *Mor. Ess.*, Ep. II, v. 27-29.

5. *Sat.* vi, v. 151-54 :

« What's female beauty, but an air divine,
Through which the mind's all-gentle graces shine?
They, like the sun, irradiate all between;
The body charms because the soul is seen. »

qu'Hortensia est morte cette nuit ¹. » L'arbitre du goût littéraire est dépeinte avec une élégante et fine ironie. « La belle Daphné règne sur la littérature; le dieu Apollon porte de nouveau ses chaînes; les pieds bien relevés elle trône sur son sofa, donnant audience aux auteurs rivaux. Elle juge sans appel toutes les représentations. Dès qu'un acte est lu, elle prédit le reste, puis prononçant la sentence d'un air magistral, elle convainc pleinement tout Londres — qu'elle est belle ². » Par de pareils traits, spirituels sans être blessants, le poète conquiert le public dès la première édition ³ et la finesse d'appréciation de ses satires féminines leur mériterait aujourd'hui encore, si la critique revenait de son injuste oubli, un renouveau de faveur.

Elles méritent également d'être remarquées pour l'élévation des idées et la beauté du style. Même dans la Satire V où le ton est plus aisé et presque badin l'on sent parfois le moraliste indigné qui voudrait réformer les hommes. Des frivolités de la société mondaine il se reporte aux tristes réalités de l'existence et l'on entend comme le prélude de ses méditations nocturnes dans ces vers : « Que de fois la cloche de midi, que de fois celle de minuit (cette langue de fer qui parle de la mort) frappe à la

1. Sat. vi, v. 273-76 :

« Without a *but*, Hortensia she commends,
The first of women, and the best of friends;
Owns her in person, wit, fame, virtue, bright :
But how comes this to pass? — She died last night. »

2. Sat. v, v. 133-40 :

« O' er the *belle-lettre* lovely Daphne reigns;
Again the god Apollo wears her chains :
With legs toss'd high, on her sophee she sits,
Vouchsafing audience to contending wits.
Of each performance she's the final test;
One act read o' er, she prophecies the rest;
And then, pronouncing with decisive air,
Fully convinces all the town — she's fair. »

3. Miss Mulso, écrivant le 12 nov. 1750 à son amie, Miss Carter, déclare qu'après avoir lu les Satires d'Young elle rétracte tout ce qu'elle a dit contre ses vers : « Je regarde, affirme-t-elle, les quatre premières Satires comme égales à n'importe lesquelles de Pope. Celles sur les femmes sont, à mon avis, bien inférieures aux autres, ce qui, je l'espère, s'explique à l'honneur de notre sexe. » [The posthumous works of Mrs H. Chapone (Miss H. Mulso), London, 1808].

porte de nos cœurs avec son glas solennel, pendant que nous errons en de vains détours au service de la Folie, et trouve nos pensées absentes du logis ! Les mortels tombent si vite, avant que nous pressions de nos pas l'étape moyenne de la vie, que peu d'hommes connaissent autant d'amis vivants que d'amis défunts. Et pourtant, comme si nous ne devions pas mourir, dans notre chasse ardue vers les sommets, nous poursuivons d'une allure toujours aussi rapide la Fortune timide qui se retire. Nos ardents labeurs pour obtenir ces bagatelles que nous recherchons joignent la nuit au jour, le dimanche au reste de la semaine ; nos joies mêmes sont agitées et expirent entre la satisfaction et le désir impérieux ¹. » Pareille profondeur de pensées se retrouve dans la satire suivante qui traite, comme l'indiquait l'épigraphe latine, de sujets plus graves. Aspasia, comblée de biens, se dit et se rend malheureuse. « Ah, lui crie le poète, pourquoi te montrer si vaine, bien qu'en pleine floraison printanière, femme brillante, frêle, adorée et misérable ? La vieillesse viendra sûrement ; la maladie peut prendre les devants : quinze ans est un âge aussi fragile que soixante. Ta fortune et tes charmes pourront bientôt décroître. Admettons que ces avantages fugitifs prolongent leur séjour, leur base chancelle, leur fondement s'ébranle et la vie qui les soutient se brise en un instant. Fais donc resplendir des vertus fermement établies dans ton âme, dont le fond soit éternel

1. Sat. v, v. 93-104 :

« How oft the noon, how oft the midnight, bell,
(That iron tongue of death !) with solemn knell,
On Folly's errands as we vainly roam,
Knocks at our hearts, and finds our thoughts from home !
Men drop so fast, ere life's mid stage we tread,
Few know so many friends alive as dead.
Yet, as immortal, in our up-hill chase
We press coy Fortune with unslacken'd pace :
Our ardent labours for the toys we seek,
Join night to day, and Sunday to the week :
Our very joys are anxious and expire
Between satiety and fierce desire. »

et l'activité divine¹. » Ce n'est pas là, on en conviendra, l'accent ordinaire des satiriques, surtout si on le compare à la virulence de Juvénal et aux impitoyables attaques personnelles de Pope. N'y a-t-il pas ici, comme l'indique un commentateur du XVIII^e siècle², une innovation intéressante, un appel direct et nullement déplacé au cœur et à la conscience du lecteur ?

Est-ce à dire que tout soit à louer dans l'Amour de la Renommée ? Nous ne le pensons pas. A côté de qualités de premier ordre qu'il nous a paru juste de faire ressortir, nombre d'imperfections ont été signalées depuis longtemps. La plus évidente est certainement l'abus de l'esprit. Il y en a partout dans ces poèmes au point que l'on s'en trouve ébloui. C'est un joyau à mille facettes placées en pleine lumière et qui toutes étincellent à la fois. De là une impression de surprise et de curiosité au début qui se change trop vite en une impression de fatigue. De là aussi un morcellement, en quelque sorte de l'ensemble, qui ne laisse subsister que des fragments, des passages intéressants mais mutilés, dans la mémoire³. A en croire George Eliot, que trompe ici peut-être son extrême malveillance pour Young, « nous pouvons plus souvent noter un distique comme réussi qu'une esquisse complète de caractère, » et un juge perspicace en matière d'ap-

1. Sat. vi, v. 169-78 :

« Ah! why so vain, though blooming in thy spring,
Thou shining, frail, adored, and wretched thing?
Old age *will* come; disease *may* come before :
Fifteen is full as mortal as threescore.
Thy fortune, and thy charms, may soon decay :
But grant these fugitives prolong their stay,
Their basis totters, their foundation shakes;
Life, that supports them, in a moment breaks.
Then wrought into the soul let virtues shine;
The ground eternal, as the work Divine. »

2. Life of Pope, Owen Ruffhead, London, C. Bathurst, H. Woodfell, etc., 1768, p. 288, note.

Cette note morale dans la satire d'Young est conforme à ce qu'il dit ailleurs dans sa seconde Epître à Pope, v. 13-14 : « Les intentions définitives de tout auteur devraient être sérieuses; ceux qui n'écrivent que pour divertir, ne divertissent jamais. »

3. L'absence de transitions contribue aussi à produire cet effet. Quand il s'en trouve, elles sont plutôt maladroites, comme chez Boileau, p. ex. « But oh ! » dans Sat. v, v. 365; « But what, » dans Sat. iv, v. 159, et « But » dans Sat. v, v. 495.

préciation littéraire, l'allemand Hettner, qui déclare ces satires écrites sur le modèle de Pope, remarque qu'elles lui semblent artificielles et presque maniérées. La recherche du trait final, de la pensée non seulement ingénieuse mais piquante et singulière, le goût des rapprochements inattendus contribuent principalement à produire cet effet.

Ajoutons-y un certain manque de proportion dans les portraits de ses personnages, et, dans l'application particulière, le même défaut de perspective psychologique qui lui a fait attribuer au seul désir de paraître l'importance d'une, mieux encore, de *la* passion universelle. Comme La Bruyère dans la description d'Onuphre et de Ménalque, l'hypocrite et le distrait, il tend, quand il ne reproduit pas les traits d'un original bien vivant, à réunir en un seul type des ridicules qui dans la nature se répartissent entre plusieurs personnes. De là une exagération peut-être inconsciente. Fulvie, par exemple, préfère Londres à la campagne où elle ne trouve qu'un insupportable ennui. Il suffit qu'on nous dise que les champs et les cours d'eau lui sont odieux. N'est-ce pas manquer de mesure que de montrer qu'au milieu de prairies en fleurs et embaumées des senteurs du chèvrefeuille « elle regrette l'odeur absente des ruisseaux noirs de la Cité et se tient le nez devant les parterres de violettes ¹. » De même Cynthia qui estime vulgaire de se coucher comme tout le monde la nuit nous est représentée seule chez elle occupée de prières pour rester éveillée jusqu'au matin ², détail peu féminin que l'auteur a imaginé afin d'accentuer le caractère paradoxal de la dame. Mais il s'est exposé par de semblables traits à manquer de naturel et à porter atteinte à la vigueur de sa satire.

Ce n'est pas cependant que l'énergie du langage lui fasse défaut. Il n'hésite jamais à employer le mot propre — ou malsonnant — lorsque l'occasion se rencontre et dans le recueil même sur les femmes, où il fait preuve de tant de délicatesse de sentiment, son second poème n'est malheureusement pas à l'abri de

1. Sat. v, v. 245-46.

2. Sat. v, v. 207-10.

ce reproche. Les portraits de Flavia¹ et celui d'Abra² trahissent une certaine grossièreté de conception qui étonne et le manque de soin d'Alicia, décrite minutieusement³, amène l'expression de « salope » (trapes)⁴ qui jure quelque peu avec le style généralement châtié de l'œuvre. Ailleurs la même concession au franc-parler du jour⁵ se retrouve sans nécessité et produit un effet pénible. L'équivoque n'est pas toujours évitée non plus que certains vocables bannis du dictionnaire de la société honnête⁶. Chose plus singulière encore, et que n'excusent pas les habitudes contemporaines, Young manque de goût jusque dans le choix des métaphores et cela sans raison valable ou du moins sans autre justification que le désir de surprendre et de se poser en censeur vigoureux. Il compare de mauvais vers « excroissance de la tête », comme il les appelle, à des cheveux continuant à croître après la mort du poète⁷. Il parle d'une dédicace comme d'une « jambe de bois » et accuse un rimailleur vivant des ouvrages d'autrui d'exposer comme un « gueux » des « marmots » d'emprunt⁸. Ailleurs c'est un écrivain médiocre qui, pareil au corbeau, s'engraisse de « la carcasse des beaux esprits⁹. » Un parvenu est semblable à

1. Sat. vi, v. 63-70.

2. Sat. vi, v. 77-82 :

« Unmarried Abra puts on formal airs ;
Her cushion's threadbare with her constant prayers.
Her only grief is, that she cannot be
At once engaged in prayer and charity.
And this, to do her justice, must be said,
Who would not think that Abra was a maid ?

3. Sat. vi, v. 209-26.

4. Sat. vi, v. 224.

5. Sat. iii, v. 225-30.

6. Sat. iii, v. 193-95, 241-42 ; iv, v. 179-84 ; vi, v. 396.

7. Sat. iv, v. 189-90 :

« Bad metre, that excrescence of the head,
Like hair, will sprout, although the poet's dead. »

8. Sat. iv, v. 192-94 :

« A dedication is a wooden leg :
A barren Labeo, the true mumper's fashion,
Exposes borrow'd brats to move compassion. »

9. Sat. vii, v. 137-38 :

« Hence Gildon rails, that raven of the pit,
Who thrives upon the carcasses of wit. »

« une fleur éphémère et qui a surgi d'intrigues basses, comme celle de Florio a surgi du fumier ¹. » Parfois l'image est confuse, comme lorsqu'il décrit des « cœurs angoissés montrant un visage gai et des gémissements étouffés qui fréquentent le bal et le théâtre ². » Ce sont là de regrettables imperfections qu'une revision attentive eût dû faire disparaître et dont une satire du moins, la cinquième, n'offre guère de traces. Elles ne suffisent pas toutefois à déparer l'œuvre satirique d'Young.

Il nous reste à examiner les influences extérieures qui ont pu agir sur l'auteur au moment de la composition. La plus forte de toutes est sans contredit celle des essayistes anglais. Il prit chez eux non seulement la conception générale de la satire, ainsi qu'on l'a vu plus haut, mais encore maint détail heureux et jusqu'à des caractères entiers. Si l'imitation est parfois trop superficielle pour être certaine, parfois aussi elle est pour ainsi dire palpable et l'on n'a pas de peine à la constater. Le portrait de Chremes, par exemple, provient du *Spectateur*. C'est le patriote en chambre qu'a décrit Addison sous la forme de l'amateur de nouvelles et de politique ³. Les types féminins surtout sont empruntés assez fréquemment aux célèbres revues. Aspasia, la dame aux sens trop délicats pour n'être pas choquée à tout instant, trouve son original dans une figure analogue du moraliste ⁴. La vertueuse mais acariâtre Xantippe d'Young n'est, avec un simple changement de nom, qu'une réplique de la Dulcianara de son prédécesseur ⁵. C'est encore au *Spectateur* qu'il doit l'ardente Liberia qui raffole d'un amoureux libertin et rêve pour mari un homme connu pour ses duels et ses aventures galantes ⁶. Le Tuteur (*The Guardian*),

1. Sat. II, v. 55-56 :

« A short-lived flower, and which has often sprung,
From sordid arts, as Florio's out of dung. »

2. Sat. I, v. 219-20.

3. Cf. sat. IV, v. 16-26, avec *The Spectator*, n° 625. Young rend d'ailleurs hommage à son ami au vers 38 de la sat. I quand il le nomme avec d'autres satiriques et s'écrie : « Le principal ennemi du vice s'est enfui avec Addison. »

4. Cf. sat. VI, v. 159-78, et *The Spectator*, n° 143.

5. Cf. sat. V, v. 61-84, et *The Spectator*, n° 79, fin.

6. Cf. sat. V, v. 413-22, et *The Spectator*, n° 154.

auquel notre auteur avait collaboré, lui fournit un croquis de la joueuse sacrifiant ses nuits aux dés ou aux cartes et des excès dus à sa passion funeste¹. Enfin lui-même cache si peu la source de son inspiration qu'il fait allusion à un personnage d'Addison resté célèbre² et qu'il conserve quelquefois jusqu'au pseudonyme³ de la dame imaginaire qu'il a choisie pour modèle. La chose n'a rien d'ailleurs que de très naturel en raison de l'énorme influence exercée par les essais périodiques sur la littérature de l'époque, mais elle méritait d'être établie d'une façon incontestable pour le recueil des *Satires*⁴.

Plus curieuse peut-être est l'action de la prose française sur ce même recueil. Elle était à prévoir dans le cas d'un ami d'Addison et d'un émule de Pope subissant comme eux l'impulsion littéraire du siècle de Louis XIV. Nous savons par l'Épître à Lord Lansdowne combien Young avait étudié le théâtre de Corneille et de Racine et la mention de Boileau dans la préface de l'Amour de la Renommée montre qu'il connaissait son œuvre satirique. Quant à La Bruyère il n'en est nulle part directement question chez notre auteur, mais l'épithète de « caractéristiques » donnée aux poèmes que nous venons d'examiner indique sans doute qu'il avait lu et médité les *Caractères*. On soupçonne du reste qu'il s'est gardé de parler du livre pour éviter toute comparaison avec le moraliste parisien. C'est qu'en effet il emprunte à ce dernier des portraits complets et que les ressemblances remarquées entre les deux écrivains ne sont pas, comme un traducteur⁵ a paru le

1. Cf. sat. vi, v. 505-28, et *The Guardian*, n° 120; sat. vi, v. 476-8, et *The Guardian*, n° 174.

2. Cf. sat. v, v. 141, qui rappelle Hécateassa la laide du n° 48 du *Spectator*.

3. Tel est le cas de Brunetta, qui figurait déjà dans *The Spectator*, n° 80.

4. On pourrait encore relever une foule de passages ressemblants, tels que Sat. v, v. 114-22, et *The Spectator*, n° 57; Sat. v, v. 561-68, et *The Spectator*, n° 342, fin; Sat. v, v. 407-12, et *The Spectator*, n° 128, et même des pensées et des expressions empruntées, par exemple, cf. Sat. vi, v. 481-85, et *The Spectator*, n° 93, ou Sat. vi, v. 476-8, déjà indiqué ci-dessus.

5. Les *Satires* d'Young, etc. Traduction libre en vers français par J. Lablée. Paris, Marchand, 1802. Préface, p. v : ... « De tels écrivains devaient se rencontrer, et ils se sont rencontrés jusque dans des sujets d'un faible intérêt... et certes Young, qui a écrit après La Bruyère, n'était pas plus que lui imitateur. »

croire, dues simplement à l'observation des mêmes travers mondains. La preuve en est non seulement l'identité réelle des noms prêtés aux personnages, mais encore l'étonnante similarité dans certains détails qui ne s'inventent guère. Prenons, par exemple, le fleuriste de La Bruyère qui chez Young s'appelle tout naturellement Florio. Chez le premier cet original possède un jardin, « il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher, » Chez le second l'« illustre fleur » qui fait sa gloire « croît dans son jardin » et il « est resté à la contempler du matin au soir ¹. » Pour l'un comme pour l'autre c'est une tulipe qui est l'objet d'un pareil culte et Florio aussi « a pris racine » devant elle à l'instar du fleuriste devant la Solitaire. Toutefois le poète, soucieux d'ajouter un incident personnel, montre l'amateur raffolant de cette plante et se pâmant de plaisir ², puis insiste sur la fragilité d'un bonheur qu'un chat, un oiseau, un escargot ou un gamin désœuvré pourra détruire. Et pour tirer la morale du récit il représente le jardinier du maniaque lui faisant la leçon en abattant son idole ³. Voici un autre tableau de genre. Il s'agit de Narcissus chez Young, de Narcisse chez l'auteur français. Celui-ci nous fait voir un homme distingué qui « va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes, » qui « tient le fauteuil quatre heures de suite chez Aricie, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or » et qui « est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier, et il meurt ainsi après avoir vécu. » Celui-là met en scène un élégant dont « l'envie ne saurait dire qu'il ait manqué, depuis de longues années, l'église ou le théâtre, » qui « s'acquitte de ses dettes et de sa visite lorsqu'elles sont dues, qui fait partie du mobilier des salons. » Quand le jeu d'homme le réclame, il dispose de sa main et de son cœur et, joint à deux autres personnes, en forme infailliblement trois. Narcissus est la gloire de son espèce, car qui saurait de meilleure

1. Cf. La Bruyère, *Les Caractères*, éd. G. Servois et A. Rebelliau. Paris, Hachette, 1890, p. 396 (dans le chap. XIII De la Mode) et Sat. II, v. 19-34.

2. Cf. La Bruyère : « il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie. »

3. Sat. II, v. 35-44.

grâce ne rien faire ? ¹ » L'adaptation nous paraît évidente avec les petits changements exigés par la différence de temps, de lieu et de religion. Le terme vague d'église remplace la « belle messe, » l'allusion au « bowing dean, » figure de fou bien connue à Londres sous la reine Anne, et la mention du Parlement donnent à l'ensemble un cachet local et anglais. Mais la copie n'en demeure pas moins réelle et l'on s'étonne qu'aucun rival de l'auteur ne l'ait signalée.

Ailleurs Young se contente de glaner quelques traits et quelques expressions heureuses chez son prédécesseur. Tel est le cas de l'amateur de bâtisses ruiné par ses constructions ² ou celui de Lise, la coquette de quarante ans, transformée en vieille Lyce de soixante ³. Tel est encore Cliton devenu Apicius chez le satirique, l'homme dont la seule affaire importante en ce monde est de manger. Ici le tableau est écourté, tandis que La Bruyère poursuit son récit jusqu'à la mort du personnage ⁴, mais nombre de détails sont communs aux deux narrateurs et la conception est identique. Quant au Vincenna de l'auteur anglais, il est l'incarnation en une personne imaginaire des réflexions présentées par le moraliste français sur les moyens cachés que fait découvrir le désir d'attirer sur soi l'attention et la louange ⁵. Ici la part d'invention est plus grande. Young a créé un héros fictif qui s'attache à répandre le bruit de ses exploits en paraissant les déprécier. Il y a ajouté un dialogue piquant dont il suggère les réponses, artifice ingénieux grâce auquel le ridicule du personnage se trouve mieux démasqué. Cette fois du moins l'imitation est des plus habiles et le satirique dépasse de beaucoup un simple copiste.

Mais s'il n'a pris à La Bruyère qu'un nombre restreint de caractères complets il lui emprunte avec moins d'hésitation des réflexions morales ou des traits d'esprit. S'adressant dans la

1. Sat. iv, v. 67-86. Cf. Les Caractères, op. cit., p. 188 (dans le chap. vii De la Ville).

2. Cf. Sat. i, v. 161-70, et Les Caractères, p. 178 (chap. vi), et surtout p. 400 (chap. xiii).

3. Cf. Sat. v, v. 495-518, et les Caractères, p. 94.

4. Cf. Sat. iii, v. 69-80, et Les Caractères, p. 329 (chap. xi).

5. Cf. Sat. iii, v. 141-64, et Les Caractères, p. 312 (chap. xi).

seconde satire à l'une de ses victimes qui avait cru se reconnaître dans ses vers, il s'écrie : « Dis, Marcus, lequel es-tu, un sot ou un coquin ? car, à l'exception de ceux-là, j'ai prudemment évité d'attaquer qui que ce fût. Que tu fusses l'un ou l'autre, c'est ce que je ne savais pas jusqu'ici. Je te connais maintenant, je sais ce que tu es et qui. » N'est-ce pas la remarque suivante de l'écrivain français, appliquée toutefois à une seule personne : « Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre ? Etes-vous dédaigneux, malfaisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite ? Je l'ignorais, et ne pensais pas à vous ; j'ai parlé des grands¹. » Ailleurs il y a comme un écho de l'histoire d'Emire, à part des modifications de détail, dans ce passage à propos d'une belle inexorable : « Réduire son cavalier à la paille est un certain plaisir, mais être plus fatale encore, est exquis. Jamais nymphe eut-elle tant de raisons de se réjouir ? Deux prétendants moururent en duel, un autre devint fou. Les ennemis de la dame font entendre de sincères malédictions ; seuls ses amoureux devraient la détester davantage². » Parfois Young semble tout simplement répéter les paroles mêmes du moraliste. Celui-ci remarque à propos de femmes ambitieuses et joueuses : « De telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits. » Celui-là reprend : « Quand vous êtes éprises d'une levée ou d'un coup de dé, que peut faire de plus le prédicateur pour nous rendre chastes ?³ » De même la réflexion qui termine le portrait d'Abra est la reproduction avec variante de cette autre phrase : « On l'aurait prise pour une Vestale⁴. » Ailleurs l'idée seule a séduit le poète, comme lorsqu'il montre l'utilité de la maladie pour réfuter l'incrédule qui n'est tel qu'à condition de se bien porter⁵. » Ou bien encore il borne à la littérature une pensée d'une portée plus générale lorsqu'il écrit : « Les bons auteurs

1. Cf. Sat. II, v. 130-33, et Les Caractères, p. 384 (chap. XII).

2. Sat. VI, v. 57-62, et Les Caractères, p. 106 (chap. III).

3. Les Caractères, p. 102, chap. III (1^{re} édition), et Sat. VI, v. 543-44.

4. Sat. VI, v. 82, et Les Caractères, p. 98 (chap. III).

5. Sat. IV, v. 51-60, et Les Caractères, p. 478 (chap. XVI).

condamnés trouvent leur vengeance en voyant quels pauvres hères reçoivent l'éloge qui leur est refusé ¹. » Young n'a donc pas laissé échapper l'occasion de se servir du livre des Caractères ² et l'on regrette seulement qu'en en profitant avec adresse il n'ait pas voulu reconnaître sa dette.

Son imitation de Boileau est plus franche, puisqu'il le cite dans la préface de ses Satires, mais elle est moins fréquente et moins sérieuse. Il lui emprunte surtout quelques portraits de femmes dont il a soin d'atténuer la rudesse. Mira, par exemple, qui cherche à rendre son mari docile en lui inspirant des inquiétudes au sujet de la santé de son épouse, est imaginée sur le modèle de la « douce Ménade » qui se fait

des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé ³. »

Il en est de même de la femme athée, esquisse embellie par le poète britannique dont le pinceau délicat représente la belle personne « tressaillant au contact d'une plume, fuyant un insecte, ne pouvant rien affronter — que son Dieu ⁴. » La savante aussi, à laquelle Young donne le nom de Sophronia, rappelle cette dame, prétendue caricature de M^{me} de la Sablière, qui passe la nuit dans sa gouttière à suivre les mouvements des planètes ⁵. Seulement il est question chez lui d'astronomes anglais et même de Newton, le ton de la critique est moins âpre et le tout finit par un trait plaisant puisque la guenon favorite met fin aux observations sur l'orbite de Jupiter. On pourrait encore citer le tableau de la joueuse qui ressemble sous certains rapports à celui

1. Sat. III, v. 41-42, et Les Caractères, p. 363 (chap. XII) : « Rien ne nous venge mieux des mauvais jugements, etc. »

2. Parfois il paraît même y prendre des métaphores. La comparaison du mondain poli et dur avec le marbre, entre autres [Sat. VII, v. 76] se trouve aussi dans Les Caractères, p. 199 (chap. VIII).

3. Sat. VI, v. 117-30, et Boileau, Œuvres Complètes, éd. A. Ch. Gidel. Paris, Garnier, 1872, in-8°, vol. II, p. 79-80.

4. Sat. VI, v. 405-14, et Boileau, op. cit., vol. II, p. 95.

5. Sat. V, v. 329-42, et Boileau, op. cit., vol. II, p. 81-2.

de Despréaux¹. Enfin, les réflexions isolées que s'est appropriées l'imitateur, bien que peu nombreuses, se reconnaissent sans peine. La remarque ironique au sujet de Cleora, qu'il faut chercher ses perfections à la banque, répète le mot connu de Boileau sur les « cent mille vertus en louis bien comptés². » Le blâme infligé à Alexandre pour sa folie des conquêtes se retrouve dans la dernière satire de notre auteur³, de même que les vers sur l'impossibilité de découvrir le bonheur dans les mines du Nouveau-Monde, reparaissent en raccourci dans un autre passage⁴. Young est donc bien plus redevable qu'on ne le croirait à ses devanciers français du XVII^e siècle.

Il va sans dire que ses obligations envers La Bruyère et Boileau ne l'ont pas empêché de prendre son bien de tous côtés et que d'autres poètes lui ont fourni des matériaux pour la construction de son œuvre satirique. Ses emprunts à Shakespeare et à Milton il les a lui-même signalés dans ses notes. Il en a fait autant lorsqu'il s'agit de Virgile⁵. Quant à Horace, ce qu'il cherche surtout à lui prendre ce n'est pas un trait isolé, c'est plutôt l'esprit général de sa satire enjouée. Mais il ne se croit pas tenu de reconnaître ses obligations pour une expression ou une idée incorporée à son texte. Telle est, par exemple, la métaphore tirée de la verge d'Aaron miraculeusement changée en serpent⁶ que l'on retrouve chez Swift dans son poème, *La Verge de Sid Hamet*, où il attaque Lord Godolphin. Ailleurs encore lorsque notre auteur s'écrie, faisant un retour subit sur lui-même : « Toi aussi tu es blessé de la flèche commune et l'amour de la gloire palpite dans ton cœur » nous saluons au passage une pensée de Pascal : « Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de

1. Sat. vi, v. 493-528, et Boileau, op. cit., vol. II, p. 68-70.

2. Sat. vi, v. 285-86, et Boileau, *Épître v*, v. 92.

3. Boileau, Sat. viii, v. 99-100, et Young, Sat. vii, v. 35-44.

4. Boileau, *Ép. v*, v. 53-58, et Young, Sat. vi, v. 291-94.

5. Voir, par exemple, son imitation de « *Solem quis dicere falsum Audeat*, » dans Sat. vi, v. 362 : « *And who dares give Citronia's nose the lie*, » et l'allusion, dans Sat. vii, v. 226 à l'épisode de *Palinure*.

6. Sat. i, v. 207-10.

l'avoir lu ; et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie ; et peut-être ceux qui le liront... ¹ » Les quelques vers qui suivent avec cette remarque : « Assagis-toi rapidement ; un sot à quarante ans est bien vraiment un sot ², » où Croft a voulu voir une indication précise sur la date de composition de l'ouvrage, sont simplement sans qu'il s'en doute, un rappel du conseil que donne Cowley dans son essai sur le Danger de la Temporisation : « Il n'y a pas à plaisanter avec la vie, quand elle a passé le tournant de la quarantième année. » Plus loin, c'est une allusion à Dryden et à une strophe bien connue de son ode, le Festin d'Alexandre ³. Un peu partout enfin l'on rencontre des réminiscences d'autres écrivains et les lectures d'Young viennent enrichir son butin littéraire.

C'est dire que le poète, au moment où il remet en honneur la satire comprise à la façon des maîtres latins, adopte pleinement le principe d'imitation de l'école néo-classique anglaise. Son procédé revêt des formes assez diverses. Tantôt le satirique copie presque textuellement, on l'a vu, un caractère décrit par quelque prédécesseur, tantôt il lui prête un nom et lui ajoute des traits qui le font ressembler à un original observé à Londres. Parfois il emprunte une pensée brillante pour rehausser l'éclat ou le piquant de sa raillerie. Parfois il se contente d'insérer dans la trame de son vers quelques tournures nouvelles, une expression vive qui répande de l'agrément sur son sujet. A certains moments il s'attache à rendre visible son larcin pour que le lecteur trouve un charme nouveau à l'application inattendue d'un passage bien connu, à d'autres il le dissimule habilement ou le laisse seulement entrevoir pour lui accorder le plaisir subtil de la découverte. En cela il suit avec un tact heureux l'exemple donné par Milton dont le génie délicat tire savamment parti de sa vaste érudition en prêtant à son style l'attrait indéfinissable mais réel d'allusions ménagées avec art. En un mot Young se montre ici disciple intelligent des grands écrivains français du siècle de

1. Cf. Sat. II, v. 273-74, et Pascal, Pensées (édit. Havet), art. II-3.

2. Sat. II, v. 281-82.

3. Sat. VII, v. 37-38.

Louis XIV et sa théorie est conforme de tous points à celle qu'à formulée La Fontaine quand il dit dans son Epître à Huet :

« Mon imitation n'est point un esclavage,
Je ne prends que l'idée et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois. »

Il appartient encore au groupe présidé par Dryden et par Pope qui s'efforce surtout de rivaliser avec les anciens et avec ses devanciers parmi les modernes, en se servant plus finement des mêmes ressources poétiques et en traduisant un fonds commun de réflexions morales et philosophiques en un langage plus frappant, plus correct et plus concis.

CHAPITRE III

LE THÉÂTRE D'YOUNG

Les tendances de la scène anglaise au début du XVIII^e siècle. — Mérites et défauts de “ Busiris ”. — “ La Vengeance ” et l'imitation de Shakespeare. — “ Les Frères ” et le “ Persée et Démétrius ” de Corneille.

L'étude des satires a montré Young subissant à la fois l'influence de ses prédécesseurs anglais et celle de l'école classique française. Ces influences se complétaient et renforçaient les tendances qui prévalaient en Angleterre au début du XVIII^e siècle. Dans le domaine du théâtre il n'en était plus de même. Ici il fallait, en abordant la scène, se décider pour les grands modèles du règne de Louis XIV, pour Corneille et Racine, ou renouer hardiment la tradition nationale et s'inspirer des principes de liberté dramatique adoptés par Shakespeare et ses émules. Deux courants en effet se manifestaient à ce moment, comme le fait très justement observer M. Morel¹. L'un est marqué par le Caton d'Addison dont le succès fut considérable en 1713, l'autre par des pièces ressemblant à celles d'Otway, de Lee et de Southerne. Le premier mouvement portait le drame à la description d'un état d'âme relativement simple où une passion, en quelque sorte sublimée, entre en lutte avec quelque sentiment puissant, tel que le devoir ou la crainte. Elle exprimait de belles pensées en un langage élevé, empruntait ses personnages et sa fable à l'antiquité ou plus rarement à des cours étrangères et se contentait d'une action plutôt faible et parfois languissante. Dans

1. Voir sa thèse sur J. Thomson, sa Vie et ses Œuvres, p. 601.

l'autre, qui se réclamait non seulement des grands noms de la Renaissance anglaise mais encore d'un passé tout récent, l'intrigue se compliquait à plaisir et le nombre d'acteurs croissait avec les complications du sujet. C'était une histoire pleine de catastrophes plus ou moins invraisemblables où le spectateur se sentait vraiment secoué par la pitié et la terreur, suivant la formule d'Aristote. Chez Southerne même on rencontrait encore l'ancien mélange du tragique et du comique et des irrégularités de prosodie et de style. Enfin, la conception des deux théâtres était trop différente pour que le dramaturge novice n'eût pas à choisir résolument l'une à l'exclusion de la théorie rivale.

Dans le cas d'Ed. Young il est intéressant de noter qu'il se refusa, malgré le prodigieux succès du *Caton*, à suivre la voie indiquée par Addison. Ses préoccupations dramatiques se trahissent pour la première fois dans son *Epître à Lord Lansdowne*, publiée précisément au mois de mars 1713. Il y exprime sa prédilection pour la scène et la mention de Lord Shrewsbury et de ses emprunts à la littérature française amène une comparaison entre les deux formes de la tragédie. Le passage¹ révèle une critique déjà sûre d'elle-même et mérite d'être signalé. « Les Français, dit le poète, sont raffinés et dirigent délicatement le fil qui doit conduire à travers le dédale d'une intrigue serrée. Notre génie à nous affecte plutôt le grandiose que le beau, notre vigueur sait faire valoir une action grande et simple. Ils excitent, il est vrai, fortement la curiosité de voir arracher le héros à sa sombre perplexité. Pour nous, nous soulevons les émotions et nous montrons ce héros haletant sous quelque coup formidable. Ils soupirent et nous pleurons. Le doute et le souci gaulois, nous l'exaltons en terreur et en désespoir ; nous frappons au cœur, nous faisons hardiment appel aux passions les plus fortes et nous ne craignons pas que nos auditeurs soient trop charmés. Nous reproduisons en un tableau grandiose ce que la nature présente de grand et nous ne devons pas nos beautés à la loi du drame. » Young cite comme exemple la tragédie de Jules César. Il remarque que le sujet ne plairait pas tel quel à Paris et que l'on y

1. An Epistle to Lord Lansdowne, v. 196, etc., et surtout v. 272-322.

eût ajouté l'attrait d'une intrigue amoureuse, tandis que Shakespeare est resté fidèle à l'histoire. En France, prétend-il, l'art de la scène ramène toujours la pensée de l'auteur, en Angleterre nul ne songe à Shakespeare jusqu'à la chute du rideau ¹.

Cette profession de foi jette une vive lumière sur les dispositions de l'écrivain au moment où, d'après ses amis, il travaillait, lui aussi, à sa première pièce. L'éloge assez étendu de Shakespeare ², auquel l'édition publiée par Nich. Rowe, en 1709, valait un retour de popularité, et celui, plus sommaire, d'Otway et de Southerne ³ nous le montrent disciple avant tout de l'école anglaise, l'héritier des grands tragiques du siècle d'Elizabeth et de ceux qui, à la Restauration, reprirent les traditions nationales. Peut-être y avait-il chez lui non seulement une pointe d'orgueil patriotique à un moment où durait encore la guerre contre la France, mais même, au fond du cœur, un sentiment de fierté pour ainsi dire locale, car Otway était une des gloires poétiques de Winchester College et un ancien étudiant d'Oxford. Faut-il croire qu'il se séparait entièrement d'Addison au point de vue théâtral ? La chose paraît peu probable puisqu'il fut des premiers avec Th. Tickell à lui adresser des vers élogieux à propos du Caton et que, d'après J. Spence ⁴, il admirait beaucoup le principal personnage de cette pièce. Ce qui semble plutôt exact, c'est que J. Addison était moins partisan de l'école française dans ses théories dramatiques que sa tragédie ne le laisserait supposer. Il a écrit, en effet, dans le Spectateur ⁵ des articles à ce sujet qui

1. An Epistle to Lord Lansdowne, v. 301. Le même sentiment se retrouvera plus tard dans ses Conjectures sur la Composition Originale [Young's Works, éd. J. Doran, vol. II, p. 578], quand il dit : « L'écrivain doit être oublié par les spectateurs pendant la représentation si pendant des siècles il désire que la postérité se souvienne de lui. Au théâtre, comme dans la vie, c'est l'illusion qui fait le charme. »

2. An Epistle to Lord Lansdowne, v. 296-323. Il dit même, au v. 296 : « Shakespeare ne fit que rédiger le drame composé par le Tout-Puissant. »

3. Les vers 252-55 font allusion à l'Orpheline d'Otway, et les vers 268-71 à l'Oroonoko et à l'Isabella de Southerne.

4. Spence's Anecdotes, op. cit., p. 7, où Young parle de « his chief character which he has finished in so masterly a manner » et ne blâme que les épisodes amoureux ajoutés pour complaire au goût du jour. Dans ses Conjectures sur la Composition Originale [Young's Works, II, p. 577], il déclare le Caton trop froid pour la scène et plutôt fait pour la lecture.

5. Voir surtout les n^{os} 40, 42 et 44.

ont pu exercer une certaine influence sur Young. Dans ces essais du mois d'avril 1711 il ne préconise nullement les unités de temps et de lieu qu'il devait lui-même observer rigoureusement. Tout en critiquant l'abus que l'on faisait de l'apparition des spectres sur la scène, il loue l'effet admirable qu'en tire Shakespeare dans Hamlet. Il s'appuie bien sur l'exemple des anciens pour condamner le massacre général qui marquait le dénouement en Angleterre, mais n'approuve pas davantage les moyens auxquels recourent les auteurs français, et Corneille, entre autres, dans les Horaces, pour éviter au spectateur la vue du sang versé. Enfin, il combat l'exagération dans les exigences du public quant à l'observation de la justice poétique dont les meilleurs drames ¹, déclare-t-il, n'ont souvent tenu aucun compte. Par contre, il blâme nettement le mélange d'éléments comiques et tragiques et l'existence d'une intrigue subordonnée quand elle ne contribue pas au développement de l'action principale. Il voudrait voir bannir tout excès en ce qui concerne la mise en scène et recommande de présenter en une vive description ce qu'il est préférable de cacher aux yeux. Notre auteur a fait son profit de ces remarques. Lui non plus ne se croit pas obligé de faire triompher la vertu à la fin et il s'autorise précisément des modèles loués par Addison pour exonérer son ami Richardson ² qui a agi de même dans son roman de Clarissa Harlowe. Il renonce à se servir, comme Southerne, d'incidents de comédie dans ses pièces et maintient rigoureusement le principe de la séparation des genres ³. Il ne se soucie que de l'unité d'action et ne permet pas qu'aucune intrigue secondaire vienne l'affaiblir. Sur un point seulement le jeune écrivain, mais au début surtout de sa carrière dramatique, s'écarte des injonctions formulées par le critique. Celui-ci s'était élevé contre l'emploi de la déclamation et des rodomontades sur les

1. Il est curieux de noter parmi ceux-ci L'Orpheline, Venise Sauvée et Théodose, au sujet desquels Young écrivit bien plus tard à Richardson qu'ils comptaient au nombre des chefs-d'œuvre du théâtre anglais.

2. Voir dans la correspondance de Richardson, publiée par M^{rs} Barbauld, une lettre d'Young datée de 1744.

3. Toutefois, par là, comme le fait remarquer le Rev. J. Mitford à propos de La Vengeance, le poète néglige un moyen puissant et dont usait Shakespeare pour faire ressortir la terreur ou le pathétique de certaines situations en même temps que pour permettre à l'esprit opprimé des spectateurs de se détendre un instant.

planches, malgré le succès qu'avaient obtenu Dryden et Lee par ce moyen. Young adopta néanmoins le même procédé pour réussir, du reste sans qu'il eut trop à s'en féliciter, mais sur tous les autres articles il se conforme strictement aux règles indiquées par le grand essayiste.

Il se rattacha donc, par ses préférences hautement avouées, à l'école traditionnelle anglaise. Son ambition fut d'obtenir les suffrages de ses contemporains en continuant l'œuvre d'Otway et de Lee, c'est-à-dire de toucher le cœur par des situations pathétiques, de flatter l'oreille par ces tirades souvent extravagantes que les écrivains de la Restauration empruntèrent au roman français pour émouvoir un public facilement blasé, et de soutenir l'intérêt par une série d'incidents tragiques jusqu'au dénouement sanglant. Nous allons voir jusqu'à quel point il a suivi le programme de ses devanciers dans les trois drames qui nous restent de lui.

I

La pièce de Busiris est intéressante en tant que la première qu'ait fait jouer le poète. Il semble, à en juger par le prologue écrit par l'un de ses amis, qu'il ait compté pour réussir sur la nouveauté du spectacle, puisqu'il mettait en scène un peuple négligé par ses prédécesseurs, les Egyptiens¹, chez qui « la Grèce forma ses Platons et Rome ses Césars. » C'était un moyen de piquer la curiosité du public, et un moyen facile, lorsque le souci de la couleur locale pour les décors ou les costumes n'existait nulle part et que le langage de tous les grands personnages, en quelque lieu du globe qu'ils parlassent, était par convention d'une noblesse d'expression uniforme. Le style de l'auteur s'enfle d'ailleurs démesurément pour décrire leur grandeur. Voici Busiris, le

1. Il s'agit évidemment des anciens Egyptiens soumis à des rois indigènes. Le nom même du tyran et le lieu de la scène, Memphis, paraissent avoir été suggérés par ces vers de Milton, Par. L. I, 305-6 :

« ... The Red Sea coast whose waves o'erthrew
Busiris and his Memphian chivalry. »

Les noms des autres personnages, plutôt Grecs qu'Egyptiens, en apparence, sont empruntés à Hérodote, ainsi que l'épisode de la réponse de Busiris aux envoyés du roi de Perse (acte I, sc. III).

roi lui-même, qui entre et que chacun doit saluer le visage contre terre. Il montre à ses courtisans sa capitale Memphis et leur indiquant les embellissements qu'il projette il s'écrie : « Pour couronner l'ensemble, cette pyramide grandissante s'allonge dans les airs et se termine parmi les astres, pendant que tout autre objet se rapetisse sous son ombre formidable et décroît visiblement, comme les rois, lorsqu'ils me sont comparés. » Tel est le ton auquel se hausse la tragédie. Pour charmer la partie féminine de l'auditoire et permettre l'emploi de formules galantes empruntées au vocabulaire fort admiré des romans héroïques français il se poursuit une double intrigue amoureuse où le fils même de l'usurpateur a pour rival le chef de la conspiration, Memnon, le descendant du monarque dépossédé. Quant aux incidents de tout ordre, le poète les a multipliés : réception d'ambassadeurs, sombre entrevue dans un caveau sépulcral, retour en triomphe d'un général victorieux, réunion nocturne de conjurés, banquet d'apparat que trouble l'annonce de la sédition, apparition des révoltés dans le palais et bataille rangée dont divers épisodes se succèdent sur les planches se terminant par la mort violente des principaux acteurs. Enfin, l'auteur ménage aux spectateurs les surprises du machiniste, tantôt faisant lever la toile du fond pour découvrir l'amant en pleurs appuyé sur le tombeau de son père ¹, tantôt par un changement à vue faisant apparaître à la place du vestibule la salle du festin. Aucun moyen n'a été omis qui pût plaire ² à un public plus avide d'émotions que de vraisemblance.

Le succès fut considérable. Grâce au jeune duc de Newcastle à qui Young rend hommage dans sa dédicace, grâce au patronage du duc de Wharton, il se renouvela pendant neuf représentations à partir du 7 mars 1719. Trois ans après il n'y eut plus que deux représentations pour la reprise, le 12 janvier 1722, et depuis lors une seule, le 26 mars 1756 ³. L'engouement du moment s'explique

1. Busiris, acte I, sc. III. Il y a un autre artifice du même genre à l'acte IV, sc. VI.

2. Un épilogue éhonté, dû à un ami de l'auteur et placé dans la bouche d'une jolie actrice, la célèbre M^{rs} Oldfield, constitue même une concession au libertinage de l'époque.

3. *Some Account of the English Stage* by Genest. Bath., H. E. Carrington, 1832, vol. II, p. 642 et vol. III, p. 68.

en partie par des circonstances passagères. La pièce brillamment montée à Drury Lane fit sensation par son apparence exotique et par l'extravagance de langage que cette évocation de la splendeur égyptienne semblait justifier. Elle s'adressait aux cœurs tendres dans les déclarations passionnées de Memnon et du prince Myron à Mandane, puis provoquait la terreur par le viol de celle-ci et le châtement du coupable sur le champ de bataille ; elle étonnait et subjuguait pour un temps les esprits par les rodomontades de Busiris et le fier caractère de son général Nicanor. De plus, l'acteur Booth qui créa le Caton d'Addison, fit de Myron un triomphe personnel ¹, grâce à son articulation superbe, tandis que M^{rs} Oldfield, pleine d'une dignité royale, jouait à merveille le rôle de la malheureuse Mandane.

N'oublions pas d'ailleurs certains mérites dont on pouvait, à juste titre, tenir compte à un auteur débutant. Son héros principal ou, si l'on veut, celui qui donnait son nom à la tragédie, était un caractère quelque peu étrange mais habilement conçu et se soutenant bien jusqu'à la fin. Busiris est le tyran antique dans toute la force de ce terme. Dès son entrée en scène il apparaît conscient de sa toute-puissance et de sa grandeur et l'exagération même de ses expressions ne surprend pas dans sa bouche. Son orgueil démesuré ne se dément pas un seul instant. En face de la reine Myris dont il a suivi les instigations et tué le frère pour parvenir au trône, il affirme hardiment ses droits d'époux et de roi : « Quoi que j'aie été, dit-il, je suis maintenant le souverain de l'Egypte et le seigneur de Myris ². » Son attitude est la même devant Nicanor et ses sujets et plus fière encore en présence de l'étranger. Enfin, il demeure fidèle aux obligations de son rang quand la fortune trahit sa cause. Blessé dans la bataille, il sait tomber dignement. « Vaincu ! s'écrie-t-il, c'est faux ; je suis toujours votre maître, votre maître jusque dans les fers. Vous restez consternés devant votre heureuse fortune, et tremblants, vous ne

1. The poetical Works of Al. Pope. London, Macmillan, Globe edition, 1895, in-8°, p. 308, note 13. Pope lui-même parle de « well-mouthed Booth » dans *Imitations of Horace*, Bk II, Ep. I, v. 124.

2. Acte II, scène dernière.

pouvez en jouir. Maintenant, du fond du cœur, j'embrasse ces chaînes bienvenues qui vous révèlent Busiris tout entier, et vous montrent que les couronnes et le succès sont superflus pour ma gloire ¹. » Voilà bien un caractère viril, plus semblable à celui de Macbeth qu'à tout autre et d'un bon augure pour les futurs efforts d'un dramaturge novice.

Le pathétique également est une des qualités marquantes de la pièce. Si l'intrigue frappe par son invraisemblance et si les sentiments sont souvent exagérés, il n'y en a pas moins des scènes d'une émotion poignante. Quand le crime a été commis sur la personne de Mandane et que Nicanor en a été informé, la première entrevue du père avec sa fille ², dépeinte sans emphase inutile, laisse dans l'esprit une impression de pitié profonde. Il en est encore de même lorsque Memnon, son fiancé, survient et que les assistants se dispersent spontanément pour ne pas lui apprendre la triste nouvelle. Ici Young a su très bien tirer parti des moyens d'action les plus simples ³ pour remuer l'âme du spectateur. La rencontre même, ainsi retardée, a lieu peu après en silence et, comme le remarque M^r Edm. Gosse ⁴, doit produire un grand effet sur le théâtre. « Comme Memnon s'en va, portent les indications scéniques en cet endroit ⁵, Mandane le rencontre; les deux reculent, elle pousse un cri. Memnon se ressaisit et tombe à ses genoux qu'il embrasse. Elle cherche à se dégager et lui ne le permettant pas, elle le relève. Il la prend avec passion dans ses bras, les deux restent quelque temps sans voix et immobiles. » A l'acte suivant, le suicide des deux amants, semblable à celui qui termine l'Oroonoko de Southerne, émeut fortement sans aucune recherche de langage ⁶. Le poète laisse agir la situation

1. Acte V, scène dernière.

2. Acte IV, sc. vi.

3. En voici un exemple à l'acte V, sc. v. Myron se trouve sur le champ de bataille face à face avec Memnon et lui dit : « Eh bien! qui es-tu? — Prince, je suis... — Myr., avec dédain : Memnon! — Mem. : Non, je suis Mandane! » C'est là un mot vraiment dramatique.

4. A History of 18th century Literature by E. Gosse. London, Macmillan, 1891, 1 vol. in-8°, p. 211 : « There is a perilous scene of dumb show between Mandane and Memnon, in the fourth act, which might be so played as to be very effective. »

5. Acte IV, sc. ix.

6. Acte V, sc. ix.

dramatique en intervenant le moins possible par la description et cette sobriété voulue du style rehausse l'impression éprouvée.

Malheureusement ces mérites sont gâtés par les fautes auxquelles Young se laisse entraîner, soit en raison de son inexpérience du théâtre, soit emporté par l'ardeur de son tempérament poétique. Nous n'insisterons pas sur l'absence complète de couleur locale, bien que, chose étonnante, un critique contemporain du drame en ait fait la remarque¹. Si le caractère de Busiris répond assez à la conception d'un despote égyptien, aucun des autres personnages ne rappelle même les notions vulgaires sur la civilisation antique, pas plus le prince Myron qui se désespère après l'échec des avances qu'il a faites à Mandane, que Memnon pénétré de sentimentalité moderne ou que les conjurés parlant du bien public et jurant de renverser la tyrannie². Mais le plus grave, c'est qu'à part le roi, aucun des rôles de cette tragédie ne retient sérieusement l'attention du spectateur. Memnon, Myron, Mandane et Rameses sont autant de fantoches que les événements agitent à leur gré et qui triomphent ou se lamentent tour à tour sans motif dramatique suffisant. L'action même de la pièce n'est pas très logique. On ne voit pas pourquoi la révolte éclate précisément dans cette nuit fatale après une attente prolongée de vingt ans, ni pourquoi l'héritier du trône, au lieu de gagner Nicanor à ses projets amoureux, choisit le moment où le général s'en remet à son honneur pour consommer la perte de sa fille bien-aimée. Il faut accepter l'intrigue parce que le poète l'a voulue, mais elle ne se justifie ni par le jeu des passions, ni par la marche irrésistible des événements.

A la faiblesse des caractères, défaut principal du Busiris, viennent donc s'ajouter l'in vraisemblance des péripéties et l'appel constant fait à l'imagination du spectateur. Une des causes en est l'incertitude quant au lieu où se passe l'action. Comme la scène se trouve placée au début dans un temple à Memphis pour la durée

1. Voir *Critical Remarks on the four taking Plays of this Season...* by Corinna, a Country parson's wife. London, J. Bettenham, 1719, p. 55, etc. : « Tho' the scene is in Egypt, the persons and their manners are all English... the characters are all faulty in this particular. »

2. Acte I, fin.

du premier acte, l'on est forcé d'admettre que le souverain y reçoit des ambassadeurs étrangers, que les conjurés s'y réunissent autour du tombeau du père de Memnon et que des amoureux peuvent s'y donner rendez-vous sans crainte d'être surpris. A l'acte III nous sommes dans la maison du général Nicanor où le roi trouve le moyen de se ménager une rencontre avec sa favorite et où la toile du fond se lève pour découvrir subitement une salle de festin. Enfin, à l'acte V tout le champ de bataille défile sous nos yeux pour nous permettre d'assister à la capture et à la mort des principaux personnages de la tragédie. Même confusion en ce qui touche aux divers incidents de l'intrigue. La conspiration est décidée avant l'arrivée de Nicanor, elle est aussitôt révélée à Busiris, elle éclate malgré la présence des troupes victorieuses, reçoit l'appui du général égyptien et le concours effectif des Perses, qui viennent pourtant d'être repoussés, et détermine une révolution de palais à laquelle l'étranger, malgré sa coopération, ne prend pas la moindre part. Enfin, presque tous les acteurs meurent sur la scène et l'on comprend la réflexion du critique contemporain, encore abasourdi de ces bouleversements : « Syphoces est le seul qui survit, et comment il a fait pour échapper, je ne le sais pas plus que je ne sais qui il est ou ce qu'il est ou comment il se trouve investi du pouvoir de déterminer l'ordre de succession au trône. »

Une autre cause d'échec définitif pour la tragédie, c'est l'exagération perpétuelle du langage et des sentiments. L'auteur doit à son prédécesseur Lee un véritable abus de l'emphase et des formules vides et sonores. On les excuse chez Busiris en raison de l'immense orgueil du tyran. Ailleurs on s'en étonne d'abord pour les trouver ensuite ridicules. Tel est à la fin du premier acte l'appel de Rameses aux conspirateurs : « Venez, je vous en conjure par la chaîne du prisonnier, par les soupirs de la veuve et les pleurs de l'orphelin, par les cris de la vierge et les veines jaillissantes du héros, par les dieux blasphémés et les hommes libres réduits à l'esclavage. » Le ton des autres acteurs est monté au même diapason. Mandane se rendant au banquet s'écrie : « Je me vois forcée d'endurer des ornements, de porter l'arc-en-ciel et

d'étinceler sous les bijoux¹. » Memnon, après avoir décrit le crime qui lui enleva son père, continue : « C'est en ce jour détestable que son sang coula, en une heure paisible, sur son propre parquet, fuma dans la poussière et baigna les pieds d'un bandit². » On comprend que pareille véhémence et pareil manque de goût aient pu faire naître la parodie. Busiris devint bientôt le plastron sur lequel s'exerça la verve des beaux esprits. Fielding l'a surtout en vue dans son drame comique de *Tom Thumb the Great* joué en 1730 et y fait spécialement allusion dans ses notes. Il remarque que l'auteur a soin de cacher au soleil tous les spectacles choquants et l'invite alors à ne pas se montrer³. Il se moque également par des vers comme celui-ci : « Oh welcome most, most welcome to my arms » des répétitions de mots auxquels se plaît le poète et reproduit ainsi un dialogue laconique : « Tom Thumb : Villain! — Guzzle : Tom Thumb! — T. Th. : Rebel! — G. : Tom Thumb! — T. Th. : Hell! — G. : Huncamunca!⁴ » Wm Whitehead dans l'esquisse d'une tragédie burlesque intitulée *La Constance Fatale* ou *L'Amour en pleurs* paraît aussi viser Young. Il commence par donner la recette d'une bonne dédicace à quelque seigneur ou à quelque grande dame. La pièce qui suit met en scène une héroïne violée qui se tue, comme Mandane, et la description de la nuit au début du troisième acte, ainsi que le désespoir et le suicide de l'amant à la mort de sa bien-aimée rappellent le Busiris⁵. En tout cas les honneurs de

1. Acte III, sc. v.

2. Acte I, sc. v. De même, acte V, sc. vii, Memnon, en voyant Mandane prisonnière, s'écrie : « Ah! misérables! athées maudits! Pouvez-vous endurer cette attitude dans une beauté pareille? Qu'est le nombre quand je contemple ces yeux! Il n'y a pas de gloire pour moi à ce qu'ainsi je repousse seul une armée ennemie. »

3. Voir Busiris, acte V, sc. ix. Memnon : « Sun, hide thy face and put the world in mourning! » et, acte IV, sc. i : « Rise never more, Oh Sun! let night prevail! » On en trouve déjà un exemple dans *The Force of Religion*, Bk I, v. 181-84.

4. Cf. Busiris, acte V, sc. v : — Myron : Villain! — Memnon : Myron! — Myr. : Rebel! — Mem. : Myron! — Myr. : Hell! — Mem. : Mandane! »

5. *Plays and Poems* by Wm Whitehead Esq., Poet Laureate, etc. London, J. Dodsley, 1774, 2 vol. in-8°. Vol. III, p. 247, etc. Cf. à l'acte IV :

« Drag, drag me hence, ye ministers of fate,
From the dire thought — Orosius must enjoy her!
Death's welcome now — Orosius must enjoy her!
Hang on her lips, pant on her breast! — O Gods! »

et Busiris, acte II, sc. iii : « And another's passion Warm on that lip, » etc., ainsi que l'artifice de la répétition des mêmes termes.

l'imitation railleuse n'ont pas manqué au premier effort dramatique de notre auteur.

Et pourtant, même sous le rapport de la langue, cet effort mérite d'attirer l'attention. On voit ici, en effet, Young s'essayer au vers blanc. Jusqu'alors pour ses épîtres et ses poèmes plutôt didactiques, il s'était astreint à la rime qui était de rigueur au commencement du XVIII^e siècle. Mais pour la tragédie il partageait l'avis d'Addison ¹ qui déclare qu'une pièce rimée « est aussi absurde en anglais qu'une tragédie composée en hexamètres l'eût été en grec ou en latin » et qui se conforme à cette théorie dans son *Caton*. Il aurait dû en même temps tenir compte de la critique que contenait cet article à propos du style déclamatoire de Lee et l'on peut regretter qu'il ne l'ait pas fait. Mais d'autre part, il est intéressant de noter comment il s'adapte à ces conditions nouvelles. Le vers blanc, quand l'écrivain ne se livre pas à des extravagances d'expression, semble lui apporter un surcroît de force et d'harmonie. C'est à ce point de vue que N. Drake a pu dire du *Busiris* qu'il révèle surtout « le poète » et que Neele y découvre plus de mérite que dans *La Vengeance* et les *Frères* ². Emancipé en quelque sorte d'une contrainte pénible, Young montre beaucoup de fraîcheur d'imagination et un grand charme rythmique. Les métaphores heureuses lui viennent comme d'elles-mêmes. Voici, par exemple, Mandane avec « cette chasteté du regard qui semble envelopper toutes ses beautés d'un voile de lumière la plus pure ³. » Ou bien encore l'impression de la colère rendue par deux décasyllabes pittoresques : « Telle était l'intensité de son ardente fureur que la nuit me parut s'assombrir sous le froncement de ses sourcils ⁴. » Le monarque égyptien vante

1. The Spectator, n° 39, du 14 avril 1711. Le célèbre essayiste approuve pourtant (et Young avec lui) les fins d'acte et de scène rimées qui, dit-il, permettent à l'acteur de faire une sortie gracieuse. M^r Morel, dans son ouvrage sur J. Thomson, a montré que cet usage est une des dernières traces laissées par l'ancien chœur rimé de la tragédie anglaise.

2. Voir N. Drake, *Biographical, critical and historical Essays*, édit. de 1805, vol. III, p. 251, et *The literary remains of H. Neele*. London, Smith, Elder and C^o, 1829, p. 144 (Lecture IV on English Poetry).

3. *Busiris*, acte II, sc. III.

4. Acte I, sc. v.

en ces termes l'un des privilèges de son empire : « Jupiter aussi a versé le Nil dans ma main, le Nil prince des fleuves, fils aîné de l'Océan. Riche de mon propre fonds, je rends l'année fertile et ne demande pas à la voûte céleste une précaire abondance ¹. » Le même souverain, vaincu mais indompté, s'écrie sur le champ de bataille : « Quelques hommes, en mourant, meurent tout entiers ; leur limon qui tombe en poussière n'est que l'emblème de leur souvenir. L'espace qu'ils ont traversé se referme complètement derrière eux. Moi, je laisse après moi une trace du fait que j'ai vécu... je livre les batailles futures du monde ². » Enfin, le pentamètre de notre auteur prend plus d'aisance grâce à l'enjambement et à l'habile emploi de la césure. Une certaine liberté de métrique apparaît dans cette tragédie, des vers incomplets et des alexandrins en font foi ³, et le dramaturge semble tout heureux de renouer sur ce point les traditions du siècle d'Elizabeth.

C'est bien d'ailleurs dans l'ancien répertoire qu'il faut, du moins à notre avis, chercher l'inspiration du *Busiris*. Quand Young songea tout d'abord à écrire pour la scène, il était — son épître à Lord Lansdowne le prouve — pénétré de l'esprit du théâtre anglais de la Renaissance et de la Restauration. Le style de sa première pièce est empreint de l'extravagance caractéristique de Nathaniel Lee, l'intrigue dans ses grandes lignes est empruntée à Otway dont l'*Orpheline* a pu suggérer l'incident déplaisant du viol de Mandane, tandis que la conspiration et la rivalité d'amour entre conjurés qui fait découvrir le complot rappellent le sujet de la *Venise Sauvée*. Mais à côté de ces ressemblances qui ne sauraient guère être fortuites, il y a une imitation évidente, et non signalée jusqu'ici, de Shakespeare. Tout le cinquième acte du *Busiris* est, en effet, une copie des dernières scènes de *Macbeth* ⁴. Dans l'une et l'autre tragédie l'on aperçoit

1. Acte I, sc. III.

2. Acte V, sc. XI.

3. Voici entre autres un alexandrin, acte V, sc. 1 : « Bus. : Yet, yet submit, I give thee life — Mem. : Secure your own » et acte V, sc. v : « A party of the foe saw, seized and bore her off. » Voir des vers incomplets à l'acte I, sc. III, fin, et acte V, sc. XII, fin.

4. Au reste, cette pièce de Shakespeare avait fait une forte impression sur Young. Il fait une allusion directe à *Macbeth* dans sa première Epître à Pope, v. 276.

successivement différentes parties du champ de bataille et l'on assiste aux exploits des divers personnages. Mieux encore, l'auteur fait son profit de nombre de situations et d'expressions qu'il trouve chez son modèle. Quand Nicanor rencontre Myron et lui reproche sa bassesse, ce dernier se prépare à combattre comme Macbeth en face de Macduff, mais comme lui, il perd soudain courage et s'y refuse¹. Plus loin Busiris déclare ne pas connaître la crainte, de même que Macbeth à Dunsinane² et reprend un mot du tyran écossais avec une simple modification de termes : « While I speak they live, » au lieu de « Whiles I threat he lives³. » On constate aussi l'influence d'autres drames du même auteur. Quand Memnon se vante d'avoir enrôlé contre l'usurpateur jusqu'aux victimes couchées dans la tombe par le despote, nous songeons à la scène finale de Richard III où les morts viennent maudire le roi d'Angleterre et annoncer à son rival la victoire pour le lendemain. Ainsi la conception générale du dénouement, la série des dialogues et jusqu'aux sentiments des acteurs principaux nous apportent comme un écho du théâtre shakespearien.

Ce caractère si net de la pièce d'Young est bien ce qui en constitue le principal attrait littéraire. Son imitation s'adresse d'emblée au génie et ne vise à rien moins qu'à reproduire l'allure vive, la forte répartie et les situations poignantes qui distinguent le grand dramaturge anglais. Et chez ce dernier il va sans hésiter aux œuvres les plus connues et façonne son héros sur une figure tragique incomparable. L'audace était grande mais ne provenait pas d'un esprit médiocre et sa seconde tentative allait montrer ce que l'on peut gagner à se mesurer avec un maître comme Shakespeare.

1. Macbeth (acte V, sc. viii, v. 22) dit simplement : « I'll not fight with thee. » Young développe cette réponse :

« Ah no! I cannot fight with thee : begone,
And shake elsewhere : thou canst not want a death
In such a field, though I refuse it to thee. »

2. Cf. Macbeth, acte V, sc. iii, v. 3-10.

3. Macbeth, acte II, sc. i, v. 60. De même l'expression de Busiris, acte V, sc. viii : « Far have I waded in the bloody field, » rappelle Macbeth, act. III, sc. iv, v. 136-37.

II

Quand notre auteur aborda de nouveau la scène il prouva que les critiques adressées au *Busiris* lui avaient servi. *La Vengeance*, qui parut sur les planches en 1721¹, ne méritait plus bien des reproches faits, par *Corinna* surtout, à sa devancière. La couleur locale, cela va sans dire, n'est pas observée, mais elle n'est pas aussi effrontément outragée que précédemment. *Zanga*, s'il n'est pas un Maure authentique, a une violence de caractère et une fougue de langage qui s'accordent sans peine avec le tempérament africain et *Alonzo* ne dément pas trop l'Espagnol par sa passion effrénée et par l'ardeur qu'il met à assouvir sa jalousie sur les prétendus coupables. Tandis que les amours de *Memnon* et de *Mandane* risquent parfois de faire passer au second plan le personnage du tyran, ici l'action est une et dominée par la figure imposante de l'esclave qui se venge. Le changement de lieu dû à l'artifice un peu puéril d'une intervention du machiniste est désormais interdit; tout pendant une même scène se passe en un même endroit. Les incidents dramatiques deviennent moins fréquents et l'intrigue assez simple pour que le spectateur n'éprouve aucune difficulté à la suivre. Seul le pathétique de situation se trouve maintenu et les exclamations jadis si fréquentes, notamment les *oh!* qui prêtaient tant à la critique², sont en nombre sensiblement plus réduit. Enfin, si la tragédie renferme encore de l'emphase et si tous les personnages, quelle que soit leur condition, s'en servent par moments, le style boursoufflé se comprend dans la bouche du héros principal et chez les autres il est atténué. Il y a donc progrès manifeste du *Busiris* à *la Vengeance* et le poète a fait son profit des censures.

La trame de la nouvelle pièce est relativement peu compliquée et l'action, on l'a remarqué³, nous touche de plus près. Il s'agit

1. Nous avons discuté ailleurs cette date dans la première partie du livre. Ajoutons seulement que *La Vengeance*, si elle eût été représentée en 1719, aurait été certainement citée dans l'opuscule de *Corinna* où elle parle du *Busiris*.

2. Voir par exemple *Busiris*, acte IV, sc. iv.

3. Voir Dr Michaelis, *Abhandlung über Young — Programm der Realschule zu Königsberg*, 1868, p. 6, etc.

non de personnages princiers mais d'un vaillant Espagnol Alonzo qui ayant été délégué au cours d'une campagne par son ami Don Carlos, resté captif aux mains de l'ennemi, pour demander la main de Léonore, fille du vieux courtisan Alvarez, lui a fait personnellement sa cour et a été agréé par elle, ayant été trompé par le faux bruit de la mort du prisonnier que lui annonce Zanga. Celui-ci, l'un des esclaves de Don Alonzo, ancien prince Maure vaincu, a juré de tirer vengeance, grâce à la complicité d'Isabelle, suivante de Léonore, d'un soufflet que lui donna jadis son maître. Quand ce dernier revient victorieux après avoir délivré Don Carlos et paraît renoncer à son projet il le pousse à renouveler ses prétentions parce qu'une tempête a détruit les navires de son rival qui, ruiné, a perdu tout crédit auprès de Don Alvarez. Au début du troisième acte le mariage est un fait accompli. Le Maure décide alors Isabelle à placer le portrait de l'amant évincé dans la chambre de Léonore et fait tomber entre les mains du mari une fausse lettre apparemment écrite par l'ingrat ami à sa bien-aimée. Cette lettre Zanga la déchire quand Don Alonzo la lui remet pour qu'il la lise, mais insinue habilement que les amoureux ont eu jadis, à la veille de la bataille, une entrevue secrète et coupable. Il ajoute ensuite des détails plus circonstanciés au moment où Alonzo est invité par sa femme au banquet. Zanga reçoit maintenant l'ordre de tuer Don Carlos et s'acquitte de sa tâche. Alonzo se charge de Léonore qu'il trouve endormie sous la tonnelle, mais il hésite, lorsqu'elle s'éveille, et il laisse tomber son arme. L'esclave exaspère alors l'un et l'autre. En présence des reproches de son mari Léonore se tue ; le Maure survient triomphant et explique sa vengeance à Alonzo. Celui-ci s'évanouit, puis se suicide à son tour. Zanga va en faire autant quand arrivent Alvarez et d'autres qui l'en empêchent et l'emmenent pour recevoir son châtiment.

Cette analyse sommaire de la tragédie est indispensable en vue des explications diverses qui ont été proposées quant à l'origine du sujet et au caractère du personnage principal. Celui-ci, comme Genest¹ l'a reconnu, ressemble beaucoup à l'Abdelazar

1. Voir Genest, *Some Account of the English Stage*, éd. 1832, vol. I, p. 216.

de M^{rs} Aphra Behn, sauf qu'il n'est pas poussé par l'amour et l'ambition. Tous deux par contre ont une égale ardeur de sentiments et parlent le même langage emporté. L'aveu spontané du crime par Zanga dans la dernière scène, l'une des plus belles d'Young, se retrouve aussi dans le drame de 1677 qui ajoute ce détail à son original, le Pouvoir de la Concupiscence (*Lust's Dominion*) de Marlowe. Mais à côté de cette imitation incontestable, il y en a une autre et le grand intérêt de *La Vengeance* provient de ce qu'elle impose dans une certaine mesure une comparaison avec Shakespeare. Il est en effet évident pour le critique même le moins expérimenté que Zanga est un reflet d'Iago et que la conduite de la pièce ressemble à celle de l'*Othello* shakespeareien. Pas plus qu'Alonzo le Maure de Venise n'en arrive par le seul penchant de sa nature emportée à soupçonner la vertu de sa femme. Dans les deux cas un agent subalterne, plein de haine contre son maître, fait surgir d'abord le doute, puis la conviction terrible dans leur esprit. Les moyens employés sont analogues : des conversations habiles mettant en éveil la méfiance du mari, une entrevue supposée ou surprise comme par hasard, un témoignage matériel venant confirmer des indices purement imaginaires, enfin l'intervention d'une complice du scélérat, Emilie servant de pendant à Isabelle. Tout démontre une similitude réelle et voulue.

Une autre source pourtant a été découverte qui a pu fournir tout au moins certains détails de l'intrigue. La *Biographia Dramatica*¹ signale une histoire, rapportée d'ailleurs dans le *Guardian*², et qui se serait vraiment passée en Espagne dans la famille d'un noble appelé Don Alonzo comme le héros d'Young. Ce seigneur aurait puni fort sévèrement pour une offense légère un Maure à son service qui, pour se venger, lui aurait insinué que sa femme, vertueuse et pure cependant, le trompait avec son jardinier. Ayant fait mander celui-ci en hâte dans la maison

1. *Biographia Dramatica*, vol. III, p. 111 à l'art. *Othello*, où le récit du *Guardian* n'est pas mentionné.

2. The *Guardian*, n° 37, du 23 avril 1713. Cet article, dont Young a évidemment fait son profit, contient une critique d'*Othello* où l'on blâme l'invraisemblance de l'action tout en louant l'habileté du rôle d'Iago et l'analyse subtile de la jalousie chez Shakespeare.

auprès de la dame, il place Don Alonzo à un endroit d'où il pourra tout voir. A peine l'homme est-il arrivé que le maître furieux, sans attendre d'autre confirmation de ses soupçons, se précipite dans la chambre et tue les prétendus délinquants, puis informé de la vérité par la maîtresse du Maure, il immole l'un et l'autre dans son emportement mêlé de remords et se suicide auprès de leurs cadavres. La coïncidence manifeste entre le récit et la pièce quant au nom du personnage et quant aux incidents principaux laisse en effet supposer qu'il a dû servir de point de départ pour le poète, sans que ce dernier ait cessé de penser à l'œuvre de son grand devancier. Enfin, Isaac Reed dans sa collection de vieilles tragédies anglaises signale encore une ressemblance curieuse avec un passage du drame de Rob. Davenport, *The City Night Cap*, publié en 1661¹, où un captif insulté par son vainqueur qui l'a réduit en esclavage se fait passer pour soumis et chrétien afin, déclare-t-il, de mieux trouver une occasion propice pour tuer son maître. Malgré cette rencontre singulière, il semble peu probable que notre auteur se soit inspiré d'un court monologue d'un dramaturge aussi peu connu que Davenport, tandis que l'imitation et de l'Abdelazar et de la pièce d'Othello demeure incontestable.

C'est l'imitation de Shakespeare qui a le plus intéressé la critique et qui a le plus d'importance au point de vue littéraire. Elle a été très diversement jugée. Wm Hazlitt qui se montre particulièrement dur pour notre auteur et qui traite sa tragédie de « monastique et scholastique, » prétend que *Zanga* est une caricature d'Iago². L'exagération est évidente, car on ne s'expliquerait pas alors comment *La Vengeance*, qui à ses débuts n'eut pas plus de six représentations, a pu se maintenir sur la scène et continue à faire partie du répertoire national. Il est précisément à l'honneur d'Young qu'il soit parvenu, sans être écrasé par ce rapprochement, à soutenir la lutte avec un aussi puissant modèle.

1. Voir *A select Collection of old Plays in 12 vol.*, 2^a édition with notes by Is. Reed F.A.S., printed for J. Dodsley, 1780, vol. XI, p. 345, note, et le monologue même : « This shall to the Duke your dad, Sir, » etc., auquel se rapporte la note.

2. Wm. Hazlitt, *Lectures on the English Poets*. London, Taylor and Hessey, 1818, Lecture VI, pp. 229-30.

Son œuvre n'est du reste pas la pâle copie que l'on a voulu dire. Iago nous apparaît comme un esprit borné qu'aucune grande idée n'inspire. Il reproche au Maure de l'avoir, au moment où il brigait de l'avancement, évincé en faveur d'un officier plus jeune et ce prétexte lui suffit pour justifier son forfait. Quant aux autres griefs qu'il fait valoir il les sait faux et n'y croit pas lui-même. Ses sentiments sont vils à l'égal de son langage qui se ressent des tavernes et des mauvais lieux. Il commet le mal pour le mal, mais ce n'est qu'un aventurier de bas étage à qui manque jusqu'à la fierté, puisqu'il cherche au dernier moment à nier son crime ou s'obstine à garder un silence piteux. Zanga nous présente un caractère infiniment plus noble et se souvient, comme l'Oroonoko de Southerne, qu'il est prince africain¹. L'outrage qu'il ne peut oublier était direct et personnel. Il a donc des raisons plus sérieuses que celles d'Iago pour aspirer à se venger. Enfin, il ne recule pas devant les conséquences de son acte, même si cet acte le fait frémir d'horreur. Il s'en glorifie, malgré les tortures qui l'attendent et triomphe auprès de sa victime abattue. Son rôle est admirablement soutenu jusqu'au bout², il a tenté l'ambition d'un acteur célèbre³ et assure le succès permanent de la pièce.

A un autre point de vue, suivant la remarque d'un critique⁴, Young se laisse comparer à Shakespeare sans trop de désavantage. C'est dans la conduite même de l'intrigue et par l'art avec

1. Voir sa déclaration à l'acte V, sc. x :

« When the great Moorish King, Abdalla, fell,
Fell by thy hand accursed, I fought fast by him;
His son, tho' thro' his fondness, in disguise... »

Dans le Ms. d'Young, conservé à la Bibliothèque Bodléienne, le nom du roi était d'abord Ockmanna. Peut-être le changement est-il dû à l'influence de la pièce de M^{re} A. Behn.

2. Genest, pourtant, reproche à Zanga, comme une défaillance, les deux derniers vers qu'il prononce.

3. C'était l'acteur Mossop que Byron s'efforçait d'éclipser sur la scène de Harrow, comme il l'indique dans sa pièce de vers juvénile : « On a distant view of the village and school of Harrow on the Hill, » strophe V :

« I once more view the room with spectators surrounded
Where as Zanga, I trod on Alonzo o'erthrown;
While, to swell my young pride, such applauses resounded
I fancied that Mossop himself was outshone. »

4. G. Stevens dans la *Biographia Dramatica*, vol. III, p. 202, à l'art. *The Revenge*.

lequel il sait éveiller les soupçons d'Alonzo. Chez le Maure de Venise le doute naît de raisons futiles et croît tout seul alimenté par cette parole sinistre de Brabantio : « Elle a trompé son père et pourra te tromper ¹. » Nous le trouvons singulièrement crédule lorsqu'il suffit d'une entrevue surprise entre Desdémone et Cassio dans le jardin et de la découverte d'un mouchoir pour le convaincre d'une infidélité de sa femme. Dans *La Vengeance*, les moyens employés paraissent plus adéquats au but et la conviction repose sur des arguments qui semblent irréfutables. Zanga raconte à Alonzo des incidents suspects dans les relations de Don Carlos et de Léonore avant son mariage, il lui rappelle que celui-ci a courtsié la dame et ne s'est vu repoussé qu'après la perte de sa fortune, il lui fait découvrir par hasard une fausse lettre de son rival et la déchire pour enflammer sa fureur. A chaque nouvelle complication des événements le malheureux mari essaie de résister à l'évidence et discute les preuves qui surgissent. C'est devant les témoignages accumulés qu'il cède au désespoir et donne libre cours à sa jalousie. Léonore elle-même devient l'instrument inconscient de sa propre perte par la fierté naturelle qui lui interdit de se disculper et par ses réticences qui font croire à une faute cachée. Par là l'action est rendue plus émouvante en tant que plus vraisemblable et le spectateur se trouve mieux préparé à admettre le caractère inévitable du dénouement fatal ².

Mais si la passion d'Alonzo et le désir de vengeance chez Zanga sont habilement motivés, le premier est moins heureusement présenté aux spectateurs que l'esclave vindicatif. On comprend bien par quelle série de circonstances il en vient à douter de sa femme qu'aucun soupçon n'a jusqu'alors effleurée. Mais on ne s'explique guère qu'il se montre si hésitant pendant les scènes qui précèdent

1. *Othello*, acte I, sc. III, v. 294.

2. Un critique allemand du XVIII^e siècle, H. W. von Gerstenberg, dans sa quinzième lettre sur les *Curiosités de la Littérature*, a repris le parallèle qui tourne tout à fait au détriment de notre auteur. Il lui reproche de viser seulement à l'effet dramatique, tandis que Shakespeare peint le sentiment qui accompagne la passion, de n'avoir qu'une faible connaissance des hommes et de faire une copie d'*Othello* sur le modèle français. Zanga, pour lui, est un mélange incompréhensible de nobles pensées et d'actions viles qui seul entretient la jalousie d'Alonzo et il n'admire qu'une scène dans *La Vengeance*, celle où il y a chez ce dernier (à la façon du théâtre français pourtant) une lutte entre l'amour et la jalousie.

son mariage. Sans doute il devait au début plaider pour son ami auprès de Léonore. Mais depuis lors non seulement Don Carlos a perdu l'appui du père qui n'appréciait en lui que sa situation de fortune, la dame elle-même s'est déclarée en faveur de son nouveau prétendant. Alonzo n'ayant plus rien à redouter de son rival devrait donc consentir au sacrifice que fait ce dernier et jouir tranquillement de son bonheur, tandis qu'il s'attarde à de longues consultations et commence avec lui une lutte de générosité¹. Ces tergiversations étonnent chez un homme ardent et impétueux parvenu au comble de ses désirs. Un peu plus loin cependant il décide sans hésiter la mort immédiate de Don Carlos et se charge lui-même de trancher les jours de Léonore. On a peine à reconnaître le personnage au milieu de ces contradictions. Il y a ici une inconséquence fâcheuse, dont Young n'a pas trouvé la contrepartie dans l'Othello de Shakespeare, et il est heureux que le rôle de Zanga dominant la pièce fasse oublier par son éclat les faiblesses du caractère d'Alonzo.

D'autres imperfections moins graves frappèrent les contemporains du poète auprès desquels La Vengeance n'eut pas un succès égal à celui du Busiris. Les railleurs confondirent même les deux pièces dans leurs attaques. Carey entre autres dans son Chrononhotonthologos (1734) parodie l'incident qui motive la haine implacable de l'esclave captif. L'un des héros de cette tragédie bouffonne, le général Bombardinian, reçoit un soufflet du roi et invite le soleil à rougir de l'outrage et le monde à tomber en ruines². Puis il éclate en rodomontades entremêlées de ces redites sonores auxquelles se complaît Young³ et tue son souverain pour

1. Cf. un incident semblable entre Castolio et Polydore au début de l'Orpheline de T. Otway.

2. The Modern British Drama. — London, Wm. Miller, 1811, vol. V, p. 46, etc. :

« Blush! blush! thou sun! Start back, thou rapid Ocean!
Hills! vales! seas! mountains! all commixing crumble,
And into chaos pulverize the world :
For Bombardinian hath received a blow
And Chrononhotonthologos shall die. »

3. Il s'écrie à ce moment :

« Go, call a coach and let a coach be called;
And let the man that calls it be the caller;
And in his calling let him nothing call,
But coach! coach! coach! Oh for a coach, ye gods » (Exit raving).

laver l'insulte dans le sang. La critique de Carey, comme celle de Fielding, aurait plutôt dû viser la première pièce de notre auteur. Cependant sous sa forme originale et telle que la donne le manuscrit conservé à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, *La Vengeance* renfermait bien des traits de mauvais goût sagement supprimés dans les éditions ultérieures¹. On y voyait, par exemple, cette apostrophe de Don Alonzo à Léonore dans la sixième scène du premier acte : « O bonne ! ô cruelle ! ô cruelle excellente fille ! » et au commencement de l'acte suivant le poète, à propos du naufrage des vaisseaux de Don Carlos, figurait les dauphins s'ébattant au milieu de ses richesses et des montagnes d'eau mugissant en triomphe sur le lieu du crime². Même après la revision du texte quelques fautes de ce genre sont restées, ainsi l'exclamation d'Alonzo quand il avoue qu'il n'a pas osé mettre sa femme à mort : « Mais ô ! ses yeux me frappèrent les premiers et m'ont tué³. » Toutefois Young pratiqua de fortes coupures dans sa tragédie et la plaisanterie de ses adversaires — si c'est à eux qu'il doit de s'être ainsi corrigé — lui a certainement rendu service.

Ajoutons que son beau modèle devait lui faire éviter bien des écueils semés sur la route des dramaturges inexpérimentés. Il subit en effet l'influence d'Othello non seulement sous le rapport de l'intrigue et du caractère de Zanga mais encore sous le rapport

1. On trouve à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford et la première édition marquée « *The Revenge, a Tragedy as it is acted at the Theatre Royal in Drury Lane by His Majesty's Servants, by E. Young L. L. D., 1721* » et le manuscrit du poète [Rawlinson Mss., Poetry 229] auquel cette édition est conforme. En tête du manuscrit est une lettre du Rev. Dan. Perkins datée de Whitechurch le 5 septembre 1747 et contenant l'indication suivante : « The Ms. of Dr Young's play, viz. *The Revenge* I likewise remember. It was amongst the Mss. at his Grace's house in Cavendish Square [c'est-à-dire chez le duc de Chandos]. I cannot say that I remember either a letter or any dedication with it. And whether it was ever designed for the Duke's protection, or how, or on what account it came into his Grace's hands I cannot say nor do I remember ever to have heard... »

2. « Now o'er Don Carlos' fortune which so late
Swell'd in its fame and fill'd the public ear
The dolphins bound and watry mountains roar
Triumphant in their guilt. »

3. *The Revenge*, acte IV, sc. v, dans le dialogue de don Alonzo et de Zanga.

de la langue¹. On retrouve même, comme dans le *Busiris*, des traces de *Macbeth* qui paraît avoir fait une profonde impression sur *Young*. C'est ainsi qu'au commencement du cinquième acte *Alonzo*, entré dans la voie du crime et se refusant à réfléchir, pour agir sans tarder, rappelle la résolution que prend l'usurpateur à la nouvelle de la fuite de *Macduff*². *Zanga* faisant appel aux démons de la jalousie paraphrase la terrible invocation de *Lady Macbeth*³ et *Léonore* invitant, comme elle, son mari à un banquet, reproduit en quelque sorte ses paroles⁴. Notre auteur atteint ainsi sans effort, grâce à son étude de *Shakespeare*, l'énergie et la noblesse du ton⁵. Il s'inspire d'ailleurs volontiers de toute poésie qui touche au sublime. Aussi nous semble-t-il

1. Cf., par exemple, *Othello*, acte III, sc. III, v. 278-79 : « If she be false, O, then heaven mocks itself! I'll not believe it » etc., et *The Revenge*, acte IV, sc. III :

« Is that the face of cursed hypocrisy?
If she is guilty, stars are made of darkness
And beauty shall no more belong to heaven... »

2. Cf. *Macbeth*, acte IV, sc. II, v. 143-48.

3. Cf. *The Revenge*, acte II, sc. II :

ZANGA. — « Ye subtle demons, which reside
In courts, and do your work with bows and smiles,
That little enginery, more mischievous
Than fleets and armies, and the cannon's murder,
Teach me to look a lie; give me your maze
Of gloomy thought and intricate design
To catch the man I hate and then devour. »
(Enter ALONZO).

« My lord, I give you joy. »

et *Macbeth*, acte I, sc. v, v. 38-52.

4. Cf. *The Revenge*, acte IV, sc. IV :

LEONORA. — « My lord, excuse me; see a second time
I come in embassy from all your friends,
Whose joys are languid, uninspired by you.

ALONZO. — » This moment, Leonora, I was coming
To thee, and all. »

et *Macbeth*, acte III, sc. IV, v. 32-37.

5. *Pope* reprochait même à *Shakespeare* son langage élevé dans la pièce d'*Othello*. Voir *Spence's Anecdotes*, op. cit., p. 172-73 : « *Shakespeare* generally used to stiffen his style with high words and metaphors for the speeches of his kings and great men : he mistook it for a mark of greatness... what a forced language has he put into the mouth of the Duke of Venice! » Il semble (p. 176) l'attribuer aux nécessités du vers blanc.

avoir emprunté au Paradis Perdu un incident qui renforce l'élément humain dans le caractère implacable de Zanga. Il s'agit d'un accès de remords auquel cède momentanément le héros de la pièce vers la fin de l'acte III : « C'est bien — Hélas ! qu'y a-t-il de bien ? Quelle douleur d'y penser ! Quelle affreuse nécessité ! Est-ce là mon rôle ? Où, mon âme, où hélas ! t'es-tu enfoncée au-dessous de ta sphère propre ? Jadis tu planais bien au-dessus de ces petits artifices, de ces dissimulations, de ces mensonges, de ces fraudes, le rebut de la bassesse même, le sort échu aux lâches et aux misérables qui manquent de pain. Est-ce là ce qui sied à un soldat ? Ce qui sied au chef que des armées ont suivi et qu'un peuple a aimé ? Ma gloire martiale se ternit à cette pensée, mais mon but est grand. » Tel Satan chez Milton se trouvant en vue de l'Eden ¹ se laisse emporter par de tristes réflexions jusqu'à ce que le souvenir de son entreprise l'affermisse dans son intention première.

L'imitation des poètes anglais a donc heureusement servi notre auteur dans sa seconde tragédie. Ayant élagué ce qu'il y avait dans son Busiris d'extravagant et de forcé il a pris à ses devanciers, et notamment à Shakespeare, l'énergie requise pour décrire un caractère passionné comme celui de Zanga et son penchant pour le sublime lui a inspiré un langage hardi, imagé et bien approprié à son sujet héroïque. Ni la matière, ni les incidents ne lui appartiennent en propre — la plus belle scène il l'attribuait lui-même aux indications du duc de Wharton — et pourtant il a créé l'une des pièces marquantes de ce début du XVIII^e siècle, une pièce qui soutient sans trop fléchir la comparaison avec ses modèles et qui s'est maintenue au théâtre. C'est qu'ici Young a su plutôt se pénétrer de l'esprit d'un grand drame qu'en copier servilement la forme. Ses matériaux empruntés à tant d'œuvres diverses, il les a refondus par ses efforts et les a adaptés à une composition très personnelle. Lui dont, au dire de G. Eliot, « la muse ne s'est jamais trouvée face à face avec un mortel vivant », il a créé un criminel tragique dont la grandeur étonne et émeut les spectateurs les moins susceptibles d'émotion, il a donné un

1. Par. Lost, Bk IV, v. 18-113.

pendant plus noble à Abdelazar dans le personnage de Zanga et fait un seul type nouveau d'Oroonoko, le prince africain de Southerne, et du vil scélérat Iago.

III

La tragédie de *La Vengeance* marque chez Young l'apogée du talent dramatique. En remontant à Shakespeare à travers les œuvres de la Restauration, il avait montré le chemin du succès et peut-être même ouvert les voies à une renaissance du théâtre anglais. Sa tentative suivante, la dernière en ce genre qu'il ait menée à bonne fin, ne jouit que d'une faveur passagère parce qu'il délaissa les traditions littéraires vraiment conformes au génie national. Cédant soit au désir de triompher à moins de frais, soit à la séduction d'une matière fort tentante, il chercha des modèles étrangers. Au reste nous avons vu qu'il prit Lady Mary Wortley Montagu pour collaboratrice et son troisième sujet, l'analyse assez subtile d'une âme féminine sous la double épreuve du dépit et de l'amour, devait naturellement plaire à cet esprit moins passionné que raisonneur. Quoi qu'il en soit, la pièce des *Frères*, malgré son échec sur la scène, intéresse le critique par son origine et sa conception toute différente de celles des deux pièces précédentes puisqu'elle révèle l'influence, pourtant combattue par l'auteur au début de sa carrière, de la tragédie française.

Les *Frères* d'Ed. Young furent mis en répétition, d'après ce que rapporte Thomas Davies¹, vers 1726, au théâtre de Drury Lane, mais retirés par lui avant la représentation parce qu'il entraînait dans les ordres. Il dut, suivant son habitude, les corriger et les remanier considérablement² avant de les laisser paraître,

1. *Memoirs of the Life of David Garrick Esq.* by Thomas Davies. London, Printed for the Author, 1784, vol. I, p. 177.

2. La Commission de Manuscrits historiques, dans son troisième rapport, p. 241, 1^{re} col., indique parmi les Mss de Sir Charles Bunbury « *D^r Young's Tragedy of the Brothers with his autograph dedication to the Duchess of Marlborough. Presented by D^r Young to Sir W. Bunbury in 1748 (a 12^{mo} volume).* » Il eût été curieux de pouvoir comparer ce manuscrit avec la pièce publiée en 1753. J'ai adressé à cet effet une demande de communication du volume ci-dessus au détenteur actuel sans en recevoir de réponse.

en mars 1753, comme œuvre originale. Les revues leur prodiguèrent d'abord les éloges, mais dès le mois de juin de cette année le *London Magazine* ¹ critique le petit nombre de personnages, le manque d'incidents dramatiques, la faiblesse des caractères principaux, l'abus des discours au troisième acte et l'absence de toute justice poétique au dénouement, défaut que l'épilogue ajouté par l'auteur ne suffisait pas à compenser. Enfin, trois ans plus tard un correspondant anonyme du même *London Magazine* ² apprenait au public que le célèbre poète s'était rendu coupable d'un plagiat soigneusement dissimulé en produisant sous son propre nom une simple modification d'une pièce intitulée *Persée et Démétrius*.

C'est cette accusation, singulière à plus d'un point de vue, que nous allons examiner. Notons en premier lieu qu'elle n'attira guère l'attention au XVIII^e siècle, puisqu'elle échappa à H. Croft, pourtant à l'affût de tout ce qui pouvait nuire au bon renom de l'écrivain, et que de nos jours encore la plupart des biographes la passent sous silence ³ et qu'aucun d'eux ne s'y est arrêté. Elle n'en est pas moins vraie cependant et le silence d'Young à ce sujet porte atteinte à sa sincérité littéraire. La tragédie dont il est question et dont le critique inconnu ne citait que le titre est de Thomas Corneille et nous permet d'étudier le poète en qualité d'adaptateur d'une œuvre théâtrale étrangère, c'est-à-dire comme précurseur d'une école devenue depuis lors relativement nombreuse en Angleterre.

La ressemblance de *Persée et Démétrius* avec *Les Frères* ne repose pas seulement sur certains passages isolés et peu étendus où des rencontres fortuites seraient possibles, ni sur des réminiscences permises à tout auteur habitué à beaucoup de lecture.

1. *The London Magazine*, vol. XXII, p. 255.

2. *Id.*, vol. XXV, p. 433, où un critique signant *Candidus* déclara que « *D^r Young... in his tragedy of The Brothers has almost literally translated a French play called Persée et Démétrius... I am ready to produce the original...* » et termine par ces mots : « ... concealments of this kind are disingenuous and should be brought to light. »

3. Tel est le cas du Rev. J. Mitford, généralement bien informé. La *Bibliographia Dramatica* (vol. II, p. 70-71, art. *The Brothers*) et le *D^r Doran* [*Young's Works*, vol. I, *Life of Y.* p. lxxix] en font mention, mais sans commentaires.

Elle ressort principalement de l'identité presque complète entre les personnages correspondants de part et d'autre, entre leurs noms mêmes et les situations dramatiques qui constituent le fond de l'intrigue. La liste comprend en effet, chez Thomas Corneille ainsi que chez Young, Philippe, roi de Macédoine, ses fils Persée l'aîné et le plus jeune Démétrius, Erixène, princesse de Thrace avec sa suivante Delia (ou Phénice d'après le poète français), Didas, le favori de Philippe, transformé en Dymas par notre auteur qui trouve bon de faire d'Antigonus un ministre d'état au lieu d'un simple confident du souverain et qui donne Périclès (auparavant Onomaste) pour ami, et non pour confident, à Persée. On voit que les *dramatis personae* de Th. Corneille nous sont présentées également par Young — nous verrons plus loin celles qu'il leur a ajoutées — et qu'elles ne diffèrent pas sensiblement de leurs prototypes.

Même constatation pour les détails de l'action. Chez tous deux Persée, l'héritier du trône, hait son frère Démétrius, autrefois élevé comme otage à Rome, et déteste surtout en lui le rival que préfère Erixène. Chez tous deux il l'accuse après de son père et devant la cour rassemblée d'avoir voulu le tuer la veille au cours de la petite guerre et de l'avoir invité à un banquet en vue de l'empoisonner. Dans les deux cas le débat est tranché par Philippe qui exige de Démétrius qu'il épouse la fille de son favori et, sur son consentement, Persée excite la jalousie d'Erixène et se fait agréer d'elle comme époux. Démétrius, dans l'une et l'autre pièce, force le favori à refuser lui-même l'honneur promis à sa famille et se crée ainsi un ennemi dangereux qui le dénonce au roi et seconde les plans de Persée. Chez les deux poètes le père finit par signer l'arrêt de mort du plus jeune fils et celui-ci se voit repoussé avec d'amères railleries par la princesse qui au dernier moment apprend la vérité. Chez les deux, Persée a suborné les envoyés Macédoniens pour qu'à leur retour de Rome ils calomnient son frère et rapportent de fausses lettres compromettantes pour celui-ci. Chez les deux, Démétrius, dans une entrevue pathétique, demande à son rival de renoncer à la main d'Erixène et se tue comme elle au dénouement. L'ensemble de la

tragédie anglaise reste donc étonnamment fidèle aux grandes lignes de la tragédie cornélienne et le doute ne saurait exister quant à l'imitation générale.

Mais non seulement l'intrigue et les personnages proviennent de la pièce française, il y a encore des passages entiers traduits presque littéralement et d'autres formant une paraphrase fort peu différente de l'original. Le discours du roi quand il va siéger comme juge et décider du sort de ses deux fils est sensiblement le même dans *Les Frères* et dans *Persée et Démétrius*¹. Il se plaint de leur discorde et de sa terrible situation, leur rappelle les exemples historiques qu'il leur citait pour les ramener à la concorde mutuelle, leur parle également des Quintii et des Scipions et leur reproche leur coupable ambition de régner. Si, comme l'indiquent les critiques anglais, Tite-Live a fourni la trame des discours dans la scène du jugement, les deux dramaturges ont dû le consulter et Young s'est de plus inspiré des tirades de Th. Corneille. Prenons maintenant au premier acte de ce dernier, au second de notre auteur, les entrevues successives d'Erixène d'abord avec Persée, puis avec Démétrius. Elle repousse les avances de celui-là avec le même langage élevé et courtois,

1. Cf. *Persée et Démétrius*, acte II, sc. III :

« Combien de fois, hélas ! vous ai-je fait comprendre
Quels biens de la concorde on a sujet d'attendre ?
C'est par là que deux rois avecque tant d'éclat
De Sparte si longtemps ont gouverné l'état

.....
Combien ai-je tâché de prévenir vos haines
Par l'exemple fameux et d'Attale et d'Eumènes

.....
Et s'il faut mêler Rome aux autres nations,
Voyez les Quintius, voyez les Scipions. »

et *The Brothers*, acte III, sc. III :

« What pains I took to curb their rising rage !
How often have I ranged through history
To find examples for their private use ?
The Theban brothers did I set before them ; —
What blood ! what desolation ! — but in vain !
For thee, Demetrius, did I go to Rome,
And bring thee patterns thence of brothers' love, —
The Quintii, and the Scipios ; but in vain ! »

en entend les mêmes soupçons de vouloir devenir reine en favorisant un rival qui s'appuie sur les Romains et les mêmes dessein de vengeance. Dès que paraît celui-ci, elle l'apostrophe en ces termes : « Ah prince ! la tempête qui a si longtemps menacé est prête maintenant et éclate sur votre tête. Il n'y a qu'un moment la haine de Persée s'est enflammée devant moi... Fuyez, ô fuyez à l'instant même. » C'est un simple résumé de ce que dit Erixène en français¹. La scène où Philippe annonce à la princesse que Démétrius épouse la fille de Dymas est pareille à celle de Th. Corneille ainsi que la suivante où Dymas vient refuser l'alliance projetée. Les paroles du favori : « Seigneur, j'ai appris ce qui s'est passé et je vous félicite du mariage de Persée que votre rang exige, mais pour celui de Démétrius, n'y songez plus. Loin d'accepter semblable fardeau de gloire, j'apporte, j'apporte ma tête que je risque par mon audacieux refus » font écho à la déclaration analogue de l'autre tragédie². Voilà des extraits qui prouvent amplement à quel point Young est redevable à son devancier de France tant pour les pensées que pour les vers de son œuvre dramatique. Il ne s'est pas contenté de copier les situations et le plan, de faire intervenir les mêmes personnages, il a pris jusqu'aux expressions qui lui ont paru heureuses, suivant parfois son modèle pas à pas ou tout au plus supprimant quelques passages prolixes.

1. Nous citons d'après les œuvres de Th. Corneille, Paris, chez Prault, père et fils, 1753, in-12, tome V, p. 263, etc., *Persée et Démétrius*, tragédie.

Cf. *The Brothers*, acte II, sc. II et III, et *Persée et Démétrius*, acte I, sc. III et surtout ces vers :

« En vain vous voulez vous flatter
Sa haine avecque moi vient encore d'éclater...
Fuyez, prince, fuyez, la foudre est toute prête,
A son indigne éclat dérobez votre tête. »

2. Cf. *The Brothers*, acte IV, sc. III, et *Persée et Démétrius*, acte III, sc. III, où Didas dit :

« Il est beau que Persée épouse la princesse,
L'état à cet hymen se doit intéresser ;
Mais pour Démétrius, il n'y faut pas penser.
Loin d'accepter la gloire où pour moi l'on s'apprête,
Je viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête. »

Young reproduit tout, jusqu'à la répétition du verbe. Les titres mêmes de « sire » et « Madam, » dont se moque le D^r Doran (*Life of Young*, p. lxxix), traduisent les mots « Seigneur » et « Madame » de Th. Corneille.

Cette docilité même, ou plutôt cette renonciation presque complète à l'invention personnelle, a pour effet de gêner le succès de la pièce. En se ravalant au rôle de simple traducteur Young n'eut du reste pas l'art de bien choisir la tragédie dont il allait s'inspirer. Il imitait (sans doute parce qu'elle risquait moins d'être reconnue) l'une des œuvres les plus faibles d'un auteur secondaire. Persée et Démétrius vit le feu de la rampe à Paris en décembre 1662, sans obtenir les suffrages du public, si l'on en croit un contemporain du poète, l'abbé d'Aubignac. C'était un anneau de plus ajouté à la longue chaîne interminable des tragédies copiées sur le patron du Grand Cyrus et de la Clélie. Il s'agissait de flatter le goût des spectateurs et surtout des spectatrices pour les aventures romanesques, le langage précieux et la philosophie des tendres passions, d'exprimer en tirades élégantes le désespoir d'un amant évincé et toujours fidèle, de raconter les péripéties d'un amour dignement soutenu malgré la fortune contraire et d'agrémenter le tout de quelques épisodes attrayants. C'est à une pièce ainsi comprise que s'adressait la critique de La Bruyère déclarant qu'une pièce de théâtre véritable « n'est donc pas un tissu de jolis sentiments, de déclarations tendres, d'entretiens galants, de portraits agréables, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisants pour faire rire¹. » L'on croyait compenser ces inconvénients et produire l'illusion de la vie en introduisant en guise de dénouement tragique une révolte qui met les jours du roi en danger et qui se termine, comme dans le cas de Persée et Démétrius de Th. Corneille, par la mort de quelques rebelles. Quant aux caractères, point n'était besoin qu'ils fussent conformes à la nature ou même vraisemblables. Une série de manequins dont chacun représente une idée abstraite bien plutôt qu'une personne suffisait pour attirer un auditoire moins soucieux d'action dramatique que de beau parler.

Young s'était donc gravement trompé en écrivant Les Frères sur un modèle pareil. De là viennent les pires fautes de cette pièce. Elle se passe trop en discours et en dialogues subtils pour produire l'impression d'une œuvre vivante. Le mouvement et

1. La Bruyère, Les Caractères, op. cit., p. 56 (Ch. I).

l'intérêt y manquent. Les acteurs même sont en trop petit nombre pour permettre de renforcer l'action. Encore s'en trouve-t-il, comme les confidents, dont tout le rôle consiste à donner la réplique aux personnages principaux et qui pour cette raison n'ont jamais été accueillis avec faveur par le public anglais. Il n'est pas jusqu'au troisième acte, d'ailleurs fort habilement composé, qui ne parut languissant et quelque peu vide. Les longs plaidoyers des deux princes substituent un développement oratoire à la marche haletante des événements, des tirades à effet au choc des idées dans des ripostes rapides et ralentissent l'allure déjà si modérée du drame. Enfin, et c'était une imperfection sérieuse aux yeux des théoriciens du XVIII^e siècle — les principes de la justice poétique ont été violés. Toute tragédie devait être complète en soi et satisfaire dans sa sphère propre aux exigences de la morale universelle. Or tandis qu'Érixène et que Démétrius meurent, Persée conserve l'espoir de monter sur le trône et ne se trouve puni que par la perte d'une princesse qui ne le laissera pas inconsolable. Aussi l'auteur ajouta-t-il un épilogue, qu'il déclarait lui-même nécessaire, et qui menace le criminel triomphant des foudres du ciel et d'une défaite sanglante à la fin de son règne. Mais ici encore il a remplacé un incident tragique par un récit qui ne l'est pas et méconnu l'une des lois essentielles du théâtre d'après laquelle rien ne doit être raconté aux spectateurs qui puisse avantageusement être placé sous leurs yeux.

Faut-il croire que ces erreurs ont échappé au poète, alors qu'il avait si bien su, quelque temps auparavant, créer une pièce durable dans *La Vengeance* ? La supposition serait bizarre et ne soutient pas l'examen. Young, en effet, les a senties au point qu'il a cherché à les corriger dans la mesure du possible. Espérant rendre l'action plus vive il introduit dès le début deux personnages nouveaux, les ambassadeurs romains Posthumius et Curtius. Ils servent à introduire le sujet d'une façon moins banale que l'entretien traditionnel avec un confident et l'audience que leur accorde Philippe fournit au roi l'occasion de braver publiquement l'étranger et d'inviter ses fils à se réconcilier entre eux

dans l'intérêt de la patrie. La seconde entrevue qu'il a avec Posthumius au commencement de l'acte V marque l'hostilité grandissante envers la puissante république et la présente sous forme dramatique. Les autres changements apportés à l'original par Young sont analogues. C'est ainsi qu'il montre Démétrius après sa défense devant la cour de Macédoine s'affaissant entre les bras d'Antigonos et qu'à l'acte IV il le fait entrer vêtu de deuil auprès du souverain et lui demander la vie sauve au moment où le père, ayant longtemps hésité, vient enfin de signer l'arrêt de mort de son fils. Il en est de même quant aux relations entre Démétrius et Erixène. C'est probablement là ce qui explique l'allusion de l'auteur dans sa lettre à Lady Mary Wortley Montagu : « Votre changement à l'acte V sera d'un avantage considérable sous plus d'un rapport ¹. » Chez Th. Corneille, en effet, la princesse de Thrace promet sa main à Persée et plus tard, quand on lui révèle sa bassesse, ajourne sa décision jusqu'à ce que le roi se soit de nouveau prononcé. Dans *Les Frères* elle vient braver son premier amant dans la prison où il attend le bourreau et se retire un peu confuse mais toujours disposée à la vengeance. Lui, dès qu'il se trouve relâché après que les accusations de ses ennemis ont été prouvées fausses, vient renouveler l'expression de son amour, mais elle répond en quelques phrases pleines de douleur à son transport de joie, car dans l'intervalle elle est devenue la femme de son rival. Cet incident, tout invraisemblable qu'il soit, donne lieu à une scène assez émouvante ². La suite est plus pathétique encore. Il la maudit. Elle implore à genoux son pardon ³ et le supplie de la tuer avec un poignard qu'elle tient en réserve. Chez le poète français, la tragédie se termine par le suicide de l'amoureux désespéré. Chez Young, celui-ci, comme l'Oroonoko de Southerne, laisse tomber l'arme dont Erixène s'empare pour se frapper au cœur et Démétrius imite son exemple en présence de Philippe qui survient trop tard pour l'en

1. Voir ces lettres à Lady M. W. Montagu à l'appendice F.

2. *The Brothers*, acte V, sc. v.

3. Ici encore quelques traces de mauvais goût. Il s'écrie : « Osés-tu toucher Démétrius ! Osés-tu le frôler même de tes yeux ? »

empêcher. Ses modifications au texte primitif ont ainsi pour but soit de réduire la part des discours inutiles, soit de renforcer l'émotion produite par le drame¹. Il adapte plutôt qu'il ne traduit l'œuvre de son devancier.

Malheureusement il eût fallu remanier toute la pièce pour la rendre viable. Celle des Frères observe trop les unités de temps et de lieu pour que l'action ne s'en trouve pas entravée. De là encore des invraisemblances fâcheuses telles que la double audience de Posthumius à un jour d'intervalle, l'échec de Persée auprès d'Erixène presque aussitôt suivi de son mariage clandestin et les péripéties qui en quelques heures font condamner Démétrius à la peine capitale, le délivrent de prison et amènent sa mort volontaire. Au point de vue du théâtre classique, la tragédie ne laisse pas moins à désirer. Les incidents se pressent trop pour ne pas dépasser la journée accordée au dramaturge. Le lieu de la scène demeure incertain et même difficile à concevoir, car on a peine à se figurer des ambassadeurs romains échangeant leurs impressions secrètes dans une salle où le souverain doit tenir des assises solennelles. Enfin le drame intime qui chez Racine serait le sujet principal se complique ici d'une légèreté incroyable chez Erixène dont les brusques évolutions restent inexplicables. La pièce est donc imparfaite d'après les règles de l'une et de l'autre école. C'est une tentative manquée de conciliation entre elles et cette tentative, d'ailleurs fort hasardeuse en soi, devait nécessairement échouer dans le cas qui nous occupe puisque le poète s'inspirait d'un original qui n'était rien moins qu'un chef-d'œuvre et qu'il n'a pas su ou n'a pas voulu traiter le sujet à frais nouveaux.

Le théâtre d'Young reflète ainsi les tendances prédominantes de son époque. Il commence par imiter les pièces d'intrigue que ses prédécesseurs, et notamment Otway, Lee et Southerne, avaient mises à la mode. Il modère sa fougue et ses intempérances de langage quand il se fait le rival de Shakespeare dans *La Ven-*

1. Il n'est pas jusqu'à l'insurrection de la fin qui ne devienne plus redoutable chez Young avec Persée lui-même pour la diriger.

geance et son dernier effort est une copie de l'art français qu'il cherche sans succès à adapter aux exigences de la scène anglaise. Tout en préférant les traditions dramatiques du XVI^e siècle il se laisse volontiers entraîner par le courant contemporain. On le remarque surtout à la part importante qui revient à la passion de l'amour dans son théâtre. Dans chacune de ses tragédies il y a deux rivaux à l'affection d'une héroïne, Memnon et Myron, Don Carlos et Don Alonzo, Démétrius et Persée. Suivant qu'elle favorise l'un ou l'autre, l'intérêt reste en suspens et sa décision finale précipite chaque fois la catastrophe. Cette concession au goût des spectateurs pouvait d'ailleurs servir à pallier des défauts plus graves, le manque absolu d'invention et d'une façon générale la faiblesse des caractères dans l'œuvre de notre auteur. On a remarqué depuis longtemps¹ qu'il ne sait pas imaginer un dénouement qui ne soit banal. Chacune de ses pièces se termine, d'une façon bien commode, par un double suicide de deux amants, Memnon et Mandane dans son *Busiris*, Léonore et Don Alonzo dans *La Vengeance*, Erixène et Démétrius dans *Les Frères*, autrement dit par une simple reprise de la conclusion de *Southerne* dans son *Oroonoko*. Quant à ses personnages, ils n'observent guère le précepte posé par Horace quand il demande que le héros « servetur ad imum Qualis ab inceptu processerit et sibi constet ». Dans le *Busiris* et *Les Frères* le tyran égyptien et Persée sont les seuls peut-être qui ne présentent pas de défaillance inexplicable. Léonore et Don Alonzo sont également imparfaits dans *La Vengeance* et si Zanga réalise pleinement cette unité supérieure indispensable, c'est qu'ici le poète suit un grand modèle. Young ne s'élève donc pas très haut comme écrivain dramatique². Son mérite consiste surtout dans la chaleur du style et le pathétique. Il ne réussit dans ce domaine que par l'imitation et ne ressort de la foule des contemporains médiocres que par sa tentative audacieuse de donner un pendant à l'*Othello* de Shakespeare.

1. *Biographia dramatica*, art. *Busiris*, vol. II, p. 73.

2. Son inexpérience se montre, ainsi que l'a remarqué le Rev. J. Mitford, même au début de *La Vengeance* et dans le caractère de Zanga quand celui-ci révèle ses projets à Isabelle et fait perdre au spectateur tout le bénéfice de la surprise tragique.

CHAPITRE IV

PREMIÈRES ŒUVRES MORALES ET PHILOSOPHIQUES

Young comme moraliste. — Son début : Le Jugement Dernier. — Œuvres mixtes : La Force de la Religion et la Paraphrase d'une Partie du Livre de Job. — L'Appréciation Véridique de la Vie Humaine.

L'auteur des *Nuits* ne s'est élevé à la satire et à la tragédie que par un effort d'imitation consciente. Mais le moraliste chez lui se révèle spontanément dans ses premiers comme dans ses derniers vers et la poésie philosophique lui doit un chef-d'œuvre dû à l'inspiration d'une douleur profonde et personnelle. Nous touchons si bien ici à ce qui fait le fond même de son talent que cette veine méditative se retrouve jusque dans les genres où l'on s'attendrait le moins à la rencontrer et qu'elle pénètre souvent ses plus beaux passages. George Eliot note avec raison, dans un article où elle ne flatte pourtant pas notre poète, que nous nous sentons surtout attirés dans ses pièces de théâtre par les tirades mélancoliques où règne déjà l'esprit de ses pensées nocturnes. Telle est cette exclamation attristée de Nicanor : « Vanité de l'homme ! aimer tant à prolonger son souffle et à dévider le fil du malheur ! Plus la vie est longue, plus grand est le choix des maux. L'homme le plus heureux n'est qu'un être misérable goûtant parfois une médiocre consolation en se com-

parant à d'autres. Que suis-je donc, moi aussi ¹? » Tel est encore ce retour que fait Don Alonzo sur lui-même dans *La Vengeance* : « Cette terre vaste et solide, ce soleil flamboyant, ces cieux qu'il traverse dans son orbite, devront tous finir. Qu'est-ce alors que l'homme? La moindre partie du néant. Le jour ensevelit le jour, le mois le mois, une année la suivante. Notre vie n'est qu'une chaîne de morts nombreuses. Peut-on donc craindre la mort elle-même? Plutôt craindre notre vie. La vie est le désert, elle est la solitude. La mort nous unit à la vaste majorité. C'est naître à la société des Platons et des Césars, c'est être grand à jamais; c'est donc un plaisir, c'est une ambition que de mourir ². » Le même ton grave se retrouve jusque dans les *Satires*. C'est là qu'à propos de la vertueuse Portia, Young s'écrie : « Nos joies ne sont qu'en nombre restreint, alors que notre vie est jeune encore. Sur ce nombre il en tombe quelques-unes tous les ans. Mais quand nous dominons l'étape moyenne de l'existence et que nous descendons vers la vallée de la vieillesse elles tombent rapidement ³. »

1. *Busiris*, acte IV, sc. VIII :

« Vain man! to be so fond of breathing long,
And spinning out a thread of misery!
The longer life, the greater choice of evil.
The happiest man is but a wretched thing,
That steals poor comfort from comparisons :
What, then, am I?

2. *La Vengeance*, acte IV, sc. IV :

« This vast and solid earth, that blazing sun,
Those skies, through which it rolls, must all have end.
What, then, is man? The smallest part of nothing.
Day buries day; month, month; and year, the year :
Our life is but a chain of many deaths.
Can then Death's self be fear'd? Our life much rather :
Life is the desert, life the solitude;
Death joins us to the great majority :
'Tis to be born to Platos and to Caesar;
'Tis to be great for ever.
'Tis pleasure, 'tis ambition, then, to die. »

3. *Sat.* v, v. 525 29 :

« Not numerous are our joys, when life is new;
And yearly some are falling of the few :
But when we conquer life's meridian stage,
And downward tend into the vale of age,
They drop apace. »

Ses Epîtres, ses Odes, ses vers de circonstance, contiennent tous des morceaux pareils nous prouvant que l'écrivain, lorsqu'il se livre à l'impulsion de sa nature, arrive de lui-même à cette poésie philosophique que le XVIII^e siècle à ses débuts devait remettre en honneur.

C'est cette tendance si marquée, et que renforcèrent sans doute les habitudes de piété, contractées dans un milieu ecclésiastique et développées par la fréquentation des principaux collaborateurs des revues morales, qui explique pourquoi Young fit choix d'un sujet religieux pour sa première œuvre importante. Reprenant pour son propre compte, le projet d'un ancien condisciple de Winchester, John Philips, l'auteur du *Splendid Shilling*¹, projet que John Hughes, l'ami intime du défunt et l'un des familiers d'Addison, avait pu lui communiquer, il tenta la description poétique et anticipée du Jugement Dernier. L'entreprise était périlleuse pour un novice et le choix fait pour effrayer les plus timides. Mais précisément ce qu'il y avait dans un sujet pareil de sublime et d'extraordinaire séduisait son imagination. Il le déclare en commençant : « Tandis que d'autres chantent la fortune des grands, » c'est-à-dire les victoires du duc de Marlborough et les exploits de ses généraux, « je dépeins une scène plus grave... le Juge intègre et le sort éternel de l'homme. » Et l'ambition du jeune écrivain ne se contente pas, pour une inspiration lyrique, de la composition d'une ode ou du moins d'une pièce de vers assez courte. Il lui faut trois chants ou, comme il les appelle à la façon épique, trois livres, pour donner toute sa mesure à ses débuts.

Le livre premier est en guise de préambule. Ayant annoncé son thème et exprimé ses craintes, l'auteur invoque l'assistance divine dans son entreprise téméraire. Il passe rapidement en revue les beautés de la terre et des cieux, qu'il déclare passagères. Elles disparaîtront quand sonnera la trompe de l'archange et la planète environnée de ténèbres attendra dans l'effroi la venue de son Maître. Devant cette perspective immédiate, tous les trésors perdent leur prix. Jadis les marins qui transportaient Jonas dans

1. Voir Sam. Johnson's *Lives of the Poets* à l'article J. Philips.

leur barque jetèrent à la mer leurs biens pour échapper à la tempête et durent y précipiter le voyageur. Tout sombre également dans l'ultime catastrophe, mais le prophète échappé à la mort, qui semblait inévitable, devient pour nous le symbole de l'immortalité bienheureuse. Au second livre, Young chante, dit-il, pour les hommes et les anges et veut dominer du regard l'ensemble de la création. La trompette dernière retentit encore et les tombeaux rendent au jour les corps qu'ils détenaient. Les âmes en reprennent possession et l'humanité se dresse devant son Juge, pleine d'angoisse ou de joie. De beaux vers nous décrivent les mortels rassemblés en face du tribunal et l'apparition du Fils de l'Homme sur son trône. A la pensée de cette scène auguste, l'écrivain se répand en prières. Voici, au troisième livre, le jugement solennel, la répartition en deux groupes, entre les élus et les réprouvés, de cette foule immense, et la vision du ciel et de l'enfer qui s'ouvrent pour les recevoir. Young termine par la plainte terrifiante de ceux-ci, et montre ceux-là recueillis dans la gloire. A l'entour, le monde actuel s'écroule dans les flammes pendant que le poète invite les vivants à réfléchir à la grandeur d'un être immortel et à l'avenir que leur prépare leur conduite ici-bas.

Telle est l'esquisse sommaire de cette œuvre grandiose mais inégale qui annonçait un talent peu ordinaire. Il y a, en effet, dans ce Jugement Dernier de réels mérites et des morceaux remarquables. Le sujet convenait à l'auteur et lui-même s'en rendait compte, puisqu'il appelle sa muse une « vierge mélancolique » que « les scènes tristes ravissent, qui fréquente les tombes et se plaît dans le domaine de la nuit¹. » Là git le secret de sa force, et le poète se réveille en lui dès qu'il s'agit de décrire le sublime et le terrible, témoin cette apostrophe au Christ auquel Young demande de le préserver à l'heure du jugement : « Toi qui t'es trouvé soumis aux rigueurs du destin et qui dans ton affreuse agonie eus une sueur de sang ; Toi qui, dans chacune de tes veines frémissantes, as senti l'acuité la plus poignante de la douleur mortelle ; Toi que la mort mena captif à travers les

1. The Last Day, Bk I, v. 143-45.

royaumes infernaux, à qui elle apprend ces horribles mystères du malheur ; défends-moi, ô mon Dieu ¹. » La conception elle-même est parfois heureuse, comme l'idée de réunir tout le genre humain sur une plaine immense où Adam se rencontre avec le plus jeune de ses descendants, comme le retour humilié du narrateur sur lui-même ², comme le contraste entre le faible enfant de Beth-léhem dans la crèche et la personne du Juge suprême, comme le tableau des justes se retrouvant et se reconnaissant lors de la résurrection et les réflexions à propos de l'immortalité ³. Mais c'est bien dans le domaine du terrible qu'éclate dans sa splendeur la puissante imagination d'Young. Les tortures morales, l'angoisse que la pensée doit produire chez les réprouvés ne sembleraient guère pouvoir inspirer des accents poétiques. Il y faut en tout cas une main de maître pour qu'elles ne répugnent pas au lecteur en le glaçant d'effroi. A ce point de vue seul, nous ne croyons pas qu'il se trouve dans l'ensemble, si vaste pourtant, de la littérature anglaise, un passage plus émouvant et plus dantesque, dirions-nous, si Dante ne mêlait partout la souffrance matérielle à celle de l'âme, que le morceau suivant :

« Père miséricordieux ! pourquoi de la terre muette m'as-tu réveillé et maudit en me donnant le jour ? Pourquoi m'arracher au repos, me ravir à la nuit et me faire de Ta lumière un présent funeste ? pourquoi pousser à l'existence ce qui est le contraire de Toi-même et animer de misère une motte d'argile ? »

« Les bêtes sont heureuses ⁴ ; elles sortent et font une courte veillée sur terre, puis se couchent pour dormir. La douleur est réservée à l'homme, ô quelle douleur énorme pour des crimes qui ont fait couler en vain le sang de Dieu ! qui ont anéanti Ses gémissements, pour autant qu'ils le pouvaient, et rejeté Ses souffrances et Sa mort. Notre affreux châtiment garde à jamais sa force, comme notre nature conserve sa jeunesse, sous la malédiction d'une vigueur renaissante, toujours égale et capable d'endurer et d'assouvir la flamme... »

1. *The Last Day*, Bk I, v. 183-89.

2. *Id.*, Bk II, v. 161-69 et Bk III, v. 27-28.

3. *Id.*, Bk II, v. 251-56 ; 113-16 ; 137-48.

4. Le poète paraît oublier qu'au moment où le réprouvé prononce ces paroles, la terre présente a disparu.

Toi qui peux lancer les planètes de tous côtés, ne rapetisse pas Ta vaste vengeance jusqu'à mon infortune. Ecrase des mondes; enveloppe de flammes plus ardentes les anges déchus; sur moi Tu perds Ton courroux tout-puissant. Rappelle Tes foudres, Seigneur, retiens Ta fureur et ne T'en prends pas à un atome de misère. Oublie-moi pour toujours, ne daigne pas réprouver un vermisseau; mais laisse-moi me perdre dans la grandeur de Ton nom. Tu es l'amour, la pitié mêmes, Tu es divin en tout et devrai-je voiler l'éclat de cette gloire? Son offense grandira-t-elle le coupable et détournera-t-elle de Sa voie le Tout-Puissant? »

« Que cela ne soit pas! et du moins, Dieu redoutable, accorde-moi cette seule, cette faible requête. Quand j'aurai passé mille existences à pleurer, quand la torture se sera lassée de sa proie, quand j'aurai hurlé dix mille ans sous la flamme, dix mille fois mille ans, donne-moi de mourir alors ¹. »

De pareilles beautés effacent bien des défauts de composition et de style. Malheureusement ces défauts sont fort nombreux. Le plan du poème est peu clair, les épisodes, ainsi que l'éloge des bienfaiteurs de Collèges d'Oxford et l'histoire miraculeuse de Jonas, sont mal amenés et trop longs, et le panégyrique de la reine Anne contient une suite de flatteries déplacées. Les rimes présentent déjà ce caractère de faiblesse qui se retrouvera dans les futurs poèmes d'Young. Ses images restent souvent triviales ou de très mauvais goût ². Il décrit « la loi de l'Europe » (entendez par là la flotte britannique) « naviguant dans le chenal d'Albion ³. » Ailleurs il montre le prophète jeté à la mer et qui, lorsque la baleine ouvre sa bouche énorme, « contemple la caverne avec surprise, mesure les dents monstrueuses et roule de part et d'autre des yeux étonnés ⁴. » Quand les cadavres vont ressusciter « pas un atome endormi ne demeure en arrière ⁵. » Le philo-

1. The Last Day, Bk III, v. 164-79 et 190-207.

2. Voir, par exemple, dans The Last Day, Bk II, v. 283-4, la Mort mourant de son propre trait, une antithèse forcée dans le livre I, v. 98 et noter encore le choix malheureux des épigraphes empruntées à des auteurs païens et surtout de celle du premier chant.

3. The Last Day, Bk I, v. 44.

4. Id., Bk I, v. 289-91.

5. Id., Bk II, v. 48.

sophe qui réfléchit de nuit « foule la Voie Lactée jusqu'au brillant palais du maître du jour ¹ » et le sang de Pompée « fume indigné sur la lame d'un scélérat ². » Il n'est pas jusqu'à la conception de la divinité qui ne soit rabaissée par des rapprochements malencontreux. Young demande qui a répandu leurs charmes sur les diverses saisons et répond : « Ce n'est pas le Grand Turc, ni le Czar plus grand encore, ni la reine, arbitre en Europe de la paix et de la guerre ³. » Quand le Juge céleste descend de l'empyrée « les rideaux pourpres » s'entr'ouvrent comme sur une scène, puis quand le drame suprême s'est accompli « l'endroit est oublié où brillèrent des constellations et celui où les Stuarts occupèrent un trône redoutable ⁴. » Ce sont là de regrettables faiblesses que viennent compenser mais que ne remplacent pas d'autres vers admirables ⁵ et pleins d'un grand souffle poétique.

Au reste il convient, pour être juste, de se rappeler que nous avons ici affaire à une œuvre de jeunesse, à une première publication d'un auteur qui jusque-là avait timidement essayé sa lyre sous les ombrages d'Oxford ⁶. Une partie de ses défauts n'est due qu'à l'inexpérience, une bonne partie de ses qualités lui vient d'imitations heureuses. On a en effet remarqué depuis longtemps ⁷ que *Le Jugement Dernier* porte la trace de l'influence de Milton. Rien d'étonnant à cela si l'on se souvient que le sujet fut sans doute emprunté à John Philips, peut-être même à ses notes personnelles, et que Philips, dans les vers qu'il a laissés, s'est ouvertement inspiré du poète épique. Chez Young les indices en sont souvent incontestables. C'est ainsi que l'invocation à la

1. *The Last Day*, Bk II, v. 369-70.

2. *Id.*, Bk II, v. 36.

3. *Id.*, Bk II, v. 333-38.

4. *Id.*, Bk II, v. 210; I, v. 65-66.

5. Tels sont les suivants :

« Eternal mountains, like their cedars, bend. » [*The Last Day*, Bk I, v. 86] — « And raise from silent graves the trembling dead. » [*Id.*, Bk I, v. 122] ou encore :

« The solemn mansions of the royal dead,
Where passing slaves o'er sleeping monarchs tread. »

6. *The Last Day*, Bk II, v. 125-28.

7. Hettner, dans sa *Littérature anglaise au XVIII^e siècle*, déclare que « c'est une faible copie de Milton » (*es ist eine matte Nachahmung Milton's*).

divinité, au livre I, v. 23-30, rappelle, en les combinant partiellement, le début du Paradis Perdu (Bk I, v. 17 et surtout 22-26) et celui du troisième chant (Bk III, v. 51-55). D'autres ressemblances ne sauraient être fortuites. La description du serpent (The Last Day Bk I, v. 135-37) se trouve, avec des proportions plus modestes, analogue à celle de l'épopée (Par. L. Bk IX, v. 496-505). L'archange qui déploie l'étendard du Christ (The Last Day Bk II, v. 289-92) est une contrepartie du chérubin déchu de Milton (Par. L. Bk I, v. 533-39). Dans le style, nombre d'expressions de notre auteur proviennent de son devancier qui les avait marquées de sa puissante empreinte. Ici c'est la Mort qui brandit sa lance menaçante, là l'enfer dont la trompette du jugement dernier réveille les échos, ailleurs Satan précipité tout étincelant du ciel¹. Le jeune écrivain a pris également son butin de tous côtés. La comparaison de l'essaim qui se rassemble au son de l'airain remonte aux Géorgiques de Virgile², le « vultus instantis tyranni » d'Horace est paraphrasé par lui³. Parfois même une image médiocre n'est pas entièrement de son invention et la description, si justement critiquée, des ossements épars qui à la résurrection se rejoignent à travers les airs se revoit, comme l'indique le Dr Johnson, chez Dryden⁴. Parfois encore nous découvrons un ressouvenir de Pascal et une réminiscence d'une hymne matinale de l'évêque Thomas Ken, l'ami du père de notre auteur⁵. Cette œuvre de jeunesse d'Ed. Young est donc bien une œuvre d'imitation.

Mais si l'idée première et beaucoup d'expressions sont empruntées, il n'en faut pas moins tenir compte du fait qu'un poète novice ait osé s'attaquer à un aussi grave sujet. Qu'il n'ait pas

1. The Last Day, Bk I, v. 128; Bk II, v. 200; Bk II, v. 228, et Par. L. Bk XI, v. 491; Bk II, v. 787-89 et Bk I, v. 45.

2. The Last Day, Bk II, v. 49-52.

3. Id., Bk II, v. 99-100.

4. Id., Bk II, v. 21-30. Cf. le passage cité par Johnson dans sa Vie de Dryden.

5. Cf. The Last Day, Bk III, v. 294-95 et Les Pensées (édit. Havet), art. XVII-I et id., Bk II, v. 353-6, avec l'hymne de Ken :

« Awake, my soul, and with the sun
Thy daily stage of duty run, etc. »

été, comme il le souhaitait, à la hauteur de ses contemplations religieuses et qu'il y ait loin de ses trois chants à l'épopée qu'il prenait pour modèle, cela est incontestable. Mais on doit reconnaître la hardiesse d'un talent qui cherche à décrire les terribles splendeurs de ce dernier jour et rendre hommage à une ambition poétique qui ne pouvait tenter une intelligence médiocre. Du reste, si le débutant s'appuie sur l'œuvre de son prédécesseur pour l'ordonnance générale de sa propre description et même pour certains détails, oubliant qu'une précision trop grande ne pouvait que nuire au sublime, comme il eût dû l'apprendre de Milton, il cesse de copier à mesure que son travail avance et fait bientôt preuve d'une inspiration toute personnelle. Son troisième chant ne doit presque rien aux productions antérieures. Young dépeint avec une ardeur d'imagination qui suffit amplement à la tâche le départ définitif des bons et des méchants au pied du tribunal divin et le cri de désespoir du réprouvé que nous avons cité plus haut paraît la création spontanée du poète. Ainsi se révèle sa force véritable. Faible en conception dramatique, dans l'art de faire mouvoir des groupes ou de représenter des caractères vivants, il excelle dans la méditation pure, il sait renouveler par des aperçus inattendus une série de réflexions morales et s'annonce à l'entrée de la carrière comme le poète de la pensée mélancolique.

Même au point de vue psychologique, le Jugement Dernier d'Young forme une étude intéressante. On y retrouve, à côté d'une adulation outrée destinée à servir les projets d'avancement de l'auteur, les éléments d'une philosophie morbide dont il ne pourra plus s'affranchir dans ses meilleurs ouvrages. L'édifice le plus beau ne lui apparaîtra jamais que comme « l'étage supérieur d'une tombe ¹ » et sa muse sombre, il le reconnaît déjà, médite sous le voile de la nuit sur la fragilité de l'existence ici-bas. De jour, il travaille fiévreusement à la réalisation de ses plans ambitieux, il jouit du monde et l'observe, un sourire railleur aux lèvres, il estime et recherche la fortune, les honneurs, la beauté. Le soir une vague inquiétude le reprend, les préoccupa-

1. The Last Day, Bk II, v. 87-88.

tions terrestres s'effacent avec la lumière qui pâlit et l'écrivain, demeuré seul face à face avec son être moral et la nature, contemple les vérités éternelles¹. Son premier poème est plein de cette double contradiction. Hypocrisie, dira-t-on peut-être avec George Eliot, qui oppose habilement la mondanité d'Young à ses aspirations vers les biens de l'au delà. Versatilité humaine, dirions-nous plutôt, changement d'attitude surprenant mais sincère d'une âme trop sensible aux influences venues du dehors. En théorie et quand il peut se ressaisir dans la solitude, le jeune agrégé d'All Souls' voit clairement le néant de ce que poursuivent la plupart des hommes. Dans le courant de la vie d'Oxford, comme Sénèque à Rome, il se laisse entraîner par la société qui l'entoure et préfère rechercher lui aussi les satisfactions matérielles dont il sentira bientôt tout le vide. Un esprit réfléchi et un cœur tendre s'unissent chez lui à un sens pratique très développé sur lequel il se fait illusion et les inconséquences du moraliste se concilient en quelque sorte inconsciemment avec la rigidité des principes due à son éducation religieuse.

Ayant atteint son but, qui était de se faire connaître, Young se détourna momentanément de ce genre de poésie. Il était déjà hanté — son épître à Lord Lansdowne en fait foi — par l'idée du théâtre et son œuvre suivante reçut naturellement un caractère plus dramatique. *La Force de la Religion ou l'Amour Vaincu* expose en deux livres le sort de Lady Jane Grey, condamnée à mort pour usurpation et pour hérésie par sa rivale Marie Tudor. Le sujet n'était pas nouveau. Il avait été traité par John Webster dans sa pièce de Sir Thomas Wyatt, qui nous est parvenue incomplète et que notre auteur a difficilement pu connaître. Mais ce dernier était sans doute entré en relation, grâce à John Philips, avec un ami de son camarade, Edm. Smith, qui travaillait à une tragédie intitulée *Lady Jane Grey* et dont les papiers, après sa mort survenue en juillet 1710, furent remis à Nicholas Rowe². Ces documents, au dire du légataire, ne contenaient que peu de

1. Id., Bk II, v. 361-64.

2. Johnson's *Lives of the Poets*. Voir les remarques de Sam. Johnson lui-même et celles d'Oldisworth dans la vie d'Edm. Smith et de N. Rowe.

notes dont il put faire usage, mais l'idée même d'une scène émouvante empruntée à l'histoire devait frapper un dramaturge novice d'autant plus qu'une pareille matière lui fournirait une occasion propice pour se concilier la faveur de la puissante famille des Cecils. Aussi Young s'empressa-t-il d'en tirer profit et de publier son œuvre en 1714 avant que parut celle de Rowe ¹. La composition, semble-t-il, en fut rapidement poussée, car il parle à sa muse, dès les premiers vers, de descendre des cieux, comme si le Jugement Dernier venait seulement d'être complété et la rédaction hâtive se trahit par d'assez nombreuses négligences. La forme est celle d'un poème narratif en distiques rimés, entremêlé de discours, mais le premier chant se termine, à la façon d'un acte, par une longue comparaison détachée et tout porte à croire qu'il s'agit d'une ébauche précipitée à laquelle le temps seul aurait manqué pour devenir un drame.

Peut-être faut-il attribuer à cet ensemble de circonstances la faiblesse de ce nouvel effort de l'auteur. Il déclare vouloir prouver aux femmes de son temps que « la vertu est la beauté » et comme exemple il prend Lady Jane, la fille du duc de Suffolk, renversée du trône par Marie. Il montre l'héroïne s'attachant à consoler son mari, Lord Guilford Dudley, fils du duc de Northumberland, de leur perte commune en l'assurant que l'amour vaut bien une couronne. En prison elle s'adonne à la prière, dort avec calme à la veille de l'exécution et ne s'évanouit qu'en apprenant la sentence de mort prononcée contre son père et Lord Dudley. Une fois encore les époux cherchent à relever mutuellement leur courage abattu quand survient pour la jeune femme une épreuve infiniment plus douloureuse que les précédentes. Elle sauvera, lui dit-on, la vie à tous les trois si elle consent à se faire catholique. Son mari et le duc de Suffolk lui-même la pressent d'abjurer. Soudain, comme par un coup de théâtre, les portes de la salle s'ouvrent et la mettent en présence du bourreau, la hache en main, et de trois cadavres décapités. Elle se recueille un instant,

1. La pièce de N. Rowe, *Lady Jane Grey*, sa dernière tragédie, fut représentée en 1715; elle ne se maintint pas au théâtre.

embrasse les siens¹ et refuse. Le poète termine en indiquant la pitié trop tardive des persécuteurs pour leur intrépide victime.

La conception d'ensemble, on le voit, est médiocre². Rowe a bien mieux tiré parti du sujet pour son drame en donnant à Lord Dudley un rival à la main de Lady Jane Grey, dans la personne du Comte de Pembroke et en plaçant son élévation au trône et son mariage au troisième acte et au quatrième le retour de fortune qui la fait prisonnière. Dans l'œuvre d'Young les caractères sont faiblement dépeints et manquent de vraisemblance humaine. Lady Jane est l'image abstraite du devoir. C'est par convenance qu'elle s'évanouit et qu'elle soutient son époux par des paroles consolantes, car elle-même est impassible, ne ressentant aucun conflit intérieur entre sa conscience et son affection. Le mari donne le spectacle d'une tendresse exagérée et ses regrets de quitter la vie parce que la mort va mettre fin à son bonheur conjugal sont tant soit peu ridicules. L'auteur vise évidemment à l'émotion et par des moyens maladroits qui devaient lui procurer un échec. Il prodigue les soupirs, les larmes, une syncope et une scène d'exécution capitale pour agir fortement sur le lecteur sans s'apercevoir que les situations ne sauraient produire une impression puissante si les personnages ne sont pas naturels et vivants. La langue du poème ne rachète pas ces fautes redhibitoires. Elle est terne, parfois banale et souvent étrange. Lord Dudley, pénétré d'un « excès de peine et de plaisir, » combinaison singulière, veut reconforter sa femme accablée à la pensée qu'il devra aussi mourir. Il lui demande de n'être pas impitoyable pour elle-même en plaignant les autres et de se rappeler que les générations se succèdent comme les flots de la mer. Pour lui la nouvelle du sort de Lady Jane fut le trait qui épuisa son sang et qui s'enfonça au

1. The Force of Religion, Bk II, v. 252. Le poète donne ce détail en note, comme une indication scénique. Ailleurs encore (Bk II, v. 167) l'on rencontre un vers incomplet de huit syllabes, comme dans une tragédie.

2. C'est de cette œuvre pourtant que Le Tourneur, dans le Discours Préliminaire, en tête de sa traduction d'Young [édit. in-8° en 2 vol., de 1769, Disc. Prélim., p. lxxxiii] dit qu'elle est « le poème où il [Young] me paraît avoir montré le plus de sagesse et de goût... On y trouve les scènes les plus théâtrales et les tableaux les plus pathétiques. Young est sublime dès qu'il peut s'attrister... »

plus profond de son cœur¹. Le reste est à l'avenant, relevé seulement par quelques vers heureux et certains passages où l'on sent comme un ressouvenir de Milton². En résumé c'est une œuvre hâtive où l'auteur novice s'essaie encore à son métier; elle ne mérite pas que l'on s'y attarde³. Il en eut conscience, car il ne voulut pas la faire réimprimer dans son édition définitive.

Bien plus heureuse fut sa tentative suivante d'écrire un poème étudié et préparé à loisir et comportant une haute leçon morale. Nous entendons par là sa Paraphrase d'une Partie du Livre de Job qu'il publia en 1719 et qu'il estimait une de ses meilleures productions⁴. Ce genre d'exercice littéraire était alors en vogue en Angleterre et M^{rs} Anne Wharton entre autres, l'amie du doyen Young, avait mis en vers à la fin du XVII^e siècle les Lamentations de Jérémie. Addison également avait imité certains Psaumes et les essayistes en général insistaient assez souvent sur la beauté de l'Écriture. Quant aux raisons du choix que fit l'auteur de cette portion de l'Ancien Testament et qui le mit en concurrence avec

1. The Force of Religion, Bk II, v. 23-46.

2. Cf. par exemple :

« She sighs and weeps; but so she weeps and sighs
As silent dews descend and vapours rise

[The F. of Rel., Bk I, v. 247-48] avec « Rose like an exhalation » dans Par. L., Bk I, v. 711 et la description de la lumière dans la chambre funèbre tendue de noir dont Young dit :

« It sheds a quivering melancholy gloom
Which only shows the darkness of the room »

[The F. of Rel., Bk II, v. 73-74] avec Par. L., Bk I, v. 62-63 :

...« Yet from those flames
No light; but rather darkness visible. »

Notons enfin un beau vers du poète [The F. of Rel., Bk II, v. 92] :

« And my soul wanders through immortal joys. »

3. Cela n'empêcha pas Young, suivant son habitude, de se faire des emprunts à lui-même. C'est ainsi que le vers : « And all but adoration is your due » [Bk I, v. 16] se retrouve dans sa Satire V, v. 494.

4. Le 9 décembre 1739 il écrivait à l'éditeur Curll : « Vous paraîsez avoir omis dans la collection que vous proposez ce qui, je crois, pourra y revendiquer la première place, je veux dire une traduction d'une partie de Job imprimée par M^r Tonson. »

le versificateur-médecin Blackmore¹, on ne peut guère que les conjecturer. Il semble probable que l'étude de Milton et peut-être aussi la préparation du *Busiris*, représenté en 1719, le disposa à chercher un sujet biblique. On comprend alors qu'il ait été frappé de ce que lui-même appelle « le plus beau chant » qu'il y ait au monde² et que son amour du sublime l'ait amené à préférer dans le Livre de Job le magnifique interrogatoire du patriarche devant l'Eternel. Le travail d'Young se borne en effet à un remaniement, accompagné d'un commentaire, des chapitres XXXVIII à XLII, où il développe certaines descriptions qui le séduisent plus que d'autres et omet ce qu'il ne croit pas pouvoir embellir. Car à cette époque, nous ne devons pas l'oublier, le traducteur s'arrogeait le droit de disposer fort librement d'un ouvrage original et, même dans le cas de la Bible, il regardait comme loisible de modifier ou d'amplifier à son gré le texte reçu, pourvu qu'il n'en changeât pas le sens intime³.

Telle est bien la conception du poète, ainsi qu'il l'explique dans la première note qu'il ajoute à ses vers. Il a fait, dit-il, un abrégé en quelques lignes de ce qui précède et suit le morceau qu'il a voulu rendre afin de présenter au lecteur une idée générale de l'ensemble. De plus il reconnaît « les libertés inusitées » qu'il s'est permises avec l'œuvre hébraïque en supprimant, en transposant, et en développant ce qui lui a paru nécessaire. Young sent si bien l'étendue de ses remaniements qu'il ne propose le mot de paraphrase pour son titre que faute d'une désignation plus exacte. Mais loin de regretter les modifications qu'il a fait subir au plus sublime des drames du monde ancien et à son merveilleux dénouement lyrique, il a presque l'air de s'en féliciter. N'a-t-il pas, en effet, introduit dans ce passage grandiose le

1. Sir R. Blackmore que poursuivirent de leurs railleries les beaux esprits du temps, et entre autres Young et Pope, publia en 1700, une Paraphrase du Livre de Job qui lui valut encore les critiques de Dryden.

2. Voir la première note d'Young ajoutée à sa Paraphrase.

3. Nous en avons pour preuve toutes les Paraphrases du XVIII^e siècle. Que l'on compare avec cette tendance des poètes les scrupules du Puritain Milton que le respect de la Parole Sacrée porte à en admettre des citations textuelles dans ses vers au risque de violer les lois de la métrique anglaise.

tableau de la comète flamboyante, du soleil levant et de la montagne et donné plus d'ampleur à la description du lion et du paon ? C'est dire qu'il traite plutôt la partie qu'il imite du livre de Job comme un canevas sur lequel il répandra les vives couleurs de sa fantaisie que comme un document vénéré dont il voudrait fournir une interprétation fidèle. Sa pensée secrète est de rivaliser d'éclat avec l'auteur inconnu et la seule question étrangère à cette émulation poétique dont il se préoccupe est de prouver aux critiques qu'ils doivent sans doute à Moïse la rédaction primitive de cet ouvrage. D'ailleurs, ainsi que l'a finement remarqué le D^r Doran¹, Young dans ses annotations prend quelque peu le ton du dramaturge ou du directeur de théâtre qui monte une tragédie, s'attribuant la gloire des retouches faites à une pièce déjà ancienne et s'en remettant pour l'appréciation de ses efforts au jugement non du gros public mais des connaisseurs éclairés.

Il faut donc se placer au point de vue du XVIII^e siècle pour peser les mérites de cette paraphrase. Un court préambule de quarante vers résume toute l'histoire passée du patriarche auquel Dieu adresse maintenant lui-même la parole. Vient ensuite une série d'interrogations fidèlement empruntées au texte sacré, deux vers seulement, du reste conformes à l'esprit du passage, étant intercalés d'une façon assez heureuse : « Qui a fait surgir la montagne dont la hauteur sublime projette son ombre dans des pays lointains² ? » L'océan fait l'objet d'une description assez belle mais qui n'égale pas en beauté la description de l'original. Le reste est habilement rendu et les quatre vers consacrés à la comète³ ne semblent pas déplacés dans le contexte. Le lever du soleil est également une innovation du poète mais ne trahit pas une impression bien directe et personnelle. Le discours divin est ici interrompu par une humble réponse de Job, moins symétriquement placée que dans l'original où elle le partage en deux moitiés à peu près de même longueur. C'est la seconde moitié qui

1. Young's Works, ed. 1854, Life of Edw. Young, p. xxix.

2. A Paraphrase of Part of the Book of Job, v. 61-62.

3. Id., v. 133-36.

montre le mieux le talent poétique de notre auteur parce qu'il n'a plus à subir une comparaison désavantageuse avec les images grandioses du début. Il passe en revue en termes appropriés et qui ne restent pas trop inférieurs à ceux de l'Ecriture, les divers êtres de la création animale : les corbeaux qui réclament leur pâture, l'autruche insouciant et sotte, le paon faisant la roue au soleil¹, l'épervier et l'aigle, les petits de la chèvre sauvage qui « s'élancent dans le vaste monde avec la nature pour guide, » le buffle, l'âne sauvage dans sa farouche indépendance, le lion sortant de son repaire, enfin l'hippopotame et le crocodile dont il donne, sous les noms bibliques de behemoth et de leviathan, un tableau plein de vie où il s'efforce d'atteindre à la grandeur du modèle hébraïque. La réponse finale de Job à l'Eternel n'est ajoutée qu'en guise d'épilogue et pour compléter le cadre de la composition.

Il va sans dire que cette paraphrase ne fournit qu'une idée inexacte et imparfaite de ce qu'elle prétend imiter. Young avoue du reste qu'il a « soumis l'ensemble à une méthode plus conforme à notre conception de la régularité. » C'est la Bible ramenée à la norme littéraire de l'époque par un écrivain persuadé que les hommes de jugement reconnaîtront et approuveront la liberté dont il a fait preuve dans son remaniement du texte. Cela suffit évidemment pour déprécier l'œuvre en tant qu'interprétation d'un original. Mais si l'on doit, au point de vue de la critique moderne, passer condamnation sur cette façon, alors en vogue, de traduire ou de trahir les anciens, la tentative n'en est pas moins fort intéressante comme travail indépendant du poète. Celui-ci remonte pour la première fois directement de Milton à la source de l'inspiration miltonienne et son esprit naturellement enclin au sublime s'attache à rendre dans une langue très vivante quelques-unes des pages les plus belles des Ecritures. Le contact a été prolongé, l'étude minutieuse si, comme beaucoup d'indices s'accordent pour le prouver, c'est bien Young qui composa l'article du *Guardian* comparant le livre de Job aux ouvrages grecs et latins pour lui accorder la préférence au point de vue purement

1. Young a réuni les oiseaux qui, dans l'original, se trouvent séparés.

poétique. Quoi qu'il en soit, le génie de l'auteur a profité de cette lutte avec un aussi puissant modèle. Appuyé sur un original plein de grandeur il évite à son tour la trivialité et les fautes de goût qui déparaient ses écrits précédents. Soutenu par lui, il parvient, sinon à l'atteindre toujours, du moins à ne plus retomber aussi bas qu'autrefois, il s'habitue à manier et à exprimer des idées morales avec noblesse.

Ce qui manque encore à son langage c'est la simplicité du poème sacré. Il ne distingue pas la sublimité de la pompe des mots et croit pouvoir embellir l'écrivain hébraïque par des ornements surajoutés. De là ses essais d'amplification signalés plus haut et démontrant qu'il trouve insuffisantes les sobres indications de son texte. De là aussi des images accumulées par lesquelles il cherche à produire l'impression de la force et de la majesté¹ sans s'apercevoir que l'original dans son austérité qui livre un plus large champ à l'imagination du lecteur est infiniment plus saisissant et plus grandiose. Mais s'il ne résiste pas à la tentation de refaire ou de compléter, de jeter quelques fleurs sur un morceau d'éloquence qui n'en a pas besoin, il apprend également à apprécier parfois la vigueur naturelle du style biblique. Sa remarque² qu'« une ressemblance se perd dans une description trop détaillée » et que le poète du livre de Job se contente de marquer les traits distinctifs d'un être quelconque pour passer rapidement à l'esquisse suivante, montre qu'il apprend à connaître dans une certaine mesure une méthode de composition toute différente du développement régulier et logique, mais froid et inanimé, qui prévalait à son époque. Ses vers mêmes en sont devenus plus énergiques, ils perdent l'habitude d'accoler toujours une épithète harmonieuse mais banale à un nom pour se former plutôt de verbes et de substantifs et passer en quelque sorte du récit conventionnel à l'action. Le ton de la paraphrase est une preuve que cette leçon de rhétorique commence à agir sur l'imitateur, bien qu'il ait quelque peine à l'admettre et qu'elle ne soit pas toujours comprise.

1. Voir par exemple aux vers 186-90, où Young ajoute des images mal choisies au passage qu'il imite.

2. Voir la note d'Young sur le vers 195.

Au reste la vivacité des expressions et la succession rapide de traits pittoresques et caractéristiques qui se rencontrent dans la copie lui donnent en grande partie sa valeur. Ce n'est pas que l'écrivain sente toute la beauté de la nature. Il lui manque pour cela une certaine familiarité avec ses aspects sauvages, ses tableaux majestueux ou effrayants que J. Thomson rapportera des torrents, des lacs et des hautes terres d'Ecosse. On s'en aperçoit à l'effet de montagne que le poète se vante d'avoir introduit dans son œuvre. Cet effet est simplement celui de l'ombre immense projetée sur le pays d'alentour, mais on n'y retrouve ni une sensation vécue ni un contact direct avec l'objet de la description. Il s'agit plutôt d'une réminiscence de Virgile et d'une image classique d'emprunt. Mais il en est autrement de croquis moins importants et dont Young a mieux saisi le charme dans l'original. Serrant alors de plus près son modèle il s'élève avec lui dans la région du sublime et produit quelques-unes de ses plus belles pages. Voici l'hippopotame apparaissant sur les bords du Nil : « Cet habitant des eaux lève son large pied et vient à terre pour manger. Le sol s'enfonce sous ses pas, tandis qu'il s'avance à la recherche d'herbes¹ et se mêle au troupeau. Vois comme ses reins sont fortement armés d'une cuirasse à toute épreuve et garantis de toutes parts contre les blessures... D'une haute et vaste charpente, ses os sont plus fermes que des barreaux d'acier; ses côtes sont de bronze, son allure est imposante et ses mâchoires formidables dictent sa loi à l'immense forêt ainsi qu'à la montagne. Les montagnes lui fournissent sa nourriture, là les bêtes admirent le puissant étranger et s'écartent pleines de terreur. Elles contemplent enfin de plus près sa grandeur, paissent à son ombre et obéissent à son regard. Les marais et les étangs forment sa fraîche retraite, son abri contre la brûlante chaleur au milieu du jour. Il fait sa vaste couche de leur lit de roseaux et des bosquets de saules lui cèdent tout leur ombrage². » Malgré l'hyperbole orientale qui termine ce morceau et que l'auteur exagère

1. Nous lisons « herbs » ici avec la dernière édition publiée du vivant de l'auteur en 1762.

2. A Paraphrase on Part of the Book of Job, v. 299-318.

encore en montrant l'animal mettant un fleuve à sec pour boire, cette description témoigne d'un réel talent poétique.

Quand le tableau qu'il présente est tel qu'il a pu l'étudier lui-même dans les détails, Young n'est pas moins heureux dans ses traits. Le coursier belliqueux revit dans la page suivante : « Regarde le cheval de bataille ! as-tu revêtu de la foudre son poitrail robuste qui se gonfle ? Aucun sentiment de crainte n'abat son âme intrépide. L'aspect de ses naseaux fumants est terrible. Il prend un plaisir hautain à frapper du sabot le sol de la vallée et triomphe dans la plénitude de sa puissance. Il se dresse et de loin renifle le combat, il brûle de se jeter dans la tourmente de la guerre, il dédaigne la mort, jette son écume à l'entour et dans sa colère furieuse il fait trembler la terre. Comme son cœur ferme se gonfle et se porte en avant vers l'épée sortie du fourreau, vers la lance brandie, pendant que son regard fixé se heurte au bouclier étincelant, le contemple et renvoie l'éclair du champ clos ! Il perd le sentiment de la douleur dans une fierté généreuse et ne sent pas le trait qui vibre dans son flanc. Il hennit au son terrible du clairon perçant jusqu'au moment de mourir, et quand il pousse un gémissement, c'est pour la dernière fois¹. » Ici l'observation personnelle s'allie au désir d'égaliser la beauté du poème oriental et produit un morceau de bravoure marqué

1. A Paraphrase on Part of the Book of Job, v. 259-76 :

« Survey the warlike horse : didst thou invest
With thunder his robust distended chest?
No sense of fear his dauntless soul allays;
'Tis dreadful to behold his nostrils blaze;
To paw the vale he proudly takes delight,
And triumphs in the fulness of his might.
High-raised he snuffs the battle from afar,
And burns to plunge amid the raging war;
And mocks at death, and throws his foam around.
And in a storm of fury shakes the ground.
How does his firm, his rising heart advance
Full on the brandish'd sword, and shaken lance;
While his fix'd eye-balls meet the dazzling shield,
Gaze, and return the lightning of the field!
He sinks the sense of pain in generous pride,
Nor feels the shaft that trembles in his side;
But neighs to the shrill trumpet's dreadful blast
Till death; and when he groans, he groans his last. »

sans doute de l’empreinte de l’école néo-classique anglaise, mais qui du moins se laisse comparer sans désavantage à ce que le premier quart du XVIII^e siècle avait donné de meilleur.

Le succès de la paraphrase fut d’ailleurs assez considérable puisqu’il en parut une nouvelle édition dès la première année. La critique littéraire s’en émut et l’on a même conservé la trace des impressions éprouvées par l’un de ses représentants les plus connus à cette époque, Aaron Hill, plus tard l’un des familiers du poète¹. Celui-ci reproche surtout à Young d’employer des gradations décroissantes telles que : « Qu’y a-t-il maintenant que des morts, la pauvreté et l’injustice » ou encore « Quels mondes as-tu créés, quels êtres as-tu façonnés, quels insectes as-tu protégés² ? » Il relève des images trop faibles comme celle de rênes qui dirigent le cours des astres³ ou celle du vers 171 : « Ce bras peut-il se mesurer avec un bras divin » et l’absurdité de la conception d’un homme se cachant derrière le bouclier de sa propre main⁴. Mais ces réserves faites, il met une marque d’approbation aux passages les plus heureux selon lui, comprenant l’allusion au portail de l’enfer, à la vaine existence de l’homme, à l’indépendance des petits de la chèvre sauvage ou aux lionceaux dans leur caverne⁵. Ses annotations indiquent ainsi qu’il a saisi le véritable intérêt de cette nouvelle composition de notre auteur, à savoir le progrès sensible de la forme et

1. Les annotations d’A. Hill se trouvent sur un exemplaire de la Paraphrase à Oxford. Voir Bodleian Library, 4^o Rawl., 199. A Paraphrase on Part of the Book of Job, by E. Young LLB., Fellow of All Souls’ Coll. Oxon. the 2nd edition. Printed for J. Tonson, etc., 1719 [With the Mss. observations of Aaron Hill Esq.].

2. A Paraphrase, etc., v. 7 et 189-90 :

« What now but deaths, and poverty and wrong, »

Et : « What worlds hast thou produced, what creatures fram’d,
What insects cherished ? »

3. Id., v. 137-40.

4. Id., v. 185-86 :

« ... And mayst undaunted stand
Behind the buckler of thine own right hand. »

Il note encore un médiocre jeu de mots, peut-être inconscient, au vers 218, entre « lives » et « leaves. »

5. Id., v. 78-80, 187-88, 237-38, 287-88.

parfois même la perfection du style. Young a fait un effort notable pour dérober à son modèle le secret de l'énergie de la phrase et de la hardiesse des images et jusqu'à un certain point il y a réussi. Ses vers ont gagné en précision et en noblesse, ils contiennent des tournures pittoresques et une originalité d'expression toute nouvelle¹. Son imagination s'est enrichie au contact de la poésie hébraïque et l'instrument même s'est perfectionné qui devra servir plus tard au chantre des Nuits.

De cette œuvre, importante surtout pour le développement poétique de l'écrivain, nous passerons à un discours en prose, curieux sans doute pour la forme et le style, mais plus intéressant encore au point de vue des idées qu'il renferme. Il s'agit de la *Justification de la Providence ou Appréciation Véridique de la Vie Humaine*, publiée en 1728. C'était, d'après le sous-titre, un sermon prêché à l'église St George près de Hanover Square à Londres, peu après la mort du feu roi, c'est-à-dire dans la seconde moitié de l'année 1727². Ce sermon dut être considérablement augmenté avant de paraître en volume, car il dépasse de beaucoup les dimensions d'une prédication ordinaire et n'aurait guère pu être prononcé en une seule fois. A ce travail ainsi agrandi, Young ajouta une dédicace à sa protectrice, la nouvelle reine Caroline, où il prétend exposer son plan et ses intentions comme auteur. A en croire ce premier document, qui semble du reste se rapporter à un ouvrage plus étendu et complété probablement par la suite annoncée dès le premier jour³ mais qui ne parut jamais, l'écrivain entreprend de dissiper la fausse opinion si répandue sur les décrets de la Providence, à savoir « que le monde est naturellement ou par décision divine un monde de tristesse... et

1. Les successeurs du poète s'en rendirent compte. Les vers 55-56 de la célèbre *Élégie* de Gray semblent une réminiscence des vers 109-10 de la *Paraphrase* et le vers 296 sur l'impression produite par la vue des traces du lion, a peut-être suggéré à Wm. Collins l'un de ses plus beaux épisodes.

2. Young fut, dès 1728, de service à Londres au mois de juin, comme chapelain du roi.

3. La première édition du discours, publiée en 1728, et conservée à la Bibl. Bodléienne d'Oxford porte, en effet, sur le titre, ces mots : « Discourse I. »

que s'y trouver, c'est inévitablement être misérable. » Au contraire Dieu nous ordonne et nous fournit les moyens d'être heureux, et beaucoup plus que nous ne le sommes, autrement dit, que nous ne voulons l'être. Trop de penseurs ont déprécié la vie actuelle, soit d'une façon générale, soit en la visant spécialement et sans faire connaître les causes de nos infortunes, leurs remèdes et même leur utilité. Ils ternissent par là la gloire du Maître suprême et blâment en quelque sorte le « Roi du temps et de l'éternité. » Puisque la mort du souverain a tourné les méditations d'Young vers ce sujet, il le recommande particulièrement au gracieux patronage de la reine. La dédicace en tout cas annonce ainsi clairement un système philosophique aux conclusions optimistes.

La préface qui suit est moins explicite. Elle pose d'abord en fait que les passions sont un des sujets favoris de l'homme et en indique plusieurs raisons. Les érudits d'ailleurs regrettent sur ce point la perte d'un traité par un ancien illustre¹ et souhaitent un travail sur la question. Aussi l'écrivain, sachant que la théologie n'a pas grand attrait pour le public, a-t-il surtout insisté sur le côté psychologique des passions en établissant avec soin les différences entre leurs diverses formes. Parmi les modernes il se reconnaît un prédécesseur qu'il ne nomme pas, Descartes, dont la mort fit pleurer la reine Christine de Suède, mais il n'approuve pas ses tendances générales dans cette étude, c'est-à-dire probablement l'origine corporelle et presque matérielle qu'il assigne aux passions. Il n'a donc pu profiter de son ouvrage que par l'exemple d'assiduité et de jugement que le philosophe français lui donnait. Au reste, tandis que celui-ci les a examinées jusque dans leurs multiples ramifications, Young n'a encore en vue que les passions primordiales observées sur le vif et non d'après des livres. Il est désolé de plusieurs de ses constatations qu'il souhaiterait fausses, mais qui demeurent vraies bien que profondément tristes. En terminant il s'excuse de la longueur, pourtant inévitable, de son

1. Il ne s'agit probablement pas d'Aristote parmi les ouvrages duquel il n'est pas certain qu'il ait existé un *Περί Παθών*. Mais Zénon et Chrysippe avaient écrit sous ce titre des traités perdus dont Diogène de Laërce [VII, 110, 19] et Stobée [Eclog., II, p. 116, 69], citent des extraits.

discours, où il a cherché à combler une des lacunes de la littérature contemporaine. Ainsi la préface est d'un ton moins confiant que l'adresse à la reine Caroline. L'auteur ne se sent plus si fortement disposé à maintenir la possibilité et presque la nécessité du bonheur ici-bas et laisse déjà percer le pessimisme qui domine dans son travail.

Voyons si celui-ci, dans son ensemble, répond à la conception de l'avant-propos et de la dédicace. Le début en est tout théologique. Prenant pour texte le verset de saint Paul [Epître aux Colossiens, III, 2] « Affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre, » Young établit que l'homme converti doit mourir au péché et ressusciter à la perfection de la vie chrétienne, c'est-à-dire pratiquer désormais ce devoir de penser aux choses d'en haut, de les apprécier et de les aimer. Il part de cette nécessité où nous sommes de juger pour examiner à son tour la société et nous faire connaître ses conclusions. Chaque classe, remarque-t-il, a ses désavantages et ses défauts, chaque état a ses peines et ses difficultés. Les passions dont Dieu doit être le centre ne produisent que douleur et dégoût lorsqu'elles s'attachent à des objets terrestres et les plus grands dons du ciel font alors notre misère¹. De plus chaque âge a ses inconvénients qui lui gâtent son plaisir et le malheur accompagne également le matin et le soir de la vie. Nous attendons toujours le bonheur, mais nous ne sommes pas heureux. Quelque but que nous assignions à nos efforts, nous souffrons en le manquant, nous nous trouvons déçus en l'atteignant ou bien la pleine satisfaction que nous goûtons accroît pour nous les terreurs de la mort. Les relations sociales sont une source de maux. Notre constitution corporelle, notre caractère, donnent toujours quelque prise sur nous à l'infortune. Céder à son humeur, c'est s'imposer un maître, lui résister, c'est fomenter en soi la rébellion.

Il s'agit donc de connaître et de comprendre ses passions. Young prétend les étudier avec méthode pour la première fois, quant à leur influence sur les douleurs de l'existence humaine. Voici d'abord les mauvaises : la colère, alliée à la haine, au dégoût

1. Cf. l'aphorisme bien connu « corruptio optimi pessima » de l'école platonicienne.

et au mépris qui constitue un plaisir dangereux, l'amour en tant que simple désir de l'agréable, réunissant en soi les autres passions et pour qui la jouissance dure peu tandis que le désappointement est terrible, la crainte qui pressent le malheur sans même atteindre son but qui serait de le prévenir, la fausse honte, défaut anti-social, avec le mensonge qui lui sert de voile et l'envie, source suprême de peine et d'ignominie, qui seule recherche le mal d'autrui sans avoir en vue son propre avantage. Mais les bonnes passions aussi ont un côté sombre, sujet, dit l'auteur, que la philosophie n'a pas encore abordé. La compassion s'attachant surtout aux personnes dont la condition se rapproche le plus de la nôtre appréhende le sort de ceux qu'elle plaint. L'indignation est le fait d'un esprit généreux, mais, comme Caton d'Utique, l'on en meurt. L'émulation implique la douleur et passe pour de l'envie. L'espoir s'impatiente et la joie trop exaltée fait souffrir. Aussi a-t-on souvent placé le souverain bien dans la sérénité, erreur manifeste, puisqu'alors le repos de l'âme serait son anéantissement. Les passions sont des besoins spirituels, de même que les appétits sont les passions du corps, et elles sont douloureuses. Il faut savoir s'en servir et les tourner contre elles-mêmes.

D'ailleurs, ajoute Young, l'humanité reste surtout sujette à la volupté, à l'ambition, à l'avarice et à la vanité¹. Or ces passions vont à l'encontre du but qu'elles se proposent. Le voluptueux souffre, soit parce qu'il est déçu, soit parce qu'il s'affaiblit; il ne connaît pas les plaisirs véritables, ceux de la raison. L'ambitieux est sans cesse mécontent de l'heure présente et court à sa ruine, ainsi que le montre l'Écriture dans la chute de l'orgueilleuse Babylone². Au lieu de régner il devient l'esclave d'autrui pour arriver plus haut. L'avare confond un moyen, l'argent, avec son but, la jouissance. Le vaniteux dépend, quant à son bonheur, de l'estime du prochain; en d'autres termes, il le goûte rarement et se trouve le plus exposé à la fortune contraire. Il est donc vrai que les passions n'atteignent pas leurs fins et c'est là le châtement

1. On voit que la vanité ou l'amour de la renommée n'est plus pour lui la passion universelle.

2. Ici, Young imite de longs passages bibliques; il supprima plus tard ces développements dans l'édition de 1762.

de Dieu. Nos douleurs en effet proviennent de nos désirs et nullement de nos besoins¹, le bonheur dépendant de nos sentiments et non du monde extérieur. Ainsi les mortels ne diffèrent entre eux que par des degrés d'infortune. Chez tous l'âme et le corps sont en hostilité perpétuelle, le chagrin constitue la racine profonde de la vie, la joie sa fleur seulement. Les biens matériels ne plaisent que de loin, la plupart des professions doivent leur origine à la misère universelle et ne parviennent souvent pas à en exempter celui qui les exerce. L'histoire confirme ces conclusions par ses pages remplies de tristesse et de sang. L'amitié même sur laquelle nous comptons nous trompe ou nous est ravie par la mort qui brise également les plus tendres liens de famille. Enfin partout abonde l'affliction dont nous sommes ou les spectateurs ou les victimes.

L'écrivain termine par un résumé rapide des ombres de l'existence. Le plaisir naît et s'achève dans la crainte et la douleur, les véritables maux sont fréquents, les maux imaginaires perpétuels. Alors que la nature ne met en notre pouvoir que l'heure présente, personne ne s'en contente pour être heureux. Pour éprouver une satisfaction réelle il faudrait ou posséder ou mépriser le monde, deux choses également difficiles. Le joueur honnête et inexpérimenté a d'avance perdu la partie. L'avenir nous sourit mais nous leurre et l'Ecclésiaste est celui qui a le mieux vu la vérité. En somme « la nature verse sans cesse ses enfants à vastes flots du temps dans l'éternité, et les survivants prennent le mal et refusent le bien pour s'en trouver plus abattus, non pas plus sages. Nous naissons avec douleur et nous sommes stupéfaits de mourir. La vie est asservie à la misère, et pourtant, fait déplorable et des plus étranges, le roi des épouvantements, c'est la mort². » Le bonheur n'est qu'un vain mot auquel se plaisent à croire jusqu'aux sages et aux vieillards, mais la déception sur un point de cette importance constitue le comble de l'infortune. Il n'y a qu'un plaisir durable, le devoir, et que de

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854. A Vindication of Providence, vol. II, p. 365.

2. Id., p. 376.

personnes s'ingénient à en faire une peine. Si la suite du discours doit atténuer considérablement ces sombres constatations, c'est ici une peinture exacte et non exagérée de l'état actuel et voulu par eux des hommes pris dans leur ensemble.

Telle est l'analyse rapide de cette œuvre si curieuse d'Young qui, par le style, se rattache directement à la Paraphrase d'une Partie du Livre de Job et qui jette une vive lumière sur sa philosophie à cette époque. Elle continue, sous le rapport de la forme, la série de ses emprunts à la Bible et décèle l'influence de l'Ancien Testament. Il y a même un centon de passages prophétiques¹ inspirés des écrits d'Esaië, de Jérémie, d'Ezéchiel et de l'Apocalypse à propos du châtement de Babylone, qui trahit une étude attentive de la littérature sacrée. Mais ce n'est pas seulement dans un fragment, plus tard supprimé, que se retrouve cette empreinte particulière². La langue même du discours tout entier en porte la trace. On y remarque en effet une sorte de prose rythmée, reproduction presque inconsciente de ce parallélisme hébraïque qui répète ou développe l'idée d'une clause de la phrase dans la suivante. Voici par exemple la description du vaniteux qui permettra, grâce à son amplification savante, de se rendre compte du procédé : « Quelle vaste dépense il fait pour acheter des spectateurs ! car à quelle autre fin servent son magnifique costume et son train superbe, ses grands parcs, ses palais, ses rivières et ses cascades ? Quelle dépense et quelle inutilité ! Les sens sont trop bornés, ils manquent d'ampleur pour les comprendre ; moins d'objets les satisferaient davantage. L'intelligence les condamne ; seule une imagination puérile les approuve, et alors même, un moment seulement. Que sont ces parades pompeuses sinon des jouets plus grands dont les sens s'amuse un instant pour s'en lasser ensuite ? Que sont-elles sinon d'immenses monuments d'erreur, des sujets de conversations générales, une

1. Young's Complete Works, op. cit., vol. II, p. 358, reproduit en partie le chapitre 27 d'Ezéchiel. Young eut le bon goût de biffer ces digressions lyriques qui se rattachaient par un lien très faible à son sujet.

2. Toutefois, d'après une note de l'auteur à la page 362, les pages 357-62 ont été écrites comme spécimens d'un genre nouveau et pour montrer à quel point le génie et l'éloquence du livre de Job, des Psaumes et des Prophètes sont supérieurs à ceux des écrivains profanes.

taxe formidable payée pour la rumeur publique? car, en vérité, on ne saurait l'appeler de la renommée¹. » Ne reconnaît-on pas ici la période à double ou triple chaîne où la pensée se répercute, comme un écho, de proposition en proposition ou se précise par la définition de son contraire? La série d'interrogations est un artifice analogue, comme dans le paragraphe suivant sur la mort de George I^{er} avec la réponse en guise de refrain : « Qui donc es-tu qui places tes affections sur les choses terrestres? Es-tu plus grand que le défunt? Te vantes-tu de ta naissance? Le souverain le plus noblement apparenté n'est plus. Te vantes-tu de tes richesses? Le roi de la Grande-Bretagne n'est plus. Te vantes-tu de ton pouvoir? Le maître des mers, l'arbitre de l'Europe n'est plus². » Des expressions toutes faites tirées de l'Ecriture entrent dans la trame de ce sermon³. Enfin l'accumulation des substantifs, l'habile balancement des membres de la phrase, les mots eux-mêmes, par leur combinaison ou leur longueur croissante, produisent une harmonie subtile qui rappelle les majestueuses sonorités du vers blanc varié par les coupes miltoniennes et assoupli par l'enjambement. Ce style, absent de la dédicace anglaise aux dames de la famille Codrington, en 1716, ainsi que des dédicaces des tragédies de notre auteur, se rencontre maintenant dans tous ses ouvrages en prose, tant dans l'Apologie pour les Princes de 1729 que dans son *Centaure non Fabuleux* et ses *Conjectures sur la Composition Originale*. Bien qu'il dépare encore son travail en numérotant les divisions de son sujet par un reste des habitudes de la prédication anglaise, Young a trouvé dans l'imitation des prophètes le secret d'une prose ample et mélodieuse.

Mais la méthode de ses investigations n'est pas moins intéressante ici que la forme. Il procède sous ce rapport, ainsi que tous

1. Young's Complete Works, op. cit., vol. II, p. 366.

2. Id., vol. II, p. 368.

3. Cf. p. ex., id., vol. II, p. 339 : « Human life has then its morning and evening ; but *the evening and morning are one day* » avec la Genèse ch. I, v. 5, et le mot de Nathan à David : « Thou art the man ! » (p. 370) ainsi qu'une citation du livre des Proverbes (ch. XVII, v. 22) : « A merry heart doeth good like a medecine » à la page 349.

les grands penseurs du XVIII^e siècle, de Bacon¹ et de Descartes. Quoiqu'il ne fournisse que ses résultats, ceux-ci sont dus non à des études livresques, nous dit la préface, mais à des observations directes et d'après nature. Il applique ainsi, en matière de recherches morales les règles de l'induction, partant des faits d'expérience pour aboutir à la loi générale qui s'en dégage. De même, suivant les principes cartésiens, il rapporte tout à la raison comme à notre faculté maîtresse. C'est elle qui doit toujours l'emporter et il blâme expressément ceux qui, en dépit d'elle, passent leur vie soumis aux plaisirs des sens et des appétits comme ils ont déjà passé sans elle leurs premières années². Pour Young aussi « l'ignorance est cause d'erreur » et « d'autre part, la connaissance donne un jugement droit³. » Il va jusqu'à rabaisser les sens et l'imagination en disant que dans la poursuite du bonheur « l'erreur fondamentale consiste en ce que nos peines et nos plaisirs proviennent tous des sens ou de l'imagination et non de la raison⁴. » L'essentiel est de juger sainement des choses spirituelles et de « leur accorder, après une mûre et raisonnable délibération, la préférence qu'elles méritent si bien⁵. » Par là il relève entièrement du philosophe français qui reconnaîtrait, lui aussi, que « la fin de la sagesse, c'est de nous amener au plaisir⁶ » entendu au sens intellectuel de ce mot. Il s'éloigne seulement de Descartes pour se rapprocher d'Aristote, dont la doctrine régnait toujours à Oxford, dans sa définition de la vertu qui « consiste en une moyenne⁷ » et auprès de laquelle réside le

1. Voir Young's Complete Works, 1854, vol. II, p. 350 ou il appelle Bacon (sans toutefois le nommer) « notre plus grand philosophe anglais » et fait allusion au début de son Essai ix.

2. Id., vol. II, p. 329. Il est vrai qu'à la page 341 il remarque que « la raison nous rend mécontents de presque tout ce qui nous entoure. »

3. Id., p. 333. A la page 332 il déclare que la pensée accueille tout ce qui est agréable, mais que le jugement repousse les objets qui détruiraient les plaisirs les plus nobles et à la page 347, que toutes les passions trahissent la raison.

4. Id., p. 365-66.

5. Id., p. 332.

6. Id., p. 333.

7. Id., p. 337. C'est aussi l'opinion de Pope, d'après Spence's Anecdotes (op. cit., p. 164) où il dit : « When we speak against one capital vice, we ought to speak against its opposite, a middle betwixt both is the point of virtue. »

bonheur, mais, en ce qui touche aux grandes lignes de son système, notre auteur se rattache bien à son siècle.

Cependant tout en usant des mêmes méthodes et en partant du même point que l'auteur du *Traité des Passions de l'âme*, il aboutit à des conclusions sensiblement différentes. Cela tient surtout à sa façon de concevoir les passions. Sous ce nom Descartes désigne des émotions de l'âme causées, entretenues et fortifiées par quelque mouvement des esprits animaux. Elles ont pour lui une origine purement corporelle et forment une manifestation de la matière que l'esprit doit combattre et assujettir afin d'arriver à la possession d'une volonté forte, éclairée par la raison. Leurs deux formes primitives sont le désir qui devient amour ou haine suivant qu'il est positif ou négatif et l'admiration ou l'étonnement qui donne naissance à l'estime et au mépris. Young, au début de son étude se rencontre avec son prédécesseur. Il déclare également que « l'objet présente la matière, tandis que la pensée donne sa forme à la passion ¹. » Lui aussi juge les passions utiles parce qu'elles servent de stimulant à l'âme et il ajoute que Dieu les a créées pour en être lui-même l'objet et que faute de viser à ce but elles s'achèvent dans la douleur. Mais ici cesse la ressemblance. L'auteur anglais regarde les passions comme « la partie active de l'âme ², » sans toutefois les définir rigoureusement, en sorte qu'il en arrive à décrire les principales sans se préoccuper de leur origine. Seulement il est si loin de leur attribuer une provenance toute matérielle qu'il insiste sur leur aspect spirituel, appelant par exemple la colère la fille du chagrin et la mère de la vengeance et lui assignant pour cause principale le manque de respect ³. Ou bien il explique l'une par les autres, comme quand il dit que « la honte est une repentance ou quelque chose qui lui ressemble beaucoup ⁴ » ou quand il prétend que l'amour (c'est-à-dire le désir de l'agréable) est la honte de ne pas jouir de la chose aimée, la crainte de ne pas devoir et la colère de ne pas pouvoir en jouir, ainsi que l'envie ou la haine à l'égard

1. Young's Complete Works, op. cit., vol. II, p. 329.

2. Id., p. 344.

3. Id., p. 345.

4. Id., p. 348.

de ceux qui le pourraient¹. Ce sont là autant d'indices d'un système psychologique moins dépendant de la physiologie et du monde extérieur que le système de Descartes, mais en même temps d'une analyse confuse dont ne se serait pas contenté le philosophe pour qui la clarté des idées était l'un des signes d'un raisonnement juste.

D'ailleurs si l'analyse d'Young pèche par le manque de précision, elle rachète ce défaut par la finesse de l'observation et par l'énergie du style dont nous avons précédemment parlé. Il décrit fort bien, sinon les débuts, du moins les phases subséquentes d'une passion et les phénomènes accessoires qui l'accompagnent. Sa revue des conditions humaines et des âges frappe aussi par la multitude des détails caractéristiques que l'antithèse, son procédé ordinaire, fait habilement ressortir. Il doit beaucoup ici aux Essais de Bacon où le même artifice de composition est mis au service d'idées analogues et cela bien qu'il n'ait pas repris les développements connus de l'essayiste sur la colère ou l'amour ou l'envie. Ce qu'il emprunte surtout à son devancier c'est l'accumulation de propositions courtes et incisives, son art d'éclairer une question en présentant ensemble des vérités contraires ou complémentaires. Enfin certaines appréciations rappellent le philosophe du XVII^e siècle et notamment ce tableau peu flatté de la vieillesse : « Elle est infectée de soupçons, de précautions excessives, de manque d'affection, de pusillanimité, de plaintes, d'illibéralité, d'immodestie, de loquacité, d'absence de compassion, de solides haines, d'esprit morose, d'un amour exagéré de soi, d'avarice extrême et de mauvaises humeurs. Un vieillard est soupçonneux en raison de son expérience, car connaître l'humanité et s'en méfier vont ensemble². » Le ton du morceau et la méthode d'exposition par une série de petites remarques sont éminemment baconiens et montrent à quel point Young a su profiter de son modèle.

4. Young's Complete Works, op. cit., vol. II, p. 346.

1. Id., p. 337. Cf. Bacon's Works, édit. Ellis and Spedding, vol. V, p. 320 :... « old age is somewhat hardened... an old man has become pitiless and callous... in old age piety cools through the lukewarmness of charity and long intercourse with evil, together with the difficulty of believing,... old age is covetous, wise for itself and self-seeking,... diffident and distrustful. »

Mais ce qui ne se ressent guère de la philosophie antérieure, c'est la conclusion à laquelle l'écrivain s'est arrêté et qui, même chez lui, d'après son plan primitif, ne devait pas être la conclusion dernière. Née presque à son insu et en quelque sorte comme le contre-coup involontaire de ses désenchantements et de ses tristesses, elle répond à l'impression secrète des hommes de sa génération et prêche ouvertement le pessimisme universel. « Chacun voit ou endure l'affliction ; il reedit sans cesse de tristes récits sur le prochain jusqu'à ce qu'il devienne à son tour le sujet du récit, conte d'un jour, entièrement oublié ensuite : *Il vécut et mourut* forme l'épithèque de la majeure partie des humains. Celui qui a atteint l'âge mûr est un seul entre mille ; ses parents et ses amis gisent morts autour de lui, la moitié de ses propos se rapporte à la tombe. Que sont devenus les êtres gais, jeunes, beaux, braves, instruits, sages et bons qui faisaient sa richesse, que sont-ils devenus ? Une larme, un soupir me répondent. Ici-bas la jeunesse peine pour acquérir et la vieillesse pour abandonner sa fortune... La douleur est plus souvent absorbée dans une douleur nouvelle que guérie par un plaisir qui survient. Les maux réels sont fréquents, les maux imaginaires perpétuels et le plus heureux sait gré à la misère d'autrui de lui rappeler qu'il n'est pas lui-même le plus misérable. Ici-bas d'aucuns, en petit nombre, diront peut-être : *J'étais heureux*, la plupart disent : *Je le serai*, personne ne dit : *Je le suis*, or, si personne n'est heureux au moment présent, c'est une preuve évidente que le bonheur nous fait défaut à tous ¹. » La mélancolie s'était déjà montrée dans les poèmes d'Young et jusque dans ses Satires, mais elle apparaît maintenant chez lui pour la première fois sous forme de système.

Que faut-il penser de cette doctrine qui surgit ainsi inopinément dans l'Appréciation Véridique de la Vie Humaine ? Elle fait contraste en tout cas avec les théories précédentes. L'influence de Descartes qui prévalait alors en Europe, et qui du reste se trahit aussi chez Young, présentait plutôt des tendances optimistes. Dans le domaine de la spéculation pure, elle portait à la fierté intellectuelle, préconisait les idées claires et sereines et

1. Young's Complete Works, vol. II, p. 373-74.

voyait comme une diminution de sa souffrance dans le fait de se regarder souffrir¹. En littérature, elle écartait de parti pris les sujets pénibles, rendait la tragédie aussi peu troublante que possible en y introduisant des intrigues amoureuses et en proscrivant de la scène les spectacles sanglants pour substituer une agréable inquiétude à la terreur et à la pitié antiques. Hors de France, le cartésianisme produisait des effets analogues, du moins chez ses disciples avérés. Leibnitz, en Allemagne, défendait son hypothèse de l'harmonie préétablie et aboutissait à la fameuse déclaration que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. John Locke, quoique l'adversaire des idées innées de Descartes, est assez fortement influencé par ses principes pour partager sa bonne opinion² de l'état actuel des choses et l'école néo-classique anglaise reflète cette impression dans sa poésie calme et régulière mais d'où l'émotion est presque toujours absente. Young, bien que disciple de Dryden, avait déjà innové, au point de vue littéraire, par son Jugement Dernier et sa Force de la Religion, qui témoignent de la recherche du pathétique. Dans le discours qui nous occupe il renonce définitivement à l'impassibilité des doctrines cartésiennes.

Au reste, si l'on étudie de plus près ses opinions, l'on s'aperçoit bientôt que son pessimisme tout pratique s'affirme moins fortement dans le domaine de la théorie. Comme Wollaston³, il semble peindre le monde en noir pour faire ressortir d'autant mieux les desseins bienfaisants de la Providence, mais s'être arrêté, pour des raisons personnelles, à la première partie de son programme. C'est ce qui se voit à ses indications formelles dans la dédicace et la préface de son discours et à son aveu qu'« un nombre infini d'hommes ont déjà en mains les moyens suffisants pour être heureux, » ainsi qu'à la promesse faite au cours de

1. Voir Essai sur l'Esthétique de Descartes, par M. E. Krantz — Paris, Germain Ballière, 1882, p. 255, etc.

2. Ajoutons que Locke devint, sans le vouloir, le père de l'école déiste anglaise dont tous les représentants, à partir de Shaftesbury, acceptèrent l'optimisme cartésien et que leurs adversaires tels que Swift, Butler et Young devinrent en quelque sorte pessimistes par réaction.

3. Voir History of English Thought in the 18th century, by L. Stephen — London, Smith, Elder and Co 1881, Ch. III, 40-41.

l'ouvrage qu'il nous montrera à quoi nous devons viser¹. Au point de vue purement spéculatif il paraît se rattacher aux principes de Joseph Butler, dont il avait pu suivre les célèbres sermons sur la conscience entre 1718 et 1726 et reconnaît, comme il le dit lui-même, « un seul plaisir solide dans la vie, et c'est le devoir². » Mais, comme Butler aussi, il a la plus triste idée de l'humanité dans son ensemble et croit qu'elle fait fausse route de plein gré, préférant le mirage à la réalité et se refusant à prendre le bonheur que Dieu lui présente. C'est ce désespoir au sujet de la nature humaine corrompue qui s'exprime dans le long sermon dont Young comptait faire une apologie de la Providence et il s'y ajoute un profond sentiment du caractère passager et fragile des biens terrestres. Car tout en maintenant l'au delà bienheureux comme le but de nos efforts, l'auteur s'attache à démontrer qu'en ce monde tout nous manque. Il critique non seulement les passions devenues mauvaises mais encore celles qui sont vraiment bonnes et dont il montre le côté défectueux, il attaque toutes les relations sociales dont il nie jusqu'aux joies les plus pures en raison des accidents, nullement certains, qui pourraient y mettre fin. Par là le pessimisme apparaît chez lui, du moins à ce moment de sa carrière, non pas tant comme une étape de la pensée qu'il se propose bientôt de franchir, mais comme une halte du voyageur fatigué qui ne se sent plus la force de continuer sa marche.

Il y a donc, malgré l'influence des théories antérieures, malgré celle du milieu ambiant sur l'esprit d'Young, une grande part d'originalité dans cette façon si triste d'apprécier l'emploi des facultés et les conditions présentes de la vie humaine. Tandis que l'inspiration morale de ses premières poésies lui venait de ses devanciers, il répudie ici l'analyse presque physiologique des passions, entreprise par Descartes, et la recommence à frais nouveaux; tandis qu'autour de lui la philosophie dominante est optimiste, il se cantonne, lui, dans sa mélancolie et n'insiste que sur les ombres de l'existence. Il est ainsi plus indépendant qu'autrefois de ses prédécesseurs, il a appris à penser par lui-même et

1. Young's Complete Works, op. cit., vol II, pp. 364 et 352.

2. Id., p. 377.

sa conception du monde, avec toutes ses lacunes et ses incohérences, est pourtant bien personnelle. Même affranchissement au point de vue de la forme. Grâce à l'étude assidue des grands écrivains et de la Bible, il possède désormais un style parvenu, tant en prose qu'en vers, à la clarté, à l'harmonie, à la vigueur et ne rappelant ni celui de ses maîtres, ni celui de ses rivaux. Il est donc définitivement sorti de la période d'initiation et d'imitation au cours de laquelle il se montrait fidèle adepte de l'école néo-classique et dont l'apogée fut l'adaptation d'une pièce du théâtre français et la composition de Satires correctes et coulantes que Pope lui-même eût pu signer. Les tendances nationales, évidentes déjà dans plusieurs de ses poèmes, ont reparu chez lui. Il entend maintenant créer une œuvre originale et donner au public les résultats de sa propre expérience de la vie. En même temps le moraliste désillusionné adopte en pratique un sombre pessimisme et sa mélancolie persistante se manifestant dans le domaine de la littérature va le transformer en précurseur des romantiques anglais.

CHAPITRE V

LE POÈME DES “ NUITS ”

SECTION I : *L'Œuvre.*

Genèse du poème. — Young et Pope. — Les deux parties des “ Nuits ”.
— Analyse et sources diverses. — Originalité de conception et de traitement.

Le chef-d'œuvre d'Young est le poème des Nuits écrit à près de soixante ans, exemple assez rare d'un talent se montrant dans tout son éclat au début de la vieillesse. On a généralement attribué ce poème au chagrin qu'il ressentit à la suite de deuils qui lui ravirent coup sur coup sa femme, sa fille et un ami intime dont nous avons essayé dans un chapitre précédent de fixer l'identité en même temps que nous cherchions à établir la date de ces pertes successives. Mais l'explication courante, bien qu'elle rende exactement compte de l'occasion qui fit naître ce livre ne nous apprend rien quant aux raisons qui lui donnèrent sa forme particulière ni quant au but que se proposait l'auteur en le composant. Sur ce point la plupart des biographes restent muets, H. Croft et la *Biographia Britannica* étant surtout préoccupés des personnages mis en scène et le Rev. J. Mitford passant aussitôt à une appréciation critique¹. Il faut excepter le Dr Doran²

1. Cependant en note dans sa *Vie d'Young* [p. xxxvii, n. 1] Mitford cite le Dr Warton et sa déclaration que le poète écrivit les Nuits pour combattre la théorie de Pope sur la Vie humaine énoncée dans l'Essai sur l'Homme.

2. *Young's Complete Works*, 1854. *Life of Young* p. lviii.

M^r Leslie Stephen dans son bel ouvrage « *English Thought in the 18th Century* » [vol. II, p. 362] indique également le fait mais sans s'y arrêter.

puisqu'il déclare que « la morale en était expressément dirigée contre celle de Pope dans son *Essay on Man* où l'on enseignait aux hommes à se contenter de la vie présente, sans se préoccuper de l'au delà. » Malheureusement cette assertion aurait besoin d'être prouvée et l'on ne fournit même pas au lecteur le moyen de la contrôler par lui-même. Il importe donc de voir sur quoi se fonde cette opinion.

Si l'on se reporte à l'œuvre même de Pope qui parut en quatre épîtres poétiques de 1732 à 1734, l'on y découvre une philosophie optimiste due, quoiqu'en aient dit l'auteur et son interprète Warburton, au déisme de Lord Bolingbroke qui souffla ses propres idées à son ami. Le chant I^{er} qui est à sa façon une justification de la Providence, mais toute différente de celle d'Young dans son sermon sur la vie humaine, se termine par cet aphorisme catégorique : « En dépit de l'orgueil, en dépit de la raison faillible, une vérité ressort clairement, à savoir, Tout ce qui est, est bien (*Whatever is, is right*). » Le suivant traite des passions, ainsi que l'avait fait Young, mais les conçoit comme des formes diverses ou des modes de l'amour de soi qui partage avec la raison l'empire de notre âme. Elles sont nécessaires au développement de la vie morale qu'elles stimulent et doivent rester subordonnées au jugement. Leurs écarts constituent les vices dont le ciel sait contrecarrer les effets en « faisant servir la vanité aux fins de la vertu¹. » Même les fautes de l'homme concourent ainsi au progrès de la société, conformément aux vues déjà exprimées par Mandeville, et le bonheur de l'individu consiste dans sa soumission aux conditions du bonheur général. Cette théorie, pour plausible qu'elle paraisse, conduit au fatalisme spirituel, puisque les actions bonnes ou mauvaises ne sauraient influencer sur le résultat final et que chacun se trouve dominé par sa passion maîtresse ; elle préconise l'égoïsme éclairé puisque tous subissent la loi de l'intérêt personnel et que la satisfaction de cet intérêt est la cause suffisante du groupement en communautés. Mais surtout

1. *Essay on Man*, Ep. II, v. 237-48. L'Épître III se termine même par ces vers : « Ainsi Dieu et la Nature ont relié l'organisation générale des choses et commandé que l'amour de soi et l'amour de la société ne fissent qu'un. »

ce système, dont les tendances au panthéisme étaient telles que Pope dut ajouter à son poème, pour éviter les méprises possibles, une hymne à la divinité en 1738, ne tient nul compte d'une existence future. A ce point de vue déjà il allait soulever les critiques des moralistes chrétiens.

Les objections en effet ne manquèrent pas de se produire. Le poète raconta à Spence qu'un prêtre catholique, parlant de l'Essai sur l'Homme, se montra « très fâché de ce qu'il n'y fût rien dit de notre bonheur éternel dans l'avenir¹. » Mais ce qui nous importe davantage, c'est qu'au dire de contemporains bien renseignés, le même reproche lui vint d'Ed. Young. Joseph Warton rapporte en propres termes, sur le témoignage de Walter Harte, que « Pope prit mal la lettre pressante d'Young écrite par devoir de conscience, lettre qu'avait vue Harte, et demandant instamment à Pope de faire paraître quelque chose en faveur de la vérité révélée pour effacer l'impression des doctrines que son Essay on Man semblait enseigner². » Si l'on ajoute à ces remontrances stériles qui semblent plutôt avoir tendu les rapports entre les deux écrivains le fait que l'œuvre de Pope, d'abord anonyme, fut attribuée par plusieurs à Young et qu'un éditeur de Dublin alla jusqu'à mettre son nom sous le titre³, on comprend qu'il ait eu à cœur de sauvegarder sa réputation et d'ecclésiastique et de penseur en composant un ouvrage où la lacune signalée par lui serait heureusement comblée. Il y a d'ailleurs un lointain écho de son insistance auprès de son ami et de ses intentions personnelles vers la fin de sa première Nuit lorsqu'il s'écrie : « Enveloppé de ténèbres, quoique non frappé de cécité, barde de Méonie⁴, comme toi, ni comme toi, Milton, que ne puis-je égaler votre chant ou celui du poète⁵ qui fit d'Homère l'un des nôtres. Lui aussi chanta l'homme : moi, je chante l'homme immortel....

1. Spence's Anecdotes, op. cit., p. 145.

2. Works of Al. Pope, éd. J. Warton en 9 vols, 1797, vol. I. Life of Pope, p. lv.

3. Al. Pope's Works. éd. Elwin and Courthope, 1871, vol. VI, p. 341, note 1 : « Many persons thought the Essay on Man was by Dr Young, and the Dublin reprint was advertised with his name. »

4. Homère.

5. Pope.

Que n'a-t-il poursuivi son sujet, continué sur la route qui mène de la nuit en plein jour.... et chanté l'immortalité de l'homme ! Comme il eût rendu service à l'humanité et m'eût délivré de ma tâche ¹. » Ces vers sont catégoriques et l'on peut s'étonner qu'ils n'aient pas attiré davantage l'attention des commentateurs. L'idée de parachever le travail de son rival est bien celle qui hante notre poète.

En s'en inspirant Young ne fit du reste que répondre au vœu secret de ses contemporains. On était las de la doctrine des déistes et de leur optimisme complaisant. Le sentiment des maux dont souffrait la société et que de vagues aphorismes ne suffisaient pas à guérir faisait renaître dans les âmes le besoin des vérités religieuses et l'ardente aspiration vers un avenir meilleur au delà du tombeau. Le mouvement provoqué par John Wesley vers 1738 en est la preuve éclatante tant pour la classe instruite qui vit surgir les chefs de cette réforme anglicane, tous jeunes gens de l'Université d'Oxford auxquels se joignit plus tard James Harvey, l'imitateur de notre poète, que pour les masses ouvrières qui, dans le pays de Cornouailles, par exemple, fournirent au méthodisme ses plus fidèles adhérents. L'on jugeait vers la même époque d'après ce point de vue spécial jusqu'à la littérature profane. C'est ainsi que Sam. Johnson, en parlant des Plaisirs de l'Imagination du Dr Akenside publiés en janvier 1744, rappelle le reproche adressé à ce livre sans prétentions morales par un certain M^r Walker qui eût voulu y découvrir au moins une allusion à la vie future et qui trouve une réparation de cet oubli précisément dans les Nuits d'Ed. Young ². Pope, toujours prompt à se conformer aux goûts du public, dut sentir également qu'on regrettait pareille lacune dans son poème, car Spence dans ses

1. Night Thoughts I, v. 450-53 et 456-60. En parlant de « nuit » Young fait sans doute allusion aux hésitations de Pope qui appelle l'homme « la gloire, le sujet des moqueries et l'énigme du monde » [Ess. on Man, Ep. II, v. 18] et qui se contente de lui dire : « Aie donc une humble espérance ; monte d'une aile tremblante ; attends la Mort, ce grand maître, et adore Dieu [id., Ep. I, v. 91-92].

2. Voir Johnson's Lives of the Poets, vers la fin de la Vie d'Akenside. Le célèbre critique lui-même admet à peine que l'on puisse défendre l'auteur en disant que ces considérations ne rentraient pas dans le cadre de son sujet.

Anecdotes raconte, sur la foi du Dr Warburton, que peu de jours avant de mourir l'auteur de l'Essai sur l'Homme s'occupait à rédiger des arguments en faveur de l'immortalité de l'âme ¹, sans doute avec l'intention de les insérer plus tard dans quelque pièce de vers. Les Nuits venaient donc bien à leur heure au moment du réveil des consciences et quand les lecteurs sérieux désiraient qu'on leur présentât des pensées graves et fortes.

Young était alors tout particulièrement prêt à réaliser ce vœu du public. Il venait de perdre, nous le savons, sa femme Lady Elizabeth, son ami Thomas Tickell et sans doute une fille bien-aimée dont l'existence, bien qu'enveloppée de mystère, reste vraisemblable. Cette rapide succession de deuils le laissait accablé et l'émotion provoqua une maladie dont il faillit mourir. Ainsi qu'il le dit dans la première préface mise en tête de la IV^e Nuit, il entreprit son travail « simplement pour y trouver un refuge contre la tristesse, à un moment où des études plus appropriées n'avaient plus assez d'attrait pour retenir l'attention de l'écrivain ² » et il l'oppose en tant que « distraction » aux « devoirs » de sa charge. En d'autres termes, il projetait probablement depuis assez longtemps de composer un ouvrage sur les preuves à faire valoir en faveur de la vie future. Les malheurs subits qui vinrent fondre sur lui prêtaient à ce sujet une douloureuse actualité et constatant que les études philosophiques ne parvenaient pas à le distraire de ses tristes préoccupations, il se décida à exhaler ses plaintes en vers. Il donnerait ainsi une suite poétique à cet Essai sur l'Homme qu'il jugeait entaché d'erreur ou tout au moins incomplet sous sa forme primitive. Quoi d'étonnant, dans ces circonstances, à ce que l'esprit et la tendance du nouveau poème aient été tout différents de ceux de Pope et qu'à côté d'accents poignants arrachés par l'épreuve à une âme qui souffre réellement nous trouvions la vision consolante d'un monde à venir et que la peinture du monde présent soit pleine d'un pessimisme qui fait un étrange contraste avec les théories aimables et optimistes du chef de l'école néo-classique ?

1. Spence's Anecdotes, op. cit., p. 156.

2. ... « this thing was entered on purely as a refuge under uneasiness, when more proper studies wanted sufficient relish to detain the writer's attention to them »...

Nous avons d'ailleurs des indices qui nous montrent que ce contraste fut senti et la leçon comprise, mais peu appréciée de celui à qui elle s'adressait. Voici, en effet, une anecdote caractéristique qui en témoigne et qui est due au D^r Warburton, l'interprète officiel de l'Essai sur l'Homme et intime ami de son auteur¹. Quand le D^r Young eut écrit ses immortelles Nuits [c'est P. Stockdale qui parle]² il envoya le manuscrit à M^r Pope qu'il pria de le lire attentivement et de faire en ami, mais avec franchise et impartialité, des critiques ou des reproches aux passages qui les mériteraient. A quelque temps de là les poètes se revirent et Young demanda à Pope s'il lui avait accordé la faveur sollicitée. Ce dernier répondit qu'il avait lu les Nuits avec beaucoup d'attention et qu'il admirait l'énergie et même la sublimité des vers. — « Alors, dit Young, j'ai une nouvelle requête à vous présenter, c'est que vous me fournissiez une épigraphe. J'ai toujours pensé qu'une devise appropriée était un ornement assez important pour un ouvrage. » — « Jadis, répliqua Pope, je m'étais proposé la devise suivante pour mon Essai sur l'Homme : « Connais-toi toi-même. » Je crois que vous pourriez, vous, prendre pour devise : « Va-t-en te pendre ! » L'authenticité de cette conversation ironique nous est garantie par la date à laquelle elle se trouve rapportée et par sa source même. Mais il y a mieux. Elle est confirmée par une lettre que W. Warburton écrit le 9 février 1743 au D^r Doddridge et où il reprend pour son propre compte toutes ces expressions³. On ne saurait donc douter que Pope ne se soit senti visé par les Nuits d'Young, qu'il ne lui

1. Voir The Memoirs of the Life and Writings of P. Stockdale by himself. — London, Longman, Hurst, Rees and Orme, 2 vols, 1809, vol. II, p. 18. « In this journey [to London, at the close of 1759] D^r Brown [the author of the essays on Lord Shaftesbury's Characteristics] gave me the two following anecdotes which he said were communicated to him by D^r Warburton. »

2. Il s'agit évidemment des quatre premières Nuits, le poème ne devant pas les dépasser à l'origine et Pope étant mort le 30 mai 1744.

3. Voir the Correspondence and Diary of Phil. Doddridge D.D. by his great-grandson, J. Doddridge-Humphreys. — London, H. Colburn and R. Bentley, 1830, vol. III, p. 198 : ... « I hope the Ms. poem you mention in your last will be more in the Christian spirit than D^r Young's Night Complaint, a dismal rhapsody, and the more dismal for being full of poetical images, all frightful, without design or method, so that I thought, as M^r Pope's motto to his Essay on Man was « *Know thyself* » so the

en ait tenu rigueur et que les Nuits ne contiennent effectivement à la fois un cri de détresse bien personnel et la contre-partie de la version poétique que Pope avait donnée du déisme superficiel de Lord Bolingbroke¹.

Ayant vu l'origine philosophique ainsi que la cause occasionnelle du nouvel ouvrage, il importe de savoir comment notre auteur s'apprêtait à le composer. Au début il ne comptait pas dépasser quatre chants, car il ajouta au quatrième une préface significative qui, fort raccourcie d'ailleurs, précéda plus tard l'édition complète. On y lisait en propres termes : « Il est évident par la première Nuit où il est fait mention de trois décès que le plan n'est pas encore achevé, vu que deux seulement, sur les trois, ont été traités en vers jusqu'ici. Mais puisque cette quatrième Nuit termine notre sujet principal et important, soit la *répression de la crainte de la mort*, ce sera un arrêt suffisant pour le lecteur et aussi pour l'écrivain. Et il reste douteux que la Providence ou son inclination lui permette de continuer. » L'on reconnaît d'ailleurs une unité de dessein assez marquée dans le contenu et même dans la forme de cette partie des Nuits. Young y parle de la mort comme du terme inévitable et prochain de la vie terrestre, ce qui donne plus d'importance au temps dont l'homme fait si peu de cas et à l'amitié bien comprise qui stimule la réflexion. Il prend son ami Philandre comme type du sage mourant et marque la brièveté de l'existence humaine par la fin si rapide de Narcissa. Sa conclusion, c'est que le monde passe avec ses ambitions et ses joies, mais que la religion établit la dignité du chrétien. Pour celui-ci le dernier moment n'est plus à craindre, car il lui ouvre le chemin du bonheur grâce au sacrifice accompli

motto to this should be « Go hang thyself », for what has any man to do else under that perturbation of mind the author seems to be in ? » ... Warburton cite encore ici même, et en quelque sorte comme sienne, la seconde anecdote rapportée par Stockdale. La 4^e Nuit ayant paru au début de 1743, cette lettre semble écrite sous l'impression directe de l'entrevue en question.

1. Voltaire dans la préface du poème sur le Désastre de Lisbonne (1755) déclare que Pope mit en vers le système de Lord Shaftesbury. C'est aussi ce qu'indique Lessing dans son opuscule sur « Pope comme métaphysicien » où il démontre de plus, que le poète emprunta beaucoup au sermon de l'archevêque King sur l'Origine du Mal. Mais Bolingbroke, de son côté, paraît avoir été fortement imbu des idées de Lord Shaftesbury.

sur la croix. Au nom de la raison le poète invite donc Lorenzo, le libre-penseur, à croire et à s'assurer un avenir bienheureux. Malgré quelques redites inévitables dans un sujet où les idées principales sont après tout peu nombreuses, il y a ici une suite logique facile à saisir, ainsi qu'un argument *ad hominem* très personnel et pratique en faveur de la révélation et de l'immortalité future.

La rédaction même de ces quatre Nuits confirme leur unité originelle. Elles ont été écrites coup sur coup dans un laps de temps relativement court et sous l'empire d'une douleur encore cuisante, car le poète malade à la fin de 1740 n'a guère pu se mettre au travail que l'année d'après et pourtant dès le mois de décembre 1742¹ trois chants allaient paraître, le quatrième les suivant presque aussitôt en mars 1742-43². Publiées successivement à peu de mois d'intervalle sous forme de brochures in-quarto à couverture bleue sur laquelle figurait l'auteur méditant par un beau clair de lune dans son cimetière de Welwyn, elles se ressemblaient par la simplicité du titre, La Plainte, et par l'indication concise et nettement définie du sujet traité. Elles étaient de longueur raisonnable, bien moindre que celles de la seconde série, et seule la quatrième Nuit dépassait huit cents vers. Enfin dans chacune de ces compositions le ton est celui de la mélancolie méditative plutôt que le ton du poème didactique et plaît par le mélange de l'émotion intime et des réflexions générales auxquelles cette émotion donne naissance sans effort. L'absence presque complète d'une morale abstraite et pédantesque est un trait commun et distinctif des Nuits I-IV où Young, profondément triste, convie ses lecteurs à pleurer avec lui³ sans trop

1. D'après le registre de Stationers' Hall, R. Dodsley fait inscrire le 3 décembre 1742 « The Complaint or Night Thoughts » en déposant 9 exemplaires du 2nd chant et le 15 décembre il en dépose 4 de la 3^{re} Nuit.

2. Voir le Registre de Stationers' Hall à la date du 9 mars 1742-3 : « R. Dodsley The Whole [c'est-à-dire que Dodsley est seul propriétaire du tout]. Then entered for his Copy The Complaint or Night Thoughts on Life, Death and Immortality. — Received nine books of Night the Fourth, The Christian Triumph, Humbly inscribed to the Honourable Mr Yorke. »

3. Nous empruntons à la notice sur Young par J. Evans, en tête des *Beautés Poétiques* d'Ed. Young traduites... par Bertrand Barère. — Paris, F. Buisson et Delaunay, 1804 [Bibl. Nat. Y* 2,539] les remarques suivantes : « Cette teinte, exces-

songer à les endoctriner. Aussi les âmes sensibles le suivent-elles volontiers jusque sur la tombe de ses bien-aimés et le public ordinaire se refuse à connaître de lui autre chose que ces premiers chants de douleur.

Comment s'est-il avisé de poursuivre son œuvre dans des conditions différentes de celles où il l'avait d'abord entreprise ? Les raisons sans doute en sont nombreuses. L'une d'elles est évidemment le succès rapide et prodigieux de ce qui avait déjà paru. Dodsley, trompé par la préface de l'auteur, crut le poème achevé et publia le tout en un volume in-octavo à pagination suivie dont il put donner jusqu'à six éditions avant la fin de 1743 ¹. La tentation de profiter de ce courant favorable était d'autant plus forte que la vogue de ce genre littéraire allait décidément en croissant. Par une coïncidence curieuse, pendant que des malheurs de famille et le désir de parfaire l'Essai sur l'Homme de Pope poussaient le poète à traiter de la mort, un pasteur écossais, Robert Blair (1699-1747), fils d'un chapelain royal d'Edimbourg et pourvu de la petite cure d'Athelstaneford ², gardait depuis plus de douze ans, paraît-il, en manuscrit une pièce de vers non rimés sur un sujet connexe que la publication des *Night Thoughts* le décida ³ à donner au monde lettré en 1743. Sous le titre de *La Tombe* (*The Grave*), il y dissertait en langage vigoureux, gâté

sivement rembrunie, se trouve principalement dans les premières Nuits, et c'est pour cela qu'elles furent plus critiquées que les dernières. Aussi, cet ouvrage fut attaqué dès qu'il parut, avec beaucoup de force et de vivacité, par Jos. Burroughs, ministre dissident, doué de beaucoup de talent et de piété. Cette réfutation fut appelée *Pensées de Jour ou Justification de la Bonté Divine*. Elle fut écrite en vers blancs, les passages repréhensibles d'Young étant entremêlés en caractères italiques. Bien inférieure aux pensées de *Nuit* pour la poésie, cette réfutation était remplie d'observations très justes. Nous ne pouvons pas dire que le poète Young profita de cette critique pour prendre un ton moins sombre, quoiqu'il soit vrai qu'il y a une amélioration sensible dans la composition des chants suivants ; et, pour me servir des expressions d'Young lui-même, *le triomphe efface la plainte* »... [Notice sur Ed. Young, p. 9]. L'ouvrage anglais conservé au Mus. Brit. est intitulé *The Relief or Day Thoughts, a poem occas^d by the Complaint or Night Thoughts Humbly inscribed to the Rt Hon. the Earl of Holderness, 1754.* »

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. I. Préface, p. IV.

2. C'est une paroisse du comté de l'East Lothian.

3. Il y fut certainement encouragé par le succès d'Young, car dans sa correspondance avec le Dr Doddridge, il se montre assez peu confiant quant à la réussite de son poème alors en portefeuille.

parfois par des tournures vulgaires, sur la séparation suprême, sur l'égalité parfaite avec laquelle le trépas confond les classes et les convictions diverses, sur sa puissance souveraine due au péché et sur la résurrection qui en triomphera. L'influence de cet ouvrage sur la nouvelle détermination d'Young nous semble fort probable. Sans doute il ne cite pas Blair dans ses lettres à Richardson, mais celles-ci, ou du moins ce qui nous en reste, ne sont pas antérieures à 1744, en sorte que pareille omission n'a rien de bien étonnant. Certaines ressemblances entre *The Grave* et les autres Nuits permettent d'ailleurs, ainsi qu'on le verra plus loin, de croire que notre auteur en avait pris connaissance et s'en était même partiellement inspiré. Enfin sa douleur désormais exprimée et en quelque sorte exhalée au courant de sa confession poétique, il tenait maintenant à composer en pentamètres blancs le traité projeté de philosophie chrétienne où, grâce à des arguments solides, l'Essai sur l'Homme serait réfuté quant à son optimisme de convention et recevrait sa conclusion ou plutôt son complément nécessaire.

Ce travail une fois en train se poursuivait rapidement¹. Mais les dernières Nuits furent composées à intervalles plus éloignés que les premières, avec moins de profondeur et d'intimité de sentiment et sans un plan d'ensemble qui en réunisse les divers fragments. De là la sécheresse et le caractère abstrait de plusieurs chants, de là aussi les répétitions de raisonnements déjà présentés. L'émotion subjective diminue à mesure que l'on avance, ce dont le grand public ne tarda pas à s'apercevoir. Dans la Nuit V² les allusions à Narcissa et à sa fin précoce sont encore fréquentes et s'entremêlent habilement aux exhortations sur l'utilité de la douleur, sur la soudaineté de la mort et la vanité des richesses. La sixième s'annonce pourtant d'une façon plus didactique par son titre du Sceptique Ramené. Le souvenir de Lucia, femme du poète, répand ici encore un charme personnel,

1. Ce nouveau début est marqué par la date tardive — le 23 décembre 1743 — à laquelle R. Dodsley fait inscrire la Nuit V à Stationers' Hall et par une nouvelle invocation du poète [N. Th V, v. 97-112].

2. Le titre seul de cette Nuit, la Rechute, indique bien un retour à quelque sujet délaissé et presque épuisé déjà.

mais la longue préface sur les incrédules et leurs doutes au sujet de la vie future, l'indication précise (au vers 70) que l'on verra la nature, la preuve et l'importance de l'immortalité et l'annonce préalable de considérations particulières sur la gloire et la fortune refroidiraient le zèle des lecteurs les plus ardents. Le poème tient d'ailleurs la promesse de cet en-tête formidable. Son début pathétique à peine terminé, Young s'étend sur la folie de l'ambition terrestre, sur l'inutilité du luxe et son impuissance à procurer le bonheur, sur l'indépendance et la grandeur de l'homme qui sait qu'il est immortel et sur la certitude de la vie future tirée du renouvellement continu de la nature et de l'évolution de toutes choses vers une condition supérieure. L'on comprend que Dodsley, en bon commerçant, effrayé de voir le livre devenir plus philosophique, partant plus difficile à placer, se soit refusé à payer les chants suivants au même taux. L'auteur et lui ne se trouvant plus d'accord, il fit inscrire en son nom les six premières Nuits à Stationers' Hall, le 30 juillet 1744, jour où Mary Cooper, qui venait d'éditer le Tombeau de Blair¹, faisait de son côté inscrire la septième.

Ce changement nécessita une préface spéciale en date du 7 juillet 1744 où Young, après une apologie des sujets et des esprits sérieux, déclare qu'il apporte à ses contemporains incrédules des arguments neufs, ou qu'il estime tels, contre la théorie de l'anéantissement final. Encore une fois, il indique dans son titre qu'il va traiter, comme seconde partie de la discussion précédente, de la nature, de la preuve et de l'importance de la vie future et dans certaines éditions le septième chant est même précédé d'un sommaire analytique. Inutile de dire qu'un pareil procédé sort du domaine de la poésie et qu'il sent davantage le théologien érudit que le barde inspiré. La Nuit VIII², sans pré-

1. Voir Chalmers' English Poets. vol. XV, p. 62.

C'est sans doute ce changement qui porte Young, dans une lettre du 29 juillet 1744, [Monthly Magazine, vol. 36, p. 418] à s'enquérir auprès de Richardson au sujet d'une édition de la 7^e Nuit qu'il croit due à des contrefacteurs.

2. Elle fut inscrite par M. Cooper à Stationers' Hall, le 26 mars 1745. Quant à la dernière Nuit, il y en a un exemplaire à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, qui renferme également le poème intitulé « Some Thoughts occasion'd by the present Juncture » et qui porte à la fin la date suivante « October 1745. »

senter cet aspect rébarbatif annonce toutefois une Apologie de la Vertu ou une réponse à l'homme du monde ainsi que des réflexions sur l'ambition, le plaisir, l'esprit et la sagesse de la terre. Ce n'était pas, l'on en conviendra, le moyen d'attirer les lecteurs ordinaires, ni de préparer le succès du neuvième chant intitulé la Consolation. Ce dernier, qui conclut l'œuvre tout entière, se relève pourtant par la description, pleine d'entrain et d'imagination, de l'univers stellaire et s'achève par une belle apostrophe poétique. Malheureusement, on l'a vu, la prédominance des idées abstraites, le manque de personnages vraiment humains, la répétition non motivée de pensées exprimées ailleurs, en d'autres termes l'absence de lien organique entre les diverses parties du recueil, caractérisent d'une manière fâcheuse cette seconde série de Nuits. Il ne s'agit plus d'une élégie émouvante, mais d'un traité de dogmatique chrétienne.

Par bonheur pour l'écrivain et son renom littéraire, ce fut l'élégie qui vint tout d'abord. Le titre de Plainte (*The Complaint*) qu'il donna à sa première Nuit et que l'éditeur Dodsley étendit aux suivantes indique bien le ton général de cette partie de l'œuvre. C'est en effet le débordement d'un cœur gonflé de tristesse qui exhale sa peine en beaux vers. L'auteur s'en rendait compte, comme le montre la courte préface transférée, sauf quelques suppressions, du quatrième chant au début du poème. Il y déclare que l'occasion de son livre fut une série de faits réels et non imaginaires, autrement dit, que ses sentiments sont bien ceux d'une âme blessée par le destin et non la feinte d'une fausse mélancolie. De là — et il l'indique lui-même — le procédé nouveau dont il use et qui consiste à joindre une morale plus développée à des récits assez succincts, à renverser en quelque sorte les proportions observées par le fabuliste moderne qui attache une brève leçon à des incidents empruntés à la nature, mais souvent peu vraisemblables. Ici une réalité objective sert de fondement à l'amplification et suggère à l'auteur les sombres réflexions dont il compose sa trame principale. Ainsi conçues ces Nuits constituaient bien une innovation au XVIII^e siècle. Elles marquèrent la fin de cette époque de raison exclusive où l'on versifiait froidement les sujets les plus divers, depuis le Cidre ou

un Essai sur la Satire jusqu'à l'Art de conserver la Santé, mais où l'on ne mettait autre chose dans ses vers qu'une facture habile et de l'esprit. Depuis que Thompson en 1726 avait donné le signal de la réaction et su par moments épancher librement son cœur, le public était préparé à entendre les accents d'une douleur véritable. L'œuvre d'Young venait à son heure.

De plus, le poème à son début unissait les avantages de l'épopée et du drame. L'apostrophe au Silence et aux Ténèbres, l'invocation au Dieu qui veille auprès de son enfant désolé ont un ton et une allure épiques. L'intervention de Lorenzo en tant qu'interlocuteur et la mention de Philandre, puis de Narcissa, introduisent une sorte de raisonnement dialogué dans ce qui risquait de tourner au monologue continu et ajoutent à l'ensemble un élément humain et tragique. Les tirades solennelles qui résument une discussion ou font ressortir l'enseignement du malheur rappellent parfois le rôle du chœur antique. Quelle inspiration lyrique en effet dans cette lamentation d'Young sur la tombe de son ami : « Mes joies sont mortes avec toi, Philandre ! ton dernier soupir a brisé le charme. La terre dépouillée de son enchantement a perdu tout son éclat. Où sont ses tours étincelantes ? ses montagnes d'or, où sont-elles ? sombres et rasées jusqu'au sol elles forment un désert aride, une morne vallée de pleurs. Le grand magicien est mort ! Pauvre monceau pâli d'argile rejetée, tu gis dans les ténèbres ! quel changement depuis hier ! Ton espoir chéri était si proche, le prix d'un long labeur ! O comme l'ambition empourprait ta joue brûlante ! ambition vraiment grande de louange vertueuse ! Le germe subtil de mort travaillant (mineur dissimulé et perfide) dans l'obscurité, sourit à ton dessein si habilement conçu, et fit signe au ver de venir se gorger d'une rose si rouge qui ne se décolora pas avant de tomber, proie subite du trépas¹. » N'y a-t-il pas comme un écho des dramaturges grecs

1. N. Th. I, v. 345-59 :

« Mine died with thee, Philander ! thy last sigh
Dissolved the charm ; the disenchanted earth
Lost all her lustre. Where her glittering towers ?
Her golden mountains, where ? All darken'd down
To naked waste ; a dreary vale of tears :
The great magician's dead ! Thou poor, pale piece

dans la leçon aussitôt tirée de ce coup du destin? « Apprends aujourd'hui même la sagesse, c'est folie que de tarder. Demain fera valoir le précédent fatal, poursuivant ainsi jusqu'à ce que la sagesse soit exclue de ta vie. Retarder, c'est voler le temps. Le retard nous dérobe une année après l'autre jusqu'à ce qu'elles aient toutes fui et livre à la merci d'un moment les vastes intérêts d'une scène éternelle ¹. » C'étaient là une vigueur, une élévation de sentiments peu communes à cette époque. Contrastant avec la sérénité calme et raisonnée de Pope comme avec l'observation pittoresque et plutôt gaie de Thomson, elles devaient faire et firent sur les contemporains une puissante impression.

Mais ce qui toucha le plus les lecteurs ce fut le pathétique dépourvu de recherche auquel Young parvient ici sous la seule impulsion de la douleur. Le pathétique, malgré tous ses efforts, lui avait souvent manqué dans son Jugement Dernier et dans sa Force de la Religion, et dans ses œuvres suivantes il ne l'avait pas trouvé davantage. Mais des quatre premières Nuits, George Eliot ², son critique implacable, a dû dire qu'il y a là « assez de sublimité et de tristesse véritable pour nous amener à juger trop

Of out-cast earth, in darkness ! what a change
From yesterday ! Thy darling hope so near,
(Long-labour'd prize !) O how ambition flush'd
Thy glowing cheek ! ambition, truly great,
Of virtuous praise, Death's subtle seed within,
(Sly, treacherous miner !) working in the dark,
Smiled at thy well-concerted scheme, and beckon'd
The worm to riot on that rose so red,
Unfaded ere it fell ; one moment's prey ! »

1. N. Th. I, v. 390-96 :

« Be wise to-day ! tis madness to defer ;
Next day the fatal precedent will plead ;
Thus on, till wisdom is push'd out of life.
Procrastination is the thief of time ;
Year after year it steals, till all are fled,
And to the mercies of a moment leaves
The vast concerns of an eternal scene. »

2. Voir son essai dans le Blackwood's Magazine (1857), intitulé « Worldliness and Other-worldiness. » Cette étude est reproduite dans The Works of George Eliot, Standard Edition. — London and Edinburgh, Wm Blackwood and sons, vol. intitulé Essays and leaves from a note-book, pp. 3-66.

favorablement de l'ensemble » et que « nous sommes émus par le cri d'une douleur évidente. » Narcissa, sa fille tendrement aimée, lui a été ravie par la mort. Il ne peut détacher sa pensée de son souvenir. « Son chant, s'écrie-t-il, vibre toujours à mon oreille charmée, y mêle ses douces notes et d'une voluptueuse douleur (ô si je pouvais l'oublier !) il pénètre mon cœur ! Chant, beauté, jeunesse, affection, vertu, joie, ce groupe d'idées sublimes, fleurs du Paradis encore à nous ! nous les réunissons dans un même éclat et à genoux nous en faisons présent aux cieux, comme étant tout ce que nous pouvons rêver du séjour des saints. Tout cela était à elle, elle était à moi, et j'étais — oui, j'étais — au comble du honneur ! brillant titre maintenant de la plus profonde misère ¹. » Cette angoisse non feinte, parle à chacun et crée un lien intime entre l'écrivain et son public. Tant qu'il s'en inspira Young parvint sans peine à l'émotion la plus naturelle, il fit connaître à la littérature desséchée de son temps le langage d'un cœur aimant et meurtri et dut son succès à la simple expression poétique de la douleur.

La vérité du sentiment le préserve même de son exagération et de ses défauts ordinaires. On ne découvre dans les quatre chants qui nous occupent que peu de traits choquants, beaucoup moins en tout cas que dans ses œuvres précédentes ou dans le reste du poème. Ici l'expression n'a plus à se guinder pour atteindre au sublime. Soutenu par son grand sujet et plein de son chagrin inconsolable Young s'étend, sans se répéter, sur les sombres mystères de la vie et de la mort, sur les privilèges et les devoirs qu'apportent avec eux le temps et l'amitié. Il décrit avec l'élévation de langage qui convient les derniers moments de Philandre, la fin prématurée de Narcissa, et termine son œuvre (telle qu'il la conçut tout d'abord) par un beau développement sur le salut par la croix et sur le triomphe définitif du chrétien. Ses rapprochements mêmes sont heureux et témoignent d'une imagination féconde et originale. C'est ainsi qu'il compare l'existence humaine à l'ombre du cadran solaire : « Cette ombre portée par le soleil, tout en mesurant la vie, lui ressemble, elle aussi. La vie s'enfuit

1. N. Th. III, v. 91-100.

d'un point à l'autre, bien qu'elle paraisse immobile. L'habile fugitive se presse furtivement. Le mouvement est trop subtil pour se laisser voir et pourtant bientôt l'heure de tout homme est achevée, et nous voilà partis¹. » Ou bien d'une personnification fort connue il tire une application neuve et frappante : « A la perspective faussée des mortels (et faussée par suite de leur folie) le Temps vu de face cache derrière lui ses ailes et semble, épuisé par la vieillesse, avancer à pas lents. Contemplez-le, lorsqu'il est passé; que voyez-vous alors, sauf ses larges ailes plus rapides que le vent ?² » L'ingéniosité ne manque donc pas plus ici à l'auteur, pourtant âgé à cette époque, que dans ses satires tout étincelantes d'esprit. Ses meilleures qualités se retrouvent intactes dans les premières méditations nocturnes qui méritent à juste titre d'être estimées son chef-d'œuvre.

Quant au second recueil des Nuits, on ne saurait l'étudier comme formant un ensemble littéraire. Les deux préfaces, la double invocation³, le retour trop fréquent sur les mêmes sujets indiquent clairement le manque d'un plan unique initial. C'est à cette partie du livre que se rapporte sans doute le mot d'Young que J. Spence nous a conservé : « Le titre de mon poème n'est pas une affectation, car je n'écris jamais que la nuit, sauf quelquefois lorsque je sors à cheval⁴. » Une tradition encore courante

1. N. Th. II, v. 421-26 :

« That *solar shadow*, as it measures life,
It life resembles too : Life speeds away
From point to point, though seeming to stand still.
The cunning fugitive is swift by stealth :
Too subtle is the movement to be seen ;
Yet soon man's hour is up, and we are gone. »

2. N. Th. II, v. 138-42 :

« To man's false optics (from his folly false)
Time, in advance, behind him hides his wings,
And seems to creep, decrepit with his age.
Behold him, when pass'd by ; what then is seen.
But his broad pinions, swifter than the winds ? »

3. Les Nuits VI et VII sont chacune précédée d'une préface. Il y a une invocation poétique dans N. Th. V, v. 97-112 et une autre dans N. Th. VI, v. 660-70.

4. Spence's Anecdotes, op. cit., p. 101. D'après un correspondant du Gentleman's Magazine [juin 1781, vol. 51, p. 274] le poète travaillait, même de jour, à bâtons rompus, de cette façon et « composait souvent ses vers en route, à ce qu'on nous a assuré, s'arrêtant à des tavernes (public houses) pour les écrire au net. »

à Welwyn sur la méthode de composition de l'écrivain prétend qu'il réclamait son écritoire pendant ses insomnies dès qu'il avait enchâssé dans un vers brillant quelque pensée profonde qui lui était survenue. Il ne peut donc être question d'une suite réelle dans les idées présentées. Des cinq chants dont il nous reste à parler, le premier (N. Th. V) forme en quelque sorte une transition entre le recueil primitif et sa continuation. On y perçoit l'accent personnel qui charmait le lecteur quand le père désolé pleurait et son ami intime et sa fille chérie. Même le souvenir de Narcissa se retrouve partout. Mais déjà la morale du récit se rattache moins étroitement à la douleur du poète et absorbe l'attention aux dépens des personnages vraiment humains. Sous l'influence du Tombeau de Blair, qu'il nous semble reconnaître en cet endroit, le ton devient plus sec et plus didactique. On le voit à l'énumération formelle¹ des questions à traiter : l'importance de contempler le sépulcre, la raison pour laquelle les hommes s'y refusent, l'origine hideuse du suicide, les divers genres de chagrin, les défauts de la vieillesse et le caractère terrible de la mort. » Ce dernier point surtout préoccupait le pasteur écossais dont les vers font ressortir combien tout est soumis à la puissance de cet ennemi de notre race, jeunesse, force, science et fortune. Il en est de même pour Young dans la cinquième Nuit et quelques-unes des suivantes. Mais l'imitation est plus évidente encore² dans la tirade sur le suicide reprise et développée par Young. Pour celui-ci, comme pour Blair, c'est là une des hontes de l'Angleterre qui la sépare de tous les autres peuples, c'est une désertion sur le champ de bataille, une folie dangereuse se précipitant au devant d'un châtiment redoutable³. Seulement au lieu d'indiquer rapidement sa pensée il insiste sur les causes du mal avant de passer aux surprises du trépas mises en lumière par le sort de Narcissa.

1. N. Th. V, v. 295-98.

2. Peut-être même l'abus des termes triviaux que W. S. Landor [Imaginary Conversations. — London, Ed. Moxon, 1846, vol. I, p. 80] et Al. Chalmers [dans sa vie du poète] reprochent à Blair, a-t-il contribué à développer chez Young le défaut analogue plus sensible dans le second recueil des Nuits.

3. Cf. N. Th. V, v. 434-93, avec The Grave de Blair dans Chalmers' English Poets, vol. XV, p. 63.

Si la cinquième Nuit est le lien qui rattache la seconde série aux Nuits précédentes, nous entrons décidément avec la sixième dans le domaine de la poésie didactique, comme si l'exemple de Blair et ses considérations générales et impersonnelles sur la tombe eussent détourné Young de ses méditations sur des malheurs privés. Le caractère purement spéculatif apparaît à présent dans le titre et dans la préface où la question de l'immortalité est nettement posée et sa preuve requise pour amener les hommes à la conversion, car « une fois pleinement convaincus de leur immortalité, ils ne sont pas éloignés d'être chrétiens. » Une seule page est encore consacrée par l'écrivain, d'après sa première méthode si poétique, à la mémoire de sa femme Lucia, puis il se jette sans retour subjectif dans son sujet et demande à la muse « que la nature, la preuve et l'importance ¹ » de la matière inspirent son chant. La vie future constitue notre vrai titre de gloire, l'esprit seul a de la valeur et nos acquisitions terrestres sont vaines. Le prix de l'existence dépend de l'avenir magnifique qui nous attend et dont l'évolution de la nature, sa hiérarchie des êtres et la supériorité de l'entendement humain nous fournissent une confirmation. Appuyé sur le raisonnement analogique de Butler, auquel il fait d'ailleurs allusion ², notre auteur délaisse la poésie pour les recherches philosophiques.

Les Nuits VII et VIII n'ont plus rien qui les rattache, comme les deux dernières, au plan primitif. Le traité sur la nécessité de la vie future se déroule en chants de plus en plus longs, mais où l'élément personnel décroît toujours davantage. Lorenzo lui-même, malgré certains détails concrets recueillis dans un chapitre précédent ³, tend à devenir pour l'écrivain une ombre d'adversaire sans substance. L'analyse littéraire (puisque nous remettons l'étude théorique à un autre moment) ne découvre pas de charmes qui invitent le lecteur à s'attarder au milieu de controverses souvent arides. La préface de la Nuit VII datée du 7 juillet 1744, après une allusion ironique à la France avec laquelle la guerre

1. N. Th. VI, v. 70.

2. N. Th. VI, v. 733-34.

3. Ils sont surtout empruntés à N. Th. VIII.

durait toujours, marque l'intention du poète de poursuivre l'examen des preuves annoncées, afin de frapper à la racine l'incrédulité qui par crainte d'une sanction divine nie la vie à venir, elle attire l'attention sur des arguments nouveaux et sur le tableau qui récapitule les horreurs de l'anéantissement. En commençant Young rend hommage à la mémoire de Pope tout récemment décédé, hommage un peu court et qui trahit une amitié refroidie depuis la publication du premier recueil. Il s'appuie ensuite sur les passions de l'homme et ses désirs inassouvis pour conclure à l'immortalité future, sans quoi le sort des bêtes serait préférable au nôtre. Le système contraire est en effet affreux et le néant une aggravation de l'existence actuelle qu'il deviendrait absurde de supporter plus longtemps. « Alors la mort aussi a changé de nature : ô mort, que je te serre sur mon cœur, toi le meilleur don du ciel ! le meilleur ami de l'homme, puisque l'homme n'a plus rien d'humain. Pourquoi tant s'attarder dans ce désert plein de ronces puisqu'il n'y a pas, dans quelque terre promise, de bocage riche en ambrosie dont le miel me compense de mes blessures ? S'il est nécessaire pour les desseins égoïstes du ciel de nous infliger des plaies douloureuses, pourquoi s'est-on moqué de notre misère ? Pourquoi cette insulte si somptueuse s'étale-t-elle au-dessus de nos têtes ? Pourquoi ce dais magnifique y est-il déployé ? Pourquoi le désespoir a-t-il une si magnifique demeure ? Ces globes superbes reviennent-ils sûrement à époques fixes dans leurs évolutions pour permettre aux mortels de compter la durée de leur labeur et de leurs souffrances, pour qu'ils aient intacte la mesure comble de leur infortune ? — La terre toujours féconde et souriante éclate-t-elle en fleurs et en fruits à la fois pour que l'homme languisse au milieu de l'abondance et pleure dans un jardin d'Eden sur ses joies flétries ? La terre et les cieux réclament-ils l'admiration humaine comme due pour de pareilles délices ? Animaux, que vous êtes privilégiés ! trop sages pour vous étonner et trop heureux pour vous plaindre !¹ » L'immortalité est seule digne de Dieu et de l'homme. La théorie du néant ne produit que le vice alors que la raison nous dit d'espérer.

1. N. Th. VII, v. 779-99.

Quant à la huitième Nuit qui, n'ayant ni avant-propos, ni dédicace, paraît étroitement unie à la précédente, elle insiste sur l'inanité de la vie présente et des passions qui la dominent. Son expérience instruit et perd le mondain et même la vertu n'assure pas le bonheur. Bien que le plaisir soit légitime, il faut qu'il accompagne la sagesse et pour être durable il faut que le ciel l'inspire. La piété enfin est le fait d'un jugement sain au nom duquel Young engage son ami à la conversion.

Si nous mettons à part la neuvième et dernière Nuit, c'est que sous bien des rapports elle se distingue des autres. Dépasant les précédentes par une longueur presque double elle est née d'une conception plus sereine et plus sublime, apporte à la démonstration des arguments plus poétiques et paraît destinée par l'auteur moins à continuer une discussion conduite sans beaucoup de méthode qu'à clore dignement les deux recueils de méditations nocturnes¹. Le titre en est significatif, la Consolation. Il marque le terme heureux bien qu'éloigné et reporté à un avenir extra-terrestre, d'une philosophie qui dans l'Appréciation Véridique de la Vie humaine s'arrêtait à un pessimisme presque désespéré. La belle comparaison du début annonce déjà que le penseur a recouvré le calme et l'espoir : « Tel qu'un voyageur après un long jour passé à la recherche pénible de ce qu'il ne peut trouver, se contente, à l'approche de la nuit, de la prochaine chaumière, médite quelques instants sur ses efforts perdus, puis ranime son cœur lassé à l'aide des biens que le destin lui accorde et trompe le temps en chantant sa chanson jusqu'à l'heure voulue qui l'appelle au sommeil, tel, après de longues courses sur les sentiers des hommes, m'étant joint avec les autres à la ronde échevelée où le Désenchantement sourit de la carrière de l'Espérance, averti par le rayon moins vif du soir de l'existence, je me suis enfin retiré sous un humble abri et là, bannissant désormais de mon esprit toute pensée d'un futur voyage, j'attends patiemment la douce

1. Le fait que ce chant seul, avec le 3^{re}, est précédé d'une épigraphe — nous savons que le poète avait songé à en donner une au premier recueil des Nuits — dénote une composition plus uniforme et plus soignée. Son caractère de conclusion générale est confirmé par les vers 530-37 qui donnent un résumé rapide de l'ensemble de l'œuvre.

heure du repos et dissipe ces moments par un chant sérieux¹. » Sa douleur s'est apaisée, ses derniers vers respirent la résignation et la foi.

Par un retour curieux à l'une de ses premières œuvres, le poète vieilli, au début de sa neuvième Nuit, se répand en réflexions mélancoliques sur la durée éphémère de l'homme et de ses tombeaux qui rappellent son Jugement Dernier². Il recommence même le tableau grandiose de la scène finale qu'il avait autrefois donné et le surpasse peut-être par une simplicité de bon goût et la suppression de détails trop précis³. Devant ce glorieux avenir Young rend grâce au ciel de son épreuve et sa plainte se transforme en consolation. Invoquant son Dieu pour l'effort suprême qu'il va tenter, il découvre dans les systèmes stellaires des preuves de la toute-puissance divine et du caractère mesquin des ambitions terrestres. Il traverse par un bel élan d'imagination l'univers entier à la recherche du Créateur et reconnaît que la piété révèle Celui dont la science sonde les merveilles sans pouvoir indiquer sa demeure. Désormais le vice apparaît comme une étroitesse de l'esprit humain et la religion devient un indice de sens commun⁴. Que Lorenzo cède donc aux arguments de la raison, qu'il écoute la voix de l'intérêt personnel et les conseils de Philandre, qu'il consulte le bonheur de son propre fils, Florello. Quant au poète, le sommeil appesantit ses paupières et l'invite à conclure son chant. En l'achevant il prie la divine Trinité d'en pardonner les faiblesses et d'en bénir l'auteur. Une fois encore il conjure son ami de renoncer à sa folie pour hériter à la fin des siècles d'une vie éternelle dont la sublime perspective illumine ces dernières méditations nocturnes.

1. N. Th. IX, v. 1-15.

2. Cf. N. Th. IX, v. 92 :

« Where is the dust that has not been alive ? »

et The Last Day Bk II, v. 89-91 :

« No spot on earth but has supplied a grave
And human skulls the spacious ocean pave.
All's full of man... »

3. Cf. N. Th. IX, v. 164-87 et The Last Day Bk II, v. 209-63, et passim.

4. N. Th. IX, v. 2048-49.

La neuvième Nuit présente ainsi un caractère particulier qui la destine à former le couronnement de l'édifice tout entier. Elle rappelle le premier recueil puisqu'elle s'achève en raison de la lassitude de l'auteur, tandis que l'autre s'ouvrait par les veilles auxquelles le condamnait l'intensité de sa douleur. Elle nous remet également en mémoire les personnages du début qu'elle cite en terminant par une mention collective ¹. Quant au second recueil elle le complète à son tour en apportant la preuve physique de la toute-puissance de Dieu d'où l'immortalité doit suivre en guise de corollaire. Par contre, elle renonce au ton personnel et pathétique qui prêtait tant de charme à la mélancolie du père et de l'époux désolé, et remplace d'autre part la méthode didactique, procédant à l'aide d'arguments successifs et dûment annoncés à l'avance, par l'élan lyrique du poète que frappe la grandeur de l'univers matériel entrevue sous les découvertes de l'astronomie moderne. L'œuvre gagne beaucoup à ce changement et l'inspiration ici manque si peu à Young que cette Nuit est non seulement l'une des plus belles mais encore la plus longue de toutes. « La grandeur de mon sujet, dit-il, est ma muse ² ». Soutenu effectivement par la nouveauté de sa matière il retrouve la mélodie du rythme et l'élévation de la pensée et donne à sa carrière une conclusion poétique digne de lui et de son plan grandiose ³.

Telle est dans son ensemble cette série de chants élégiaques et didactiques qu'Ed. Young a composés sous le titre général de *Night Thoughts*. Si nous réservons l'examen de son argumentation philosophique et religieuse pour un prochain chapitre, nous n'avons ici à l'étudier qu'au seul point de vue littéraire. Pour qui les considère ainsi les Nuits se rattachent par divers côtés aux écoles et aux œuvres contemporaines et il y a intérêt à démêler les influences qui ont pu s'exercer sur elles. Une surtout, l'influence de l'Essai sur l'Homme, est incontestable, puisque ces poèmes en

1. N. Th. IX, v. 2396-2404.

2. N. Th. IX, v. 196.

3. Nous faisons abstraction, cela va sans dire, de la pièce de vers hâtivement ajoutée en 1745 au recueil des Nuits et que le poète eut bientôt le bon goût d'en détacher.

sont le complément et presque la contre-partie. Pope avait contribué à remettre en honneur les discussions théoriques exposées en vers et son rival l'a tout naturellement suivi sur ce terrain. Mais il semble que le premier recueil de méditations porte moins que le second des traces d'imitation. Pope étant mort dans l'intervalle qui les sépare, Young, qui n'avait plus à craindre de le blesser, se décida pour une exposition formelle de la dogmatique chrétienne et adopta pour cela la méthode plus strictement logique de son prédécesseur. Dès la Nuit V, dont celui-ci put encore prendre connaissance, on constate des indications précises, une division au besoin numérotée, qui marquent, comme dans les fameuses épîtres interprétées par Warburton, l'ordre des sujets et des preuves. On a signalé¹ d'ailleurs entre les deux ouvrages, et particulièrement en ce qui touche à l'analyse psychologique, des ressemblances qui ne sauraient guère être fortuites. Pope écrit qu'« un honnête homme est l'œuvre la plus noble de Dieu » et son émule déclare, en atténuant quelque peu la pensée, que la valeur personnelle « fait plus que des monarques, fait un honnête homme². » Le premier affirme que « celui qui atteint un noble but par de nobles moyens, ou qui, s'il échoue, sourit en exil ou dans les fers... cet homme-là est grand, » ce que l'autre paraphrase en disant : « Les moyens sont sans mérite, si notre but est mauvais ; si nos cœurs sont coupables, c'est en vain que nos têtes ont raison³. » L'un et l'autre relèvent également les contradictions de l'être humain⁴. Tous deux insistent sur les degrés hiérarchiques de la nature⁵ et tous deux font ressortir la valeur de l'espérance pour les mortels⁶. Enfin l'on retrouve parfois jusqu'aux mêmes expressions chez l'un et l'autre auteur, comme lorsque Pope appelle l'or de la « boue jaune » (yellow dirt) et

1. Voir *Observations on the Night Thoughts of Dr Young* by Courtney Melmoth (pseudonyme de S. J. Pratt). — London, Richardson and Urquhart, 1776.

2. *Essay on Man*, Ep. IV, v. 248 et N. Th. VI, v. 336.

3. *Essay on Man*, Ep. IV, v. 233-36 et N. Th. VI, v. 280-81.

4. Cf. *Ess. on Man*, Ep. II, v. 3-18 et N. Th. I, v. 68-90.

5. Cf. *Ess. on Man*, Ep. I, v. 206-30 et N. Th. VI, v. 712-29 dont on peut encore rapprocher *Ess. on Man*, Ep. I, v. 45-48.

6. Cf. *Ess. on Man*, Ep. I, v. 95-8 et N. Th. VII, v. 1459-71, qui en semble une amplification.

qu'Ed. Young parle de « boue sublimée en or » (*dirt matured to gold*)¹. Exemples peu importants, si l'on veut, mais curieux et qui confirment, ainsi que le caractère nettement didactique des derniers chants et la conduite logique de la discussion, ce que nous savions d'autres sources quant aux liens rattachant les *Nuits* au fameux *Essay on Man*.

L'action de Thomson sur le poème d'Young n'est pas moins manifeste, surtout au point de vue de la forme. C'est sans contredit au succès des *Saisons* qu'est dû le choix définitif du vers blanc² pour traiter un sujet non dramatique. Comme son ami pourtant, Young l'applique encore, ainsi qu'on le verra, avec la plus grande régularité, et la joie qu'il dut éprouver à se sentir affranchi des entraves de la rime se montre, non par des licences de style ou de métrique, mais par la hardiesse des images et des idées. C'est à Thomson également qu'il faut, selon toute vraisemblance, rapporter le goût des épisodes par lesquels le moraliste cherche, notamment au chant V, à varier l'uniformité de sa matière, tels que l'histoire de Lysandre et d'Aspasie ou celle de Myra et du prodigue³. Enfin c'est à son influence qu'il est permis d'attribuer les descriptions de beautés naturelles — assez rares, il est vrai — qui se rencontrent dans les *Nuits*. Nous avons constaté déjà dans la *Paraphrase d'une Partie du Livre de Job* une certaine faculté d'observation chez notre auteur dans le domaine de la vie animale, tout en notant combien le paysage, surtout sous ses aspects les plus grandioses, semblait peu le

1. *Ess. on Man*, Ep. IV, v. 279 et *N. Th.* VI, v. 220.

2. Le rappel dans les *Saisons* du *Cyder* de J. Philips, l'ancien camarade d'Young, y est peut-être aussi pour une part :

« ... The second thou
Who nobly durst in rhyme-unfettered verse
With British freedom sing the British song »

[*Autumn*, v. 645-47].

Les deux poètes, on le sait, s'étaient vus chez Dodington et Thomson rendit hommage à son ami, dans quelques vers ajoutés à l'édition des *Saisons* de 1746 [*Autumn*, v. 665-67]. N'oublions pas non plus que certains passages méditatifs de Thomson (p. ex. *Winter*, v. 1024-69) ont pu servir de modèle à notre auteur.

3. *N. Th.* V, v. 1033-52 et 846-59. S. J. Pratt (sous le pseudonyme de Courtney Melmoth), rapproche du premier épisode, celui de Celadon et d'Amelia dans les *Saisons* (*Summer*, v. 1171-1222).

frapper. La même remarque s'applique aux *Satires*¹, mais un changement se produit dans les *Night Thoughts*. Voici, par exemple, un passage sur les fleurs qui indique une appréciation réelle de leurs charmes : « *Lis royaux ! et vous, peuple coloré, qui habitez les champs et qui menez une vie abreuvée d'ambrosie, vous qui, de la rosée du matin et du soir, baignez votre beauté et qui buvez les rayons jusqu'à ce que vos joues flamboyent et dépassent par leurs teintes rosées toutes les belles, sauf la mienne, vous croissiez plus gaïement, désireux du contact de sa main qui souvent recueillait vos parfums, encens approprié à un esprit aussi pur* ². » Un sentiment analogue pénètre la comparaison de l'œuvre destructrice de la mort avec le travail des bûcherons qui abattent un chêne³, mais ici l'impression, moins personnelle, paraît dominée par un ressouvenir de Virgile. Par contre, la succession des saisons au chant VI est caractérisée à la façon de Thomson : « *Voyez, l'été joyeux avec son vert chapelet et ses fleurs pleines d'ambrosie se flétrit et passe à l'automne pâli : l'hiver grisâtre, hérissé de frimas et troublé par les tempêtes, chasse de son souffle l'automne et ses fruits dorés, puis se fond dans le printemps. Le doux printemps à l'haleine chaude de zéphir, rappelle l'été des régions ardentes du midi. Tout dépérit pour renaître* ⁴. » Et c'est du poète écossais sans doute que l'écrivain a appris l'un des traits les plus neufs de ses méditations nocturnes, à savoir la correspondance significative entre le cadre extérieur fourni par la nature et la tristesse de l'homme qui pleure. Cette harmonie secrète il l'a si bien devinée, qu'il en fait, par une innovation hardie, l'un des ressorts principaux de son ouvrage⁵. Désormais la mélancolie reste indissolublement unie

1. Tout au plus pourrait-on indiquer, au point de vue du sentiment de la nature, *Sat.* V, v. 225-44, passage du reste postérieur à la publication de l'*Hiver* de Thomson.

2. *N. Th.* III, v. 124-31.

3. *N. Th.* V, v. 1011-21. Cf. l'*Enéide*, liv. II, v. 626, etc.

4. *N. Th.* VI, v. 680-87.

5. J. Barnstorff dans son opuscule sur les *Nuits* d'Young et leur influence sur la littérature allemande [Bamberg, chez Rud. Koch, 1895, p. 22] remarque avec raison que « c'est le mérite d'Young d'avoir exprimé nettement, pour la première fois, le sentiment subjectif de la nature. Chez Goldsmith et Thomson l'impression personnelle disparaît derrière la nature, tandis que cette impression est l'essentiel chez Young. »

aux ombres du soir, au clair de lune blafard tombant d'un ciel pur sur une campagne désolée. Tous les penseurs voués aux regrets éternels se promèneront à l'avenir, comme Werther, dans un chemin solitaire aux doux rayons de l'astre des nuits et plus d'un lecteur *sensible*, pour employer le terme consacré de la fin du XVIII^e siècle, sera de l'avis de Herder lorsqu'il écrit : « Je n'ai jamais lu les Plaintes d'Young et les Tombeaux de Creuz avec une disposition d'âme si bien ramenée à l'unisson des vers que par certaines nuits d'été sous un ciel brillant de constellations, dans la tonnelle silencieuse d'un jardinet attenant à un cimetière, où quelques vieux tilleuls sacrés, animés au souffle du vent, pénétraient l'âme d'un frisson par leur bruissement¹. » Young s'est rendu compte de l'influence du milieu naturel sur le cours des pensées et l'application qu'il en fait dans son poème prouve à quel point il s'est maintenant écarté des traditions néo-classiques anglaises.

Mais si nous passons de la question de forme à la conception même d'un ouvrage didactique en vers sur la vanité de la vie humaine et la nécessité philosophique et morale d'une existence future, il sera difficile de lui trouver des précurseurs certains. Sans doute une partie des graves réflexions qui remplissent ces neuf chants a déjà été exprimé en beau langage dans la prose de Jeremy Taylor et les essais de Cowley, d'Addison² et de Steele, mais l'idée ne semble pas s'être présentée de les exposer en un poème. Il est vrai que des passages sérieux, voire mélancoliques, se rencontrent chez les auteurs du temps et par moments jusqu'au ton caractéristique des Nuits. Thomson même³, plutôt disposé à tout envisager avec un sentiment d'optimisme latent, s'était livré à des méditations attristées dans les Saisons. Pope rappelle parfois les terreurs de la mort et le bouleversement qu'elle

1. Herder's Werke, édit. H. Duntzer. — Berlin, G. Hempel, sans date, vol. 19, p. 284, note 2.

2. Voir par exemple dans le Spectateur, les n^{os} 111, 289, 565 et 600, dus à Addison, et l'article n^o 210 de J. Hughes, dont se rapproche beaucoup le raisonnement d'Young sur l'idée du néant. D'ailleurs, dans l'Épître à Tickell, v. 99-104, Young exprime son admiration pour les articles d'Addison sur l'immortalité.

3. Voir par exemple Winter, v. 322-53 et 1028-41, passage cité plus haut.

produit dans la société, ainsi que les maux qui accablent les hommes¹. D'autres encore en avaient fait autant. C'est ainsi que Gay, on ne semble pas l'avoir remarqué, devance Young dans deux courtes pièces de vers intéressantes sur l'éternité et sur la nuit². Dans la première il s'écrie : « Hélas, qu'est-ce que la vie ? elle est environnée de malheurs ; au milieu de nos espérances, le destin frappe d'une blessure soudaine. Aujourd'hui l'homme d'état rêve à de nouveaux honneurs et demain la mort détruit ses projets chimériques. » Dans la seconde il donne comme un aperçu anticipé de la Consolation en ces termes : « Enveloppée de la robe de la nuit gît la création tout entière. Pourtant même en ce moment, tandis que les ténèbres revêtent la campagne, nous contemplons les traces de la main du Tout-Puissant. Des millions d'étoiles apparaissent aux vastes voûtes du ciel et la sphère infinie est ornée de gloires nouvelles. » Notons enfin Thomas Parnell (1679-1718) dont le Nocturne sur la Mort (*Night-piece on Death*) a peut-être inspiré la fameuse élégie de Gray³ et n'est pas restée sans influence sur notre auteur dont les méditations conservent le même cadre, mais qui a rejeté le vers octosyllabique, mètre à l'allure sautillante et indigne du sujet. Ainsi Young trouvait chez ses contemporains, sinon le modèle achevé de ce qu'il se proposait d'écrire, du moins l'impulsion nécessaire à la production de son œuvre personnelle.

Si l'on remonte au delà du XVIII^e siècle pour découvrir les sources auxquelles aurait puisé le poète le champ devient plus vaste sans que les recherches soient plus faciles. Dans l'antiquité classique l'on ne trouverait guère que le *De Natura Rerum* de Lucrèce à mettre en regard des Nuits pour la conception et encore l'esprit en est-il tout différent. Aucun emprunt n'apparaît ici probable, si ce n'est celui de quelque expression poétique¹.

1. Voyez par exemple *Imitations of Horace* Bk II, Ep. II [de 1737], v. 246-63 et 304-9.

2. *The Works of the English Poets*, éd. Al. Chalmers, London, 1810, vol. X, p. 491.

3. *The Beginnings of the English Romantic Movement*, by W. L. Phelps, Boston, Ginn and Co, in-8°, 1893, p. 26.

4. On trouve par exemple dans N. Th. IX, v. 2416 : « Beyond the flaming limits of the world » une traduction de l'expression « *flammantia moenia mundi*. »

Mais en Angleterre même on rencontre une œuvre didactique et importante, quoique bien oubliée, dont on pourrait croire qu'Ed. Young s'est inspiré. Il s'agit du long traité philosophique en vers de Sir John Davies (1570-1626) sur l'Immortalité de l'Âme ou *Nosce Teipsum*. L'auteur en était un ancien élève de Winchester College ¹ et la nouvelle édition de son ouvrage donnée par N. Tate en 1699, pendant que notre auteur était sur les bancs de la célèbre école, avait dû faire sensation dans le monde scolaire. Cependant aucun indice ne vient prouver que ce successeur l'ait lu et qu'il en ait fait son profit ². En admettant, selon toute vraisemblance, qu'il l'ait étudié, les différences entre les deux œuvres sont telles que toute idée d'imitation directe devrait être écartée. Davies enchâsse en une interminable série de quatrains décasyllabiques à rimes croisées, des arguments en forme où les objections, et leurs réfutations successives, sont dûment présentées à l'appui de la doctrine de l'existence et de la nature spirituelle de l'âme, ainsi que de son immortalité. L'ensemble est partagé en sections et quelques sections se subdivisent encore en raisonnements distincts et numérotés qui aboutissent au « *quod erat demonstrandum* » et à l'analyse des trois facultés dominantes de l'âme et des trois modes correspondants de son existence. Rien de plus pédantesque que cette sèche démonstration en pentamètres corrects que relèvent seulement le nombre et l'ingéniosité des métaphores employées pour rendre sensibles les abstractions théoriques. Young au contraire commence par exhaler une plainte individuelle et douloureuse ³ dont ses méditations nocturnes ne sont qu'une généralisation ultérieure et navrante. S'il se préoccupe aussi plus

1. Voir le Dict. of National Biography, sub verbo. Peut-être est-ce lui qui figure sur la liste des boursiers de Winchester College comme Davys (John), entré en 1580.

2. J. A. Ebert, le traducteur allemand d'Young, rapproche cependant les derniers vers du poème de Davies :

« Use all thy powers, that blessed Power to praise
Which gives thee power to be, and use the same »

de N. Th. IV, v. 362-64 et la comparaison, au début de la Conclusion de Davies, de l'âme à un trésor caché chez l'homme, du passage analogue d'Young dans N. Th. VI, v. 628-31.

3. Ajoutons que rien dans l'œuvre de Davies ne rappelle la contemplation des cieux étoilés qui remplit la dernière Nuit d'Young.

tard d'accumuler des preuves philosophiques, il délaisse entièrement les discussions sur la nature du principe immortel et ses diverses formes d'énergie pour, affirmer la nécessité d'une vie future et — ce que n'a point fait son prédécesseur — il combat énergiquement la doctrine de l'anéantissement, cherchant à montrer dans la foi aux vérités religieuses l'intérêt bien entendu de l'homme. Enfin le rejet absolu de la rime et l'emploi si fréquent des personnifications et des apostrophes passionnées donnent, au point de vue purement formel, un caractère plutôt lyrique aux *Nuits*. Le *Nosce Teipsum* étant le seul modèle auquel on puisse raisonnablement les comparer¹ et cette comparaison ne mettant en lumière que des divergences irréconciliables, il faut reconnaître à la conception d'Young le mérite incontestable de l'originalité.

Mais si, comme œuvre d'ensemble, ces méditations nocturnes n'ont pas de parallèle exact dans la littérature antérieure, elles doivent beaucoup aux philosophes du passé et surtout à la philosophie antique. Déjà plusieurs contemporains du poète avaient remarqué sa parenté spirituelle avec les auteurs latins de l'empire dans la période qui succéda au siècle d'Auguste. M^{rs} Carter, l'une des correspondantes de M^{rs} Eliz. Montagu, estimait que, s'il avait vécu à cette époque il « eût été Sénèque, et que si Sénèque avait vécu au XVIII^e siècle, il eût été le D^r Young » et elle ajoute à propos de celui-ci : « Peut-être ses défauts furent-ils contractés par le fait d'une étude prématurée et sans critique des écrivains de Rome². » Cette conjecture curieuse est confirmée, nous l'avons vu, par le style du discours latin prononcé à l'ouverture de la Bibliothèque Codrington. Mais surtout elle se vérifie constamment dans les *Nuits*, comme l'a montré J. A. Ebert par de nombreux

1. J. A. Ebert, le traducteur allemand des *Nuits*, mentionne souvent l'*Anti-Lucretius* du Cardinal Melchior de Polignac (1661-1742), dont l'ouvrage ne parut qu'en 1745, trop tard pour que le poète pût s'en inspirer. Il faut écarter, pour la même raison, la *Religion*, de Louis Racine, publiée en 1746, et surtout le poème latin d'Isaac Hawkins Browne qui est de 1754 comme impression et auquel les *Nuits* ont pu servir de modèle. Mieux vaudrait citer, comme parallèle éloigné, la *Création*, de Sir R. Blackmore qui démontrait en vers l'existence de Dieu.

2. Voir la citation de cette lettre de M^{rs} Carter, dans Southey's *Commonplace book* edited by his son in law J. Wood. — London. — Warton, 1849.

rapprochements avec les Epîtres de Sénèque à Lucilius, particulièrement mises à contribution par Young¹. En veut-on des exemples ? Le célèbre stoïcien écrit à son ami : « Il s'élève dans les plaisirs eux-mêmes des causes de douleurs. La guerre naît en pleine paix et ce qui devait aider à notre sécurité va augmenter notre crainte ; un ami se transforme en adversaire, un allié en ennemi. Le calme de l'été se change en tempêtes subites pires que les tempêtes hivernales. Nous sommes en butte à des hostilités sans ennemi, et à défaut d'autres causes l'excès même du bonheur produit la défaite. Les plus rangés sont attaqués par la maladie, les plus robustes dépérissent, les plus innocents sont punis, les plus retirés sont exposés aux séditions soudaines. » Dans la paraphrase du poète l'ordre seul des pensées se trouve interverti : « Ni la prudence ne peut défendre, ni la vertu préserver (du chagrin) ; la maladie envahit la plus chaste tempérance, le châtement accable l'innocent, le danger de guerre, à travers les plus épais ombrages, poursuit les pacifiques. Les précautions de l'homme se changent souvent en périls et sa sauvegarde, en tombant, l'écrase et le tue... La carrière la plus naturellement uniforme a ses douleurs et nos plus sincères amis portent par une erreur atteinte à notre repos. Sans malheur, que de calamités et que d'hostilités, sans ennemi². » Souvent l'on rencontre la même idée chez tous deux. Quand Sénèque écrit : « Celui-là est malheureux, qui ne s'estime pas le plus heureux des hommes, même s'il commande au monde entier, » Young reprend : « Nul n'est heureux s'il ne pense que sur la terre il ne respire personne de plus heureux que lui³. » Une partie des idées fondamentales des Nuits est donc due au philosophe de Cordoue.

Mais il ne s'agit pas d'une simple coïncidence amenée par l'analogie des sujets. Les expressions même sont parfois identiques chez l'un et l'autre auteur. Le moraliste latin s'écrit : « Pour chasser la faim et la soif il n'est pas nécessaire d'assiéger

1. L'appréciation d'Young pour le philosophe latin se voit d'ailleurs dans N. Th. IX, v. 976-8, où il le cite à côté de Platon et de Cicéron.

2. N. Th. I, v. 268-73 et 276-81, et cf Ad Lucilium Epistolarum Moralium liber XIV, Ep. III. 5.

3. Sénèque, id. Lib. I, Ep. IX, 20 et N. Th. VIII, v. 935-36.

un seuil hautain et de subir une humanité insultante (*contumeliosam etiam humanitatem perpeti*). » Son émule anglais dit à son tour : « L'orgueil brandit comme une lame les faveurs qu'il accorde et son humanité outrage (*and contumelious his humanity*)¹. » Tous deux comparent les cris du mourant aux vagissements d'un être naissant à une vie supérieure². Pour celui-là la sagesse et la vertu sont les seuls biens durables (*hoc unum contingit immortale mortalibus*), pour celui-ci « rien n'est immortel aux mortels que leur valeur propre (*To mortals, nought immortal but their worth*)³. » Il n'est pas jusqu'aux métaphores qui ne se trouvent reproduites. Les vers bien connus : « Celui qui naît s'enrôle. La vie est une guerre, une éternelle guerre contre l'infortune » sont l'écho prolongé de cette parole : « *Atqui vivere, Lucili, militare est*⁴. » Sénèque rappelle l'usage de faire lever et dépouiller de ses couvertures le cheval que l'on veut acheter et demande s'il faut estimer l'homme avec ses oripeaux. Young remarque également : « Nous mettons sagement à nu le coursier dont nous entendons faire l'acquisition : jugerons-nous l'homme avec ses caparaçons⁵ ? » Le premier indique le contraste entre les avertissements précurseurs des catastrophes physiques, le vent qui s'élève avant la tempête, la maison qui craque lorsqu'elle va s'effondrer, la fumée qui révèle l'incendie, et la dissimulation de nos ennemis. L'autre présente un développement analogue : « Un souffle préalable annonce l'orage qui surgit, les tours qui s'abattent menacent avant de tomber, les volcans mugissent avant de se déverser, la terre tremble avant que son gouffre s'ouvre pour dévorer et la fumée trahit le feu aux vastes ravages ; la ruine du fait de notre semblable est d'autant plus cachée qu'elle est proche⁶. » Inutile de multiplier encore les citations. Il suffit de feuilleter les œuvres philosophiques de Sénèque et d'une façon spéciale les *Epîtres à Lucilius* pour y découvrir les emprunts

1. Sénèque, id. Lib. I, Ep. IV, 10 et N. Th. III, v. 213-14.

2. Sénèque, id. Lib. XVII, Ep. II, 26 et N. Th. III, v. 506-10.

3. Sénèque, id. Lib. XVI, Ep. III, 9 et N. Th. VIII, v. 975-77.

4. Sénèque, id. Lib. XVI, Ep. I, 5 et N. Th. II, v. 9-10.

5. Sénèque, id. Lib. XI, Ep. I, 9 et N. Th. VIII, v. 451-52.

6. Sénèque, id. Lib. XVII, Ep. III, 2 et N. Th. III, v. 218-23.

évidents du poète. La doctrine stoïcienne ou plutôt le langage de son principal interprète chez les Romains a laissé des traces profondes dans les images et le style des Nuits.

Ceci bien établi, peut-on croire à l'originalité de notre auteur? Incontestablement, oui. Nous avons vu que pour la composition même des méditations nocturnes, il se trouvait à peine dans le passé un ouvrage à leur comparer. Les tirades mélancoliques qui conviennent au génie des races du nord restaient à l'état fragmentaire et dispersé. C'est Young qui, le premier, a réuni en faisceau ces pensées pleines de tristesse en les rattachant, comme à leur centre commun, aux épreuves et aux déceptions qu'il venait de subir. En cela consiste son originalité véritable, celle qui fit en Europe l'immense succès de son premier recueil. Jusquelà tous les écrivains étaient restés extérieurs à leur sujet. Ils dissertaient et décrivaient du dehors, se gardant d'épancher leur âme devant le lecteur et d'en faire le confident et presque le confesseur de leurs peines secrètes. Même Thomson, qui apportait d'Ecosse le frais souffle du vent des montagnes et les parfums des champs dans l'atmosphère viciée et alourdie de la ville, même Thomson notait sous forme impersonnelle des impressions intimes et s'efforçait de se dérober aux regards du public. Dans les Nuits au contraire et par un coup d'audace inconnu depuis de longues années à la littérature anglaise, l'auteur d'un grand poème prend la parole en son propre nom et initie ses contemporains aux douleurs qui lui déchirent le cœur. C'est la réapparition du moi dans un domaine d'où la tradition courante l'avait formellement banni, du moi accompagné, si l'on veut, de manifestations parfois fantasmagoriques et extravagantes, mais aussi du « moi » avec son ardeur communicative, ses élans de tendresse et de regrets, toute cette force de passion individuelle que l'homme ne saurait toujours réprimer et dont l'absence avait desséché et glacé les vers de l'école néo-classique.

Au reste, ce nouvel élément de vie transforme jusqu'aux imitations évidentes de notre auteur. Il empruntait sans doute beaucoup à ses devanciers et, suivant le mot d'un grand poète comique, prenait son bien partout où il le trouvait. Mais l'accent personnel qu'il avait si heureusement introduit dans son œuvre

embellissait et transfigurait même ses larcins littéraires. Young avait enfin découvert le secret de puiser à des sources étrangères sans cesser d'être original, parce qu'il s'assimilait tout ce dont il s'emparait et le marquait d'une empreinte à lui. Qu'il allât chercher des idées dans Sénèque, dans Pascal, dans La Bruyère ou Butler ou chez les essayistes — il l'a fait à maintes reprises — toujours il repensait par lui-même les pensées des autres et ses matériaux, quelque diverses que fussent leur provenance ou leur nature, il les refondait dans le creuset de sa propre méditation avant de les incorporer à ses Nuits. Son style d'ailleurs en fournit la preuve. Où qu'on l'examine et à quelque origine que soient dues les réflexions qu'il enchâsse, ce style porte partout le cachet particulier de l'écrivain. C'est un composé de phrases courtes et énergiques où le mot frappant survient à l'improviste et comme martelé par le rythme du vers¹. La langue forte et tourmentée reflète bien ce génie sublime mais inégal, impétueux et saccadé, qui prétend nous accabler sous des raisons sans réplique et nous imposer des convictions irrésistibles. Pour Young le problème de l'imitation est désormais résolu. Le travail de la plume et la lecture lui ont fourni un instrument d'expression souple et puissant. Il a appris à s'en servir pour tous les sujets et les traitera tous d'une façon neuve et saisissante, alors même qu'il devra bon nombre de remarques à ses prédécesseurs.

Toutefois l'originalité de conception et de langage ne suffit pas toujours pour créer un chef-d'œuvre et le critique moderne hésite beaucoup à donner ce titre aux Nuits. Indépendamment des objections morales et philosophiques qu'il conviendra d'examiner plus tard, elle leur reproche de graves défauts. L'un des plus évidents consiste dans la répétition en termes variés des mêmes pensées et des mêmes arguments². Le fait est exact, mais se produit à un degré moindre, on a pu le constater, dans les chants I-IV que dans les autres dont la composition indépendante, à intervalles assez considérables et sans plan d'ensemble bien

1. Voir quelques exemples à la page 383.

2. De là provient aussi sans doute, le manque de vie dramatique que le critique Hettner, dans son Histoire de la littérature anglaise au 18^e siècle, relève à propos des Nuits et des Saisons de Thomson : « Auch hier ist, dit-il, wie in den Thomson'schen Jahreszeiten, nirgends der leiseste Anflug dramatischen Lebens. »

établi, conduisit à ce fâcheux résultat. Au reste le châtiment suivit de près ce péché capital, car dès l'apparition du livre il se trouva peu de lecteurs pour aller au delà du premier recueil. Le seul moyen d'en atténuer l'effet, c'est d'étudier l'ouvrage, comme il a été écrit, en fragments détachés, du moins pour les cinq dernières Nuits. C'était l'avis de Coleridge qui « aimait à lire une page d'Young, puis à faire une promenade pour réfléchir » et la méthode peut encore se recommander de nos jours¹. Elle permettra d'oublier, sans l'excuser, l'absence d'unité littéraire sur laquelle il faut passer condamnation. Auprès de cette faute essentielle les simples erreurs de style perdent de leur importance. Elles se ramènent à l'emphase, au manque de goût, à l'exagération des métaphores et à l'abus des antithèses. La première est une conséquence presque fatale de la recherche incessante du sublime. Elle apparaît dans certaines expressions d'Young, par exemple lorsqu'il appelle son épitaphe poétique sur le monde anéanti « un soupir monumental² » ou quand il croit pouvoir rehausser par des ornements factices des idées dont l'élévation s'accommode mal de pareille prétention. C'est par une aberration de jugement de ce genre qu'il nomme Dieu le grand dramaturge ou le grand philanthrope et qu'il le montre applaudi par les élus³. Pour les mêmes raisons il a recours parfois à des images mal choisies, comme lorsqu'il déclare que les cieux sont le premier volume de l'Eternel écrit « pour que l'homme le lise et tout en majuscules » ou qu'il désigne les étoiles comme « le céleste alphabet d'or⁴. » Telle est encore sa comparaison de l'univers visible avec une vigne énorme, puis avec un anneau passé au doigt de la divinité⁵. Le poète use également de ce que Coleridge prétendait être un procédé des Allemands pour dépeindre le grandiose, à savoir de « prendre quelque chose de très grand et de

1. The Table talk and Omniana of S.T. Coleridge. — London, Geo. Bell. and Sons, 1884. — Table talk, p. 297.

2. N. Th. VII, v. 832.

3. N. Th. IX, v. 358, IV, v. 602 et N. Th. IX, v. 364-65. Au vers 1089, Young appelle encore Dieu le grand économiste.

4. N. Th. IX, v. 1660-61.

5. N. Th. IX, v. 1910-22. Au vers 1358, Young parle aussi du « cœur de salamandre » de Lorenzo.

le rendre très petit par rapport à ce qu'ils désirent agrandir ¹, » lorsqu'il fait des constellations des « étincelles nocturnes, des tisons luisants sur le vaste âtre du ciel ¹. » Enfin l'antithèse est la figure préférée d'Young comme dans le passage où il invite Lorenzo à « dérober innocemment le feu céleste » pour « allumer sa piété aux étoiles » ou dans son assertion que « l'incrédulité se trouve être une profession de foi, une confession de nos fautes et que les apostats sont ainsi des théologiens orthodoxes ². » A ces divers points de vue, les Nuits, et surtout le second recueil, prêtent incontestablement le flanc à la critique.

Ces taches cependant, quelque visibles qu'elles soient, expliquent bien le dédain de quelques hommes de lettres pour notre auteur, l'indifférence de certains lecteurs, elles ne sauraient diminuer l'immense popularité de l'œuvre même. Cette popularité est due non aux erreurs de goût mais aux véritables qualités qui s'y révèlent, au pathétique, à la fine raillerie, au sublime. Nous avons vu déjà combien Young est habile à émouvoir par l'expression sincère de la douleur. Il se rappelle aussi parfois qu'il a flagellé jadis les vices contemporains, et sa verve mordante ne constitue pas, jusque dans ses réflexions les plus graves, l'un des moindres charmes de son vers. Voici, par exemple, à propos du deuil, le portrait de survivants affligés : « Quelques cœurs, durs en cachette, inaptés à fondre, débordent à grands flots, comme le rocher de Moïse, quand ils sont frappés du regard magique de la foule. D'aucuns pleurent pour participer au renom du défunt, si élevé par le mérite et si cher à leur cœur. Ils insistent sur des louanges dont ils croient prendre leur part et se donnent ainsi, sans rougir, des éloges. D'aucuns se lamentent pour montrer qu'ils ont pu aimer quelque chose, ils ne pleurent pas pour soulager leur chagrin, mais pour en faire étalage. Quelques-uns rendent par leurs larmes pleine justice au mort, ayant conscience que leur affection tout entière a un arriéré à solder. Quelques-uns pleurent malicieusement et non sans se douter que des larmes parfois contribuent aux conquêtes des yeux ³. » Cette petite

1. The Table talk and Omnia of S. T. Coleridge, 1884, p. 297.

2. N. Th. IX, v. 1361.

3. N. Th. IX, v. 615-16, et VII, v. 1325-27.

4. N. Th. V, v. 528-40.

esquisse qui ne déparerait pas l'Amour de la Renommée contraste agréablement avec le ton grave et solennel du reste. Mais ce ton même ne déplaît pas quand il s'adapte au sujet et que l'écrivain est vraiment inspiré. De là le succès légitime du début des Nuits où Young s'élève sans effort dans la région des pensées les plus nobles, et se maintient quelque temps à la hauteur de Milton. L'allure dramatique de ce morceau qui rappelle Shakespeare et la majesté du style en font un des modèles de la littérature anglaise. « La Nuit, sombre déesse, de son trône d'ébène, avec une majesté privée de rayons, étend maintenant son sceptre de plomb sur un monde assoupi. Ce silence de mort, qu'il est complet ! ces ténèbres, qu'elles sont profondes ! L'œil ne voit nul objet, l'oreille qui écoute ne perçoit aucun son. La création dort. On dirait que les pulsations de la vie universelle se sont arrêtées et que la nature a fait une pause, une pause terrible ! prophétie de sa fin. Puisse cette prédiction se réaliser bientôt. Destin, laisse tomber le rideau ; je n'ai plus rien à perdre ¹. » Depuis la grande épopée du XVII^e siècle, l'on n'avait pas entendu d'accents aussi sublimes.

Il en était ainsi toutes les fois que le poète se sentait inspiré par un sujet digne de sa muse. Peu de lecteurs remarquent combien son dernier chant égale les quatre premiers, ni la raison pour laquelle l'ouvrage se relève vers la fin. C'est que laissant là ses malheurs déjà pleurés et les arguments de tout genre en faveur de l'immortalité, déjà présentés sous tant de formes diverses, Young aborde une matière neuve, la description de l'univers visible. Au rebours du philosophe Kant, il a traité d'abord de la loi de la conscience en l'homme pour terminer par la contemplation du ciel étoilé au-dessus de nos têtes et son imagination s'est enflammée à cette vue. Il goûtait d'ailleurs ce bonheur rare, auquel il attachait toujours le plus grand prix, de pouvoir être original. Avant lui sans doute Milton avait placé dans la bouche de l'archange Raphaël des paroles plutôt indécises sur le système stellaire et s'était apparemment prononcé en faveur des idées de Ptolémée ² et Thomson, au commencement

1. N. Th. I, v. 18-27.

2. Milton, *Paradise Lost* VIII, v. 66-168.

de son Été avait consacré quelques vers au mouvement des planètes dans leurs orbites avec sa curiosité habituelle pour tout ce qui touchait aux questions d'actualité scientifique¹. Mais jusqu'à ce jour les théories astronomiques récentes n'avaient pas été traitées en vers avec quelque développement par un écrivain de talent². Le Paradis Perdu, ainsi que la Divine Comédie de Dante, reposait sur les idées anciennes d'une série de huit sphères célestes concentriques se mouvant autour de notre planète, disposition commode pour assigner un lieu défini à l'enfer et à l'empyrée³. Les Saisons par contre s'occupant surtout de la terre, ne mentionnaient qu'incidemment les étoiles, le soleil fixé dans l'espace et son cortège d'astres subordonnés. Il était donc réservé à Young de décrire l'immensité de l'univers matériel, l'aspect que présentent pour la raison humaine ces milliards de globes tourbillonnant dans l'infini, conformément aux lois de la gravitation formulées par Copernic et Newton. Faisant allusion aux découvertes de ce dernier, il s'écrie : « Dites-moi, vous savants d'ici-bas ! ou vous bienheureux du ciel ! vous anges investigateurs, anges newtoniens, dites-moi où se trouve la sphère de votre puissant Maître, où se trouvent ses planètes, ces satellites animés, ces étoiles du matin, les premiers-nés de la divinité, détachés de l'amour central par la vénération la plus profonde et non moins fortement ramenés par sa douce attraction⁴. » Ailleurs, il

1. J. Thomson, *Summer*, v. 32-42 et 94-111.

2. N'oublions pas toutefois que notre poète doit beaucoup aux Entretiens sur la Pluralité des Mondes de Fontenelle et qu'il emprunta peut-être sa propre division en Nuits aux Soirs de l'auteur français. Fontenelle, au reste, justifie ainsi cette répartition au début de son Troisième Soir : « La marquise voulut m'engager, pendant le jour, à poursuivre nos entretiens : mais je lui représentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la lune et aux étoiles, puisqu'aussi bien elles en étaient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le parc, qui devenait un lieu consacré à nos conversations savantes. » [Œuvres de Fontenelle, Paris, A. Belin, 1818, tome II, 1^{re} partie, p. 34.]

3. Cf. les réflexions suivantes de Th. Keightley à ce sujet : « ... far as the most powerful telescopes can pierce into space there is nothing found but a uniformity of stars after stars in endless succession, exalting infinitely our idea of the Deity and His attributes, but enfeebling in proportion that of any portion of space being His peculiar abode... » [An Account of the Life, Opinions and Writings of J. Milton... by T. Keightley. — London, Chapman and Hall, 1895, in 8°, p. 415.]

4. N. Th. IX, v. 1835-41.

se complaît à rendre le spectacle des mondes en mouvement sous les yeux d'un observateur supposé immobile : « Quelle riche perspective et toujours nouvelle ! et toujours plus neuve pour qui la voit le mieux, car de plus nouvelles se succèdent encore à l'infini. Qu'ils sont rapides, ces coureurs de l'éther ! Comme la flèche est lente qui volé de la corde la plus robuste ! L'esprit seul peut en devancer le cours. Sans fin, un globe dépasse l'autre dans son ascension ! un cercle est sans fin enfermé dans un autre cercle ! une roue dans l'autre, pareille à ta roue mystique, Ezéchiël ! et comme la tienne, l'on dirait une vision ou un rêve. Nous les contemplons et pourtant il nous faut faire effort pour le croire ! Quelle complexité de mouvements ! quelle étendue ! quels essaims de mondes se riant de la terre ! d'une grandeur immense ! immensément éloignés de leurs sphères respectives ¹ ! » Ce sont là des aperçus curieux et qu'il importe de relever. Sans aucun doute le poète s'est inspiré de la science de son temps et des œuvres de Fontenelle. Même dans le domaine de la littérature, il a pu trouver des considérations analogues dans les *Pensées* de Pascal et surtout dans les *Caractères* de La Bruyère, où il avait déjà, nous le savons, été chercher bien des détails pour en orner ses satires ². Mais ces précurseurs étaient plutôt timides et hésitants. Pascal déclarait : « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic » et La Bruyère parle de cette opinion comme d'une pure hypothèse : « Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux ? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers ³. » Il y a loin de ces affirmations entourées de précautions oratoires à la franche admiration d'Young pour les théories de Newton et le fait de les avoir adoptées sans réserve et revêtues de toute la pompe de l'expression poétique constitue chez l'auteur des *Nuits* une heureuse originalité.

1. N. Th. IX, v. 1091-1104.

2. Pascal, *Pensées*, art. 1^{er} [édit. Havet] et La Bruyère, *Les Caractères*, ch. xvi. Des *Esprits Forts*. Pour ce dernier chapitre, La Bruyère avait pu s'inspirer lui-même des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, de Fontenelle, qui parurent en 1686.

3. La Bruyère, *Les Caractères*, ch. xvi, et Pascal, *Pensées*, art. xxiv, 17.

Il ne s'en tient pas, du reste, à la simple contemplation des cieux visibles. S'inspirant évidemment des idées de Fontenelle, il croit à l'existence d'êtres doués de raison mais différents de nous dans les astres qui parcourent l'espace céleste¹. Et cette conception, inconnue jusque-là aux poèmes de l'époque, lui suggère l'un des plus beaux passages de sa dernière Nuit, celle d'une exploration de l'univers astronomique à la recherche du trône de Dieu. L'occasion lui est ainsi fournie de donner de notre planète et de ses habitants une description satirique qui montre le vieillard, à plus de soixante ans, encore jeune de verve et d'ardeur quand il s'agit à la fois de faire preuve d'esprit et d'exposer en précurseur les découvertes nouvelles et même les conjectures de la science. On nous pardonnera pour son importance une citation un peu prolongée.

« Je me réveille, et tout éveillé, je gravis l'échelle radieuse de la nuit, de globe en globe, marches placées par la nature pour l'ascension de l'homme... Dans le char rapide de la contemplation fervente, je pars de la terre comme de ma barrière. Avec quelle vitesse je m'élève ! la terre rapetissée recule... Me voici debout sur les Alpes de la nature et sous moi j'aperçois mille firmaments ! mille systèmes stellaires comme autant d'atomes de poussière ! Arrivé si tard et à ce point étranger, comment l'esprit curieux de l'homme ne s'informerait-il pas de ce que sont les habitants de ce monde sublime, de cette sphère si différente et si peu terrestre, où jamais mortel, non ravi aux cieux, ne vint errer ? »

« O vous, aussi éloignés de mon séjour mesquin que le vol séculaire des rayons de soleil les plus rapides ! je rôde bien loin de mon élément natal en quête de choses nouvelles et merveilleuses pour les humains. Quelle province est-ce dans les vastes domaines de Celui auquel tout est soumis ? Etes-vous mortels ici ou divins ? Vous qui résidez aux confins du pays bienheureux !

1. M. Cam. Flammarion, dans son ouvrage sur la Pluralité des Mondes Habités [Paris, C. Marpon et E. Flammarion, sans date], note ce trait chez notre auteur et cite, d'après la traduction française de Le Tourneur, ce que celui-ci nomme la 21^e Nuit d'Young, c'est-à-dire une partie de N. Th. IX [du v. 1511 à 1931 passim].

qu'êtes-vous? une colonie céleste? ou bien n'êtes-vous par de fréquentes visites venues des bords voisins du ciel qu'au rang de dieux subalternes, de créatures à demi divines? Quelle que soit votre nature, vous vivez, sans conteste, d'une vie tout autre, vous parlez un tout autre langage et vous pensez peut-être de tout autres pensées que l'homme. Quelle variété dans les œuvres de Dieu! Mais quelle est cette pensée? dites-le nous. La raison exerce-t-elle ici un pouvoir suprême et absolu? ou les sens lui font-ils la guerre?... Savez-vous ce qu'est la maladie? ce qu'est la guerre affreuse? — en cette heure fatale, la guerre fait gémir l'Europe (nous appelons de ce nom un champ étroit où les souverains divaguent). Dans notre monde à nous, la mort charge l'intempérance de faire l'œuvre de la vieillesse. Suspendant le carquois que lui a remis la nature, comme trop lent à la tâche, elle expédie, pour hâter la besogne, des bouchers impériaux; leur enjoint de massacrer leurs brebis (le sot bétail qu'auparavant ils tondaient) et de lui lancer vingt mille têtes par repas. Vos bourreaux siègent-ils tous sur des trônes; chez vous la fureur du pillage saurait-elle transformer en dieu¹? »

Ces beaux vers rappellent le brillant auteur des Satires. Loin de se lasser à la fin de son travail, Young reprend haleine au début de la neuvième Nuit qui termine dignement l'œuvre entière par la perspective des cieux étoilés, preuve manifeste de l'existence d'un Etre Tout-Puissant et gage en quelque sorte d'immortalité future pour l'homme qui peut hausser sa pensée jusqu'à Lui.

On comprend qu'en présence de ces passages sublimes et par contre d'aussi grands défauts, les jugements littéraires sur les Nuits soient divers et souvent contradictoires. Le D^r Sam. Johnson, après avoir dit qu'on « ne saurait y trouver vingt vers de suite sans quelque extravagance² » déclare en achevant la vie du poète que « la qualité par excellence de cet ouvrage n'est pas la précision, mais l'abondance du style. Il ne faut pas y consi-

1. N. Th IX, v. 1710-13, 1715-17, 1748-71 et 1781-92.

2. Johnsonian Miscellanies, edited by G. B. Hill. — Oxford, Clarendon Press, 1897, vol. I, p. 186, note 1.

dérer certains vers : l'effet puissant réside dans l'ensemble. » D'autre part, Thomas Campbell affirme que « la puissance du poème, au lieu de résider dans l'ensemble, consiste en éclairs de génie courts, brillants et saccadés ¹. » Pour M^r Leslie Stephen « Young était un des auteurs les plus habiles qui aient jamais écrit en vers anglais, mais l'habileté étouffe l'imagination ², » tandis que pour H. Blair « aucun écrivain, ancien ou moderne, ne possédait une imagination plus forte que le D^r Young ou plus fertile en images de tout genre ³. » De même, M. H. Taine, dans le bref paragraphe qu'il consacre à notre auteur, chez qui il reconnaît « de grands éclairs d'imagination, » ajoute qu'il « exploite son chagrin et qu'il se drape » mais que « cependant le sentiment est neuf et sincère ⁴. » George Eliot, dont l'article virulent dans le *Blackwood's Magazine* n'a pas peu contribué à détruire la réputation du poète au XIX^e siècle, prétend que « les Nuits sont le reflet d'un esprit où les sympathies humaines d'ordre élevé restaient passives » et un peu plus loin elle attribue leur influence à « une émotion véritable. » On peut croire que la clef de l'énigme, en ce qui concerne ces appréciations divergentes, se trouve dans les dispositions avec lesquelles chacun aborde ces méditations nocturnes, vu que, suivant la remarque de Goldsmith, l'on aperçoit plus aisément les fautes d'Young lorsqu'on est porté à la gaieté, et l'on goûte mieux ses qualités sérieuses quand on est soi-même sous une impression de tristesse ⁵. Il nous suffira donc de chercher à dégager de ces assertions contraires l'élément de vérité générale qu'elles peuvent contenir et qui nous aidera à mieux caractériser l'écrivain.

Le reproche qu'on lui fait de viser à l'esprit, même hors de propos, et les éloges que l'on accorde à ses formules brèves, spiri-

1. T. Campbell's Specimens. — London, J. Murray, 1841, p. 466.

2. L. Stephen, *English Thought in the 18th Century*. — London, Smith, Elder and Co, 1881, in-8°, XII, 38.

3. H. Blair, *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres*, Lecture XV.

4. H. Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*. — Paris, Hachette, 1882, 5 vols in-8°, vol. IV, p. 228-29.

5. Goldsmith's Works, édit. Cunningham. — London, Murray, 1854, vol. III, p. 439 : « They are spoken of differently, either with exaggerated applause or contempt, as the reader's disposition is either turned to mirth or melancholy. »

tuelles et frappantes, indiquent un poète plus soucieux d'étonner que de plaire. Il s'est si bien assimilé la facture du distique rimé qu'il en a retenu, jusque dans le vers blanc, l'habitude de l'antithèse et la recherche du mot concis résumant une pensée, ainsi que du trait saillant qui la fixe dans la mémoire du lecteur. De là le nombre de maximes et de proverbes dont il a enrichi la langue et dont on a gardé le souvenir en oubliant leur origine¹. Nul auteur n'est plus fécond sous ce rapport. Si l'on y ajoute le goût des métaphores peu communes et le plaisir qu'il éprouve à poursuivre une image jusqu'à complet épuisement des ressemblances possibles, on aperçoit le lien qui le rattache non plus à l'école de Pope, mais à ses prédécesseurs du milieu du XVII^e siècle. Par ces particularités, en effet, se trahit l'influence qu'exercent sur lui Donne, George Herbert et Cowley. Young se montre ainsi, suivant une fine remarque rapportée par le Rev. H. F. Cary, le représentant attardé de ceux que Dryden a désignés sous le nom de « metaphysical poets. » Il mérite d'ailleurs

1. Voici quelques-uns de ces vers typiques à l'allure proverbiale qui sont d'un usage courant :

« Be wise to day ; 'tis madness to defer. »

« Procrastination is the thief of time. »

[N. Th. I, v. 390 et 393.]

« He mourns the dead, who lives as they desire. »

« The spirit walks of every day deceased ;
And smiles an angel, or a fury frowns. »

[N. Th. II, v. 24 et 180-81.]

« Man wants but little, nor that little, long »

[N. Th. IV, v. 118.]

« Fondness for fame is avarice of air »

[N. Th. 5, v. 2.]

« Pygmies are pygmies still, tho' perchd on Alps »

[N. Th. VI, v. 309.]

« Were man to live coëval with the sun,
The patriarch-pupil would be learning still. »

[N. Th. VII, v. 86-87.]

« Too low they build who build beneath the stars. »

[N. Th. VIII, v. 215.]

« Where is the dust that has not been alive ? »

[N. Th. IX, v. 92.]

à ce titre sa part des critiques du D^r Johnson ¹ qui les accuse très justement d'être obscurs et de manquer de naturel dans le style et les comparaisons, de préférer le brillant au pathétique et de prétendre arriver au sublime par l'exagération. C'est à eux qu'il est redevable, à notre avis du moins, non seulement de la faculté de créer maint aphorisme bien tourné, mais malheureusement encore des erreurs de jugement qui gâtent ses meilleures productions et notamment le second recueil des Nuits.

Ces réserves faites — et elles ne portent après tout que sur des détails — il convient d'examiner la valeur de l'œuvre dans son ensemble. L'on peut sans peine, à ce point de vue, concilier les opinions de Th. Campbell et du D^r Johnson. Le premier, qui s'occupe du style, a raison de dire que les beautés sont surtout isolées et comprises dans des morceaux qu'il faut, quand on veut bien les apprécier, détacher de leur contexte. Mais le D^r Johnson appréciait l'effet moral des Nuits et des preuves d'immortalité qui s'y trouvent accumulées. Or, la conviction raisonnée et l'impression de grandeur ne sauraient ressortir de quelques vers lus à l'état fragmentaire et c'est le tout qui peut seul nous frapper par l'énergie du langage et la force de l'argumentation. Considérées de la sorte, les imperfections secondaires s'évanouissent ou même se fondent dans la masse, pareilles en cela à ces figures grimaçantes contraires aux règles de l'art et qui pourtant restent en étrange harmonie avec la grâce sévère de nos cathédrales gothiques. C'est la conception elle-même qui plaît, car, suivant le mot de M. Taine, « mettre en vers la philosophie chrétienne, n'est-ce pas là une des plus grandes idées modernes ? » N'oublions pas qu'il s'agit d'un poète qui, sous l'influence d'une douleur poignante et pris de dégoût devant les mièvreries et les ménagements de la littérature contemporaine, exprime avec franchise son chagrin et sa foi religieuse. Artificiel par la faute de son éducation et du milieu spécial où il a vécu, il redevient homme en présence de la mort des siens. Ces deux éléments disparates, le naturel de l'âme éprouvée et l'affectation du bel esprit, se superposent chez lui en un curieux accord et prêtent un caractère

1. Voir la critique de l'école métaphysique par Johnson dans sa Vie de Cowley.

grandiose et bizarre à la fois à cette œuvre. Nul ne s'en est mieux rendu compte que Bulwer Lytton dans son intéressante étude¹ où il découvre sous la gangue superficielle des défauts trop visibles, le métal précieux, le fond sublime et permanent. Sa réhabilitation, à laquelle nous empruntons ce qui suit, mérite d'être opposée, comme critique judicieuse et compétente, aux articles de revue—fussent-ils signés de Jeffrey ou de George Eliot—qui ont ruiné la popularité d'Ed. Young. « La conception des Nuits en tant qu'ouvrage didactique est d'une indicible grandeur. Un vieillard solitaire et affligé est debout au milieu des morts... Il se tient sur une tombe, deux mondes l'entourent de leurs créations et les cheveux gris du barde vêtu de deuil reçoivent l'aurore du prophète ...Le moment et l'endroit qu'il a choisis pour nous instruire rehaussent et consacrent la leçon ...L'idée première... en reste majestueuse à travers tous les méandres, toutes les transformations de la poésie. »

On a voulu comparer parfois l'auteur des Nuits à quelques-uns de ses émules. L'implacable George Eliot l'achève en le rapprochant de Cowper qu'elle montre imbu de doctrines théologiques semblables et plus strict encore que lui dans ses opinions, mais auteur d'un poème en vers blancs, *La Tâche*, où domine un optimisme bienveillant. Si le contraste est saisissant, il est loin d'être absolument exact. L'illustre critique oublie que Cowper a ses heures de sombre découragement où il soupire après « une hutte en quelque vaste désert » dans lequel il n'entendrait plus l'écho des douleurs humaines². Elle oublie que, de son côté, Young termine son œuvre par l'accent de la consolation et que l'espérance, au moins dans l'avenir, reste toujours au fond de sa plainte. S'il fallait mettre une autre figure en regard de la sienne, il nous semblerait plus juste que ce fût celle de Pope, dont la béate satisfaction de parade cache une indifférence réelle aux malheurs qui atteignent ses semblables et dont l'Essai sur l'Homme, avec les Essais Moraux qui l'accompagnent, apporte,

1. The Student. A series of papers by the Author of Eugene Aram [Edward, Lord Lytton]. — London, Saunders and Otley, 1835, vol. II, p. 285, etc.

2. The Task, Book II, v. 1-2.

non le cri d'un cœur blessé, mais l'aimable développement d'une froide rhétorique. Le raisonnement y constitue à ce point l'accessoire que l'écrivain n'en vit pas lui-même les contradictions et se trouva tout heureux qu'un autre entreprît sa défense. En effet, tandis que pour Pope le style primait la matière de ses chants et qu'il s'attachait aux seules qualités de finesse et de correction, Young donnait libre cours aux sentiments dont son âme était trop pleine et découvrait pour les exprimer une forme originale.

Nous nous arrêterons donc au jugement de l'homme, qui a su distinguer le chef-d'œuvre malgré les défauts qui le déparent et reconnaître l'or pur à travers les scories. Avec Lord Lytton nous dirons que les Nuits sont peut-être le plus beau poème didactique de langue anglaise, poème où l'auteur prête sa voix « au grand chagrin commun à toute l'humaine nature, » poème auprès duquel les Saisons font l'effet d'une simple pastorale et *The Essay on Man* apparaît artificiel. Sans refuser d'admettre ce qui manque à Young, quant au style et à l'art de la composition, nous trouvons dans ses méditations nocturnes le point de départ d'une poésie de sentiment neuve et personnelle où les notes fausses, bien que regrettables, sont du moins en contraste frappant avec la morne régularité des distiques rimés de l'école précédente, tandis que la chaleur des convictions, l'accent d'enthousiasme et l'élan spontané des idées et de l'expression marquent l'avènement de la mélancolie, en d'autres termes, le retour du « moi, » des émotions intimes et du vrai lyrisme dans la littérature de l'Europe.

SECTION II : *La Langue et le Vers.*

Vocabulaire d'Young dans les Satires et les " Nuits ". — Sa prononciation et sa grammaire. — La métrique des " Nuits ". — Allitération. — Emploi des figures de rhétorique.

L'innovation introduite dans la littérature anglaise par les Nuits d'Young, où la personnalité de l'écrivain est clairement présentée au public, devait avoir son retentissement inévitable sur la langue, le style et le vers dont il se servait. Sans doute le contraste avec les ouvrages du jour ne fut pas aussi frappant que dans le cas des Saisons et surtout de l'Hiver venant transformer, en 1726, les habitudes d'esprit de toute une génération par l'observation exacte de la nature et la notation poétique de ses divers aspects. L'auteur avait dix-sept ans de plus que Thomson, il avait appris le respect de Dryden et de ses principes de composition, il avait fréquenté les essayistes et Pope, enfin il s'était inspiré à ses débuts de l'exemple des anciens et de l'école néo-classique contemporaine. Ses écrits ne pouvaient donc différer autant de ceux de ses rivaux que les chants du jeune écossais, qu'une éducation plus libre, en pleine campagne, avait façonné à l'indépendance avant qu'il entrât dans la carrière. Mais ce fait rend plus curieux encore les progrès visibles d'Young dans la voie de l'affranchissement puisqu'il part du distique rimé d'une impeccable correction pour aboutir au vers blanc manié avec beaucoup moins de sévérité, au moment même où Thomson, par une évolution contraire, se montre de plus en plus strict dans la structure du mètre non rimé et va jusqu'à s'imposer non seulement ces entraves de la rime dont il s'était d'abord moqué, mais encore le joug plus assujétissant de la strophe spensérienne.

Nous nous proposons d'examiner, au point de vue des mots et des tournures de phrase, la langue de notre auteur et, sous le rapport de la métrique, l'œuvre principale qu'il a composée.

Comme il a subi la double influence de l'école néo-classique et du renouveau littéraire qui se fait sentir à partir de l'arrivée de Thomson à Londres, nos remarques porteront surtout sur les poèmes où ces deux tendances se sont le plus clairement reflétées, sur les Satires dans lesquelles Young suit encore docilement les préceptes établis par Dryden et adoptés par Pope, son plus éminent successeur, et sur les Nuits, qui montrent le mieux l'inspiration nouvelle dont il se réclamera désormais. Nous aurons ainsi deux points de repère fixes qui nous permettront, tout en notant ce qui indique encore chez lui la persistance des anciennes habitudes de style, de constater les progrès qu'il accomplit dans le sens d'une liberté de plus en plus grande quant à la forme. Et, pour arriver à des conclusions sûres, nous étudierons successivement le vocabulaire d'Young dans ses méditations nocturnes et ses satires, les particularités grammaticales qui le caractérisent, les lois du vers qu'il s'impose, enfin les figures de rhétorique auxquelles il recourt de préférence pour varier et embellir son exposition.

I. — VOCABULAIRE ET PRONONCIATION

Quand on cherche à se rendre compte des principes adoptés par les poètes anglais, au début du XVIII^e siècle, dans le choix du vocabulaire, on s'aperçoit bientôt qu'ils se gardent avec soin d'innover, soit en formant des termes inconnus, soit en reprenant de vieux termes tombés en désuétude. Pope, à son entrée dans la carrière, avait bien formulé les idées de sa génération sous ce rapport, lorsqu'il écrivait, en 1711, dans son *Essai sur la Critique*, deux ans avant que notre auteur publiât ses premiers vers : « La même règle s'applique aux mots comme aux modes, les uns et les autres sont également étranges, s'ils paraissent trop neufs ou trop anciens. Ne soyez pas le premier à faire l'essai des nouveaux, ni le dernier à mettre de côté les anciens¹ ». C'était la proscription du néologisme et le niveau passé sur la langue qui ne devait

1. *Essay on Criticism*, v. 335-36.

pas sortir de l'usage courant ni se départir de la stricte obéissance aux conventions établies par la société lettrée. Du reste il n'y a là rien de surprenant du moment que tout tendait à la clarté et à la correction. Le goût du pittoresque et le style énergique pouvaient facilement conduire à des obscurités de sens, ils auraient nui à cette égalité de ton, sans défaillance comme sans vigueur, qui passait pour être le triomphe de l'art. L'originalité permise consistait à tirer bon parti du fonds commun aux personnes d'une certaine éducation et de charmer l'oreille par le rapprochement inattendu d'expressions souvent employées. Il s'agissait, par un arrangement judicieux, de juxtaposer des pensées qui s'éclaireraient mutuellement par leur contraste, de faire en quelque sorte miroiter leurs facettes et de produire un rythme heureux par l'habile balancement des périodes et la succession des distiques rimés. Une métaphore célèbre de Pascal eût pu servir de devise à cette méthode : « Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre ; mais l'un la place mieux ¹. »

Des raisons extérieures contribuèrent à confirmer l'usage ainsi établi. Depuis l'avènement de la dynastie de Hanovre, l'intérêt général s'attachait toujours plus à la prose. Tandis que celle-ci se développait sans cesse et gagnait en force, en clarté et en brillant par suite des polémiques vives et nombreuses auxquelles on l'employait, la poésie, ravalée au rang d'ornement dépourvu d'importance, se désintéressait des grands sujets ou s'ingéniait à conquérir les qualités si prônées chez sa rivale. Se faisant plus humble, plus accessible à tous, elle parla le langage des foules et négligea des beautés de diction moins estimées à cette époque de pure raison. Les matières dont elle traitait n'étaient pas non plus de nature à provoquer des innovations. Un écrivain n'a guère recours au néologisme que pour des nuances difficiles à exprimer, pour des effets de couleurs ou de sons, pour des variétés de sentiments intimes qu'il voudrait révéler et qui, jusqu'alors ignorées ou presque inconscientes, exigent un effort de création verbale. Mais les poètes de l'école néo-classique se complaisaient à l'étude

1. Pascal, Pensées (éd. Havet). Art. VII, 9.

de l'homme et de l'homme au point de vue le plus général. Le détail particulier leur semblait une infraction à la dignité du vers, en sorte qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de forger des termes nouveaux. Pour les questions abstraites qui faisaient leurs délices, telles que l'Art de la Traduction, le Dispensaire, Salomon, Le Spleen, les ressources ordinaires du langage étaient plus que suffisantes. La versification s'amusant à développer des lieux communs pouvait se contenter du vocabulaire habituel.

Tant qu'il se rattacha à l'école néo-classique anglaise, Young suivit l'exemple des chefs de cette école, ainsi que le prouve une étude attentive de ses premières œuvres. Comme Dryden et Pope, il redoute le néologisme ou du moins en use peu. Sans doute, ni le Jugement Dernier, tableau peint à grands traits, ni la Force de la Religion, ni la Paraphrase d'une Partie du Livre de Job n'exigeaient des créations nouvelles pour rendre des idées déjà courantes. Mais, tout en tenant compte de ce fait, il faut reconnaître que la différence d'avec les Nuits est trop considérable pour n'être pas due à un changement de principe. *The Last Day*, dans son ensemble, ne renferme, en effet, que deux mots peu usuels : *fall* (Bk I, v. 154) dans le sens vieilli d'automne et *billows* (III, v. 249), employé en tant que verbe neutre¹ pour « traverser en fortes vagues. » Le second poème ne contient rien d'anormal et la Paraphrase deux termes seulement : *forceful* « puissant, » et la tournure *to give a loose* « donner la bride², » qui pourraient causer un moment de surprise. Même les Satires, où la critique un peu minutieuse des défauts aurait dû pousser l'auteur à s'accorder certaines licences verbales ne présentent, à cet égard, rien de vraiment caractéristique. Quelques formations assez rares : *besure* « à coup sûr, » *to unpraise* « blâmer, » *womankind* « les femmes³ ; un petit nombre d'emprunts savants tels que *discommend* « déprécier, » *the belle-lettre* « la littérature, » *theologies* « la théologie, » *inquietudes* « déplaisirs⁴, » étonnent à peine le

1. Il est employé comme verbe actif par contre dans N. Th. IX, v. 116.

2. A Paraphrase, etc., v. 336 et v. 43.

3. Sat. VI, v. 447 ; VII, v. 45 ; VI, v. 534.

4. Sat. IV, v. 195 ; v, v. 133 et 374 ; VI, v. 120 [Cf. N. Th. VI, v. 51]. Dans l'Apologie pour les Princes de 1729, l'on trouve « querulity » [édit. J. Doran, vol. II, p. 402] et « evanid as a vapour » [id., p. 412].

lecteur instruit et démontrent sur ce chapitre la prudence extrême du poète.

Mais quand on passe aux Nuits, les conditions changent sensiblement, bien qu'ici encore la transition soit ménagée. Il y a plus de liberté qu'auparavant dans le premier recueil, mais ni la quantité ni la nature des innovations ne choquent le critique. Elles sont dues pour la plupart au latin, comme *terraqueous* « formé de terre et d'eau, » *optics* « yeux, » *to defecate* « nettoyer, » *feculence* « lie, » *manumit* « affranchir ¹. » Parfois c'est le sens qui se rapproche de celui du terme original, ainsi *avocation* voulant dire empêchement, *resorbed* englouti et *solute*, serein ². Enfin, à l'exemple de Milton, dont il reproduit le verbe *to unparadize* « ôter le bonheur du Paradis ³, » Young se permet, par analogie, de composer des mots dont il enrichit la langue, tels que *to gloom* « assombrir, » *embruted* « ravalé à la brute, » *undeified* « privé de sa divinité ⁴. » Ce sont là sans doute des créations dont il se serait gardé dans son Jugement Dernier ou dans ses Satires, mais elles ne présentent rien d'étrange ou d'obscur et ne se rencontrent pas en telle abondance sous sa plume, qu'elles puissent déplaire au grand public. Il semble que notre auteur soit encore timide et qu'il hasarde quelques essais modestes avant de se dégager des scrupules qui le retiennent.

Dans le second recueil, au contraire, il s'octroie une liberté de plus en plus grande à mesure qu'il avance dans son travail. Ce qui nous frappe peut-être le plus c'est le nombre croissant de termes pris au latin, sinon directement, du moins par formation savante et partant inintelligibles en général aux hommes privés d'un certain degré de culture littéraire ⁵. Il est évident, en effet,

1. N. Th. I, 285 ; II, 138 ; II, 487 et 587 ; IV, 667. Voir aussi « ichor ». N. Th. II, 577, mot pris à Homère [Iliade V, 340].

2. N. Th. IV, 106 ; III, 209 et II, 579. « Avocation » dans ce sens se trouve déjà dans Jos. Butler [Sermon XIV].

3. Milton avait projeté un drame sacré sous le titre de « Adam Unparadized » [Milton's Works, éd. D. Masson. — London, Macmillan, 1893, 3 vols in-8°, vol. II, p. 18].

4. N. Th. II, 358 ; II, 347 et IV, 232.

5. C'est le reproche que Pope, d'après Warburton, adressait déjà aux premières Nuits quand il disait de l'auteur : « he seems to think with apothecaries that *Album Graecum* is better than an ordinary stool. » Young lui-même, dit-on, regretta plus tard ce caractère trop savant de son œuvre et déclara que, s'il pouvait la recommencer, il écrirait d'un style plus compréhensible au vulgaire.

que le mot d'*indagators* ne rend pas l'idée de « chercheurs » pour le lecteur ordinaire, *conglobed* celle d'« aggloméré », *fucus* l'idée de « faux brillant », ni *concertion* celle d'« accord ou dépendance intime ¹. » Parfois c'est du français que proviennent les néologismes que le poète introduit de la sorte. S'autorisant sans doute de l'exemple de Dryden, Young se sert de *devoir*, des verbes *predestine* « prédestiner », *to Bastile* « embastiller » et *to élance* « s'élancer » ou de l'adjectif *insalubrious* « insalubre ². » Sa langue revêt ainsi un caractère étrange et quelque peu exotique qui lui donne une apparence de majesté et de grandeur. Malheureusement il s'en dégage bientôt une impression de fatigue pour l'esprit le plus attentif, impression que les sujets abstraits des derniers chants ne peuvent que renforcer. Et trop souvent cette érudition de langage est d'autant plus inutile que les termes proprement anglais ne manquent pas pour exprimer d'une façon même plus claire la pensée assez simple du texte ³.

Ces créations nouvelles se compliquent encore en maints endroits d'un retour au sens étymologique, conformément au précédent fourni par Milton et surtout par Thomson quelques années auparavant ⁴. De là l'emploi du mot *eliminate* pour « affranchir de toute limite », d'*animal ovation* pour « joie animale », d'*emolument* pour « profit » et de *scale* voulant dire « échelle ⁵ » qui se rencontre surtout dans les deux dernières Nuits. Ailleurs, et par un procédé analogue, le poète prend certains termes courants dans leur acception primitive et dont l'usage moderne s'était depuis longtemps écarté. C'est ainsi qu'il donne à *influence* sa pleine valeur astrologique de « vertu magique » comme dans le

1. N. Th. V, 753 ; VII, 941 ; VIII, 462 et IX, 1424.

2. N. Th. VI, 292 ; V, 199 ; IX, 1060 et 630 ; VIII, 1020.

3 C'est le cas, entre autres exemples, de *quotidian* [N. Th. V, 713] pour *daily* que Boswell crut pendant longtemps dû à l'invention du Dr Johnson. [Voir son *Journal of a Tour to the Hebrides*, éd. P. Fitzgerald. — London, Bliss Sands and Co, 1897, un vol. in-4°, p. 635], de *interdicts* pour *forbids* dans N. Th. VI, 341 et d'*ebullient* pour *boiling* dans N. Th. VIII, 1320.

4. On relève au début même de l'Automne de ce poète les termes *effulgence* (v. 25), *different* (v. 36), *protuberant* (v. 137), *dejected* (v. 196) et *decent* (v. 248) pris dans le sens latin.

5. N. Th. IX, 590 ; VIII, 1283 ; IX, 857 et 1710.

Comus¹, qu'il prête à *furniture* la signification déjà vieillie d'ornement, à *police* celle de gouvernement ou ordonnance, et restant fidèle à la dérivation originelle, entend par *the morsel of Despair* « la pâture, la proie du Désespoir². » Il est curieux de remarquer cette tendance à l'archaïsme à côté des innovations déjà signalées. Elle est, nous l'avons vu, également condamnée par Pope, mais trahit la lecture assidue des auteurs du XVII^e siècle et l'imitation d'un des moyens par lesquels Milton, dans sa grande épopée, avait cherché à enrichir et à assouplir la langue³. Young renonce donc décidément aux traditions de l'école contemporaine pour s'inspirer de l'esprit de la Renaissance anglaise.

Il s'arroge aussi, comme les écrivains du temps de la reine Elizabeth, le droit de former par analogie des mots nouveaux sur le modèle de ceux déjà existants. C'est ainsi qu'il crée les adjectifs *narrative* « aimant à raconter, » *terrae-filial* « des fils de la terre, » *antemundane* « antérieur au monde » et *extra-mundane*⁴, « en dehors du monde, » les substantifs *thy... rove* « ton... voyage errant » et *the disclose* « la révélation⁵, » et les verbes *to baby* « amuser, » *to tempest* « agiter, » emprunté au Paradis Perdu, *to shallow* « réduire en profondeur, » sans parler des participes passés artificiels *starr'd and planeted* « pourvu d'astres et de planètes⁶. » Il y a là une tentative intéressante, soit pour faire

1. N. Th. IX, 1364 et cf. Comus, v. 336 :

« Or, if your influence be quite dammed up. »

2. N. Th. IX, 842 [cf. G. Herbert, *The Temple*, Affliction II : « I looked on thy furniture so fine »]; IX, 1425 et 2046. Notons encore dans N. Th. V, 731 « *ye monumental sives*, vous, tombeaux vivants, » où l'adjectif reprend son sens premier.

3. Young comme Milton emploie par exemple *pendent* dans le sens de « suspendu » [cf. N. Th. IX, 928 et Par. L. I, 727] et *affect* pour « aimer » [cf. N. Th. VIII, 6 et Par. R. III, 45].

4. N. Th. VIII, 109 et 277 ; V, 98 et IX, 1527. L'adjectif *narrative* se trouve aussi chez Pope dans *The Temple of Fame*, v. 291 : « *narrative old age*. »

5. N. Th. IX, 675, *rove* est d'ailleurs plutôt archaïque que créé de toutes pièces ; IX, 1578.

6. N. Th. VI, 521 ; VII, 68, cf. Par. L. VII, 412, Milton l'ayant peut-être formé sur le modèle de l'italien « *tempestare* » ; IX, 787 et 779. Voir aussi *to antidote* dans N. Th. IX, 1352.

Milton aime également les noms dérivés de verbes. Voir par exemple *her retire* dans Par. L. XI, 267 et *without disturb* P. L. VI, 549.

revivre des termes démodés, soit pour en inventer d'autres en observant les lois reconnues du langage populaire. Mais où Young s'accorde toute licence pour innover, c'est quand il s'agit de composés et surtout d'adjectifs négatifs dont les exemples sont fort nombreux dans les Nuits¹. Citons seulement parmi les plus remarquables les verbes *to uncreate* « réduire à néant, » *disinvolve* « dégager, » et les adjectifs *unabsurd* « non absurde, » *unkennelled* « lâché du chenil, » *unadept* « non initié » et *insuppressive* « ne se laissant pas comprimer². » Parfois même il se plaît à confondre les fonctions grammaticales généralement admises, comme quand il emploie *to urn* en tant que verbe à la place de *to inurn* qui est habituel ou qu'il donne à *amaze* le rôle d'un nom³. Ici encore l'on peut noter, dans le vocabulaire non moins que dans l'ouvrage lui-même, la recherche de l'expression concise et originale.

C'est la même préoccupation sans doute qui pousse le poète à préférer le mot propre et énergique, fût-il le plus trivial. L'on sait que Pope et son école tenaient beaucoup à la noblesse du vers et qu'à l'exemple des Français, ces poètes évitaient volontiers, grâce à des périphrases élégantes⁴, tout ce qui pouvait éveiller des idées vulgaires ou qui rappelait le parler de la populace. A mesure qu'il complète ses Nuits, Young éprouve de moins en moins pareils scrupules. Ainsi s'explique une particularité qui choque bien des lecteurs, ces termes familiers et bas qui donnent plus de mordant à sa satire, plus de force à ses réflexions mélancoliques. Pour lui l'homme vit de « redites servies à froid » et « mâche le passé, » écoutant sans cesse le même « conte dit en

1. On les trouvera avec la série des autres créations verbales d'Young à l'appendice E.

2. N. Th. VII, 1217 et IX, 260; VII, 514; V, 969; IX, 651 et VII, 391. Dans le poème qui continuait d'abord la dernière Nuit, on note encore *uncardinall'd* (v. 87) et *uncomplete* (v. 495).

3. N. Th. VII, 830 et IV, 268. « The prisoner of amaze. » Cf. *defecate* employé comme adjectif dans N. Th. IX, 1211.

4. Chez Young au contraire, la périphrase est un procédé assez rare. Nous avons noté *the natives of the bough*, « les habitants de la branche » pour « les oiseaux » dans N. Th. II, 58 et *ye cilizens of air*, « citoyens de l'air » pour « astres » dans N. Th. IX, 1165, mais il aime trop l'originalité et l'énergie du style pour abuser de circonlocutions banales.

bavant¹. » Il parle de « la routine grossière et du cloaque » des sens, critique « ce lumignon de gloire » que la fortune allume et que la mort éteint et déclare que « le groin de l'appétit qui se vautre » ne saurait déterrer la vraie joie². Ailleurs notre auteur se moque des travaux humains et de ces jets d'eau « lancés comme par une seringue (squirted) jusqu'aux nuages. » Il désigne notre planète sous le nom de « the ball » et demande à propos des astres « qui a lancé ces boules flamboyantes à travers l'abîme obscur³? » Il s'étonne que les mortels se nourrissent misérablement d'« épiluchures » morales et dit que le vieillard n'a plus aucune excuse pour « continuer à faire le sot⁴. » On voit que si la franchise ne lui coûte pas, il emploie aussi sans crainte le langage approprié au mépris et ne recule devant aucune expression⁵ qui rendra fortement sa pensée.

Le même besoin de précision et d'énergie l'amène à faire un essai plus nouveau et, à tout prendre, plus heureux. Young introduit dans les Nuits des termes techniques que le désir de clarté et d'élégance avait jusque-là bannis du vers. La chambre mortuaire du juste devient pour lui *the verge of Heaven*, « la région réservée du ciel » par allusion au quartier de Westminster à Londres ou *verge* qui relevait exclusivement de la juridiction royale⁶. Traitant avec Lorenzo des richesses véritables, il propose de réformer « l'état de ses revenus » et d'en établir « un nouvel inventaire⁷. »

1. N. Th. III, 319-20 et 337. Il faut noter que ce passage que condamne le Rev. J. Mitford [Young's Poetical Works, Aldine edit., 2 vols. in-8°, vol. I. Life of Young, p. xxxix], est tout entier ironique.

2. N. Th. VII, 1213 ; VIII, 467 et 615.

3. N. Th. IX, 921, 1153 et 1279.

4. N. Th. III, 324 et IX, 1316 « fooling on. » Cf. N. Th. V, 35 « the fool'd mind. »

5. Voyez N. Th. IX, 1395 : Man's heart is in a jakes (latrine) » et le vers plus hardi encore de N. Th. VIII, 556 :

« Hatred her brothel has, as well as Love. »

C'est sans doute cette même recherche de l'énergie et de la concision, mais aussi une certaine négligence, soigneusement évitée par Thomson, qui lui fait admettre des prépositions écourtées comme *'cross* (N. Th. III, 283) *'mid* ou *'midst* (N. Th. VII, 696 et 966), *'twixt* (N. Th. V, 134), *'bove* (N. Th., IX, 624) et des abréviations populaires comme *I've* (N. Th. II, 99 ; IV, 57) et *can't* (N. Th. VIII, 1193-94) ou *I'm* (N. Th. IV, 57), *I'll* (N. Th. II, 11 ; VI, 317), *thou'll* (N. Th. III, 372, VIII, 660) etc.

6. N. Th. II, 633.

7. N. Th. VI, 411-12.

Plus loin il invoque les astres comme « comptables » de ses jours et presse son ami à se convertir au nom du « compte final (last audit) » que le crime devra rendre devant Dieu ¹. Mais c'est la langue du barreau, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, qui lui fournit le plus d'innovations poétiques. La conscience jugeant l'homme en dernier ressort « prononce la sentence dans sa cour » avec toutes les formalités usuelles ². Young représente le monde comme refusant d'écouter son plaidoyer et remettant la cause jusqu'au dernier délai possible ³. Lorenzo lui-même produit exception sur exception dans ce procès que lui intente la foi et se refuse à céder malgré le témoignage des cieux ⁴. Cet emploi de figures judiciaires et de phrases empruntées au style légal constitue à cette époque une singularité littéraire. En donnant cet exemple l'écrivain sortait des formules banales qui faisaient le fonds ordinaire du répertoire de ses confrères et indiquait par la richesse inusitée de son vocabulaire, la voie à suivre pour renouveler l'art des vers. C'est parce qu'il rejette les traditions contemporaines et remonte hardiment à l'usage du XVII^e siècle à son début qu'il compte à son tour parmi les précurseurs du mouvement romantique.

Il y a du reste jusque dans la prononciation de ses mots, telle qu'elle ressort de l'étude de ses *Satires* et de ses *Nuits*, un élément archaïque qui trahit l'admirateur de la Renaissance anglaise. Par là s'explique, en partie du moins, le reproche adressé aux rimes de notre poète. Elles sont loin d'être bonnes en général et c'est avec raison qu'il s'élève, quant à lui, contre ce « démon gothique » dans ses *Conjectures sur la Composition Originale*. On ne saurait évidemment louer les finales *safe* et *laugh, more* et *hour*, ni surtout *lands* et *Annes* ⁵. Mais dans un grand nombre de

1. N. Th. IX, 1309 et 2139. Cf. comme terme d'argot financier le mot *plum* (100,000 livres) employé par le poète dans sa *Sat.* iv, v. 226, où il est bien à sa place.

2. N. Th. VII, 501-20.

3. N. Th. VIII, 1375-79.

4. N. Th. IX, 1366 et 1410-12. Le mot « assignation » joint à celui de « sworn » dans N. Th. III, 4-5 constitue peut-être aussi une allusion au langage juridique.

5. *Sat.* II, 111-12 et 287-88 et *The Last Day*, Bk. I, 75-76.

cas il semble qu'en lui en veut simplement d'avoir conservé un usage vieilli et dont Thomson par exemple, précisément parce qu'il dut corriger sa diction écossaise lorsqu'il vint à Londres, ne conserve pas de traces. L'on trouve en effet chez Pope comme chez Young des vers terminés par les sons de *mind* et *joined*¹. Quelque chose d'analogue se produit pour *spoil* et *isle* et le rapprochement de *serve* avec *starve* et de *perceives* avec *waves*² n'est pas sans exemple de nos jours dans le parler populaire. Ailleurs il paraît bien se ressentir de l'influence française quand il fait rimer *complete* avec *gate*, *theme* avec *fame* et ces deux derniers mots séparément avec *stream*³. L'orthographe de *desart* pour *desert* qui est habituelle chez lui prouve amplement qu'il s'agit non d'une licence poétique mais du choix délibéré d'un esprit conservateur⁴. Par contre il ne se défend pas plus que ses prédécesseurs de profiter des variations du langage et s'il donne au mot *tea* dans sa Satire V (v. 78) son ancienne valeur de « *tay*⁵ » il adopte un peu plus tard (Sat. VI, v. 360) l'atténuation courante qui tendait à le transformer en « *tee* » suivant la règle moderne. Mais tout en admettant quelques concessions aux habitudes nouvelles, il n'en demeure pas moins partisan convaincu du passé.

C'est aussi ce qui ressort d'une étude de ses principes d'accentuation. Ici encore il se rattache à la tradition observée par Dryden et Milton, tandis qu'il fait contraste avec Thomson dont la prononciation est presque toujours celle de la jeune génération

1. Sat. vii, 155-56. Cf. Pope's Essay on Criticism, v. 687-88.

2. Sat. vi, 493-94; iii, 219-20 et vii, 211-12. Au reste telle paraît avoir été également la prononciation de Pope. Voir une discussion sur ce sujet dans « Pope, Essay on Man with introduction and notes » by E. E. Morris. — London, Macmillan, 1 vol. in-8°, 1899. — Introduction pp xxvii-xxx. Cf. aussi The Essay on Man. Ep. i, 227-28 et Dryden, The Hind and The Panther, Part III, v. 748-49.

3. Sat. v, 115-16; Sat. i, 283-84 et vi, 227-28; Sat. ii, 237-38 et vii, 9-10. On trouve de même *blaspheme* rimaient avec *name* dans Sat. vii, 53-54 et *extremes* avec *blames* dans Sat. vi, 195-96. Cf. aussi Pope, Essay on Man, Ep. IV, 287-88 et Dryden, Religio Laici 427-28 où *extreme* rime avec *stem*, et The Hind and The Panther, Part III, 24-25 où *complete* rime avec *met*. Notons enfin dans Milton (Sonnet XIV), qui semble prêter à *ea* le même son bref, les rimes *beams*, *themes*, *streams*. Voir aussi chez Young *clean* et *Lane* dans Sat. iii, 173-74.

4. Cf. chez Dryden la rime de *desert* avec *art* dans Absalom and Ahithophel v. 560 et avec *part* dans The Medal v. 169.

5. Cf. Pope. The Rape of the Lock I, v. 61-62.

contemporaine. Si nous distinguons entre les termes plutôt savants et ceux devenus populaires au XVII^e siècle, Young tient apparemment à conserver l'accent latin dans les premiers, et pour les autres à les traiter en vocables conquis et presque naturalisés anglo-saxons. Peut-être sa profonde connaissance des auteurs romains et sa pratique orale de leur langue ont-elles renforcé chez lui ce trait qui se retrouve chez d'autres poètes nourris de la lecture des anciens. En tout cas, c'est bien l'usage classique et contraire aux tendances naturelles d'un idiome d'origine germanique qui nous frappe dans les adjectifs *pósthymous*, *caníne*, *sublunáry* et *exempláry*¹, et dans les substantifs *recórd*, *preságe*, *perspective* ou les mots *orchéstra* et *Académy*² empruntés au grec par l'entremise du latin. Pour les mêmes raisons Young semble faire oxytons des dissyllabes devenus par la suite paroxytons en tant que noms. De là, à côté des exemples déjà cités, son emploi de *perfúme* et *incréase* dans sa Paraphrase d'une Partie du Livre de Job³. Il maintient donc le caractère étranger de tout ce qui ne lui paraît pas avoir été assimilé par le langage courant.

Mais dès qu'un mot est vraiment usuel, il lui garde sa physionomie britannique en lui donnant l'accent vulgaire, même si cet accent commence déjà à se modifier dans le peuple. Il fait ainsi des trochées de *cáprice* et de *lévee*⁴ malgré leur origine française et accentue la première syllabe dans le verbe *díctates*, la seconde dans *demónstrates* et *promúlgate*⁵. Les composés négatifs présentent aussi certaines traces de prononciation archaïque, comme *úntouch'd* et *únfeign'd*⁶. Parfois Young adopte le changement amené par le cours du temps. Tel est le cas du verbe *tríumph*⁷

1. N. Th. III, 299; IV, 107; Sat. v, 334 et vi, 379.

2. N. Th. VI, 444 et The Last Day II, 178; N. Th. VI, 116; I, 171; IV, 650 et VIII, 412. Pour *preságe*, cf. Milton, At a Vacation Exercise v. 70 et pour *recórd* et *perspective* Dryden, Religio Laici v. 123 et Address to Sir Godfrey Kneller v. 37 et 39.

3. Paraph. v. 118 et 159.

4. Sat. III, 179 et VIII, 13; N. Th. VI, 371. Pope scande *caprice* dans son Essay on Man. Ep. II, v. 239.

5. Sat. III, 49 et vi, 184 et N. Th. VII, 522 et VIII, 18, N. Th. IV, 469 et VII, 277; N. Th. IX, 2026. Cf. pour *díctates* Milton Par. L. IX, 23 et 355.

6. N. Th. V, 621 et VIII, 71.

7. N. Th. IX, 1895. Voir aussi *blásphemous* dans N. Th. IX, 422, alors que Milton scande *blasphémous*.

que Milton scandait *triúmph* lorsqu'il écrivit le Paradis Perdu. Enfin il semble quelquefois hésiter ou tout au moins, comme le grand poète épique du XVII^e siècle, s'accorder une certaine licence, comme pour le substantif *mankind* accentué tantôt sur la première (N. Th. VII. 1182)¹ et tantôt sur la seconde syllabe (N. Th. VIII. 353)², sans autre motif apparent que les besoins de la scansion. Mais pareille instabilité est restreinte, en ce qui concerne les éléments importants de la phrase, aux noms composés seulement. On trouve ainsi *sêlf-love* dans N. Th. VIII. 888, à quelques vers de *self-lôve* et *self-hâte* (N. Th. VIII. 892). Les exemples, tous dissyllabes, en sont d'ailleurs bien plus rares que chez Milton, et l'on sent que c'est là une ressource dont l'auteur tient à ne pas abuser³.

Par contre, s'il s'agit de simples termes de rapport, tels que les prépositions ou les adverbes, Young n'a plus autant de scrupules. Il suit l'exemple de son illustre prédécesseur qui modifie l'accentuation de ces mots avec la plus entière liberté. Le poète n'est même pas arrêté par le fait que quelques préfixes, et notamment *be-*, sont depuis longtemps atones dans la langue. C'est ainsi qu'il paraît vouloir nous faire scander *béfore* dans N. Th. IV. 736, *béyond* dans N. Th. VIII. 510 et *béetween* dans N. Th. VIII. 1369⁴, tandis qu'ailleurs il prononce *befóre*, *beyónd*, *betwéen*⁵.

1. Voir encore N. Th. VIII, 415, 494.

2. De même N. Th. VII, 750; et IX, 1245 et 1332. Ce contraste se retrouve également chez Milton dans Par. L. III, 66, 275 et III, 161, 222. Voir aussi chez Young *outsides* dans N. Th. VIII, 148 et *outside* dans N. Th. VI, 466.

3. Il y a du reste d'autres exemples de noms composés de deux syllabes où l'accent porte sur la seconde, ainsi *land-floods* (N. Th. VIII, 961), *court-mint* et *dear-bought* (On the Political Situation of the Kingdom, v. 321 et 347) et *threescore* (2^e Ep. à Pope, v. 194).

4. « On passive Nature béfore Thought was born » (N. Th. IV, 736).

« And yet, mistaken béyond all mistake » (N. Th. VIII, 510).

« Is the sole difference béetween *wise* and *fool* »

(N. Th. VIII, 1369).

Voyez aussi *bécause* dans :

« Shall Truth be silent bécause Folly frowns ? »

(N. Th. VIII, 101).

et *béhind* dans : « Of hell, where torments béhind torments dwell »

(The Last Day, Bk III, 107).

5. Voir N. Th. VI, 318, 662 et 346.

Des fluctuations toutes semblables se rencontrent dans les Nuits entre *intó* (N. Th. V, 432) et *into* (N. Th. V, 256), entre *ágainst* (N. Th. VII. 1054) et *agáinst* (N. Th. VIII. 165), entre *without* (N. Th. VI. 180; IX. 1070) et *withoút* (N. Th. V. 1048; VIII. 590). Elles prouvent à quel point la prononciation est encore variable au XVIII^e siècle et comment l'auteur se prévaut volontiers de ce fait pour accroître la souplesse, déjà si remarquable, du vers anglais non rimé. Au point de vue de l'accent tonique sa langue se distingue donc par une légère tendance à l'archaïsme et par une certaine latitude habituelle au siècle précédent et dont il reprend par moments la tradition.

II. — PARTICULARITÉS GRAMMATICALES DES “ NUITS ”

Nous avons vu à quelles sources diverses puise Young pour se procurer le vocabulaire dont il a besoin, et d'un autre côté combien il se rattache encore à l'ancien usage pour la manière de prononcer les mots dont il se sert. L'étude de la grammaire des Nuits nous indiquera comment il tire parti de ses richesses dans la construction de sa phrase et comment il concilie une fois de plus l'imitation et le désir d'innover. C'est le premier de ces deux penchants qui prévaut dans son emploi des adjectifs pris comme substantifs. Parfois, il est vrai, notre poète les traite à la façon des noms ordinaires et leur donne un pluriel régulier en -s ainsi qu'il le fait pour *rationals* (N. Th. VII, 1290), *eternals* (II. 340) ou *inconceivables* (IX. 1938). C'est par une extension de ce principe, et contrairement aux habitudes actuelles de l'anglais, qu'il désigne par ce moyen une seule personne comme dans ce vers où la Mort ordonne « the feeble wrap th' athletic in his shroud » (au faible d'envelopper l'athlète dans son suaire¹), ou dans les expressions *The Eternal* (IV. 225²), *the Supreme* (IV. 242), *the rational who gazes* (IX. 1987). Il y a là un procédé pro-

1. N. Th. V, 769. Cf. *my ambitious* dans N. Th. VI, 761. Cf. aussi Milton Par. L. XI, 455. « The unjust the just hath slain. »

2. Dans N. Th. VIII, 34 *Eternal* par contre est au neutre singulier.

ablement emprunté au français et dont on n'avait pas beaucoup d'exemples jusqu'alors. Mais ce qui est bien plus fréquent chez notre auteur et ce qu'il a pu trouver dans le Paradis Perdu, c'est la création de neutres singuliers à l'aide d'un adjectif quelconque. Accumulés comme on les voit souvent au cours du poème, ils étonnent par leur nombre¹ et parce qu'ils sont tantôt accompagnés d'un complément non moins abstrait, par exemple : *the steep of excellent* (VII. 705), *much Of amiable* (VIII. 122-23, cf. IX. 1078), tantôt précédés d'un qualificatif comme *the whole aetherial*² (IX. 354), *all her infinite of prospect fair* (IV. 380), tantôt d'un génitif comme *man's peculiar* (VII. 297, cf. 1433), tantôt privés de tout déterminant, même de l'article défini, comme *trifle with tremendous* (V. 691), *strike into Remote* (IX. 1719). Enfin dans N. Th. IX. 1863, *the more profound of God*, c'est un comparatif qui tient lieu de nom. Young donne ainsi à sa langue un caractère vague qui s'accorde souvent avec la nature idéale de ses méditations nocturnes, il crée en quelque sorte une phraséologie philosophique qui, comme les neutres pluriels si communs chez Tite-Live et d'autres prosateurs latins, rendra à merveille ce qu'il y a d'indéfini et d'illimité dans ses conceptions, mais dont l'abus tend à refroidir le style de son poème et à rebuter, par une trop grande apparence d'érudition, le lecteur peu enclin aux études métaphysiques.

Si des mots simples l'on passe aux expressions composées, l'on remarque sans peine que notre auteur en est relativement prodigue dans ses Nuits. Il associe volontiers deux noms dont la réunion forme un terme nouveau. Tels sont *heart-merit* « les qualités du cœur, » *state-rooks* « des corneilles d'état » ou *self-war* « la guerre intérieure³ » qui traduisent des idées assez complexes et qui se rencontrent surtout dans le second recueil des méditations nocturnes. Mais plus souvent encore, il joint un nom à un adjectif, comme dans *angel-bright* « d'un éclat angélique » et

1. Voir par exemple N. Th. VII, 413 et 1026-31.

2. Cf. dans Milton, Par. L. II, 278 « The sensible of pain » et 409 « the vast abrupt » etc. Voir aussi Par. L. I, 542 : « A shout that tore Hell's concave » et Par. L. XI, 3-4 : « had removed The stony from their hearts. »

3. N. Th. VI, 263, VIII, 344 et IX, 1800. Cf. *self-survivor* dans N. Th. V, 711.

surtout un nom à un participe passé ou présent comme dans *earth-created* « formé de la terre », *hell-debauched* « débauché par l'enfer » ou *black-boding* « craignant une sombre destinée ¹ » à l'exemple de Thomson, sans toutefois que ce soit pour ajouter une note pittoresque au style. Par contre il semble par ce moyen vouloir produire une impression d'énergie et de vigueur, car il redouble parfois ces combinaisons verbales lorsqu'elles renferment un élément commun. C'est ainsi qu'il nous montre l'épée de Damoclès *hair-hung*, *breeze-shaken*, « suspendue par un cheveu et secouée par la brise, » qu'il appelle le corps humain *heaven-labour'd* et *heaven-assumed* « façonné par le ciel » et « revêtu par le ciel » et qu'il décrit notre race en un seul vers par les épithètes de *sky-born*, *sky-guided*, *sky-returning* ², « née du ciel, guidée par le ciel et y retournant. » Il y a ici, et notamment dans ce dernier passage, qui se trouve au milieu d'une série de qualificatifs, un effet d'accumulation voulu, du reste assez fréquent chez le poète.

Sans revenir sur la faculté que s'accorde ce dernier, et dont nous avons parlé à propos du vocabulaire, de former des verbes nouveaux par analogie à l'aide de substantifs, il convient de signaler sa prédilection pour les composés où entre le préfixe *out*, tels que *outwhirl'd* « dépassé en évolutions, » *outshine* « surpasser en éclat ³. » Suivant son habitude il prend plaisir à les rapprocher soit dans deux vers consécutifs, comme dans N. Th. IX, 2329-30, soit en une même phrase, par exemple, *far outmeasur'd*, *far outshone* (N. Th. IX, 1601). Mais si Young accroît, grâce à ce procédé, la souplesse et l'étendue de sa langue poétique, il recherche aussi d'autre part la force et la concision.

1. N. Th. VI, 273; IX, 220, 449; IV, 8.

2. N. Th. II, 300, III, 192-93 et VI, 418.

3. N. Th. I, 217 et VIII, 1303. Notons dans N. Th. VI, 795 l'emploi curieux de *Outspeaks* pris au sens propre pour *speaks out*. Par une hardiesse non moins grande Young emploie comme actifs des verbes neutres. Il écrit ainsi que la gaité de Narcissa *sparkles instruction* « fournit des leçons étincelantes » [N. Th. V, 781] ou bien il dit : *to look Compassion... and pardon* « apporter d'un regard la compassion et le pardon » [N. Th. IV, 635-37]. Cf. encore *flames eternal crimson* [N. Th. IV, 542], *wait the revolution* [N. Th. III, 297], *yawn our joys* [id. III, 335] et *she spoke me comfort* [N. Th. VI, 20].

C'est ainsi que l'on peut expliquer l'emploi dans les Nuits du verbe simple, alors même qu'il n'est pas le plus usuel, entre autres *full-power'd* pour *empower'd*, *wilder'd* pour *bewilder'd* ou *whelm* pour *overwhelm*¹. Des raisons semblables, et probablement encore le précédent fourni par Milton, lui ont fait adopter certaines abréviations familières comme *'bate* pour *abate* et surtout *'scape* au lieu d'*escape*², mais ne suffisent pas pour l'exonérer de quelque négligence en acceptant, parfois sans nécessité ou sans souci de l'harmonie, des mots tronqués qui risquent de déparer son rythme.

L'on peut rattacher au même désir d'énergie et de brièveté dans l'expression la tendance d'Young à créer des locutions nouvelles où la préposition *into* acquiert la valeur d'un verbe. Quand le verbe qu'il suit est actif il y a là une modification permise et usuelle comme dans *touch'd confusion into form* « ramena par son contact la confusion à la forme » ou encore *essences... untormented into man* « des essences... non tourmentées pour arriver à l'existence humaine³. » Mais avec un verbe neutre l'audace grammaticale est plus grande, ainsi qu'on le voit dans le cas de *quiver into death*, « entrer dans la mort en tremblottant » ou de *All dies into new life* « tout meurt pour revivre⁴. » Au reste il étend cette tournure à des constructions analogues où entrent d'autres prépositions, et notamment *to*, dans *darken'd down To naked waste* « assombri et transformé en un désert aride⁵. » Conformément au génie de l'anglais, il remplace à l'occasion la préposition de mouvement par un complément direct ou indirect ou simplement par un adjectif ou un participe attribut. C'est ainsi que l'on trouve dans les Nuits *they talk themselves to something like belief* « ils parviennent, à force de parler, à quelque

1. N. Th. II, 317; IV, 285 et IX, 1219, 1705; V, 482.

2. N. Th. IV, 785; VII, 1341; VIII, 1174; IX, 2350. Notons en passant l'impression de rudesse produite pour l'oreille par ces deux derniers exemples.

3. N. Th. IV, 679 et VII, 772-73.

4. N. Th. V, 504 et VI, 697. Cf. aussi N. Th. VIII, 614 et une double expression de ce genre dans N. Th. VIII, 322-23. Voir aussi « *thinks down her charms* » dans N. Th. V, 201.

5. N. Th. I, 348-49. Cf. VI, 792 : « *awes the world to peace.* »

chose comme la croyance », *stung out of all most amiable*, « blessé et rejetant ce qu'il y a de plus aimable » comme aussi *I preach thee quite awake*, « je prêche jusqu'à te réveiller entièrement » ou *she felt it seen*, « elle le sentit pour l'avoir vu ¹. » Ce sont là d'heureuses témérités de langage qui témoignent de l'originalité du poète et de l'art avec lequel il sait plier le vocabulaire à des besoins nouveaux.

Au point de vue des formes mêmes de la conjugaison l'on est frappé chez Young d'un certain archaïsme grammatical voisin de celui que trahissent ses habitudes de prononciation. Il préfère souvent dans les verbes forts remplacer le participe passé aujourd'hui courant par l'ancien participe qui se confond avec le prétérit. C'est ainsi qu'il écrit *took* au lieu de *taken*, *forgot* au lieu de *forgotten*, *broke* et *rose* au lieu de *broken* et *risen* et que dans sa Force de la Religion il se permet l'expression de *had began* ². Il se sert aussi bien de *wrote* que de *writ* à la place de *written*, mais avec cet électisme dont nous avons déjà eu des preuves il emploie également, sans doute suivant les besoins de la phrase et du vers, *smit* et *smitten* ³. Le phénomène contraire est plus rare, comme du reste dans la langue elle-même. Cependant on trouve encore, conformément aux vieux usages, *sprung* pour *sprang* et *sung* où l'anglais moderne exigerait *sang* ⁴. Par une tendance analogue le poète fait suivre de l'infinitif simple quelques verbes après lesquels la particule *to* est maintenant de rigueur, et c'est ainsi que l'on rencontre dans les Nuits des phrases comme *I warn thee shun* et *command the grave restore* ⁵. L'esprit conservateur que nous avons précédemment constaté chez l'écrivain reparaît donc dans sa morphologie.

1. N. Th. VIII, 1309 et 303; II, 63; V, 1047. Notons encore un latinisme dans N. Th. VII, 601-2 : « Can then absurdities, as well as crimes, Speak man immortal? »

2. N. Th. II, 373 (cf. VII, 916); III, 240, 436; IX, 204, 716, 1004; The Force of Religion I, 167 où « began » est mis pour la rime. Nous n'avons pu trouver dans les Nuits un exemple de l'expression *you was*, fréquente dans la prose et surtout les lettres d'Young. Voir ses Conjectures on Original Composition, p. 555.

3. N. Th. II, 604; IV, 47, 358; V, 169; VII, 593 et V, 766.

4. N. Th. IX, 1547 et IV, 448. Cf. le proverbe allemand : « Wie die Alten sungen (pour sangen), so zwitschern die Jungen. » Milton emploie également ces deux formes.

5. N. Th. VIII, 1268 et VII, 916.

Quant à sa syntaxe, elle semble dominée par d'autres influences. Ici il faut tenir compte non seulement de ses prédictions personnelles mais des modèles qu'il a pu suivre, tels que la Bible ou le Paradis Perdu de Milton. C'est par une figure poétique imitée de ce dernier qu'il applique le cas possessif à des noms abstraits auxquels ce procédé attribue en quelque sorte une existence réelle et qu'il écrit *Affliction's daughters grief indulge* « les filles de l'Affliction donnent cours à leur tristesse, » *Presumption's sacrilegious sons* « les fils sacrilèges de la Présomption » ou encore *empire's son Supreme* « le fils suprême de l'empire¹. » Mais outre la prosopopée implicitement contenue dans ces tournures hardies, il y a là un hébraïsme déguisé par le génitif anglo-saxon et qui se montre clairement dans des formules très fréquentes chez Young, comme *sons of reason* pour « doués de raison, » *sons of foresight* ou *sons of riot*². L'auteur va même jusqu'à former de sa propre initiative des locutions analogues dont il reste seul responsable, comme *brothers of the smile* ou *ye daughters of my pride*³ et c'est peut-être par une extension de cet usage qu'il crée l'aphorisme : *a man of compass is a man of worth* « un homme à l'esprit large est un homme de valeur » et qu'il appelle Lorenzo : *thou wasp of men* « homme irritable comme une guêpe⁴. » En tout cas, cet emploi peu commun de la préposition *of* le ravit et il paraît y voir un effet heureux de style dont la beauté échappe au lecteur ordinaire.

Ses ellipses grammaticales, par contre, n'ont rien qui soit absolument caractéristique, mais reproduisent, du reste avec moins d'audace, une particularité commune aux écrivains de la première moitié du XVII^e siècle. Telle est la suppression de *if* dans la parenthèse *So could it be* « s'il pouvait en être ainsi, » dans *As we... could* « comme si nous pouvions » et dans le vers *As*

1. N. Th. VIII, 564; VII, 1116 et VII, 128.

2. N. Th. VI, 87; II, 331; IX, 956. Cf. pour ce dernier vers Milton, Par. L. I, 501-2 et dans l'Ancien Testament l'expression *sons of Belial* [Juges, XIX, v. 22], *children of Belial* [Deutéronome, XIII, v. 13], *men of Belial* [I, Rois, XXI, v. 13]. Pour les autres exemples cf. *son of peace* dans Luc, X, v. 6, *son of perdition* [Jean, XVII, v. 12], *son of consolation* [Actes IV, v. 36]. Voir dans Sat. IV, 178 : *sons of dulness*.

3. N. Th. V, 81 et VII, 719. Cf. l'Épître à Tickell, v. 112 : *brother of my tears*.

4. N. Th. IX, 1386 et 711.

Iwere heir of an eternity « comme si j'héritais d'une éternité¹. » Le mal n'est pas grand quand on supplée facilement au mot qui manque, par exemple à la conjonction *that* dans *man should blush his forehead meets the skies* « l'homme devrait rougir de ce que son front touche les cieux, » ou au pronom relatif dans *where is he (who) can fathom?* « quel est celui qui peut sonder? » Mais le fait de sous-entendre le sujet dans une proposition plus complexe comme *leaves a mighty void, a spacious womb, Might teem with new creation* « laisse un vide immense, un vaste sein (qui) pourrait enfanter une création nouvelle » ou bien la locution conjonctive *as to* dans *Deep silence* « *where eternity begins*, » un profond silence quant au moment où l'éternité commence², cause à l'esprit une surprise peu agréable. Enfin Young n'a pas toujours su éviter l'obscurité, qu'un excès de concision amène avec lui et l'omission du relatif complément *which* dans N. Th. II. 662-64³, rend le sens vraiment énigmatique, tandis que celle des mots « quant à » dans la phrase *Can we conceive a disregard in Heaven (as to) What the worst perpetrate?* « pouvons-nous supposer au ciel de l'indifférence quant à ce que les pires mortels commettent⁴, » donne l'impression d'une négligence de langage. Ici encore Young renoue d'anciennes traditions, mais non sans une certaine maladresse.

C'est le souvenir du Paradis Perdu en même temps que le désir d'être bref qui le porte à préférer la vieille forme de l'interrogation sans auxiliaire à l'emploi fréquent de *to do*. La crainte des mots explétifs qui alourdissent le vers et que condamnaient formellement Dryden et Pope⁵, le fait souvent recourir à l'inver-

1. N. Th. V, 1026 ; I, 381 et VII, 724.

2. N. Th. VI, 245 ; VIII, 185 ; IX, 798-99 ; I, 370.

3. « Where are those horrors, that amazement where,
This hideous group of ills, which singly shock,
Demand from man ? »

4. N. Th. VII, 273-74.

5. Voir Dryden, *Essay on Dramatic Poetry* : « He helps out his numbers with... all the pretty expletives he can find, while the sense is left half tired behind it » et cf. Pope. *Essay on Criticism*, v. 346-47. Voir aussi ce que Johnson dit de Waller dans ses *Lives of the Poets* : « His excellence of versification has some abatements. He uses the expletive *do* very frequently ; and, though he lived to see it almost universally ejected, was not more careful to avoid it in his last compositions than in his rst. »

sion, pour exprimer l'hypothèse. Il use d'ailleurs volontiers, non seulement de l'inversion grammaticale, qui favorise parfois la concision, mais aussi de l'inversion poétique que les partisans de l'école néo-classique regardaient comme une élégance et qui corrigeait en quelque sorte, par l'irrégularité de la construction, l'allure monotone du pentamètre héroïque. Malheureusement ce procédé a quelque chose d'artificiel. Notre auteur n'a pas toujours su éviter l'impression pénible qui en résulte, comme dans N. Th. II. 99, non plus que l'ambiguïté du sens dans N. Th. VII, 639 : *The future of the present is the soul* « l'avenir est l'âme du présent, » et quand ces tournures un peu forcées s'accumulent, par exemple dans N. Th. IX. 567-79, l'esprit en ressent une fatigue qui détruit le plaisir esthétique. Reconnaissons toutefois que, bien qu'il soit tombé dans certains excès en modifiant l'ordre logique de la phrase, Young se permet plus rarement que Pope pareille licence. Une étude comparative montre, en effet, que déduction faite des propositions interrogatives ou marquant un doute, il y a seize inversions dans les 460 vers de la première Nuit contre vingt-deux que renferme la première Épître de l'Essai sur l'Homme, plus courte d'un tiers cependant, et cette différence constitue un commencement de réaction à l'égard des habitudes littéraires du jour. Il nous semble reconnaître un symptôme analogue dans la fréquence croissante chez notre poète des constructions disjonctives, mais peut-être n'est-ce là qu'une influence imprévue exercée sur sa langue par le style de la Bible¹. En tout cas sa syntaxe, comme sa morphologie, trahit le besoin d'innover joint à des tendances conservatrices qui caractérise l'homme de transition.

Au reste nous avons un document formel, datant, il est vrai, de la vieillesse d'Young, mais précieux pour qui veut se rendre compte de ses préférences sur des détails de grammaire et de ses idées en matière de versification. C'est une épître poétique de son

1. Cf. par exemple N. Th. VIII, 1078 : « Nor stop at wonder ; imitate, and live » avec les Proverbes ch. 4, v. 4 : « Keep my commandments and live. » Cf. Prov. 9. 6 : « Forsake the foolish, and live. » Voyez du reste, au point de vue de l'imitation du style Biblique, N. Th. IV, 278-83, qui est une paraphrase manifeste du Psaume 24, v. 7-10.

ami Dodington, alors Lord Melcombe-Regis, qu'un éditeur a publiée avec les annotations et les corrections d'Young ¹. L'on y retrouve diverses particularités que nous nous sommes attaché à faire ressortir dans l'examen des méditations nocturnes. Il recherche, en effet, le mot frappant et expressif : il met *then brand me for a flatterer* à la place de la phrase banale *let her call me flatterer* et remplace dans le vers *my tear is gratitude but thine is fame* le premier *is* par *paid* et le second par *gives*. Au point de vue grammatical il biffe l'auxiliaire *to do* dans l'interrogation et lui préfère l'inversion du verbe et du sujet, écrivant *Why trust they not?* au lieu de *Why don't they trust?* et *Fails learning too?* pour *Does learning fail?* Il emploie le plus souvent possible les termes essentiels du discours, noms, adjectifs et verbes, et les répète au besoin plutôt que d'affaiblir la phrase par de simples termes de rapport. Même en matière de pronoms relatifs il choisit les plus précis et supprime *that* partout, pour lui substituer *who* et *which* ². Enfin il renforce volontiers des images qui lui paraissent communes et usées par une image plus hardie et remanie le pentamètre un peu terne de Dodington : *By Virtue's tutoring hand borne up to fame* en lui donnant plus de vigueur sous cette forme : *Led by fair Virtue to the mount of Fame*. L'énergie et la concision sont donc bien comme nous l'indiquions, les deux qualités qu'il préconise dans le langage poétique.

III. — MÉTRIQUE D'YOUNG ET EMPLOI DES FIGURES

En abordant l'étude du vers et surtout du pentamètre non rimé d'Young, il convient d'indiquer comment il comprend la division des mots en syllabes et dans quel cas il admet une fusion de voyelles ou synérèse dans les terminaisons latines, ainsi que

1. A poetical Epistle from the late Lord Melcombe to the Earl of Bute with corrections by the Author of the Night Thoughts. — London, Printed for T. Becket, 1776. — L'éditeur déclare dans son avant-propos que la pièce de vers est datée du 26 octobre 1761 et qu'il tient dans sa boutique le manuscrit à la disposition des curieux.

2. Ceci est conforme à la spirituelle critique qu'avait faite Steele de l'emploi abusif du pronom *that* dans un article du Spectateur [le n° 80 du 1^{er} juin 1711].

le phénomène moins fréquent de diérèse ou séparation de voyelles contiguës dont l'usage actuel fait une diphtongue. En règle générale il contracte les désinences d'origine romane, faisant par exemple des dissyllabes d'*influence* et *embryos* et un trissyllabe de *caerulean*¹. Les noms propres sont traités de même, comme on le voit par *Tiberian*, *Castalian* et *Herculean*² qui comptent pour trois syllabes, sans parler de la vieille contraction *Bethlem* pour *Bethlehem*³, mais la finale *-ean* est le plus souvent dédoublée et notamment dans *Hyblaeon*, *Circean* et *Atlantean*⁴. Au comparatif et au superlatif, *-er* et *-est*⁵ restent intacts dans la mesure, sauf pour le premier quand il suit un *i-* provenant de la modification d'*y* après une consonne : ainsi *You gladliër grew* (N. Th. III. 129). Mais l'auteur se réserve le droit de scander intégralement certains adjectifs quand il veut produire un effet de style, comme dans *Eternity's inexorable chain* ou dans le vers qui caractérise la puissance de la Mort par *the deep Inviolable stupor of his reign* « l'engourdissement profond et inviolable de son règne⁶. » Une latitude analogue prévaut dans les Nuits pour la suppression de l'atone qui suit immédiatement l'accent, phénomène aussi fréquent chez Young que chez ses contemporains et régulièrement marqué dans l'impression originelle par une apostrophe. La contraction est usuelle, mais elle se trouve parfois à côté de la forme complète, comme il arrive pour *avarice* dans N. Th. II. 25 et 26. Quant aux élisions dans le corps d'un mot, elles sont nombreuses également, surtout au participe présent des verbes finissant en *-y*, en *-ee*, en *-ow*, ce qui explique comment

1. N. Th. IX, 1364 ; I, 128 et IX, 1124. Il évite ces terminaisons à la fin du vers.

2. N. Th. V, 815 ; VIII, 14 et III, 243.

3. The Last Day II, 254, où l'orthographe indique la contraction [cf. le nom propre *Bedlam* qui en dérive] et peut-être N. Th. IX, 174.

4. N. Th. II, 536 ; III, 48 et IX, 1137.

5. Par contre, la terminaison *-est* de la 2^e pers. du sing., est toujours élidée, par exemple dans N. Th. VIII, 838, 849 et 974.

6. N. Th. II, 36 et V, 798-99. Cf. aussi N. Th. IX, 2270. Dans les éditions du 18^e siècle, les contractions, quand elles ont lieu, sont marquées dans l'impression. Nous avons noté par exemple, dans le premier in-folio de la Nuit I [en 1742] les formes suivantes : v. 10, *wreck'd* ; v. 11, *fancy'd* ; v. 22, *list'ning* ; v. 142, *clust'ring* ; v. 155, *o'erwhelms*.

varying et *bellowing*¹ peuvent être des dissyllabes, alors que cependant *being*, terme absolument analogue sous ce rapport, vaut toujours deux syllabes², tandis que chez Milton il est de longueur variable³. L'élision de l'article défini est de règle devant une voyelle, ainsi que le prouve maint exemple, et se produit même devant une *h* aspirée, pourvu que la syllabe initiale ne porte pas l'accent⁴. Nous avons dit que la diérèse est rare dans l'œuvre d'Young. Un cas singulier est celui de *criticism* qui a quatre syllabes dans les Satires⁵, grâce à une séparation artificielle de l'*s* et de l'*m* finale. Mais dans les Nuits on remarque seulement *real* scandé comme dissyllabe et *idea* et *phaeton* comme trissyllabes⁶. L'on voit que le poète ne s'écarte guère des usages de son temps et ne s'accorde que peu de licences miltoniennes.

Il semble d'ailleurs qu'il se soit contenté d'une liberté plus grande dans le choix du vocabulaire et l'accentuation, mais qu'il n'ait pas su s'affranchir de la régularité métrique apprise à l'école de Dryden et rendue familière par l'habitude du distique rimé. La même influence a été subie par ceux qui, les premiers, remirent en honneur le vers blanc au XVIII^e siècle et se retrouve chez J. Philips, dans les Saisons de Thomson en 1730, dans la Chasse de Somerville en 1735 et dans les Ruines de Rome, par Dyer en 1740. Rob. Blair fait exception avec son Tombeau, où il paraît avoir choisi pour modèle de versification le drame de l'époque de la reine Elizabeth, mais au point de vue de la forme pure, son poème n'eut aucune action sur Young. Tout au plus pourrait-on lui attribuer la fréquence plus grande dans le second recueil des

1. N. Th. III, 421 et 349. De même *many a*, comme chez Milton, forme un groupe dissyllabe, par exemple dans N. Th. VIII, 309 ; IX, 526.

2. N. Th. IV, 659 et VII, 1187 et 757 ainsi que 767. Par contre, *flying* est dissyllabe dans N. Th. V, 230. Pour *being* comme participe voir N. Th. I, 401, où il compte pour deux syllabes.

3. Il est généralement monosyllabe, par exemple dans Par. L. I, 161 ; V, 802 ; IX, 1147, mais il est dissyllabe dans P. L. IX, 282.

4. Pour l'élision ordinaire, voir N. Th. VI, 744 ; VIII, 1030 et pour l'élision devant *h* aspirée, N. Th. VIII, 1057. Dans Milton, Par. L. XI, 372, on trouve même l'élision de *th'hand*.

5. Voir Sat. III, 69.

6. N. Th. VI, 44 ; I, 362 et VII, 209 ; V, 824.

Nuits des vers hypermètres que Thomson mettait beaucoup de soin à éviter et qui dans le premier recueil ne sont encore qu'au nombre de seize. Il y en a 153 dans les neuf chants de notre auteur, mais ce chiffre serait encore plus réduit, si l'on admettait certaines contractions assez communes, telles que *giv'n*, *driv'n* ou *spir't*¹. Il n'a pas compris davantage tout le parti qu'il pouvait tirer de l'enjambement, ressource précieuse qui varie si heureusement la mesure et que Milton recommandait dans la courte préface de son *Paradis Perdu*. L'impression qu'il produit est souvent celle de distiques sans rimes, car sa phrase hachée visant à l'effet se termine de préférence à la fin du décasyllabe. L'enjambement dans le premier livre de son *Jugement Dernier* ne se rencontre guère que sept fois sur 91 vers. Ici il y a progrès et la proportion moyenne de sept sur 56 vers est plus forte, mais le prolongement du mètre n'est pas toujours très sensible et généralement une pause, au moins atténuée, vient marquer le rythme². De même dans le premier recueil tous les paragraphes s'achèvent sur un vers complet, sauf dans N. Th. I, 35 où le poète pose une question sans y répondre. Enfin dans l'ensemble de cette œuvre de plus de neuf mille vers, il ne s'en trouve que quatre incomplets, dont le premier du reste n'était pas tronqué dans l'in-quarto primitif³. La régularité reste donc bien le caractère dominant de la métrique des Nuits.

Il n'est pas jusqu'aux libertés admises par Dryden que notre auteur ne se refuse. Le maître de l'école néo-classique, pour rompre la monotonie du pentamètre héroïque, avait adopté la rime triple ou triplet et même de temps à autre, suivant en cela, prétend Johnson, l'initiative de Cowley, l'alexandrin ou vers

1. Voir « Der Blankvers in Thomson's Seasons und Young's Night Thoughts... » von H. Clages. — Halle, C. Colbatsky, 1892.

2. Notons toutefois dans le second recueil des Nuits des enjambements plus prononcés, par exemple dans N. Th. VI, 545 ; VII, 1235-36 ; VIII, 35 et 61 ; IX, 1739, 1847-48.

3. Ce sont N. Th. II, 255 ; IV, 55 et 258 et IX, 2172. Le premier vers était d'abord :

« Where such expedients fail ? — where Wit's a fool.
Mirth mourns, Dreams vanish, Laughter drops a tear. »

La seconde moitié et le pentamètre suivant furent omis plus tard.

dodécasyllabe. Young, sans doute sous l'influence de Pope¹, ne tient aucun compte de ces concessions. Il se permet un triplet dans son premier poème, l'Épître à Lord Lansdowne (v. 141-3), mais ne récidive plus une seule fois dans toute sa carrière littéraire. Quant aux alexandrins on en trouve plus d'exemples chez lui. Il en a deux dans le Jugement Dernier (II. v. 262 et 282) mais se les interdit ailleurs. Dans les Nuits il s'en rencontre quatre dans le second recueil moins soigné que l'autre au point de vue de la forme, mais ces exemples uniques² pourraient se ramener à des décasyllabes réguliers au moyen d'une contraction et en supposant, chose rare mais possible dans un ouvrage en vers de cette longueur, une syllabe redondante à la césure. Une négligence plus condamnable dans une série de vers blancs consiste à y laisser échapper des distiques rimés. Il s'en est glissé quatre par inadvertance dans les méditations nocturnes et dans deux autres endroits l'on pourrait soupçonner une rime avec la finale de l'avant-dernier pentamètre, mais ce sont là des cas exceptionnels³ et dont on ne saurait faire un grief à l'écrivain. Les licences poétiques bien autrement graves, si courantes dans le drame anglais du temps d'Elizabeth sont bannies de ses Nuits. Là point de vers incomplet auquel manque l'atone initiale, point de vers à quatre accents ou à syllabe redondante devant la césure (sauf dans un très petit nombre de cas déjà signalés et tout exceptionnels), point de vers hypermètre prolongé par deux atones ni de vers à pied triassyllabe. Bien que dès 1719 Young eût montré par sa première tragédie et par l'emploi de l'octosyllabe l'intérêt qu'il prenait aux formes nouvelles ou variées en matière de métrique, il n'en reste pas moins fidèle dans son chef-d'œuvre au type régulier du décasyllabe héroïque tel qu'il avait été définitivement établi par Pope.

1. Pope admit des triplets en petit nombre et des alexandrins dans son Essai sur la Critique, mais les évita plus tard dans ses vers. Voir aussi des alexandrins dans son poème Messiah, v. 84 et 108.

2. Ce sont les vers N. Th. VII, 307 et 870 ; IX, 123 et 779. Pour que le 3^e de ces vers devint régulier, il faudrait supposer une contraction de *of the* en *o'th'*, d'ailleurs peu probable.

3. N. Th. I, 298-99 ; V, 713-14 et 1044-45 ; VIII, 1139-40, enfin N. Th. V, 1019 et 1021 et IX, 1756 et 1758.

Affranchi maintenant du joug pesant de la rime, ce joug dénoncé par Prior¹ et par Thomson, il n'usa pas de toutes les ressources à sa disposition. Milton lui donnait l'exemple des avantages de l'enjambement mais il n'a pas su en profiter, puisqu'il marque nettement la fin de son pentamètre par une forte pause. Il en est de même pour la césure. Dans les Nuits elle est le plus souvent placée après la quatrième ou la sixième syllabe comptée. C'est d'ailleurs la césure qui suit la quatrième syllabe dont on remarque surtout la fréquence, elle se trouve 161 fois dans les 460 vers de la première Nuit contre 92 cas de césure après la sixième syllabe. Les autres variétés sont moins nombreuses : 60 viennent après la cinquième et 42 après la septième syllabe, 34 après la troisième syllabe seulement et les autres comportent au moins deux pauses dans le vers². Les combinaisons diverses restent, on le voit, assez multiples pour parer au danger de la monotonie. Mais tandis que l'auteur du *Paradis Perdu* s'empresse, à l'occasion de ces différentes coupes, de renverser le rythme iambique, Young n'admet guère la substitution du trochée à l'iambe qu'au premier pied³, ainsi que le fait Thomson dans les *Saisons*, et cela dans la proportion de 1/9, alors que, d'après les calculs de M. Beljame, cette proportion est de 1/5 dans l'*Enoch Arden* de Tennyson. Il s'ensuit, comme conséquence naturelle, que le poète préfère les césures masculines c'est-à-dire venant après une syllabe accentuée, et que s'il use librement de césures féminines, celles-ci se trouvent à des syllabes impaires. Ajoutons que l'analyse découvre encore d'autres raisons qui expliquent l'effet fatigant de

1. Voyez la préface, trop peu remarquée, du *Salomon* où Prior dit à propos de la monotonie du distique rimé : « If striking out into blank verse, as Milton did... or running the thought into alternate and stanza... as Spenser and Fairfax have done... be a proper remedy for my poetical complaint... I dare not determine ... But once more : he that writes in rhyme dances in fetters... »

2. Notons toutefois un petit nombre de vers sans césure :

« E'en in the zenith of her dark domain » (N. Th. I, 16).

« In all the magnanimity of thought » (N. Th. I, 421).

« What now but immortality can please » (N. Th. I, 455).

3. On relève fort peu d'exemples de trochées à l'intérieur du vers. Il y en a un dans N. Th. IX, 2288. L'ar exception on peut noter un double trochée au début de N. Th. VII, 632.

la mesure. Une étude même sommaire du chant VI par exemple montre non seulement une accentuation trop régulière mais encore l'accumulation dans certains passages de coupes identiques. Il suffit de signaler quatre pauses successives du vers 20 au vers 23 après la cinquième syllabe et sept de suite après la quatrième du vers 63 à 71 avec la seule interruption produite par le vers 65 ou encore une série semblable de 364 à 369 pour faire comprendre l'un des plus graves défauts¹ de la rédaction des Nuits. Quoique l'écrivain se serve de césures variées il ignore l'art de les entremêler savamment comme dans le Paradis Perdu et néglige par là la partie la plus précieuse peut-être de l'héritage poétique de Milton.

Sous d'autres rapports cependant il se rapproche du maître. Comme lui, et malgré les prescriptions de l'école néo-classique², il admet des vers formés de monosyllabes pourvu qu'ils ne choquent pas l'oreille, sa troisième Nuit en contenant jusqu'à quinze sur un ensemble de 536 pentamètres héroïques. Comme lui, il se garde autant que possible de l'hiatus et ne fait presque jamais porter l'accent métrique à des mots sans importance dans la phrase, tels que les particules ou les articles³. Mais c'est par

1. Voyez par exemple :

« She spoke me comfort, / and increased my pain.

Like powerful armies / trenching at a town, .

By slow and silent, / but resistless, sap,

In his pale progress / gently gaining ground. » N. Th. VI, 20-23.

ou bien : « On empire builds / what empire far outweighs,

And makes his throne / a scaffold to the skies.

Why this so rare ? / Because forgot of all

The day of death ; / that venerable day,

Which sits as judge / that day which shall pronounce

On all our days, / absolve them or condemn. » N. Th. VI, 364-9.

2. Voir Pope, Essay on Criticism, v. 345-47.

3. Voir cependant *a* accentué dans N. Th. III, 518, et la particule *to* dans N. Th. III, 331. Voir aussi N. Th. VIII, 936. Comme Milton également, Young admet plus de cinq accents toniques au besoin dans son vers.

Par exemple six dans :

« Rocks, deserts, frozen seas, and burning sands. » (N. Th. I, 287)

et : « Lorenzo! hear, pause, ponder, and pronounce. » (N. Th. VII, 844)

et sept dans : « Song, beauty, youth, love, virtue, joy! this group »

(N. Th. III, 94)

et : « For her, guilt, shame, toil, danger we defy » (N. Th. VIII, 566.)

un côté surtout qu'il lui ressemble le plus, par sa prédilection marquée pour les allitérations. Cette homophonie des consonnes initiales ou médianes que la rime domine, puis tend à supprimer se trouve au contraire bien à sa place dans le vers blanc auquel elle donne une cohésion nouvelle par le lien qu'elle crée entre ses éléments principaux. Pareille rime à rebours, comme on l'a parfois appelée, convient éminemment à une langue germanique parce qu'elle détache en principe les premières syllabes des mots, celles-là mêmes qui en fixent le sens et sur lesquelles la voix doit insister. L'allitération servira donc à grouper comme dans un faisceau les parties essentielles d'une proposition, tout en parvenant, par un effet voulu d'harmonie, à peindre en quelque sorte pour l'ouïe ce que le poète présente à l'imagination. Tous les grands auteurs qui ont employé le mètre héroïque non rimé ont eu recours à elle. Thomson lui est redevable dans une certaine mesure, et notamment dans son *Printemps*, du charme de ses *Saisons* et Young ne pouvait guère s'en passer pour traduire la mélancolie profonde de ses méditations nocturnes.

Il s'agit en effet de renforcer la pensée par ce moyen. Aussi l'allitération dans les *Nuits* a-t-elle lieu le plus souvent entre deux substantifs ou entre un nom et un verbe¹. Quand l'épithète est ainsi rattachée au nom elle fait en quelque sorte corps avec lui et l'impression d'ensemble en est accrue, surtout quand les adjectifs s'accumulent comme dans

« His sad, sure, sudden and eternal tomb². »

L'auteur se contente en général de l'homophonie établie entre deux ou trois mots, ainsi qu'on l'a vu, par une seule et même con-

1. Voir par exemple N. Th. I, 85 :

« O what a miracle to man is man »

ou V, 869 : « Death leads the dance, or stamps the deadly die »

et pour le second cas N. Th. II, 640 :

« Here tir'd Dissimulation drops her mask »

ou VIII, 97 : « Where gay delusion darkens to despair. »

2. N. Th. VII, 967. Voir aussi N. Th. I, 307 :

« How sad a sight is human happiness »

et le contraste accentué par la différence d'allitération dans N. Th. V, 105 :

« From vain and vile to solid and sublime. »

sonne. Parfois cependant elle porte sur deux lettres ou lorsqu'il n'y en a qu'une elle se répète dans quatre et plus rarement dans cinq termes différents¹. Il est des cas où elle se poursuit d'un vers dans l'autre, par exemple dans N. Th. VIII, 1268-69.

« How ruinous the rock I warn thee shun,
Where Sirens sit to sing thee to thy fate ! »

et souvent encore plus loin, grâce aux répétitions auxquels Young se plaignait². Naturellement l'assonance, qui est pour les voyelles ce qu'est l'allitération pour les consonnes, tient aussi une certaine place dans les Nuits. C'est ainsi que le son *i* se répercute dans N. Th. III. 506 :

« Birth's feeble cry, and Death's deep dismal groan, »
l'*e* dans N. Th. VI, 217 :

« Drudge, sweat, through every shame, for every gain, »
le son *o* dans une série de quatre vers de N. Th. V, 669-72 et *ou* dans N. Th. I, 420 :

« Pushes his prudent purpose to resolve. »
Young combine même assez heureusement les deux procédés dans

« Fondness for fame is avarice of air »
[N. Th. V, 2]. Mais c'est la similarité des consonnes qui le tente d'ordinaire et qui le caractérise plus spécialement, pourrait-on dire, qu'aucun autre écrivain de son époque³.

1. Pour l'allitération double, voir ci-dessus N. Th. I, 307. En voici une qui porte sur trois consonnes :

« When worlds want wealth to buy. Bid Day stand still. » (N. Th. 307.)

Il y a quatre mots allitératifs dans N. Th. IV, 649 :

« To human hearts her golden harps are strung »
et cinq dans N. Th. II, 553 :

« Love, and love only, is the loan for love. »

Cf. aussi N. Th. V, 490 et 675; II, 527.

2. Tel est le cas de N. Th. III, 15-17. Cf. aussi une série d'allitérations en *d* dans N. Th. II, 635-40.

3. Cette tendance à l'allitération se remarque jusque dans ses œuvres en prose et notamment dans son *Appréciation Véridique de la Vie humaine*. Voyez dans l'édition J. Doran, vol. II, p. 333 :

« The shaft is sharp; the surprise dips it in poison, etc. . . » ; p. 355 : « this patron of pleasures, and professor of delight » ; p. 371 : « what is a triumph, but the gay daughter of destruction and death ? » ; p. 373 : « Where the feeble father follows a favourite, an only daughter », et p. 342 : « He that is infirm dies daily, and loses all the pleasures of life. »

Pareille attention aux effets de l'harmonie purement verbale, bien qu'elle eût surtout pour objet de mettre une pensée en relief, ne pouvait manquer à l'occasion de contribuer, comme chez Thomson, au pittoresque du style. Il en est ainsi quand Young marque par des consonnes liquides la légèreté de l'approche du sommeil dans

« And lights on lids unsullied with a tear »

ou qu'il indique par des allitérations en *r* dans « and yet he sleeps, As the storm rocked to rest » le repos nonchalant de l'homme dont la destinée immortelle émeut l'univers¹. Un passage plus long [N. Th. I, 92-98] montre l'usage habile qu'il fait de cet artifice pour dépeindre la fantaisie et le rêve. A ces moments notre auteur dont un critique a dit avec dédain que « sa métrique est d'un versificateur, non d'un poète² » soutient la comparaison avec les meilleurs d'entre ses contemporains. Que l'on prenne par exemple le morceau où rivalisant avec Virgile, il décrit sous l'emblème de la chute d'un chêne la ruine des grands atteints par la mort. Les bûcherons viennent d'achever leur tâche et l'arbre gigantesque « avec un dernier gémissement sonore se précipite de sa hauteur, ruine encombrante, et s'abat sur le sol avec un fracas de tonnerre. La forêt sensible³ frémit à ce choc dont retentissent et la colline et le fleuve et le vallon lointain. »

Loud groans her last, and, rushing from her height,
In cumbrous ruin, thunders to the ground :
The conscious forest trembles at the shock,
And hill, and stream, and distant dale, resound⁴.

1. N. Th. I, 5; II, 303-4.

2. The Penny Cyclopaedia. — London, 1843, vol. XXIII, p. 714, art. Edw. Young : « His versification is that of a versifier, not of a poet. . »

3. L'adjectif anglais à peu près équivalent « conscious », si fréquent chez Young et les poètes qui le suivent, trahit une époque méditative et le réveil du sentiment intime.

4. N. Th. V, 1018-21. Cf. pour des effets analogues l'allégorie du vaisseau dans N. Th. VIII, 180-215, et le contraste entre le calme de la nuit et l'arrivée soudaine du Juge suprême dans N. Th. IX, 197-210.

Ici toutes les ressources de la langue, harmonie imitative, assonance et allitération, concourent à l'impression d'ensemble et il n'est pas jusqu'au retour de finales semblables au second et au quatrième vers qui ne reproduise comme un écho affaibli de la catastrophe. Cette maîtrise, dans l'emploi des moyens dont il dispose dénote bien un véritable artiste.

Par contre, le goût d'Young paraît moins sûr dans le choix des figures de rhétorique dont il embellit son œuvre. Celle dont il use le plus volontiers, au risque d'en abuser, c'est l'antithèse continue. Nous l'avons déjà constatée dans les Satires où elle fait adroitement ressortir un ridicule par quelque rapprochement inattendu et rend les critiques plus vives et plus spirituelles. Elle sied moins au vers blanc parce que l'opposition épigrammatique de la pensée dans deux courts hémistiches tend à détruire le caractère imposant du mètre héroïque et à le priver de ses avantages naturels. Chez l'auteur des Nuits, l'habitude du distique rimé l'a emporté, il n'a pas su marcher sur les traces de Milton et sacrifier un vain ornement qui gêne son essor poétique. L'antithèse, en effet, surabonde dans ses méditations nocturnes. Tantôt elle existe entre deux mots contigus, comme lorsqu'il appelle la mort « l'ennemi bienveillant » du vieillard, ou entre deux expressions placées en regard l'une de l'autre, quand il affirme par exemple d'un homme intelligent mais mondain que « des talents célestes font des cœurs infernaux¹. » Tantôt la contradiction apparente se trouve dans le raisonnement lui-même. Tel ce paradoxe qui amène l'écrivain, dans sa réfutation de l'incrédule, à déclarer « les plus sages faibles, les plus riches pauvres, les plus ambitieux dépourvus d'ambition, mesquins, mesquins dans le triomphe et abjects sur un trône². » Quelquefois même il se laisse entraîner par l'invective morale et accumule une série de ces figures digne de la plus vigoureuse satire³. Malheureusement l'excès d'esprit le

1. N. Th. IV, 19, et VIII, 327. Cf. IX, 617 : « Nous déroberons innocemment le feu du Ciel. »

2. N. Th. VI, 386-88.

3. Voir N. Th. VII, 1195-1212, et cf. Pascal, Les Pensées (édit. Havet), art. VIII, 1 : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme », etc.

perd. Ainsi prodiguée l'antithèse non seulement conduit à l'exagération de la vérité mais encore donne à de beaux passages un aspect artificiel et un air de faux brillant qui déplaisent.

D'autres procédés littéraires contribuent d'ailleurs à cet effet. Milton use souvent dans son épopée de répétitions, parfois légèrement modifiées, qui ramènent une expression par une sorte d'écho lointain. On comprend qu'il s'écrie tristement en parlant de sa cécité :

« Thus with the year
Seasons return, but not to me returns
Day, etc. »

(Par. L. III, 40-42) ou qu'il raconte en termes identiques la repentance d'Adam et d'Eve et leur acte même de contrition (Par. L. X, 1086-92 et 1098-1104). Mais cette simplicité qui convient à la narration épique sied moins à des méditations philosophiques. Ici Young s'est inspiré mal à propos de son maître sans s'apercevoir qu'il allait donner à ses Nuits un caractère d'apprêt plutôt fâcheux. C'est l'impression que produisent le *'Tis* trois fois répété au début de trois vers consécutifs¹, l'accumulation d'*adorable*, *adore* et *adoration* dans N. Th. IX, 434-35, ou le retour inutile du verbe dans :

« What pleads Lorenzo for his high prized sports?
He pleads time's numerous blanks ; he loudly pleads... 2. »

De là une tendance au parallélisme des clauses marqué par exemple dans N. Th. IX. 1627-29, par les mots *One Wonderful*, *One Infinite*, *One firmament* en tête de chaque pentamètre. Il y a même des séries prolongées, comme N. Th. III, 511-19, où le terme *Death* revient à plusieurs reprises et jusqu'à des passages si développés, tel que celui de N. Th. IX, 2220-55 sur l'idée de

1. N. Th. VIII, 649-51. Cf. une répétition analogue dans N. Th. VIII, 713-15, et N. Th. VI, 570 :

« O vain, vain, vain, all else! Eternity! »

qui rappelle Samson Agonistes, v. 80 :

« O dark, dark, dark, amid the blaze of noon. »

2. N. Th. II, 76-77.

la paternité divine, qu'ils rappellent presque les litanies de l'église¹. A un degré moindre, cet artifice se montre dans la transposition, déjà fréquente chez Milton, d'expressions précédemment employées, comme quand Young s'écrie :

« How vain our efforts ! and our arts how vain ! »

ou bien : « Then say, Say then, Lorenzo !² » Il aime d'ailleurs, dirait-on, à ramener ainsi au commencement du second décasyllabe le mot qui vient de terminer le premier, écrivant volontiers « immortal souls, Souls elevate, ou »

« The man is vain who writes for praise.

Praise no man e'er deserved. »

ou encore :

« Is man betrayed ? Betrayed by traitors³. »

Enfin le plaisir que son oreille trouve à l'homophonie le porte à réunir des adjectifs négatifs comme dans :

« A stranger unacknowledged, unapproved ! »

et dans

« Unraptured, unexalted, uninflamed⁴ »

ou d'autres termes à préfixes semblables tels que « Distrust destroy, »

« There let my thought expatiate ; and explore, »

« our comment on the comedy » et

« Nature informs, but ne'er insults, her sons⁵. »

1. Même en prose, la répétition est si bien entrée dans les habitudes de l'auteur, que vers la fin de la préface de la *Nuit VII* il emploie cinq fois le mot *angry* à intervalles rapprochés.

2. N. Th. V, 1054 et IX, 1906-7. Voir aussi N. Th. III, 228 :

« Fired is the muse ? and let the muse be fired. »

Cf. Milton, Par. L. III, 5 et 33-4.

3. N. Th. II, 349-50 ; V, 3-4 ; VII, 181-82. Voir aussi N. Th. VII, 151-52, 776-77, 1218-19.

4. N. Th. III, 14, et VI, 609. Voir aussi chez Milton, Par. L. II, 185 :

« Unrespited, unpitied, unreprieved »

et cf. un vers analogue de Byron dans *Childe Harold*, Canto IV, str. 179, v. 9.

5. N. Th. II, 561 ; III, 261 ; IV, 39, et IX, 1182. Voir aussi N. Th. III, 71 :

« And make distress distraction. »

Cette préoccupation des sons et des assonances est caractéristique des Nuits.

Peut-être faut-il regarder comme une simple application du même principe l'usage que fait Young de rapprochements constituant de véritables jeux sur les mots, pareils à ceux que certains critiques ont reprochés à Milton¹. Il s'excusait sans doute par l'exemple du poète épique, mais il devait y être porté de lui-même par son esprit vif et subtil. En tout cas il n'a pas su éviter le danger qu'il y avait à céder à pareille tendance et tombe par suite assez souvent dans la puérité. Tel est le cas quand il appelle le temps « more a load Than lead to fools, » quand il dit que le désir est une fièvre « Caught at a court » ou quand, aux prises avec des objections, il s'écrie :

« I'm still quite out at sea ; nor see the shore². »

Plus heureuse est l'allusion satirique contenue dans l'expression de « stalled Theology » et qui éveille l'idée de chanoines installés dans de grasses prébendes comme le bœuf dans son étable devant une mangeoire bien garnie³. C'est également par une hardiesse louable de langage que notre auteur écrit au sujet des vagues aspirations de l'homme après des biens supérieurs aux biens terrestres : « For that remoter part Man bleats from instinct. » Mais son penchant pour les comparaisons inattendues tourne à son désavantage lorsqu'il invite Lorenzo en ces termes à se convertir : « Renounce St Evremond, and read St Paul » ou lorsqu'il prend prétexte du sens étymologique renfermé dans le nom d'Héliopolis pour étendre cette désignation à l'ensemble de notre système solaire⁴. Il convient évidemment de se rap-peler, suivant la remarque du D^r Abbott à propos de Bacon⁵,

1. Voir par exemple dans Par. L. XI, 626-27 :

« for which

The world ere long a world of tears must weep »

et Par. L. V, 869 ; XI, 756-57.

2. N. Th. II, 28-29 ; IV, 78, et IX, 1459.

3. N. Th. IV, 73. Cf. Pope, Epilogue to the Satires, Dial. II, 219 :

« And goad the prelate slumb'ring in his stall. »

4. N. Th. VII, 48-9 ; VII, 1219, et IX, 1613-26.

5. Bacon's Essays by E. Abbott. — London, Longman, Green and Co, 1884, 2 vol. in-12 ; vol. I, Introduction, p. xxxvii.

que « le sentiment de la similarité, le fait d'apercevoir des ressemblances, est à l'origine de l'esprit et des jeux de mots. » C'est cette faculté qui lui a fait découvrir des métaphores neuves et ingénieuses et qui lui inspire ses nombreuses antithèses, mais il ne l'emploie pas toujours avec la discrétion et le tact nécessaires.

Nous reconnaissons là des particularités de style qui proviennent en quelque sorte du tempérament même du poète. Il en est une autre qui paraît due à la nature de son sujet. Le plan des Nuits opposant l'univers tout entier et le monde à venir avec leurs vastes perspectives aux vues étroites et aux négations théoriques du libertin et de l'athée, Young devait chercher à démontrer la réelle grandeur des vérités qu'il annonce. Pour y arriver, il emploie une forme spéciale de l'hyperbole qui ravale devant l'objet à grandir tout ce que l'homme connaît de plus imposant. Il décrit ainsi les astres comme des tisons ardents sur l'âtre du ciel et laisse figurer dans la scène du jugement dernier un ange qui de son aile d'or balaye les étoiles et les soleils¹. A l'heure de la mort « les trônes seront des hochets, et la terre et les cieux sembleront la menue poussière sur les plateaux de la balance². » Un contraste analogue sert à indiquer la valeur d'une âme immortelle. On nous invite à contempler les splendeurs du firmament, à en doubler les merveilles, à y ajouter des globes par myriades, à supputer le poids de cet infini pour considérer qu'une seule âme l'emporte encore sur lui³. Cette méthode presque tangible a pu séduire l'écrivain; elle ne produit pas sur l'esprit du lecteur l'impression écrasante qu'il voudrait lui donner. Comme Milton sous ce rapport sait mieux atteindre au sublime! Traitant lui aussi de choses qui dépassent les conceptions humaines, il n'a garde de les amoindrir en les précisant. Le caractère vague des images par lesquelles il les évoque plutôt qu'il ne les dépeint n'enlève rien à leur mystère ni par suite à leur majesté. L'auteur des

1. N. Th. IX, 1360-61 et 179-81.

2. N. Th. II, 73-74. N'oublions pas cependant que la seconde comparaison est une paraphrase d'un passage d'Esaië, ch. XL, v. 15.

3. N. Th. VII, 993-99.

Méditations nocturnes, faute d'avoir compris son modèle, passe ici à côté du vrai moyen poétique pour mettre son langage à la hauteur de sa pensée.

Mais outre l'hyperbole, Young, comme ses contemporains, a recours aux personnifications pour ajouter de la noblesse à son chef-d'œuvre. Il en trouvait l'exemple dans les Saisons de Thomson et mieux encore dans le Paradis Perdu dont il s'est si souvent inspiré. C'est à ce dernier poème qu'il a sans doute emprunté sa tragique figure de la Mort, vision puissante qui domine les Nuits et dont l'obsession hante jusqu'à l'imagination des artistes — de Wm Blake surtout — chargés de les illustrer¹. Sauf ce cas cependant, l'auteur use moins de ce procédé qu'on ne serait tenté de le croire d'après les habitudes littéraires de son époque. Ses personnifications les plus connues ne jouent qu'un rôle subordonné et muet. Ce sont au début du premier chant, la Nuit sur son trône d'ébène entourée de ses filles l'Obscurité et le Silence et suivie du Sommeil, mais qui ne reparait que vers la fin de l'ouvrage. Du reste s'il oublie ces créations fantastiques au cours des discussions sur l'au delà, Young en fait surgir d'autres pour varier la série un peu monotone de ses réflexions morales. Telles sont les figures du Temps avec ses ailes rapides, des Moments armés chacun d'une petite faucille, celle de la Conscience apparemment endormie qui note tous les détails de notre conduite, celle de l'Eternité, celle de la Fortune distribuant ses largesses à une foule d'adorateurs et les Saisons dans leur ordre décrites à la façon de Thomson². N'oublions pas certaines évocations d'autant plus émouvantes qu'elles n'ont rien de fixe et présentent les vagues contours du rêve. Voici par exemple le spectre du passé : « Toutes les journées disparues ont un fantôme errant qui nous sourit comme un ange ou nous menace d'un regard de furie » et le poète malheureux, préoccupé de sa douleur, rencontre sans cesse sur sa route les ombres de ses joies envolées³. Ici le procédé, devenu plus

4. Voir pour cette personnification souvent heureuse N. Th. IV, 96 et V, 816-78.

1. N. Th. II, 139-44 ; I, 193-98 ; II, 256-79 ; IX, 311-50 ; V, 958-81 et VI, 680-87. Notons encore dans la seule Nuit V, la personnification du Temps et de la Satisfaction sensuelle (v. 397-98), de la Crainte et de la Raison (v. 421-22), du Suicide et de la Réprobation (v. 448-49).

2. N. Th. II, 180-81 et I, 221-30.

délicat, se conforme mieux aux habitudes de l'école nouvelle. Les premiers romantiques anglais, comme on le voit par les œuvres de Collins et de Cowper, se plaisaient non moins que leurs prédécesseurs à personnifier des abstractions. Mais cette apparition soudaine et passagère, sous forme visible, de sentiments essentiellement intimes s'écarte déjà des traditions classiques et relève plutôt de l'émotion individuelle et du lyrisme renaissant qui reprennent possession du domaine de la poésie.

Il ressort donc de notre analyse de la langue et de la métrique des *Nuits* que le vocabulaire d'Young, quant au choix des mots, à leur formation et à leur accentuation variable suivant les besoins de la mesure, et la grammaire, en tant qu'elle s'affranchit des règles courantes au XVIII^e siècle, ont surtout subi l'influence de l'épopée miltonienne. Il n'en est plus de même pour le vers. Le poète débarrassé de la rime se livre plus franchement à ses élans d'imagination, mais il conserve, comme à son insu, une partie des entraves auxquelles il semblait devoir échapper. Il s'interdit, par un souci exagéré de la correction, sinon les coupes variées, du moins les périodes savamment balancées dont ces coupes font tout le charme et dont l'enchaînement produit de belles phrases musicales. Sa rhétorique, enfin, tient le milieu entre celle de Milton et celle de Pope. S'il réduit le nombre des inversions, il use à satiété des antithèses brillantes que le distique en vogue mettait si bien en valeur. En même temps il s'efforce de reproduire l'allure épique par de fréquentes apostrophes à la divinité, aux hommes, aux astres ou à l'océan¹, par des répétitions voulues et des métaphores frappantes. La tendance à animer des abstractions, cette tendance si répandue au début du XVIII^e siècle, se retrouve chez Young et sert heureusement son dessein, sa personnification de la Mort paraissant presque objective, tant elle joue un rôle dramatique. Enfin répandue sur tout l'ouvrage, se voit cette réflexion intime et mélancolique qui fait revivre pour le penseur l'image du passé disparu et qui marque la réapparition de l'élément personnel si longtemps absent de la littérature anglaise.

1. N. Th. IX, 580; IV, 138; II, 234; IX, 2077; IX, 1703 et 778; VIII, 168. Cf. encore N. Th. I, 205; VII, 1195; VIII, 134; IX, 1321 et 2195.

CHAPITRE VI

Le Centaure non Fabuleux. — But et caractère général de l'ouvrage.

— Les principes philosophiques et religieux d'Young d'après ce traité et ses " Nuits ". — Sa doctrine est-elle le pessimisme ?

Le 6 mars 1754 parurent les œuvres complètes de Lord Bolingbroke, éditées par Dav. Mallet et comprenant un certain nombre d'écrits dirigés contre les doctrines chrétiennes. Ces attaques firent une profonde sensation dans le monde des ecclésiastiques et des moralistes et le D^r S. Johnson n'hésita pas à déclarer l'auteur décédé un poltron et son acolyte un « misérable écossais, » payé pour s'acquitter d'une vilaine besogne. Les controversistes habituels de l'orthodoxie anglicane entrèrent aussitôt en campagne. Cette même année, Warburton, animé par une rancune personnelle contre le défunt, publia une partie de son *Aperçu de la Philosophie de Bolingbroke* (1754-55) et John Leland, son *Aperçu de quelques écrivains déistes*¹. Ed. Young ne crut pas devoir garder le silence. Il n'avait pas seulement, comme Warburton, de sérieuses raisons pour en vouloir à l'ancien adversaire de Sir R. Walpole, il avait de plus, pendant sa jeunesse, soutenu la révélation contre les critiques de Matthew Tindal et pensait sans doute qu'une apologie de la religion venant bien à son heure, corrigerait l'impression qu'avait produite, dans certains milieux influents, la représentation toute récente d'une pièce de théâtre due à sa plume. D'autres motifs encore ont pu le décider. Son ami Richardson lui avait récemment communiqué, avant de le livrer au public (1754), son roman de Sir Charles Grandison, où il donnait un pendant masculin à son portrait de la vertu féminine dans la personne de Clarissa. La corruption des

1. C'est l'ouvrage dont Young dit à Richardson, à la date du 6 mars 1755, que « c'est un livre solide et utile (a sound and useful book). »

mœurs était assez grande pour qu'un second plaidoyer en faveur de la morale évangélique ne semblât pas de trop. Mais surtout, précisément vers cette époque, si nos conjectures sont exactes, il y avait eu une crise intime dans la famille du poète par suite des désordres de son fils Frederick, qu'il venait de bannir de sa maison¹. En ce cas l'on comprend sans peine pourquoi le père, au cours de son ouvrage, joint la vive peinture des dangers d'une vie de plaisirs à la réfutation de l'incrédulité mise à la mode par les gens du monde, et le livre est peut-être un appel tardif à l'enfant prodigue, pour l'inviter à la réflexion et au repentir.

Le manuscrit fut terminé le 29 novembre 1754, bien qu'il en eût été souvent question dès le mois de juillet entre l'auteur et Richardson². Il est en forme de lettres adressées à un ami, forme courante au XVIII^e siècle et dont le romancier avait d'ailleurs donné l'exemple. A l'origine, elles devaient être au nombre de quatre et publiées séparément. Mais elles se trouvèrent réunies au début de 1755 dans la première édition³, qui en contient même cinq, la lettre finale renfermant ce qui fut compris plus tard dans la cinquième et la sixième lettre actuelles, ainsi que la conclusion. Le succès fut rapide, malgré les railleries des personnes atteintes, puisqu'il est question, dans la correspondance d'Young, d'une seconde édition dès le 23 mars 1755, et qu'une troisième parut avant la fin de l'année⁴. En titre figurait une gravure allégorique répondant au titre du Centaure non Fabuleux et décrite en ces termes dans l'avant-propos : « Que diriez-vous, Madame, si pour votre académie moderne, Hogarth allait dessiner

1. A la fin de la lettre V, Young dit que les vieillards sont maintenant ses plus proches parents, ses « parents par le sang n'étant plus. »

2. Voir *The Monthly Magazine or British Register*, vol. XL, p. 134, etc.

3. Cette édition est bien de 1755 et non de 1754, car le 3 mars 1755, M^{rs} Delany écrit à sa sœur M^{rs} Dewes : « There is a new book advertised, called the Centaur not Fabulous, or the manners of the times. As I have had a hint given me who the author is, though he has not published his name, I am very impatient to get it... »

4. *The Centaur not Fabulous in Six Letters to a Friend on the Life in Vogue. The third Edition Corrected.* London, Printed for A. Millar in the Strand; and R. and J. Dodsley in Pallmall, 1755.

Cette édition est divisée en six lettres; elle est dite « corrigée, » sans doute parce que dans la lettre VI on a supprimé certaines longueurs qui déparaient les deux premières éditions.

un Centaure, non point, comme à l'ordinaire, pourvu de son arc et de ses flèches, mais (ce qui atteindra tout aussi bien mon but) le sabre d'Arlequin au flanc, revêtu d'un habit bigarré orné de cartes à jouer, précédé d'une fanfare et suivi d'un scaramouche, une girouette sur la tête, à la main un hochet, le Décalogue sous les pieds, ayant de plus, pour que vos élèves en profitent, un écriteau partant de sa bouche et portant en lettres d'or l'inscription du temple d'Apollon : « Connais-toi toi-même (en ma personne)¹. » L'ouvrage fut tout d'abord anonyme, mais il est probable que Richardson, comme il le proposait avant la publication, fit répandre discrètement le nom de l'auteur pour accélérer d'autant la vente.

Sous sa forme définitive, le livre comporte six lettres adressées à un correspondant qui s'effraie des progrès du vice et traitant de l'incrédulité, du plaisir, d'un examen critique de la vie, de la cause générale qui fait naître chez le pécheur un sentiment de sécurité, de réflexions à l'usage des vieillards, de la dignité de l'homme et de la restauration des centaures, c'est-à-dire des libertins, à l'humanité. Dans son ensemble, le recueil est dédié à une grande dame au nom caché sous des astérisques et dont le salon rassemble les roués aristocratiques. L'épigraphe est une citation du prophète Ezéchiel (ch. XX, v. 49) : « Ne parle-t-il pas en paraboles ? » qui marque l'intention moralisatrice de l'écrivain. Mais où celui-ci a-t-il trouvé la conception même de son œuvre ? D'après le commentateur allemand des Nuits, il se serait inspiré d'un passage de Maximus Tyrius, philosophe du second siècle de

1. L'idée première de cette figure imaginaire a pu être suggérée à l'auteur par le souvenir du portrait allégorique du « fidèle serviteur » (the Trusty Servant) encore visible près des cuisines de Winchester College. En voici la description d'après le Rev. H. C. Adams [Wykehamica. — Winchester, J. Wells, 1878, in-8°, p. 42] : « Ce personnage revêtu d'une veste bleue de domestique... a une tête de porc, des oreilles d'âne et des pieds de cerf. Sa bouche est cadenassée, sa main droite ouverte ; de la gauche il tient une fourche, une pelle et un balai. Il a l'épée ceinte au côté et un bouclier suspendu à l'épaule... on croit que ce personnage fut dessiné à l'époque de C. Johnson... proviseur en 1560, attendu que les vers [latins et anglais qui expliquent l'allégorie] ont été retrouvés dans un manuscrit de cette date, mêlés à d'autres que l'on sait, sans doute possible, être de lui. On a prouvé également qu'un tableau presque semblable et désigné sous le même nom, était souvent peint sur les murs des maisons en France à cette époque. »

notre ère et peut-être l'un des précepteurs de Marc Aurèle¹. La supposition est ingénieuse, malheureusement elle ne repose sur aucun fondement sérieux, car on ignore si Young, tout érudit qu'il fût, connaissait les dissertations de Maxime de Tyr et il paraît en tout cas avoir lu plus volontiers et plus facilement le latin que le grec. Par contre, nous l'avons vu dans un chapitre précédent, l'arrangement systématique de ses Satires et sa prédilection pour les auteurs anglais du XVII^e siècle rendent fort probable qu'il avait lu les poèmes de George Wither (ou Withers) et notamment ses essais satiriques intitulés : « Abus mis à nu et flagellés » (*Abuses stript and whipt*)². Presque au début de ce livre, dans la pièce appelée l'Occasion, l'auteur raconte une vision. « J'aperçus, dit-il, des Chimères, des Furies, des êtres terribles et des démons dont la langue est un aiguillon tellement envenimé, qu'elle ne frappe pas seulement les corps qui respirent; elle inflige une blessure que la mort ne guérit souvent pas, mais qui empoisonne le proche descendant et qui finit par être la ruine d'une famille entière. Là je vis des goules dépourvues de cerveau et certains monstres que l'on nomme des élégants, nouvelle race de Centaures, fiers seulement de devoir à une nuée leur origine³. » Il y avait là de quoi fournir à la vive imagination d'Young et cette ressemblance, même sans qu'elle soit certaine, méritait d'être signalée.

Au reste il nous semble que la conception générale du Centaure non Fabuleux se rattache peut-être à un modèle également insoupçonné, à la grande allégorie de Bunyan, le Voyage du Chrétien. Cet ouvrage, notre poète le connaissait, puisqu'il en compare

1. J. A. Ebert renvoie à la 34^e dissertation de Max. Tyrius qui ne contient rien sur les Centaures. Il s'agit plutôt de la fin de la 4^e où le philosophe dit : « Les poètes racontent qu'il y avait à Pélion des hommes au corps étrange, formé comme un cheval à partir du nombril. Dans ce mélange monstrueux il leur fallait engraisser la partie animale avec la partie humaine, parler en homme mais se gorger comme une bête. Eh! poètes et fils de poètes, pères des antiques et nobles muses, comme vous avez bien chanté le lien qui nous attache aux plaisirs. »

2. Les auteurs contemporains d'Young connaissaient certainement ces satires. Dryden avait fait mention du poète et Pope l'appelle « wretched Withers » dans la *Dunciade*, I, 296.

3. *Abuses stript and whipt or satyricall essayes* by Geo. Wither. Printed by Humphrey Lownes for Frances Buston. — London, 1617, 12^o, p. 9.

dédaigneusement la prose dans ses Satires, aux mauvais vers de d'Urfey ¹. Mais depuis 1728, la réputation du pauvre chaudronnier de Bedford, propagée sans doute par le succès du mouvement méthodiste, remontait insensiblement dans l'estime publique. Dès 1751, M^{rs} Elizabeth Montagu faisait son éloge dans une lettre privée ² et le moment allait venir où Cowper le célébrerait à son tour. Et nous croyons retrouver, dans certains passages du Centaure non Fabuleux, des traces de l'immortel récit dédaigné par les critiques d'alors. Dans sa Lettre VI, au début de son développement sur la Restauration des Centaures à l'humanité, Young déclare qu'« il nous faut quitter cet endroit sacré pour un terrain enchanté (*enchanted ground*), comme vous vous en apercevrez bientôt à votre surprise et à votre dégoût ³, » allusion discrète, dirait-on, aux pèlerins qui passent sur le terrain enchanté aussitôt après avoir séjourné un milieu des Montagnes Délectables ⁴. Ailleurs, il s'écrie : « N'est-il pas honteux que nous glanions des pailles terrestres, alors que la moisson de notre vie est passée? espérant un regain dans le chaume, bien que nous soyons appelés à recevoir des diadèmes dans un pays où la moisson est perpétuelle, » réflexion qui rappelle la vision de Bunyan dans la maison de l'Interprète où paraît un homme avec un râteau à fumier rassemblant des pailles et des parcelles de bois sans voir, au-dessus de sa tête, la couronne céleste qui lui est tendue ⁵. La comparaison que fait l'écrivain dans cette même lettre de la doctrine des déistes à une forteresse qu'il nomme Château Bolingbroke et que Warburton est en train de démolir, évoque devant nous le château du géant Désespoir que Grand-Cœur et ses com-

1. Voir Sat. v, 274.

2. Cette amie d'Young écrit de Londres le 31 octobre 1751 à Gilbert West : « This way to wisdom through the vanities and splendid toys might be prettily allegorized by the pen of the great Bunyan... » — *The Letters of M^{rs} Eliz. Montagu*; London, T. Cadell, 1809.

3. *Young's Complete Works*, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 510.

4. *The Pilgrim's Progress from this world to that which is to come*, by J. Bunyan. — London, Groombridge and Sons, sans date, in-8°, p. 78 : « When they were about to depart, one of the shepherds... bid them take heed that they slept not upon the Enchanted Ground... »

5. Cf. *Young's Complete Works*, vol. II, p. 502 et *The Pilgrim's Progress*, p. 121.

pagnons prennent d'assaut¹. Et quand il se présente dans sa Conclusion « comme quelqu'un qui s'apprête à quitter de malheureux amis au milieu d'une destruction, à laquelle pourtant, avec une prudence opportune, ils pourraient encore échapper, » on songe à Chrétien, l'habitant de la Cité de la Destruction, qui s'enfuit après avoir vainement cherché à entraîner ses amis avec lui². Ne seraient-ce pas là des réminiscences de Bunyan et le Voyage du Chrétien n'aurait-il pas contribué à la forme allégorique que revêtent ces lettres sur le Centaure non Fabuleux ?

La conception de l'ouvrage arrêtée, Young se décida à aborder la question du scepticisme et du libertinage. La dédicace à la grande dame amie du plaisir ne semblait annoncer qu'une leçon de morale à l'adresse des roués, mais la première lettre défend le dédoublement du sujet en prétextant, d'après la théorie admise au XVIII^e siècle, que « l'incrédulité domine au même point que le libertinage et qu'ils doivent toujours l'un et l'autre, dominer ou décroître concurremment dans la même proportion³. » Malgré cette intime connexité qu'il invoque, son œuvre se ressent du manque d'unité et sans doute aussi de sa composition interrompue par tranches successives mal reliées plus tard entre elles. C'est ce qui rend difficile toute analyse claire et nettement coordonnée de ce livre. L'auteur ayant établi dans son épître dédicatoire que le débauché élégant est un Centaure chez qui, conformément à l'interprétation mystique de la mythologie des anciens, la bête emporte l'homme, prend pour exemple du mauvais emploi de l'esprit les œuvres posthumes de Bolingbroke et s'élève contre l'hypocrisie du déisme. La raison, selon lui, ne doit pas régner seule. Il convient de l'humilier devant la foi et de reconnaître que le mystère est une condition indispensable de toute religion humaine. Et cependant « presque chaque chaumière nous fournit un homme ayant corrompu la foi et presque chaque palais un homme qui y a renoncé. » De fait, la raison n'a rien à voir en ces débats, puisqu'il est impossible à un esprit éclairé de rejeter la

1. Cf. Young, id., p. 515 et *The Pilgrim's Progress*, pp. 174-75.

2. Cf. Young, id., p. 533-34 et *The Pilgrim's Progress*, pp. 8-11.

3. C'est un dernier écho de l'accusation d'immoralité portée contre les déistes par leurs adversaires dans les controverses du premier quart du XVIII^e siècle.

révélation, s'il veut bien l'étudier. Ce qui effraie les adversaires, d'après Young, c'est l'implacable clarté de la loi morale qu'ils souhaiteraient moins précise. Une vie déréglée les rend incapables de comprendre l'Écriture et, par envie du bonheur dont ils ne jouissent pas, désireux de prouver que le christianisme est faux. Ces attaques pourtant font ressortir l'excellence de la doctrine chrétienne et les cœurs même endurcis, mais non tués par le vice, peuvent encore revivre sous l'influence de la grâce divine, pourvu que la vérité frappe fort. En un mot, la foi est susceptible d'être reconnue par la raison, mais elle la dépasse et c'est une aversion du cœur qui défend à la tête de croire.

L'auteur va donc rechercher l'obstacle fondamental. C'est l'amour du plaisir qui se trouve à la racine de tous les crimes et c'est le désir de la mollesse et du luxe qui a causé la ruine des peuples disparus. Le plaisir, tout en paraissant inoffensif, agit comme un narcotique sur la conscience. Ses joies se flétrissent bientôt, seule la foi sereine rend l'homme heureux. La vertu avec son cortège de joies innocentes (l'amour des jardins entre autres) est nécessaire au bonheur ; elle se recommande surtout aux vieillards des deux sexes. Le viveur représente l'être immortel inconscient de son immortalité et chez qui la brute détrône l'homme. S'il ne maintient pas dans son âme la subordination naturelle prescrite par la raison, il court à sa ruine, car l'incrédulité et le plaisir se soutiennent pour aboutir à la destruction. L'intérêt véritable devrait porter de bonne heure à la vertu. Le jeune et riche Eusèbe l'a compris, car il tient compte de la mort et sait envisager l'existence comme un tout. Les autres ne connaissent ni l'altruisme ni l'amitié digne de ce nom. Aussi l'un d'eux, Altamont (le public lisait Lord Euston)¹, eut-il une fin terrible. Que de trouble et d'incertitude dans les plaisirs du vicieux qui ne demande que le paradis des musulmans ! Le pécheur repentant, par contre, reconnaît ses fautes et son insuffisance et ne fait appel qu'à la compassion divine. Voilà la prière qu'il faut adresser au ciel avec passion, car qui se doute combien l'on gagne à prier ? La piété est le seul asile de la faiblesse humaine.

1. C'était un jeune seigneur débauché qui, en quelques mois de mariage, tua sa femme à force de mauvais traitements.

La cinquième lettre aborde le problème de la vie. Pour acquérir la sagesse il faut apprendre à se connaître, car l'expérience résulte non de l'action mais de la réflexion qui la suit. En revoyant le passé l'on comprend que c'est la prédominance étrange des désirs sur l'entendement qui constitue le Centaure. Et pourtant qu'est-ce qui nous rattache à l'existence terrestre ? Ici-bas le chagrin l'emporte, puisque nous perdons nos bien-aimés ¹, que nous plaçons souvent mal nos affections et que notre jeunesse recouvre bien des fautes. Heureusement la Providence nous assiste et nous pardonne, mais personne, cela n'est pas douteux, n'accepterait de recommencer sa vie. « Voudrais-tu te faire cahoter à nouveau dans ce grossier char de Thespis, traîné par ces deux squelettes, l'Espoir à demi-mort de faim et l'Attente essouffée, sur de mauvaises routes qui vont en empirant, tandis que les acteurs, tes camarades, conspirent sans cesse contre ton salaire et ta renommée, quelque bien que tu joues ton rôle et quelque grande que soit ton indulgence envers eux ? Non, tu ne le voudrais pas ². » L'homme répugne également au néant. Il ne lui reste donc plus que l'espoir en Dieu. Mais la raison et la conscience nous assurent de la justice divine tout autant que de l'amour divin. Nous ne devons ni désespérer, ni montrer de la présomption, nous devons nous amender. Ici Young fait un retour sur lui-même et s'adressant à son correspondant déjà âgé ³ il lui rappelle et se rappelle qu'il convient de quitter le monde avant d'en être quitté. L'auteur revient à son sujet pour remarquer que le sentiment de la dignité humaine est le meilleur moyen de réformer les Centaures, puis il emploie contre leurs complices féminins une formule d'exorcisme bizarre et se félicite de la réforme déjà commencée. Il raconte l'attaque projetée par Sophronius (Warburton sans doute) contre le château Bolingbroke et triomphe en pensant à son succès.

1. Ici Young rappelle en termes émus le souvenir de Sir John Stanley décédé récemment.

2. Young's Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 496.

3. Id., p. 501. Si la dame à qui le livre est dédié n'était la sœur de ce correspondant [voir pp. 453 et 454], on croirait presque que l'ami est Richardson, car le postscriptum de la page 535 répond précisément aux objections formulées par le romancier (âgé de 65 ans), dans sa correspondance avec Young.

Tenant enfin sa promesse d'insister sur la valeur de la personnalité de l'homme, il découvre cette valeur dans l'amour divin, non dans le mérite de celui qui en est l'objet et dont la vertu suprême est d'aimer Dieu en retour. L'être humain, malgré son séjour actuel « dans ce sombre recoin de l'immense univers » grandit par la perspective de l'éternité qui l'attend. Young conclut en déclarant les preuves de l'existence de la divinité et de sa révélation amplement suffisantes pour la raison qui fait à la fois l'homme et le chrétien. Dédaignant Bolingbroke et l'obscur clarté de sa philosophie, il affirme la nécessité et l'efficacité de la religion. Le libertin est un esclave, la vraie liberté sait s'imposer des lois et la pensée libre trouve son centre en Dieu. En terminant l'auteur s'excuse, dans un post-scriptum, d'avoir introduit des facéties dans un sujet sérieux, mais il n'écrit pas pour la gloire, il cherche à amender les mœurs.

Tel est le résumé succinct d'une œuvre curieuse et puissante malgré la diffusion du style¹. Elle présente, d'une façon plus apparente peut-être, les défauts et les qualités des Nuits. Le raisonnement s'enchevêtre au milieu des pensées nouvelles qui surgissent de toutes parts et dont l'écrivain ne veut pas faire grâce au lecteur. Le plan est interrompu, puis repris, suivant les hasards de la discussion et la passion remplace parfois la logique. Ici encore la prose, comme auparavant les vers, fourmille d'antithèses brillantes, de répétitions et d'accumulations de termes. On y retrouve jusqu'à des jeux de mots atténués et jusqu'à des effets d'allitération, on y voit reparaître des vocables étranges². Mais les mérites en sont non moins incontestables. La phrase est éner-

1. Young se rendait lui-même compte de ce défaut, car il écrit (p. 533) : « My busy mind perpetually suggests new hints, and my heart knows not how to refrain from pursuing them... New rays of thought dart in upon me, which, like cross lights, confound and perplex each other. »

2. Voyez par exemple « a last, an everlasting farewell » (p. 533); « which reason exacts and which revelation exalts » (p. 524), les termes « tetanothrum, » remède contre les rides (p. 488), d'ailleurs expliqué en note « a Pantin » (p. 514), « abounders » (p. 471), « they deep-print, » etc. Signalons encore des inventions bizarres telles que la vision d'un Bolingbroke géant surgissant en même temps qu'un pandemonium qui recevra ses amis les Centaures (p. 517) et l'abus des divisions artificielles et numérotées que nous avons déjà rencontrées dans le second recueil des Nuits.

gique, pittoresque, poétique et pour ainsi dire prête à se plier au rythme, notamment dans les transports de ferveur des lettres IV et VI ¹. La conception des Centaures, comme celle du pèlerinage chez Bunyan, suggère sans cesse des développements imprévus qui tendent à transformer une simple comparaison en allégorie. Et dans la masse confuse, quelque peu indigeste, de ces lettres l'on rencontre des passages gracieux où Young semble s'arrêter pour reprendre haleine et s'attarde avec amour. Voici par exemple la description d'un plaisir élevé et innocent : « Les jardins ont toujours obtenu les éloges et l'affection des sages. Que faut-il pour rendre l'homme sage et heureux, si ce n'est la réflexion et la paix, qui toutes deux croissent naturellement dans un jardin ? Un jardin ne contribue pas seulement au bonheur de l'homme de bien, il en fournit encore l'image et le révèle en quelque sorte à lui-même. Sa culture, sa disposition, son rendement et son isolement par rapport au monde rapprochés des mauvaises herbes et de l'état inculte et exposé d'un champ banal sont un emblème assez juste de l'homme de bien comparé à la multitude. Le jardin nettoie l'esprit d'herbes folles. Il en arrache les pensées mondaines pour en semer de célestes à leur place. Qu'y voyons-nous en effet qui n'éveille en nous la reconnaissance envers le ciel ? Un jardin pour le vertueux c'est le Paradis qui subsiste, un Paradis non perdu. Quel riche présent du ciel cette brise apporte à l'homme sous forme de doux parfums ! Quel plaisir exquis pour les yeux éclate sur le parterre là-bas, comme si l'arc-en-ciel humide y eût versé en ondées bienfaisantes ses plus célestes couleurs ! Rien ici qui enflamme les passions, rien qui n'instruise l'intelligence et mieux encore le cœur, tout en charmant les sens, mais non les sens de pareils êtres [les Centaures]. Pour eux la tulipe est sans éclat, la rose sans odeur. Leur goût pour le plaisir est si faible, tellement amorti par le choc violent de sensations plus fortes, qu'il les laisse insensibles à ces impressions plus douces et plus insensibles encore à l'attrait des sentiments philosophiques et moraux qu'inspirent l'avenue verdoyante, le cours d'eau limpide, le bocage ombragé, le fruit suspendu à l'arbre et

1. Voir par exemple, pp. 480-85 et p. 522.

la fleur sur sa tige, orateurs muets et pourtant émouvants qui redisent la louange de leur grand Créateur, bien plus insensibles encore à leurs inspirations religieuses. Ne peut-on pas contempler une fleur jusqu'à s'effrayer de rester incrédule ? La religion ressort naturellement des œuvres de Dieu et l'incrédulité des inventions de l'homme¹. » Beau modèle de l'art avec lequel l'écrivain sait charmer tout en restant didactique et tire une leçon austère des spectacles variés qui frappent ses yeux.

La ressemblance avec les Nuits que nous signalions plus haut sous le rapport de la forme existe aussi, dans une certaine mesure, pour le fond lui-même. Au portrait de l'homme dont les pensées ne sont pas de ce monde correspond le portrait d'Eusèbe, le jeune homme riche et vertueux², au lit de mort de Philandre la description plus rapide du lit de mort du juste et par contraste l'agonie racontée en détail du malheureux et coupable Altamont³. Les éjaculations pieuses de la lettre IV ont un parallèle dans les appels à la divinité de la dernière Nuit et la satire des mondains, dans de nombreux passages du poème, trouve un écho dans les railleries des lettres V et VI⁴ à l'adresse des Centaures. Le second ouvrage est ainsi, avec quelques légères modifications, à tous les points de vue une continuation du précédent. C'est bien au Centaure que s'applique le mieux le jugement de George Eliot sur les écrits non poétiques d'Young, à savoir qu'ils nous « font tous l'impression des Nuits diluées dans de la prose ou non encore cristallisées en vers. » Voilà pourquoi il convient précisément d'examiner les deux livres ensemble pour arriver à une appréciation correcte de la philosophie et des idées religieuses de l'auteur parvenu à sa pleine maturité d'esprit, puisque les méditations nocturnes et ces lettres que nous venons d'étudier sont également des œuvres de vieillesse et que leurs tendances, comme leurs sujets jusqu'à un certain point, se confondent.

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, pp. 446-47.

2. Id., p. 459-63. Cf. N. Th. VIII, 1079-1140.

3. Id., p. 502 et pp. 466-70. Cf. N. Th. II, 631-48.

4. Voir id., pp. 503, 512-13, 516.

L'on est frappé en lisant les Nuits et le Centaure non Fabuleux de constater que les idées fondamentales de l'écrivain n'ont guère évolué depuis son Appréciation Véridique de la Vie Humaine. Sa philosophie reste au fond celle du XVIII^e siècle avec son cartésianisme mitigé. Comme Descartes, Young part en dernière analyse de la certitude de l'existence personnelle en tant que fait de conscience¹. Comme lui il veut que la raison décide souverainement des choses humaines et ne s'incline devant les mystères divins que lorsqu'ils la dépassent. « La raison, dit-il, devrait juger de tout². » Elle est supérieure à la foi qui en dérive, car elle est « la racine, la foi dans son éclat n'est que la fleur : la fleur se fanera pour mourir, mais la raison vit immortelle comme son Père dans les cieus³. » On peut la définir « l'attitude droite de l'âme (upright stature in the soul)⁴. » Elle doit régner sans être troublée par les sens ou les passions⁵ et ne se confond pas avec le faux brillant de l'esprit⁶. Il est vrai que dans le Centaure non Fabuleux cette doctrine semble recevoir une forte atteinte quand l'auteur reproche aux déistes d'avoir érigé un nouveau veau d'or en affirmant la suffisance de la raison humaine et leur demande de faire à Dieu le sacrifice de cette idole⁷. Un peu plus loin pourtant il déclare que tout déiste *raisonnable* examinant les caractères de la révélation chrétienne ne pourra qu'y donner son adhésion⁸ et il relève l'accord qui existe entre un jugement sain et les préceptes de la vertu⁹. Ce n'est donc que l'abus du raisonnement et non l'usage de la raison dans sa sphère légitime¹⁰ qu'il entend condamner. Ajoutons que

1. Voir par exemple sa paraphrase du « Cogito, ergo sum » dans N. Th. VII, 1441 : « Deny thou art, then doubt if thou shalt be. »

2. N. Th. II, 430.

3. N. Th. IV, 748-53.

4. N. Th. VII, 1441.

5. N. Th. IX, 1443-45.

6. N. Th. VIII, 1254-67. Cf. The Centaur dans Young's Complete Works, 1854, vol. II, p. 423.

7. The Centaur, id., pp. 426-27 et 431.

8. Cf. N. Th. VII, 1349-50 et The Centaur, id., pp. 433 et 528.

9. The Centaur, id., p. 498.

10. Cette sphère a pour limite la révélation. Voir The Centaur, id., p. 516.

s'il ne confond pas absolument le mal et l'erreur, il voit dans le vice un défaut de largeur de la pensée et dans l'esprit religieux une preuve de sens commun¹, tandis que le fait de se tromper dans ses actes ou dans ses jugements est une cause de soupirs sans fin². S'il ne va plus jusqu'à dire comme dans son Ode à l'Océan (str. 30) : « Tout vice est sot, tout coquin, un imbécile et la vertu est fille du bon sens, » il demeure fidèle à l'esprit du cartésianisme quand il remarque que « comme l'ignorance est pleine d'incrédulité, le savoir est l'ami sûr de la foi³, » c'est-à-dire pour lui, de la foi raisonnée. Sa philosophie repose donc bien sur un fondement commun à tous les penseurs éminents de son époque.

Mais si son arme reste la même, il semble bien qu'il a varié sa méthode de combat. Lorsqu'il débutait encore dans l'analyse psychologique, il procédait, nous l'avons constaté, suivant les règles de Bacon, par observations directes d'où il arrivait par induction à déterminer les caractères particuliers des différentes passions. Les Nuits et le Centaure non Fabuleux présentent moins de traces de recherches objectives. On y voit surtout un penseur abstrait et éloquent déduisant ses preuves de prémisses concédées par ses adversaires. C'est ainsi qu'au commencement de la sixième Nuit, il cherche, en s'appuyant sur les aspirations de l'âme humaine, à montrer la nécessité d'un avenir immortel qui lui soit réservé. Tout d'abord il pose en principe que l'ambition terrestre ne satisfait pas le cœur de l'homme. Personne ne contestant cette proposition, il conclut que l'ambition a pour but véritable une satisfaction qui ne se trouve pas en ce monde. Pareillement le désir de savoir et d'acquérir le conduit par la même voie à un résultat identique et lui permet d'établir la vie future comme dernier terme d'un syllogisme dont les deux premiers n'ont pas rencontré d'opposition. C'est le procédé habituel de l'orateur et du sermonnaire qui, ne voulant pas retarder la marche de leur discours par de longues discussions, partent volon-

1. N. Th. IX, 2048-49.

2. N. Th. IX, 395-96.

3. The Centaur, id., p. 530.

tiers de principes incontestés. Malheureusement ce moyen dialectique n'aboutit pas à la certitude absolue. Il reste toujours à craindre, aucune hypothèse contraire n'ayant été réfutée, que l'on n'exagère, à son insu, la valeur réelle des prémisses ou que l'on ne veuille en tirer une conclusion qui n'y serait pas renfermée. De là sans doute un autre artifice d'Young qui entasse preuves sur preuves afin d'entraîner la conviction hésitante. Il produit ainsi dans les Nuits VI et VII un effet de masse très puissant au point de vue de la rhétorique pure, mais moins probant qu'il ne le faudrait pour l'argumentation. Sous ce rapport le prédécesseur de notre poète dans le domaine de la philosophie en vers, Sir John Davies, eût pu lui fournir un modèle à suivre. Son *Nosce Teipsum* tient grand compte des théories adverses et les réfute avec soin avant de conclure. L'œuvre en reçoit un caractère plus érudit, mais le raisonnement est plus effectif que dans les méditations nocturnes d'Young.

Ce dernier aurait-il eu d'autres raisons pour ce changement de tactique? On en découvre sans peine dans les circonstances qui ont pu agir sur son esprit. Peu de temps avant la rédaction des Nuits, en 1736, parut en Angleterre l'Analogie de la Religion avec la Constitution et le Cours de la Nature, œuvre remarquable où le tout premier chapitre porte précisément sur les indices qui permettent de croire à la vie future. Cette œuvre était de Joseph Butler dont les Sermons, nous l'avons vu, avaient fait une impression profonde sur notre auteur. On peut en conclure avec certitude qu'il lut fort attentivement le livre, d'autant plus que l'on retrouve chez lui les mêmes arguments tirés de l'uniformité des lois naturelles et de la sanction qui en résulte pour nous¹. Mais il ne se contenta pas d'une approbation platonique. Il en adopta la méthode et dans son poème il déclare « l'Analogie le plus sûr guide de l'homme ici-bas², » assertion au moins exagérée et que Bacon n'aurait pas émise. L'application pratique devait s'ensuivre. C'est le procédé dont use Young dans

1. Cf. N. Th. VII, 1282-83, par exemple avec le raisonnement exposé dans l'Analogie de Butler, 1^{re} partie, ch. II, réponse à la seconde objection.

2. N. Th. VI, 734.

sa sixième Nuit quand il conclut à l'immortalité de l'âme par suite du cycle perpétuel de la nature et de la hiérarchie des êtres vivants ¹ ou dans la Nuit VII quand il fonde sa preuve sur la satisfaction nécessaire des aspirations humaines et sur le désir de survivre ². C'est par ce moyen qu'il peut arguer de l'existence même des passions à la survivance indéfinie de notre être ³ et cette démonstration lui paraît si convaincante qu'il invite Lorenzo à croire sous peine de renoncer à la raison ou d'infirmier le témoignage de ses sens ⁴. L'ouvrage de Butler explique sa prédilection marquée pour la forme la plus faible de l'induction.

Au reste l'influence du philosophe sur notre auteur ne se montre pas seulement dans le genre d'argumentation. Nous retrouvons dans les Nuits et le Centaure non Fabuleux, comme dans l'Appréciation Véridique de la Vie Humaine, la doctrine qui fait de la conscience le centre véritable de notre être avec son corollaire naturel, l'importance suprême de la volonté. Young représente la conscience comme inscrivant chacune de nos fautes, la moindre de nos défaillances, pour en rendre compte au dernier jour ⁵. Même les vicieux ne sauraient pécher sans chercher au moins quelques excuses spécieuses ⁶, car elle est, si nous voulons bien l'écouter, « la voix du ciel parlant sans cesse dans le cœur humain ⁷. » Elle suppose donc le libre arbitre et le poète n'hésite pas à affirmer que toutes les créatures douées de raison peuvent se refuser aux fins que leur propose la bonté divine et que « l'homme ne sera béni qu'autant que l'homme le permettra ⁸, » niant ainsi énergiquement cette sorte de fatalisme du bien auquel Pope semblait arriver dans son « *Essay on Man*. » Tout dépend

1. N. Th. VI, 671-89 et 712-29.

2. N. Th. VII, 275-81 et 606-21.

3. Il y fait allusion dans la préface de N. Th. VII, lorsqu'il parle de « some arguments for immortality, new at least to me. »

4. N. Th. VII, 1141-46.

5. N. Th. II, 256-83.

6. The Centaur, vol. II, p. 428.

7. Id., p. 477. La conscience, dit Young, ne saurait périr [N. Th. IX, 2075-76]. Dans ses *Conjectures sur la Composition Originale* [Young's Complete Works, 1854, vol. II, p. 557], il déclare que « par rapport au monde moral, la conscience, et par rapport au monde intellectuel, le génie, est le dieu intérieur. »

8. N. Th. VII, 1289-92, et IX, 1960-64.

donc de l'exercice de cette faculté primordiale et elle ne concourra au bonheur de l'homme que quand elle se soumettra entièrement à Dieu¹. S'exerçant de cette façon la volonté deviendra la source de la vraie sagesse² et accomplira les vœux que les anges font pour les mortels³. Elle sera conforme aux indications de notre nature propre qui nous pousse vers le bien et qui a mis en nous le sentiment de la bienveillance⁴, comme pour nous détourner de la recherche égoïste du plaisir. On reconnaît ici les idées de Butler sur le rôle capital de la conscience et le devoir qui nous incombe en tant qu'agents libres et son argument tiré de l'existence de la sympathie parmi les éléments primordiaux de l'âme humaine⁵. La conscience et la sympathie universelle sont également regardées comme des principes fondamentaux dans ces deux ouvrages de notre auteur qui les a ainsi empruntés à son illustre collègue dans le ministère de l'église anglicane.

Il reste pourtant à expliquer le fait indéniable que tant de personnes bravent l'arrêt du juge intime et visent à la satisfaction des sens plutôt que d'obéir à la raison. La cause, d'après Young, n'en est pas due aux passions dont les aspirations sont légitimes et constituent une preuve de notre immortalité⁶, mais à ce que ces passions s'appliquent aux choses de la terre, car nous n'en avons pas été doués sans motif ou pour qu'elles servent uniquement au péché⁷. Il trouve la solution du problème dans le dualisme inhérent à notre nature et exprimé par le symbole du Centaure, la bête emportant l'homme, et dans « l'étrange ascendant » que nos désirs ont sur notre intelligence⁸. Cette opposition intérieure Young la ressent si fortement qu'il se rapproche

1. The Centaur, id., p. 533 et cf. N. Th. IX, 2078-80.

2. N. Th. VIII, 1408-9.

3. The Centaur, id., p. 508.

4. The Centaur, id., pp. 444 et 464.

5. Voir les deux sermons de J. Butler sur la Compassion et son *Analogy of Religion*, 2^e partie, ch. v, p. 211 [London, édit. de la Religious Tract Society, sans date, in-8°, sous la direction de Jos. Angus, D.D.].

6. N. Th. VII, 63-80.

7. The Centaur, id., p. 486.

8. The Centaur, id., p. 491. Dans N. Th. VIII, 873-76, le poète dit aussi : « Il y a un moi ami de la vertu, qui se passionne pour ses charmes ; il y a un moi également ami de tous les vices et que chaque vertu blesse au cœur. »

par là du Platonisme. En effet il décrit « ce cas perplexe et non débrouillé jusqu'ici. L'homme débauche la brute qui fait partie de sa constitution, la brute, une fois débauchée, détrône l'homme. L'homme détrôné et la brute débauchée se réunissent pour s'insurger contre le principe immortel; ce principe subjugué leur abandonne ses pouvoirs et ses désirs infinis, dont ils disposent pour la ruine totale de tous les trois ¹. » Et il ajoute : « L'homme, s'il n'eût été allié à un principe immortel, n'eût jamais eu un pouvoir et un désir infinis. S'il n'eût été allié à une brute, il ne les aurait jamais abaissés à des fins mesquines et sordides, il ne les aurait pas restreints aux choses d'ici-bas. Mais étant joint aux deux, par sa perversité et sa folie il ternit la gloire de l'immortalité céleste, rend plus brutale la brutalité terrestre et produit un être beaucoup plus malheureux qu'aucun des deux pris à part n'eût pu l'être. » N'est-ce pas un écho de la formule « *Corruptio optimi pessima* » et presque une paraphrase de la célèbre théorie de Platon dans sa République ² sur la bête aux nombreuses têtes qui figure l'élément bas chez tout homme et que la raison doit subjuguier sous peine d'être renversée par elle? Notre écrivain a si bien conscience de la scission qu'il s'écrie : « Voilà comme l'homme est un être multiple, aussi changeant que Dieu est immuable ³, » mais il maintient, comme le philosophe grec, l'idée de l'unité réelle de notre nature dès que le principe rationnel y gouverne. Il l'implique d'ailleurs dans l'éloge du sage Eusèbe qui « voit toute son existence s'étendre comme un fil continu devant lui ⁴. » Sa haute idée de l'âme se voit à sa remarque que la plupart des personnes font trop grand l'intervalle qui sépare l'ange de l'homme ⁵. De là vient le sentiment de la dignité

1. The Centaur, id., p. 453. Voir aussi à la page 454 : « Sans aucun doute, le véritable homme de plaisir est celui qui maintient l'ordre dans sa nature composite, et donne aux éléments animal, rationnel et immortel, ce qui leur est respectivement dû... »

2. De Republica, liv. IX, 588 c-589 c.

3. The Centaur, id., p. 493. Un passage curieux des Nuits [N. Th. IX, 2108-12] semblerait indiquer que le poète croyait après cette vie à une purification graduelle des âmes avant leur entrée au ciel, c'est-à-dire à quelque chose comme un Purgatoire.

4. The Centaur, id., p. 463. Cf. N. Th. VIII, 1040-41 : « Des joies rivales se disputent-elles ton choix? Consulte ton existence entière et sois sauvé. »

5. The Centaur, id., p. 507.

humaine sur lequel il compte pour relever le Centaure déchu au rang de la brute, car « celui qui songe à sa dignité pense nécessairement à son Dieu, et celui qui sait apprécier sa dignité adore tout aussi nécessairement ce Dieu et Lui obéit ¹. » Cette dignité explique la conduite de la divinité envers notre race. Les mortels ne sont malheureux que par ignorance volontaire et le mot mélancolique de Virgile « sua si bona norint » reste non moins vrai d'eux que des anciens agriculteurs romains ².

Faut-il déclarer le plaisir condamnable en soi ? Young ne le pense pas et en cela il se montre d'accord avec J. Butler. Sa théorie est exposée dans la seconde moitié de la Nuit VIII. Le plaisir est le souverain bien de l'homme (v. 1027) et doit régner ici-bas en tant que stimulant nécessaire de l'activité et de la vie universelle ³. Mais, sous certains rapports, — et nous retrouvons ici l'une des antithèses si chères au poète — l'amour du plaisir est à la racine de tous les crimes ⁴ et le plaisir, comme narcotique de la conscience, est en quelque sorte plus pernicieux que le vice éhonté. Il s'agit donc de s'entendre sur sa définition. L'auteur affirme que « jouir est un devoir pour nous et une marque de sagesse; c'est la grande leçon de la vie humaine, mais une leçon que peu ont apprise ⁵. » Il ajoute que « toute jouissance véritable est renfermée dans les limites des commandements divins » et qu'elle doit recevoir l'approbation de la raison dont elle est l'auxiliaire ⁶, car « dans une condition où la raison exigerait le contraire, il n'est chose au monde de si triste que la joie ⁷. » De là trois sortes de bonheurs sur terre : le bonheur qui provient de l'exercice de la raison, celui de l'homme digne de ce nom; le bonheur inférieur dû à la satisfaction des sens chez l'être irrationnel ou le bonheur de la brute, et le bonheur funeste qui supprime ou violente la raison, à savoir celui du scélérat ⁸. Ce

1. The Centaur, id., p. 517.

2. The Centaur, id., p. 518.

3. N. Th. VIII, 531-41 et 639-57.

4. The Centaur, id., pp. 439 et 441.

5. The Centaur, id., p. 442.

6. N. Th. VIII, 1029-44.

7. The Centaur, id., p. 443.

8. The Centaur, id., pp. 454-55.

dernier ne connaît ni l'amour pur, ni les ravissements de l'âme sainement pieuse, et que sont les charmes du vice auprès de ceux-là ? La même conception de loi et de mesure s'applique aux biens extérieurs. Ils ne sont pas à dédaigner puisque « l'aisance est essentielle au contentement, » mais par contre « une grande fortune est à l'âme ce qu'est au corps la corpulence, sinon la maladie ¹, » et l'homme « qui vit d'après la nature, peut rarement être pauvre ². » En toutes choses pour Young le nécessaire seul est indispensable et l'excès de ressources comme l'excès de jouissances ne produit que désordre et désenchantement.

Il est facile maintenant de voir la suite logique de sa théorie. L'homme, selon lui, est composé d'un élément animal joint à un élément spirituel à qui revient le commandement suprême. Il fait partie d'un monde terrestre mais doit hériter d'une immortalité certaine, bien que future encore. De là une double antithèse entre la terre, école de péché féconde en tentateurs, machine dirigée contre nous par notre grand ennemi ³, et le ciel où règnent la pureté et le bonheur durable, entre la mort qui surprend l'homme et met fin à ses plaisirs et l'au delà en vue duquel il faut tout disposer. C'est quand il fixe les yeux sur ce but très réel, quoique lointain, que le sage peut comprendre la vie dans son ensemble et l'arranger comme il convient à un être de raison. C'est là ce qui justifie le travail et la lutte incessante contre le mal. En effet « le moindre prix de la vertu est l'activité et la vigilance » et « l'éternité est entièrement la créature du temps. » « Il faut peiner pour notre salut, le désir et la volonté ne sauraient l'assurer, l'espoir et la confiance ne le donneront pas ; il ne viendra ni par hasard, ni par inspiration gratuite ⁴. » En un mot « quand les esprits s'élèvent, le progrès dépend d'eux-mêmes en partie. Le ciel aide l'effort, agrandit ce qui est déjà grand, tandis qu'il diminue ce qui est resté volontairement peu considérable ⁵. » De

1. N. Th. VI, 506-7.

2. N. Th. VI, 530.

3. N. Th. V, 164-65, et *The Centaur*, id., pp. 505 et 531.

4. *The Centaur*, id., pp. 512, 495, 500. On voit que la conception d'Young se rapproche par moments de l'idée populaire qu'il faut « faire son salut. »

5. N. Th. IX, 1961-64.

même pour le vrai plaisir : « Le plaisir qui ne coûte rien ne croît pas sur la terre. C'est ici une période de combat ; il ne faut pas que l'homme défasse son armure jusqu'à ce qu'il revête son suaire ¹. » Ses joies sont des « joies de conquête. » La tension de l'être tout entier, plongé dans un milieu défavorable, vers un état de choses meilleur, telle est pour Young l'attitude exigée du chrétien.

Pareille orientation des forces humaines vers un monde à venir ne s'explique que par la certitude de l'au delà. Et s'il n'y avait rien derrière la tombe ? Cette hypothèse ruinerait entièrement le système du poète. De là sa condamnation du suicide et son aversion pour le néant. Mais il paraît trop saisi d'horreur devant ces deux idées pour les discuter avec calme. Il ne sait qu'éclater en phrases indignées. Ce n'est pas le « spleen » qui cause des faits semblables, car « jamais la nature bienveillante n'a créé des climats immoraux » et si les magistrats s'y montrent indifférents, c'est qu'ils sont eux-mêmes criminels ². Quant au néant, il ne le réfute pas à l'aide d'arguments nouveaux, il le repousse en dévoilant ses conséquences inévitables. Alors la connaissance de Dieu et de ses œuvres devient une souffrance pour le mortel ravalé au-dessous du bonheur inconscient des brutes et le ciel est coupable à son égard. C'est la fin lamentable d'une race digne d'un meilleur sort. C'est une conception de cerveaux désespérés, un outrage au Créateur et la négation même de la vertu ³. Au reste, et c'est le grand argument d'Young, nul homme dans des conditions normales ne peut envisager cette perspective sans frémir, encore moins y ajouter foi sans motif secret au fond du cœur. La pensée du néant surgit chez le méchant qui craint un juge suprême, c'est « une réflexion après coup, un désir monstrueux qui ne naît pas, tant que la vertu n'est pas morte ⁴. » Et quand il aura franchi le tombeau, l'impie, sûr désormais de sa destinée, « souhaitera avec passion que son être même soit ajouté à ce qu'il perd déjà ⁵. »

1. The Centaur, id., pp. 494-5, et N. Th. VIII, 787-90.

2. N. Th. V, 452 et 484-85. Cf. une autre peinture du suicide dans N. Th. VIII, 1326-35.

3. N. Th. VII, 645-843, 894-903, 947-55, 1169-76.

4. N. Th. VII, 889-90.

5. The Centaur, id., p. 468.

Tel est l'accueil que fait notre auteur à la théorie négative qu'on lui oppose. Par contre il asseoit la doctrine de l'immortalité, fondement pour lui des vertus et de la piété, sur une série de preuves principalement empruntées, nous l'avons vu, aux analogies de la nature. Il y consacre le second recueil de ses Nuits, car le doute à ce sujet est, selon lui, « la vraie source et l'appui de toute l'incrédulité actuelle ¹. » Aussi se propose-t-il de présenter quelques arguments fort simples, « des arguments qui reposent sur des principes admis tant par les incrédules que par les croyants ² » et qu'il estime irrésistibles. Confiant dans une cause aussi bonne, il ne réclame de ses lecteurs que de la franchise et de l'impartialité ³. Quant à ses raisonnements ils sont de valeur inégale, suivant qu'ils procèdent de la méthode analogique ou qu'ils se basent soit sur la nature intrinsèque de l'homme soit sur la conception d'un Dieu personnel et juste. Les premiers sont les moins probants. Young montre que tout meurt pour renaître et déclare qu'il doit en être de même pour l'homme. Il y a une chaîne d'êtres vivants dont les divers anneaux ne diffèrent que par des gradations insensibles. Elle se brise si l'on ne suppose un chaînon unissant ceux qui périssent à ceux qui ne peuvent mourir et ce chaînon, c'est nous-mêmes ⁴. Ici-bas les plus hautes aspirations humaines ne trouvent pas de satisfaction complète; il faut donc qu'elles la reçoivent dans une vie au delà de la tombe. De même là soif de bonheur et de survivance cachée au fond de tous les cœurs et la crainte d'un châtement futur indiquent un avenir après la mort ⁵. Presque dans chacun de ces cas, les raisons invoquées dépendent d'une cause finale contre laquelle le poète ne prévoit pas d'objection. Mais la philosophie moderne, plus critique que sa devancière, se refuse à admettre la finalité, et réduit ainsi à néant cet ensemble soi-disant irréfragable. L'analogie même lui paraît d'un emploi douteux et pour elle deux demi-certitudes ne font pas une conviction.

1. Voir la préface de la Nuit VI.

2. Id.

3. Voir la fin de la préface qui précède la Nuit VII.

4. N. Th. VI, 677-89, 714-29. Cf. pour ce dernier argument Pope, *Essay on Man*, Ep. I, v. 207-46, et Thomas Browne, *Religio Medici*, Part. I.

5. N. Th. VII, 104-30 et 606-44.

Restent les autres preuves apportées par l'auteur. Il relève le contraste entre la dignité incontestable de l'homme, quels que soient son rang et sa fortune, et sa fin misérable qui, si elle terminait tout, présenterait une énigme insoluble. Malheureusement ce contraste justifie tout au plus une présomption favorable. Le fait que nos sens créent la beauté de ce qu'ils perçoivent ou que l'activité humaine produit des merveilles s'applique également à des êtres divers habitant notre globe et ne constitue qu'un indice insuffisant¹. Quelques arguments enfin sont fondés sur la notion que nous avons de Dieu et sur ses attributs. Voilà, pourrait-on dire, les plus concluants, puisqu'ils ne partent pas d'un principe indémontrable et qu'ils ne poursuivent pas jusque dans des régions inconnues échappant à nos investigations une analogie possible mais forcément incertaine. Tels sont le sentiment de la justice divine et des compensations qu'elle doit tenir en réserve pour l'innocent dans le malheur ou la souffrance, les conclusions tirées de l'idée même de la vertu et de la présence dans le cœur humain de la délicatesse morale, ainsi que du sens de ce qui convient à la gloire et à la miséricorde du Tout-Puissant². Le poète aurait pu apprendre de l'Écriture à se contenter de ces preuves ou à y insister plus longuement. Ce sont en effet les seules que fasse valoir Saint Paul en établissant la doctrine de l'immortalité, simple corollaire pour lui de la rédemption et de la résurrection du Christ³. Young, par contre, en accumulant une série de raisonnements divers sans ordre et sans souci de leur force intrinsèque, diminue par un défaut de méthode la valeur probante de ses Nuits.

Il est vrai qu'en prenant pour pivot central de son système un fait aussi difficile à démontrer par la philosophie pure il se montre moins philosophe que théologien. Son point de départ le

1. N. Th. VI, 314-46, 409-40 et 761-805. L'un des meilleurs arguments tirés de l'unité essentielle et de l'immatérialité de l'âme, argument que fait valoir Sir J. Davies, reste interdit à Young parce qu'il ne pousse pas assez loin son analyse psychologique.

2. N. Th. VII, 978-89; 428-43 et 904-30.

3. Voir I Thessal., ch. IV, v. 14-18, et surtout le chap. XV de la première épître aux Corinthiens.

lui permet dans une certaine mesure puisqu'il déclare en terminant la préface de la Nuit VI que « quant à l'existence d'un Dieu, elle n'est plus en discussion » et cela parce qu'« elle doit être à jamais indiscutable, là où l'on admet la moindre prétention à la raison. » Cependant, même en acceptant ces prémisses, attendu que ses adversaires se reconnaissent comme déistes, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il abandonne sans hésiter et sans produire d'argument nouveau le terrain qui leur est commun avec les partisans de la révélation. Sa théodicée ne ressemble guère en effet à celle de Shaftesbury, de Tindal et de Bolingbroke. Pour lui Dieu n'est pas une entité un peu vague et ne se trouve pas enchaîné par ses propres lois ni passif en présence des agitations humaines. Tel qu'il l'explique à Lorenzo, qui par moments paraît athée¹, ce Dieu est un être en qui le mystère et le miracle deviennent naturels, puisqu'Il nous dépasse, nous et notre faible entendement². Et pourtant, d'après le poète, Il est « pure raison dans Son essence, Son activité et Ses commandements³ », mais notre esprit est trop borné pour le concevoir et nous devons nous en remettre sur ce sujet à la foi⁴. Dans les Nuits, la conception est plutôt celle d'un Créateur infiniment élevé au-dessus de Sa création qu'Il dirige de loin⁵ et, comme dans l'Ancien Testament, celle surtout d'un souverain et d'un juge suprême. Le Centaure non Fabuleux laisse mieux voir le Dieu de la révélation chrétienne étendant Sa grâce à tous les cœurs que le vice n'a pas complètement endurcis, suivant l'homme dans le cours de son existence, « tantôt nous faisant échouer en dépit de toute notre sagesse, tantôt nous bénissant en dépit de toute notre folie, nous accordant Sa bénédiction pour adoucir la vie présente, nous retirant cette bénédiction pour nous en sevrer,

1. Voir entre autres passages N. Th. IX, 1082, 1393-99, et surtout le long raisonnement du v. 1461 au v. 1503.

2. N. Th. VII, 1412-27.

3. The Centaur (Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II), p. 453 et cf. p. 530, où Young l'appelle « notre Dieu invisible qui n'existe que pour la raison. » Cf. aussi N. Th. VIII, 833.

4. N. Th. IX, 826-39.

5. Cf. dans N. Th. VIII, 1100-1, le Conseil divin décidant des destinées humaines.

et cherchant ainsi dans les deux sphères d'existence à pourvoir à notre bien, en tant que le permet la nature de l'humanité ¹. » Enfin il est tellement le Père soucieux de ses enfants que l'immortalité future est « la clef du monde moral qui ouvre et explique la raison de la conduite divine, mystérieuse sans cela ici-bas et dont chaque incident est évidemment calculé en vue du bonheur présent ou à venir de l'homme, peut-être en vue et de l'un et de l'autre ². » Cet amour le porte, Lui dont la félicité est parfaite sans sa créature, à se préoccuper de l'être humain dégradé et même, s'il le faut, à se montrer sévère envers lui pour l'amender ³. Et c'est pour cela qu'en retour « un ardent amour de Dieu est la suprême vertu de l'homme ⁴, » conclusion conforme à celle de Joseph Butler dans ses Sermons XIII et XIV sur ce sujet même et, d'une manière générale, de toute la théologie chrétienne.

Il y a donc progrès quant à la notion de la divinité depuis le moment où Young se plaçait sur le terrain du déisme pour prouver la vie future. D'autres conceptions subissent une évolution analogue. Le poète part avec son ami sceptique de la doctrine stoïcienne qui prescrit de suivre la nature et lui recommande de le faire en effet. Mais aussitôt il y comprend la conscience qui devient le guide suprême ⁵. Quand on interprète ainsi le précepte, l'appétit « porte la chaîne d'or de la raison, » la passion ne vise que l'infini, le chagrin, s'il en survient, ne connaît pas le désespoir et la sagesse s'attache de préférence aux biens du ciel ⁶. La neuvième Nuit surtout marque la transition de la philosophie antique dont se targue Lorenzo au spiritualisme plus précis de l'auteur. Car pour Young, la nature nous présente dans le spectacle du firmament étoilé « un système théologique, » Ecriture sainte primordiale tracée par la main même de Dieu ⁷, où

1. *The Centaur*, id., pp. 438 et 494.

2. *Le Centaure*, id., p. 518.

3. *Le Centaure*, id., p. 498.

4. *Le Centaure*, id., p. 520.

5. *N. Th.* VIII, 840-44.

6. *N. Th.*, VIII, 1160-73.

7. *N. Th.* IX, 643-58, et cf. *N. Th.* IV, 703-5.

l'existence divine et celle d'êtres supérieurs se trouve, selon lui, révélée, où l'éternité même et les perspectives qu'elle réserve à l'homme s'imposent à notre vue¹. Pour tout dire en un mot « le cours de la nature est l'art de l'Eternel², » quand on sait apercevoir les choses comme elles sont, non transformées sous l'influence de désirs mondains³. Par elle-même la création n'est rien ou tout au plus « l'atmosphère ténue et passagère de Dieu⁴; » elle n'a sa raison d'être que dans ce qui la dépasse, attendu que « tout, dans l'univers matériel, correspond exactement aux idées préexistantes des objets dans l'esprit divin » et que tout y est une preuve de Dieu⁵. Young découvre le fond de sa pensée, lorsqu'il affirme que la haute valeur d'une âme immortelle explique les révolutions du monde naturel, civil ou moral dont « les deux premiers, d'ailleurs, ne sont que les serviteurs du troisième, et disparaissent quand le service qu'ils lui rendent est accompli⁶. » Le platonisme chrétien qui s'exprime sous cette forme l'emporte en hardiesse même sur la philosophie de Pascal, puisqu'il ne subordonne pas simplement la matière à l'esprit, mais la déclare créée uniquement pour lui.

Cette théorie sur la cause finale de l'univers visible, dont la dernière Nuit n'est qu'un long développement, donne la mesure de l'importance immense que prend aux yeux d'Young la religion. Si l'homme renfermant une parcelle de l'essence même de Dieu et destiné à être absorbé, quoique non annihilé, en Lui, comme le dit le poète dans un passage qui touche au panthéisme⁷, est le pivot de l'histoire du monde moral et l'enjeu de la lutte entre les puissances du bien et du mal⁸, s'il est un ange virtuel⁹ dont la destinée dépend de l'usage qu'il fait de son libre arbitre,

1. N. Th. IX, 1168-81.

2. N. Th. IX, 1269. Cette phrase est empruntée au *Religio Medici*, 1^{re} partie, de Sir Thomas Browne.

3. N. Th. IX, 1329-30.

4. N. Th. IX, 1590-91.

5. *The Centaur*, id., p. 527.

6. N. Th. VII, 1011-23.

7. N. Th. IV, 517-38.

8. N. Th. VII, 1050-75.

9. N. Th. IV, 531-44.

si l'immortalité est assurée, mais la condition dans laquelle chacun devra y participer incertaine, nulle folie ne peut se comparer à la folie de négliger cet avenir prochain. D'ailleurs « avec la piété commence tout ce qu'il y a de bon sur la terre, elle est l'enfant premier-né de la raison ¹, » qui elle-même est « impuissante dans la mesure où les sens prévalent ². » L'intérêt immédiat et supérieur commande donc de renoncer aux vains plaisirs qui mènent au désenchantement et à la ruine, d'accepter les mystères de la révélation en tant que nécessaires et pour rendre hommage à la véracité de Celui qui les a déclarés ³ et d'obtenir la paix de la conscience par une entière résignation à la volonté divine ⁴. Ici encore notre auteur se rencontre avec Joseph Butler qui voit dans la soumission résignée le résultat de la crainte, de l'espoir et de l'amour de Dieu ⁵ et qui en fait l'élément essentiel de la piété.

Que si, écartant ces questions abstraites, nous voulons avoir une idée claire de la théologie positive et pratique du poète, ses Nuits et son Centaure non Fabuleux répondent également à ce désir. Au point de vue ecclésiastique il combat énergiquement et raille, avec une sorte de parti pris personnel, les prétentions de l'église catholique à l'infailibilité et au pouvoir de conférer l'absolution, ainsi que son intolérance religieuse ⁶. Mais il n'épargne pas davantage les dissidents du protestantisme auxquels il reproche certaine extravagance de sentiment qui lui déplaît. Comme la plupart des hommes de sa génération, Young a l'horreur de « l'enthousiasme, » pris au sens spécial du XVIII^e siècle, et y découvre une dérogation aux droits de la raison souveraine ⁷. C'est aux Méthodistes, grands admirateurs pourtant de son poème des Nuits, qu'il pense lorsqu'il accuse son temps d'être « une époque

1. N. Th. VIII, 698-725.

2. The Centaur, id., p. 422.

3. The Centaur, id., pp. 429-30 et 434-35.

4. The Centaur, id., p. 502.

5. J. Butler, Sermon XIV sur l'amour de Dieu... : « Resignation to the will of God is the whole of piety. »

6. N. Th. VII, 624-25; III, 164-65; VIII, 1011; The Centaur, id., p. 494. — Cf. aussi N. Th. IX, 1826.

7. Jos. Butler lui-même, au début de son XIII^e sermon, a soin de déclarer que « the subject is a real one : there is nothing in it enthusiastical or unreasonable. »

d'orgies et de misères... de pauvreté générale et d'avarice privée, de nouvelles sectes religieuses et de nouveaux exploits dans le péché¹. » Il fait allusion à leur doctrine de la conversion quand il s'écrie, à propos de la joie du chrétien par suite de l'assurance du salut : « Ceci, Méthodistes, procure la véritable nouvelle naissance ! Ceci introduit l'homme dans un monde tout autre² » et l'inscription de la cloche paroissiale de Welwyn inaugurée de son vivant, « Prospérité à l'église établie et nul encouragement à l'enthousiasme, » montre bien son intransigeance à leur égard. C'est par réaction contre leur Puritanisme qu'il conseilla à un ami du Rev. R. Cecil, inquiet au sujet de son âme, d'aller plus souvent dans le monde et qu'il s'élève contre les austérités superstitieuses³. Aussi est-il curieux de noter que le même défaut dont il accuse les disciples de Wesley lui est attribué à lui-même⁴ par quelques-uns de ses amis.

Mais tout en restant fortement attaché à la religion anglicane, Young a des prédilections marquées en matière de doctrine. C'est ainsi qu'il croit à l'accomplissement minutieux et littéral des écritures prophétiques. Il va jusqu'à affirmer que « les prophètes sont des historiens plus exacts et plus authentiques de l'avenir que le plus heureux génie, sans inspiration, ne saurait jamais l'être du passé. Faut-il des miracles pour nous convaincre ? La série des prophéties bibliques accomplies est le plus frappant des miracles, un miracle qui n'expire pas en un acte passager, mais pourvu d'une grande longévité, persistant avec une force et une valeur sans cesse croissantes, pendant le cours prolongé de plusieurs milliers d'années⁵. » Une autre de ses convictions, d'ailleurs essentielle à sa conception des Nuits, c'est que les peines, comme les récompenses futures, sont éternelles. « Les vertus,

1. The Centaur, id., p. 432.

2. The Centaur, id., p. 509.

3. The Centaur, id., p. 454. A la p. 460 il dépeint le pieux Eusèbe qui « ne recule pas devant un bal masqué et ne regarde pas les cartes comme les livres du diable. »

4. Voir par exemple la lettre de Benj. Victor, où il déclare que le poète « was, by degrees, religious even to enthusiasm. » — Original Letters... by Benj. Victor, 1776, op. cit., p. 266. Lettre C adressée à Rich. Griffith Esq.

5. The Centaur, id., p. 527. Ce fut aussi le sujet d'une de ses dernières conversations avec le Dr N. Cotton.

dit-il, poussent sur l'immortalité; cette racine détruite, elles se flétrissent et meurent. Il ne servira à rien de croire à une divinité. Les récompenses et les châtimens font que Dieu est adoré; les espérances et les craintes donnent à la conscience tout son pouvoir ¹. » Il y voit une vérité nécessaire et fondamentale. « Notre nature, déclare-t-il, est telle qu'un choix mauvais assure une mauvaise destinée et l'enfer eût été, quand il n'y aurait pas eu de Dieu ². » Il va même jusqu'à en faire le mobile de l'amour divin « qui (à ce que je conçois), prétend-il, n'eût jamais existé, si tel n'avait pas été notre cas ³. » Ce mot terrible que bien des théologiens modernes regarderaient comme un blasphème, indique suffisamment la rigueur et l'étroitesse de ses doctrines.

C'est pourtant cette théorie de l'immortalité qui explique le caractère intéressé et, pour tout dire, utilitaire de la morale du poète. S'il y va d'un risque infini, l'on peut bien conclure avec Pascal qu'il vaut mieux se ranger du côté le plus sûr ⁴. Young, malheureusement, renchérit sur le philosophe janséniste et conseillerait volontiers le vice, au cas où la vertu ne recevrait pas de sanction. Sur ce point, à moins que nous ne le supposions entraîné par l'habitude de l'antithèse, ses déclarations sont formelles. « La vertu et le vice sont éternellement en guerre. La vertu est une lutte; or, qui combat pour rien, ou pour un prix précaire ou mesquin? Ceux qui proclament si haut la récompense que la vertu trouve en soi, voudraient mériter ici-bas le titre d'anges. Ils trahissent la vertu, en la complimentant, par des motifs faibles et des sauvegardes déloyales ⁵. » Pour lui « la vertu est la poursuite du véritable intérêt personnel ⁶ » et l'existence le premier des biens. « Quels que soient les ordres ultérieurs du Tout-Puissant, voici sa première injonction : Homme, aime-toi. En ceci seulement des agents libres ne le sont plus. La vie est le

1. N. Th. VII, 1172-76. — Déjà dans sa Sat. VI, v. 431-58, il combattait sur ce point les théories attribuées à Tillotson qu'il estimait pourtant et qu'il oppose comme chrétien au déiste Bolingbroke dans *The Centaur*, p. 433.

2. N. Th. IX, 2008-9.

3. *The Centaur*, id., p. 499.

4. Pascal, *Pensées* (édit. E. Havet), art. X, 1.

5. N. Th. VII, 240-46.

6. Id., 143.

fondement, la félicité le prix et, si elle nous coûte l'existence, la vertu est un crime ¹. » Pareil sacrifice, s'il était possible, devrait être refusé, même au risque de désobéir à Dieu ². Car ainsi que l'écrivain le dit ailleurs, « ce qu'aime la nature est bon, sans notre permission, et quand aucun désavantage ne nous crie : Prends garde ! le plaisir, encore qu'il ne provienne pas de la vertu, doit l'emporter ³. » On comprend que les contemporains eux-mêmes, bien qu'imbus des idées du jour, se soient émus de cette doctrine et que M^{rs} Catherine Cockburn ⁴ (jugeant, il est vrai, par ouï-dire et avant d'avoir lu les *Nuits*) ait écrit à sa nièce, le 16 octobre 1747 : « Je ne saurais pas plus excuser un poète qu'un philosophe de s'être écarté de la vérité, mais la folie de la vertu, à ne supposer d'autre vie que la vie présente, est devenue un sujet à la mode pour tous les auteurs du parti de l'intérêt. Il semble que notre sens moral ait bien changé depuis l'époque des philosophes et que le vice soit devenu désirable en soi à la place de la vertu ⁵. » Cette protestation, dont Young a pu prendre connaissance, une autre femme de talent, George Eliot, l'a reprise en 1857 ⁶, mais elle donne au reproche une portée plus grande en l'étendant à la fois à l'homme et à ses ouvrages. Il manque complètement, d'après elle, de sincérité dans l'art et d'émotion véritable et son défaut de sympathie humaine s'accorde avec ses vues étroites et grossières sur la morale. On pourrait alléguer contre ce jugement écrasant, d'où la prévention ne paraît pas absente, les tendances philosophiques en Angleterre à cette époque, l'exemple de pen-

1. N. Th. VII, 169-73. Cf. plus loin aux v. 710-12 : « Le mérite est folie, la vertu un crime, un crime envers la raison, si elle nous coûte de la douleur non rémunérée. »

2. Id., 163-67. Young aurait blâmé Moïse et saint Paul qui, suivant l'Écriture, étaient prêts à ce sacrifice sublime. Voyez Exode, ch. xxxii, v. 32 et l'Ép. aux Romains, ch. ix, v. 3.

3. N. Th. VIII, 590-92.

4. M^{rs} Cath. Cockburn (1679-1749) était une femme philosophe célèbre à cette époque. Elle défendit Locke en mai 1702 contre les attaques de Th. Burnet et en 1726-27, contre celles du D^r Holdsworth. — Voir des sentiments analogues exprimés par un contemporain du poète, M. Duncombe, dans une lettre du 6 mai 1751 à M. Jeffreys [The Correspondence of John Hughes Esq. and several of his friends. — Dublin, Th. Ewing, 1793, vol. II, pp. 154-55, Letter CXXXII].

5. The Monthly Magazine, vol. V, p. 250 (sept. 1751).

6. Voir The Works of Geo. Eliot (Standard Edition), sans date, London, Wm. Blackwood and Sons, Essays and Leaves from a Note book, pp. 50-55.

seurs éminents¹ et l'exagération du rôle que l'on prêtait alors en matière religieuse à la raison et au calcul. Convenons toutefois du tort grave qu'a eu Young de faire intervenir l'intérêt et le seul intérêt personnel dans un domaine d'où il devrait être exclu presque par définition.

Il faut d'ailleurs ajouter qu'en d'autres endroits l'auteur des *Nuits* corrige quelque peu ce que sa doctrine a d'étrange et de choquant. C'est ainsi qu'il admet les charmes intrinsèques de la vertu et reconnaît « sa divine beauté². » Il déclare que « les fondements de la vertu furent posés en même temps que ceux du monde. Le ciel l'incorpora à notre être et lia étroitement les intérêts sacrés de la vertu à notre existence. Celui qui viole ses ordres terribles froisse le meilleur principe du moi, et la douleur est-elle plus grande quand notre âme doit s'indigner ou que notre enveloppe d'argile se plaint³? » Au fond il ne se refuse nullement à voir la grandeur du bien et l'attraction qu'il exerce de ce fait sur tous les cœurs généreux. Mais l'optimisme hardi de Rousseau lui manque. Young ne croit guère qu'à la corruption de l'humanité dans son ensemble; il estime que l'avantage seul peut l'entraîner vers un but invisible et lointain. L'expérience de la vie et du monde l'a rendu pessimiste et son désenchantement trouble jusqu'à sa morale. Du reste le Centaure non Fabuleux, il est juste de le constater, ne s'adresse pas autant que le poème à l'intérêt bien entendu. Si l'instinct didactique inspire encore à l'écrivain cette réflexion singulière que « le ciel a voulu faire d'une moitié de la race humaine une leçon morale pour l'autre moitié » et que « la religion n'est qu'un expédient pour soutenir, contre les assauts et les empiètements du corps, les intérêts sacrés de l'âme⁴, » il regarde la sympathie effective comme notre premier

1. Young exprime, en effet, les mêmes idées que celles de Sir Th. Browne dans la *Religio Medici* [édit. de Cassell's National Library, in-12, 1 vol., London, 1892, pp. 85-86] qui dit formellement : « *Ipsa sui pretium virtus sibi*, that virtue is her own reward, is but a cold principle, and not able to maintain our variable resolutions in a constant and settled way of goodness... The life, therefore, and spirit of all our actions is the resurrection and a stable apprehension that our ashes shall enjoy the fruit of our pious endeavours... »

2. N. Th. VII, 1169.

3. N. Th. VIII, 850-55.

4. The Centaur [Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II], pp. 445 et 529.

devoir, nous rappelle nos obligations envers les infortunés et affirme que « les malheureux ont de par la raison des droits aussi légitimes à notre superflu que nous en avons de par la loi sur nos régisseurs à propos de nos propriétés. » Enfin il loue Eusèbe, le jeune et riche seigneur, de ce qu'« il considère une grande fortune comme un mandat honorable confié à lui par une Providence bienveillante pour qu'il fasse beaucoup de bien¹ » et même il préconise « un juste respect de l'humanité tout entière... respect qui préviendrait une infinité de maux, et qui bannirait la moitié des peines de la vie². » Ici le penseur revient à une conception où l'avantage purement individuel ne tient plus tant de place et va jusqu'à faire de l'altruisme sous ses diverses formes le devoir du croyant.

Avec des convictions religieuses aussi fermes et la certitude d'un avenir bienheureux qui compense toutes les injustices terrestres, le pessimisme du poète semble étrange. On s'explique que dans le premier recueil des Nuits il se trouve encore accablé par ses deuils successifs et s'écrie : « Gardez-vous de ce que la terre nomme le bonheur ; gardez-vous de toutes les joies, sauf de celles qui ne peuvent jamais expirer, » que pour lui la vertu « varie la routine morbide et répugnante de la vie³. » Mais c'est précisément dans le second recueil qu'il exprime avec le plus d'amertume son pénible désenchantement. « Feuillotez l'histoire du monde : qu'y voyons-nous sauf les jeux de la fortune, les revendications féroces de la nature, la supercherie féminine ou la vengeance de l'homme et d'incessantes cruautés contre nos semblables⁴. » En dehors du plaisir de l'âme qui aspire après l'invisible, « le reste ici-bas aboutit à quoi ? — A ceci : il faut souffrir le mal ; il faut quitter les biens ; le plus riche inventaire terrestre ne peut se vanter d'en

1. The Centaur, id., pp. 445 et 460.

2. The Centaur, id., p. 523. Dans ses Conjectures sur la Composition Originale [id., p. 568], il blâme Swift de sa Satire outrée de ses semblables en disant : « Assurément le mépris du monde n'est pas une plus grande vertu que le mépris de l'humanité n'est un vice. » Plus loin [p. 571], il déclare que le monde est une école en vue du progrès moral et intellectuel.

3. N. Th. I, 341-42 et III, 368-70. Cf. encore IV, 37-38 et 46.

4. N. Th. VIII, 102-5.

contenir plus long¹. » Le même ton pénètre le Centaure non Fabuleux. « La gaieté à un enterrement, dit Young, est à peine plus inconvenante et plus contre nature qu'un état perpétuel de joie et des éclats d'allégresse dans un monde comme le nôtre qui peut paraître un paradis aux sots, mais qui est un hospice pour les sages². » Quant aux années passées « nous pourrions, il est vrai, prendre çà et là une heure fortunée, *alboque notanda lapillo*, qui nous ferait sourire encore. Mais la nature et même la raison reculent devant l'ensemble. Si nous découvriions une petite perle dans une huître sur un million, cela ne suffirait guère pour nous décider à pêcher pendant le reste de nos jours³. » Telle est l'appréciation que notre auteur porte sur l'existence humaine au cours de sa verte vieillesse.

Faut-il en conclure qu'il se montre absolument pessimiste et que le découragement soit le dernier mot de sa philosophie? On l'a cru et l'impression s'en répandit dès la publication du poème des Nuits. Rien pourtant de plus inexact. S'il déprécie les conditions où nous sommes, il parle bien en homme désenchanté, mais n'en vise pas moins un but caché, car « celui qui rabaisse l'existence terrestre modère la crainte de la mort⁴. » Cette dernière, du reste, notre ennemie redoutable, apparaît parfois comme un bienfait déguisé sous la forme du châtiment et c'est ainsi que la présente le passage suivant : « La mort est le couronnement de l'existence. Si la mort nous était refusée, ce ne serait pas vivre que d'exister; si la mort nous était refusée, les insensés eux-mêmes voudraient mourir. La mort blesse pour guérir : nous nous affaïssons, nous nous levons et nous régnons⁵. » Enfin l'espérance chrétienne pénètre ces chants d'où l'on suppose toute lumière bannie. La dernière Nuit ne porte pas à tort le titre de Consolation et la perspective glorieuse de l'au delà compense les tristesses de

1. N. Th. IX, 1214-16.

2. The Centaur, id., p. 444. Young dit encore [à la p. 435] que l'exhortation apostolique d'être toujours joyeux « doit sembler absurde aux vicieux, parce qu'elle est impossible à pratiquer. »

3. The Centaur, id., p. 496.

4. N. Th. IV, 65.

5. N. Th. III, 526-30.

l'heure présente. « Plus de ténèbres maintenant, la joie paraît, éclate, triomphe, c'est un jour éternel. L'être sorti du néant devratt-il se plaindre de maux en petit nombre, rachetés par des joies infinies ¹? » Telle est le mot final de l'auteur.

N'oublions pas non plus en parlant de la philosophie d'Young qu'il faut tenir grand compte de cet amour très marqué des contrastes dont souffre parfois la logique de sa théorie. S'il restait d'accord avec sa conviction intime, s'il acceptait même en pratique les recommandations expresses de l'Écriture, il devrait, comme saint Paul, se trouver « comblé de joie au milieu de toutes ses tribulations ². » Mais son cœur est encore plus troublé que confiant et la perte des siens lui est plus sensible que l'assurance d'un revoir éternel. Et ce n'est pas là la seule contradiction de son œuvre. Bien qu'il se figure la vie sous la forme d'une lutte de chaque instant, il préconise la résignation comme la suprême vertu. Il affirme le règne de la Bonté toute puissante et ne découvre que le mal dans le monde qui l'entoure. Il repousse avec horreur l'hypothèse du néant et ne voit pas dans des peines sans terme une destinée infiniment plus affreuse. Enfin, la fatalité du paradoxe le poursuit jusque dans des détails de peu d'importance, car s'il fait de la nuit l'amie constante de la vertu, la conseillère du sage et du chrétien pieux, il lui faut pourtant reconnaître qu'à l'abri de ses ténèbres les hommes se préparent au crime et l'accomplissent ³. Il célèbre de même les avantages de la solitude qui préserve du contact des passions mauvaises et recommande ailleurs le commerce de l'amitié, condition essentielle du bonheur et du progrès terrestres ⁴. L'antinomie ne manque donc pas d'attrait pour lui et les antithèses passent en quelque sorte de sa phrase dans sa conception du sujet. Peut-être s'est-on trompé en le prenant pour un philosophe émérite, pour un profond théologien, et n'est-il tout au plus qu'un poète exprimant avec force sa pensée fugitive, suivant les caprices du sentiment qui l'entraîne.

1. N. Th. IX, 2378-81.

2. Voir la 2^e Epître aux Corinthiens, ch. vii, v. 4.

3. Cf. N. Th. V, 177-93 avec IX, 940-63.

4. Cf. N. Th. V, 153-70 avec II, 503-32.

Mais s'il convient de ne pas attacher trop de valeur théorique à un système parfois vague et contradictoire, on peut cependant chercher à s'expliquer la mélancolie de ses méditations nocturnes. Les déceptions et les deuils dont Young eut à souffrir ne suffiraient pas à la faire comprendre. Sans parler des joies que le sort lui avait ménagées, d'autres ont été affligés comme lui qui n'ont perdu ni leur courage ni leur sérénité d'esprit. Disons mieux, la foi religieuse du pasteur appelé à consoler tant de cœurs meurtris aurait dû tarir dans sa source ces plaintes si amères et si abondantes. Pour quelques-uns, il joue un rôle et sourit sous un masque tragique. Beattie en Ecosse et Chateaubriand en France¹ vont jusqu'à l'accuser d'hypocrisie littéraire. Cette supposition est non moins injurieuse que peu vraisemblable, elle se heurte à l'affirmation formelle de Frederick Young disant que son père se montrait gai avec des étrangers, mais qu'après la mort de sa femme, il fut toujours triste à part lui. La vérité se trouve plutôt dans une observation d'un critique moderne qui remarque avec justesse : « Chez les uns, la douleur est taciturne, chez les autres elle aime à se répandre en paroles qui semblent emporter ce qu'elle a de poignant, et il nous paraît impossible d'établir une mesure au delà de laquelle la mélancolie cesse d'être naturelle². » Ce qui manque à ces effusions pathétiques, ce n'est pas la sincérité mais l'universalité de l'émotion. Sauf un passage, malheureusement isolé, où l'auteur songe aux autres infortunés et déclare qu'il « pleure pour des millions d'hommes³, » c'est un cri d'angoisse tout personnel qu'il fait entendre. Le chagrin concentré de la sorte en devient peut-être plus intense et plus poignant, mais le penseur et son œuvre y perdent bien quelque chose. A se détacher ainsi de ses semblables, on risque de s'exagérer un malheur que le spectacle des maux d'autrui ramènerait à des proportions moindres et l'on se prive de la consolation réelle

1. Voir Chateaubriand, Œuvres complètes. — Paris, Ladvocat, 1826, in-8°, vol. XXI, *Mélanges Littéraires*, Young, pp. 37-42.

2. Voir les *Matinées Littéraires*, *Études sur les littératures modernes* par Ed. Mennechet. — Paris, Langlois et Leclercq, 1846-47, 4 vol. in-8°, vol. IV, p. 402

3. N. Th. I, 238.

qu'apporte l'effort fait pour apaiser les souffrances du prochain souvent plus affligé. Même au point de vue poétique, cet égoïsme moral tend à lasser le lecteur, d'abord attendri, et diminue l'intérêt du poème.

Tel est au point de vue philosophique le défaut capital de l'œuvre. S'il ne lui a pas été fatal — et l'immense succès des *Nuits* prouve le contraire — d'où vient en dernier ressort l'attrait exercé par Young et sa conception de l'existence sur tant d'âmes fatiguées et souffrantes? Le style y a sans doute contribué par cette énergie qui condense souvent en un vers, en un mot, tout un ensemble de sensations, par certaine manière rude et abrupte familière au génie et dont la vigueur un peu fruste constitue un heureux retour aux vieilles traditions anglaises. Ajoutons-y la réelle grandeur de l'idée première, la figure émouvante de ce vieillard seul et désolé méditant debout près d'une tombe sous un ciel étoilé sur ces mystères insondables et poignants du temps, de la mort et de l'éternité, et qui résume pour ainsi dire en sa personne la douleur d'un univers muet et angoissé. Voilà pourquoi les méditations nocturnes apparaissent comme un phénomène nouveau dans la littérature européenne. Qu'il prenne ses phrases à Sénèque, sa psychologie à Platon, ses arguments à J. Butler, Young n'en demeure pas moins original dans ses *Nuits*. L'accent ému qui y règne avec sa tristesse résignée, l'affirmation d'un avenir vainqueur du trépas, les élans d'une foi timide puis triomphante ont introduit le lyrisme religieux dans la poésie didactique et substitué à la froide abstraction en vogue pendant un quart de siècle et plus, le langage sincère du cœur. Un homme parle enfin sans détours à ses semblables, discutant en beaux vers avec eux leur commune détresse, et leur apporte la lumière de la philosophie chrétienne qui a lui dans ses propres ténèbres. C'est en cela que consistent l'innovation de l'auteur et l'importance de ses chants. Ce mérite nul mieux que Bulwer Lytton¹ n'a su le comprendre et l'exprimer quand il formule son jugement en ces termes : « Je ne sais si c'est trop m'avancer que d'appeler

1. *The Student*, A series of papers by the Author of Eugene Aram [Edward, Lord Lytton]. — London, Saunders and Otley, 1835, in-8°, vol. II, p. 285 etc.

ce grand poème une suite appropriée ajoutée au Paradis Perdu. C'est la Consolation qui vient apaiser cette Plainte... (L'écrivain) résume l'histoire de l'humanité dont Milton avait écrit les premiers chapitres, il prêche les vastes conséquences de la chute. » Young n'eût pas souhaité un plus magnifique éloge, le romancier lui a rendu justice.

CHAPITRE VII

Les idées de l'école néo-classique anglaise sur l'imitation des anciens.
— Nouvelle discussion du sujet. — Young et les Conjectures sur la Composition Originale. — Analyse de l'ouvrage. — Son importance pour la critique littéraire.

Un ensemble de doctrines spéculatives, une philosophie quelconque impliquent forcément une théorie littéraire conforme aux principes qu'ils font prévaloir. A l'époque qui nous occupe le Cartésianisme, maître incontesté de l'Europe savante, exerçait une action prépondérante sur l'esthétique sous ses diverses formes. Sous son influence tendant avant tout à la clarté des idées et du style, les écrivains du siècle de Louis XIV et leurs successeurs immédiats en vinrent à regarder comme accessoire la matière même d'un ouvrage et à croire qu'ils pouvaient avec avantage l'emprunter aux anciens¹. De là le culte et bientôt l'idolâtrie de l'antiquité, de là la mode des traductions et des paraphrases auxquelles s'essayèrent les meilleurs esprits. L'habitude en passa chez nos voisins d'Outre-Manche avec Dryden et ses émules. Le maître en personne se chargea de rendre en vers bon nombre de poètes latins et dans ses essais critiques déclara leurs œuvres parfaites ou du moins fort supérieures à celles des générations suivantes. Cet hommage d'une déférence absolue devint une des marques distinctives de l'école néo-classique anglaise. Pope recueillit le jugement de son prédécesseur et le transmit intact à ses disciples. Son premier effort sérieux, l'Essai sur la Critique, rédigé en 1709 et publié deux ans plus tard, preconise en effet l'étude approfondie de Virgile et surtout d'Homère. Parlant de leurs licences heureuses il dit expressément : « Mais bien que les anciens violent ainsi leurs règles (tels des

1. Voir l'Essai sur l'Esthétique de Descartes, par E. Krantz. — Paris, Germer Baillière, 1882, 1 vol. in-8°, p. 262, etc.

rois s'affranchissant de lois qu'ils ont eux-mêmes établies), modernes, prenez garde ! ou s'il vous faut enfreindre le précepte, observez-en l'esprit ; que ce soit rarement et poussés par la nécessité et du moins ayez leur précédent à invoquer¹. » Dans la Préface générale de ses poèmes en novembre 1716, il se prononce sans hésitation dans le même sens. Il constate que les Grecs et les Romains avec autant, sinon plus de génie, que leurs héritiers occidentaux se consacraient plus exclusivement aux lettres et qu'ils écrivaient en des langues à la fois universelles et éternelles. D'où il conclut que « la seule chose qu'il nous reste à faire est de recommander nos productions par l'imitation des anciens, et l'on verra que de fait, dans tous les siècles, ceux-là ont acquis le plus grand renom de sens et de savoir qui leur devaient le plus. » En pratique² Pope donna l'exemple par sa version de l'Iliade, puis de l'Odyssée et par ses paraphrases d'Horace. Il élève l'imitation, voire la simple traduction, au rang d'important mérite littéraire.

L'on pouvait prévoir que cette suprématie si hautement proclamée soulèverait bientôt des critiques et des révoltes. Claude Perrault soutint en France la cause des modernes contre les plus illustres écrivains de son temps. En Angleterre, Sir Wm Temple mit des trésors d'ignorance et la verve satirique de ses amis, de son parent J. Swift surtout, au service de la cause opposée. Mais ces débats célèbres, mal conduits de part et d'autre, n'épuisèrent pas la question. Elle prit une forme différente et reparut de plus belle quand les nouvelles éditions de Shakespeare, le premier recueil de ballades anglaises en 1723 et la fraîcheur de l'inspiration écossaise dans les poèmes d'Allan Ramsay et de Thomson eurent fait connaître une littérature originale et puissante qui ne devait rien aux classiques³. Young, à en juger par ses relations

1. *Essay on Criticism*, v. 161-66.

2. Déjà, deux ans auparavant, en 1714, Pope n'admet dans son *Temple de la Renommée* ni un poète ni un homme d'état anglais.

3. Voir, au sujet de ce retour inattendu aux vieilles sources poétiques anglaises, l'intéressant chapitre intitulé « *Revival of the Past* » dans l'ouvrage de W. L. Phelps : *The Beginnings of the English Romantic Movement*. — Boston, Ginn and Co, 1893, 1 vol. in-8°.

dans le monde des lettres et par ses prédilections pour le drame shakespearien, dut être l'un des premiers à subir l'influence de ce renouveau. Une chose du moins est incontestable et significative, c'est sa prétention à l'originalité dès ses débuts ¹. Elle se montre au commencement de *The Last Day* dans le contraste qu'il établit, quant aux sujets traités, entre ses confrères et lui, lors de sa Paraphrase d'une Partie du Livre de Job dans les ornements dont il se vante d'avoir embelli le texte, et à l'occasion de ses Satires dans l'unité de plan qu'il revendique à titre d'innovation personnelle ². De même quand il dédie à la reine Caroline son *Appréciation Véridique de la Vie Humaine*, il remarque que la conception en est importante et, à ce qu'il croit, neuve et il prétend avoir noté soigneusement les distinctions et les particularités des diverses passions sans que son principal devancier, Descartes, lui ait servi de modèle. Il maintient ainsi, pendant toute sa carrière, son indépendance en tant qu'écrivain.

Puis, vers la date de ce dernier ouvrage (1728), il publie un manifeste, trop peu remarqué des critiques, en faveur de l'entière liberté du génie et même, au point de vue de la forme pure, en faveur de son affranchissement de la rime. On sent que l'exemple de Thomson a produit de l'effet et que le poète, malgré ses quarante-cinq ans, serait bien disposé à le suivre. Voici ce passage curieux et presque inconnu extrait du traité sur la poésie lyrique qu'il plaça, aussitôt après ses stances au roi, en tête de son ode intitulée *l'Océan*. « Avant tout, en ceci [dans l'Ode], comme dans chaque œuvre du génie, l'on devrait au moins tenter quelque chose d'un esprit original, sans quoi le poète, dont le caractère n'admet pas la médiocrité, fait sa plus haute ambition d'un mérite secondaire, ce qui porte en soi je ne sais quoi de contradictoire. Seuls les originaux ont une vie véritable et diffèrent autant des meilleures imitations que les hommes diffèrent de leurs portraits les plus animés. Et ce que je dis

1. N'oublions pas le phénomène connexe, sa protestation en 1716 contre la manie de traduire les anciens dans la dédicace anglaise de son discours latin en l'honneur du colonel Codrington.

2. Voir ce qu'il dit dans la préface de cette « unity of design, which has not, I think, in a set of Satires, been attempted before... »

s'accommode fort bien avec la déférence qu'il sied d'avoir pour les grands modèles de l'antiquité. Bien plus, cette déférence même est un argument à l'appui de mon opinion, car il n'est pas douteux que leur exemple ne me soit favorable sur ce sujet. Et nous devrions plutôt imiter leur exemple sous le rapport des motifs généraux et des méthodes fondamentales de leur travail, que sous celui de leurs œuvres elles-mêmes. C'est là une distinction qui, à ce que je crois, n'a pas encore été faite¹, et une distinction importante. Car la première de ces imitations peut faire de nous leurs égaux, la seconde devra nécessairement nous prouver inférieurs à eux, même en cas de succès complet. Mais le premier de ces prix n'est pas aussi facile à prendre pour les modernes, tout comme les objets de valeur trop massifs sont moins exposés à être dérobés². » Quant à la rime (et cela à propos d'un genre qui en comporte beaucoup), Young déclare n'y voir que le plaisir de la difficulté vaincue et ne pouvoir s'expliquer autrement son charme³. Ainsi dès cette époque relativement précoce nous découvrons très nettement exposées les théories et les préférences de notre auteur en matière de critique.

Malgré ces protestations contre le joug imposé par l'usage, Young se laisse devancer par plusieurs confrères dans l'emploi du vers blanc. Mais il ne cesse de revendiquer son originalité, comme le montre en 1730 la préface de son ode *Imperium Pelagi*⁴. Avec les *Nuits* il reprend sa pleine liberté sous le rapport de la métrique sans savoir, nous l'avons vu, en profiter aussi largement qu'il l'aurait fallu. Là aussi il a soin dans un court avant-propos de noter les différences qui distinguent cette œuvre des autres du même genre et c'est justice, car il s'y révèle vraiment original. Toutes ses publications prétendront désormais

1. L'on trouve pourtant à la fin de l'art. 160 du *Spectateur* (3 sept. 1711), dû à la plume d'Addison, une distinction analogue entre l'écrivain original de nature et l'esprit imitateur.

2. *Young's Complete Works*, vol. I, p. 418.

3. *Id.*

4. Il y déclare qu'il désire s'essayer dans un genre où il aura le moins de rivaux et ajoute : « Nous avons beaucoup de copies et de traductions qui passent pour des originaux. Cette ode, à mon humble avis, est originale, bien qu'elle prétende imiter... Rien ne se ressemble moins qu'une copie exacte et un noble original... »

au même titre d'honneur. Dans le *Centaure non Fabuleux*, l'écrivain déclare donner le résultat de réflexions personnelles et se servir d'arguments qui lui appartiennent en propre¹. En 1758, l'avertissement préalable publié avec son sermon prêché devant le roi prévient le lecteur qu'il ne répète pas les raisonnements d'autrui. Enfin l'année suivante dans sa lettre à Richardson sur la *Composition Originale*, il avoue qu'il aborde d'autant plus volontiers son sujet qu'il n'a rien vu d'analogue au cours de ses lectures. On remarque donc chez Young de très bonne heure non seulement une aversion croissante pour les traductions mises à la mode par Dryden et par Pope, mais encore une tendance de plus en plus forte à s'affranchir de l'imitation dans tous les domaines, à n'écrire qu'avec ses seules ressources et à traiter surtout des matières n'ayant pas trop attiré l'attention de ses confrères ou de ses prédécesseurs.

On comprend avec quel intérêt, dans cette disposition d'esprit, le poète dut suivre les signes de la réaction littéraire qui s'annonçait clairement dès 1740 et à laquelle ses œuvres n'avaient pas été étrangères. C'étaient au point de vue de la forme l'emploi toujours plus fréquent du vers blanc et de la strophe spensérienne, double révolte contre la tyrannie du distique rimé, des sujets se rapprochant davantage de ceux du XVI^e siècle et qu'en 1748, le *Château d'Indolence* de Thomson vint couronner d'un chef-d'œuvre, les odes de J. Warton et de Collins, la prose rythmée de Hervey et l'élégie de Gray (16 février 1751) qui continuaient le genre mélancolique inauguré par ses propres méditations nocturnes, enfin la discussion ouverte dans les revues sur les mérites et les désavantages de l'imitation des anciens. Young, nous le savons par son ami Warton, désapprouvait entièrement l'abjecte soumission à l'antiquité que préconisait Pope dans la préface déjà citée et ses sympathies se devinent sans peine. Le débat commencé vers 1751 se poursuivit entre les représentants des deux écoles. Le 30 juillet de cette année, le *Rôdeur* (*The*

1. *The Centaur* [dans *Young's Complete Works*, vol. II], p. 499 : « I know not, my friend, if others have urged these arguments... I will give you two; one from scripture, one from my own thoughts. »

Rambler), du D^r Johnson publiait un article où le critique disait que « dans les livres méritant le nom de livres originaux, il y a peu de chose qui soit nouveau à part la disposition de matériaux déjà fournis » et que « toute imitation ne doit pas se flétrir du terme de plagiat. Le fait de s'approprier un beau sentiment... peut parfois témoigner d'un jugement tel qu'il compense presque le manque d'invention, et un génie inférieur peut, sans être accusé de servilité, suivre les sentiers des anciens, pourvu qu'il refuse de marcher sur leurs traces mêmes. » Avec beaucoup de modération dans la forme et quelques concessions imprudentes, c'étaient là les principes des prétendus classiques anglais. La question fut reprise par R. Hurd, le futur évêque de Lichfield, dans un essai faisant suite à son commentaire d'Horace¹ et qu'il publia chez l'éditeur d'Young, Robert Dodsley. L'auteur, familier et factotum de Wm Warburton, cite avec éloge la préface controversée de Pope. Il énumère les motifs sérieux qui poussent un littérateur à s'inspirer des grands modèles du passé et affirme que « s'il se révolte contre eux tous et décide, coûte que coûte, d'être original, l'on ne peut s'attendre à autre chose qu'à une tension du style absolument maladroite. Une fausse méthode, des conceptions forcées et des expressions affectées sont le résultat certain d'une obstination pareille. Il s'agit pour lui de ne ressembler à personne et il se peut qu'il y réussisse, mais aux dépens de l'aisance, de la grâce et de la vraie beauté. » Et comme preuve de la justesse de ces vues, Hurd mentionne l'insuccès de Sir Wm Davenant dans son poème chevaleresque de Gondibert, parce qu'il n'a voulu marcher sur les brisées d'aucun devancier. Dans la discussion courtoise qui s'est engagée les partisans de l'école classique parlent les premiers et le plus haut.

Mais voici qu'un renfort inattendu arrive au camp des novateurs. Wm Hogarth vient d'inaugurer un mouvement de réaction artistique. Outré des préjugés qui dominent le public et jusqu'aux artistes eux-mêmes et notamment offusqué de l'engouement général pour la ligne droite et les dessins où elle entre,

1. Voir Q. Horatii Flacci Epistola ad Augustum... To which is added a discourse concerning poetical imitation by the author of the Commentary, etc., on the Epistle to the Pisos. — London, R. Dodsley, 1751

il publie, en 1753, un ouvrage sous ce titre : « L'Analyse de la Beauté, écrite en vue de fixer les idées flottantes sur le goût¹. » L'auteur improvisé se prévaut de l'anecdote bien connue de la ligne sinueuse que Protogène traça sur une tablette, et que seul Apelle parvint à surpasser, pour proclamer comme principes essentiels de la peinture « la convenance, la variété, l'uniformité, la simplicité, la complexité et la quantité, qui toutes coopèrent à la production de la beauté en se corrigeant et en se limitant mutuellement à l'occasion » et reprenant chacun de ces principes en détail, il montre qu'ils aboutissent à l'emploi de la ligne courbe, la plus répandue dans la nature et la seule réellement esthétique. En passant — et c'est la partie de son travail qui nous intéresse surtout, par sa portée générale et son influence sur la littérature — il affirme que « le simple copiste n'a pas plus d'art que l'ouvrier des Gobelins » lorsqu'il se contente d'exécuter les ordres qu'il reçoit. Hogarth, comme il le répétait plus tard, tenait à relever l'effort personnel et original. « Loin de chercher, disait-il, à abaisser les anciens, j'ai toujours pensé, et l'on admet universellement, qu'ils connaissaient certaines règles fondamentales de la nature leur permettant de produire des œuvres qui ont fait l'admiration des siècles suivants. Mais ce mérite je ne l'accorde pas à ces imitateurs à la tête de plomb qui, sans connaître soit la symétrie, soit la convenance [propriety], se sont efforcés de corriger la nature et, dans leurs figures vraiment idéales, ont imposé les mêmes proportions à un Mercure et à un Hercule². » Cette revendication hardie de la nature comme unique modèle et ce mépris du « sot bétail » qui vit d'imitation eurent un grand retentissement parmi les hommes éclairés et préparèrent les voies à des conceptions théoriques plus saines et plus heureuses.

La même tendance apparaît bientôt dans le domaine de la littérature proprement dite. La publication de l'Analyse de la Beauté coïncida presque avec celle de l'ouvrage écrit par le Dr Robert Lowth sur la poésie sacrée des Hébreux où l'auteur, reprenant

1. The Analysis of Beauty written with a view of fixing the fluctuating ideas of taste by Wm. Hogarth. — London, Printed by J. Reeves for the Author, 1753.

2. Anecdotes of Hogarth, written by himself. — London, J. Nichols and Son, 1833, ch. IV, p. 45.

un sujet familier depuis de longues années au poète des Nuits, mettait en relief ce qu'il y a de naturel et de grandiose dans le style de l'Ancien Testament¹. Mais la réaction naissante se manifesta clairement quand Joseph Warton appliqua les nouveaux critères à l'une des gloires contemporaines. C'est, en effet, en 1756, qu'il fit imprimer la première partie de son Essai sur le Génie et les Ecrits de Pope où il attaquait le maître incontesté de l'école néo-classique et son attaque, chose curieuse et remarquable, est dédiée au pasteur de Welwyn, dont l'approbation préalable avait dû être acquise à l'ouvrage. Warton dit formellement dans cette dédicace : « Je vénère la mémoire de Pope, je respecte et j'honore ses talents [le mot est significatif], mais je ne le crois pas à la tête de sa profession... les observations les plus solides sur la vie humaine, exprimées avec l'élégance et la concision la plus grande, sont de la morale et non de la poésie... C'est une imagination créatrice et ardente, *acer spiritus ac vis*, et cela seul, qui peut donner à un auteur ce caractère élevé et très rare. » Cette définition nouvelle est elle-même un signe des temps et marque l'avènement d'un idéal littéraire bien différent de celui qui disparaît. Le critique s'en réfère à la méthode d'Horace, qui consiste à dépouiller certains passages de leur rythme et des inversions pour savoir s'ils méritent le nom de vers ; il en fait l'application à quelques morceaux tirés de Pope, qui privés des ornements habituels ont l'air communs et prosaïques. Ce qu'il faut, selon lui, à la poésie véritable, c'est avant tout le sublime joint au pathétique et par une anticipation singulière sur le jugement de la postérité il se sert pour apprécier l'auteur de l'Essai sur l'Homme du jugement porté sur Boileau par Voltaire : « laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, il devint, enfin, le poète

1. Cet ouvrage De Sacra Poesi Hebræorum (1753 et 1770) produisit dans toute l'Europe une grande impression sur les contemporains instruits. Il inspira le livre de Herder « Ueber den Geist der Hebräischen Poesie » et c'est à R. Lowth que fait allusion André Chénier quand il écrit : « Les doctes et respectables travaux de plusieurs savants de toutes les nations de l'Europe et entre autres de Schultens, et l'ouvrage sur la poésie sacrée des Hébreux éloquentement écrit en latin par un évêque anglais, ont beaucoup facilité cette entreprise [la connaissance des œuvres de l'Orient] qui rendrait à la littérature plusieurs écrits précieux que de longues superstitions lui avaient enlevés. » — Revue de Paris, 15 octobre 1899, p. 691.

de la raison. » En terminant, Warton distingue quatre classes parmi les amis de la muse. La première contient ceux qui se montrent à la fois sublimes et pathétiques, Spenser, Shakespeare et Milton, la seconde ceux qui consacrent de grands talents à la production d'œuvres morales, didactiques ou laudatives, Dryden, Prior, Addison, etc.; la troisième les hommes de goût et d'esprit qui décrivent les choses de la vie journalière, Butler, Swift, Rochester, Donne, etc.; la quatrième les simples versificateurs harmonieux, Pitt, Sandys, Fairfax, etc. Les noms célèbres de la première moitié du XVIII^e siècle se trouvent, on le voit, assez bas sur la liste. Où va-t-il falloir placer Pope? On n'a pas de peine à deviner que ce ne sera guère plus haut.

Cette revendication des droits de l'imagination créatrice dont Young, d'après le témoignage de J. Warton et conformément à ses idées théoriques, approuvait fort la témérité, attisa la discussion précédemment engagée. Warburton, l'interprète officiel et l'éditeur posthume des œuvres de Pope qu'il avait déjà commentées, sans répondre directement aux critiques, se contenta d'inspirer un peu plus tard Owen Ruffhead quand ce dernier publia une biographie, et presque une apologie, du poète. D'autres descendirent ouvertement dans l'arène et, vers la fin de 1757, il parut chez Rob. Dodsley une lettre anonyme sur les marques de l'imitation adressée à un certain M^r Masson¹. On dit communément, déclare la brochure, que les imitations sont inférieures aux originaux. La chose peut être vraie s'il ne s'agit que d'une ressemblance générale dans la pensée, mais « le cas est différent quand un bon écrivain *étudie* les passages auxquels il fait des emprunts. Car alors non seulement il copie, mais il améliore l'idée première » et tel serait le principal mérite du chef de l'école néo-classique. Ainsi le sujet traité par S. Johnson quelques années auparavant revenait à l'ordre du jour et les partisans de l'ancienne méthode comptaient des défenseurs résolus. Rien d'étonnant dès lors que, peu après, Young, comme il l'écrit à Richardson, ait été sollicité par « votre digne protecteur et notre

1. A letter to M^r Masson, on the Marks of Imitation. — Cambridge, W. Thurlburn and J. Woodyer — sold by R. Dodsley, 1757.

ami commun » (sans doute Arthur Onslow) de donner son avis « sur la composition originale et morale ¹. » Et, pour répondre à ce désir, il produit son dernier ouvrage important.

Les Conjectures sur la Composition Originale dans une Lettre à l'Auteur de Sir Charles Grandison sont au point de vue de la critique littéraire l'un des livres marquants de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elles parurent au printemps de 1759 avec une épigraphe plutôt optimiste tirée de Cicéron : « Si habet aliquod tanquam pabulum studii et doctrinæ, otiosa senectute nihil est jucundius » (il n'y a rien de plus agréable qu'une vieillesse désœuvrée, pourvu qu'elle ait quelque aliment sous forme d'étude et de philosophie). Cette pensée sert d'excuse à Young pour ce qu'il appelle un amusement de ses vieux jours et après avoir annoncé l'occasion qui le pousse à écrire il aborde sans tarder son sujet. La littérature, dit-il, est la consolation des sages dans les maux de la vie humaine, mais les plus beaux fruits du génie sont les originaux. Par le fait les imitations se ramènent à deux classes différentes : celles qui copient la nature et celles qui copient des auteurs. Ces dernières seules ont proprement droit au nom puisqu'elles ne fournissent au public que les doubles d'œuvres déjà connues. La gloire d'un original, même médiocre, mais ne devant rien qu'à la nature, lui appartient tout entière. « Nous sommes alors à la merci de l'écrivain. Sur l'aile puissante de son imagination il nous emporte d'Angleterre en Italie, de climat en climat, de plaisir en plaisir ; nous n'avons ni demeure, ni pensée personnelles, jusqu'à ce que la plume tombe des mains du magicien. Revenant alors à nous-mêmes, nous nous réveillons dans la réalité banale, pleins de regret de ce changement et pareils au mendiant qui rêvait qu'il était prince ². » Même dans l'antiquité, c'est l'originalité que nous estimons et les anciens imitateurs n'ont de valeur pour nous que par la perte des originaux.

Malheureusement les originaux se réduisent à un petit nombre. Pourquoi ? C'est que les illustres modèles du passé nous aveuglent

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II [Conjectures on Original Composition], p. 549.

2. Id., p. 552.

et font naître des préjugés. Si les modernes sont inférieurs aux Grecs et aux Romains, ils ne le sont pas nécessairement et Young n'hésite pas à ajouter : « Je crois que les âmes humaines, à toute époque, se valent. » D'ailleurs les anciens n'ont guère de mérite à n'avoir pas eu de prédécesseurs. C'est aux modernes à faire le choix d'Hercule, en prenant la voie la plus ardue et sans négliger les anciens à suivre leur exemple d'initiative. D'où ce premier paradoxe important : « Moins nous copierons les anciens illustres, plus nous leur ressemblerons. » Bâtissons avec leur esprit et leur goût, mais sans nous servir de leurs matériaux. Il y a mieux. La nature nous a créés aussi forts que nos devanciers et, en raison du temps écoulé, notre point de vue domine le leur. N'avons-nous pas leurs beautés pour nous guider et leurs défauts comme autant d'écueils à éviter signalés sur notre route ? Mais c'est là une aide pour nous et non un assujétissement. Le génie ne dépend que de lui-même ; il diffère d'une bonne intelligence autant qu'un magicien diffère d'un bon architecte ; il a proprement quelque chose de divin. C'est l'érudition réduite aux seules ressources de l'étude qui blâme les grâces naturelles et les inexactitudes sans portée, c'est elle qui impose des bornes rigides sans se douter que les règles, comme des béquilles, sont un appui nécessaire aux boiteux, mais une entrave pour les forts. Et de là, dans le cas du poète surtout, ce second paradoxe : « Le génie mérite souvent le plus d'éloges au moment même où il est le plus sûr d'être condamné, » car son vol puissant l'entraîne si haut que les yeux débiles ne peuvent plus le suivre.

C'est donc au génie que revient la première place dans le monde des lettres, à Shakespeare chez les modernes, à Pindare chez les anciens, comme elle revient à la conscience dans le monde moral. C'est le dieu intérieur qui à lui seul suffit pour rendre un homme grand. Mais il en est de deux sortes : le génie adulte (Shakespeare) qui surgit déjà mûri et pleinement développé des mains de la nature, tel Pallas s'élançant de la tête de Jupiter, et le génie enfantin (Swift) que l'érudition devra élever et choyer pour qu'il puisse réussir. En ce cas les anciens deviennent nos maîtres, mais ils ne le sont que lorsqu'il faut un maître et l'élève de la nature n'a pas besoin d'eux. Le génie est rare, dira-t-on.

Pas autant que vous le croyez. Même au moyen-âge et sous la contrainte de la scholastique, il s'est montré, et plus d'un génie est mort sans doute qui ne savait ni lire ni écrire¹. Faut-il pour cela déprécier l'érudition ? Celui qui la néglige, dit Young, fait voir que son assistance lui serait nécessaire et celui qui la surfait prouve que son assistance lui a nuï. Mais après tout, l'érudition vient des hommes ; le génie vient du ciel, c'est le savoir inné, bien à nous, la « sagesse » au sens de Bacon, et d'autant plus sage qu'il fera valoir son fonds propre.

Au reste le génie peut se tromper de route, s'il se laisse gagner par l'esprit d'imitation, cet esprit qui prive les arts libéraux de l'émulation et des progrès incessants des arts mécaniques, qui réagit contre la nature dont il contrecarre les desseins en détruisant l'originalité intellectuelle et qui, nous rendant à la fois pauvres et orgueilleux, nous incite à beaucoup écrire et à bien peu penser. La nature, en effet, nous met tous au monde originaux. D'où vient donc, sinon de l'imitation, que nous mourions copies ? Sans discuter le savoir respectif des anciens et des modernes, il est certain que ces derniers jouissent des mêmes facultés et que pourtant leurs écrits sont en général lamentablement inférieurs à ceux de l'antiquité. S'il y a des raisons pour qu'à certaines époques les talents ne se produisent pas, il n'y a pas de raison pour qu'ils n'existent pas. Nous ignorons les possibilités de l'esprit humain et jusqu'à celles de notre propre esprit. Voilà l'état de choses auquel Young veut remédier en appliquant à l'intelligence deux principes du monde moral : « connais toi toi-même » et « respecte-toi. » Il faut que chacun réveille en lui l'étincelle de génie qu'il y trouvera et qu'il préfère le produit naturel de son esprit aux importations étrangères sous peine de ne jamais se distinguer de la foule et de ne jamais porter en soi un embryon de pensée nouvelle.

Passant de la théorie aux faits, le critique voit la cause du mal dans l'admiration servile et ses deux ingrédients fâcheux, l'ignorance et la crainte. Que d'hommes surfait, qui, « si des

1. Ici Young reprend une idée exprimée depuis quelques années par le poète Th. Gray, dans son *Élégie* écrite dans un Cimetière de Campagne, str. 12-17.

esprits prosternés ne leur servaient de piédestaux bénévoles, ne feraient pas si grande figure dans l'humanité! » C'est dans cette catégorie que rentrent les traducteurs et les imitateurs. Ils s'en prennent à Homère et prouvent par leur tentative même que cet auteur divin reste encore à traduire. Pope a cru qu'il pouvait le rendre en vers rimés, remettre en quelque sorte Achille en jupons. « Combien il eût été plus grand, s'il avait résisté à la tentation de ce démon gothique dont la poésie moderne s'inspira et devint mortelle... L'harmonie, autant que l'éloquence, est essentielle à la langue poétique, et porter atteinte à sa musique, c'est tuer Homère à moitié... Le vers blanc est le vers non déchu et non maudit; le vers restauré et rétabli sur le trône dans le vrai langage des dieux, qui ne firent jamais entendre en rimes leur tonnerre, et ne souffrirent pas que leur Homère le fit¹. » Au reste, même parfaite, l'Iliade de Pope n'eût été qu'une traduction, aussi différente d'un original que la lune l'est du soleil. Avant tout il importe d'avoir de l'originalité, sous la seule réserve de connaître son talent.

Le critique fait ensuite la revue de ses amis de l'école néo-classique anglaise. Il reproche à Swift son amour de l'ordure ainsi que son mépris pour l'humanité et rapporte incidemment l'anecdote du doyen découvrant dans un orme découronné l'emblème de sa fin misérable. Quant à Pope, il le blâme d'avoir non seulement pratiqué mais recommandé l'imitation, avec implicite d'infériorité, alors qu'il n'y a que l'émulation qui puisse atteindre la perfection. Il regrette même qu'au lieu de traduire Homère le poète n'ait pas cherché à rivaliser avec lui en exécutant le projet d'épopée dont il parlait encore peu de semaines avant sa mort. Les modernes auraient d'ailleurs bien des avantages, comme

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 566. Aaron Hill n'eût pas été de cet avis, lui qui écrivait le 24 juillet 1744 à Richardson au sujet de l'auteur des Nuits :

« He has beauties scattered up and down in his *complaints*, that, had he not so separated them by lengths of cooling interval, had been capable of carrying into future ages such a fire as few past ones ever equalled. What a pity want should be derived from superfluity... indeed the more I read of these blank verse eruptions, the more beautifully necessary I perceive the yoke of rhyming. It is a kind of treadmill that compels close stepping... »

le pensait déjà Bacon, dans une lutte pareille. Et pourquoi non ? « La Providence impartiale distribue indifféremment les talents dans toutes les classes de personnes et toutes les périodes du temps ¹. » Bien plus, et Young semble ici devancer la conception de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, la révélation nous a éclairés d'une merveilleuse lumière, inconnue de l'antiquité ; elle agrandit l'intelligence par de plus vastes perspectives, enrichit l'imagination d'objets plus éclatants et enflamme nos passions (au bon sens de ce terme) par l'attente d'un prix inestimable. « Notre monde est une école tant de progrès intellectuel que de progrès moral et plus la nature humaine passe de temps à l'école, plus elle doit s'instruire ² ». La sphère intellectuelle, comme l'autre, a le droit de compter sur un glorieux règne millénaire et peut-être les dernières éditions de l'entendement humain seront-elles les plus exactes et les plus belles. Pourquoi la chose paraîtrait-elle impossible ?

Enfin Young s'efforce de justifier ces prévisions magnifiques. Les sciences et les arts progressent sans relâche. N'est-il pas naturel que leur fleur, la littérature, subisse la même loi de progrès ? Si Virgile mourant condamnait son *Enéide* aux flammes, c'est qu'il avait conscience d'une perfection supérieure à laquelle il est du devoir de l'homme, et des auteurs anglais surtout, de viser, puisque « le don du talent porte en soi l'injonction implicite de s'en servir ³. » Il y a, du reste, des exemples encourageants et tout modernes. Un ami du critique, ici bien clairvoyant (c'est de Richardson lui-même qu'il s'agit), a renouvelé et épuré un genre autrefois dédaigné et frivole, le roman de mœurs. Mais le premier de tous les modèles d'originalité demeure encore Shakespeare, objet constant d'admiration pour notre poète durant sa longue carrière littéraire. Shakespeare n'est pas un fils mais un frère des grands écrivains de l'antiquité. Il est leur égal en dépit de ses fautes ⁴. Par contre, on peut lui opposer Ben Jonson comme

1. Young's Complete Works, id., vol. II, p. 570.

2. Id., p. 571.

3. Id., p. 572.

4. Id., p. 573.

imitateur enseveli sous le poids de l'érudition. Quant au maître du théâtre anglais, « peut-être était-il aussi érudit que le voulait son genre dramatique ; car, quelque érudition qui lui manquât par ailleurs, il était tout à fait versé dans deux livres inconnus de plusieurs des lecteurs les plus instruits, — bien que ce soient des livres que seule la dernière conflagration pourra détruire, — le livre de la nature et celui de l'homme. Il les possédait par cœur et il en a transcrit bien des pages admirables dans ses écrits immortels ¹. » Milton même eût gagné à un moindre étalage de connaissances diverses. Dryden, encombré de savoir et ignorant du pathétique, crut pouvoir le remplacer par l'élégance de son vers, se montrant si peu au courant de la tragédie véritable qu'il s'imagina la rehausser au moyen de la rime ², ornement nécessaire à la poésie légère, mais à bannir partout ailleurs. Addison avait du cœur, seulement il le cachait trop. De là l'insuccès réel de son *Caton*, car c'est le pathétique qui fait l'âme d'une pièce dramatique. Il a produit une belle statue que l'on voudrait voir vivante. Et Young résume son jugement sur les trois principaux représentants de l'école néo-classique anglaise, en ces termes : « Swift est un esprit étrange, Pope un poète correct, Addison un grand auteur ³, » mais aucun d'eux n'est un écrivain original de premier ordre. Ce qu'il y a chez ce dernier d'inimitable, c'est sa prose douce et Virgilienne, mais sa grandeur morale dépasse celle de l'essayiste et éclate entière dans sa mort triomphante dont le pasteur de Welwyn, d'après un témoin oculaire, son ami Thomas Tickell, donne le récit émouvant mais, à notre avis, trop long, qui termine comme un sermon son opuscule de critique littéraire.

Lorsqu'il parut en 1759, ce traité obtint un grand succès dans les cercles érudits de la capitale et même auprès du public moins lettré. La correspondance d'Young et de Richardson montre Wm. Warburton faisant des réserves aimables en faveur de l'originalité de la forme, sans doute pour défendre ainsi la réputation de

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 574.

2. Young est injuste ici pour Dryden, qui ne fit que suivre une mode inaugurée par d'autres et qui revint de lui-même au vers blanc dans ses dernières pièces.

3. Id., p. 578.

Pope, sérieusement compromise par cette seconde attaque ¹. Horace Walpole croit devoir signaler l'ouvrage à George Montagu ², et en profite pour répandre le bruit qu'Addison mourut en état d'ivresse. La *Monthly Review*, du mois de mai 1759, dans un article peu bienveillant sur cet opuscule dont le style, déclare-t-elle, n'est nullement celui d'une lettre à un ami, est pourtant obligée de convenir que « beaucoup de remarques sur les mérites des écrivains originaux et de leurs imitateurs sont neuves, frappantes et justes » et que les prévisions, quant à l'avenir de la littérature anglaise, loin d'être une simple rodomontade, dénotent un esprit élevé et un génie de premier ordre. Le *Scots' Magazine* de la même date mentionne le livre avec éloges, mais s'étonne du petit nombre d'originaux admis par Young. Les intimes de l'auteur furent aussi vivement intéressés. Le Dr Nath. Cotton faisait observer que l'originalité consistait moins, selon lui, dans un génie sublime que dans la nouveauté de la pensée. M^{rs} Delany écrit le 7 juillet à sa sœur, M^{rs} Dewes, pour lui recommander cette œuvre ³, où elle reconnaît « l'ardeur de vingt-cinq plutôt que de quatre-vingts ans. » M^{rs} Montagu en parle également en octobre à M^{rs} Carter et, comparant l'érudition à une botte de foin et le génie à une aiguille qui s'y trouverait perdue, elle ajoute plaisamment : « Le Dr Young était si formel dans ses affirmations, que je me mis en quête de mon génie. Comme je n'avais emmagasiné que peu de foin, je comptais le trouver sous peu, mais je ne suis pas très avancée dans mes recherches. » Goldsmith, qui venait lui-même, en avril 1759, de publier son *Examen de l'Etat présent des Lettres*, où dominant un pessimisme

1. Il est vrai qu'il se dédommage de cette courtoisie forcée dans une lettre privée du 17 mai 1759 à son ami Hurd, où faisant allusion aux *Conjectures sur la Composition Originale* il appelle notre auteur « the finest writer of nonsense of any in this age » et dit que son conseil revient à recommander aux écrivains d'être des génies et non des sots.

2. The Letters of H. Walpole, éd. P. Cunningham. — London, R. Bentley, 1891, vol. III, p. 227, lettre du 16 mai 1759.

3. Le poète Wm Shenstone écrit aussi à un ami, le Dr Percy, et lui dit : « You must by all means read Dr Young's [sic] *New Conjectures on Original Composition* and let it deter you, when you have compleated Ovid, from engaging in any more translations... » Voir *Select Letters between the late Duchess of Somerset, etc., etc.* — London, J. Dodsley, 1778, 2 vol. in-8°, vol. I, p. 261.

découragé et un certain mépris pour le mouvement de retour aux origines anglaises dans la littérature du jour, envoya à la *Revue Critique* un article sur les théories de notre auteur ¹. Après avoir relevé le fait que celui-ci paraissait, au point de vue du style, gagner en vigueur avec l'âge, il analyse avec soin le traité et n'osant discuter ses opinions, tant le renom du poète lui en impose sans doute, il se contente de terminer par ces mots : « Bref, nous voudrions voir les écrivains de la génération nouvelle s'efforcer d'imiter plutôt sa vie que ses ouvrages. Ses qualités morales peuvent se transmettre, ses particularités de génie ne sauraient guère se copier, sinon par leur côté défectueux. » De la part d'un disciple avéré de l'école néo-classique, cette trêve inattendue, ou plutôt cette demi-adhésion d'un adversaire, est un hommage involontaire rendu au vieillard novateur.

La doctrine contenue dans les *Conjectures sur la Composition Originale* méritait d'ailleurs par elle-même l'attention sérieuse du public instruit. Elle se ramenait, en effet, à une révolte ouverte contre les tendances littéraires qui avaient prévalu jusque-là. J. Warton avait bien réduit à de plus justes proportions la réputation de Pope, à telles enseignes que plus tard le Dr Johnson, dans la notice qu'il consacra au satirique, dut établir avec preuves à l'appui ses droits à l'originalité pour relever sa gloire déjà chancelante ². Mais voici, suivant l'expression de Goldsmith, le vétéran lui-même qui descend dans l'arène. Lui, le contemporain et l'émule des grands hommes de l'époque précédente, lui dont les œuvres de jeunesse connues de tous, portaient l'empreinte de leurs théories et de leur goût, il juge ses anciens rivaux avec l'impartialité de la postérité et condamne les théories mêmes auxquelles il se soumettait jadis ³. Allant plus loin que Warton,

1. Voir *Ol. Goldsmith's Works*, éd. P. Cunningham. — London, Murray, 1854, vol. IV, pp. 220-22.

2. Voir dans ses *Vies des Poètes*, sa notice sur Pope où il dit à propos de la *Boucle de Cheveux Enlevée* : « What is there but the names of his agents, which Pope has not invented?... Has he not, at least, given them their first poetical existence? If this is not sufficient to denominate his work original, nothing original ever can be written. »

3. Il s'inscrit même en faux contre l'autorité d'Horace et l'exemple des anciens renfermant une tragédie classique en cinq actes et trouve cette règle arbitraire, attendu, dit-il, que « la raison n'y a pas souscrit » [*Young's Complete Works*, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 558].

il ne ravale plus seulement le chef mais les principaux représentants de l'école néo-classique. Elargissant le débat, il indique à la fois leur incapacité d'atteindre au rang suprême dans le domaine de la poésie pure et la cause de leur infériorité. C'est en cela que l'ouvrage d'Young est important. Il complète l'Essai sur le Génie et les Ecrits de Pope, comme un traité général complète une application individuelle et particulière. C'est moins une protestation contre les errements de la génération disparue que le manifeste éclatant d'une évolution nouvelle et triomphante. De là cet accent de force juvénile, cette vision prophétique de l'avenir des lettres comme si Young, tel que François Bacon au XVII^e siècle, placé aux confins de deux ères, apercevait de loin des conquêtes qu'il avait préparées, qu'il appelait de ses vœux, mais auxquelles il ne lui serait pas donné d'assister.

Le rapprochement avec Bacon s'impose d'autant plus que nous trouvons l'originalité en tant que théorie littéraire préconisée tout d'abord par Young en 1728, au moment même où nous constatons l'influence directe du philosophe anglais sur la méthode de l'Appréciation Véristique de la Vie Humaine. Dans les Conjectures qui nous occupent maintenant, cette influence est encore plus certaine, ainsi que le prouvent les paroles suivantes de l'auteur : « Bacon, dit-il, dont je voudrais que le grand nom pût abriter ma tentative présente en faveur des originaux, déclare que les hommes cherchent à connaître leurs biens et leurs facultés propres, mais s'imaginent leurs possessions plus vastes et leurs facultés moindres qu'elles ne le sont en réalité ¹, » résumé fidèle de la théorie que soutient la lettre à Richardson. Puis un peu plus loin il ajoute : « J'ai pour moi non seulement l'opinion, mais l'assistance de Bacon. Son puissant esprit fit le tour du monde intellectuel et, d'un œil plus perçant que celui de l'aigle, il nota et désigna les lacunes ou les points obscurs qui s'y trouvaient et sur lesquels l'esprit humain n'a jamais jeté de lumière. Quelques-uns ont été éclairés depuis, d'autres sont encore enveloppés de ténèbres ². » On le voit, la parenté spirituelle d'Young et de l'illustre penseur est évidente et avouée dans ce traité de critique

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 569.

2. Id., p. 570.

littéraire, bien que nulle part le fait ne semble avoir été remarqué ou contrôlé. Au reste, comme l'a montré un philosophe français contemporain ¹, Bacon jouit à cette époque d'une réputation grandissante à la suite du mouvement scientifique qui se fit sentir pendant les premières années ² du XVIII^e siècle, au point que plusieurs savants en Angleterre s'intitulèrent « baconiens » et que Newton lui-même ne protesta pas contre l'épithète quand elle lui fut attribuée. En s'inspirant de lui à son tour, Young resta donc fidèle à l'esprit de son temps, mais il n'est pas sans intérêt de voir comment il applique à la littérature les idées du fondateur de la méthode expérimentale.

Notons tout d'abord l'insistance avec laquelle le critique recommande le retour à la nature. Les originaux sont ceux qui lui doivent le plus et l'originalité consiste à l'imiter de son mieux. Eux seuls, dit-il, « étendent la république des lettres et ajoutent une province nouvelle à son domaine ³. » « Quelques-uns sont les élèves de la nature et ne vont pas à l'école ailleurs. L'on retire de pareils esprits un double avantage : ils ne rivalisent pas seulement avec les anciens auteurs en renom mais réduisent encore le nombre des médiocres parmi les modernes. Car lorsqu'ils abordent des sujets qui ont passé par d'autres mains, leur supériorité est telle que, pareils à la dixième vague qui survient, ils accablent et engloutissent dans l'oubli tout ce qui a précédé ⁴. » N'y a-t-il pas ici un écho, en quelque sorte, de la parole du maître prescrivant d'obéir à la nature pour arriver à la dominer et de la suivre pas à pas pour apprendre à la plier à son service ? Lui aussi avait indiqué ce moyen pour accroître les conquêtes que l'homme a déjà faites. Young introduit donc purement et simplement dans l'art de la composition le principe de l'observation directe et personnelle. Il met en usage le premier axiome fonda-

1. La Philosophie de Bacon par Ch. Adam. — Paris, Félix Alcan, 1890, 1 vol. in-8°, pp. 346-56.

2. Pope, qui pourtant critiqua impitoyablement l'homme dans son *Essay on Man* Ep. IV, v. 281-82 disait du philosophe que « Lord Bacon fut le plus grand génie que l'Angleterre (ou peut-être aucun pays) eût jamais produit. » — Spence's Anecdotes, édit. J. Underhill, p. 171.

3. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 551.

4. Id., p. 558.

mental de la philosophie inductive formulé en ces termes au début du *Novum Organum* : « L'homme, serviteur et interprète de la nature, ne peut comprendre et agir que dans la mesure où il observe et contemple l'ordre naturel ; il ne saurait connaître ni faire davantage. » L'extension de cet axiome aux lettres est à la fois légitime et heureuse.

Ainsi c'est de Fr. Bacon que provient l'idée de l'originalité telle que la définit Young. Mais les emprunts de ce dernier ne se bornent pas là. D'après les théories généralement admises dans la philosophie antique, chaque division du savoir humain avait ses principes propres, distincts de tous les autres et sans lien qui les rattachât entre eux. La conception baconienne de l'unité et de la simplicité de l'univers conduisait à un résultat fort différent. Au-dessus des diverses sciences particulières se trouvait une science mère, ou *Prima Philosophia*, dont les principes étaient également vrais dans le domaine des mathématiques, de la logique, de la médecine, de la politique, etc., ou s'étendaient au moins à deux ou trois domaines séparés. Par exemple, certains aphorismes généraux, tels que la « nature de toute chose se voit mieux dans ses plus petites parcelles » qui s'applique à la physique et à l'économie sociale, ou encore « si des quantités égales s'ajoutent à des quantités inégales, les sommes seront inégales, » qui se vérifie en droit strict et en mathématiques, devaient y rentrer, et maints axiomes semblables en auraient fait partie¹. Or Young agit exactement de la même façon quand il propose à la littérature d'observer deux règles prises à la morale et dont il promet de dédommager celle-ci dans une future lettre en mettant à son service deux règles tirées de la rhétorique². Cette méthode intéressante et féconde a ici le mérite de montrer les rapports naturels qui peuvent exister entre deux provinces voisines de la pensée humaine. Employée sans discernement, elle mène parfois, comme l'a prouvé Lessing dans le *Laocoon*, à propos de l'adage mal compris d'Horace : « *Ut pictura poesis*, » à des conclusions

1. Cf., par exemple, ce que dit Bacon dans son *Essai XI* : « as in nature things move violently to their place, and calmly in their place, so virtue in ambition is violent, in authority settled and calm. »

2. *Young's Complete Works*, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 564.

erronées. Mais par contre elle peut, entre les mains d'un homme prudent et expérimenté, renouveler dans une certaine mesure des notions demeurées stationnaires et ouvrir à l'artiste et à l'écrivain des perspectives inconnues. C'est en adoptant des procédés de recherche scientifique que l'érudition moderne a progressé pendant le XIX^e siècle et tout récemment encore, l'un des penseurs les plus distingués de notre époque, a transformé la critique contemporaine en y introduisant l'idée darwinienne de l'évolution. Par son initiative hardie, Young est sans contredit en avance sur son temps et digne de compter parmi les esprits originaux.

Comme Bacon d'ailleurs, il aime les grandes vues qui éclairent une situation obscure et embarrassée et sait découvrir partout des analogies cachées mais non moins réelles. C'est ainsi qu'il entreprend de relever le courage des jeunes auteurs par une fine comparaison du domaine des lettres à celui des sciences appliquées. Ces dernières, dit-il, se développent sans trêve ni repos, tandis que celles-là reculent et dépérissent. Pour lui la raison en est évidente. Dans les arts mécaniques, les hommes s'efforcent toujours de dépasser leurs devanciers, alors qu'en littérature ils se contentent de les suivre. Des copies ne peuvent, en quelque sorte par définition, l'emporter sur des originaux, pas plus qu'un filet d'eau ne monte plus haut que la source d'où il provient et dont le plus souvent il n'atteint même pas le niveau. Cette idée d'une marche en avant, possible dans n'importe quelle direction, pourvu que la routine ou l'absence de méthode ou de saine ambition ne lui fasse pas obstacle, est presque un postulat pour Bacon et domine la philosophie expérimentale. Mais chez les écrivains, la conception contraire avait trop longtemps prévalu et l'école néo-classique anglaise aurait pu prendre pour devise le mot découragé que La Bruyère met en tête de ses Caractères : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent... l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes¹. » Il faut savoir gré au

1. Young s'inscrit d'ailleurs en faux contre la doctrine de ce passage célèbre dont il rappelle les termes. Voir Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 553.

chantre des Nuits de s'être élevé avec force contre une théorie qui niait jusqu'à la possibilité de la victoire et d'avoir affranchi les lettres de leur asservissement à l'antiquité, comme l'auteur du *Novum Organum* avait délivré la pensée humaine du joug suranné d'Aristote.

Chose curieuse, l'enthousiasme qu'inspirent au libérateur les perspectives de l'avenir est le même, qu'il s'agisse de littérature ou de métaphysique. Bacon dans sa *Nouvelle Atlantide* décrit avec l'accent d'un voyant les bienfaits qui découleront de l'application de sa méthode inductive. Young, à soixante-quinze ans, pénétré des avantages que réserve aux hommes de lettres l'étude de la seule nature, éclate en un transport prophétique devant la vision merveilleuse qu'il contemple par les yeux de l'esprit. « De même, déclare-t-il, que le monde moral attend son glorieux règne millénaire, de même le monde intellectuel peut espérer, d'après les règles de l'analogie, certains degrés supérieurs de perfection qui couronneront ses scènes futures, et non seulement il peut les espérer, mais il devra en jouir, car Cicéron, Quintilien et tous les vrais critiques admettent que la vertu stimule le génie, et que l'écrivain sera plus habile, quand l'homme sera meilleur : — si l'on prend, dis-je, tous ces détails en considération, pourquoi semblerait-il absolument impossible que les dernières éditions de l'esprit humain données par le ciel soient les plus exactes et les plus belles, qu'un jour vienne où les modernes pourront regarder avec fierté l'obscurité relative des siècles écoulés, les fils de l'antiquité, et réputer Homère et Démosthène comme l'aurore du divin génie et Athènes comme le berceau d'une gloire dans les langes. Quelle superbe révolution cela ferait dans les rôles de la renommée¹. » L'ardeur juvénile de ce passage provient de la philosophie de Bacon et des espérances qu'elle fait naître dans un domaine jusque-là soustrait à son action. Et l'originalité, source d'énergie nouvelle pour les belles-lettres, conduit presque Young, devenu son prophète, à un optimisme qu'il n'avait jamais connu.

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 571.

Il est intéressant, en effet, de constater que les Conjectures sur la Composition Originale, dernier ouvrage important du vieillard, respirent une confiance et une sérénité qui n'apparaissent ni dans les Nuits, ni dans le Centaure non Fabuleux. Il s'est produit en lui un changement réel quant aux idées spéculatives et littéraires. Ça et là quelques traces subsistent encore de l'ancien état d'esprit. L'opuscule à son début fait allusion aux « innombrables maux de l'existence » qu'il faut chercher à oublier dans l'étude et note « cet ennui de vivre (*tædium vitæ*) qui pèse souvent d'un poids si lourd sur le soir de la vie¹. » Mais par contre Swift reçoit un blâme sévère pour avoir blasphémé contre la nature humaine « un peu inférieure à celle des anges et revêtue par Celui qui les dépasse de beaucoup² » et le mépris de l'humanité est qualifié de vice. Il semble même, comme l'indiquait déjà la fin du Centaure non Fabuleux, que le critique ait plus haute opinion qu'autrefois de ses compatriotes. Il déclare, par exemple, que toute ambition louable sied à l'homme et peut être exigée de lui. Mais il va plus loin pour les Anglais « qui n'ont guère besoin, paraîtrait-il, pour nous fournir des originaux, que d'être conséquents avec eux-mêmes et de mettre leurs écrits en harmonie avec leur conduite³. » Ajoutons que, si son estime pour notre pauvre race humaine a grandi, ses prévisions de l'avenir qui attend cette race ici-bas et dans un monde à venir sont aussi plus réjouissantes. Sur terre il nous promet des progrès constants dans le domaine des sciences et des lettres délivrées désormais des entraves du passé et au delà il entrevoit la vision millénaire de l'Apocalypse. Nous touchons ici à l'évolution finale d'Young. Après avoir débuté par un sombre pessimisme et les plus tristes appréciations de la nature déchue de l'homme, il envisage la réalité avec moins de prévention et s'il n'arrive pas, malgré ses convictions chrétiennes, à la joie pleine et entière, il se montre pourtant résolument mélioriste dans sa doctrine philosophique.

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, pp. 550-51.

2. Id., vol. II, pp. 567-68.

3. Id., p. 572.

Au point de vue des théories littéraires l'opuscule qui nous occupe marque une date importante. Ce n'est pas seulement parce qu'il paraît avec d'autres publications du même genre à un moment de crise et décide d'une orientation nouvelle. C'est surtout parce qu'il proclame les droits de l'individualité et qu'il insiste sur la notion du génie. Celui-ci « n'est pas aussi rare qu'on se l'imagine¹, » mais il reste souvent ignoré du possesseur lui-même. On peut le définir « le pouvoir d'accomplir de grandes choses sans les moyens généralement estimés nécessaires à cet effet², » et c'est une fausse méfiance de nos propres forces qui nous le fait souvent méconnaître. Mais « quant au génie universel, il n'existe rien de pareil dans la nature³. » Le génie, en effet, suppose la concentration des rayons de l'esprit, leur application à quelque point particulier. « Lorsqu'ils se dispersent trop loin, ils agissent faiblement et ne frappent pas avec une puissance suffisante pour enflammer ou pour fondre le cœur⁴. » Young désire donc qu'en littérature la personnalité de l'écrivain se manifeste tout entière avec sa pleine spontanéité mais qu'elle se spécialise en quelque sorte dans le domaine où elle trouve son expression la plus complète. Que chacun, dans ces limites raisonnables et naturelles, chante ou écrive suivant son caprice et son talent et qu'il fasse part au monde de ce qu'il a vraiment compris et ressenti⁵. Un principe nouveau vient d'être mis en lumière

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 559. Young voulant rendre populaire une théorie littéraire nouvelle adresse au public un compliment délicat pareil à celui que lui adressait Descartes au début de son Discours sur la Méthode, quand il déclarait que le bon sens était la chose du monde la plus répandue.

2. Id., p. 556.

3. Id., p. 575.

4. Id.

5. C'est ce que le poète allemand Uhland exprima en vers dans son poème de l'Art Libre, « Freie Kunst (1812) : »

« Singe wem Gesang gegeben,
In dem deutschen Dichterwald!
Das ist Freude, das ist Leben,
Wenn's von allen Zweigen schallt
.....
Heilig achten wir die Geister,
Aber Namen sind uns Dunst;
Würdig ehren wir die Meister,
Aber frei ist uns die Kunst! »

On peut comparer la pièce de vers tout entière aux théories littéraires d'Young.

et s'oppose aux essais timides et impersonnels de l'ancienne école de Dryden et de Pope, le principe de l'observation minutieuse et immédiate des sujets que veut traiter l'écrivain, et celui-ci, sans se laisser imposer des sentiments factices par une autorité quelconque, fût-elle plusieurs fois séculaire, doit parler du cœur et s'adresser au cœur. Il s'agit, en un mot, de substituer l'homme à l'auteur.

Au point de vue de la forme proprement dite, le traité d'Young proclame la révolte contre les règles et le joug de la tradition. Pour lui l'époque des arts poétiques est passée sans retour et le génie se fraye son chemin à lui-même. Seuls les esprits médiocres, dépourvus de ressources propres, auront besoin de garde-fous et de routes tracées. Les faibles marcheront longtemps à l'aide de béquilles, les gens vigoureux et sains n'y trouvent qu'une entrave. Maintenant les vieilles barrières vont s'abattre. La rime, invention d'une période gothique (lisez barbare), n'arrêtera plus par le souci de ses consonances fantasques l'élan sublime du poète. Les genres ne seront plus soumis aux décrets d'un autre âge et cantonnés dans des bornes étroites qu'ils ne sauraient franchir. Plus de conventions surannées. Le drame aura plus ou moins de cinq actes suivant la fantaisie créatrice qui l'inspire. Il mêlera le sérieux et le comique, s'il doit, en le faisant, atteindre plus sûrement son but. Sa seule loi sera de plaire et d'émouvoir et de donner l'illusion exacte de la vie. Le succès par l'intensité de l'action et la vérité de l'observation personnelle, voilà désormais le mot d'ordre du théâtre. Et si Young semble tout prêt à approuver les réformes de Diderot, il dédaignerait certainement de s'y tenir. Les maîtres de la scène, à ses yeux, sont ceux du XVII^e siècle naissant, puvu que, sans les imiter, l'on emploie leurs procédés, que l'on prenne soi-même pour guide la nature et que l'on fasse non pas ce qu'ils ont fait, mais comme ils ont su le faire.

De là l'une des conclusions remarquables de ce travail, la glorification complète et absolue de Shakespeare. La réputation du grand dramaturge, portée par la réaction littéraire qui remettait en honneur les vieilles formes poétiques du passé, l'ode et l'élégie avec Collins et Gray, la strophe spensérienne avec

Thomson et Th. Warton, et bientôt les ballades du Moyen-Age quand parut le recueil de Th. Percy (1765), croissait auprès du public lettré. A partir de l'édition de ses œuvres donnée par N. Rowe en 1709, il ne s'écoule pas dix ans sans qu'une nouvelle s'ajoute aux précédentes et chaque fois les lecteurs, mieux éclairés sur les mérites du poète, se montrent plus exigeants. Le génie tragique d'un acteur, Dav. Garrick, transforme l'interprétation traditionnelle de ses pièces après 1741 et le rend plus populaire que jamais. Au milieu de cet engouement réel survient la lettre à Richardson sur la Composition Originale où Young, consacrant en quelque sorte l'appréciation enthousiaste de la foule, inscrit le nom du maître à côté des noms les plus illustres de l'antiquité. Il en fait un modèle pour tous les siècles et le déclare hautement le frère et l'égal d'Eschyle et de Sophocle, le disciple de la seule nature et par-là même infiniment supérieur à tous les érudits du monde¹. L'apothéose est significative. Elle eût provoqué l'indignation de Pope et d'Addison. En 1759, elle s'imposa sans peine à la critique et l'admiration incontestée de Shakespeare, définitivement établie par notre auteur, devient un dogme littéraire pour la jeune école romantique.

Ce n'était donc pas une œuvre banale que venait d'écrire le vieux recteur de Welwyn. Lui, le représentant attardé de l'époque classique anglaise, il avait levé l'étendard de la rébellion et proclamé l'avènement prochain d'une ère nouvelle et meilleure. Cela seul aurait suffi pour assurer à la thèse qu'il soutenait l'attention bienveillante du public. Mais, chose plus rare encore chez Young, le style était cette fois entièrement approprié au sujet. Comme si l'enthousiasme de la liberté reconquise le pénétrait d'une vigueur inconnue, il poursuit sa démonstration d'un même élan et répand à profusion les beautés du langage dans son traité. C'est à peine si l'on découvre çà et là une faible trace du mauvais goût qui déparait parfois ses productions précédentes et par contre les rapprochements ingénieux et les formules heureuses se multiplient sous sa plume. Sa lettre à Richardson justifie pleinement l'appréciation de Th. Campbell que nulle part « il n'est plus

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, pp. 573-74.

vif et plus amusant que dans son essai sur la Composition Originale. » L'on dirait qu'il a pris à cœur de montrer ce que devient l'expression littéraire quand elle traduit une conviction intime et personnelle et comment on peut rivaliser avec les anciens, lorsqu'il s'agit de reproduire des pensées analogues aux leurs, sans avoir besoin de se faire copiste servile. Voici par exemple, un passage où le critique rappelle par le sens sinon par sa phrase l'un des passages les plus admirés du plaidoyer de Cicéron en faveur du rhéteur Archias sur les avantages que procure l'étude. « Pour les hommes de lettres et de loisirs, elle n'est pas seulement un noble amusement, mais un doux refuge. Elle grandit leurs talents et accroît leur quiétude. Elle ouvre dans ce monde affairé et désœuvré une porte de derrière permettant de passer du tumulte à un jardin délicieux plein de fruits moraux et intellectuels, dont la clef est refusée au reste des hommes. Quand de vains soucis nous blessent, qu'une impertinence sans but nous irrite, que d'insipides distractions nous font bailler, c'est alors que nous goûtons les bienfaits d'une retraite vouée aux lettres. Avec quel plaisir nous allons retrouver dans notre chambre de travail nos amis désintéressés et immortels, et nous voyons notre esprit, dès qu'il s'applique à quelque sujet préféré, redevenir paisible et dispos aussi vite que l'enfant maussade (et nous sommes tous enfants maussades, jusqu'à ce que nous nous endormions), quand on le place sur le sein maternel ! Notre bonheur ne vit plus de charité, il ne s'expose plus à choir en s'appuyant sur cet oreiller si précaire et si épineux, le bon plaisir d'autrui pour se reposer. Comme il est indépendant du monde, l'homme habile à découvrir journellement de nouvelles connaissances qui tout ensemble le charment et lui profitent, dans ce petit monde, création minuscule mais féconde de son propre esprit¹. » Le ton général et quelques-unes des pensées sont peut-être de l'orateur romain, mais l'heureux choix et l'abondance des comparaisons familières appartiennent bien à Young. Atteignant la perfection du style en pleine vieillesse, il montre mieux que personne par

1. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 550. Cf. le Pro Archia Poeta Oratio, 7, 16 dont ce morceau paraît le développement.

son exemple comment il convient d'imiter sans cesser d'être soi-même.

Nous sommes arrivés en effet au terme de l'évolution littéraire de notre auteur. En débutant dans la carrière il cherchait l'originalité comme à tâtons et ne la rencontrait pas toujours. Il fixait alors les yeux sur un modèle estimé pour lui prendre sans scrupules ses beautés et s'enrichir en quelque sorte de pillage. Un peu plus tard il se met à observer pour son propre compte et recommande l'étude de la nature jointe à celle des œuvres du passé. Les coups de l'implacable destinée lui arrachent un cri de douleur personnelle et cette fois il découvre une voie neuve dans l'expression d'un sentiment vrai et d'une mélancolie inspirée par ses deuils successifs. La part faite à l'imitation diminue et l'émotion sincère remplace le faux pathétique. Cette tendance à tout tirer de soi se retrouve dans les méditations morales du Centaure non Fabuleux sans que l'écrivain cependant semble en avoir clairement conscience. Enfin sous la pression du débat qui rouvre dans une certaine mesure la question des anciens et des modernes et qui, trop souvent, ne prétend laisser à ceux-ci que le mérite subordonné du copiste, la vérité s'impose à son esprit. Il se convainc plus que jamais des avantages de l'originalité qu'il estime désormais indispensable et souveraine. Rompant entièrement avec les principes des auteurs néo-classiques anglais, il formule le mot d'ordre de leurs successeurs et ne pouvant espérer redescendre lui-même dans la lice, il proclame pourtant les conditions de la victoire et prévoit dès les origines du mouvement romantique le triomphe éclatant de ceux qui s'y rattachent. Il passe ainsi graduellement de l'imitation étroite à l'indépendance littéraire. Après avoir montré le chemin à suivre il appelle les jeunes à l'affranchissement et, formant pour ainsi dire le trait d'union entre deux périodes bien différentes, il relie Pope à Cowper en marquant avec une netteté parfaite sa préférence pour l'individualisme et la spontanéité dans le domaine des lettres.

CHAPITRE VIII

Les questions d'influence dans la littérature. — Les “ Nuits ” et leurs éditions diverses en Angleterre. — Les imitateurs du poète. — La traduction allemande des “ Nuits ”. — Klopstock et son école. — Influence d'Young sur le mouvement des esprits en Allemagne.

Il est impossible de traiter d'Ed. Young et de son œuvre sans dire quelque chose de son action sur les contemporains en Angleterre et à l'étranger. Ce serait le trahir et diminuer son rôle que de se borner à mentionner quelques livres ayant fait sensation au XVIII^e siècle et de passer sous silence l'impulsion nouvelle donnée par lui aux lettres et la manière dont il se survécut en quelque sorte dans des écrivains de tendances et de langues variées qui puisèrent chez lui leur inspiration poétique. Mais pour intéressante que soit pareille recherche, elle n'en est pas moins hasardeuse et délicate. A ne prendre que les pays où elle peut se poursuivre directement et du vivant même de l'auteur, comme en Angleterre et en Allemagne, l'on a peine à distinguer parfois son influence immédiate de celles qui la renforcent ou la complètent. Young en effet a eu cette bonne fortune ou ce malheur de devancer trop souvent l'opinion publique et d'ouvrir les voies où d'autres l'ont ensuite dépassé. Les Satires que leur douceur et leur application générale rendirent d'abord populaires furent éclipsées par la Dunciade de Pope et ses imitations d'Horace. Les Nuits où il mit à la mode l'expression de sentiments personnels et le « sombre plaisir d'un cœur mélancolique » s'effacèrent peu à peu devant la vogue d'Ossian et de ses émules. Enfin l'appel à l'indépendance littéraire de ses Conjectures sur la Composition Originale se confond avec le mouvement de réaction romantique dont les représentants surgissent

de toutes parts. A peine sa voix se fait-elle entendre qu'elle est couverte par les cris de ceux que son initiative a réveillés.

Cette réussite presque trop complète de l'écrivain, ou du moins de ses idées, oblige à la prudence quand on veut étudier, avec preuves à l'appui, son action en elle-même. Chaque fois que l'on prétend indiquer une imitation certaine d'Young, il semble qu'il faille se demander, sans pouvoir toujours répondre à la question, s'il ne s'agit point d'une réminiscence involontaire, d'une pensée courante au XVIII^e siècle ou d'une source d'inspiration voisine mais distincte pourtant de la sienne. Aussi nous garderons-nous de trancher ici les problèmes nombreux que soulèverait cet examen, poussé un peu plus loin, et qui réclameraient bientôt pour leur solution un volume tout entier. Désireux de ne pas nous soustraire à un travail qui touche de si près à notre auteur et à ses écrits, nous indiquerons sommairement les étapes parcourues par ses doctrines morales ou littéraires et les métamorphoses que ces doctrines ont subies à partir du jour où le public en a pris connaissance. Mais nous nous abstiendrons de toute assertion trop absolue pouvant prêter à discussions et nous n'entendons poser que des jalons provisoires qui serviront peut-être à marquer la route définitive des chercheurs de demain. Tout dogmatisme serait déplacé en pareille matière, l'interprétation essentiellement subjective de chacun ne coïncidant pas toujours avec celle des autres critiques. Bien que visant à l'exactitude dans la mesure du possible, nous essayerons donc surtout de déterminer d'une façon générale l'influence d'Young sur les générations suivantes et de présenter en quelque sorte l'esquisse rapide du sujet.

Quand on étudie à ce point de vue spécial les œuvres du poète on s'aperçoit que son action sur la scène anglaise, étant donné le peu de succès de deux de ses pièces de théâtre sur trois, est complètement négligeable¹. Les Satires sont le premier ouvrage important de lui qui ait laissé des traces chez les contemporains et

1. Le Dr J. Doran [Young's Complete Works, 1854, vol. I, Life of E. Young, p. xxxii] parle bien d'une imitation de la Vengeance dans la tragédie de Don Carlos, écrite par Lord John Russell, mais cette pièce a depuis longtemps disparu du théâtre anglais.

plutôt en suscitant des continuateurs que des copistes. Dès 1729, un ecclésiastique, le Rev. James Bramston, publia dans le même style et en se servant du même distique rimé, son *Art de la Politique* comme il fit paraître, deux ans plus tard, l'*Homme de Goût*, inspiré d'une épître de Pope. Le Dr Newcome également donna, en 1733, un recueil de treize satires sur *Les Mœurs du Temps*, dont la première était dédiée à notre auteur¹, sans que son imitation évidente ait pu les sauver de l'oubli. Mais Pope lui-même s'empara trop rapidement du genre et avec trop de succès pour que la réputation de son devancier n'eût pas à en souffrir. Il y mit d'ailleurs plus de personnalité et de malice et ses vers cinglants de la *Dunciade*, des *Essais Moraux* et des paraphrases d'Horace rejetèrent dans l'ombre des compositions souvent plus fines mais moins mordantes. Lui aussi (appliquant en cela les théories littéraires de son époque) se permit des emprunts aux poèmes d'Young², mais sans daigner le nommer malgré son initiative incontestable dans le domaine satirique. On peut croire qu'il le regardait comme un de ces bardes de second rang à propos desquels les flatteurs lui diraient : « Vous leur fîtes, seigneur, En les croquant beaucoup d'honneur, » et les événements lui donnèrent raison dans une certaine mesure. Quelques années plus tard, Goldsmith put écrire dans son traité sur les beautés de la poésie anglaise, que les *Satires* d'Young avaient perdu dans l'estime publique depuis leur apparition³. Le fait est qu'elles avaient pâli devant les œuvres plus acerbes et partant plus amusantes du chef de l'école néo-classique.

1. Voir à ce sujet la traduction allemande des *Nuits* et des *Satires*, par J. A. Ebert. — Leipzig, im Schwickertschen Verlage, 1790-94, 5 vol. in-8°, et sa note sur *Sat.* II, v. 9.

2. Voir par exemple la *Dunciade*, liv. IV. v. 614 :

« Ev'n Palinurus nodded at the helm, »

copié de la *Sat.* VII, 215, d'Young :

« Our Palinurus slept not at the helm. »

Cf. encore la *Dunciade*, liv. III, v. 155-56, et *Sat.* I, 279-80, et la comparaison des riches avec des réservoirs d'eau destinés au public dans *Sat.* VI, 321-24, et les *Moral Essays* de Pope, Ep. III, v. 171-74.

3. Voir Goldsmith's Works, éd. Cunningham, 1854, p. 439.

L'influence de ces premières productions de notre auteur fut donc de courte durée. La réputation des Nuits eut moins à redouter de rapprochements fâcheux. Elles jouirent d'une vogue extraordinaire dès le moment où elles parurent, ainsi que le montrent non seulement les lettres de contemporains, mais encore le grand nombre d'éditions publiées. Déjà, en 1743, on en compte une cinquième de la Nuit I¹ et une huitième du recueil complet, en 1749². Il y en eut encore trois éditions isolées et quatre autres comprises dans la collection complète de ses œuvres en vers, avant la mort d'Young, sans parler des nombreuses éditions qui la suivirent. L'art même s'efforça de contribuer au succès croissant. En 1797, Edwards de Londres donna une impression de luxe des quatre premiers chants formant un bel in-4^o, illustré en marge de quarante-trois dessins allégoriques du célèbre graveur Wm Blake³. Bien que la vente ne répondît pas dans ce cas aux espérances conçues, une nouvelle tentative de ce genre fut faite à la fin du siècle⁴ par Vernon et Hood, qui s'adressèrent au dessinateur Stothard dont l'in-8^o banal, où des clergymen en robe contemplent avec surprise des anges descendant du ciel, ne saurait rivaliser avec les esquisses pleines d'imagination de son prédécesseur. A partir de cette date, sans doute en raison des troubles politiques et du changement dans le goût littéraire anglais, le mouvement de publication des méditations nocturnes se ralentit sans cesser entièrement. Vers 1853-54, il y eut comme une recrudescence

1. Des quatre premières Nuits réunies en un vol. in-8^o, on vendit jusqu'à six éditions avant la fin de 1743 [Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. I, Préface, p. iv].

2. Un exemplaire de cette 8^e édition, qui comprend aussi la Paraphrase d'une Partie du Livre de Job, se trouve dans la Dyce Collection, au Musée de South Kensington (Science and Art Department).

3. Wm Blake, lui-même, poète distingué à ses heures, et dont les Songs of Experience reflètent en partie le pessimisme d'Young, avait préparé 537 dessins en tout. D'après Al. Gilchrist — The Life of Wm Blake, London, Macmillan, 2 vol. in-8^o, 1880, vol. I, p. 135, etc. — cette intéressante collection serait passée de la famille de l'éditeur Edwards à M^r Bain du Haymarket. Si l'on en juge par ce qui en a été gravé, elle mériterait d'être présentée entière au public.

4. Alex. Gilchrist, dans la vie de Blake citée ci-dessus donne la date de 1802 pour l'édition illustrée par Stothard. Par contre, celle de 1799 est indiquée dans The Bibliographer's Manual of English Literature... by W. T. Lowndes. — London, H. G. Bohn, vol. V, p. 3021.

d'intérêt en faveur du poète¹, dont les revues s'occupèrent pendant quelques mois en Angleterre et aux Etats-Unis, mais la critique acerbe de George Eliot, en 1857, dans la *Westminster Review*, arrêta promptement cette popularité renaissante. La fin du XIX^e siècle ne lui a pas été favorable dans son pays d'origine, et, pour la génération actuelle, le nom même d'Young a presque disparu.

Ce rapide résumé de l'appréciation populaire des Nuits pendant les cent ans qui suivirent leur publication, indique à peu près exactement la période où notre auteur eut le plus de vogue et d'influence. Ce fut surtout, en effet, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. La parodie et l'imitation, double hommage rendu au succès littéraire, nous en fournissent la preuve convaincante. D'une part, le Rev. J. Kidgell, puis Wm^r Whitehead, se moquent assez agréablement du style emphatique du poète. De l'autre, dès 1748, le Rev. James Hervey², l'un de ses admirateurs passionnés, prend modèle sur lui dans un volume en prose de Méditations et Contemplations qui charme le public religieux par l'attrait du sujet solennel plutôt que par la langue, dont l'emphase et l'enflure reproduisent les fautes de goût, mais non la majesté d'Young. Il faut arriver au XIX^e siècle pour trouver un autre imitateur quelque peu connu, Robert Blair ayant été à tort désigné comme tel par Southey dans sa vie de Cowper, et une série de versificateurs sans talent ne méritant pas d'être nommés³. Robert Pollok (1799-1827), à qui nous faisons allusion, était un jeune pasteur écossais dont l'œuvre principale, en vers

1. Il parut à cette époque et presque simultanément quatre nouvelles éditions des *Night Thoughts*.

2. James Hervey (1714-58), vicaire à Collingtree, puis à Dummer, dans le Hampshire, enfin desservant de Weston-Favel, fut un des premiers adhérents du Méthodisme, dont il se détacha plus tard. Son enthousiasme pour les Nuits d'Young apparaît nettement dans sa correspondance privée.

3. L'on trouve par exemple au Musée Britannique un ouvrage intitulé « *Night Thoughts among the Tombs, in blank verse... or The Noctuary...* London, W. Heard, 1753 » et « *Religious Conscience, or The Morning and Evening Sacrifice. A Poem in Imitation of D^r Young's Night Thoughts.* — London, J. Beecroft and W. Owen, 1755. » Notons aussi une réfutation de « *enthusiastic Young* » dans un poème en distiques rimés « *Epistles to Lorenzo* — *Intelligentibus,* » by W. Henrick LL.D. — London, E. and C. Dilly, 1773, 4th édition, poème non moins oublié que les précédents.

blancs, le *Cours du Temps*, paru en 1827, parvint l'année suivante à sa quatrième édition. Ses longues tirades morales en dix livres sur la vie spirituelle et la destinée future de l'homme, étaient visiblement inspirées de Milton et d'Young, mais il ne sut emprunter à ce dernier que sa prolixité et l'abus des idées générales. Le pentamètre non rimé se ressent lui-même de la lecture assidue des *Nuits* et l'on y remarque le même arrêt à la fin, la même monotonie de coupes consécutives et une prédilection toute semblable pour les répétitions de mots et de membres de phrase¹. Ce n'est malheureusement pas par les beaux côtés que Pollok s'efforce de lui ressembler.

La difficulté de renouveler par l'expression les vérités que notre auteur avait mises en lumière détourna sans doute de cette voie bien des jeunes écrivains. Mais si les émules d'Young sont rares dans le domaine qu'il s'était créé, ils sont par contre nombreux ceux qui se sont inspirés de sa mélancolie ou qui lui ont dérobé quelque perle poétique. Il convient, en effet, de distinguer entre les successeurs qui lui ont pris le ton général de leurs ouvrages et les autres qui se contentent de s'appropriier pour leur usage des métaphores ou des idées heureuses. Il nous semble reconnaître parmi les premiers Thomas Gray, dont l'Élégie écrite dans un Cimetière de Campagne, interprétation populaire des tendances de l'école des poètes attristés, doit à Young son accent de plainte résignée et plusieurs de ses traits². N'est-ce pas aux *Nuits*

1. Que l'on compare par exemple avec le passage analogue de N. Th. II, 461, etc., les quelques vers suivants de Pollok sur l'amitié, empruntés à la citation qu'en fait Chambers dans sa *Cyclopaedia of English Literature*, 1882, vol. II, p. 145 :

« Oh, I remember and will ne'er forget
Our meeting spots, our chosen sacred hours,
Our burning words that uttered all the soul,
Our faces beaming with unearthly love;
Sorrow with sorrow sighing, hope with hope,
Exulting, heart embracing heart entire. »

2. Cf. par exemple l'Élégie, v. 55-56 :

« Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air, »

avec Sat. v, 229-32, et surtout le dernier vers :

« And waste their music on the savage race. »

On peut aussi rapprocher les nombreuses personnifications de Gray de celles que l'on trouve dans les *Nuits*.

aussi que remontent le pessimisme voilé de Goldsmith ¹ dans son Village Déserté et le XXIX^e chapitre du Vicaire de Wakefield, les sombres vues de Cowper au début du second livre de la Tâche ² et les graves réflexions de Crabbe dans le Registre de Paroisse ³? De même les Chants de l'Expérience (1794) de Wm Blake, dépeignant avec une horreur exagérée les maux de l'humanité, ont probablement reçu des méditations nocturnes, que leur auteur allait être appelé à illustrer, l'intensité du sentiment personnel par laquelle se distingueront plus tard Wordsworth et les grands lyriques du XIX^e siècle. Et, parmi ces derniers eux-mêmes, il en est un, Lord Byron, qui eut l'occasion, dès sa jeunesse, d'étudier les œuvres d'Young, et chez qui, quelque part qu'il faille assigner à sa douleur et à sa vanité dans la rédaction de Childe Harold et de Don Juan ⁴, l'on retrouve sans peine comme un écho de la mélancolie des Nuits. Ainsi l'influence du penseur ne serait pas moins importante que celle du poète.

Il existe encore une influence plus subtile et plus malaisée à saisir. C'est celle des œuvres, non plus dans leur ensemble, mais en quelque sorte à l'état fragmentaire, où chacun prend à son gré des matériaux pour son propre édifice littéraire. La tentation devait être d'autant plus forte que les beautés de notre auteur se

1. Cf. aussi dans *Edwin and Angelina* :

« Man wants but little here below
Nor wants that little long »

avec N. Th. IV, 118. Comparer, au moins pour le sentiment, *The Deserted Village*, v. 97-112, avec N. Th. IV, 80-86.

2. Cf. *The Task*, Bk II, v. 8-9 :

« There is no flesh in man's obdurate heart,
It does not feel for man . . » etc.

avec N. Th. III, 210-11 :

« Man hard of heart to man! of horrid things
Most horrid. »

3. Voir d'ailleurs dans *The Parish Register*, Part. III, v. 124, une citation directe de N. Th. I, 388.

4. Notons par exemple, dans le *Don Juan*, chant XI, str. 76, cette allusion directe à notre auteur :

« Where is the world, cries Young, at 80? — "Where.
The world in which a man was born? Alas!
Where is the world of eight years past? 'T was there
I look for it — tis gone, a globe of glass. » etc.

trouvent parfois ensevelies sous des redites fastidieuses et que le larcin, en pareil cas, échapperait presque sûrement aux lecteurs les plus critiques. Seulement la constatation d'emprunts semblables offre bien des difficultés, parce qu'ils peuvent toujours être attribués, non sans raisons spécieuses, soit à une source commune, soit à une rencontre fortuite d'idées, soit à une simple réminiscence. Ces réserves faites, l'on peut dire que peu de poètes ont été plus souvent mis à contribution par leurs confrères en poésie. Au XVIII^e siècle, nous l'avons vu, Pope et Goldsmith comptent parmi ses débiteurs et, en Ecosse, Burns lui-même le rappelle parfois¹. Au XIX^e, le jeune Henry Kirke White lui est redevable, comme plus tard Pollok, de bien des traits admirés. Lord Byron surtout, comme l'on pouvait s'y attendre, et comme le montra, en 1821, la *Literary Gazette*², a largement puisé chez Young sans pourtant reconnaître sa dette. Voici, par exemple, un vers du Corsaire (v. 963) : « That open sepulchre—the naked heart »

1. C'est ainsi que ces vers de la dernière strophe de l'ode à une Pâquerette de Montagne :

« Stern Ruin's ploughshare drives elate
Full on thy bloom »

sont un écho de N. Th. IX, 167-68 :

« ... and final Ruin fiercely drives
Her ploughshare o'er Creation !... »

2. Voir *The Literary Gazette and Journal of the Belles-Lettres*, 1821, pp. 137-38, à qui nous empruntons plusieurs exemples.

Pour ce qui est de Kirke White (1785-1806), cf. ces vers sur le temps :

« Not a moment flies,
But puts its sickle in the fields of Life,
And mows its thousands with their joys and cares »

avec N. Th. I, 193-98 :

« Each Moment has its sickle, emulous
Of Time's enormous scythe...
each Moment plays,
His little weapon in the narrower sphere
Of sweet domestic comfort and cuts down,
The fairest bloom of sublunary bliss. »

On peut aussi soupçonner l'influence de notre poète sur James Montgomery (1771-1854) qui, en 1833, dans ses *Lectures on Poetry and General Literature*, cite pour sa beauté la première partie de la neuvième Nuit et qui ajoute : « There are but four universally and permanently popular long poems in the English language — *Paradise Lost*, the *Night Thoughts*, the *Task* and the *Seasons*. »

provenant de N. Th. III. 227 « That hideous sight — a naked human heart, » celui de la Fiancée d'Abydos (v. 164) : « When heart meets heart again in dreams elysian » dérivé de N. Th. II. 520 : « Where heart meets heart, reciprocally soft, » ou encore un mot transformé, tel celui de Manfred, acte I, sc. II : « Sorrow is Knowledge » qui se rapproche de N. Th. VII. 703 : « Knowing is suffering. » Le procédé de l'apostrophe poétique, fréquent dans les Nuits, est aussi un procédé byronien et l'on découvre même, bien que le fait n'ait pas été remarqué, dans N. Th. VIII. 168-75 le germe tout au moins de la fameuse apostrophe à l'Océan¹ qui termine le dernier chant de Childe Harold (Canto IV, str. 179-85)². Jusque chez des maîtres presque contemporains l'on rencontre des imitations analogues. Lord Tennyson, pour ne citer que lui, écrit dans la dernière strophe de son introduction à *In Memoriam*, au sujet de ses effusions :

« Forgive them where they fail in truth,
And in thy wisdom make me wise, »

reproduction peut-être inconsciente de N. Th. VII. 1396-97 :

« But hope, ere long, my midnight dream will wake
Your hearts, and teach your wisdom — to be wise, »

comme la réflexion de l'avant-dernière strophe :

« Forgive what seem'd my sin in me,
What seem'd my worth since I began »

l'est de N. Th. IX. 2316 :

« His crimes forgive ! forgive his virtues too ! »

1. N. Th. VIII, 168-75 :

« Ocean, thou dreadful and tumultuous home
Of dangers, at eternal war with man !
Death's capital, where most he domineers,
With all his chosen terrors frowning round.
(Though lately feasted high at Albion's cost),
Wide opening and loud roaring still for more !
Too faithful mirror ! how dost thou reflect
The melancholy face of human life ! »

2. Cf. encore N. Th. III, 333-36, avec Childe Harold, Canto I, str. vi, fin.

L'image d'Young dans N. Th. IX. 592-93 :

« Teach me by this stupendous scaffolding,
Creation's golden steps, to climb to Thee »

a pu fournir le canevas du beau développement de *In Memoriam*,
LV, str. iv :

« I falter where I firmly trod,
And falling with my weight of cares
Upon the great world's altar stairs
That slope thro' darkness up to God,
I stretch lame hands of faith, » etc.

sans parler d'autres ressemblances qui ne paraissent pas l'effet du hasard¹. Mais ces exemples suffisent pour prouver à quel point les méditations nocturnes d'Young ont été lues et appréciées par les auteurs qui lui ont succédé.

En dehors de toutes considérations littéraires, il est un domaine où son influence devait naturellement se faire sentir, le domaine de la poésie religieuse, du sermon et de la morale pure. Les Méthodistes, pour qui l'écrivain n'avait pourtant que peu de sympathies, furent parmi les premiers admirateurs de ses Nuits. Dès 1743, John Wesley en imprima des extraits dans une collection

1. Par exemple cf. encore *Enoch Arden*, v. 186-87 :

(Enoch) « Bowed himself down, and in that mystery
Where God-in-man is one with man-in-God »
avec : « Shall we this moment gaze on God in man?
The next, lose man for ever in the dust? »

N. Th. VII, 222-23.

ou *Lady Clara Vere de Vere*, str. 9 :

« Clara, Clara Vere de Vere, Nor any poor about your lands?
If Time be heavy on your hands, Oh! teach the orphan-boy to read,
Are there no beggars at your gate, Or teach the orphan-girl to sew »

avec : « Art thou dejected? Is thy mind o'ercast?
Amid her fair ones, thou the fairest choose,
Thy gloom to chase. — Go, fix some weighty truth;
Chain down some passion; do some generous good;
Teach Ignorance to see, or Grief to smile. » N. Th. VIII, 735-9,

ou *In Memoriam*, *Introd.*, str. v, avec N. Th. IX, 1930-32.

de morceaux choisis, sans se douter qu'il empiétait sur les droits de l'éditeur Dodsley¹ et plus tard, en 1770, il publia, probablement avec une autorisation spéciale, une anthologie des *Night Thoughts*, accompagnée de l'explication des termes de formation savante et de l'indication en marge des principales beautés, se contentant, comme il le disait dans l'avant-propos au lecteur, de supprimer le faux sublime et les passages qui manquent d'élévation². Son frère, Charles Wesley, auquel est dû en grande partie le recueil de cantiques encore en usage dans l'église wesleyenne, étudiait assidûment le même poème. Il note dans son journal, à la date du 30 juillet 1754³ : « J'ai commencé à transcrire les méditations nocturnes du Dr Young. Sauf les Ecritures inspirées, aucun ouvrage ne m'est plus utile. » Tout son style en est d'ailleurs comme imprégné et tel passage de ses hymnes n'est guère qu'une paraphrase de notre auteur⁴. Des traces analogues se

1. Voir *Anecdotes of the Wesleys*, by the Rev. J. B. Wakeley — London, Hodder and Stoughton, 1869, — d'où nous extrayons le curieux document suivant remis à l'éditeur R. Dodsley, dont les droits avaient été lésés :

London, Feb. 8, 1744.

« Having inadvertently printed in a collection of poems in 3 vols. 12^{mo}, the *Night Thoughts* of Dr Young, together with some pieces of M^{rs} Rowe's, the property of M^r Dodsley, and having made satisfaction of the same by the payment of a £20 bank-note and a check for £30 payable in three months, I promise not to print the same again in any form whatever.

J. WESLEY. »

2. An extract from Dr Young's *Night Thoughts on Life, Death and Immortality* [by John Wesley]. — Bristol, Wm. Pine, 1770, se trouve à la Bibl. Bodléienne d'Oxford, cote 2799, f. 123. L'avis au lecteur est signé J. Wesley et sans doute il était intervenu un arrangement avec l'éditeur.

3. The *Journal of the Rev. Chas. Wesley, M.A...* to which are appended selections from his correspondence and poetry... by Thos. Jackson. — London, J. Mason, 1849, 2 vol. in-12. Le 8 avril 1773 il écrit à sa fille Sarah : « Je vous accorde encore un mois pour apprendre la 4^e Nuit par cœur. »

4. Voici par exemple une imitation évidente signalée par le Dr Doran. Il s'agit de N. Th. VI, 744-48 :

« If so decreed th'almighty will be done.
Let earth dissolve, yon ponderous orbs descend,
And grind us into dust : the soul is safe ;
The man emerges ; mounts above the wreck,
As towering flame from Nature's funeral pyre. »

que Ch. Wesley rend ainsi :

« Stand the omnipotent decree :
Jehovah's will be done,

retrouvent chez des écrivains du XIX^e siècle ¹, et l'éloquence de la chaire, comme le rythme des cantiques, se ressent bientôt des chants de Welwyn. Déjà, du vivant d'Young, le Rev. James Fordyce, D.D., dans une série de sermons très populaires adressés aux jeunes filles (*Sermons to Young Women*, 4^e édit., 1767), citait en même temps que le *Paradis Perdu* de Milton des vers tirés des *Satires* et des *Nuits*, sans songer à indiquer leur origine, tant il la supposait connue ². Vers la fin du siècle, un autre grand prédicateur, Rob. Hall (1764-1831), laissait apparaître l'influence du poète dans ses discours graves, où la phrase sonore et énergique pleine de métaphores hardies rappelle souvent le style vigoureux de notre poète ³. Mentionnons encore le collègue de R. Hall dans le ministère de l'église baptiste, John Foster (1770-1843), qui, pendant sa jeunesse, se pénétra des *Méditations Nocturnes* et leur dut plus tard le caractère puissant et parfois un peu sombre de ses réflexions, ainsi que sa noblesse de langage ⁴. Mais si cette

Nature's end we wait to see,
And hear her final groan.
Let this earth dissolve and blend
In death the wicked and the just;
Let those ponderous orbs descend,
And grind us into dust!
Rests secure the righteous man!
At his Redeemer's beck
Sure to emerge, and rise again.
And mount above the wreck.
Lo! the heavenly spirit towers
Like flame o'er Nature's funeral pyre,
Triumphs in immortal powers,
And claps his wings of fire. »

1. Nous croyons que James Montgomery n'a pas été sans subir son influence et nous reconnaissons un écho de N. Th. IX, 2292 :

« Sun of the Soul, her never-setting Sun, »

dans ces vers de *The Christian Year* (Evening, str. 2) de J. Keble (1827) :

« Sun of my soul, thou Saviour dear, » etc.

2. Il le fait notamment dans les *Sermons* II, V, XI et XII.

3. Lui-même disait d'Young : « Il est destiné à l'immortalité. Je ne saurais expliquer le goût du siècle et ses préférences pour un genre de littérature léger et frivole qui, n'étant qu'apparence brillante, ne fournit pas d'aliment à l'esprit. Une autre époque appréciera comme il convient le génie d'Young. » Il déclarait par contre que « le sublime de Pollok est celui du galimatias. » *Reminiscences of the Rev. R. Hall.* by John Greene. — London, Westley and Davis, 1833, p. 170.

4. *The Biblical Repository and Classical Review*, 3^e Series, n° IX, Jan. 1847, art. I du Rev. G. B. Cheever, sur la vie et les écrits de J. Foster, p. 11.

action profonde sur le clergé dissident n'a rien qui étonne le critique, il est peut-être plus curieux de la rencontrer dans le domaine des débats parlementaires. Le fait n'en est pas moins certain cependant, et le célèbre orateur, Edm. Burke, qui avait appris par cœur une bonne partie des *Night Thoughts*, leur prit probablement son amour du sublime et le secret de ses périodes majestueuses et ronflantes¹. On voit que l'influence d'Young, bien que difficile à suivre dans ses diverses ramifications, demeure pourtant fort importante par son étendue même pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle en Angleterre.

Mais si l'on retrouve sans trop de peine la trace des Nuits chez les successeurs du poète, celle qu'ont pu laisser dans la littérature du temps, ses *Conjectures sur la Composition Originale*, est beaucoup plus délicate à reconnaître. Peut-être contribuèrent-elles à la forme que prit la critique dans l'œuvre du D^r Hugh Blair, parent de l'écrivain de ce nom, ces *Conférences sur la Rhétorique et les Belles Lettres* qu'il commença à faire paraître en 1759 et où la poésie est définie comme le langage des passions. C'est bien là une conception nouvelle, inconnue de Pope et de son école, et par contre conforme à ce que disait notre auteur, tout au moins du théâtre. Mais en admettant que cette théorie résume les idées du jour plutôt que celles d'un seul homme, il serait difficile de nier l'imitation manifeste de Wm. Duff (1733-1815) et de son *Essai sur le Génie Original et sur ses divers modes d'activité dans la philosophie et les beaux-arts et surtout en poésie*. Cet ouvrage, au titre suffisamment explicite, fut publié à Londres en 1767, sous le couvert de l'anonymat, et se rattache, comme une étude complémentaire de l'originalité, à la fameuse lettre à Richardson. Avec la discussion générale provoquée dans les revues et ces quelques travaux théoriques s'achève, en Angleterre, l'action visible de cette lettre. Elle donne un mot d'ordre important au romantisme qui surgit, mais n'est elle-même qu'un épisode passager du mouvement de réforme littéraire. L'Ossian de Macpherson

1. Voir Blackwood's Edinburgh Magazine, vol. XXXIII, p. 280 (mars 1833), art. sur E. Burke. Celui-ci était d'ailleurs l'ami intime à Penn du général Wm. Haviland le gendre du poète [Dict. of Nat. Biogr., art. Wm. Haviland].

et le recueil de vieilles poésies nationales de Percy vont apporter des exemples vivants de cette observation directe de la nature et de ce sentiment bien personnel que préconisait Young et désormais sa brochure de critique, ayant terminé son rôle, disparaît sous le flot montant des œuvres nouvelles dont elle appelait et préparait l'éclosion.

Ainsi, en Angleterre, les services rendus par notre poète à la cause des lettres, ont été oubliés en raison des résultats obtenus par ses successeurs et qui s'imposèrent à l'attention générale. Il en fut autrement en Allemagne. Ici la période de tâtonnements durait toujours et le public, comme les écrivains, attendait l'orientation définitive qui correspondrait, mieux que l'imitation du XVII^e siècle français recommandée par Gottsched, aux aspirations et aux tendances nationales. C'est à ce moment d'indécision littéraire que les Allemands connurent les œuvres d'Ed. Young. Les Satires, presque aussitôt éclipsées par les poèmes analogues de Pope et du reste composées suivant le goût classique, ne provoquèrent aucune imitation. Par contre, les Nuits, avec leur sentimentalité excessive, leur accent personnel et leur irrégularité révolutionnaire émurent les jeunes auteurs de la génération nouvelle. Elles satisfaisaient aux conditions exigées par l'école suisse de Bodmer et de Breitinger pour la production d'un chef-d'œuvre : l'absence de rimes, la prépondérance de l'imagination et l'acceptation implicite du mystère ou du merveilleux. Aussi les Zurichois firent-ils le meilleur accueil au barde anglais, si voisin, par la piété et la recherche du sublime, de leur maître Milton. Dès l'année 1749, il parut dans les *Nouvelles Lettres Critiques* (N^o 64) de Zurich, une traduction en vers blancs de N. Th. VI. v. 627-48 et des v. 677-89, puis sous forme d'une épître en vers à Siphæ une traduction de N. Th. II. 461-537, ou du moins une paraphrase, et les deux, malgré une comparaison du premier passage avec un passage de Bodmer, qui ne lui est pas préféré, sont attribués par J. A. Ebert à Bodmer lui-même¹. Leur disciple Klopstock qui

1. Voir « Dr Ed. Young's Klagen oder Nachtgedanken... von J. A. Ebert. — Leipzig, im Schwickertschen Verlage, 1790, » la note au v. 537 de N. Th. II, et celle au v. 648 de N. Th. VI.

venait de publier en 1748 les trois premiers chants de sa *Messiad*e, partageait cette admiration, ainsi que ses amis du cénacle de Leipzig. L'un de ceux-ci, Johann Arnold Ebert (1723-95) se chargea même de faire connaître le poète et de répandre son influence au moyen d'une traduction allemande qui, par sa valeur et par son importance dans l'histoire littéraire du XVIII^e siècle, mérite de fixer un instant notre attention.

D'après une lettre qu'il écrivit à l'auteur en personne pour lui faire part de ses travaux, il étudia les *Nuits* avec la plus grande assiduité pendant quatre ans avant de se mettre à l'œuvre¹. Puis, en 1751, il publia les quatre premières et bientôt après les trois suivantes. Les *Nuits* VIII et IX parurent en 1752 et quelques autres écrits d'Young en 1754-56². L'ouvrage fut accueilli avec faveur par le public et la critique. Aussi Ebert songea-t-il non seulement à le réimprimer, mais encore à le refondre. Il avait été nommé dans l'intervalle (en 1753) professeur de littérature anglaise au Carolinum de Brunswick et sa connaissance approfondie des langues anciennes, ainsi que de l'anglais, du français et de l'italien³, lui permettait d'ajouter un excellent commentaire aux *Nuits*. Cette fois il donna le texte anglais avec la traduction allemande en regard et des notes explicatives en 1760 pour les quatre premiers chants et de 1760 à 1765⁴ pour les cinq suivants. Une seconde édition, revue et augmentée, quant aux annotations, vit le

1. J. A. Ebert's *Episteln und vermischte Gedichte*. — Hamburg, C. E. Bohn, 1789, 2^e Theil, S. 73. Voir une lettre sans date adressée à Young, où Ebert dit : « I began to translate them about ten years ago, after having studied them for four years almost day and night... »

2. Ces dates sont données par Joh. Barnstorff dans son opuscule : « Youngs Nachtgedanken und ihr Einfluss auf die deutsche Litteratur. — Bamberg, R. Koch, 1895. La dernière seule est indiquée dans l'édition citée ci-dessus des œuvres d'Ebert [2^e Theil. S. XXIX, etc.]. — Toutes ces éditions de la traduction parurent à Brunswick et à Hildesheim.

3. Klopstock fait allusion à ces diverses connaissances dans son ode intitulée *Wingolf* (1^{er} chant, str. 6-13), dont la première rédaction est de 1747. Pour l'anglais la preuve s'en trouve dans les belles lettres qu'Ebert écrivait à Young et qui lui valurent les compliments de son correspondant. Pour les autres langues il suffit de se reporter aux annotations de ses éditions des *Nuits*.

4. Cet ouvrage est dédié par Ebert à l'abbé Jérusalem qui avait contribué à le faire nommer, lui et d'autres collaborateurs des *Bremer Beiträge*, au Carolinum de Brunswick fondé par le duc Charles sur le modèle des collèges anglais. Il est curieux de noter que cet abbé Jérusalem est le père du jeune homme, dont le suicide à Wetzlar quelques années après, donna à Goethe l'idée du sujet de son célèbre roman de *Werther*.

jour de 1768 à 1769 et une troisième, encore augmentée par rapport à la précédente, fut publiée chez Schwickert à Leipzig, de 1790 à 1794¹. Cette interprétation minutieuse et précise, tout en étant un modèle d'érudition sûre, enrichissait la langue allemande. Karl Wilhelm Ramler, qui passait lui-même pour un maître styliste, en cita le début comme un exemple de belle prose harmonieuse dans sa propre version (en 1758) des *Beaux-Arts* réduits à un même principe, de l'Abbé Batteux. Herder en témoigna son approbation dans la première collection de *Fragments* concernant la Littérature récente de l'Allemagne² et le professeur C. A. Klotz de Halle fit paraître dans sa Bibliothèque des Belles-Lettres une appréciation favorable où il n'hésita pas à déclarer la traduction supérieure à l'original. Si plus tard, dans la Bibliothèque Universelle Allemande l'on se moqua avec plus ou moins de grâce de la peine que prenait Ebert pour découvrir des parallèles dans les auteurs de l'antiquité³, il n'y avait là qu'un hommage involontaire rendu à son talent d'exégèse. Au reste il méritait sans conteste ces éloges. L'on trouverait difficilement, en effet, une version allemande des *Nuits* qui ait aussi peu à redouter d'une comparaison avec le texte même du poète et qui se conforme aussi scrupuleusement aux exigences de la critique moderne. L'interprète ne s'écarte des vers d'Young que lorsqu'il risque, en les rendant littéralement, de ne pas produire l'effet voulu par l'auteur et il s'en explique consciencieusement dans une note⁴. Il indique les particularités de langue ou de métrique qui contribuent à l'harmonie du poème, il signale les mots à double sens dont l'allusion

1. Toutes nos citations d'Ebert sont faites d'après cette dernière édition de 1790-94.

2. Voir Herder's Werke, éd. H. Düntzer. — Berlin, G. Hempel (sans date), vol. XIX, p. 37 : « Sie (les traducteurs) würden auch mit unserer Dankbarkeit zufrieden sein, worüber Ebert ihnen die Gewähr leisten kann, den wir als vortrefflichen Uebersetzer mit Recht unter unsere besten Schriftsteller rechnen... »

3. Ebert se défend avec énergie dans la préface de sa traduction des *Satires* (1794). On lui reprochait notamment d'avoir cité, à propos de passages des *Nuits*, Jésus, fils de Sirach. C'était oublier que son poète connaissait les œuvres de Jos. Butler qui mentionne assez souvent dans ses *Sermons* des pensées de l'écrivain juif.

4. Par exemple dans N. Th. I, 212, il s'excuse de traduire l'anglais *archer* par « Würger » (égorgeur), l'équivalent allemand du premier terme n'étant pas poétique et au v. 206 de rendre *to tread out empire* par « Reiche zu zertreten » (fouler aux pieds des empires), qui est plus clair pour le lecteur.

pourrait échapper au public étranger et fournit tous les éclaircissements quant aux détails nécessaires pour la parfaite intelligence des passages obscurs¹. Enfin sa phrase courte et précise, si différente de la période compliquée usuelle à cette époque au delà du Rhin, suit admirablement le cours saccadé et haletant du style des Nuits, sans rien sacrifier d'ailleurs de ce qu'il faut pour plaire à l'oreille allemande. Ebert sut ainsi accroître la gloire de son original en le faisant connaître à ses compatriotes et contribuer tout ensemble aux progrès des lettres dans son propre pays.

Dès lors il n'est pas étonnant que le poème d'Young devint rapidement populaire en Allemagne et que, suivant le mot de J. J. Eschenburg, l'on commença à « youngiser » non seulement en vers mais encore dans des sermons, des revues, des méditations, des descriptions et des lettres sur la morale². Cette vogue se trahit dans une certaine mesure par le nombre des imitations et des traductions. En 1755 un inconnu met la première, puis la quatrième Nuit, en mètre trochaïque³ rimé de huit pieds; en 1760-61, à Hanovre, le pasteur Kaiser, plus tard surintendant ecclésiastique à Hattorf, rend les neuf chants en hexamètres allemands, ce dont Haller le loua fort, mais dont le grand public ne lui sut aucun gré, sans doute en raison du succès éclatant d'Ebert, et vers 1789 J. C. A. Steingrüber fait de son côté une tentative analogue. Tous ces efforts divers ne nuisirent d'ailleurs en rien à la belle traduction en prose. En lui faisant hommage de son œuvre, le traducteur informe Young que cinq mille exemplaires en ont déjà (vers 1761) été répandus. Il en paraît une nouvelle édition en 1777 et des reproductions (peut-être non autorisées) sont publiées en 1776 à Schaffhouse, et à Spire en 1780. La lettre d'Ebert citée plus haut nous apprend qu'avant

1. Il insiste même sur la hardiesse des figures dans la poésie anglaise. C'est ainsi que dans une note sur N. Th. III, 280-81, il loue Young de l'emploi du mot propre et de son audace littéraire qu'il oppose à la timidité exagérée des écrivains français.

2. J. A. Ebert's Episteln und vermischte Gedichte. — Hamburg, C. E. Bohn, 1795, 2^{er} Theil, S. XXIX, etc. (notice de J. J. Eschenburg).

3. Mentionnons aussi que pendant son séjour à Londres en 1751, le jeune V. B. Tschärner traduisit la première Nuit d'Young en hexamètres allemands qu'il adressa à Haller, mais ne publia pas son travail. Voir V. B. Tschärner, étude de G. Tobler. — Bern, K. I. Wyss, 1898, in-4^e, p. 27 et note 21.

qu'il pût s'en occuper les tragédies et le Centaure non Fabuleux de notre auteur avaient été rendus en allemand, bien que d'une façon assez maladroite. Enfin des seules *Night Thoughts* il y avait encore eu en 1780 une seconde version en prose du professeur Eckert, version plus faible que celle déjà existante, et une troisième anonyme parut à Frankfort-sur-le-Mein en 1782, presque pareille à celle de J. A. Ebert. Un résultat semblable en l'espace de trente ans est à coup sûr remarquable. On s'explique difficilement, en présence de ces faits, qu'un critique contemporain refuse d'admettre l'influence de J.-J. Rousseau et d'Young dans l'accueil fait au roman de Werther en 1774 sous prétexte que « la grande masse qui se laissa entraîner par cette œuvre de jeunesse de Goethe était peu lettrée et ne savait notamment rien des influences étrangères ¹. » Le nombre considérable de réimpressions des *Nuits* et les témoignages contemporains semblent bien cependant prouver le contraire.

Mais en admettant même que le grand public ne connaissait rien du poète anglais, ce dernier n'en exerça pas moins une action puissante sur la littérature allemande pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle par l'intermédiaire de plusieurs hommes de lettres du temps. Arrêtons-nous tout d'abord à ceux chez qui cette action s'est manifestée d'une façon certaine et indéniable. Ce sont les représentants de l'école suisse et du cénacle poétique de Leipzig. Parmi les premiers, il convient de nommer particulièrement l'auteur du *Noé*, dont Ebert écrivait à Young : « Vous trouverez fréquemment mentionné (dans les notes de la traduction allemande) M^r Bodmer... et les passages cités... sont imités ou traduits des *Nuits*. Il s'est excusé... de cette liberté quelque part dans l'ouvrage et en même temps il a déclaré son estime et sa reconnaissance à l'égard de son bienfaiteur. » L'épopée biblique, de 1750, dont il est question ici, a donc subi en plusieurs endroits l'influence des méditations nocturnes ². On peut en dire autant

1. Voir l'article de L. Geiger sur l'Epopée de Goethe dans les *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte*, 1892, IV, 8^a, 17.

2. Ebert, dans son édition annotée des *Nuits*, rapproche surtout N. Th. III, 429-30 du *Noé* VII, 311, etc.; N. Th. I, 142-43 du *Noé* II, 479-80; N. Th. I, 413-16 du *Noé* IV, 577, etc. et N. Th. II, 466-67 du *Noé* IV, 39 et 43, etc.

pour les œuvres d'un disciple du maître zurichois, Vincenz Bernhard Tschärner, qui, pendant sa jeunesse, avait pieusement fait le pèlerinage de Welwyn¹. Parmi les adhérents du cénacle de Leipzig il faut naturellement donner une place d'honneur à Ebert lui-même, qui se plaît à appeler Young dans ses lettres son « père spirituel » et dont les vers, cela va presque de soi, se ressentent d'une étude approfondie des *Night Thoughts*. Mais il en va de même pour les autres. F. W. Zachariae parle d'Young dans le quatrième chant de ses *Moments du Jour* (*Die Tageszeiten*) où le récit d'une visite à un cimetière est bien dans le goût de l'écrivain anglais. C. F. Gellert (1715-69) s'inspire de lui dans ses hymnes et recommande à la jeunesse allemande dans ses *Conférences Morales* la lecture des *Nuits*² qu'un de ses élèves, Joh. Friedr. von Cronegk (1731-58) prend effectivement pour modèles dans ses poésies religieuses et mélancoliques. J. A. Cramer (1723-88) suit cet exemple dans ses chants sacrés et montra, en 1758, son enthousiasme pour notre auteur, dans le treizième numéro du *Spectateur du Nord* (*der Nordische Aufseher*) où il louait plusieurs morceaux de la *Nuit IV*, en le déclarant « un génie élevé non seulement bien au-dessus d'un Milton, mais qui entre tous les hommes se rapproche le plus de l'esprit de David et des prophètes³. » Klopstock aussi, bien qu'il regardât surtout Milton comme son maître dans le domaine de l'épopée, avait coutume, nous rapporte Ebert, pour s'exciter au travail, lors de la composition de sa *Messiede*, de s'absorber dans les méditations nocturnes⁴. Signalons enfin,

1. Voir Vincenz Bernhard Tschärner (1728-78), étude de G. Tobler. — Bern, K. I. Wyss, 1895, in-4°, p. 28, où le critique parle d'un poème de Tschärner intitulé : « Pensées du soir sur l'état de l'âme après la mort, » p. 30 d'une Ode à l'approche du printemps, écrite sous la même inspiration, et p. 31 d'une Contemplation poétique du temps, » analogue pour le fond au poème précédent.

2. N'oublions pas non plus J. Ad. Schlegel (1721-93), le père des deux célèbres écrivains romantiques, membre du cénacle de Leipzig avec son frère Joh. Elias, qui dans son poème didactique *Le Mécontent*, imita plusieurs passages de N. Th. VII et qui s'inspira de la description du Jugement Dernier par Young, dans son poème de l'Enfer.

3. Cet éloge valut à Cramer la critique de Lessing dans sa 48^e lettre (du 26 juillet 1759) sur la littérature contemporaine; il trouvait avec raison le panégyrique exagéré.

4. Voir J. A. Ebert's *Episteln und vermischte Gedichte*. — Hamburg, C. E. Bohn, 1789, 1^{er} Theil, S. 297 et une note d'Ebert à une ode de 1760 écrite en l'honneur d'Young dans la traduction allemande des *Nuits* appartenant à la comtesse de Stolberg. La note est comme suit : « Je me souviens que Klopstock, pendant qu'il était

d'après le même traducteur allemand, J. P. Uz (1720-96), du cénacle de Halle et J. J. Dusch (1725-87) qui, dans leurs œuvres en vers, ont imité ou paraphrasé divers morceaux empruntés à Young¹. Celui-ci, on le voit, a fait fortune en Allemagne auprès des écrivains didactiques et des moralistes du XVIII^e siècle.

A côté de cette influence directe il semble y en avoir une autre, moins marquée peut-être mais encore sensible, sur quelques-uns des auteurs les plus connus de cette époque. G. E. Lessing, avec son admiration pour les anciens et son esprit clair et critique, ennemi de toute exagération, semble y avoir échappé². Chez Wieland elle s'observe de 1750 à 1760, c'est-à-dire pendant sa période piétiste, et notamment dans son poème sur la « Nature des Choses » (1757) et ses « Lettres des Morts à leurs amis survivants » (1753), où il combat le panthéisme ainsi que les théories matérialistes et expose ses idées platoniciennes, discutant avec Philédon dans ce dernier ouvrage, comme le fait Young avec Lorenzo³. Mais il ne s'agit là que d'une évolution passagère et de traces bientôt effacées. J. G. Herder par contre sentit tout le charme des méditations nocturnes et en garda une profonde impression. Nous avons cité ailleurs (p. 367) la description de l'état d'âme que produisait cette lecture chez lui et le cadre naturel qu'elle lui semblait exiger; il fit des *Night Thoughts*, nous le savons par des témoi-

encore occupé de son œuvre immortelle, me dit un jour, qu'il avait l'habitude de temps à autre de s'échauffer et de s'exciter au travail non seulement en lisant les psaumes et les prophètes, mais encore au moyen des méditations nocturnes d'Young. » Au reste Klopstock adresse à Young une ode en 1752 et lorsque celui-ci mourut en 1765 dédia un poème à sa mémoire dont le *Journal Encyclopédique* de Paris donna une imitation à la date du 1^{er} décembre 1785.

1. Ebert rapproche N. Th. VII, 94-95 de l'ouvrage d'Uz « Die Kunst stets fröhlich zu sein, Br. IV » et N. Th. VII, 197-200 du même ouvrage, Br. III. — De même il signale dans le 8^e livre du poème didactique de Dusch, « Die Wissenschaften » une imitation de N. Th. IV, 581-82 et une autre au 5^e livre de N. Th. VII, 953, etc., ainsi qu'une imitation dans son 9^e livre de N. Th. VI, 449-55, que le poète allemand lui-même cite en note à l'occasion de sa paraphrase.

2. Il nomme Young une seule fois dans sa *Dramaturgie* de Hambourg (n^o 36, 1^{er} sept. 1767) pour citer *The Last Day* Bk I, 59-60, et il ajoute dédaigneusement : « si cette hyperbole cache un sens. »

3. Wieland cite Young et N. Th. IV, 629 dans la dédicace (die *Zuschrift*) de ses *Impressions du Chrétien* [Voir note d'Ebert, s. l.]. D'après Ebert [note sur N. Th. VII, 122-23] il se sert du même argument que le poète en faveur de l'immortalité de l'âme et le discours de l'Egoïsme dans sa 5^e lettre des Morts rappelle N. Th. VII, 661-63.

gnages contemporains, jusqu'à sa mort, l'un de ses livres de chevet¹. Ses sermons et ses discours s'en trouvent pénétrés, et son amour de la rêverie sérieuse, il sut sans doute le communiquer à Strasbourg au jeune Goethe, dont le sombre roman de Werther, avec sa sentimentalité explorée, ses réflexions sur le néant des choses et sa désespérance qui aboutit au suicide, tiendrait ainsi, en partie du moins, son origine des Nuits. Jean-Paul Richter lui-même, qui plus tard dans son Titan (1803) fait la satire du sentiment outré et des tendances littéraires de la fin du XVIII^e siècle, subit l'ascendant de notre auteur dans l'un de ses premiers ouvrages, le roman d'Hesperus (1794) et dans les méditations sur l'immortalité de l'âme de son Campaner Thal (1798) auxquelles il dut l'amitié de Herder, également épris de ces graves sujets. Par ces trois hommes, l'influence d'Young, atténuée, il est vrai, et mélangée à d'autres éléments se transmet à l'école romantique allemande.

Si maintenant l'on recherche, de l'autre côté du Rhin, une imitation, non plus partielle mais directe, des Nuits, la tâche devient plus difficile. Ce qui les rappelle le mieux est probablement l'œuvre du baron de Creuz (1724-70) toute pleine d'une triste mélancolie. Son poème, les Tombeaux (Die Gräber), en six chants, est évidemment inspiré de notre auteur, bien que composé en pentamètres rimés. Loin de s'en cacher, l'écrivain cite d'ailleurs son prédécesseur quand il dit au début du chant III : « Minuit sonne, l'heure où Lorenzo badine, où veille le noble chagrin d'Young, le grave poète dont les plaintes célestes portent sur leurs fières ailes les Nuits d'Albion. » Malheureusement si par sa sombre philosophie et l'obsession de la mort menaçante il ressemble beaucoup à son modèle, la monotonie trop grande des vers, malgré son style coulant et agréable, l'a justement condamné à l'oubli. L'imitation suivante, bien que moins fidèle, n'a pas à craindre le même sort. Il s'agit des « Hymnes à la Nuit » de Novalis, pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg (1772-1801). Celui-ci, bien supérieur au baron de Creuz par le talent, exprime des sentiments vrais qui déchirent son cœur. Follement

1. Voir German Rationalism, in its Rise, Progress and Decline, by Dr K. R. Hagendach. — Edinourgh, T. and T. Clark, 1865, p. 177.

épris d'une toute jeune fille, Sophie von Kuhn, qui mourut à quinze ans, le 19 mars 1797, il essaya, au courant de l'été, de se consoler par la lecture des *Night Thoughts* et composa bientôt après ses effusions mystiques¹. Elles ressemblent à l'original par la circonstance douloureuse qui les dicta, par le dédain pour ce monde d'apparences irréelles, et l'ardent désir de la vie plus intense entrevue au delà de la tombe, par l'éloge des ténèbres et du calme de minuit et par l'accent personnel et sincère. Mais il nous semble exagéré d'accorder, comme le veut un critique allemand, à ces dix-huit pages de prose rythmée entremêlée de vers la préférence sur les neuf chants dont elles sont le reflet, quelque inégal que soit d'ailleurs le mérite de ces derniers. Ce qui frappe chez Novalis, quand il ne se perd pas en digressions inutiles, c'est le contraste heureusement indiqué entre l'obscurité bienfaisante et la clarté du jour, sa rivale, l'éloge de notre satellite « reine du monde, noble révélatrice de mondes sacrés, nourrice d'un bienheureux amour » et surtout ce vague panthéisme qui prête une âme plus ou moins consciente et sympathique à la pierre, à la plante, à l'animal, comme aux astres resplendissant au ciel. Mais on y rencontre aussi ce que n'a point l'original anglais, un mysticisme bizarre dont un chagrin profond ne semblerait guère pouvoir s'accommoder. On y trouve une description des divinités grecques et de la fatalité qui régit toute chose, un récit presque allégorique de la naissance du christianisme et enfin l'aspiration après la mort qui remplit le cœur des survivants quand un être chéri vient de disparaître dans la tombe. L'ensemble est certes pathétique, la langue énergique et harmonieuse, mais le mélange d'idées païennes et d'idées empruntées à l'évangile, de peines angoissantes et de philosophie panthéiste, comme de prose cadencée et de vers courts au mètre sautillant, produit sur une oreille étrangère l'impression d'une dissonance fâcheuse au milieu d'une grave harmonie et n'atteint ni à l'élévation de pensée, ni même au charme du style des meilleurs passages d'Young.

Cependant cette imitation directe offre d'autant plus d'intérêt qu'elle a lieu au commencement du mouvement romantique en

1. Voir R. Haym. *Die Romantische Schule*. — Berlin, R. Gaertner, 1870, in-8°, p. 337.

Allemagne. Et Novalis, l'un des précurseurs du romantisme, n'est pas seul à ressentir l'influence de notre poète. Les deux Schlegel, les coryphées et les critiques de la nouvelle école, ont dû, au moins auprès de leur père, apprendre à connaître et à apprécier les Nuits. L. Tieck, malgré ses railleries¹, les a lues et se ressent de sa lecture. Mais il est désormais impossible de préciser sous quelles formes ou chez quels écrivains se poursuit d'une façon certaine la tradition de la littérature mélancolique inaugurée par Young. Ce que l'on ne saurait contester, c'est que les principaux représentants de l'école se sont pénétrés des méditations nocturnes, et que l'esprit de cet ouvrage est pour quelque chose dans le changement d'orientation qui se manifeste au début du XIX^e siècle dans les lettres allemandes. Le sentiment intime et personnel qui se montre en poésie, ce qu'il y a de mystérieux et d'imprécis dans le style des auteurs et les sujets qu'ils choisissent de préférence, cette association constante du demi-jour ou des ténèbres traversées d'un pâle rayon de lune avec la tristesse d'une âme pensive, ces vagues aspirations (*die Sehnsucht*) qui apparaissent sous tant d'aspects divers dans les livres en faveur, enfin ce ton découragé et presque pessimiste qui perce déjà chez les jeunes gens fatigués du présent et désireux de rappeler le passé entrevu à travers le charme de quelque mirage enchanteur, ne sont-ce pas là des traces obscures, si l'on veut, mais réelles, d'une influence dérivée des Nuits et qui s'est maintenue en dépit de déguisements nombreux et le plus souvent inconscients ?

Après avoir ainsi esquissé à grands traits l'histoire de la traduction du chef-d'œuvre d'Young et les résultats qui s'ensuivirent pour la littérature allemande, il convient d'étudier l'action exercée par le poète sur la critique littéraire proprement dite. L'action des méditations nocturnes ne fut pas immédiate. Elle ne commence que vers 1750-51, quelques années après leur apparition à Londres. Les Conjectures sur la Composition Originale eurent un effet non moins important, mais beaucoup plus rapide. L'opuscule

1. Dans sa pièce satirique, *Le Chat Botté* (*Der gestiefelte Kater*) il nous présente au 1^{er} acte la fille du roi, princesse sentimentale, comme écrivant des Pensées Nocturnes sur le modèle des Nuits d'Young.

sur la poésie lyrique, où les idées de notre auteur sur l'originalité se trouvaient déjà en germe, était traduit en 1759¹, peut-être même un peu plus tôt, sans avoir apparemment éveillé l'attention. Joseph Warton avec son livre sur Pope avait eu plus de succès cependant et préparait en quelque mesure la voie à son ami. Mais à peine la lettre à Richardson eut-elle paru en Angleterre qu'elle fut mise en allemand par deux écrivains différents, dont l'un se nommait Hans Erich von Teubern². L'année suivante, en 1760, la Bibliothèque des Beaux-Arts l'estimait déjà suffisamment répandue pour qu'il n'y eût pas besoin d'y insister longuement. J. A. Cramer en donna des extraits dans le n° 159 du *Spectateur du Nord*, et l'opposition même contribua à la faire connaître, car Rambach, le recteur de l'école de Quedlinburg, en contesta les conclusions dans un *Schulprogramm* intitulé : « De la question de savoir si la lecture des anciens est la cause du manque d'écrivains originaux. » Et les principes nouveaux proclamés par Young purent ainsi renforcer le mouvement qui se dessinait en faveur de l'imitation de Shakespeare et de la nature.

Le grand dramaturge, que Bodmer, en 1732, dans la préface de sa traduction de Milton, appelait « le Sophocle britannique, » avait, en effet, par les écrits de Voltaire, été révélé au critique Lessing. Ce dernier, ravi de sa découverte, le recommanda vivement dans les *Lettres sur la Littérature Contemporaine* (par exemple dans les lettres 17, 24 et 123) qu'il fit paraître, avec le concours de M. Mendelssohn et d'autres amis, à partir du mois de janvier 1759. Cette apothéose fut complétée et en quelque sorte consacrée par l'opuscule d'Young devenu, suivant le mot d'un érudit de notre époque³, le « prophète de Shakespeare. » Grâce à lui, l'illustre poète du XVI^e siècle fut présenté à l'Allemagne comme un génie original élevé à l'école de la nature et ne devant

1. On le trouve traduit dans la « *Sammlung vermischter Schriften zur Beförderung der schönen Wissenschaften und der freyen Künste.* » — Berlin, F. Nicolai, 1759, vol. II, p. 206, etc.

2. Voir la Bibliothèque des Beaux-Arts du prof. Klotz, VI, 1, 180.

3. Voir les *Deutsche Litteraturdenkmale des 18^{ten} und 19^{ten} Jahrhunderts.* — *Briefe über die Merkwürdigkeiten der Litteratur von H. W. v. Gerstenberg.* — Stuttgart, G. J. Göschen, 1890, in-8°, préface de Al. v. Weilen, p. IX.

ses plus belles pages qu'à elle. Il n'était pas inférieur aux anciens bien que (condition plutôt favorable) il ne les eût pas connus. En tout cas, s'il ne les dépassait pas, il méritait d'être considéré « non comme leur fils, mais comme leur frère ¹. » Par contre, notre auteur, en rehaussant son héros, diminuait d'autant le prestige de l'antiquité et pour un peu le sacrifierait à son idole. Ne déclarait-il pas que les Grecs et les Romains ne sont originaux qu'en raison de notre ignorance quant à leurs modèles et que, même s'ils n'ont imité personne, ils en sont surtout redevables au hasard d'être venus les premiers? Enfin, dit-il, ils nous ont valu la race des copistes, alors qu'ils méritent surtout que l'on cherche à rivaliser avec eux. De là à ravalier les écrivains réputés classiques et à les opposer à Shakespeare, le pas était facile. Il fut franchi par la jeune génération des littérateurs allemands (plus intransigente sur ce point que Lessing ²) et le contraste persista pendant la période d'assaut et d'irruption (die Sturm = und Drangperiode), malgré les protestations de Rambach et les réserves d'écrivains moins emportés.

Au reste, la nouvelle école d'Outre-Rhin dut à Young son mot d'ordre collectif, l'originalité, et le mot de « génie » pour désigner les seuls auteurs dignes de ce nom ³. L'un de ceux qui contribuèrent le plus à provoquer ce mouvement, J. G. Herder, avait fait de nombreux extraits de la Lettre à Richardson dans son premier cahier de notes personnelles et en répandait les idées dans ses articles de critique. C'est lui qui, dans le Journal de

1. Peut-être est-ce en raison de ce panégyrique que Wieland, bientôt après, de 1762 à 1766, se mit en devoir de traduire Shakespeare dont quelques fragments seulement avaient déjà paru en allemand.

2. Lessing, comme le montre sa Dramaturgie de Hambourg, avait le plus grand respect pour les anciens et surtout pour Aristote. Il partageait sans doute l'opinion de son ami Winckelmann qui disait que « le meilleur moyen d'être inimitable, c'est d'imiter les anciens. » — Voir la thèse de M. Joret sur Herder, p. 358.

3. Voir la Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte. — Berlin, A. Haack, in-8°, vol. IV, fascicules 1 et 2, p. 125, art. de M. Koch traitant l'histoire des influences anglaises sur la littérature allemande au XVIII^e siècle. Le critique dit que c'est à cette lettre d'Young à Richardson sur la Composition Originale que « Gerstenberg dut l'impulsion qui le porta à établir la distinction entre le bel esprit et le génie et que le mot d'ordre de la période d'assaut et d'irruption, le génie, « est donné d'abord dans les Lettres littéraires de Schleswig » publiées par le même Gerstenberg.

Königsberg, répondit aux attaques du recteur de Quedlinburg, en accordant seulement à son adversaire que l'opuscule demandait à être complété par un homme de la même valeur que notre poète¹. Et le supplément en question, il entreprit de le donner lui-même dans ses *Fragments sur la Littérature allemande* (1767). C'est là, dans la seconde et la troisième collection, que l'on peut le mieux suivre l'évolution de la pensée d'Young appliquée par un jeune étranger intelligent². Herder étudie les moyens de réveiller le génie en Allemagne. Il rejette celui qui consiste à l'analyser philosophiquement pour chercher à l'acquérir, parce que le découragement s'emparerait des esprits. Passant ensuite aux recommandations de l'écrivain anglais, auquel il rend un bel hommage³, il préconise le travail individuel et d'invention qui ne doit rien qu'à l'expérience, dès qu'on se sent assez fort pour le faire. Mais il ajoute qu'il est plus difficile d'être artiste que de critiquer et il indique une voie moyenne, peut-être préférable, qui consiste à étudier les œuvres d'autrui pour chercher un stimulant dans cette contemplation. Ailleurs il aboutit également à des conclusions pareilles. S'agit-il des classiques anciens? il proposera de s'en inspirer moins qu'autrefois mais de les lire quand même⁴, et comparant entre eux les divers tragiques, il présente, lui aussi, Shakespeare comme « le frère de Sophocle. » Herder est donc bien le disciple d'Young avec une tendance caractéristique aux solutions modérées.

Les *Lettres sur la Littérature Contemporaine* trahissent par endroits la même influence, notamment celles écrites par Moïse Mendelssohn, comme la lettre n° 60 qui, à propos de Shakespeare, déclare que le génie peut se passer d'exemples, mais que rien ne remplace le génie, le n° 312, qui n'accorde à Addison que du talent,

1. Voir « Herder nach seinem Leben und seinen Werken » de R. Haym, vol. I, p. 149, etc.

2. Voir J. G. Herder. *Fragmente zur deutschen Litteratur*, 2^{te} Sammlung II, Einleitung.

3. Id. : « Woher glüht uns bei der Young'schen Schrift über die Originale ein gewisses Feuer an, das wir, bei bloss gründlichen Untersuchungen nicht spüren? Weil der Young'sche Geist drin herrscht der aus seinem Herzen gleichsam ins Herz, aus dem Genie in das Genie spricht; der wie der elektrische Funke sich mittheilt. »

4. Id., 3^{te} Sammlung.

ou encore les lettres (n^{os} 317 à 319) dues à un collaborateur nouveau, F. G. Resewitz, qui fait de l'enthousiasme l'essence du génie, sans pour cela rejeter pourtant toute observation des règles. Mais le critique qui s'est peut-être le mieux assimilé les idées d'Young et qui, par son intransigeance même en les exprimant, a exercé la plus grande action sur la période d'assaut et d'irruption, dont le drame shakespearien de Goethe, *Götz von Berlichingen* (1773), reste la plus belle production, c'est J. G. Hamann (1730-88). Celui-ci, orthodoxe zélé comme le poète de Welwyn, persuadé que la nature agit au moyen des passions et que le langage des passions c'est l'image, avait pris en dégoût le raisonnement pur et l'analyse, et poussait à l'individualité et à l'originalité sous toutes ses formes. Son attitude étrange et volontairement mystérieuse lui valut le surnom de « magicien du Nord, » mais ses écrits, d'une langue concise et poétique, eurent beaucoup d'influence sur les contemporains, arrivant par l'entremise de son élève Herder jusqu'au jeune Goethe, et firent du moins réfléchir les esprits sérieux. Rien d'étonnant à ce qu'avec ces goûts tranchés, Hamann devînt un disciple ardent d'Young qu'il cite d'ailleurs à diverses reprises. Comme lui il combat la superstition de l'antiquité et insiste sur la valeur de la personne humaine en soi quand elle exprime des sentiments intimes et vraiment éprouvés dans le langage universel de la poésie. Ce sont là, avec le précepte de l'imitation de la seule nature¹ les signes distinctifs de la Sturm- und Drangperiode, dont il demeure l'une des figures caractéristiques et dont l'auteur des *Nuits* apparaît en quelque sorte comme le théoricien oublié.

C'est donc un peu après 1770 que l'action d'Young sur la critique littéraire en Allemagne atteint son maximum d'intensité, grâce à l'intervention de Hamann et de Herder, et grâce à la puissance du mot d'ordre qu'il a fourni à l'école nouvelle. Goethe,

1. L'idée de prendre la nature pour guide renforça le mouvement de retour à la nature préconisé par J.-J. Rousseau dont les principes furent appliqués à l'éducation vers la même époque en Allemagne. Il est curieux de voir l'auteur de la réforme pédagogique, J. B. Basedow, publier à Leipzig en 1778 des extraits de la traduction des *Nuits* par Ebert, sous le titre de « Basedowsche Chrestomathie und Young's Lehren der natürlichen Religion und der Tugend aus seinen Nachtgedanken, etc. ».

encore à ses débuts, se guérit de cette fièvre en écrivant son *Götz*, mais ses compatriotes subirent une évolution plus lente. Et de même que nous avons trouvé bien plus tard quelques traces des méditations nocturnes dans l'œuvre de J. P. Richter, de même l'on peut se demander si les théories de la fameuse lettre sur la Composition Originale ne se répètent pas jusqu'à un certain point dans les vagues aspirations des jeunes romantiques. Herder, on l'a démontré¹, exerça sur eux tous une grande influence et, sous la direction des frères Schlegel, ils montrèrent un souci scrupuleux de l'originalité poétique et le respect du caractère individuel sous ses manifestations les plus diverses, tant chez l'écrivain que chez les agglomérations humaines, races, peuples ou tribus. Le théologien philosophe Schleiermacher, dont les doctrines faisaient loi pour eux, insiste sur le fait que chaque personne, de par son essence intime et particulière, est un complément indispensable de toute vue d'ensemble de l'humanité. N'y a-t-il pas là une sorte d'écho de la pensée d'Young, pour qui l'homme, quel qu'il soit, possède un talent spécial, peut-être même du génie, si seulement il savait le découvrir, et du moins est original en naissant ? L'individualisme, voilà bien en dernier ressort, la conclusion de la lettre à Richardson. Or qu'est-ce autre chose, cet effort des disciples du romantisme pour révéler leur personnalité dans leurs livres et pour pénétrer l'âme ignorée des êtres distincts ou collectifs qu'ils dépeignent, sinon l'application des principes critiques de notre auteur ?

Poussons jusqu'à leurs conséquences extrêmes ces notions d'indépendance et d'originalité et nous arriverons à l'isolement du penseur au milieu de la société et de la nature dont il ne se sent plus solidaire et dont la marche impassible et trop souvent indifférente à ses maux, froisse son orgueil et ses sentiments intimes. De l'hypertrophie du moi doit naître un état d'âme nouveau, le mécontentement de l'homme qui s'exagère son importance et se croit méconnu, et bientôt le désespoir de l'homme incompris devant une vie désormais vide, éphémère et inutile. Nous aboutissons au pessimisme littéraire qui règne partout au début du XIX^e siècle.

1. Voir *Die Romantische Schule* de R. Haym, 1870, op. cit., p. 438.

C'est la plainte qui retentit en Angleterre dans les premières œuvres de Wordsworth, dans les élégies de Kirke White et les poésies de Lord Byron, en Allemagne dans le roman de Werther et ceux qui lui ont succédé, dans le *Torquato Tasso* de Gœthe et le commencement du *Faust*, qui datent de la même époque. Cette sombre veine traverse l'école romantique, dans la prose de Jean Paul Richter comme dans les vers de Novalis, dans les tragédies fatales de Zach. Werner comme dans les nouvelles d'E. T. A. Hoffmann. Elle se montre en philosophie dans les doctrines de Schopenhauer et de Hartmann, elle inspire la muse de H. Heine puis de Nicolas Lenau où cette tristesse, exagérée à l'excès, s'achève par la démence. Impossible ici de déterminer la part qui, dans cette évolution, reviendrait aux idées théoriques d'Young. Lenau du moins, d'après son plus récent interprète, n'étudia que fort peu les auteurs étrangers. Mais quelque hésitation que l'on doive éprouver en pareil cas avant d'affirmer l'influence du poète anglais, il nous semble pourtant que le principe d'individualisme posé par lui, comme aussi l'exemple qu'il donna par l'expression si personnelle de sa douleur, ont contribué avec des éléments divers à la production du « *Weltschmerz* » ou de la mélancolie universelle, et que cette maladie morale, dont toute une génération a souffert, est une conséquence partielle — injustifiée, cela va sans dire, mais presque logique — de la lamentation prolongée des Nuits.

Si cette influence persistante d'Young en Allemagne, même sous cette forme occulte et impersonnelle, semblait difficile à admettre, il n'est peut-être pas inutile d'observer que des traductions nouvelles, postérieures à celle d'Ebert, témoignent plus tard encore de l'intérêt que l'on y porte au poète. Il en paraît une, par exemple, en 1800, de G. F. Herrman (1754-1827), professeur au lycée de Wismar. A partir de ce moment la vogue décline et les éditions restent isolées. Cependant en 1825 Martin H. Aug. Schmidt publie chez Arnold à Dresde une version allemande des Nuits, écrite dans le mètre même de l'original, tandis qu'à Frankfort-sur-le-Main le Comte Chr. Ernst von Bentzel Sternau en fait autant. Enfin elles sont mises une dernière fois en vers en 1844 par Elise von Hohenhausen, dont la fille donna une

seconde édition au public (1873-76) précédée d'une épigraphe tirée de Mirabeau : « C'est un livre qui va au cœur quand on est malheureux. » Sans se passionner, comme jadis, pour notre auteur, les lecteurs allemands d'il y a soixante ans ne lui sont pas restés entièrement indifférents. Et s'il en est ainsi des lecteurs en général, nous ne voyons rien d'invraisemblable à ce que son action se soit encore exercée sur les milieux littéraires et qu'elle ait contribué à renforcer certains courants d'idées qui prédominent pendant une moitié du XIX^e siècle.

Quant à l'action d'Young sur les littératures scandinaves et hollandaises, il faudrait, pour la déterminer, une connaissance qui nous manque malheureusement, des idiomes parlés dans le nord-ouest de l'Europe. Nous n'avons même pas découvert, au cours de nos recherches, de traduction danoise ou suédoise des Nuits, bien qu'il en ait sans doute existé¹. Par contre J. A. Ebert, dans sa dernière édition avec texte en regard, signale² vers 1792, un traducteur néerlandais, son ami Joannes Lüblink, qui reproduit ses principales annotations et auquel il reproche quelques erreurs de sens et quelques inexactitudes³. C'est à ce rapprochement, d'un certain intérêt en lui-même, que se bornent nos constatations directes. Cependant il serait étrange que chez un peuple si familier avec les principales langues modernes l'influence de notre auteur eût tardé si longtemps à se faire sentir. Elle apparaît peut-être dans les strophes mélancoliques de Willem

1. Grâce à MM. les Bibliothécaires Andersson, Pettersen et H. O. Lange des Universités d'Upsala et de Christiania, et de la Bibliothèque royale de Copenhague, nous avons pu signaler dans notre Bibliographie une traduction norvégienne de la 1^{re} Nuit dès 1764, deux éditions danoises en 1767 et 1783, et une version suédoise en prose des deux premières Nuits en 1770 et des neuf Nuits en 1787.

2. M. Teulié, bibliothécaire de l'Université de Rennes, veut bien nous transmettre la note suivante due à l'obligeance de M. le Bibliothécaire de l'Université royale de Leyde. Il y a dans cette ville un exemplaire de la 2^{de} édition des Nuits, datée de 1785 et traduite par J. Lublink sous ce titre : *Nachtgedachten van den heer Edward Young, uit het Engelsch vertaald, en met aanmerkingen opgehelderd, door Joannes Lublink, den jongen. Tweede uitgave verbeterd en vermeerderd. Te Amsterdam. Bij de Erven P. Meyer en G. Warnars. MDCCLXXXV, 4 vol. in-8^e.*

3. Voir la note d'Ebert sur N. Th. VII, 126-30 où il adopte une remarque de son collègue hollandais sur un emprunt fait par Young au v. 130 à un passage se rapportant à Tibère et pris dans l'Art de se connaître soi-même du réfugié protestant Jacques Abbadie (1657-1727). Cf. aussi les notes d'Ebert sur N. Th. VIII, 1251 et 1326.

van Haren (1710-68) sur la Vie Humaine (*Het Menschelijk Leeven*¹⁾ et l'exemple d'Young a pu encourager le jeune J. Belamy (1757-86) à tenter l'introduction du vers blanc par une innovation heureuse. Enfin il n'y aurait rien d'invraisemblable à ce que Bilderdijk (1756-1831) qui imita Delille et Ossian se fût également inspiré de leur prédécesseur. Force nous est de laisser ces questions provisoirement sans réponse. Ce qui toutefois demeure incontestable c'est que les Pays-Bas, comme leurs voisins d'Allemagne, par ces voisins peut-être, ont connu à leur tour les célèbres méditations nocturnes, quelque vingt ans après la mort du poète, dans une interprétation généralement fidèle et accompagnée d'un savant commentaire.

En résumé l'œuvre d'Young, en tant que l'on peut suivre son influence dans les contrées de langue germanique, paraît avoir eu des fortunes assez diverses. Les Satires n'ont éveillé qu'un intérêt passager, et sauf dans quelques faibles répliques anglaises, n'ont guère laissé de traces. Leur principal mérite fut d'indiquer la voie à Pope dont le succès les éclipsa. Même les Nuits, restées la production la plus importante de la poésie mélancolique, ne servirent de modèle en Angleterre qu'à de pâles copies aujourd'hui oubliées. Elles aussi durent plus ou moins s'effacer devant la vogue croissante de l'Ossian de Macpherson, où la sentimentalité pénètre et embellit l'histoire légendaire, et devant les ballades de Percy qui ramenèrent l'attention aux origines populaires de la littérature du Moyen-Âge. En Allemagne par contre, elles enthousiasmèrent les membres du cénacle de Leipzig et colorèrent d'une nuance de tristesse désespérée les souffrances du jeune Werther. En Angleterre, les Conjectures sur la Composition Originale n'eurent pas une action prolongée. Elles précipitèrent le mouvement de réaction déjà commencé et disparurent dans l'éclat du triomphe. Après des écrivains allemands l'effet de cet opuscule fut considérable. Le principe d'originalité qu'il proclamait, le génie dont il soutenait les droits imprescriptibles devinrent en quelque sorte les leviers qui allaient soulever le monde litté-

4. Jer. de Vries, *Proeve eener Geschiedenis der Nederduitsche Dichtkunde* — Vierde Deel — Amsterdam, P. Meijer Warnars, 1836, 4 vol., in-8°, vol. IV, pp. 22-27.

raire. Et l'individualisme intellectuel auquel aboutit la théorie d'Young régit un peu plus tard toute l'école romantique. Ajoutons à cette action certaine, celle que nous avons cru entrevoir au XIX^e siècle. Coopérant avec d'autres forces analogues, les méditations nocturnes contribuent à faire naître cette atmosphère de désenchantement et de regret qui pénètre la poésie anglaise et se manifeste sur le Continent par le roman éploré, par le drame fatal, par la philosophie pessimiste et par le sombre lyrisme d'un Heine et d'un Lenau. Chez l'auteur des Nuits la plainte disparaissait devant la consolation, chez ses successeurs elle mène à la folie ou au suicide.

CHAPITRE IX

Les “ Nuits ” d'Yôung en Francé. — Premiers essais de traduction. — L'art de traduire et la théorie de d'Alembert. — P. Le Tourneur et sa version des “ Night Thoughts ”. — Son influence sur la littérature française au XVIII^e et au XIX^e siècle.

Dans les pays de langues romanes l'influence d'Young se présente sous un aspect tout particulier. Il n'y a plus ici d'action immédiate, comme en Angleterre ou même en Allemagne, d'imitations spontanées qui s'inspirent directement de l'original et qui n'attendent pas, du moins chez les écrivains de profession, la venue d'un traducteur pour se manifester. La France notamment veut bien s'intéresser au courant littéraire qui renouvelle la poésie britannique, mais pour qu'elle en profite à son tour, elle tient à ce qu'au préalable il ait été dûment canalisé par un homme imbu des idées traditionnelles de régularité et de bon goût. Il faut que l'étranger auquel le public parisien consent à faire accueil lui soit présenté en habit de cérémonie et se soumette à toutes les exigences de l'étiquette française. Les « honnêtes gens » consentiront, à cette condition, à lui souhaiter la bienvenue, ils observeront son air mélancolique, son accent attendri, sa mine éplorée, et plus tard ils croiront devoir s'associer à sa douleur et prendront plaisir à pleurer avec lui. Mais sur la question des formalités préliminaires, ils se montreront inflexibles. Peu leur importe que le personnage dont les sentiments et le langage ont pour eux tant de charmes se trouve mal à l'aise sous un costume imposé et que son attitude jure quelque peu avec ses vêtements de cour. Ils ne voient dans cette obligation de se conformer à la mode qu'un hommage rendu aux bienséances et ne s'aperçoivent pas qu'astreindre la tristesse à s'affubler de la sorte, c'est la soumettre à un travestissement indigne.

Un des premiers effets de cet état de choses, c'est que le poète est connu beaucoup plus tard en France que dans les pays germaniques. Tandis que dès 1749 la trace des Nuits apparaît dans les écrits des représentants de l'école suisse et chez leurs amis au courant des œuvres anglaises, ce n'est guère qu'une dizaine d'années après qu'il en est question dans une revue imprimée en français. En 1760 l'on publia à Amsterdam un volume sous ce titre : « Pensées anglaises sur divers sujets de morale et de religion » résumant en seize chapitres rapportés à des chefs généraux les principales idées des méditations nocturnes¹. L'ouvrage fut remarqué par le Journal Encyclopédique (1^{er} octobre 1760, p. 55) qui se contente de dire que « jamais les Orientaux n'ont enfanté des figures plus bizarres, » que la matière n'était pas neuve et que les réflexions provenaient « d'un missionnaire plutôt que d'un philosophe. » Après cet accueil assez froid il semblait qu'il n'y eût qu'à passer condamnation. Mais en 1762 Fréron donna dans l'Année Littéraire (t. VII, 1762, pp. 45-61) une analyse du même recueil dont il apportait des extraits et déclara, tout en louant l'imagination de l'auteur, qu'il aurait fallu retrancher certains passages de mauvais goût qui déparent le livre. Il ajouta toutefois : « Ces taches au reste n'empêchent pas que les gens de lettres ne désirent qu'on traduise tous les ouvrages du D^r Young. » Comme pour répondre à ce vœu le Journal Etranger, fondé en 1754 par J.-B. Suard, assisté de l'abbé Arnaud, de l'abbé Prévost et de l'avocat Gerbier, pour faire connaître à la France les chefs-d'œuvre produits hors de ses frontières, s'occupa du poète à la même époque. Le comte Claude Thiard de Bissy (1721-1810), lieutenant général du Languedoc, dont l'élection à l'Académie Française en 1750 avait provoqué d'assez vifs débats entre lui et son concurrent Laplace, fit paraître en février 1762 dans la Revue, une version en prose

1. Une remarque du traducteur dans l'édition franco-italienne de la version Le Tourneur, publiée en 1770 à Marseille, chez Jean Mossy, parle de « l'époque où, il y a déjà dix ans, l'on en vit quelques fragments [des Nuits] dans le Choix littéraire de Genève, » mais ni dans cette dernière ville, ni à Paris, nous n'avons pu nous procurer un exemplaire de cette revue de la date indiquée pour y vérifier l'assertion ci-dessus.

de la première Nuit. Une lettre également insérée et qu'il adresse à l'abbé Arnaud mentionne à cette occasion les deux traductions déjà courantes en Allemagne et prétend modestement (non sans raison d'ailleurs, si l'on en croit les Mémoires de Collé) que son objet comme admirateur des Nuits, nous citons ses propres paroles, « a été uniquement d'engager ceux qui possèdent la langue anglaise mieux que moi à les traduire toutes. » A son avis les lecteurs préfèrent les livres mélancoliques aux autres, attendu que le genre triste convient mieux aux questions les plus élevées, et lui-même ne réclame en faveur de l'interprète d'Young que la liberté de langage qui se retrouve dans l'original.

Cette première tentative intéressante ne resta pas isolée. Encouragé sans doute par le succès, le comte de Bissy recommença et envoya, deux ans après, à la Gazette Littéraire de l'Europe qui continuait le Journal Etranger, une version en prose de la seconde Nuit, qui fut publiée dans le numéro du 4 juillet 1764. Apparemment bien informé du mouvement littéraire en Allemagne, il fait allusion dans son avant-propos à la seconde édition que l'on y préparait de la grande traduction d'Ebert, et déplore le caractère trop modéré de la langue française. Il croit être parvenu à conserver dans sa copie l'esprit et la chaleur du poète, mais il avoue qu'il lui a fallu supprimer « beaucoup de traits gigantesques, obscurs ou de mauvais goût. » Il convient de noter avec soin ces mutilations voulues du texte. Mais à cela près, l'on doit reconnaître que la prose de Monsieur de Bissy est noble et harmonieuse. Il y a là un effort louable pour rendre les hardiesses d'Young, mais la correction obligatoire du style empêche l'interprète d'égaler la passion de son modèle anglais.

Cependant même ces quelques échantillons des méditations nocturnes, mis en français par un anglomane dont la connaissance de la langue était assez rudimentaire, firent impression sur le public lettré. Un auteur contemporain, Baculard d'Arnaud, dans le discours préliminaire qu'il inséra en tête de sa pièce des Amants Malheureux ou le Comte de Comminge, qui parut en librairie en 1765¹, professe qu'il a cherché à y répandre « ce

1. Les Amants Malheureux ou le Comte de Comminge, par Baculard d'Arnaud. — Londres et Paris, 1765, Discours Préliminaire, p. IX.

sombre, qui est peut-être la première magie du pittoresque » et à l'appui de sa tentative il cite l'Enfer de Dante, le Paradis Perdu de Milton et les Nuits du D^r Young comme exemples de l'empire exercé sur l'humanité par le pathétique. Le terme d' « horreurs délicieuses, » dont il se sert pour caractériser la matière de ces ouvrages, indique bien une des causes de leur popularité, le sentiment d'effroi accompagné d'un retour sur soi-même et du plaisir que produit le contraste entre le sujet de la lecture et la sécurité ou le bien-être du lecteur. Ajoutons-y l'attrait de la sensibilité dont la mode s'était propagée depuis les premières œuvres de J.-J. Rousseau, et qui remuait doucement les âmes après une longue période de sécheresse vouée au seul culte de la raison. Les Nuits commençaient même à trouver des imitateurs, s'il faut en croire J. A. Ebert, qui signale dans le numéro d'octobre 1768 du *Mercure de France* un poème de L.-S. Mercier (1740-1814) intitulé : « Que notre âme peut se suffire à elle-même » et apparemment inspiré de N. Th. VI, 420-34¹. Le public et les écrivains étaient donc bien disposés en faveur de l'école mélancolique dont Young était encore le meilleur et presque le seul représentant. La critique, nous le savons, réclamait avec insistance un traducteur qui suffît à la tâche. Ce traducteur ne pouvait tarder à venir.

Mais quelles conditions l'interprète désiré devait-il remplir pour satisfaire aux exigences du goût français pendant le second tiers du XVIII^e siècle? Comment lui demanderait-on de comprendre le rôle délicat dont il allait se charger? En Allemagne Ebert avait recueilli tous les suffrages, grâce à une version d'une exactitude scrupuleuse minutieusement annotée et écrite d'un style noble et aisé. Ce n'était pas l'idéal des lecteurs parisiens. On le voit en partie aux essais déjà tentés et qui combinent le remaniement de l'original avec des retouches ou des suppressions destinées à conformer la traduction aux règles en honneur. On

1. Voir une citation du poème et la note d'Ebert au v. 434 de N. Th. VI. Il indique de même, dans une annotation à N. Th. I, 250-51, le passage suivant de Mercier dans son *Tableau de Paris* (1781-90) à propos de l'Hôtel des Invalides : « On ne voit plus les soldats, comme le dit Young, étendant le bras qui leur reste, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a sauvés. »

le voit aussi aux articles de journaux qui réclament ces mutilations du texte, et qui imposent le respect des traditions nationales en raison de ce que le *Journal Etranger* appelle « la timidité de notre langue. » Et ce ne sont pas là des prétentions insolites ou isolées. Elles ont été pour ainsi dire codifiées par un des esprits les plus distingués de cette époque, par d'Alembert, l'auteur de la célèbre préface du dictionnaire de l'*Encyclopédie*, dans un avant-propos ajouté à ses extraits de Tacite¹. Ses remarques valent la peine d'être étudiées en détail. Il observe au début, presque dans les termes mêmes d'Young, que dans les beaux-arts « l'on voit partout la médiocrité dictant les lois, et le génie s'abaissant à lui obéir. C'est un souverain emprisonné par des esclaves. » Mais certains préceptes demeurant indispensables, il s'attache à les signaler aux interprètes futurs. Il pose donc en principe que « l'on ne doit pas se faire une règle de traduire littéralement dans les endroits même où le génie des langues ne paraît pas s'y opposer, quand la traduction sera d'ailleurs sèche, dure et sans harmonie. » Cependant chaque écrivain a son génie, « le caractère de l'original doit donc aussi passer dans la copie » et c'est ce que l'on pratique le moins. On a discuté la question de savoir si des poètes peuvent être rendus en vers, surtout en français. Notre critique croit que non, tant à cause de la différence d'harmonie que parce que « c'est changer un air mesuré en un autre qui peut ne lui céder en rien, mais qui n'est pas le même. »

Malheureusement, prétend d'Alembert, l'opinion impose des obligations aux traducteurs, dont elle n'apprécie d'ailleurs pas assez les services. Le premier joug auquel on voudrait les plier, c'est de les « borner à être les copistes plutôt que les rivaux des auteurs qu'ils traduisent, » de leur défendre de les embellir même dans les endroits faibles. Et pourtant, si l'original est bien choisi, « les occasions de le corriger ou de l'embellir seront très rares ; si elles sont fréquentes, il ne vaut pas la peine qu'on le

1. J. d'Alembert, *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie*. — Amsterdam, Zach. Chatelain, in-8°, t. III, pp. 3-32 : « Observations sur l'art de traduire en général et sur cet essai de traduction en particulier. » Nous citons d'après cette édition nouvelle de 1769.

traduise. » Une autre servitude, c'est la timidité qui retient les interprètes « lorsqu'avec un peu de courage ils pourraient se mettre à côté de leurs modèles » en leur empruntant des expressions vives et nouvelles ou des rapprochements heureux et inattendus de termes familiers. Ce serait le plus prompt et le plus sûr moyen d'enrichir les langues et de faire remarquer « les nuances qui distinguent le goût universel et absolu du goût national. » Une troisième obligation arbitraire c'est « la contrainte ridicule de traduire un auteur d'un bout à l'autre » au risque de perdre la chaleur du style dans les endroits les plus faibles. « Pourquoi d'ailleurs se mettre à la torture pour rendre avec élégance une pensée fausse, avec finesse une idée commune ? » puisque traduire par exemple les anciens par fragments « ce n'est pas les mutiler, c'est les peindre de profil et à leur avantage. » Cette méthode, le critique la recommande spécialement dans le cas d'ouvrages comme ceux de Sénèque et de Lucain « qui renferment assez de beautés pour faire la fortune de plusieurs écrivains, et dont les auteurs, s'ils avaient eu autant de goût que d'esprit, effaceraient ceux du premier rang. » Et donnant en quelque sorte l'exemple à côté du précepte, d'Alembert déclare, à propos de sa propre interprétation de Tacite, que lorsque le sens lui a paru disputé ou douteux, il a généralement choisi le plus beau et que quand ce sens indiquait une image ou une idée puérile, il a pris la liberté de l'altérer quelque peu.

Cette théorie si spécieuse et si commode qui fait du traducteur l'auxiliaire et l'émule de son original, est adoptée partout en France au cours du XVIII^e siècle. L'abbé Prévost ne montre pas beaucoup plus de scrupules quand il met en français les romans de Richardson, et la version du Tom Jones, de Fielding, est interrompue de temps à autre par un « chapitre où le traducteur français prend la parole¹. » Il ne pouvait en être autrement pour

1. Voir les *Curiosités Bibliographiques* de Ludovic Lalanne. — Paris, Paulin, 1845, p. 198. — Sainte-Beuve dans sa notice en tête des *Œuvres Complètes* de Fontanes [Paris, Hachette, 1839, Notice p. xlix], fait la même remarque : « Fontanes se tenait sans effort dans les mêmes principes que La Harpe : en traduisant Pope [l'Essai sur l'Homme]... il blâme... ces métaphores redoublées... Quand il rencontre ce vers tout pétillant :

« In folly's cup still laughs the bubble joy, »

il le supprime. »

Young, qui avait le malheur de tant ressembler à Sénèque. Pierre Le Tourneur (1736-88), censeur royal, et plus tard secrétaire de la librairie, qui entreprit de le présenter au public, n'avait pas pour son auteur l'affection tempérée de respect que nous avons remarquée chez Ebert. Il venait de faire paraître, en 1768, des Discours Moraux qui n'avaient pas attiré l'attention et cherchait une occasion de se distinguer en flattant l'anglomanie du jour. Il ne travailla pas non plus quatre ans sans relâche pour apprendre à connaître le poète et son œuvre, car il n'a su les détails de sa vie, il l'avoue franchement¹, que lorsque son propre travail fut imprimé, ce qui ne témoigne pas d'une ardeur de recherche extraordinaire. Au reste, l'essentiel eût été qu'il donnât les méditations nocturnes au lecteur français, comme l'avaient fait le Comte de Bissy pour les deux premiers chants et J. A. Ebert en Allemagne pour l'ensemble, telles que le poète les avait écrites pour ses compatriotes, sans autre souci que de bien comprendre et de bien rendre la pensée exacte du texte.

Mais Le Tourneur était fort loin d'approuver des vues aussi mesquines. Comme s'il eût pris son mot d'ordre auprès de d'Alembert, dont les Observations sur l'art de traduire paraissaient en une édition nouvelle cette même année 1769, et comme pour répondre au vœu formulé par les critiques, il résolut de surpasser son modèle. Ajoutons à son honneur qu'il ne s'en cacha pas et qu'il en fit dans son Discours Préliminaire un aveu dépourvu d'artifice. Il y déclare que son intention « a été de tirer de l'Young Anglois un Young François » qui pût plaire à sa nation. A cet effet, il présente bien une « traduction entière des Nuits, » à l'exception d'un ou deux morceaux « qui ne sont que les déclamations d'un Protestant contre le Pape, quelques autres vers épars où il annonce froidement les sujets qu'il va traiter, comme un prédicateur qui fait la division de son sermon et deux vers fanatiques² » que Le Tourneur a d'ailleurs rayés de l'exemplaire

1. Les Nuits d'Young traduites de l'anglais par M. Le Tourneur. — Paris, Lejay, 1769, 2 vol. in-8°. Discours Préliminaire, p. lxxxvi, note. C'est l'édition que nous citons au cours de ce chapitre et c'est d'après ce titre que nous écrivons le nom de Le Tourneur en deux mots.

2. Id., pp. lxiii-lxv.

anglais qu'il possède. De plus, -dit-il, « j'ai encore jetté à la fin de chaque Nuit, dans ce que j'appelle *Notes*, tous les morceaux, tous les passages qui appartenoient uniquement à la Théologie et aux dogmes particuliers de la révélation, et j'ai choisi ce qui étoit d'une morale plus universelle, comme l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ¹. » Cette dernière modification est grave dans le cas d'un ouvrage écrit par un pasteur pour défendre la conception chrétienne de l'immortalité contre les déistes. A côté de cela l'on est enclin à n'attacher que peu d'importance au fait qu'il a élagué les redites du poète et accumulé à la suite de chaque chant « l'amas de ces fragmens, comme il les appelle, que j'ai mis au rebut, et de tout ce qui m'a paru bizarre, trivial, mauvais, répété et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles ². » Mais il y a mieux encore. Le traducteur remarque le désordre trop fréquent dans la disposition du poème. Or « ce défaut ôtoit à chaque Nuit le charme de la variété, » impression qu'il ressentit à la lecture de son premier essai, où il avait exactement reproduit l'original. Que va-t-il faire ? Le Tourneur l'expose hardiment au public : « J'ai donc regardé cette première traduction, comme un architecte feroit l'amas des matériaux d'un édifice, taillés et tout prêts à placer, mais entassés au hasard dans huit ou neuf places différentes et mêlés dans des décombres. J'ai assemblé, assorti de mon mieux, sous un titre commun, tous les fragmens qui pouvaient s'y rapporter, et former une espèce d'ensemble. La même raison m'a fait multiplier ces titres ; et des neuf Nuits de l'original, j'en ai formé vingt-quatre ³. » On peut d'ailleurs préférer une combinaison différente, mais pour lui, « ce qui m'a paru nécessaire, dit-il, c'étoit un arrangement quelconque. »

Nous voilà fixés sur le respect du traducteur pour son texte et sur ce qu'il compte en présenter au lecteur. Le Tourneur a du moins le mérite de la franchise et l'excuse d'avoir eu des prédécesseurs. Son procédé est celui du premier interprète français dont le « manuel de la bonne mort, » pour employer l'expression de M. J. Texte, est formé de pages extraites des Nuits et comprend seize chapitres assez semblables par les titres (tels que : du Temps,

1. Les Nuits de Young, id., pp. lxx-lxvi.

2. Id., p. lxii.

3. Id., p. lxix.

de l'Amitié, de la Sagesse, de la Vertu) à ceux du censeur royal qui reprend la tâche. Le Tourneur offre naturellement des divisions plus nombreuses, vu qu'il se propose de donner le poème en entier. Quant au chiffre de vingt-quatre divisions, il n'a rien de fatidique, puisqu'il s'agit seulement d'établir un ordre quelconque, et celui des chants de l'Iliade ou de l'Odyssée a peut-être contribué à sa fixation. Mais il est évident que les Nuits ont été réparties d'une façon tout arbitraire et qu'ainsi distribuées, elles ont perdu jusqu'aux faibles liens qui les unissaient encore entre elles sous leur forme primitive. Chacune devient ici un ensemble complètement isolé du reste, et ne pouvant plus s'y rattacher. On comprend mal, par exemple, pourquoi trois chants portant sur l'immortalité (les 8^e, 9^e et 10^e Nuits) sont immédiatement suivis d'un chant sur l'anéantissement, ni comment celui-ci appelle ensuite des réflexions sur les avantages des ténèbres et de la solitude, ni comment le chant sur la Grandeur de l'Ame (Nuit XIV) se trouve entre un chant sur la Tristesse et le Malheur et un autre sur le Monde. Le traducteur se défend d'avoir publié des extraits ou *l'esprit* d'Young¹. Cependant, en le lisant, on reçoit l'impression de méditations détachées et sans portée philosophique. On ne sent même pas, dans les quatre premières Nuits, cette unité de dessein que nous avons remarquée dans le recueil original d'Young, et bien que, d'une façon générale, les sujets se succèdent dans le même ordre qu'en anglais, il en ressort quelque chose d'inachevé et de fragmentaire qui dénature les intentions de l'auteur.

Mais s'il renonce à suivre le développement, réel bien que confus, de la pensée du poète et son raisonnement en faveur de l'immortalité que complète et que couronne l'étude de l'univers stellaire avec ses perspectives infinies, Le Tourneur respectera-t-il du moins le style tout en contrastes d'une œuvre inégale mais souvent sublime? Sur ce point encore il nous répond avec sa franchise souriante et satisfaite : « Je me flatte de n'avoir pas profané ces élans de l'enthousiasme..., cette succession rapide

1. Les Nuits d'Young, id., p. lxiv : « Ce n'est cependant point l'extrait, ni *l'esprit* d'Young, mais la traduction entière des Nuits que je donne ici. »

et tumultueuse des transports d'une âme agitée qui s'élance et bondit d'idées en idées, de sentimens en sentimens... Au reste, j'ai tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu, à raison de mon talent et de la différence du génie des deux langues. Quand il m'est venu quelque idée qui pouvoit servir de liaison aux autres, quelque épithète qui complétoit une image, la rendoit plus lumineuse, ou donnoit plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'étoit mon droit de l'employer. S'il étoit vrai que j'eusse embelli l'original, ce seroit une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur. Je ne la devois qu'au sentiment dont il me pénétoit. Quand notre langue résistoit à l'expression angloise, j'ai traduit l'idée; et quand l'idée conservoit encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. Pour me faire mieux entendre j'en citerai un exemple. A la fin des notes de la quatrième Nuit ¹ on lit : Le souvenir de Narcisse [sic] fait rebrousser les pensées les plus joyeuses de l'âge le plus gai droit à la vallée des morts. Voilà le mot de l'Anglois. Laissant cette image trop sauvage pour nous, j'y ai substitué l'idée qu'elle faisoit naître. Le jeune homme dans la fougue de l'âge et des plaisirs suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort : il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux ². » On ne saurait mieux définir ni expliquer cette manière d'interpréter un texte ³.

Il serait inutile, après avoir successivement montré la théorie et la pratique de la traduction en France pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle d'insister longuement sur ce qui les distingue de la méthode contemporaine. Dans l'exemple qu'en cite Le Tourneur lui-même nous remarquerons seulement que, quand il prétend rendre littéralement l'anglais, il lui arrive d'omettre

1. Voir les Nuits d'Young, trad. Le Tourneur, 1769, p. 98 (notes de la 4^e Nuit). La citation est tirée de N. Th. III, 253-54 :

« And turn the gayest thought of gayest age
Down their right channel, through the vale of death »

et même sous sa première forme, la traduction de Le Tourneur est inexacte.

2. Traduction Le Tourneur, 1769. Discours Préliminaire, pp. lxx-lxxiii.

3. Il est curieux de constater que plusieurs de ces modifications furent approuvées jusqu'en Angleterre. Le Monthly Magazine de 1769, vol. XII, p. 562, dans un petit compte rendu de la traduction de Le Tourneur, déclare que les redites d'Young sont fastidieuses et que « the translator very judiciously has taken great liberty with his author in this respect. »

une clause de l'original, d'ajouter un adverbe qui ne s'y trouve pas et de remplacer des épithètes identiques par deux adjectifs différents. C'est dire qu'il ne se préoccupe guère de l'exactitude des détails. Voici du reste en colonnes parallèles une version scrupuleusement conforme au texte primitif de N. Th. VII, 800-13 et 779-84 avec le passage correspondant tiré de la onzième Nuit de Le Tourneur ¹ :

TRADUCTION LITTÉRALE

VERSION DE LE TOURNEUR

« Our doom decreed demands
[a mournful scene
Why not a dungeon dark for
[the condemn'd?
Why not the dragon's subter-
[anean den,
For man to howl in? Why not
[his abode
Of the same dismal colour with
[his fate?
A Thebes, a Babylon, at vast
[expense
Of time, toil, treasure, art, for
[owls and adders,
As congruous, as for man this
[lofty dome,
Which prompts proud thought,
[and kindles high desire;
If, from her humble chamber
[in the dust,
While proud thought swells,
[and high desire inflames,
The poor worm calls us for
[her inmates there,
And, round us, Death's inexo-
[rable hand
Draws the dark curtain close,
[undrawn no more.

v. 779-84 :

O Death,
Come to my bosom, thou best
[gift of Heaven!
Best friend of man! since man
[is man no more.
Why in this thorny wilderness
[so long,
Since there's no Promised
[Land's ambrosial bower,
To pay me with its honey for
[my stings? »

« Le sort décrété contre nous
demande une scène lugubre.
Pourquoi n'y a-t-il pas de
sombre donjon pour les con-
damnés? Pourquoi n'y a-t-il
pas l'antre souterrain du dragon
pour que l'homme y hurle?
Pourquoi sa demeure n'est-elle
pas de la même triste couleur
que sa destinée? Une Thèbes,
une Babylone, bâties avec une
dépense énorme de temps,
d'efforts, de trésors et d'art
pour des hiboux et des vipères
est aussi convenable que l'est
pour l'homme ce dôme élevé,
qui fait naître la pensée altière
et allume le désir ambitieux,
si, de son humble place dans
la poussière, tandis que la
pensée altière s'enfle et que
s'enflamme le désir ambitieux,
le pauvre ver nous y appelle
comme ses hôtes, et qu'autour
de nous, la main inexorable
de la Mort tire le noir rideau
bien fermé qui ne se lèvera
plus... »

O Mort, viens sur mon cœur,
toi le meilleur don du Ciel!
le meilleur ami de l'homme?
puisque l'homme n'est plus
l'homme. Pourquoi rester si
longtemps dans ce désert épi-
neux, puisqu'il n'y a pas de
bocage d'ambrosie dans une
terre promise pour me com-
penser par son miel de mes
piqûres? »

« Hélas! une triste demeure
convenait bien mieux à nos
tristes destins. Il fallait nous
enfoncer dans quelque caverne
profonde, dans quelque antre
sombre... loin de toi. Cette
prison nous eût fait moins
souffrir que cette voûte écla-
tante qui donne de l'audace
à nos pensées, allume nos
désirs, et nous entraîne, malgré
nous, vers notre tyran. Au
milieu de ces hautes espé-
rances et de ces transports,
le ver nous appelle sous la
poussière où il rampe, et
l'inexorable mort va tirer sur
nous un éternel rideau.

O Mort, seul ami qui reste à
l'homme, viens dans mon
sein. Tu es l'unique don que
m'aient fait les Cieux. Finis
mon supplice et ne me laisses
pas plus longtemps errer dans
ce désert sauvage, s'il n'est
point de berceaux agréables
où je puisse respirer et goûter
la douceur du repos. »

1. Le traducteur, en effet, après avoir paraphrasé les vers 800-13, revient au vers 779.

On voit que le premier interprète français des Nuits dans leur ensemble les a singulièrement atténuées, et que la prose énergique tant vantée chez lui écarte pourtant toutes les expressions concrètes un peu hardies du texte, pour en donner une paraphrase incolore en style pompeux, il est vrai, mais dépourvu de précision et de pittoresque. Il fallait que la littérature du XVIII^e siècle fût encore bien éprise d'une froide correction pour que l'on fit si bon accueil à cette pâle version de notre auteur¹.

Et cependant, telle quelle, cette version provoqua de l'enthousiasme dès son apparition au début de 1769. Grimm lui consacra le 15 mars une courte notice dans sa Correspondance Littéraire² où il montre qu'il n'a même pas lu le Discours Préliminaire de Le Tourneur avec soin puisqu'il dit : « Le traducteur a enrichi les vingt-quatre Nuits d'Young [sic] de beaucoup de notes et a ajouté à la traduction du poème la traduction de plusieurs autres³. » En juin parut un article dû à la plume de M. de la Harpe dans le Mercure de France. Le critique n'était pas tendre pour le poète qui *dédaigne d'avoir du goût*⁴ et lui opposant Addison et Pope déclarait plus difficile « de faire la scène du sénat dans le Caton ou l'Essai sur l'homme que de rebattre dans sept ou huit mille vers tous les lieux communs sur le temps, sur la mort et sur l'éternité et d'y semer quelques traits sublimes. »

1. M^r Villemain dans son Essai sur Young [Etudes de littérature ancienne et étrangère], parle avec raison de « la pompe mesurée et l'élégance monotone de la version française. » Il ajoute : « Nous sommes loin d'approuver la préférence que M. de Chateaubriand semble donner au traducteur français... aux accidents de la fantaisie poétique, au mélange du grand et du bas, du sublime et du ridicule, enfin à ces secousses de l'âme que ressent et donne le poète anglais, il substitue la dolente uniformité de sa vulgaire élégance. Il ne rend jamais le mot énergique et simple : il a peur du naturel. Il est moins bizarre, mais bien plus affecté que son modèle. »

2. Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., éd. Maur. Tourneux. — Paris, Garnier, 1879, in-8°, vol. VIII, p. 313.

3. C'est à ce passage sans doute que fait allusion l'un des meilleurs éditeurs d'Young, le D^r Doran, quand il écrit dans une note à sa vie du poète [The Complete Works... of the Rev. E. Young, 1854. — Life of E. Young, p. liv, note] : « Grimm, who always maintained that Young revered Voltaire, criticised The *Twenty-four Nights* of Ed. Young! « A good specimen of the critic's correctness! » Il est vrai que dans la même note le D^r Doran dit à son tour, à propos des Nuits, que « Letourneur mit le tout en *vers blancs français* [sic]. »

4. C'était le mot de Le Tourneur dans son Discours Préliminaire.

Mais il complimente l'introducteur de l'écrivain anglais qui « conserve toujours la couleur de son original, même en changeant quelquefois le dessin » et dont il dit que « quand il prend la place d'Young, il est au moins son égal. » C'était l'opinion du camp classique tout entier et Voltaire s'y rangea lorsqu'il écrivit le 7 juin 1769 à Le Tourneur, celui qu'il devait vilipender quelques années plus tard à propos de sa traduction de Shakespeare¹ : « il me semble que le traducteur a plus de goût que l'auteur, » en même temps que « vous avez mis autant d'ordre que vous avez pu dans ce ramas de lieux communs ampoulés et obscurs. » La Harpe confirma son premier jugement par une lettre du 24 juin à un certain M. de la Borde publiée dans le *Mercur* de France en septembre 1769. S'inspirant en quelque sorte des théories que les *Conjectures sur la Composition Originale* avaient formulées, il demande que le vrai poète soit l'enfant de la nature, riche et facile comme elle. Il ne reconnaît pas ce titre à Young et avoue qu'il ne regarde pas les *Nuits* comme un bon ouvrage à cause de l'effort et du travail qu'on y sent et parce que la douleur y est trop loquace. Ainsi les chefs de l'école traditionnelle en France n'hésitent pas à condamner l'écrivain anglais, tout en ménageant son interprète.

En dépit pourtant de ces réserves de critiques autorisés, la vogue du nouveau livre continue. Le libraire Lejay en avait d'abord fait paraître une édition in-8° en deux volumes² et une petite édition in-12. Dès le mois de septembre il se voit obligé d'en publier une nouvelle sous les deux formats en y ajoutant une version française de *Jane Gray* ou le *Triomphe de la Religion sur l'Amour*. Le *Journal Encyclopédique* consacre un article dans ses numéros d'août et de septembre à une étude de la traduction de « cet important ouvrage, le chef-d'œuvre d'une ima-

1. Voir la lettre de Voltaire au Comte d'Argental, du 19 juillet 1776, où il traite Le Tourneur de « misérable, » de « barbouilleur » et d' « impudent imbécile. »

2. Cette édition contenait en plus des *Nuits* le poème du *Jugement Dernier*, la Paraphrase du Livre de Job, l'Épître à Voltaire, la Revue de la Vie extraite du *Contaire non Fabuleux* et des *Pensées Diverses*. L'Épître à Voltaire (!) est simplement la dédicace des *Odes Marines* (*The Sea-piece*) de 1733, dont Le Tourneur supprime l'ironie cachée. Il se permet aussi des contre-sens, traduisant « Dorset downs » au v. 22, par « le duvet de Dorset » et « Eternal » (l'éternité), au v. 48, par « l'Eternel. »

gination triste et sombre et d'une âme sensible » et constate que « sur quelque endroit que nous tombions, nous sommes assurés de trouver le véritable caractère de la poésie. » L'Année Littéraire de Fréron¹ fait l'éloge de *Le Tourneur* et citant d'Young la mort de Philandre dit que « ses couleurs sont sombres, mais elles attachent par leur vérité, par leur énergie. » Parlant de la nouvelle édition française, le critique analyse le poème de Jane Gray et termine par ces mots : « Malgré ses défauts, Young est un des plus grands poètes que la Nature ait produit dans ces derniers temps. » Enfin il insère la lettre d'un ami qui proteste contre le jugement de M. de la Harpe, ne voulant y voir qu'un acte de complaisance regrettable. Que ce fût bien là l'opinion du public, c'est ce qui ressort d'une lettre de l'actrice M^{me} Riccoboni, à Dav. Garrick en date du 12 septembre 1769². Elle-même ne goûte pas les *Nuits*, mais elle écrit de Paris que « les *Pensées Nocturnes* de Young ont fait fortune ici. C'est une preuve sans réplique du changement de l'esprit français, » et elle ajoute plaisamment : « Young est malheureux que les vapeurs fussent connues avant ses vers, il eût été le créateur de cette maladie de l'âme, et sa mémoire serait précieuse à toutes les facultés de l'Europe... » En tout cas l'engouement en France pour l'auteur mélancolique demeure incontestable.

La voie était ouverte aux imitations et aux nouveaux recueils du même genre qui ne firent pas défaut. Le titre des *Nuits* se trouvant populaire, l'on vit apparaître des *Nuits Parisiennes* en 1769 et l'année d'après des *Nuits Anglaises* en prose contenant des remarques sur l'Angleterre et le caractère de ses habitants. En 1770 également il fut publié un petit livre intitulé « *Vérités Philosophiques tirées des Nuits d'Young et mises en vers libres* » par M. de Moissy³, dans l'avant-propos duquel on rendait hommage à la vigueur de la traduction de *Le Tourneur*. D'autres

1. L'Année littéraire. — Amsterdam, 1769, tome VII, pp. 195-205.

2. The private Correspondence of D. Garrick, 1832, in-4°, vol. II, p. 566.

3. Ce livre figure dans Quérard comme étant de 1747, mais à tort, car l'approbation, qui fournit le nom de l'auteur, est du 5 octobre 1769, et le privilège du roi du 27 juin 1770, et la table des matières contient l'indication d'extraits de toutes les *Nuits*, de la 1^{re} à la 24^e.

poètes suivirent l'exemple ainsi donné. Ch. P. Colardeau (1732-76) fournit à la même époque (1770) une version poétique estimée de la première Nuit, d'après la version en prose dont le succès durait toujours. H. A. Sabatier de Castres, versificateur moins connu, en fit autant et un troisième s'essaya sur la quinzième Nuit. L'on vit jusqu'à un drame en trois actes et en prose, *Le Vertueux Mourant*, qui renfermait plusieurs beaux morceaux empruntés à l'écrivain anglais¹. La critique s'occupa encore de ce dernier à propos de la tentative de Ch. P. Colardeau. Grimm, dans sa *Correspondance Littéraire* du 15 mai 1770, revint sur l'œuvre de *Le Tourneur*, déclarant trouver « dans tout cela trop de cloches, trop de tombeaux, trop de chants et de cris funèbres, trop de fantômes, » et n'en ayant plus entendu parler depuis un an, en raison probablement d'un voyage à l'étranger, exprima des doutes sur sa réussite. Mal lui en prit, car le mois suivant son ami Diderot lui adressa une aimable mais verte remontrance où il lui disait que « cette traduction, pleine d'harmonie et de la plus grande richesse d'expression, une des plus difficiles à faire en toute langue, est une des mieux faites dans la nôtre » et que « ce n'est pas sans un mérite rare qu'on fait lire des jérémiades à un peuple frivole et gai². » La faveur du poète dut être bien grande à ce moment, car elle provoqua un ouvrage d'opposition intitulé *Les Jours*, pour servir de correctif et de supplément aux *Nuits d'Young*, écrits par un *Mousquetaire Noir* (Paris, chez Valade, 1 vol. in-12, 1770), pseudonyme de l'abbé J. Honoré Remy. Cette protestation, dédiée à un jeune homme « déjà tourmenté par des accès d'Youngisme, » reçut la cordiale approbation des *Mémoires de Trévoux* [déc. 1770, p. 567] qui avaient déjà en novembre [nov. 1770, art. XVI, p. 279] marqué leur aversion pour les *Nuits* tout en appelant admirable le travail du traducteur. Le succès, au moins de *Le Tourneur*, était donc un fait acquis.

Lui-même, encouragé par le résultat qui dépassait ses espérances³, publia en 1770 la *vie de Rich. Savage* et les *Méditations*

1. Voir l'*Almanach des Muses*. — Paris, Delalain, in-12, 1771, pp. 180 et 199.

2. *Correspondance littéraire, philosophique et critique* par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., éd. Maur. Tourneux. — Paris, Garnier, 1879, in-8°, vol. IX, pp. 30 et 46-48.

3. Il avait cédé sa traduction des *Nuits* pour 20 louis d'or à M^{me} Ducroué qui y gagna 60,000 livres. — *Bibliothèque de poche* — *Curiosités Bibliographiques* par Lud. Lalanne. — Paris, Paulin, 1845, in-12, p. 358.

sur les Tombeaux de Hervey qui firent dire au Journal Encyclopédique du 15 novembre que « ce goût plus que mélancolique a gagné tous les genres... on n'aime plus à s'égayer, on ne cherche qu'à s'affliger par des idées bien sombres, bien inquiétantes et qu'on décore très faussement du nom d'idées philosophiques. » Au reste la vogue continuait. L'année suivante Colardeau traduisait en vers la deuxième Nuit¹ et Doigny du Ponceau la quatrième, la douzième et la quinzième, et l'on fit paraître à Paris une version poétique des Solitudes du baron de Cronegk. En 1773, l'Académie Française mit au concours un sujet emprunté à Young, le Jugement Dernier, et ce fut une ode de Nicolas Gilbert qui mérita le prix². Le Tourneur contribua encore au développement de cette mode mélancolique en traduisant Ossian, en 1776, année où il commença sa grande version de Shakespeare en vingt volumes. En 1784, le Journal Encyclopédique [N° du 15 octobre, p. 287], signale une Invocation à la Lune, en vers de M. Lagache fils, invocation imitée du quatrième chant des Nuits, et, le 15 juillet 1786 [pp. 256-60], un fragment de traduction poétique d'Young, par un prêtre d'Ohain. Déjà, en 1781, le Triomphe du Chrétien avait été rendu en français par Dom Devienne [Paris, Leroy, in-8°], tandis qu'en 1787, la quinzième Nuit était reproduite en vers par L. de Limoges, et, qu'en 1786, l'abbé Baudrand donnait l'Esprit, les Maximes et les Pensées d'Young. La traduction en prose conservait d'ailleurs la faveur du public. Il y en eut une quatrième édition in-12 chez Lejay, en 1775, et les adaptations poétiques prouvent sa popularité³, même auprès de rivaux possibles. Lors-

1. A Paris, chez Delalain, 1771, in-8° de 32 p.

2. Voir l'Almanach des Muses, 1774, p. 214. En 1775, pp. 18-24, une petite poésie insérée dans le même recueil contient ces vers :

« J'ai vu jusqu'à la Coquette
De nos drames noirs rafoler ;
Les crêpes d'Young se mêler
Parmi les pompons de toilette ;
Pour Young, on brûlait l'encens,
On préférerait ses tristes chants
A la plus jolie ariette... »

3. Dans le livre du Théâtre ou Nouvel Essai sur l'Art Dramatique [Amsterdam, E. van Harrevelt, 1773, in-8°, p. 299, note (1)] l'auteur (L.-S. Mercier) écrivait : « Quand on a voulu mettre en vers la fameuse traduction des Nuits d'Young, où règne un

qu'en 1787 un de ceux-ci, nommé Bertin, se risqua à mettre en français les Satires de notre auteur, non seulement il annonça, lui aussi, qu'il supprimait tout ce qui n'était pas susceptible d'intéresser, mais il dit de son prédécesseur : « Les Nuits de M^r Le Tourneur ont sans doute le mérite incontestable d'être bien écrites, et de surpasser même quelquefois l'original, » et s'il « ne peut plus être regardé comme le traducteur fidèle de cet ouvrage, un titre plus distingué lui appartient¹. »

Une chose du moins ressort clairement de ce résumé de l'influence d'Young en France jusqu'à la Révolution, c'est qu'elle s'exerce non par l'original, mais par l'entremise de l'œuvre de Le Tourneur. Les deux Nuits du comte de Bissy sont oubliées, personne, sauf peut-être L.-S. Mercier, ne se reporte au texte anglais, les hommes de lettres même acceptant implicitement la version qui leur est offerte, et que quelques-uns d'entre eux préférèrent de confiance aux neuf Nuits sur lesquelles cette version est fondée. Encore plus tard, au début du XIX^e siècle, Chateaubriand estime que l'interprète français « a montré beaucoup de goût en transformant en un *rossignol atteint par le plomb du chasseur*, ces *oiseaux frappés par le sort qui aime un but élevé*² » et longtemps après, en 1853, E. Thomas, l'archiviste de l'Hérault, au cours de sa discussion du personnage de Narcissa, déclare que le traducteur « ajouta, retrancha, embellit l'œuvre de son auteur, et, grâce à cette *trop rare infidélité*, la copie de ce lugubre et énergique tableau

style plein, nombreux, et d'une énergie qui a donné presque à la langue une physiologie nouvelle, le vers avec ses entraves a été impuissant à rendre cette prose hardie. »

1. Satyres d'Young ou l'Amour de la Renommée, passion universelle. Traduction libre de l'Anglais par M^r Bertin, Londres et Paris, chez l'auteur, 1787, in-12, préface, p. v. Bertin exprime le regret (p. ii) « que la plupart des romans de Richardson et de Fielding sont tronqués, que le Spectateur, ouvrage si estimable, est défiguré, que Shakespeare n'est connu que depuis six ans, » et pourtant lui-même (p. xvii) écrit : « Les Satyres d'Young, au nombre de sept, forment une unité de dessein... il est donc à présumer que l'auteur ne les a ainsi divisées que pour se ménager la liberté de les dédier à différents protecteurs. Les retranchements que j'ai faits, portant principalement sur ces dédicaces, il m'a paru convenable de partager cet ouvrage en deux Satyres seulement, dont l'une contre les hommes et l'autre contre les femmes, et j'ai mis des astérisques qui rappellent l'ordre qu'elles tiennent dans l'original... »

2. Chateaubriand, Œuvres Complètes. — Paris, Ladvocat, 1826, in-8°, tome XXI, p. 44. Le passage dont il s'agit est N. Th. III, 85-88.

fut préférée à l'original¹. » Et la preuve que cette opinion fut générale, c'est que, jusqu'en 1842, il y eut une cinquantaine de réimpressions² du travail de Le Tourneur et que l'un des derniers éditeurs français des Nuits, P. Christian [à Paris, chez Lavigne, 1842, in-8°] crut devoir la conserver³. Puisqu'il est avéré que le public et les critiques étaient de connivence avec l'écrivain quand il arrangea le poème à sa guise, il a peut-être été forcé de le faire, et l'on se demande si le livre, rendu avec plus de conscience littéraire, eût obtenu le même succès. A cette question, il semble bien qu'il faille répondre négativement, pour ce qui est de l'époque de son apparition, en 1769⁴. Malgré la Nouvelle Héloïse et la vogue des romans de Richardson, le lecteur parisien se serait offusqué des inégalités et des hardiesses du style. L'effet n'en eût été sans doute ni aussi immédiat, ni aussi profond. Seulement il convenait alors, non pas de travestir l'ouvrage, mais d'en donner des extraits adaptés aux tendances nationales. Ainsi ménagé et préparé dans une certaine mesure, l'esprit français eût été mis à même d'apprécier un peu plus tard toute l'énergie des méditations nocturnes dans leur ensemble, et peut-être eût-il été encouragé à secouer quelques années plus tôt le joug des vieilles traditions classiques⁵. Le Tourneur a manqué d'initiative, sinon de prudence, en matière de goût et certainement il oublia le devoir de la franchise, dont il ne se départissait pas d'ordinaire, quand il prétendit reproduire son modèle tout entier.

1. Montpellier, Tableau historique et descriptif, etc., par E. Thomas. — Montpellier, F. Seguin, 1853, in-8°, p. 154. — C'est nous qui soulignons.

2. Voir Nouvelle Biographie Générale. — Paris, F. Didot, 1866, art. Young, par Léo Joubert.

3. Un seul traducteur, Bertrand Barère [Les Beautés poétiques d'Ed. Young. — Paris, F. Buisson et Delaunay, 1804, in-8°, Avertissement, p. ii, etc.] protesta contre la méthode de Le Tourneur qui « a en quelque sorte fait une transaction entre les deux langues; il a composé un ouvrage français avec des pensées anglaises... » Seul aussi en France, B. Barère publia le texte anglais en regard de sa traduction.

4. C'est l'année où l'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare, Hamlet, paraît pour la 1^{re} fois sur les planches, en France, le 30 septembre, à la Comédie-Française, et l'on sait que la traduction moins fidèle de Ducis obtint plus de succès que les versions plus exactes qui la suivirent.

5. Rappelons cependant que, d'après M^r Alf. Michiels [Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs. — Paris, E. Dentu, 1863, in-8°, vol. I, p. 324], « Letourneur a encore eu la gloire d'employer et de définir le premier chez nous le terme de *romantique*. »

Avec la période révolutionnaire, où nous entrons maintenant, l'influence des Nuits apparaît moins fortement en raison des préoccupations, souvent étrangères aux lettres, qui entraînaient les esprits vers des buts bien différents. Son influence se montre plutôt dans les habitudes et le caractère de certaines personnalités. Robespierre, par exemple, emportait un volume d'Young sous son habit pour le lire dans les environs de Paris. Camille Desmoulins le relisait, ainsi que les méditations de Hervey, la veille même de sa mort, s'attirant par là, comme le rappelle M. Texte¹, cette plaisanterie de son ami Westermann : « Tu veux donc mourir deux fois ? » Elles contribuent pour une part à entretenir cette sensibilité qui fait un si étrange contraste avec les excès auxquels se porte la passion politique et inspire ces gens qui « tous bien peignés, bien attifés, un mouchoir brodé dans leurs mains pour essuyer leurs larmes, vont conduire l'éplogue universelle jusqu'au plus fort de la Révolution². » En 1793 paraît encore une version poétique de notre auteur avec le texte de *Le Tourneur en regard* et, le 8 juin 1794, l'Hymne à l'Être Suprême, chanté à l'occasion de la fête solennelle et composé par J. Théod. Desorgues (1764-1808) est imité de N. Th. I, 38, etc. et de la Prière Universelle de Pope³. Et la vogue d'Young est encore si grande que les partisans de l'école classique protestent contre elle, et notamment André Chénier dans son travail sur la *Perfection des Arts*, récemment publié dans la *Revue de Paris*⁴. Il oppose la « mélancolie profonde et lente, » mais bienséante, des Grecs aux « convulsions barbares de Shakespeare » et, tout en admettant que le poète des Nuits a « souvent parlé le vrai langage de la passion, » il se plaint de ce que chez les Anglais la « douleur est un désespoir frénétique...; leurs images n'ont point de modèle dans la nature; leur expression est démesurée, » et

1. J. Texte. — J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme Littéraire, thèse française, p. 381.

2. *Le Théâtre de la Révolution*, par H. Welschinger. — Paris, Charavay frères, 1880, 2^e éd., in-8°, p. 208, etc.

3. Cette ressemblance est indiquée par J. A. Ebert dans l'Avant-propos de la dernière édition de sa traduction d'Young [Leipzig, 1794], vol. II, p. xxii.

4. *Revue de Paris*, n° 20 (15 octobre 1899), p. 697, etc.

quand ils envisagent avec calme les objets de la terreur du vulgaire, « ils en parlent avec un rire grimaçant et triste; ils revêtent ces idées de mort d'une gaieté bizarre et farouche, plus effrayante que l'objet même... » Nous entendons ici la voix du dernier représentant de la tradition du XVII^e siècle, du disciple de Voltaire en matière d'art et de goût. Mais ses réserves prudentes et jusqu'à son indignation prouvent que la cause de la mélancolie poétique, telle que l'ont comprise les écrivains d'Outre-Manche, est gagnée auprès du public français.

Lorsque la Terreur fut passée (27 juillet 1794), et que l'attention put de nouveau se porter vers la littérature, on revit en assez grand nombre des imitations des méditations nocturnes. Mercier, de Compiègne (1763-1800) publia, en 1795, les *Nuits de la Conciergerie*, rêveries mélancoliques et poésies d'un prosaïte, et, en 1796, les *Nuits d'Hiver*, dont le titre, sinon le sujet, rappelait l'auteur anglais. Cette même année, Gabriel Legouvé (1764-1812), le père du vénérable dramaturge aujourd'hui doyen des écrivains de France, composait un poème élégiaque, la *Sépulture*, conçu dans l'esprit d'Young, où il s'élève avec force contre les récentes violations de tombeaux, et la *Mélancolie*, où la description d'un cimetière de campagne semble inspirée à la fois de Gray et du pasteur de Welwyn¹. Mais c'est vers l'époque du Consulat que la renommée de ce dernier atteignit son apogée en France. Il parut, en 1800, une élégie sur l'Immortalité de l'Ame, avec une épigraphe en anglais qui en indiquait la source : « *How bright my prospect shines* » [N. Th. VII. 947] et, le 15 messidor an VIII [le 4 juillet 1800], François de Neufchâteau, à la séance publique de l'Institut National, lut un *Discours en vers sur la Mort*, dont il était également redevable aux « *Night Thoughts*. » Chose plus curieuse encore, quelques mois auparavant, le 16 vendémiaire [le 9 octobre 1799], l'on avait joué au théâtre du Vau-

1. C'est en 1798 que parurent en 2^{de} édition in-12, chez Lemierre et Huet, les *Souvenirs*, la *Sépulture* et la *Mélancolie*, élégies de G. Legouvé. — Nous avons nous-même consulté *Le Mérite des Femmes* et autres poésies par Gabr. Legouvé. — Paris, Ant. Aug. Renouard, 9^e édition, an XII, 1804, in-12. — Voir, pp. 174-76, la description du cimetière de campagne et noter, p. 174, le vers :

« Notre sol n'est formé que de poussière humaine, »

qui rappelle *The Last Day*, Bk. II, v. 89-91.

deville une pièce en un acte de Creuzé¹, intitulée *Young ou la Vie*, et dont la donnée est assez amusante. Notre auteur, exilé d'Angleterre pour raisons politiques, habite sous le nom de Wilmington une campagne retirée où il pleure sa fille. Il vient au secours d'un vieillard, appelé Arthur, et sur sa recommandation, prend pour domestique un Français, Champagne, qui, bien que naturellement gai, feint un grand désir de mourir. Young, dans l'excès de sa douleur, s'apprête à se tuer, quand survient sa fille avec son amoureux qui lui a sauvé la vie. Enfin un ami du père arrive avec la nouvelle que l'arrêt de bannissement lancé contre lui est levé, ce qui le décide à renoncer au projet fatal. La saynète est de mince importance; elle a du moins le mérite de prouver la popularité du poète à Paris à la fin du XVIII^e siècle.

Une étude même sommaire des écrivains du Consulat et du Premier Empire suffit pour reconnaître l'action exercée sur la littérature du temps par Young. Il symbolisait pour eux la tristesse et, comme le disait un critique à cette époque, il ramène à la nature et à Dieu par le sentiment, lui qui « profond et sublime, en nous montrant les misères de l'humanité, nous fait soupirer après l'immortalité². » Par là il contribue avec Werther et Ossian, à créer cet état de l'âme où la méditation douloureuse plaît en soi et que G. Legouvé a ainsi décrit :

« Voilà donc tes bienfaits, tendre Mélancolie !
Par toi de l'univers la scène est embellie ;
Tu sais donner un prix aux larmes, aux soupirs ;
Et nos afflictions sont presque des plaisirs³. »

1. C'était sans doute le baron A. F. Creuzé de Lesser (1771-1839). — D'après l'*Almanach des Muses*, auquel nous empruntons ces détails [Voir aussi le *Journal des Arts, de Littérature et du Commerce*, du 20 Vendémiaire an VIII, n° 16], on joua sur le même théâtre en 1800 : *Sterne* à Paris, en un acte; *Fielding*, en un acte, et *Gessner*, en deux actes.

2. « Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts, » par P. S. Ballanche fils. — Lyon, Ballanche et Barret, 1801, p. 214. Il ajoute : « Quand vous allez à la campagne, portez Young et Gessner : ces deux livres vous tiendront lieu de bibliothèque... »

3. Voir *La Mélancolie*, op. cit., p. 179, et aussi ces vers de la page 170 :

« Nous ressentons alors dans notre âme amollie
Toute la volupté de la mélancolie. »

Le poème se termine par un portrait de la Mélancolie :

« Un cyprès devant elle, et Werther à la main. »

Mais si ces dispositions sont communes à bon nombre d'auteurs du siècle naissant, il vaut mieux pourtant, pour être à la fois plus bref et plus précis, ne signaler que ceux chez qui l'influence des Nuits est à peu près certaine. Notons, à ce point de vue, M^{me} de Staël-Holstein (1766-1817), née Germaine Necker, qui connut et apprécia l'œuvre d'Young, si même elle ne l'imita pas dans sa tragédie de Jane Gray, imprimée en 1790. Sans doute, elle écrivit ses premiers livres de critique, dominée encore par les doctrines de la philosophie sensualiste pour qui l'observation du monde matériel était la seule méthode permise aux lettres ¹. Elle n'en goûtait pas moins le charme de la poésie désolée, et dans son ouvrage « De la Littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations, » qui parut en 1800, elle parle, en ces termes, de l'écrivain : « Young juge la vie humaine comme s'il n'en était pas ; et sa pensée s'élève au-dessus de son être pour lui marquer une place imperceptible dans l'immensité de la création.... Cette sombre imagination.... est cependant la couleur générale de la poésie anglaise, » et elle ajoute : « Si l'on veut se rappeler les morceaux que l'on aime dans les divers écrits de toutes les langues, on verra qu'ils ont presque tous un même caractère d'élévation et de mélancolie ². » Cet aveu rend fort probable l'action des méditations nocturnes sur la conception générale, si triste et comme désespérée, du roman de Corinne (1807). Il n'y a toutefois aucune contradiction à ce que trois ans plus tard, dans son étude sur l'Allemagne, M^{me} de Staël, parvenue à la pleine maturité du jugement et frappée des abus du genre mélancolique, ait pu dire que « dans la *Messiad* [de Klopstock] comme dans Young, on nous ramène trop souvent au milieu des tombeaux.... car il faut un sentiment très énergique de l'existence pour sentir le monde animé de la poésie ³. » C'est qu'elle venait

1. Voir Alf. Michiels, *Histoire des Idées Littéraires en France au XIX^e siècle*, etc., op. cit., vol. I, pp. 388-93.

2. *Œuvres complètes de M^{me} la baronne de Staël-Holstein*. — Paris, Firmin-Didot, 1861, in-8°, tome I, p. 266. [De la Littérature, etc., ch. xv. De l'imagination des Anglais dans leurs poèmes et leurs romans].

3. De l'Allemagne, par M^{me} de Staël. — Paris, Firmin-Didot, 1845, 1 vol. in-8°, p. 154.

d'achever l'évolution que subissait la littérature contemporaine, et tandis qu'un Baour-Lormian ¹ s'apprêtait à publier ses Veillées poétiques et morales (1811), funèbre et monotone écho des Nuits, elle regardait au delà de cette halte momentanée et montrait à tous dans le romantisme allemand une source nouvelle d'inspiration pour les lettres.

Au reste, un autre auteur de génie, Fr. Aug. de Chateaubriand (1768-1848) avait depuis plusieurs années déjà prononcé une sentence beaucoup plus sévère contre Young, après avoir profité de ses chants et de la disposition d'esprit qu'ils avaient créée en France. Il avait incontestablement lu ses œuvres et Young est pour beaucoup dans les méditations éloquentes d'Atala et des Martyrs. Nous avons même cru remarquer dans un passage dithyrambique des Conjectures sur la Composition Originale, l'idée mère en quelque sorte d'où proviendrait le Génie du Christianisme, à savoir le passage où il est question de la supériorité des modernes par le seul fait qu'« une merveilleuse lumière, dont on ne jouissait pas autrefois, est répandue sur nous par la révélation, avec des perspectives plus vastes dont s'enrichit notre imagination, avec une récompense inestimable qui enflamme nos passions et renforce ainsi toutes les facultés qui permettent à la composition de briller ². » D'ailleurs, le sentiment mélancolique qui domine chez Chateaubriand, et notamment dans son René, épisode détaché en 1807 du Génie du Christianisme, remonte par-delà le Werther de Goethe et la sentimentalité révolutionnaire à l'écrivain anglais, dont la tristesse résignée, éclairée des espérances de la foi, fait, suivant le mot d'un critique ³, « l'un des précurseurs les plus authentiques de nos poètes, » — de ceux même

1. Baour-Lormian (1770-1854) cherchait le succès en suivant la mode du jour. Il avait déjà mis Ossian en vers (1801) et il écrivait dans le style de notre poète pour plaire au public qui venait de faire bon accueil à la traduction en vers par J. Lablée des Satires d'Young (1802), aux Beautés Poétiques d'Ed. Young, par Bertrand Barère (1804) et au Jugement Dernier, poème en trois chants imité d'Young par J. L. Boucharlat [Paris, chez Le Normant] en janvier 1806, sans parler d'autres imitations encore.

2. Young's Complete Works, éd. J. Doran, 1854, vol. II, p. 570.

3. M. J. Texte. — Voir sa thèse française sur J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme Littéraire, p. 381.

d'entre eux qui se servent de prose. Est-ce pour écarter un créancier gênant que le romancier français s'en prit au favori du jour ? Nous ne savons. En tout cas, il l'attaqua en pleine renommée et sans merci dans un article que fit paraître le *Mercur* de France, au mois de mars 1801. Il lui reprochait de ne montrer « dans toutes ses déclamations sur la mort qu'une ambition trompée, » et d'avoir « pris son humeur pour de la mélancolie. » Young, prétendait-il, « a ignoré, ou plutôt mal exprimé, cette tristesse qui se nourrit du spectacle de la nature, » il ne « connaît point les regrets pour les plaisirs et les jeux de l'enfance. » De plus, « on retrouve quelquefois dans Young, Sénèque et Lucain, mais jamais Job ni Pascal. Il n'est point l'homme de la douleur ; il ne plaît point aux cœurs véritablement malheureux. » Et cette condamnation que l'expérience du temps n'a pas confirmée se termine sur cette déclaration satisfaite : « Pour moi, tout ce que j'ai voulu dire, c'est que si nous jugeons avec impartialité les ouvrages étrangers et les nôtres, nous trouverons toujours une immense supériorité du côté de la littérature française ; au moins égaux par la force de la pensée, nous l'emportons toujours par le goût... sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie. »

Le procès était perdu, en France, en raison de cet arrêt prononcé par Chateaubriand et renforcé, un peu plus tard, par M^{me} de Staël. Désormais, et malgré les imitations à la mode, la réputation d'Young est en baisse et ne se relève plus. Non pas que son influence ait cessé, mais elle diminue, et pour les écrivains nouveaux elle demeure indistincte. Sous l'empire et avec les auteurs de second ordre en possession de la faveur du public, elle jette encore quelque éclat. Citons seulement un des survivants de la génération précédente chez qui l'action des *Nuits* se manifeste clairement, l'abbé Jacques Delille (1738-1813)¹. Elle apparaît surtout dans les derniers chants du poème de l'*Imagination* (1806). Tandis que le poème tout entier parle du charme de la mélancolie rêveuse, c'est au chant VII, où l'auteur décrit les coutumes funéraires de peuples différents et le puissant intérêt

1. Delille connaissait bien la littérature anglaise. Il publia en 1805 une traduction du *Paradis Perdu* et laissa manuscrite une traduction de l'*Essai sur l'Homme*.

qui s'attache aux monuments des morts, que l'inspiration étrangère se laisse voir ¹. Mais, comme le remarque fort bien un savant critique italien ², Delille, avec son génie latin moins sombre et plus attentif au monde extérieur, a conçu tout autrement la leçon de la tombe et l'indique par les vers suivants :

« Pleins de ces grands pensers, et de ces grands tableaux,
J'ai médité longtemps, assis sur les tombeaux,
Non pas pour y chercher, dans ma mélancolie,
Le secret de la mort, mais celui de la vie ³. »

C'est là, en effet, un changement significatif. Alors que les peuples d'origine germanique s'absorbent dans leur douleur et n'en relèvent que le côté subjectif, c'est-à-dire tendent surtout au lyrisme dans l'expression de leurs plaintes, la poésie française, et celle de l'Italie avec elle, trouve dans les mêmes contemplations un élément objectif. L'une et l'autre exhalent, non seulement la tristesse personnelle de l'affligé qui pleure, mais les regrets dus à la disparition du passé et cherchent dans l'exemple des pères un encouragement pour leurs enfants. De là, deux choses nouvelles : le réveil du sentiment historique auquel certains livres, tels que les « Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires » (1791), par Volney, faisaient déjà appel, et l'application, comme dans l'Imagination, du souvenir ému des ancêtres, afin de stimuler leurs descendants à qui, pour reprendre dans son sens le plus élevé le beau mot d'un ancien, ils transmettent le

1. Voir dans l'Imagination, Paris, L. G. Michaud, 2 vol. in-8°. ch. VII (vol. II, p. 161-62), les vers suivants qui rappellent la philosophie attristée d'Young :

« Vois comme tout s'enfuit, se dissipe et s'envole !
Le temps, vieillard semblable à cet enfant frivole
Qui fait et qui détruit ses palais d'un moment,
De ses propres travaux se joue incessamment.
Que l'homme est passager ! que sa vie est cruelle !
Tout répète ici-bas cette plainte éternelle. »

et cf. à la p. 152 l'allusion au Jugement Dernier avec le passage analogue de N. Th. IX.

2. Studi di Letteratura Italiana, di B. Zumbini. — Firenze, successori Le Monnier, 1894, 1 vol. in-8°, p. 123.

3. L'Imagination, op. cit., vol. II, p. 144.

flambeau de l'existence « et quasi cursores vitai lampada tradunt¹. »

Avec cette profonde transformation, l'influence de notre auteur, invisible maintenant à la surface du grand courant littéraire qui entraîne les esprits, arrive affaiblie et presque anonyme au romantisme français. Elle se confond désormais avec l'influence des ouvrages qu'elle a inspirés ou encore avec l'influence d'Ossian et de Werther. Les Nuits peuvent être connues des jeunes poètes qui surgissent, mais leur action directe ne se fait plus sentir. Une mention, en passant, d'Ed. Young par quelque représentant de l'école nouvelle, montre que l'on sait son nom, mais ne prouve pas que l'on relève de lui. C'est ainsi que Balzac le cite par hasard², qu'Alfred de Musset lui emprunte son titre, que Stendhal lui compare le Victor Hugo des Ballades³. Mais, nulle part, même chez le pessimiste Alfred de Vigny, l'on ne retrouve de trace d'une étude approfondie de l'écrivain ou d'une imitation quelconque. Une seule exception, une exception importante, s'impose cependant. C'est celle d'Alphonse de Lamartine. Et ce n'est pas de conjectures qu'il s'agit ici, mais de faits certains rapportés dans sa correspondance juvénile. Il écrit, en effet, le 10 août 1810, de Milly, à M. de Virieu, qu'il apprend l'anglais et qu'il le met bien au-dessus de l'italien. A la date du 30 septembre, il lui confie qu'il s'occupe de traductions, « quelques Nuits d'Young et la superbe tragédie d'Addison, *The Death of Cato*, » et qu'il a mis « le tout en vile prose, excepté quelques morceaux qui me séduisent et que je versifie. » L'année suivante, au printemps (lettre du 24 mars 1811), il se dépeint « plongé tous les

1. Lucrèce, *De Rerum Natura*, lib. II. v. 79.

2. Voir Balzac, *Œuvres*, éd. Calmann Lévy, 1875, tome III, p. 125, dans le roman intitulé *Honorine*. Un des principaux personnages, le consul Maurice, dit de la comtesse Octave... « ses malheurs à elle, sur lesquels elle voulait garder le plus profond silence, effaçaient les miens, quoique déjà les causes de ma misanthropie eussent pu satisfaire Young et Job. »

3. Stendhal (H. Beyle). *Correspondance inédite*... 1^{re} Série. — Paris, Michel Lévy, 1855, in-8°, p. 222. Lettre du 1^{er} janvier 1823 :

« ...Ce M^r Hugo a un talent dans le genre de celui de Young, l'auteur des *Night Thoughts* : il est toujours exagéré à froid, son parti lui procure un fort grand succès. L'on ne peut nier, au surplus, qu'il ne sache fort bien faire des vers français, malheureusement il est somnifère... »

jours dans les idées les plus sombres, ou me récréant, dit-il, avec quelques auteurs anglais comme Ossian, Young et Shakespeare¹. » Sa prédilection pour la poésie mélancolique apparaît donc d'une manière indéniable.

Le résultat de cette patiente initiation ne devait point tarder. Il se manifesta dans ces Méditations Poétiques² qui marquèrent, en 1820, le réveil du lyrisme en France. Ce ne sont pas seulement les sujets du recueil, tels que l'Isolement, l'Immortalité, le Désespoir, la Prière, Dieu, ou le Temple avec la description d'une visite au cimetière du village, qui en trahissent l'inspiration. Bien des passages de ces poèmes y rappellent des passages bien connus des Nuits, lues dans le texte original d'ailleurs et sans l'entremise de la version banale de Le Tourneur. Quand Lamartine s'écrie :

« Je te salue, ô Mort ! Libérateur Céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur, » etc.

il reprend le thème qui termine le troisième chant d'Young³ (N. Th., III, 487-529). La belle strophe dans « Désespoir » :

« Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard ! l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ? »

1. La Correspondance de Lamartine par M^{me} Valentine de Lamartine. — Paris, Hachette, 1873, 4 vol. in-8°, vol. I, pp. 258, 272, 292.

2. Nous citons d'après les Méditations Poétiques par A. de Lamartine — Paris, Ch. Gosselin et Furne, 1 vol. in-12, 1838, suivi d'un second volume de Nouvelles Méditations Poétiques.

3. « Then welcome, Death thy dreaded harbingers,
Age and Disease : Disease, though long my guest, —
That plucks my nerves, those tender strings of life ;
Which, pluck'd a little more, will toll the bell
That calls my few friends to my funeral ;
Where feeble Nature drops, perhaps, a tear
While Reason and Religion, better taught,
Congratulate the dead, and crown his tomb
With wreath triumphant. Death is victory :
It binds in chains the raging ills of life. » (N. Th. III, 487-96, etc.).

est un écho de N. Th. VII, v. 750-58¹ : « Avant d'exister l'humanité était-elle coupable ? Pourquoi cette clause spéciale dénoncée contre nous « *mortels en tout et en tout misérables ?* » — Les cieux ont-ils leurs raisons d'état que leurs sujets ne sauraient examiner et ceux-ci ne peuvent-ils humblement raisonner quand ils soupirent amèrement ? « *Mortels en tout et en tout misérables !* » C'en est trop et sans parallèle dans la nature ; c'en est trop pour une existence qui ne t'a pas été demandée, Dieu Tout-Puissant ! car je ne saurais voir que ton pouvoir. » Le second recueil des Méditations, paru en 1823, contient également des réminiscences de notre auteur dans le morceau intitulé Réflexion, où le poète montre Dieu révélé par la nature et la conscience, et surtout dans Les Etoiles où, comme Young dans la neuvième Nuit, il décrit l'univers stellaire. Souvent il use des mêmes procédés de rhétorique, et quand Lamartine, après avoir demandé où s'en vont tous ces mondes en mouvement, leur jette cette apostrophe :

« Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute !
Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage ;
Car de la vérité la lumière est l'image. »

la pensée se reporte naturellement au voyage de son prédécesseur anglais à travers l'espace infini en quête du séjour de l'Eternel, lorsqu'il s'adresse en ces termes à la Nuit : « Où, déesse, dis-le moi, où brille sa cour éclatante ? où flamboie son trône ? Tu le sais, car tu es près de Lui et c'est toi, à ce que rapporte la renommée sacrée, qui tires le rideau des ténèbres autour de son

1. « Ere yet in being, was mankind in guilt?
Why thunder'd this peculiar clause against us,
All mortal, and all wretched? — Have the Skies
Reasons of state, their subjects may not scan,
Nor humbly reason when they sorely sigh?
All mortal, and all wretched! — 'Tis too much;
Unparallel'd in Nature : 'tis too much
On being *unrequited* at Thy hands,
OMNIPOTENT ! for I see nought but Power.

(N. Th. VII, 750-58).

majestueux pavillon¹. » L'esprit général, sinon l'expression dans tous ses détails, provient bien ici de l'œuvre maîtresse d'Young.

Et pourtant, si le poète du XIX^e siècle lui est redevable de la matière de ses Méditations et de la mélancolie qui les pénètre, il y a chez lui, comme chez ses contemporains, un élément nouveau; encore inconnu dans les Nuits. C'est le sentiment plus objectif et plus varié de la nature, tel qu'il ressort du Soir, du Lac, d'Ischia et de la Solitude, ainsi que le sentiment du passé sous la forme des souvenirs personnels dans les vers A Elvire et Adieu, dans Tristesse et les Préludes, ou sous forme historique dans Bonaparte et la Liberté ou dans une Nuit à Rome. N'oublions pas non plus que l'époque où écrivait Lamartine est pour une part dans l'inspiration de sa poésie. La tourmente révolutionnaire et les désastres qui précédèrent la Restauration des Bourbons avaient plongé la nation dans la tristesse². C'est ce qui explique la vogue des écrivains mélancoliques, les nombreuses imitations de Werther, entre autres celles de Chateaubriand, de Ch. Nodier et de Senancour, et le succès de la traduction des Nuits, par Le Tourneur, prolongé jusqu'en 1842, date où P. Christian la réédite encore une fois³. Mais cet ensemble de circonstances diverses qui contribuent à répandre le pessimisme dans les masses obligent la critique à se montrer circonspecte et à ne pas attribuer à la seule influence d'Young le désespoir à la mode dans la littérature française au moment où naît l'école romantique.

Plus délicate encore serait peut-être la tâche de reconnaître l'action précise exercée sur les lettres, en France, par l'opuscule

1. N. Th. IX, 1695-99. Cf. aussi N. Th. IX, 1355-57 : « Quel temple que celui-ci pour prier! Quel Dieu doit résider dans un pareil sanctuaire! » avec les vers du poète dans La Prière qui en semblent le développement :

« Voilà le sacrifice immense, universel!

L'univers est le temple, et la terre est l'autel, etc. »

2. Cf. Dorison, Alf. de Vigny, poète philosophe. — Paris, A. Colin, 1892, 1 vol. in-8°, p. 18, etc.

3. Les Nuits d'Young suivies des tombeaux d'Irvey, traduction de P. Letourneur, revue et précédée d'un Essai sur le Jobisme par P. Christian. — Paris, Lavigne, 1842, 1 vol. in-8°. A la page XXIV de cet Essai fort intéressant Christian dit d'Young qu'« il est de quelque chose dans cette couleur ou cette intention de mélancolie qui règne encore sur la poésie de notre époque. »

où notre auteur traite de la Composition Originale. La première trace certaine que nous en ayons découverte se trouve dans le Discours Préliminaire de Le Tourneur, en tête de sa version des « Night Thoughts. » Voici son appréciation : « Ce petit traité développe parfaitement les idées d'Young comme critique. On diroit qu'il auroit composé ses Nuits d'après les principes qu'il y expose, ou qu'il auroit ajusté ces principes sur ses Nuits. » Le traducteur promet de donner en entier le travail en question et en attendant il en publie quelques pages portant sur l'originalité et sur la possibilité et le devoir de tous, et des écrivains surtout, d'y atteindre. Il ajoute, enfin : « On conviendra qu'il y a bien des vérités dans ce que l'auteur appelle ses *conjectures*. Si les Anglois s'égarent souvent par trop de licence et de témérité, les François pourroient bien être accusés quelquefois de lâcheté dans le champ du génie ; souvent ils étouffent leur talent à force de goût et de servitude ¹. L'Année Littéraire de Fréron [en 1769, tome II, p. 228] releva le passage cité comme « rempli de vues neuves et solides » et invita Le Tourneur à faire connaître le reste. Cependant, malgré ce début favorable, il est fort difficile de suivre l'effet des théories ainsi exposées sur la littérature française. Un critique contemporain, M^r Al. von Weilen, croit les reconnaître dans la poétique de Marmontel, parue en 1763, notamment dans sa polémique contre les anciens et dans l'éloge qu'il fait des « licences heureuses » de Shakespeare. Il nous semble, à notre tour, en entendre l'écho dans les *Mélanges de Littérature* ² où d'Alembert, à propos de l'art de traduire, parle d'« accorder aux écrivains créateurs le premier rang qu'ils méritent » et s'élève contre l'obligation à laquelle on voudrait soumettre les traducteurs de « se borner à être des copistes. » N'y a-t-il pas aussi comme un ressouvenir des mêmes idées dans la lettre précédemment mentionnée qu'écrivit La Harpe, le 24 juin 1764, et où il déclare qu'« un vrai poète est l'enfant de la nature, il est riche et facile comme elle. Comme elle, il produit avec cet air d'aisance et

1. Les Nuits d'Young, trad. de Le Tourneur, 1769. — Discours Préliminaire, pp. xxxi-xxvii.

2. Voir ces *Mélanges*, op. cit., tome III, p. 16.

de grandeur qui convient à la puissance créatrice. » Puisque le critique ne peut guère avoir emprunté à Young lui-même des armes pour le combattre, il faut que ces idées, mises en circulation par Suard et l'abbé Arnaud, aient été communes alors à tous les bons esprits¹, et c'est cette action occulte, la seule probable ici, que nous tenions à signaler.

L'influence de l'écrivain anglais, en France, se présente ainsi sous deux aspects tout différents. Sous l'un, apparente et fort répandue, elle traverse la Révolution et l'Empire pour ne disparaître qu'avec la Restauration, mais elle s'exerce par l'intermédiaire, en quelque sorte obligé, de la traduction en prose arrangée et défigurée par Le Tourneur. Sous l'autre, plus cachée quoique également intéressante, elle agit directement sur quelque esprit isolé, tel que Lamartine, à Milly, plongé dans l'étude des Nuits, ou bien elle crée, par la lente diffusion des théories sur l'originalité, une atmosphère poétique nouvelle et favorable au libre développement du génie. Young contribue dans les deux cas à l'affranchissement des jeunes auteurs qui se heurtent aux traditions surannées de l'école classique, mais son action, tantôt entravée par de fâcheuses altérations, tantôt réduite à l'état de force anonyme et presque ignorée, se fait sentir plus tard et d'une façon moins précise que chez les peuples d'origine germanique.

1. Nous trouvons dans les Mémoires historiques sur le XVIII^e siècle et sur M. Suard, par D. J. Garat [Paris, A. Belin, 1821, 2 vol. in-8^e, vol. II, pp. 131-32] l'anecdote suivante d'où il semble ressortir que les théories littéraires d'Young étaient assez connues en France :

« Dans une discussion sur l'art du théâtre Condillac déclare que les bêtes n'imitent pas ou très peu; il y a imitation servile et imitation de génie. Qu'en pense M. Garrick?

» Il répond d'un ton demi-comique et demi-héroïque :

« Non, n'imitons personne et servons tous d'exemple.

» M. Suard fit remarquer comment ce vers... était devenu dans la bouche d'un anglais, un vers de poétique excellente, qu'on pourrait croire traduit de la Composition Originale de Young, et les applaudissements laissèrent Garrick pour couvrir M. Suard... »

CHAPITRE X

Les traductions italiennes des “ Nuits ”. — Influence de la version de Le Tourneur. — Ipp. Pindemonte et Ugo Foscolo. — Young et Leopardi. — Les versions espagnoles et portugaises. — Les “ Nuits ” et la littérature russe.

L'influence d'Young sur la littérature des langues néo-latines n'est pas restreinte à la France. Elle apparaît également en Italie où elle prend une certaine importance. Seulement — et il vaut la peine de le constater — c'est après la publication de la version de Le Tourneur et surtout grâce à elle. Lorsqu'en 1770, le D^r Giuseppe Bottoni mit en vers blancs les quatre premières Nuits de notre auteur, il choisit non celles de l'original anglais, mais celles de son collègue de Paris¹, et il en fit autant l'année suivante quand il donna, à Sienne, les six premières. On comprend, qu'en 1771, Lejay ait voulu profiter de l'occasion. Il imprima donc, à Paris, une édition italienne, en deux volumes in-12, dont le texte était de l'abbé Alberti, puis la même en trois volumes, à Paris et à Marseille, avec la traduction de Le Tourneur en regard. Et le succès fut tel dans la péninsule que Bottoni, quand en 1775 il présenta aux lecteurs les œuvres complètes, ou plutôt les poésies d'Young, y compris les trois chants du Jugement Dernier dus à la plume de Clemente Filomarino, crut devoir fournir quelques explications au sujet d'un travail qui pouvait sembler superflu à un moment où, comme il le reconnaît, « il court déjà en Italie quatre versions complètes de cet illustre écrivain. » Ces explications, elles-mêmes, méritent d'attirer notre attention par leur franchise.

1. Le Quattro prime Notti di Young, tradotte in versi sciolti dal Dottor Bottoni. — Pisa, appresso il Giovanelli, 1770, in-4°.

Parlant de la méthode de son travail, Bottoni déclare s'appuyer sur son prédécesseur parisien, car « celui-là montrerait qu'il comprend peu combien a été utile et judicieuse la peine prise par M. Le Tourneur en réunissant les matériaux de même nature si inégalement répartis dans l'original, qui ne l'aurait pas exactement imité en transférant le poème en une autre langue¹. » Il avoue toutefois qu'il ne s'en est pas tenu aux phrases de son guide. Quant à ce qui regarde son original, il a eu soin de secouer le joug servile que le respect de l'auteur impose trop souvent aux meilleurs interprètes, se conformant en cela — et il cite de nom le critique — à l'exemple et aux préceptes du savant d'Alembert. Ajoutons, pour montrer sa connaissance pratique de la littérature française contemporaine, qu'il a lu le livre des Jours dirigé contre Young et qu'il attaque à son tour le Mousquetaire Noir qui, dit-il, justifie la remarque faite dans les Conjectures sur la Composition Originale à propos de l'impuissance des imitateurs. Mais son édition contient mieux encore qu'une apologie de son œuvre. Elle renferme dans la préface une lettre, du 23 mai 1771, de l'abbé Pietro Metastasio. Celui-ci, poète impérial [poeta cesareo] à la cour de Vienne, était renommé pour la pureté et l'harmonie de ses vers et son jugement en littérature passait pour être sans appel. L'appréciation qu'il porte sur les six premières Nuits (d'après Le Tourneur) nous donne donc l'impression produite sur un grand écrivain italien par la mélancolie anglaise. Commenant par un compliment délicat à l'adresse de G. Bottoni dont la langue claire et noble lui semble celle qu'eût préférée Young sur les bords de l'Arno, il parle ainsi de l'original entrevu sous son vêtement étranger : « Combien est grand le mérite de cet excellent auteur, c'est ce qui se voit même à ses défauts, puisqu'en dépit de l'ordre négligé, des répétitions fréquentes, et de l'habitude invétérée... de ne vouloir nous conduire à la vertu que par la voie du désespoir... il sait se rendre maître du lecteur et l'entraîner avec lui où il lui plaît. » De là vient que « dans la

1. Delle Notti di Young, traduzione di Gius. Bottoni, 3^{ma} edizione corretta etc., e del Giudizio Universale... da Clemente Filomarino. — Siena, Franc. Rossi, 1775, Prefazione, pp. III e IV.

foule des beautés éclatantes qui foisonnent, il ne resté pas de place pour regretter les perfections absentes, tout comme dans la magie du coloris de Rubens disparaît parfois l'irrégularité du dessin. » La comparaison était fine et le poète des Nuits ne pouvait guère être présenté aux lettrés de la péninsule sous de meilleurs auspices ¹.

Peut-être est-ce cette recommandation qui stimula le zèle des traducteurs. En tout cas, il parut en 1774, à Venise, une version libre des *Night Thoughts*, accompagnée d'annotations diverses, par un certain Lod. Ant. Loschi ² qui, reprochant à Bottoni d'écrire des vers prosaïques et à l'abbé Alberti d'avoir fait un livre de classe pour l'étude du français, entreprit d'offrir à la jeunesse un ouvrage d'éloquence emprunté aux méditations d'Young, mais ni une paraphrase, ni une imitation, puisque, dit-il, « outre l'intégrité du texte que j'ai fort jalousement gardée, j'ai ajouté certaines choses dont le public jugera. » « Ne sachant rien, avoue-t-il, un peu plus loin avec la plus grande franchise, de la langue anglaise, j'ai dû forcément m'en tenir de près à la traduction française de M. Le Tourneur. quoiqu'à contre-cœur, parce que l'on s'aperçoit aux indices les plus manifestes que son esprit est bien loin d'être à l'unisson de celui de l'auteur ³, » et cette même nécessité l'a obligé à conserver la répartition des chants en vingt-quatre Nuits. Mais ce qu'il y a peut-être de plus notable dans ce nouvel essai de traduction, c'est la précaution prise pour se concilier un public catholique. Quand il reproduit l'avant-propos élogieux de Le Tourneur, Loschi a soin d'indiquer dans une note qu'étant hérétique, Young n'est qu'un exemple imparfait de vertu. Dans sa propre préface, il insère, pour ras-

1. Cette appréciation du célèbre critique ne passa pas inaperçue en Angleterre et la lettre de Metastasio fut traduite au cours d'un article sur « Burney's Memoirs of Metastasio » inséré en juin 1796 dans « The British Critic » [vol. VII, p. 663].

2. Le *Lamentazioni, ossia le Notti d'Odoardo Young coll' aggiunto d'altre sue opere*. Libera traduzione di Lodovico Antonio Loschi con varie annotazioni. Venezia : Giovanni Vitto, 1774. Con Privilegio, 3 vol. in-8°. — L'ouvrage contient les Nuits, le Jugement Dernier, la Paraphrase du livre de Job et les Pensées comprises dans la 1^{re} édition de Le Tourneur.

3. Id., Prefazione, pp. 1-2.

surer les âmes pieuses, l'approbation formelle du poète étranger par l'abbé Giambatista Roberti, de l'ordre des Jésuites ¹, dont le *Discours Chrétien*, publié en 1772, le désigne comme « un homme fort connu pour son enthousiasme sombre et sévère et qui, bien que séparé de notre sainte communion, était cependant chrétien ; son âme méditative était pénétrée de la dignité de l'homme destiné à jouir de la fréquentation de son Créateur. » Ces avertissements n'étaient sans doute pas inutiles, puisque même en France l'attaque contre les *Nuits* provenait des cercles religieux et se manifestait dans le *Journal de Trévoux*. Il n'en demeure pas moins significatif qu'un membre du clergé, en Italie, ait pu louer ouvertement Young et que Loschi se permette également de recommander les romans de Richardson et de Fielding. C'est l'influence anglaise commençant à se faire sentir en vers et en prose par-delà les Alpes.

Mais si elle perce déjà et réveille le zèle des traducteurs, elle ne se montre pas aussi rapidement dans les œuvres des écrivains italiens. Le premier chez qui l'on en retrouve la trace certaine, d'après l'un des meilleurs critiques de notre temps ², ce serait l'abbé Bertola di Georgi (1752-98). Son poème sur la mort de Clément XIV, trahit par son titre même, les *Nuits Clémentines*, l'action de la version française de *Le Tourneur*, et la forme méditative du livre marque d'autant plus sûrement l'imitation qu'elle convient moins à un sujet en partie historique. Cette tentative, postérieure aux travaux de Bottoni, d'Alberti et de Loschi, vaut la peine d'être notée, comme provenant d'un auteur ecclésiastique qui allait un peu plus tard, en 1779, révéler à son pays une source nouvelle d'inspiration littéraire, également septentrionale,

1. Id., p. 7. L'abbé Roberti (1719-86) était d'ailleurs accessible aux idées venues de l'étranger, et notamment à celles de J.-J. Rousseau, comme le prouvent deux discours de lui sur l'embaumement des enfants. L'ouvrage cité de lui et que nous n'avons pu consulter portait le titre de *Discorso Cristiano, Del Lusso*. — Bassano, 1772, et Loschi renvoie ses lecteurs au tome I^{er}, pp. 7 et 44.

2. Voir l'article remarquable de M^r Bonaventura Zumbini, sur *La Poésie Sépulcrale* dans ses « *Studi di Letteratura Italiana* » déjà cités p. 545. C'est aux travaux de critique et aux aimables conseils de l'éminent professeur de littérature italienne à l'Université de Naples que nous sommes redevables d'une partie des observations faites au cours de ce chapitre, sur l'influence des *Nuits* en Italie.

par son *Essai sur la Poésie allemande*. Après lui, et comme du reste en France, le mot de *Nuits* fit fortune. En 1792 parut à Lucques la première partie des *Nuits Romaines* du comte Alessandro Verri, d'une conception fort différente, il est vrai, de celles d'Young. La mort ne fournit plus un thème de méditations personnelles sur la vie future et sur la tristesse de l'existence présente, elle permet à l'auteur de rapprocher d'illustres défunts autrefois séparés par un long intervalle de temps et qui discutent sur le passé et sur les perspectives d'avenir de la péninsule latine. Il ne s'agit plus de philosophie ou de morale, mais d'histoire devenue objective pour l'instruction des survivants. Les ombres des grands hommes de l'ancienne Rome se réunissent autour de la tombe des Scipions et rappellent, dans une série de dialogues en prose, leurs propres exploits et leurs fautes politiques dont Cicéron tire une leçon en guise d'épilogue. Ici, comme plus tard chez Delille, l'idée originelle d'Young se trouve modifiée pour apparaître sous une forme moins subjective et mieux adaptée à l'esprit des races méridionales.

Mais s'il est difficile de rencontrer en Italie, malgré l'emploi du titre populaire de *Nuits*, une imitation réelle de notre auteur, il l'est moins de constater l'influence de la mélancolie anglaise sur la jeune génération de poètes italiens. On ne la voit guère, par contre, chez ceux qui étaient d'âge mûr quand l'œuvre de Le Tourneur traversa les Alpes. Même Parini (1729-99), sérieux pourtant de sa nature, n'en présente pas de traces et son chef-d'œuvre, *La Journée* (*Il Giorno*), d'ailleurs publié en 1763, ne porte nulle part, et surtout dans sa description satirique de la soirée d'un jeune muscadin milanais, l'empreinte des sombres réflexions de l'étranger. Mais un changement se manifeste avec Ippolito Pindemonte (1753-1828), l'un des premiers, d'après S. de Sismondi, dont le vers reflète la tristesse pensive. Il avait voyagé pendant sa jeunesse en France et en Angleterre d'où il rapporta des souvenirs excellents et le goût des littératures voisines. Ses premières œuvres, telles ses *Poesie Campestri* (1785), écrites dans sa villa d'Avesa, près de Vérone, en fournissent la preuve. Lui aussi, comme Parini, y traite des quatre parties du jour, mais son apostrophe à la nuit, toute différente de l'autre,

indique un sentiment de vénération et de vague mystère où il est passé en quelque sorte un souffle venu de Welwyn : « O Nuit, antique déesse, qui es née avant le soleil et qui vivras plus que lui, tu seras honorée et chantée par moi tant que je respirerai l'air qui nous fait vivre. Dans cette première phase, renfermée et cachée sous un manteau entièrement obscur et sans rayons, tu demeurais oisive, repassant dans ton esprit pensif les annales du royaume voisin. Puis tu sors, et sur un char d'ébène, retenānt six noirs coursiers de la main gauche, et dans ta droite levant un sceptre d'argent, de l'Océan tu surgis en reine, couronnée d'étoiles, déployant dans l'éther vide un manteau constellé et portant empreint sur ton front sombre le doux globe d'argent de Cynthia ¹. » Ne croirait-on pas ici à une réminiscence de la belle personnification qui commence et qui clôt les méditations nocturnes dans N. Th., I, 18-20 et IX, 551-64 ? N'y a-t-il pas aussi un souvenir précis du voyage d'Young à travers l'univers visible dans l'une des strophes précédentes où Pindemonte s'écrie : « Ah que toujours ces étoiles bien-aimées brillent pour moi dans un ciel aussi pur, comme je les contemple à présent ! Tandis que, sur les ailes de la pensée, je m'élève à ces astres que fait tourner une force inconnue, que j'entre et que je me perds, audacieux pèlerin, dans ces terres ignorées et nouvelles, je vois leurs habitants et je remarque sur toute chose, sous forme diverse, l'empreinte de la souveraine Sagesse elle-même ² ? » En d'autres endroits, le titre même de plusieurs odes, et souvent des plus admirées, telles que *Alla Luna*, *La Solitudine*, *La Melanconia*, rappelle le poète anglais, sans parler du parfum de sentimentalité attristée qui leur est commun à toutes.

Mais l'action des « *Night Thoughts* » apparaît plus clairement encore dans I *Sepolcri* qui maintiennent la renommée de leur auteur dans la littérature italienne. Cette œuvre intéressante ne fut pas donnée au public sous sa forme primitive. Vers 1805, Ippolito Pindemonte qui, comme on l'a vu, s'était inspiré de la

1. Le Poesie Originali di Ipp. Pindemonte. — Firenze, Barberà Bianchi, 1858, in-8° ; Le Poesie Campestri, *La Notte*, str. 15-16 [p. 33].

2. Id. *La Notte*, str. 10 [p. 32]. Cf. N. Th. IX, 1710, etc.

mélancolie anglaise pour ses essais de jeunesse, conçut le plan grandiose d'un poème qui s'intitulerait *I Cimiteri* (les Cimetières) et qui renfermerait en quatre chants formés de strophes en *ottava rima* une description du Campo Santo de Vérone, l'indication des rites funéraires chez les anciens, une discussion sur les honneurs qu'il convient de rendre aux morts et le tableau d'un champ de repos idéal. Tel est du moins le projet dont il parla à son ami M. Pieri et qu'il comptait exécuter. De ce travail, il reste quelques fragments où se trahissent à la fois l'influence de l'Imagination de Delille et celle de l'Angleterre. Sur ces entrefaites, le gouvernement napoléonien promulgua, en 1807, une loi prescrivant d'inhumer les cadavres en dehors des villes, mais y ajouta un règlement inhumain qui défendait de mettre aucune inscription sur les tombes, de les distinguer les unes des autres et même de les visiter. L'opinion publique fut indignée et traduisant l'émotion générale, Ugo Foscolo composa sur ce sujet une pièce de vers magnifique qu'il adressa à son ami Pindemonte, dont le travail ébauché ne lui était sans doute pas inconnu. Quand celui-ci l'apprit, dit son biographe, Al. Torri, il interrompit l'œuvre commencée, bien qu'il eût presque terminé son premier chant, et publia *I Sepolcri* sous forme de réponse à Foscolo. Le sujet, il est à peine besoin de le dire, c'est la revendication du droit des morts au pieux souvenir des survivants. Quant au sentiment, il est nettement chrétien par opposition voulue au ton dégagé et plutôt sceptique du collègue auquel l'auteur donne la réplique, car « la religion, dit-il, orne et consacre l'endroit solitaire, et sans sa présence il est trop affreux de contempler une tombe. » Par là, Pindemonte se rapproche d'Young et la Grande-Bretagne n'est pas loin de sa pensée, puisqu'il fait allusion à l'Anglais « qui se vante d'avoir les affections aussi profondes et aussi fortes que les idées » et qu'il loue la coutume britannique d'ensevelir parfois des parents auprès du manoir de famille, dans un parc verdoyant. La mélancolie d'ailleurs pénètre le poème, mélancolie plutôt aimable et résignée, qui dit, par exemple, à un veuf pleurant sa femme ravie par le trépas : « Tu sentiras tes deux joues baignées de larmes très douces et ton âme envahie par la joie de la douleur. » Mais à côté de la sentimen-

talité des Nuits s'exhalant en plaintes à la lumière de la lune qui « fait pleuvoir sur la plaine sa pâle lumière nocturne, » il y a l'élément nouveau emprunté à Verri et à Delilie. L'écrivain reconnaît que « les tristes monuments de ceux qui ont disparu ne sont pas seulement une consolation, mais un enseignement pour ceux qui leur survivent, » et il résume en ces mots son idéal : « Je voudrais qu'elle fût belle dans les plus illustres villes l'enceinte sacrée où ceux qui, dans une condition élevée ou humble, ont accompli les choses les plus grandes, pourraient reposer égaux avec honneur sur une couche magnifique, dormant sur leur coussin d'argile. » Ce souci de découvrir dans le tombeau des hommes de bien une leçon en quelque sorte tangible pour ceux qui leur ont succédé, forme le complément naturel ajouté par les races latines aux sombres réflexions que la mort faisait naître dans l'esprit des poètes du nord.

Nous la retrouvons d'ailleurs, cette préoccupation étrangère à Young et à ses contemporains, plus marquée encore chez le jeune émule d'Ipp. Pindemonte, chez Ugo Foscolo (1778-1827), qui lui est d'ailleurs supérieur par le talent. Né à Zante, dans les îles Ioniennes, mais de parents vénitiens, et lui-même élevé à Venise, ce dernier souffre aussi du mal moral, de ce pessimisme intellectuel qui se répandait alors par l'Europe, et d'une douleur plus poignante, du malheur de sa patrie réduite et dépouillée par l'étranger. Le double courant de mélancolie subjective et d'indignation patriotique se montre dans tous ses écrits. Dans sa jeunesse, c'est la première qui domine. Elle se nourrit des livres attristés importés d'au delà des frontières et s'inspire en même temps de Milton et de Gessner, du Contrat Social de J.-J. Rousseau et des Nuits d'Young. Il ne s'agit pas ici de simples conjectures. La preuve de ces influences nous est fournie par une élégie juvénile intitulée *Les Souvenirs* (*Le Rimembranze*)¹ où elles apparaissent ensemble. Le début a déjà le ton romantique de la fin du XVIII^e siècle : « Voici l'heure : j'entends murmurer avec mes soupirs en un son plaintif et sourd, à travers le feuillage, le

1. Voir Ugo Foscolo, *tragedie e poesie*, nuova edizione. — Milano, Società editrice Sonzogno, 1896, 1 vol. in-8°. — *Poesie Giovenili*, pp. 167-68.

vent solitaire. » Le poète découvre le rocher où s'asseyait la Laure de Pétrarque auprès d'une source qui l'invite à « pleurer les biens perdus. » La lune placide et resplendissante éclaire la branche où pend le nid du doux rossignol qui gémit. Le monde est abandonné à la sombre nuit qui l'envahit¹, tandis qu'avec les heures silencieuses s'élèvent les Ténèbres et le profond Silence, les deux fantômes que nous voyons au commencement des méditations nocturnes. C'est le moment où la malheureuse Héloïse tout échevelée invoquait les ombres de la nuit, où « sur le livre de la douleur portant inscrits les mots d'Eternité et de Mort, Young venait se lamenter auprès du cadavre de Narcissa. » L'on comprend sans peine que ces lectures favorites, ainsi rappelées par l'écrivain lui-même, devaient le prédisposer à se faire l'interprète, en Italie, de la sentimentalité germanique, le représentant du *cormentalismo* (le mot barbare date de cette époque) qui s'attache à concilier la raison et le cœur et qui veut à la fois convaincre et persuader². De là, dans la correspondance de Foscolo, vers l'âge de seize à dix-huit ans, les fréquents appels à ses « amis sensibles » et l'abus de la phraséologie larmoyante et attendrie de l'école pathétique. Il payait son tribut à la mode du jour.

Alors survinrent la capitulation de Venise et sa cession à l'Autriche, par le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797), qui donnèrent une cause réelle à sa mélancolie de convention. Tandis que ces événements le mettaient au désespoir, la mort de son camarade Ortis, étudiant comme lui à l'Université de Padoue, réveilla dans son âme les sentiments qui fermentaient obscurément sans qu'il en eût pleine conscience. Sous le coup de l'émotion, il rédigea ses fameuses Lettres de Jacopo Ortis où s'expriment une tendresse trompée et un patriotisme aux abois, conduisant tous deux au suicide. Il est surtout intéressant de remarquer que cette œuvre fut conçue et écrite sous sa première forme, dont un faux ami publia, vers 1798, une édition subreptice, avant que le jeune auteur

1. Cf. dans la 1^{re} strophe de l'épigramme de T. Gray, le vers :

« And leaves the world to darkness and to me. »

2. Voir les *Nuovi saggi critici* di Franc. de Sanctis. — Napoli, A. e D. Morano, 1872, in-8°, p. 131, etc.

connût Werther, le roman pessimiste de Goethe. Nous avons donc ici comme la contre-épreuve en pays latin de ce que pouvait produire l'influence de Rousseau jointe à celle d'Young et d'autres poètes mélancoliques dans une ardente imagination juvénile. Mais quand Ugo Foscolo se décida, en 1802, à le donner lui-même au public, il avait étudié le livre de son prédécesseur allemand et remanié le sien à la suite de sa lecture. Avec Jacopo Ortis, le désenchantement qui assombrissait les pays de langue germanique fit irruption dans la péninsule. Et cette impression de tristesse l'écrivain l'accrut encore, en 1805, par sa traduction du *Voyage Sentimental* de Sterne. Il éprouva plus tard un certain regret d'avoir introduit la désespérance dans l'esprit de la jeunesse italienne. Et pourtant son œuvre, plus saine que celle de Goethe, est une révolte virile du patriotisme écrasé, plus encore que le renoncement à la lutte pour l'existence de la part d'un homme blasé et suffisant¹.

Mais, si lui-même passe condamnation sur un roman où les principes de l'école mélancolique sont poussés à leurs conséquences extrêmes, il n'en est pas moins curieux de voir reparaître ces tendances, avec plus de modération pourtant, dans un de ses poèmes les plus connus. Celui-ci adressé à Pindemonte et portant également, d'après son sujet, le titre *Dei Sepolcri* (*Des Tombeaux*) est imprégné d'un noir pessimisme qui fait contraste avec la douce tristesse de son ami. Pour Foscolo, « même l'Espérance, dernière déesse, fuit les tombes et l'Oubli enveloppe toutes choses de sa nuit², » et l'homme et ses monuments funèbres, remarque qui nous rappelle une réflexion analogue d'Young. « Pour nous, dit-il, que la mort nous prépare un lieu de repos, où la fortune pour une fois cesse de se venger. » Mais aux vivants, le cimetière

1. Cf. l'appréciation d'un critique sagace, L. Hermenjat, dans son étude sur Werther et les Frères de Werther [Lausanne, Ch. Pache, 1892, 1 vol. in-8°, p. 48] : « On aura facilement aperçu, si je ne me trompe, dans cette existence manquée du Werther italien, trois traits distinctifs : le patriotisme sceptique, le pessimisme douloureux, l'amour des aventures. Cette dernière passion s'explique suffisamment par la vie d'Ugo Foscolo... on dirait qu'en écrivant Jacopo Ortis, il a eu la vision prématurée et passablement exacte de sa propre destinée... »

2. *Dei Sepolcri*, v. 46-22. Cf. N. Th. IX, 106-7.

fournit d'utiles exemples. « Les urnes des braves, Pindemonte, excitent l'âme courageuse à de grandes actions et rendent belle et sainte au pèlerin la terre qui les recueille ¹. » De là, la gloire de l'église Santa Croce, à Florence; de là, l'usage des anciens Grecs élevant sur les rives de l'Hellespont des trophées de la guerre de Troie, puisque les sépultures des héros non moins que les ruines d'Ilion rappellent le souvenir du passé aux générations futures. Tel est ce chant, qui doit une certaine obscurité à ses allusions mythologiques et à de savantes périphrases ². Il combine le sentiment de l'antiquité et le sentiment moderne, ces deux sources d'inspiration auxquelles puisait tour à tour Ugo Foscolo, lui-même à demi-Grec et à demi-Italien, et marque par sa morne désespérance d'une part, et de l'autre par l'application aux hommes à venir des leçons de la mort, la double transformation subie sur le sol latin par la philosophie des Nuits.

Un peu plus jeune que Foscolo, Cesare Arici (1782-1836) se ressent comme lui du mal du siècle, mais ressemble davantage à Pindemonte par la douceur du sentiment et par sa sérénité d'esprit. Entièrement voué aux lettres dans sa ville natale, Brescia, où il occupait une chaire de littérature, il reste, avec les deux poètes précédents, l'un des représentants de l'école mélancolique en Italie. Pour nous, il offre de plus l'intérêt d'avoir choisi un sujet tout voisin de celui d'Young pour l'une de ses meilleures œuvres, *Il Campo Santo di Brescia* (le Cimetière de Brescia) ³. Il commence par y décrire la terreur de la tombe, mais bientôt il se laisse gagner par la paix de ce champ de repos où dorment côte à côte tant d'ennemis implacables du temps des vieilles factions rivales. L'inspiration objective du midi se retrouve dans le tableau minutieux du temple formant l'entrée du Campo Santo, dans l'énumération des grandes familles avec leurs souvenirs et dans l'indication des insignes qui distinguent sur les monuments les diverses professions des défunts. Mais, vers la fin, la pensée du destin de l'homme après l'existence terrestre nous ramène aux

1. V. 145-48 et 151-54.

2. D'après L. Settembrini, Giordani, dans un moment de mauvaise humeur, appella cette œuvre une « fumeuse énigme. »

3. *Il Campo Santo di Brescia*. — Brescia, Niccolò Bettoni, 1823.

Nuits. « Le regard s'étend sur la morne plaine et voit dans son ensemble la cité des disparus. Hélas combien de dépouilles et quelles dépouilles mortelles y ont plu en un petit nombre d'années ! » Il note qu' « avec le vent du soir un sanglot de pieuses foules s'y répand et des plaintes entrecoupées. » Puis, il termine par un adieu attristé aux pèlerins fatigués de la vie qui gisent au cimetière en attendant que la trompette de l'archange vienne les réveiller. « Alors cet édifice s'écroulera, même les tombes s'ouvriront, la terre tout entière secouée changera de place, et reprenant sa dépouille mortelle, chacun se dressera confus devant Dieu ¹. » Cette vision du jugement à la fin du poème, n'est-ce pas une réminiscence du dernier chant d'Young ² ?

Mais à mesure que l'on s'éloigne du moment où les diverses traductions ont fait connaître les méditations nocturnes au public italien, l'action de notre auteur devient plus difficile à démêler des influences parallèles. Il reste encore un écrivain cependant chez qui nous croyons la découvrir, et même l'un des plus grands, Giacomo Leopardi (1798-1837). Le cygne noir de Recanati, comme on l'a récemment appelé en Belgique ³, appartient par sa philosophie tout entière à cette période pessimiste qui comprend la fin du XVIII^e et une moitié du XIX^e siècle. Lui aussi, et c'est ce qui mérite ici de fixer notre attention, a connu les Nuits par l'entremise de la traduction de Le Tourneur reproduite en italien, et cette trahison d'une trahison (*tradimento di tradimento*), suivant le mot d'un critique contemporain ⁴, n'est pas restée sans action sur lui. On aurait pu, il est vrai, soupçonner un autre intermédiaire dans la personne de son frère, Carlo Leopardi, qui savait l'anglais et qui, la correspondance de famille le prouve, l'entretenait de ses lectures. Mais le doute à ce sujet est levé quand on consulte les œuvres juvéniles du poète et surtout son Histoire de l'Astronomie depuis son origine jusqu'en 1811,

1. Id., p. 30.

2. Cf. N. Th. IX, 197-216.

3. La Tristesse Contemporaine, par H. Fiérens-Gevaert. — Paris, F. Alcan, 1899, 1 vol. in-8°, p. 56.

4. Voir l'ouvrage déjà cité du prof. B. Zumbini, p. 92.

publiées en 1880 d'après des documents inédits¹. Cette vaste compilation qu'il réunit à l'âge de quinze ans contient, en effet, une longue citation de la 21^e Nuit², avec une note de Giacomo : « Je m'aperçois que je me suis laissé entraîner trop loin par l'essor de cet auteur plein d'imagination. La conduite de mon argument demande que l'on écoute les raisons apportées par ceux qui préconisent la pluralité des mondes en faveur de leur système. » Leopardi a donc connu les méditations d'Young, sinon dans le texte original, du moins dans une des versions empruntées au français et ayant cours en Italie. Nous sommes maintenant en droit de rechercher la trace probable des Nuits dans ses œuvres.

M. le professeur B. Zumbini, après avoir parlé de l'abbé Bertola, ajoute : « Il y a encore d'autres écrivains italiens, plus rapprochés de nous par le temps, chez qui nous sentons quelque chose d'Young. C'est ainsi qu'à lire le dialogue de Leopardi « La Nature et un Islandais, » il nous semble avoir sous les yeux les pages où l'Anglais a décrit l'immense accumulation des maux qui oppriment l'homme jusqu'à sa mort³, » et il s'appuie sur ce fait que l'habitude si répandue chez les auteurs postérieurs de choisir un interlocuteur réel ou imaginaire auquel ils adressent leur discours est une imitation de l'interminable discussion où Lorenzo se voit toujours réfuté. Nous avouons qu'après une étude attentive du dialogue en question, il nous a été impossible d'arriver aux mêmes conclusions que l'éminent critique. D'une part, la figure géante de la Nature, dont le buste de femme surgit de terre adossé à une montagne dans une région inhabitée de l'Afrique Centrale⁴, rappelle plutôt le génie qui, au cinquième chant des *Lusiades*, arrête Vasco de Gama prêt à franchir le cap de Bonne-Espérance, et auquel il est fait allusion dans le récit, que l'ami incrédule du pasteur de Welwyn. D'autre part, le

1. Opere inedite di G. Leopardi pubblicate sugli autografi Recanatesi da Gius. Cugnoni. — Halle, Max Niemeyer, 1880, in-8°, vol. II, pp. 126-28.

2. Cette 21^e Nuit [d'après *Le Tourneur*] correspond, mais avec de nombreuses omissions, à N. Th. IX, v. 1510 et suivants.

3. B. Zumbini, op. cit., p. 86.

4. Giac. Leopardi, *Prose*. — Milano, Società editrice Sonzogno, 1 vol. in-8°, 1897, pp. 79-84 : « Dialogo della Natura e di un Islandese. »

tableau exagéré des misères de la race humaine n'est pas conforme à l'esprit des Nuits où le mal physique n'apparaît pas sous tant d'aspects divers ni avec une égale persistance. Enfin, la disparition du raisonneur trop habile sous la dent de deux lions amaigris qui mourront le lendemain d'inanition, ou sous un simoun dont le souffle recouvre ses ossements d'un monticule de sable, ne coïncide pas davantage avec les conclusions d'Young pour qui, comme pour le Pascal des Pensées, une âme immortelle vaut à elle seule plus que la création inanimée tout entière, en d'autres termes, plus que la Nature.

Par contre, il nous a semblé découvrir dans les poésies de G. Leopardi des passages qui procéderaient, par l'inspiration tout au moins, des Nuits d'Young¹ et que nous allons par suite rapprocher, dans les cas les plus probants, de ce que nous regardons comme leurs originaux. Nous indiquerons surtout ici le Chant Nocturne d'un berger nomade de l'Asie (*Canto Notturmo di un Pastore errante dell'Asia*)² pour l'esprit général de la pièce de vers et particulièrement pour la préférence qui y est accordée à la bête sur l'homme. Le gardien du troupeau s'écrie tristement : « O mon troupeau qui te reposes, o que tu es heureux ! toi qui, je le crois, ne connais pas ta misère. Que je te porte envie, non seulement parce que tu es presque affranchi de toute peine, que tu oublies aussitôt toute fatigue, tout dommage, toute peur violente, mais plus encore parce que jamais tu ne ressens d'ennui. Quand tu es assis à l'ombre, sur l'herbe, tu es tranquille et satisfait, et tu passes sans peine une grande partie de l'année dans cet état. » N'est-ce pas un écho, ou plutôt le développement d'extraits de la septième Nuit (v. 38-40, 291-96, 798-99)³ ? Le début du chant où le retour constant de la lune pour éclairer les mêmes

1. Telle n'est pas, nous devons le dire en toute justice, l'opinion de M. le professeur Zumbini, à qui nous avons communiqué les imitations supposées et qui n'y voit que de simples rencontres d'idées.

2. *Canti di G. Leopardi*. — Firenze, Successori Le Monnier, 1 vol. in-16, 2^{ta} Edizione, 1885, n° XXIII, pp. 102-7.

3. Cf. encore *The Last Day*, Book III, v. 170-71. J. Barnstorff signale aussi une imitation de ces passages d'Young dans un poème de Joh. Ad. Schlegel, *Der Unzufriedene* (Le Mécontent).

paysages est comparé à la monotonie de l'existence humaine rappelle la plainte de l'écrivain anglais (N. Th. III, v. 329-34) : « Pourquoi vivre toujours ici ? d'un pas fatigué fouler les traces de nos pas précédents ? repasser par ce cercle sans fin ? remonter sur la lourde roue usée de la vie qui ne ramène rien de nouveau ? suivre et suivre encore le sentier battu ? et dire à chaque misérable journée de parodier celle qui est écoulée ? » Pures coïncidences, croira-t-on peut-être, et sans importance réelle. Cela se peut, en effet, mais il est au moins digne de remarque que les procédés poétiques d'Young et de l'auteur italien se ressemblent beaucoup. Leopardi invoque sans cesse notre satellite comme muse inspiratrice ou bien il s'adresse aux astres, ainsi que le fait Young dans sa dernière Nuit, et souvent il prend la lune à témoin d'un passé transformé pour lui en douleur¹. Cela n'implique certes pas que son pessimisme absolu et désespéré faisant de la nature une marâtre ennemie de l'homme soit le reflet des méditations nocturnes anglaises, mais il y a, suivant nous (et sur ce point nous nous trouvons d'accord avec de bons critiques contemporains)², dans les vers de Leopardi la trace encore visible de sentiments mélancoliques et d'arguments empruntés aux *Night Thoughts*.

Ainsi, pendant un certain temps, l'action des Nuits a été assez importante en Italie. En Espagne, où la critique littéraire est relativement moins développée, cette action devient plus malaisée à déterminer et nous devons nous borner à de courtes indica-

1. Voir dans l'édition indiquée de Leopardi, non seulement le Canto Notturmo, mais encore p. 151, Il Tramonto della Luna, p. 62, l'apostrophe Alla Luna et p. 95, Le Ricordanze (Les Souvenirs) dont le titre rappelle l'élégie juvénile, Le Rimembranze, d'Ugo Foscolo, et cf. N. Th. III, 26-28 ; VI, 26-32 et N. Th. IX, passim. Nous avons cru reconnaître dans N. Th. II, 396-98, le germe d'une célèbre comparaison du poète italien dans La Ginestra (p. 161) :

« Como d'arbor cadendo un picciol pomo, » etc.

Ces vers n'étant pas traduits par Le Tourneur, Leopardi, si cette conjecture était exacte, aurait étudié également les Nuits dans l'original.

2. Cf. dans la Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte, Band XII, 5-6^{tes} Heft (1898, S. 470), l'article de F. Zschech, sur un travail de G. A. Cesareo, intitulé : « Nuove ricerche su la vita e l'opera di G. Leopardi, Torino, 1893. » Le critique dit : « Leopardi semble avoir été stimulé par les Ruines de Volney autant que par les Nuits d'Young... »

tions. Contrairement à ce qui se produit dans les pays de langue romane où nous venons d'étudier l'influence de notre auteur, ici l'imitation directe de l'original précède la traduction, bien qu'elle n'ait paru que bien longtemps après, et comme œuvre posthume, en l'an 1804. Cette première tentative, du reste apparemment unique et en tout cas malheureuse, est due à Don José de Cadahalso (ou par contraction Cadalso) qui vécut de 1741 à 1782. Il fit de fortes études à Paris et acquit pendant son séjour à l'étranger une connaissance si complète de l'anglais que lors du siège de Gibraltar, il fut pris pour un compatriote par une sentinelle britannique dont il obtenait régulièrement des renseignements utiles à l'état-major espagnol. Libéré de tout service à la fin de la guerre contre le Portugal, il menait une vie oisive à Madrid, quand il devint éperdument amoureux d'une jeune actrice, la señora Ibañez, qui jouait des rôles comiques au théâtre de la Cruz¹. Sa flamme fut récompensée et, malgré l'opposition de ses amis à ce projet, il se proposait d'épouser la jeune femme, lorsqu'elle prit un refroidissement et mourut, trois jours après, entre les bras de son amant. La douleur de Cadalso fut effrayante. Il se refusait à quitter l'enceinte où reposait sa bien-aimée et, devenu presque fou de chagrin, il résolut de la revoir coûte que coûte. Tel est le récit de son éditeur ; d'autres, par contre, mettent en doute l'exécution de la sombre aventure que racontent ses *Nuits Lugubres* (*Noches Lúgubres*). Cet opusculé en prose, dont la disposition et le style passionné rappellent sous certains rapports le poème bien plus connu d'Young, décrit en quatre chapitres ou Nuits la rencontre du désespéré (*tediato*) et du fossoyeur Lorenzo qui, moyennant finances, consent à lui rendre le terrible service de déterrer le cadavre. La justice survient et arrête l'écrivain qu'elle accuse de meurtre. Dans la prison, il s'abandonne à de tristes réflexions sur la destinée humaine et invoque les ténèbres, amies des criminels, pour qu'elles fassent réussir son entreprise. La troisième Nuit le montre relâché et de

1. Voir *Noches Lúgubres*, *Historia de los amores del coronel Don José de Cadalso*, escritos por el mismo. Nueva edición. — Madrid, D. José Maria Mares, 1847, 1 vol. in-8°. Prólogo.

nouveau préoccupé de son œuvre sinistre et la quatrième rapporte la fuite du fossoyeur qui laisse l'inconsolé seul en présence de la morte. Ce livre étrange, sans doute composé à la hâte et sans suite dans les idées, puisqu'il parut plus de vingt ans après le décès de l'auteur et qu'à ce moment même il subit encore des remaniements, produit une impression pénible et nullement littéraire. On dirait un tableau à la Goya où l'art s'efface devant l'horreur du sujet et qui nous met en face du néant dans toute son épouvante et sans le moindre espoir de salut. Cadalso mérite la critique dédaigneuse de Ticknor, il n'a fait qu'une repoussante caricature d'Young¹.

Malgré cette imitation spontanée d'un espagnol, restée d'ailleurs longtemps ignorée, c'est en Portugal que paraissent les premières traductions du poète publiées dans la péninsule ibérique. L'exemplaire que nous avons pu examiner à la Bibliothèque des agrégés de Winchester College est signé de Jose Manoel Ribeiro Pereira et porte les deux dates de 1784 et 1787², mais comme il s'agit déjà de la troisième édition l'ouvrage peut, sans doute, remonter à 1780. Il est sur le plan de la version de *Le Tourneur*, bien que l'auteur portugais prétende s'être fondé sur le texte anglais. Le livre dut avoir du succès, car l'année suivante (1788) Vicente Carlos de Oliveira, mit en vers la *Vengeance* et le *Busiris* d'Young; ainsi que l'*Épître à Lord Lansdowne*³. Plus tard, le même Oliveira donna également les *Nuits*, le *Jugement Dernier* et le *Triomphe de la Religion* [c'est-à-dire *The Force of Religion or Vanquished Love*], mais bien qu'il paraisse avoir su l'anglais, il se contenta d'une paraphrase de l'interprète parisien. La troisième édition de 1804, que nous avons seule eu l'occasion de consulter, est en effet partagée en vingt-quatre chants. Il est vrai que l'écri-

1. *The History of Spanish Literature*, by Geo. Ticknor. — Boston, Houghton, Mifflin and Co, 1888, vol. III, p. 404, note 12, où le critique qualifie cette œuvre posthume de « some unfortunate prose imitations of Young's Night Thoughts. »

2. *Noites de Young Traduzidas do Ingles em Portuguez* por Jose Manoel Ribeiro Pereira... Terceira Ediciaõ, Lisboa. Na Offic de Francisco Borges de Sousa, 1787. Com Licença de Real Meza Censoria, gr. in-12. Le tome II est de 1784.

3. *Nova Tragedia intitulada A Vingança do Doutor Young*... Traduzida em Verso Por Vicente Carlos de Oliveira, Lisboa. Na Offic de Francisco Borges de Sousa, 1788. Com Licença de Real Meza Censoria, in-12.

vain déclare dans son avant-propos que son œuvre était déjà prête depuis trois ans et que le travail de son collègue français ne lui a servi que de stimulant, mais l'adoption des mêmes divisions, et des mêmes *notes* et la reproduction du frontispice banal où Young offre son volume à l'Eternel, montrent le cas qu'il faut faire de cette assertion¹. Au reste, la vogue, tant des méditations nocturnes que des adaptations qui en avaient été faites en France, se voit à la publication, en 1807, du Vertueux Mourant, drame en trois actes et en prose, extrait des passages les plus touchants des Nuits² où nous reconnaissons la pièce signalée à Paris, en 1771, par l'Almanach des Muses. C'est donc bien des bords de la Seine et non de Londres que l'engouement pour le poète a été introduit en Portugal.

Il n'en fut pas autrement en Espagne, à la fin du XVIII^e siècle. Ici, la traduction apparaît assez tardivement, en 1797, sans doute à cause de scrupules d'ordre religieux. Elle est l'œuvre de Don Juan de Escoiquiz (1762-1820), chanoine de Saragosse et précepteur du Prince des Asturies, le futur Ferdinand VII. Le titre, lui-même, est significatif : « Œuvres choisies d'Edouard Young, expurgées de toute erreur et traduites de l'anglais en castillan, etc.³, sans parler de l'exagération évidente de la dernière clause. L'auteur s'en explique d'ailleurs dans l'avant-propos qu'il ajoute au Jugement Dernier. « Comme.... Young, dit-il, a eu le malheur de vivre hors du giron de l'Eglise Catholique, et dans un pays où la

1. Noites d'Young Traduzidas em vulgar por Vicente Carlos d'Oliveira, e addicionadas com as notas de M. Le Tourneur, com os poemas do Juizo Final, e do Triunfo da Religião contro o Amor, e outras opusculos do mesmo Young. Terceira ediciãõ, correcta e emendada pelo traductor dos Seculos Christãos, etc. [Manoel Jose da Silveira Lara?] — Lisboa, 1804, 8^o [Brit. Mus., 11643 a 29]. Na Typografia Rolandiana. Comme l'œuvre de Le Tourneur, du reste, cette traduction renferme les Nuits, le Jugement Dernier, le Triomphe de la Religion, la Paraphrase du livre de Job, la Lettre à Voltaire [sic], l'Aperçu de la Vie et des Pensées variées.

2. O virtuoso moribundo, Drama em tres actos e em prosa. Extrahido das passagens mais patheticas das Noites de Young. — Lisboa, 1807, 8^o [Brit. Mus., 11728 de 2]. Voir plus haut, p. 535.

3. Obras Selectas de Eduardo Young, expurgadas de todo error y traducidas del ingles al castellano por Don Juan de Escoiquiz, Canónigo de la Santa Iglesia Metropolitana de Zaragoza, Sumiller de Cortina de S. M. y Maestro del Serenísimo Sr Principe de Asturias. Segunda Edicion, Con Licencia. — Madrid en la imprenta real, 1798. [Primera edicion, 1797].

liberté de penser, de parler et d'écrire ne connaît pas de frein, il a semé parmi les vérités les plus utiles beaucoup de propositions nullement conformes à nos saints dogmes.... J'ai donc supprimé tout ce que j'ai noté comme digne de censure, après avoir consulté des personnes sensées et compétentes. » La précaution n'était pas oiseuse, il s'en faut, puisque l'Inquisition venait de prohiber une version italienne des Nuits qui passait pour plus fidèle. Quant à la méthode suivie par Escoiquiz, il indique bien que, comme son confrère parisien, il a « pris la liberté d'omettre certaines phrases qui, en tant que redites pouvaient rebuter le lecteur, » mais il nuit à sa prétention d'avoir étudié le texte anglais quand il écrit dans sa préface générale : « Je n'ai pas fait autre chose.... que d'adopter en bloc le plan du dit Le Tourneur. Ce plan, pour mon esprit borné (á mi corto intender), est si bien imaginé que d'un chaos confus d'idées sublimes, mais sans lien et mêlées à d'autres idées gigantesques et puériles, il a fait une œuvre magnifique¹. » Enfin, son but réel se montre lorsqu'il déclare que les vérités proposées « par un auteur qui méconnaît l'autorité de l'Eglise et cède à la seule force de la raison feront un très grand effet sur tous les lecteurs » et « qu'en donnant au public cette traduction exempte d'erreur, la nation ne sera pas privée d'une œuvre de si grande valeur et l'on empêchera ainsi l'introduction clandestine d'autres versions faites pour satisfaire la curiosité, mais ne présentant pas cette garantie. » La précaution fut-elle suffisante ? Nous ne savons. En tout cas, Escoiquiz obtint un succès réel, puisqu'il dut publier une seconde édition dès 1798 et il eut même un imitateur, car il y prévient incidemment ses compatriotes qu'il vient de paraître en prose une nouvelle interprétation du Jugement Dernier par un certain Don Cristobal Cladera. La vogue des Nuits d'Young, en Espagne, comme en Portugal, n'est donc pas contestable. Sauf dans le cas de Cadalso cependant, nous n'avons pas d'imitation directe à

1. Id. [1^{re} edición, 1797, tomo II] Advertencia Preliminar, p. 1-6. Il va sans dire que nous ne mettons pas en doute qu'Escoiquiz fût capable de lire Young dans l'original, puisqu'il donna également en espagnol une version du Paradis Perdu de Milton, mais nous croyons qu'il s'est beaucoup trop inspiré de l'œuvre de Le Tourneur.

signaler dans les littératures de ces deux pays. Il est facile de comprendre que l'ère troublée des conquêtes napoléoniennes ne fut pas précisément favorable dans le midi de l'Europe au progrès des lettres.

Nous devons à l'extrême obligeance d'un correspondant que nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement, à Monsieur W. R. Morfill, professeur de langues et de littératures slaves à l'Université d'Oxford, de pouvoir fournir les renseignements suivants sur l'influence d'Young en Russie. Sa haute compétence suppléera ainsi à l'impossibilité où nous étions de pousser plus loin ces quelques recherches en raison de notre ignorance des idiomes slaves et nous sommes heureux de lui en exprimer ici notre vive reconnaissance. A Saint-Petersbourg, la traduction des Nuits, quoique plus tardive qu'ailleurs, est indépendante des versions déjà publiées. Elle paraît, en prose, sans nom d'auteur, semble-t-il, en 1799, sous ce titre : *Les Lamentations d'Edouard Young*¹, qui suppose la connaissance de l'original et suffit pour écarter l'hypothèse d'une action quelconque de la version de *Le Tourneur*, puisque l'ouvrage se répartit, comme l'avait voulu le poète, en neuf chants et non en vingt-quatre. A la fin du second volume se trouvent également le *Jugement Dernier* et *La Puissance de la Foi ou l'Amour Vaincu*. Quelques années plus tard Sergius Glinka, en 1803, donna, à Moscou, les méditations nocturnes mises en vers alexandrins². C'est grâce à cette double tentative que l'écrivain anglais trouve accès auprès du public russe.

Par contre, l'action d'Young sur les littérateurs eux-mêmes n'est pas due seulement aux deux livres en question. Elle se manifeste même avant leur apparition et s'exerce principalement sur les poètes épris de rhétorique du temps de Catherine II. Elle est considérable, en effet, sur l'auteur favori de la grande impératrice, sur Gabriel Derjavine (1743-1816). L'édition de ses

1. Faute de caractères russes et par crainte d'erreur, nous donnons la traduction des titres que nous citons.

2. *Les Nuits d'Young* en vers, publiées par Sergius Glinka. — Moscou, 1803. La même année paraît, à Varsovie, une traduction polonaise dont la bibliothèque du Musée britannique possède un exemplaire.

œuvres faite pour l'Académie de Saint-Petersbourg sous la direction de J. Grot, attire à maintes reprises l'attention sur ses emprunts. C'est surtout sa célèbre Ode à Dieu, reproduite en tant de langues diverses et jusqu'en japonais et en chinois, qui aurait subi l'influence des Nuits. La seconde moitié de la huitième strophe et la neuvième tout entière sont indiquées comme une imitation de N. Th. I, v. 68 et suivants. Après lui l'on peut mentionner Nicolas Mikhaïlovitch Karamzin (1765-1826) qui, à côté de ses travaux historiques, fit paraître bon nombre de pièces de vers. C'est dans l'une de celles-ci, intitulée La Tombe, que le professeur Morfill reconnaît l'accent et l'inspiration de notre auteur. Et nul doute que bien des écrivains secondaires se sont ressenti, comme les précédents, de la lecture d'Ossian, de Sterne et d'Young dont la réputation universelle favorisait, à cette époque, les réflexions sentimentales et la poésie religieuse.

En terminant, il n'est peut-être pas inutile de noter également en Russie une certaine action littéraire de la France, bien compréhensible sous le règne d'une amie de Voltaire et de Grimm, dans la diffusion des idées de notre auteur. Elle a lieu par l'entremise d'un petit volume de Paris, l'Esprit d'Young, traduit du français pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle et qui, à ce que nous présumons, représente plutôt les « Vérités Philosophiques tirées des Nuits d'Young » et mises en vers libres par M^r de Moissy que les « Pensées anglaises sur divers sujets de morale et de religion » de 1760¹. S'il en était ainsi, la version de Le Tourneur, sous forme de simples extraits, il est vrai, aurait été connue sur les bords de la Néva et se serait répandue en pays slaves aussi bien que chez les peuples de langues romanes. Quoi qu'il en soit, le recueil dont nous parlons est encore intéressant à un autre point de vue. Il contient, à la fin, des pièces de vers russes que l'auteur regarde comme inspirées par notre poète et choisies dans les œuvres non seulement de Derjavine et de Karamzin, mais encore dans celles de Michel Khéraskof (1733-1807). Ici nous ne

1. Il est vrai que ce pourrait être une reproduction de l'ouvrage de l'abbé Baudrand (en 1786) : « L'Esprit, les Maximes et les Pensées d'Young, » mais l'influence de la version de Le Tourneur n'en serait pas moins prédominante.

pouvons pas citer d'imitation directe qui nous soit connue, **mais** nous nous contentons de signaler, d'après des critiques compétents, ces trois noms d'une certaine réputation il y a quelque cent ans dans la littérature de l'empire, comme ceux d'hommes qui ont étudié les méditations nocturnes de Welwyn et qui en ont reproduit le ton grave et mélancolique¹.

Une chose cependant ressort avec évidence de cette étude sommaire de l'effet des Nuits d'Young sur le continent européen, c'est que, si la traduction allemande s'impose par son mérite à la Hollande, pays voisin et de langue germanique, les nations néo-latines, l'Italie, le Portugal et l'Espagne, ne veulent connaître notre poète que par l'intermédiaire de la version de Le Tourneur. Ce n'est pas par ignorance de l'original, puisque, dans les deux derniers cas tout au moins, nous trouvons nettement formulée la prétention d'avoir consulté le texte primitif. Il faut donc admettre que le rayonnement littéraire de la France, sur les peuples méridionaux et peut-être même en Russie, vers la fin de l'ancien régime et pendant la période de la Révolution, était tel que son goût servait de règle aux écrivains étrangers et qu'ils acceptaient de confiance les remaniements auxquels un critique français croyait devoir soumettre une œuvre réputée imparfaite. La constatation de cette hégémonie incontestable dans le domaine des lettres, confirmant en quelque sorte, par un exemple inattendu, le mot profond de l'historien Macaulay : « France is the interpreter of England to mankind, » méritait, à notre avis, d'être une fois de plus signalée.

1. Nous avons cru que le pessimisme du comte Pouchkine (1799-1837) pouvait être dû à l'influence des Nuits d'Young, mais telle n'est pas l'opinion de M. Morfill, qui nous écrit : « I do *not* trace this English poet in Pushkin ; the latter seems under the influence of Byron... »

CONCLUSION

En étudiant la vie d'Edouard Young et ses œuvres nous avons reconnu chez lui les traces d'une double influence. L'une lui vient du milieu littéraire où il se trouva plongé à l'Université d'Oxford, c'est la tendance des écrivains néo-classiques anglais, conduits par Dryden, Addison et Pope, à la correction, au respect, puis à l'imitation des anciens. Il la subit et s'y plie sans peine dans ses premiers poèmes empreints de la régularité de forme et d'idées requise par le siècle d'Auguste, en Angleterre, et pleins des souvenirs des grands auteurs latins et des livres bibliques. L'autre influence, antérieure et plus subtile, lui vient de Winchester et des impressions, plutôt sombres et romantiques, s'y rattachant vers la fin du XVII^e siècle. Young appartient à cette vieille école de Guillaume de Wykeham, qui marque ses élèves d'un cachet distinctif, leur inspirant de fortes pensées et le goût de l'indépendance intellectuelle. Il continue la série glorieusement inaugurée par Sir John Davies et Thomas Otway, il fait partie de la phalange où figurent John Philips et William Harrison, bientôt suivis de Christopher Pitt, de Joseph Warton et de William Collins. Comme eux, rompu dès sa jeunesse à l'art des vers, il a pris au contact de Winton College une teinte de mélancolie pensive, mais bien personnelle, qui se montre dans le choix de ses sujets et dans la manière dont il les traite. Par là s'expliquent son aptitude à se conformer aux méthodes du jour, à écrire aussi joliment en distiques héroïques que le plus habile des fins lettrés du temps, ainsi que cette veine de sérieux et de profond sentiment qui perce, petit à petit, dans ses productions successives.

L'éducation et le milieu littéraire le préparaient donc à jouer un rôle complexe. Admirateur convaincu de Dryden et de ses émules, il accepte leur idéal qui consiste à étudier les anciens pour s'inspirer de leur exemple. Mais, dès le début de sa carrière, il se dégoûte du métier de copiste et s'il ne revendique pas encore très haut le droit à la pensée libre et spontanée, déjà il condamne l'abus des traductions en vers et des paraphrases qui suivent un ouvrage de l'antiquité pas à pas sans jamais parvenir à l'atteindre. C'est ce qu'indique nettement l'avant-propos anglais de son discours latin prononcé à l'inauguration de la Bibliothèque Codrington. Au théâtre, qu'il aborde bientôt après, il désapprouve aussi l'imitation des pièces françaises et propose, tant en théorie que par la composition de *La Vengeance*, le retour à la Renaissance et à la nature en prenant pour modèle le grand tragique Shakespeare. Pareils symptômes de réaction sont significatifs à cette époque. Ils laissent voir que le poète est captivé par une beauté différente de la froide correction classique, par la chaleur du langage, par l'impétuosité de l'action, ces qualités pour ainsi dire natives de l'époque d'Elizabeth, mais dédaignées et dépréciées par les meilleurs critiques du règne de George I^{er}. Aussi la glorification du maître dramaturge ne constitue-t-elle pas seulement un phénomène intéressant dans l'histoire de l'appréciation des pièces shakespeariennes ; elle prouve péremptoirement que chez Young les germes d'indépendance littéraire reçus à Winchester se disposent à grandir et n'attendent que des circonstances favorables pour arriver à pleine maturité.

L'occasion se présente lors de la publication d'un recueil de vieilles ballades, en 1723, et lors de l'invasion de la poésie écossaise, à Londres, avec les œuvres d'Allan Ramsay et du jeune Thomson. Quand celui-ci reprend, dans son *Hiver* (1726), le mètre miltonien ou vers blanc que John Philips avait cherché à faire revivre, notre auteur suit encore docilement les méthodes dominantes. Il concilie son désir d'innover et sa vénération pour le passé conventionnel en composant les premières satires régulières de l'école néo-classique, celles dont Pope s'inspirera à son tour pour les dépasser. Mais au moment où il les achève, en 1728,

nous constatons chez lui une tournure d'esprit, une direction littéraire toute différente. Pour le fond, cela se remarque sans peine dans son *Appréciation Véridique de la Vie humaine*, où l'observation superficielle du monde et des mœurs est remplacée par une analyse psychologique pénétrante, où la légèreté du satirique qui rit de son sujet disparaît devant une profonde misanthropie, un accent de mélancolie réelle, trahissant une douleur intime, un sombre désenchantement. En ce qui touche à la forme, il commence à se servir de strophes lyriques où l'entrelacement capricieux des rimes et des mesures contraste avec la pompeuse monotonie du distique héroïque. Au point de vue théorique, Young proclame soudain sa rupture avec l'école régnante en préconisant l'originalité comme seule sauvegarde de l'avenir littéraire du pays. Son évolution est maintenant complétée ; il ne lui reste plus qu'à la manifester par une grande œuvre.

C'est alors, de 1742 à 1745, que sous l'émotion produite par des deuils successifs, il écrit son poème le plus original et le plus puissant, ses méditations nocturnes. Déjà remarquable par l'emploi continu du vers blanc, cette composition constitue le monument le plus important et presque le premier en date de l'école mélancolique. En même temps on y découvre le changement graduel de la philosophie de notre auteur. Assez enclin à la tristesse dans ses poésies juvéniles et dans ses pièces de théâtre, il aboutissait dans son *Appréciation Véridique* à une conception désespérée de l'existence à peine mitigée par la lointaine perspective d'un au delà supérieur au présent. Les *Nuits* reprennent en partie ce noir pessimisme, mais elles insistent davantage dans les chants IV et IX, double conclusion du recueil, sur la certitude de l'immortalité et des compensations futures. Ce qui est aussi plus frappant que dans le sermon et ce qui influa peut-être plus encore sur les écrivains suivants, c'est l'accent si personnel d'Young et sa tendance à faire de la Nature la confidente de ses peines, à trouver en elle comme un reflet de son humeur sombre. Un homme s'abandonnant à sa douleur en face d'un paysage dont les ténèbres et l'aspect désolé semblent renforcer les plaintes de l'affligé, voilà ce qui constitue la nouveauté, ce qui motiva le succès merveilleux des *Nuits*. L'école néo-classique défendait à ses

adeptes de se mettre en scène dans leurs ouvrages ; Young initie le public aux angoisses qui déchirent son cœur et son âme blessée lui révèle le secret du sentiment qui émeut toutes les autres.

Avec les Nuits sa tristesse semble s'être apaisée en s'exprimant. Les Lettres sur le Centaure non Fabuleux conservent encore, mais affaiblie, l'empreinte de ce pessimisme farouche pour qui la terre n'offre rien qui ne soit mauvais et trompeur. Les années ramènent l'espoir et la sérénité dans l'esprit du vieillard. Ses Conjectures sur la Composition Originale, auxquelles manque malheureusement la contre-partie annoncée en ce qui touche à la morale, nous le montrent plus confiant dans le domaine de la littérature. Alors que les disciples de Dryden et de Pope ne voient partout que ruines et décadence, lui, s'inspirant des théories de Bacon, proclame les droits imprescriptibles de l'intelligence humaine et pousse ses contemporains à rejeter les entraves de l'imitation servile. Passant de son ancienne désespérance à un enthousiasme presque juvénile, il déclare que le génie ne relève d'aucun maître, qu'il peut et qu'il doit se dispenser de règles destinées à assister des talents inférieurs et que le génie, loin d'être aussi rare qu'on le suppose, est aussi fréquent, aussi fécond, aussi puissant qu'au temps des grands modèles de l'antiquité latine et grecque. C'est pour les Anglais le signal de la révolte contre la dépendance littéraire, l'apparition d'un nouveau mot d'ordre, l'originalité, dans une province jusqu'alors régie par la tradition et les précédents. Young y ajoute, comme récompense de l'effort à tenter, la vision glorieuse de conquêtes futures sur le terrain de la poésie et de la prose qui renouvelleront la conception des genres les plus divers et qui relègueront les Homère, les Sophocle, les Démosthène et les Cicéron de jadis au rang de simples précurseurs bientôt dépassés. En un mot, c'est la substitution de l'individualisme le plus absolu à l'ancienne hiérarchie qui prévalait dans les lettres et les arts, et c'est, pour l'auteur lui-même, le retour du pessimisme de l'âge mûr à un optimisme définitif.

L'influence de Young se répandant en Europe par l'entremise des nombreuses traductions de ses Nuits et de ses Conjectures amena naturellement des résultats intéressants et parfois contradictoires. C'est en Allemagne où elle a le plus fortement agi, et presque dès la publication des deux ouvrages en question, que

cette influence se fait le plus nettement sentir. Les Nuits pénètrent de leur émotion débordante et de leur teinte sombre toute l'école didactique des Suisses et de Klopstock. Elles transmettent l'attendrissement de commande et la mélancolie érigée en système aux romantiques qui ouvrent le XIX^e siècle et aux philosophes qui s'inspirent de leurs doctrines. Renforcées par l'action concurrente de J.-J. Rousseau et d'Ossian, elles viennent, pour ainsi dire, s'incarner en un type célèbre à cette époque, dans le jeune Werther ou, ce qui revient au même, dans le jeune Goethe. Il résume en sa personne cet égoïsme outré qui s'absorbe dans ses propres chagrins sans souci de ceux des autres, cette sensiblerie exagérée pour qui le monde entier devient le sujet de réflexions attristées, ce désœuvrement prétentieux qui ne fait rien sous prétexte d'être méconnu ou de ne pouvoir aboutir, enfin ce noir désenchantement pour lequel l'univers est « un monstre qui dévore toujours et qui recommence sans cesse (ein ewig verschlingendes und wiederkäuendes Ungeheuer), » bref cet état d'esprit anormal dont la conclusion logique, malgré les protestations chrétiennes de notre poète, ne fut et ne pouvait être que le suicide.

Au contraire, la théorie d'indépendance littéraire et d'effort personnel si hardiment soutenue par Young dans son opuscule célèbre inspire une autre école allemande, celle de la période d'assaut et d'interruption (die Sturm und Drangperiode). On y proclame la nécessité du libre développement des écrivains, affranchis à la fois des formules et des règles du passé. On y glorifie Shakespeare comme le seul maître sorti parfait des mains de la nature. On y insiste sur les privilèges du génie et sur l'originalité. Ici, encore, c'est l'individualisme qui l'emporte; seulement il ne s'agit plus de l'individu concentré et perdu en soi, se détachant du monde pour se complaire en un égoïsme démesuré, mais de l'individu consacrant ses forces et sa personnalité au développement de la civilisation et au bien de ses semblables, poursuivant un idéal chimérique, si l'on veut, mais grandiose, et rêvant la refonte et la réforme de toutes choses par l'activité propre de chacun. Ici, encore, ces vagues aspirations s'incarnent en une figure bien connue, dans le Marquis de Posa du drame de Don Carlos, ou, si l'on préfère, dans le jeune Schiller lui-même. Loin de se plonger, comme Werther, dans la contemplation

de son infortune à lui, et d'y oublier le sort du reste des hommes, il médite le bien futur de l'humanité et lui sacrifie son repos, sa carrière et sa vie. La perspective d'un bonheur qu'il ne verra point, l'attente d'un progrès indéfini, auquel il croit et collabore sans qu'il puisse espérer en jouir, excitent ses facultés et provoquent son héroïsme. Comme Young, il devine un avenir glorieux et convie la jeunesse à prendre possession d'une terre promise dont il n'aura pas l'accès.

Cette dualité dans l'effet produit par ses œuvres révèle la personnalité complexe de l'auteur des *Nuits*. Pareil à l'antique figure de Janus, il contemple à la fois ce qui disparaît et ce qui sera. Il résume pendant la première partie de sa carrière les tendances de l'école néo-classique anglaise dont il complète l'édifice correct par la production de satires régulières sur le modèle fourni par les anciens. Comme ses maîtres et ses rivaux, il sait décrire avec bienséance, railler avec finesse, imiter avec élégance les poètes latins. Et pourtant, il appartient aussi à la génération nouvelle. Ses velléités d'indépendance dans le choix des sujets, son admiration sans bornes pour Shakespeare, sa théorie d'un retour nécessaire à la nature et de l'obligation où se trouve le génie de briser les vieilles entraves, sont les signes précurseurs d'une révolution littéraire. Il réveille en Angleterre, et plus tard dans l'Europe civilisée, le sentiment de la personnalité humaine, il introduit un lyrisme puissant, inconnu jusqu'à lui, dans ce siècle de pure raison, il enseigne l'art d'associer les objets inanimés à la tristesse intime, il préconise un vigoureux individualisme, autant d'éléments indispensables du renouveau poétique. Par là il demeure, malgré son talent inégal et ses faiblesses, un des écrivains marquants de son époque. De même qu'il relie par les dates extrêmes de sa vie la Restauration des Stuarts aux temps des derniers rois de la maison de Hanovre, de même il rappelle d'une part les procédés d'imitation du théâtre de Dryden, l'impassibilité et le brillant des vers de Pope, et de l'autre annonce le retour au sentiment vrai et l'avènement d'une école originale où l'expression sincère et spontanée des émotions l'emportera désormais. A ce titre, comme à bien d'autres, il mérite mieux que l'oubli de la postérité.

APPENDICE

A. — Extrait des Manuscrits Egerton au Musée Britannique.
[Egerton Mss. 1717, f. 58.]

To the Lady Giffard on the Countess of Portland's being
ill of a Fever.

Severest Fate! must Portland Droop,
And on the Bed of pain decay,
When on undeserving throngs
A Blooming health is thrown away?

Ye Guardian pow'rs! with outstretch'd Wings,
Her Couch propitious hover o'er;
And chide the Tumult in her Veins,
And bid her Spirits burn no more

But if a Single Life seems small,
And you neglect our Trivial pray'r
Oh think upon her Royal Charge,
And let Three Kingdoms be your Care

Nay, farther still our Ardent Vows
To Your Compassion to commend,
Know 'tis not only Portland's Life;
But 'tis the Life of Giffard's Friend.

For that we sue, and find a Dawn
Of hope, that glimmers thro' our Tears;
For Giffard proves, Transcendent Worth
Is sometimes crown'd with Length of Years.

How does her Matchless Strength of Mind,
Superior Triumph over Time!
When ere She Speaks, we lose her age
And Listning, wonder at her Prime.

Like her and like the Deathless Bays
May *Portland* too in Winter bloom
Advance in years, nor feel their Weight
The *Giffard* of an Age to come.

Ye Sacred, Ye Celestial Choir!
Ah give your Threatned Purpose o'er!
Ah, do not take her *All* away!
Her Virtuous Soul was Yours *Before*.

I am,
Madam,
With the truest respect,
Your much obliged
& most Obedient Servant
Edward YOUNG.

Febr. 1718/9.

B. — Cynthio [note manuscript : a poem on the Death of the
Marquis of Carnarvon, by E. Young LL.D.]. — J. Roberts,
1727, in-fol. [Mus. Brit. cote 643, m 12 (37)].

I hate the *Spring*, I turn away
From gaudy Scenes of flow'ry *May*,
The vocal Grave, the painted Mead,
The lucid Brook, the quiv'ring Shade,
Where *Mirth* and *Love* (Phantastick Pair!)
Laugh at the clouded Brow of Care.
The Death of Nature, the severe
And wintry Waste, to me more dear.
Yes, welcome Darkness, welcome Night!
Thrice welcome every dread Delight!
Beneath the Moon's malignant Beam,
The lonely Grot! the sullen Stream!
The nodding Brow of Ruins high!
The Birds obscene that o'er them fly!
Of Rivers old, that with a Roar
Their darken'd Waves beneath them pour,
Thro' moss-green Arches' mould'ring Stone,
And, to the mournful Fancy groan!
The Meteor's Blaze, the Clouds that rowl,
And blot out Daylight from the Pole!

The dreary Heath, where, Tales report,
Old *Hecate* keeps her baleful Court ;
And Thieves the murder'd Wretch have thrown !
The blasted Oak, that stands *alone* !
In pathless Woods, the deepest Gloom !
And Evening Visits to the Tomb !
When Midnight seals the common Eye,
The Funeral Torch slow-gliding by,
The Sables, Plumes and Veil of Grief !
The high-wav'd *Ensigns* of the Chief !
The solemn Isle, where dead Men croud !
The Vault ! the Sexton ! and the Shroud !
The final Office ! (awful Sound !)
The *Dust to Dust* ! the closing Ground !

Some God descend, and point me where,
The *Raven* hovers o'er *Despair* ;
Where her black Plumes have made the Bed,
On which to lay the Wretch's Head !
If Gods refuse, some *Daemon* tell
Where best the Friends of Woe may dwell !
How sweetly sad it soothes my Pain ?
O let me hear it o'er again !
I hear ! I *feel* yon dismal Knell !
I see the Church-yard's Bosom swell,
Too full of Man, with Death o'er-charged !
Methinks the Specters stalk enlarged !

So Kind is Nature, that our Woe
Something like Pleasure can bestow.
What has my impious Rashness said ?
Is Nature *kind* ? and *Cynthia* dead ?

If Death's severe ; severer still
Life's plenteous Cup when Blessings fill ;
When *Youth*, and *Love*, and *Fortune* joyn,
To make the gaudy Phantom shine ;
When *present* Pleasure richly flows ;
And glitt'ring *Prospects* more disclose ;
O'er *ripen'd* Joys, when *Hope's* fair Bloom
Hangs golden Dreams of Joys to come ;
When *generous* *Blood* rowls down from high ;
When *Titles* charm the ravish'd Eye ;
When *Health* endears, *Wealth* crowns the Feast ;

And *Elegance of Mind* can taste;
When *Virtues* pour, of purer kind
Ambrosial Banquets, on the *Mind*;
Angelick Luxury dispence,
And raise, and cheapen those of *Sense*;
When smooth'd by *Prudence*, Life's clear Tyde
Without a Murmur learns to glide;
When glowing *Friendship* seeks a Friend
To sweeten Sweets, and Bliss to mend;
When *Temper* too, of gentlest Cast
Improves even that, and bids it last;
When fruitful *Love* makes haste to spread
Its Blossoms round the Marriage bed;
When each soft *Passion* of the Heart
Is almost ravished into *Smart*,
With Objects, working Nature high;
The faithful Consort's tender *Eye*!
The speechless Infant's dimpled *Cheek*!
(What Tongue of Angels so can *speak*?)
Nay more; when now, the swelling Womb
Is acting counter to the Tomb,
And glows with Life, to burst full soon,
Obedient to the number'd *Moon*,
To broach new Veins of Joys in store,
And Transport over Transport pour;
When *Tastes* of Ill, are faint and few;
When nuptial Bliss is *Chaste* and *New*;
When, but from *Love*, no Sighs are *Known*;
No Tears, or Tears from *Joys* alone;
To *such* a Scene, at *such* an Hour,
If Fate comes arm'd with horrid *Pow'r*,
And without warning, without leave,
For Drugs to *ease*, much less to *save*,
In Blasts of Pestilential Breath
Sends noisome, painful, lingering Death;
If *this* for Grief may justly call,
Stream ev'ry Eye for *Cynthia's* Fall.

I hate those Men, tho' highly-born
Who take a Licence out to Scorn,
From *Heralds* Rolls; and think *Descent*
A Privilege from *Worth* is meant.
Who from behind their *Titles* proud
Deride their *Betters* in the Crowd,

Which, low of Fortune, show a Soul
That in *their* splendid Spheres should rowl.
Nor love I those, who tho' some Beams
Of *Merit* play on *Plenty's* Streams,
Elate of Brow, of Temper sour,
Can teach even *Bounty* self [sic] to *lour* ;
With haughty Benefits oppress ;
And only *give*, to prove us *less* ;
Who not of *Virtue* fond, but *Show*,
Rather *insult* Men, than *bestow*.
But where, O *Cynthia*, shall we find,
Exempt from Pride a noble mind ?
A Mind from its own worth secure ?
A *Goodness*, wise Men can *endure* ?
A *Virtue*, *Virtue's* *Praise* above ?
A *Greatness* melted into *Love* ?

Shall none be praised, but Men of *Noise* ?
But he that *bustles*, or *destroys*,
Who in the Senate loud Harangu'd,
Resolved to be *Prefer'd* or *Hang'd* ?
Or he who dips his Hand in Blood
And out-does *Cut-throats* to be *Good*,
To stand for *Virtue* high renown'd ;
By different Nations *Curst*, and *Crown'd* ?
Should *these* into the Sky be tost ?
The *good Man's* Fame in Dust be lost ?
Whose radiant *Course* thro' *Time* should run,
Nor fall, but with the falling Sun ?

Tho' well the Sun may hide his Head,
And each Star mourn *their* *Newton* dead ;
Who travell'd, with them, *Nature* round ;
Who fathom'd all the *blue* *Profound* ;
New Worlds of *Science* did explore
And *Light* upon the *Planets* pour ;
Had not his Soul like thine been blest,
Of every *tender* *Grace* possest,
To *learned* *Pride* this Truth I tell,
We less had lost, when *Newton* fell.

The Living, Adulation crave ;
But few Men *flatter* at the Grave.

For how can poor insolvent Clay
The mercenary Scribbler pay?
Cynthia, alas! can nothing give,
But *grief of Heart*, to those that live.
And who that's born a Man, need go
And ask for *That*, from Shades below?

Accept, sweet Youth! a falling tear
And Verse, for Fancy, too sincere.
My Head denies to bear a part,
'Tis all the Language of my Heart.
So may the Gods prove *kind* to me,
As this Applause is *due* to Thee!
I *flatter* nothing — but my Pain!
And Praise itself I quite disdain,
Grant it were just, 'tis disavow'd;
For shall th'unhappy Man be proud?
For once an *honest* Verse is writ,
That scorns *Reward*, *Applause* and *Wit*.
It is my *Wealth* to love thy *Name*!
To mourn so justly, is my *Fame*!

Ye *worthless* Great! and Gay! draw nigh;
And rob your *Follies* of a Sigh;
Your Disappointment in *Amours*!
The fatal *Cast*, that sweeps your Stores!
And *Opera*, for a Day put off!
A *Punk* afflicted with a Cough!
Or, by the cruel Gods Decree
The Powder puff'd from a *Topee*!
Mourn *Cynthia* dead; and we'll forgive
The Fates that suffer you to *Live*.

Great in both Worlds, blest *Cynthia* sleeps;
Angels approve, and *Chandos* weeps.
How can my *Grief* from *Pride* be free,
Which, Large-soul'd *Chandos*! rivals thee?
Nor less my Cause! for look around
Thro' Nature wide, and more have found
Their Hearts to *ravish*, then to rend,
A *Pious Son*, than faithful *Friend*.

Au bas de la brochure on lit : « London, Printed for J. Roberts in
Warwick Lane, MDCCXXVII.

Une note manuscrite de la main d'Young, écrite sous le titre, porte ces mots : « June 9th 1727. For M^r Victor in Grays [Inn ?].

E. YOUNG. »

C. — Extrait de The London Magazine, Mars 1737, p. 159.
[Poésie attribuée à Young.]

Poetical Essays : A Fit of the Spleen. By a Clergyman well known and esteemed by the Men of Genius of his Time. In Imitation of Shakespear.

« A constant vapour o'er the palace flies ;
Strange phantoms rising as the mists arise :
Dreadful, as hermit's dreams in haunted shades.
Rape of the Lock.

Farewell, vain world, and thou its vainest part,
O lovely woman ! fram'd for man's destruction !
Beauty, like nightshade to the teeming wife,
If seen, gives wishes restless, endless longings ;
If tasted, death : ... too hard decree of fate,
That life must be a burthen, or must end !

Farewell, vain world, dwelling of ills and fears,
Full of fond hopes, false joys and sad repentance ;
For tho' sometimes warm fancy lights a fire,
That mounting upwards darts its pointed head
Up, thro' the unopposing air, to heav'n,
Yet then comes thought, consideration cold,
Lame afterthought, with endless scruples big,
Benumb'd with fears, to damp the goodly blaze.

Farewell, vain world ; ...yet e'er I die, I'll find
Contentment's seat, unknown to guilt, or sorrow :
Haste then, for nimble death pursues me close,
Methinks I hear his steps, tho' trod in air ;
My fluttering soul seems like a bird entrap'd,
That beats his wings against the prison walls,
And fain would be at liberty again :
And oft the death-watch with ill-boding beats
Hath warn'd me that my time wou'd soon expire ;

And that life's thread, ne'er to be wound up more,
Wou'd by the spring of fate be quickly drawn
To its full stretch. — Haste then and let me find
A shelter, that may shut out noise and light,
Save one dim taper, whose neglected snuff,
Grown higher than the flame, shall with its bulk
Almost extinguish it ; — no noise be there,
But that of water, ever friend to thought.

Hail, gloomy shade, th'abode of modesty,
Void of deceit ; ... no glittering objects here
Dazzle the eyes : and thou, delightful silence,
Silence, the great Divinity's discourse,
The angel's language, and the hermit's pride,
The help of waking wisdom, and its food ;
In thee philosophers have justly plac'd
The sovereign good, free from the broken vows,
The calumnies, reproaches and the lies,
Of which the noisy, bubbling world complains.

Said to be added by M^r Pope :

What are the falling rills, the pendent shades,
The morning bow'rs, the evening collonades,
But soft recesses for th'uneasy mind
To sigh unseen into the passing wind ?
So the struck doe, in some sequester'd part,
Lies down to die, the arrow in her heart ;
There hid in shades, and wasting day by day,
Inly she bleeds, and pants her soul away.

D. — Record Office — Treasury — Kings' Warrant Books,
vol. XXX, p. 96.

George R.

Our Will and Pleasure is and we do hereby direct and require that an annual pension of 100 lb be established and paid by you from Mids^r last past 1730 unto the Lady Elizabeth Lee during Our pleasure by Quarterly Payments in such and the like manner as other the Annual Pen^{ions} & Bounties established by us and paid by you do and shall become due and payable. And for so doing this shall be as well

to you for payment as to Our Auditors and all others concerned in passing and allowing thereof from time to time upon your Acco^{ts} a sufficient Warrant. Given at Our Court at S^t James's the 2nd day of Dece^r 1730 in the fourth year of Our Reign.

By His Ma^{ty} Command

To Our Trusty
and Welbeloved
Walter Chetwynde Esq^o.

R. WALPOLE.
Geo. DODINGTON.
W^m CLAYTON.
Will. YONGE.

E. — Liste de mots peu usuels ou nouveaux employés par Young dans les Satires et les Nuits.

Cacodemons [Sat. II, 152], esprits mauvais ; debonair [id. II, 236], amusé ; prose-man [id. IV, 180], prosateur ; discommend [id. IV, 195], déprécier ; the belle-lettre [id. V, 133], la littérature ; theologies [id. V, 374], la théologie ; indecorums [id. V, 484], mauvaises manières ; inquietudes [id. VI, 120], déplaissirs ; unpolite [id. VI, 163], grossier ; besure [id. VI, 447], assurément ; to unpraise [id. VII, 45], blâmer.

To unparadise [N. Th. I, 186], ôter le bonheur paradisiaque ; to outwhirl [id. I, 217], dépasser en évolutions ; terraqueous, [id. I, 285], formé de terre et d'eau ; optics [id. II, 138], yeux ; lustrums [id. II, 173], lustres ; embrued [id. II, 347], ravalé à la brute ; to gloom, v. act. [id. II, 358], obscurcir ; to defecate [id. II, 487], nettoyer ; menage [id. II, 491], manège ; ichor [id. II, 577], sang immortel ; solute [id. II, 579], serein ; feculence [id. II, 587], lie ; unforfeit [id. III, 96], non perdu ; resorb'd [id. III, 209], englouti ; avocation [id. IV, 106], empêchement ; coëvals [id. IV, 109], hommes du même âge ; undeified [id. IV, 232], privé de sa divinité ; most joy'd [id. IV, 330], le plus réjoui ; plausive [id. IV, 345], louant ; effluvium [id. IV, 420], effluve ; voided [id. IV, 466], annulé ; emollients [id. IV, 643], émollients ; manumit [id. IV, 667], affranchir.

Antemundane [N. Th. V, 98], antérieur au monde ; predestine [id. V, 199], prédestiner ; unlectured [id. V, 518], qui n'est pas le sujet de conférences ; grand-climacterical [id. V, 653], d'années climatiques avancées ; quotidian [id. V, 713], quotidien ; ye monumental sires [id. V, 731], vous, tombeaux vivants ; fomentation [id. V, 748], stimulant ; indagators [id. V, 753], chercheurs ; disarrayed [id. V, 826], dépouillé d'ornements ; purpled o'er [id. V, 920], revêtu de pourpre ; unkennell'd [id. V, 969], lâché du chenil ; collate [id. VI, 98], examiner ;

Aceldama [id. VI, 103], champ ensanglanté ; elevate, adj. [id. VI, 120], élevé ; gust [id. VI, 150], le goût ; flatulent [id. VI, 239], gonflé ; enginry [id. VI, 261], invention ; devoir [id. VI, 292], devoir ; interdict, v. act. [id. VI, 341], défendre ; improvable [VI, 481], capable d'amélioration ; disploding [id. VI, 488], faisant explosion ; to baby [VI, 521], amuser ; superlunary [id. VI, 756], célestes ; to tempest [id. VII, 68], agiter ; insuppressive [id. VII, 391], ne se laissant pas comprimer ; compassion'd [id. VII, 229], plaint ; unabsurd [id. VII, 514], non absurde ; theologues [id. VII, 521], théologiens ; unresolvable [id. VII, 605], insoluble ; a Pharos [id. VII, 928], un phare ; conglobed [id. VII, 941], aggloméré ; uncreate [id. VII, 1217], réduire à néant ; transportation [id. VII, 1264], déplacement ; to serene [id. VII, 1465], rasséréner.

Narrative, adj. [id. VIII, 109], aimant à raconter ; outsides [id. VIII, 148], les dehors ; terrae-filial [id. VIII, 277], des fils de la terre ; obliquities [id. VIII, 313], méandres ; fucus [id. VIII, 462], faux-brillant ; effuse, adj. [id. VIII, 755], expansif ; fundamentals [id. VIII, 808], principes fondamentaux ; nectareous [id. VIII, 818], de nectar ; delicates [id. VIII, 819], des douceurs ; insalubrious [id. VIII, 1020], insalubre ; sublunary [id. VIII, 1048], terrestre ; uninverted [id. VIII, 1161], non renversé ; ebullient [id. VIII, 1320], bouillant ; symphonious [id. IX, 26], harmonisant avec ; disinvolve [id. IX, 260], dégager ; unarrived [id. IX, 294], non arrivé ; elance [id. IX, 630], élaner ; unadept [id. IX, 651], non initié ; uncelestial [id. IX, 715], non céleste ; entendre'd [id. IX, 731], attendri ; unexalted [id. IX, 757], non exalté ; starr'd and planeted [id. IX, 779], pourvu d'astres et de planètes ; to shallow [id. IX, 787], réduire en profondeur ; unmysterious [id. IX, 828], non mystérieux ; directive [id. IX, 870], dirigeant ; commix'd [id. IX, 882], mélangé ; basin'd [id. IX, 922], dans leurs bassins ; pendent [id. IX, 928], suspendus ; tenebrious [id. IX, 965], ténébreux ; to respire [id. IX, 1022], respirer ; to Bastile [id. IX, 1060], embastiller ; thwarting, v. neut. [id. IX, 1113], se croisant ; untumultuous [id. IX, 1118], sans tumulte ; unlabour'd [id. IX, 1177], non mis à la peine ; undeflower'd [id. IX, 1212], non défloré ; to antidote, v. act. [id. IX, 1352], servir d'antidote à ; corrugate, adj. [id. IX, 1384], ridé ; concertion [id. IX, 1424], accord intime ; complicate, adj. [id. IX, 1425], complexe ; extra-mundane, adj. [id. IX, 1527], en dehors du monde ; to proselyte, v. act. [id. IX, 1635], faire des prosélytes de ; malign, adj. [id. IX, 1650], à mauvaise influence ; emblaz'd [id. IX, 1662], enflammé ; inconceivables [id. IX, 1938], choses inconcevables ; to carouse, v. act. [id. IX, 2062], absorber avidement ; to reclaim, v. neut. [id. IX, 2426], se corriger.

F. — Lettres d'Young à Lady Mary Wortley Montagu. [Extraites de : The Letters and Works of Lady Mary Wortley Montagu, edited by her great-grandson Lord Wharncliffe with a new memoir by W. Moy Thomas. — 3rd edition. London, H. G. Bohn, 1861], vol. II, pp. 11-14.

I

From D^r Young (about Feb. 1724).

Madam,

A great cold and a little intemperance have given me such a face as I am ashamed to show, tho' I much want to talk with your ladyship. For my theatrical measures are broken ; Mariamne [pièce de Fenton] brought its author above £ 1500, the Captives [de Gay] above £ 1000, and Edwin [pièce de George Jeffreys représentée en février 1724], now in rehearsal, has already, before acting, brought its author above £ 1000. Mine [Les Frères], when acted, will not more than pay for the paper on which it is written ; but the moment I get abroad I will wait on your ladyship, and explain further. Only this at present, for the reason mentioned, I am determined to suppress my play for this season at least. The concern you showed for its success is my apology for this account, which were otherwise very impertinent. I am, madam.

Your ladyship's much obliged
And most obedient humble servant
E. YOUNG.

II

[From D^r Young]

March 1st 1725-6.

Madam,

I have seen M^r Savage [le malheureux poète, Rich. Savage], who is extremely sensible of the honour your ladyship did him by me. You was, I find, too modest in your opinion of the present you pleased to make him, if M^r Savage may be allowed to be a judge in the case. I am obliged to go down to-morrow to Wycombe election, which is on Thursday ; as soon as I return, I will wait on your ladyship with the

trifle you [were] pleased to ask, which I had done before, but I have been, and still am, in all the uneasiness a cold can give.

I am, madam, with great esteem
Your ladyship's most obedient
And obliged humble servant

E. YOUNG.

III

[From Dr Young]

(sans date).

Madam,

The more I think of your criticisms, the more I feel the just force of them : I will alter which [sic] are alterable ; those that are not I beg you to make a secret of, and to make an experiment on the sagacity of the town, which I think may possibly overlook what you have observed, for the players and Mr Dodington, neither of whom were backward in finding fault, or careless in attention, took no notice of the flaw in D.'s [Demetrius's] honour, or Erixene's conduct, and I would fain have their blindness continue till my business is done ; the players are fond of it, and as it has been said on a point of a little more importance, *si populus vult decipi, decipiatur*.

I am, madam,
Your most obedient and most humble servant

E. YOUNG.

[P. S.] — Madam — Your alteration in the fifth act will be of exceeding advantage in more views than one. I will wait on your ladyship with it as soon as I have done it, which will be, I believe, Monday morning. But that I'm satisfied you want no inducement to assist me as much as you can, I should add that I have more depending on the success of this particular piece than your ladyship imagines.

Friday noon.

G. — Lettre de condoléance d'Young à la Duchesse de Portland dont le père, le Comte d'Oxford, était mort le 16 juin 1741.
[The Autobiography and Correspondence of Mary Granville

(M^{rs} Delany)... edited by the Rt. Hon. Lady Llanover. — London, R. Bentley, 1861, 3 vol. in-8°. Vol. II, pp. 159, etc.].

Madam,

Could I have administered any consolation to your Grace, and had forborne to do it, I then should have been quite inexcusable; but I too well know that the first agonies of real sorrow have no ear, and that a man might as wisely talk to his friend in a fever, and desire his pulse to lie still, as to philosophize with a wounded heart. These, madam, are the strokes of Heaven, nor will they be defeated in their effect; nor, indeed, is it for our interest that they should. Of God Almighty's manifold blessings to mankind, his afflictions are the greatest — they will make us wise or nothing will. We cannot bear an uninterrupted prosperity prosperously — we cannot bear it without being a little intoxicated with the delicious cup, which will make our virtue reel if not fall. Hence an antient said, as wisely as wittily, that no man is so unhappy as he who never knew affliction; I therefore congratulate your Grace on what you suffer, nor let it sound cruel or harsh in your ear, for in this I am but a little beforehand with your own self; for shortly you will bless God for this great calamity, and find that the best may be bettered by the kind discipline of Heaven. Heaven suffers nothing to happen to man but what is for his temporal or eternal welfare; and our tears have as much reason to praise God as our triumphs. In what a blessed situation are we, then, madam, under such a Being, who does, who will do, who can do nothing but favour good? What passion in the heart of man is half so natural, as the love of God while man is in his right senses? We have no motives of love, but either the excellence of the thing itself or its benefit to us; and in neither view has God any rival, or shadow of it. Now, why is divine love so natural to us? and why is it enjoined as the first and great commandment? because, if this is complied with, a course of duty will be a course of delight; we shall have the same pleasure in it as a fine gentleman has in obeying his favourite mistress. Love carries the whole heart with it, and when our heart is engaged among toils and difficulties we find ease and pleasure, and nothing is too hard for the great alacrity of our attempts.

But is not love too familiar a passion for such insects towards the King and Father of all beings? It seems to be so. But I beg your Grace (for the Bible is a pretty book) to review the Gospel for Whitsunday, and to see what a familiar intimacy by that tremendous power is indulged to men; I never read it but with astonishment; nor is it possible for any one who reads it to suspect that any of His

dispensations are really severe, who spoke to us in such language as the fondest father might make use of, and who will encourage no expectations in us that shall not be far surpassed by the event.

In a word, madam, Heaven is as solicitous for our happiness here as is consistent with its far kinder concern for our happiness hereafter; and our afflictions (which is saying much in their favour) plainly tell us we are immortal; *were we not* we should be as *free from cares*, but then we should be as *destitute of hope*, as the beasts that perish. May that Power who « bindeth up the broken heart, » and giveth medecine to heal its sickness, be for ever your Grace's comfort and defence. Please to accept the most cordial good wishes for the re-establishment of your peace, and the most sincere respects for the sole foundation of it — your virtues, from

Madam,
Your Grace's servant
Edward YOUNG.

What I write is not to inform but confirm your Grace, or rather to shew my court by shewing that in points of consequence I have the honour to be of your opinion.

Wellwyn, July 12th, 1741.

Note de l'éditeur : « This letter must have been given by the Duchess of Portland to M^{rs} Pendarves. »

H. — Lettres adressées par Young au Duc de Newcastle en 1746-47. [Mus. Brit., Newcastle Papers.]

I

[Newcastle Papers, vol. XXII. — Additional 32.707, f. 394.]

July y^e 4th 1746.

May it please your Grace,

If the multiplicity of your Graces high Affairs could permit your Grace to reflect. — How sour it is for one of very long service, and known attachment to his Majesty, after Promises from Those that hold them most sacred, and after all Methods taken to recommend

himself to your Graces Patronage, y^e Intercession of Friends, and his own Attempts in Letters which boast y^r constant Favour ; and at y^e very latter end of Life, when distant Expectations are no Expectations — Could (I say), your Grace one moment reflect how soure it is, *Then*, to be thrown far backward in my Hopes, I am confident from your Graces known Equity and Humanity, you would much compassionate y^e Case of

May it please y^r Grace
Y^r Graces most obedient
and humbly devoted Ser^t

Ed. YOUNG.

My Lord, Both y^e Archbishops are ready to bear
Testimony to your Grace in my Favour.

II

[Newcastle Papers, vol. XXV, Additional 33.710, f. 41.]

Wellwyn
Hertfordshire

Jan. 11th 1746.

May it please your Grace,

Will your Grace pardon me, if, conscious of your high Engagements, and timorous of interrupting, I presume only just to subscribe myself, with y^e most profound Respect, and humble Hope of your graciously promised Favour,

May it please your Grace
Your Grace's
most obedient and
Dutifull Humble Ser^t

Edward YOUNG.

P. S. I have been, my L^d Duke,
twenty-four years on Duty.
My Children, both as to age
and service, [?? bear witness].
And y^e Dutch^s of Portland
has told me (what I hope
is true) That your Grace
will be kind.

III

[Newcastle Papers, vol. XXV, Additional 32.710, f. 250.]
La lettre porte au revers : Feb. 1746,7.

May it please Your Grace,

Permit me humbly to state my Case. I have been Chaplain to his Majesty (Prince and King) for more than five and twenty years¹. Some years ago, by y^e Dutch^s of Portland, I obtained y^r Graces Promise of Favour after two or Three were prefer^d. After more were prefer^d, I presumed to wait on your Grace, and you was pleased to renew my Hopes. Since that Vacancys have been made ; But how far I may still flatter myself with Hopes of your Grace's Favour, I can not tell.

But this I know, that I have sought all y^e means in my Powr to show that great Respect I owe to your Grace. Not y^t I pretend to y^e least Title to your Graces Patronage, but most humbly hope your Regard so far only, as the Nature and Reason of Things, to the generous and equitable mind, such of a Stranger, would speak in y^e Favour of One who has served so long, without any Reward, but the Honour of it.

Pardon me, my Lord Duke, y^e Liberty I take in writing This and permit me, in most humble Hope of learning your Graces good Pleasure, to subscribe myself,

May it please your Grace
Your Graces most obedient
and Dutifull Humble Ser^t
E. YOUNG.

IV

[Newcastle Papers, vol. XXV, Additional 32.710, f. 277.]

March y^e 3rd 1746/7.

May it please y^r Grace,

The Dutchess of Portland lately sent to M^r Stone, and expressing her Sollicitude for my Success, transmitted, thro' his hands, my

1. Ce chiffre est évidemment exagéré; cf. la lettre suivante, où il est réduit à 20 ans.

Letters to y^r Grace. But she not having heard anything from M^r Stone since, her Grace fears the worst, and I am persuaded the multiplicity of higher Affairs has prevented y^r Grace from considering the *full state* of my Case; how *singular* it is, and how very *Distinct* from all Others that apply for y^r Graces Favour.

I am, my L^d Duke! the *only Person* living that has served above twenty years for Nöthing; The *only Person* who served his Majesty when Prince, that was not prefer^d; And, I believe, y^e *only Person* that is in a worse situation with y^r Grace, than he was four years agoe. Then, y^r Grace was pleased to promise to provide for me after 2 or 3; but *now*, I have nothing of an *express and certain* nature to rely on.

This, may it please y^r Grace, seems somewhat hard; But This is not the worst. I am confident y^r Grace does not consider, that not only my Fortune and Family, but my Character too, feels y^e Stroke of my being thus overlooked. It is not only my *Loss*, but my *Reproach* and *Infamy*. For what must the World think of me, who by so prof^{ss}e and eminent a Patron of Worth and Learning, am thrown aside? And that too, when all possible Efforts of various kinds have been made to procure his Favour; and when Both y^e Archbishops and M^r Pelham are ready to second the D^s of Portland's Intercession with y^r Grace? And when y^r Grace yourself (I flatter myself,) would be prevailed on to recommend me, if the Disposal of Preferments was in Other hands? There is not only something Uncommon, but something Strange, therefor, in my Case; especially, if it be consider^d that conferring Favour on me will, in Effect, be prefer^{ing} *Two*; since my Term must be short in it, For I have many years been asking Blessing of my Juniors on y^e Bench, and can not reasonably hope much of Life to come.

For These Reasons I am not, my L^d Duke, more Sorry, than *Ashamed*, of a Repulse. That y^r Grace would not brand me is, in Effect, y^e favour I presume to ask. And therefor I most humbly hope y^r Grace will reconsider my Case. For why should I of all men be made a Contradiction of y^r Grace's generall Conduct? Why should I be made y^e *single* Drawback from y^r illustrious Character of encouraging Letters; and of succouring such as eminently suffer in their Equitable Pretentions, and can plead so just a Title to his Majestys Favour?

With y^e most profound Respect I beg leave to subscribe myself,

May it please your Grace
Your Graces most obedient
and most Dutifull Humble Ser^t
Edward YOUNG.

I. — Billets d'Young à B. V. Tscharnner et lettre de
B. V. Tscharnner à Alb. von Haller.

I

[Bernern Stadtbibliothek. — Mss. Hist. Helv. XII, 92.]

Wellwyn, Jan. 27, 1750.

Revd S^r

Being from Home on the arrival of your Letter, this is the first Post I could return my Acknowledgments for it. Private Lodgings there are none to be had near me, but there is a Publick House of very good Repute and all convenient accommodations just by me. This Week I am engaged, but the next Week I shall rejoyce in the Favours of y^r Company. I beg my best Compliments to your noble and learned Friend. — I desire you to bring with you that Edition of your *Night Thoughts* which you mention, and I shall with great Pleasure answer your Questions concerning it. I have, S^r, at present and expect more Company at my own House, or else that should be at your service.

I am, S^r

y^r most Humble Srvt

E. YOUNG.

The Publick House I mean is the Swan Inn in Wellwyn, but two Doors from my House, by which means I shall enjoy you the more.

II

Worthy S^r,

I am much obligd to you for your Letter. Mine to you was to remind you of your kind Promise to let me wait on you at Wellwyn on y^r Return from y^e Bath, which is a Favour I much desire and shall allways acknowledge. I beg my best Respects to Count Stomberg and please to assure him that I am

S^r

His and your

most Obedient and Humble

Srvt

E. YOUNG.

III

[Bernar Stadtbibliothek. — Mss. Hist. Helv. XVIII, 10.]
Lettre de Tscharnier à Haller.

Monsieur mon très Cher et très honoré Patron,

Je serois le premier à condamner ma négligence à répondre sur la dernière Lettre, dont Vous m'avès honoré, si elle n'était pas l'effet d'une juste discrétion plutôt que d'un Oubli de mon Devoir ; je croyois que l'attention des personnes engagées comme Vous dans des Occupations utiles au Public, ne devoit pas être détournée un moment de son grand But par la Lecture d'une Lettre aussi frivole que les miennes doivent l'être pour Vous ; et j'attendois que le Cours de mes Voyages, mais surtout mon séjour à Londres me fournit quelque sujet assez intéressant pour la recommander auprès de Vous. Je crois l'avoir trouvé dans une Visite que je viens de faire au Docteur Young l'Auteur des *Night Thoughts* ; j'ai passé quatre jours dans la Compagnie de cet aimable Vieillard et mon premier Soin à mon retour c'est de Vous annoncer le Bonheur que j'eus de recevoir de sa Bouche même des assurances de son Amitié. Il demeure à 25 Miles de Londres dans une retraite fort agréable, où il goutte tous les plaisirs d'une vie entièrement libre et tranquille, plaisirs que les affections passées lui rendent encore plus sensibles. Tout ce qui l'environne est odoré [?? ordonné] par un certain goût d'une régularité décente et d'une simplicité très uniforme, mais très agréable. Lui-même est gai dans ses discours, modéré dans ses sentimens et surtout d'une prudence exacte dans ses jugemens sur son prochain. C'est en un mot un exemple vivant des Vertus sociales et un exemple qui persuade mieux que tous les Livres. Je fus charmé si fort de toutes ses actions et surtout de cet air Ouvert qui annonce la Probité du Cœur et la tranquillité de l'âme que je me sens entraîné dans le détail de ses éloges avant de m'en être aperçu. Le principal But de la visite que je lui ai faite c'étoit d'en recevoir des éclaircissements sur plusieurs passages des pensées nocturnes ; la peine que je craignois de lui faire en réveillant indirectement des douleurs ensevelies sous les Cendres m'a retenu sur un plus grand détail de questions que j'avois dessein de lui proposer, mais j'espère de tirer des Amis qu'il a à Londres, les lumières qui me sont encore nécessaires. Voici ce que Mr Young lui-même nous a appris :

Lucia fut son Epouse et Mère de Narcisse : elle étoit Sœur du Comte de Litchfield auquel le cinquième Livre des Pensées est adressé,

et petite-fille du roi Charles II par sa Mère. Narcisse avant sa Mort ayant été mariée à Philandre, fils de Milord Palmerston, C'est par cette famille et par celle de Lucia que le D^r Young se trouve allié à quelques Maisons des plus distinguées dans le royaume. Philandre et Narcisse moururent tous les deux dans un Voyage qu'ils avoient entrepris en France pour rétablir leur Santé et dans lequel leur digne Père les accompagna. Leurs morts se suivirent avec un très court intervalle. Young lui-même profondément affligé par cette double perte prit encore au passage de Calais à Douvre une fièvre qui le mit au bord du Tombeau. Ces tristes accidents furent l'Occasion et le Sujet des Pensées nocturnes qu'il composa effectivement dans le Silence de ces Nuits que l'affliction et les insomnies lui rendirent encore plus noires.

Un autre exemple de l'utilité des afflictions pour élever l'âme à des idées sublimes et pour aiguïser le Génie, c'est Richardson, l'auteur de Clarissa. Cet illustre infortuné avait eu d'une première Femme une assez nombreuse Famille qu'il perdit toute avec la Mère en très peu de tems. Des malheurs si inopinés jettèrent sur son esprit un poids dont il ne s'est plus relevé depuis, et son Cœur en demeura [si?] entièrement insensible à toute impression de joie qu'il assura même un jour en Compagnie de ses Amis qui parloient de cette douce yvresse, de ce Sentiment ravissant, il assura les larmes aux yeux qu'il avoit perdu entièrement l'idée du plaisir : « *I don't know what joy is!* » C'est cependant dans cet accablement d'humeur, dans cette mélancolie secrète qu'il écrit Pamela, une des peintures les plus vraies du Cœur humain.

M^r Wetstein que j'ai souvent l'occasion et l'honneur de voir, m'a dit dernièrement qu'on avoit projeté l'érection d'une Société Royale dont on vous destinoit avec justice à être le Chef ; combien [que] je vous croye indifférent sur de nouveaux honneurs, il doit être satisfaisant pour vous d'apprendre que le Roi qui vous a toujours regardé comme un des plus grands Ornemens de son Université, vous mette encore en Titre pour être un des principaux [??], je fus au reste étonné de trouver M^r Wetstein si peu lettré ; les noms de Young, de Warburton et beaucoup d'autres que nous lui avions annoncés, lui étoient absolument inconnus. Il nous parla à propos de toute autre chose, d'un poème allemand qu'on lui avoit envoyé pour le présenter au Prince ; avec bien de la peine il se souvint que le titre du poème étoit le Messie ; mais il ne put point s'en rapeller l'auteur ; seulement il ne jugeoit pas favorablement de l'ouvrage parce qu'il étoit en Vers blancs ; car il avoua qu'il n'avoit lu autant que rien. Il paroît se borner absolument au petit Cercle de ses devoirs à la Cour et des fonctions que son emploi lui impose.

Avant de partir de Londres pour Bath (voyage fixé pour une dizaine de jours d'ici) je me propose d'aller voir quelques Gens de Lettres pour lesquels je n'avois jusqu'ici point d'adresse. Je cherche entre autres la Compagnie de M^r Whitehead, un jeune poète qui s'est déjà fait une belle réputation par la Tragédie du *Roman Father* et quelques petites Poésies de Goût. J'aurois eu l'honneur de vous envoyer un petit échantillon de ma traduction des *Night Thoughts* ; mais outre que je craignois de charger la Poste d'un Paquet, j'attendrai que j'aie mis cet essai un peu mieux au net, et ce Soir là je n'ai pu le prendre dans le tumulte où je me trouve ici à Londres malgré moi. M^r Frisching et mes autres Compagnons Vous présentent leurs profonds Respects. Je Vous prie d'offrir mille complimens de ma part à M^r Zimmermann, je compte de lui écrire depuis Bath. J'ai l'honneur d'être avec des sentimens très respectueux et très sincères

Monsieur et très honoré Patron
Votre très humble et très obéissant
Serv^{tr}

B. TSCHARNER.

London le 15 Mars 1751.

N. Stile

Le nouveau Stile a été agréé en Parlement à ce que j'ai ouï dire, il sera confirmé par le Roi pour être reçu dans toute la Grande Bretagne l'année prochaine.

J. — Lettre d'Young au D^r Jos. Warton. [Extrait de Biographical Memoirs of the late Rev. Jos. Warton D.D., Master of S^t Mary Winton Coll., etc.... by the Rev. J. Wooll, A.M., etc. — London, T. Cadell and W. Davies, 1806, p. 218. Letter IX.]

December 21, 1753.

Dear Sir,

I am deeply concerned that I cannot serve you ; it would give me much more than common delight to have been any way instrumental to your happiness, for I know and love your amiable worth ; but indeed my connection with M^r — is very slender. I have not seen him these six years ; I hope therefore you will excuse me ; and do not suppose me to be « Dissimulator opis propriae, mihi commodus uni, »

for it is not the case. You have indeed the very best wishes of my heart ; but as I am your truly sincere, so am I your sadly impotent friend, and, dear Sir,

oblig'd humble servant

Ed. YOUNG.

My hearty love and service to your good Mother.

K. — Lettres d'Young à M^{rs} Delany. [Extraites de The Autobiography and Correspondence of Mary Granville (M^{rs} Delany), op. cit., 1861, vol. III, pp. 326 et 425.]

I

D^r Y. to M^{rs} Delany, at the Duke of Portland's, at Bulstrode, Bucks.

Madam,

I humbly thank her Grace for conveying to me so very good news [le rétablissement de Lady Margaret, puis de Lady Betty et de Lady Harriet Bentinck, malades de la petite vérole] by so worthy and elegant a hand ; and I congratulate you, Madam, and the world on the Divine mercy to that noble and virtuous house in the day of fear and affliction.

The day of affliction is the day of glory to the Christian ! What you say of the Duchess claims indeed my admiration, but by no means gives me any surprise. Her former conduct so prepared me for it, that all surprise at aught commendable in her Grace is over.

I accept the Dean's¹ good wishes with great gratitude, nor is it the only favour I am obliged to him for. I have lately read his excellent sermons : they are well-timed, the world wanted them, and they prescribe well for the present distempers. But I fear D^r Hays has the advantage of him ; as physicians (generally speaking) are more successful in their attacks on diseases than divines.

I bless God I am very well in health ; but my hurt eye is still a check on my pen. I beg, therefore, that you, Madam, and they who so justly enjoy your love and esteem, will not by the shortness of my letter measure the most sincere respect and duty of their and your

Most obedient and obliged humble servant

Feb. 5, 1755.

E. YOUNG.

1. Il s'agit du mari de M^{rs} Delany.

II

D^r Young to M^{rs} Delany, at the Duke of Portland's, at Whitehall,
London.

Madam,

What very ill news you send me. ! I knew not that her Grace's misfortune spread so wide : I knew not that so many of those nearest her heart had been ill. God restore them to their perfect health, and so give double comfort to her Grace in the possession of her endangered felicities !

If, Madam, I see London before you leave it, I shall think my journey very happily timed, but as at present I have no curate and pretty much duty, I fear I shall not be able to wait on you and the Dean (to whom my best wishes and respects) unless your stay is longer in town.

I beg my humble duty to my Lord Duke and her Grace. Though, Madam, I share with you in a tender sense of all that pains her, yet I cannot but congratulate her at the same time on having the very best cordials under any distress — a *good head*, a *good heart* and a *good friend*; and that friend of such a character that it is with pride as well as pleasure that I subscribe myself,

Madam,

Her most obedient and humble servant

May 2nd, 1756.

E. YOUNG.

L. — Lettres d'Young au poète Klopstock. [Extraites de Auswahl aus Klopstock's Nachlass. — Leipzig, F. A. Brockhaus, 1821. 1ster Theil, S. 237, etc.].

I

Wellwyn in Hertfordshire, Oct. 27, 1757.

Dear Sir,

What obligations do I lie under to you for your so kind repeated and undeserved regards to a stranger? a stranger to your person, but

not to your fame and merit. Poor Hohorst made me acquainted with that.

If by your means he layd hold on the rock of ages, what overflowing thanks is he now paying to his friend on Earth, amidst the joys of Heaven? — His enemies flew before him; but their ally, the fever, would give no quarter. He seem'd possess'd of most amiable qualities; and is he gone in the flower of youth? and am I still alive? — Humanity obliges me to say, that *I pity the Dying*; and my age and infirmities obliges [sic] me to say, that *I envy the Dead*. Sir, I received no letter from you before this, and I shall esteem it as an honour to my name, and a cordial to my Decays, to receive any future Instance of your favour.

God Almighty prosper your pious and celebrated endeavours for promoting his glory, and then crown you with blessings that will make you look with contempt on all the applauses of the world.

My letter had been longer, if my health had been better. Favour therefore with your pardon and your prayers

Worthy Sir,
Your much obliged
obedient and affectionate
humble Servant
Ed. YOUNG.

P. S. You are so kind as to desire my friendship; Dear Sir, you have my heart, and it would be one of the greatest blessings of my age, if I could embrace you before I die.

Not being willing to quit so kind a correspondent, I am obliged to borrow another's hand to go on, which makes it natural for me to date my letter from the verge of Eternity; how long it may be before the great master of Eternity and Time shall bid me launch, is uncertain; but be it sooner or later, as in Heaven so in Earth, his blessed will be done. I rejoice in being able to write to one (how rarely to be found) who can relish thoughts unseasoned by the domineering interests of the world, that is, who can relish things a true taste of which renders empire and even Genius, tho' equal to your own, insipid and of little worth. Adieu, worthy Sir, — Adieu. —

II

Bath in Sommersetshire, 30 Dec. 1757.

Dear, Dear Sir,

I most cordially salute you, and your other amiable Self. Your most obliging Letter found me at the Bath; with a multitude of

others, seeking our better Health ; and, till all gracious Heaven shall please to restore it to me, I am much incapable of answering your so affectionate Letters, as I wish, and as I ought to do. Till then, therefore, favour me with your pardon. And please to accept the most sincere wishes of my Heart, and my fervent prayers to Heaven for your full comfort on this side the Grave, and your perfect Happiness in a far better and Eternal Scene ; and measure not my Respect, but my Infirmary by the shortness of my Letter, and be most assured, that I am and ever shall be, my dearest, and as far as your Celebrated Name will permit, unknown Friend,

Your most affectionately
Devoted Humble Servant
E. YOUNG.

[Ensuite vient la traduction anonyme en anglais de l'ode de Klopstock adressée à Young : « Stirb, prophetischer Geist, etc. »]

III

Feb. 7, 1759.

Pardon, dear Sir, so long a silence after your so very kind Letter ; Rheumatism robbed me of the use of my Pen, which I can but very ill hold now : therefore in answer to yours, I entreated a Friend to write the Inclosed.

However, I can not lay my Pen aside, without from my heart condoling your very, very great Loss¹. I am too well qualified so to do, having not long ago, undergone the same Calamity. — I say, not long ago ; for tho' it is many years since, yet was the wound so deep, that it seems even now recent, and often bleeds, as if it had been received but yesterday.

God Almighty in his great mercy comfort you with many, many other blessings. — *Fata contraria fata* [sic ; la citation est erronée] *repensens*. Virg. This, dear Sir, is the fervent prayer of your obliged, affectionate

humble Servant
E. YOUNG.

1. Il s'agit de la mort de Margarethe (Meta) Moller, femme de Klopstock, décédée en 1758.

M. — Lettre manuscrite d'Young au Duc de Newcastle. [Mus. Brit. — Newcastle Papers, vol. CXCVI, Additional 32.881, f. 293.]

May it please your Grace.

I should not presume to trouble you with this Letter, if I was not confident that on reading it, your Grace will forgive me.

I was Chaplain to his Majesty even at Leicester House. All his other Chaplains were preferred soon after his Majestys Accession. About ten years ago the Duke of Portland recommended me to your Grace. Your Grace was so good as to promise me your Favour after Two were prefer^d who stood before me.

Soon after your Grace bid me not wait you, saying, you would send for me, when Proper. Ever since I have been hoping for that Honour. I lately presented a small Performance to his Majesty in hopes that it might bring to his mind my long service ; but I knew that without your Graces favour I have no Hopes ; nor dare I presume to ask y^t Favour, having been deny^d it so long. How I came to lose it I can not so much as conjecture. My Lord Duke ! as I hope for *Divine Mercy*, I am not conscious of the least misbehaviour : I am not conscious of any Word, or Deed, that could give y^e least shadow [of] Offence ; and if I have given none, my Fate is as unaccountable as it is Singular.

And it is so very Singular, that on closest Enquiry, I can not learn that y^e Like ever happened before ; and probably never may again. I therefore hope Pardon for this most humble Representation of it to your Grace, from One, who tho, by some means to him quite Inconceivable, he has forfeited his Title to your Graces kind Promise, and so lost all his Hopes, yet still retains entire his real Respect and Duty ; and begs leave to subscribe himself with all Acquiescence, and submission to your good Pleasure, and his own bad Fortune,

May it please your Grace

Your Graces

Most Dutifull, and

Most Humble Ser^t

Edward YOUNG.

Wellwyn in Hertfordshire

July 12, 1758.

Can not, my Honoured Lord Duke ! a most gracious Promise of ten years old, and Royall Service of above Thirty, in some measure, stand my friends ?

N. — Lettres d'Young à J. A. Ebert [Extraites de J. A. Ebert's Episteln und vermischte Gedichte. — Hamburg, C. E. Bohn, 1789 et 2^{ter} Theil, herausgegeben von Joh. Joachim Eschenburg. — Hamburg, C. E. Bohn, 1795, S. 73, etc.].

I

June 7, 1761.

Dear Sir,

From age I have long been very weak, and have lately been, and am now, much indisposed. I am greatly oblig'd for Your very valuable and very learned present¹. I wish I understood the Notes better than I do at present. If it shall please God to grant me more strength, and I so become a better Master of what you have written, You will excuse those defects which Age makes me guilty of ; and that you may arrive at Age without its infirmities, is the cordial prayer of

Dear Sir,

Your most obliged and truly affectionate humble
Servant

E. YOUNG.

Mr Richardson salutes You, and is much Yours

I received the book but last month.

II

Wellwyn, June 29, 1761.

Dear Sir,

You fill my heart with gratitude, and cover my cheeks with blushes. How pleasing to our vanity are applauses undeserved, tho' Conscience whispers much better advice ! — But of that no more.

This hour I receiv'd the favour of Your letter ; and this hour, as in duty bound, and at heart inclined, I sit down (tho' much indisposed) to answer it. An immediate answer its most obliging contents demand ; but my Age and Infirmities (tho' much against my will) confine me to a very short one, which is, as follows.

Please to let the Countess Stolberg know, that the surprizing and very high honour she is pleased to do me, shall be written on my

1. Il s'agit de la traduction allemande dont Ebert lui avait fait hommage.

tomb, which is not far off ; and when I rise from it, I hope, I shall meet my little Godson, and his excellent Mother, in a place where no lands and seas will divide me from the blessed pleasure of conversing with those, whose virtues I love, honour and admire.

If my health mends, You, very soon, will hear farther from me ; if it does not, You will pardon one, who wants not the heart, but the hand, to tell You, with how much gratitude and esteem he is

Dear Sir

Your most obedient and obliged humble servant

Ed. YOUNG.

P. S. For its compelled brevity, *mea litera* [sic] *erubescit*. — If You see M^r Klopstock, please to let him know, that I love his heart and admire his head, and wish the person, who gives the world so much pleasure, the full, but late, enjoyment of a pleasure far beyond what the world can give. His friend and mine, M^r Richardson,

vivit adhuc et vescitur aura aetherea ;

but that hand, which has so written as to touch every heart, now so trembles, that it can write no more. His years are drawing to an end, like a tale that is told ; a tale which he can tell so very well. But he cannot wholly leave us ; his *honest fame* defies the dart of Death.

Pray, Sir, give me leave to present my best respects to my Coaeval, Your aged Father ; and let him know, that I congratulate him on such a Son. A Son, who pays him for a short life received, by giving life immortal to his Name. For indeed, Sir, by Your stile I should take You for a native of Britain ; and for a Native of ancient Athens by the sense, which that stile conveys.

Adieu, Dear Sir, Adieu.

III

Wellwyn, June 1st 1763.

My dear Sir,

The late Earl of Granville, who was a perfect master of Your language, having heard, that You had translated the first part of the Night Thoughts, desired it of me, and highly approved of Your performance. The second part I have not yet received ¹. I am sorry, I did not furnish You with something more worthy such a Patronage.

1. Le début de cette lettre est reproduit dans le Gentleman's Magazine (vol. 76, p. 301), par un correspondant qui signe Clericus Leicestriensis, mais il la cite avec des variantes, ajoutant notamment à cet endroit la phrase : « I thank you for having translated The Resignation, and lament that I have produced nothing more worthy of your patronage. »

I beg my profound respect to the Countess of Stolberg, my very best wishes to Her, to Mylord, and my little Godson, who, I hope, will resemble them in the features of his mind, that thus the benefit of their excellent examples may be a blessing to more than the present times. I will take care that Abbé *Arnaud's* Character of my dear friend, M^r Richardson, shall be prefixed to his Works. M^r Warton's second Part of *Pope* is in great readiness, and I believe, You may see it soon. My sight is so bad, that I can examine nothing ; and if it was not, so bad at present is my health, that I can attend to nothing. I should take the greatest pleasure in complying with Your request, and any other of Your commands which will ever be most welcome to me, who am, with the most cordial good wishes, and highest esteem,

Dear Sir,
Your most obliged and most humble Servant
E. YOUNG.

IV

Wellwyn in Hertfordshire

December 29th, 1763.

Dear Sir,

Pray, give my very best respects to the Countess of Stolberg, and let Her know that with the greatest sincerity and joy of heart I congratulate Her on the happiness and virtues of those she holds most dear, and that I shall implore the Divine Mercy for the continuance of all blessings on them and her. Further let her know, that I request in return her Prayers ; hoping that, tho' our fortune has appointed us to be strangers in this world, yet that we may be intimate in that happy country, where there is no such thing as brittle friendships, and they that love, will both love and be loved for ever !

I have not yet received the 3rd volume of Your work. The late Earl of Granville, a Person of the very highest distinction, who understood Your language, desired me to lend Him Your two former Volumes, which he read with the highest approbation and applause.

I thank You, dear Sir, for Your kind wishes ; but my great age and ill health disable me from being so large in my respects to You, as

I ought and wish to be. That God may increase Your happiness, and succeed Your learned and pious labours is the hearty prayer of,

Dear Sir,
Your obliged and obedient Servant,
E. YOUNG.

Lettre d'Young au Comte Stolberg.

Wellwyn, Hertfordshire.

April the 12th, 1761.

My most honour'd Lord,

I am not more exalted by the great honour Your Lordship has done me, than I am surprized at it. And I am equally desirous and unable, to express my deep sense of Your goodness to me. To be solicitous in quest of what is Right, and to dart an eagle's eye into distant lands, that You may discover the least appearance of Good; and then so nobly to countenance that which You fancy You have found, shows such an uncommon zeal for virtue, as the truly Virtuous only can possess, and from which the truly Vicious only can withhold their veneration and esteem.

But how, my most worthy Lord, shall I sufficiently pay my gratitude and devotion to Your admirable Lady? I regret my age on no account more, than that it robs me of the power of expressing myself with that warmth and energy which I wish to do. Who can enough value an honour so high, so peculiar and, I believe, so unprecedented an indulgence to me? Presume I to stand Sponsor with such exalted names? Am I worthy to give my Blessing to the fortunate Infant already so bless'd? Blessed by such descent! Blessed by such examples! And if my most ardent prayers can ought avail, still further bless'd! As we read of the little ones in the Gospel, may our most adored Redeemer take up Your *Magnus Ernest Christian* in his everlasting arms, and bless him! Bless him in Time! Bless him in Eternity! May he make this Wilderness an Eden to him, and then make that Eden appear as a Wilderness, if compared with his Blessings in a far superior Scene!

If, my Lord, I was not divided from You by seas and lands, and, what is still worse, by an insurmountable mountain of *near fourscore years*, I should be ambitious of kissing Your hands. But as things now

stand, my heart only can travel so far ; and that indeed, my good Lord, does its duty, which I hope You will condescend to accept from one who is with profound respect,

My most honoured Lord
Your's and Your most estimable Lady's
most obliged, and most dutiful, and thrice humble
and obedient Servant

E. YOUNG.

O. — Lettre d'Young à un ami. [Extraite de The Autobiography and Correspondence of Mary Granville (M^{rs} Delany), op. cit., London, R. Bentley, 2nd Series, 3 vol. in-8°. 1862. Vol. I, p. 42, avec cette note : « In the handwriting of M^{rs} Delany. »]

My Dear, Dear Sir,

Your pain is your glory ; it is not from weakness, but virtue. What a monster is man without a tender and feeling heart ! how unlike his most dear and blessed Redeemer ! over his dead friend Jesus wept !

Nor is this stroke of heart more a misfortune than a mercy to you. From endowments of nature and fortune what strong temptations have you to be fond of this world, and how could divine paternal tenderness more powerfully caution you against it than by what has happened ?

As for the deceased, what Christian does not admire his behaviour in his last hour and piously envy his release ! In one word, God is love, and does nothing but to bring our hearts to himself, and I am of opinion that there *never* was any human heart entirely his which has been *unwounded* by *some* distress ! this considered (and with the additional weight which your own excellent thoughts must naturally give it) will inspire resignation, and real resignation must for ever be accompanied with a degree of joy, considering what a friend it makes for us in lieu of the dearest we can possibly lose.

That this joy may fill you and your very worthy parents [sic] hearts is the warmest wish and earnest prayer of, dear sir, your and their

Truly affectionate and obedient
Humble servant.

[La lettre n'est pas signée. Quant à la date, elle n'en porte pas, mais l'éditeur la place entre deux lettres du 21 janv. et du 12 mars 1765 respectivement, ce qui semble indiquer qu'il la croit de cette époque.]

P. — Lettres manuscrites d'Young à George Keate. [Mus Brit., Mss. Additional 30.992, dans les manuscrits légués par John Henderson, Esq.].

I

S^r

I much thank you [for] y^r noble Present you made me. I read it over and over to myself and others with great pleasure.

I am glad that you think y^e report of Voltaire's death is groundless. If you come to any certainty in y^t point, the knowledge of it, would oblige

S^r

Your obedient
and Humble Ser^t

May 29, 1760.

E. YOUNG.

II

Dear Sir,

I close with your opinion, with Regard to what you was so good as to send me of M^r Voltaire's; my opinion of some other of his Performances you will learn from some sheets which I have ordered to be sent you from my Dear Friend M^r Richardsons Press; and w^h I desire you to accept as a Mark of that Regard with w^h I am

Dear S^r

Y^r Faithfull, Oblig^d
and Obedient Humble Ser^t

Aug. 11th ·
1760.

E. YOUNG.

III

Sir,

I thank you for your congratulation on my succeeding the worthy D^r Hales. If I cou^d follow him in all his steps, I sho^d deserve your congratulation indeed. As for my welfare, which you so kindly enquire after, I bless God, I am pretty well, but not quite as well as I was

forty years agoe. But I hope, thro' divine mercy, forty years hence, to be better still. While I continue here, I shall number those amongst my happy hours, which you shall please to enliven by your agreeable conversation. This year's spring will be doubly welcome to me if you make good your promise to, Sir,

Your obedient humble Servant

E. YOUNG.

IV

Sir,

In the earlier part of my Life, I often designed, and much desired to visit Geneva : And tho' fate denied me that favour, it has granted me a greater, for now, Geneva has made a visit to me, and, in so clean and decent a Dress, that I am scarce more in love with her Wisdom, than with her Beauty.

But as you say, Sir, in your Dedication to M^r Voltaire, this is not designed to be your panegyrick, but a grateful acknowledgement [sic] of your valuable present to, Sir,

Your Obliged

and obedient humble Servant

E. YOUNG.

Wellwyn, 15 March 1761.

V

Dear Sir,

I thank you for your kind, and valuable and luckily timed present. I have long been ill of a Fever, and am but just creeping out; the pleasure your piece gave me, was of the cordial kind, and I think I am the better for it; the work you mention I have not yet seen, when I have, my opinion shall be no secret from you. I wish you better health than is at present enjoyed by

Dear Sir

Your obedient and
faithful humble Servant

E. YOUNG.

28 Feb^y 1762.

VI

La sixième lettre manque dans le recueil conservé au Musée Britannique. Une note manuscrite dit : « given to M^{rs} T. Tyke [?]. »

VII

Wellwyn, Sept. 2nd 1762.

Dear Sir,

I must thank you for your kind enquiry after my health ; I wish I cou^d return such an answer as I know wou^d be most agreeable to you, but it is far otherwise ; I am and have long been much out of order, my sight is so far gone that I am obliged to borrow a hand to write to you. Rheumatic pains of thirty years standing are entirely ceased, and have been so for half a year. The fatal consequence of which is that the malignity is fallen on my head and eyes ; for which I have long undergone and still undergo severe discipline, and to very little purpose.

When I am capable of writing to you in a more agreeable manner you shall hear further from, dear Sir,

Your faithful and obedient Servant
E. YOUNG.

Much thanks for your
kind Present.

VIII

Dear Sir,

I receive your repeated favours with gratitude ; but also with concern : forbear to oppress me with them. I should see your face at Wellwyn with more joy, if you ran my inability to return them, legs in debt. All that is in my little power is at your service ; my power is always little, but now less. The misfortune I mentioned to you in my last letter hangs heavy on me ; Books, my wonted refuge are of no further use

And Wisdom at one entrance quite shut out¹.

1. Citation de Milton, Par. L., Bk. III, v. 50.

But this is a melancholy subject both to you and me : Pardon therefore this short letter, nor measure my regard by it, for I am truly

Dear Sir,
Your affectionate and obedient Servant
E. YOUNG.

M^{rs} Hallows gives her Compliment.
Dec. 2nd 1762.

IX

Dear Sir,

I have the very great pleasure to let you know that the very humble wish, which you make at the latter end of your letter, is not made in vain.

As for the task you assign me, the feebleness of my sight has given me an utter aversion to a pen and ink, and probably it is very lucky that it has done so, for there is some reason to fear, that I have not so many spirits to spare on any undertaking as I had some years ago, but on this head, I shall speak further, when I have the pleasure of seeing you here, which perhaps may give me those spirits which are now wanting to

Dear Sir,
Your affectionate
and obliged humble servant
E. YOUNG.

Wellwyn, Jan. 4th 1763.

X

Dear Sir,

I thank you much for the pleasure you have given me, in reading your poem, and thank you still more for the pleasure you promise me in your good company : I am disengaged and am

Dear Sir, your affectionate
and faithful, and obedient Servant
E. YOUNG.

Wellwyn, 24 March 1763.

P. S. I like the poem much in general for the novelty of its subject and variety in its composition.

XI

Wellwyn, April 14th 1763.

Dear Sir,

What you say concerning the term Fancy may, for aught I know, be very just : I therefore drop my opinion about it.

As for the inscription I am too vain to make any objection to it, but not so very vain, as not to thank you for it.

As to my health I bless God I am pretty well, but suspect myself to be a little older than I was ; I wish age and wisdom were inseparable ; but, if they were, one ounce of wisdom in youth, in the balance of the sanctuary, outweighs a pound in grey hairs : I congratulate you, therefore, on having much the advantage of, Dear Sir,

Your very affectionate and
Obliged humble Servant
E. YOUNG.

M^{rs} Hallows sends her compliments.

XII

Wellwyn, May 3^d 1763.

Dear Sir,

I am glad you sent one of your poems to M^{rs} Montagu, I am glad of it for her sake and your own, for her sake because she knows how to relish your favour, and for your own because it will give a beginning to an acquaintance, which will give you no small pleasure, and perhaps some surprise at finding a bright power in another sex, but rarely to be found in your own.

As to my health it is not so good as I could wish, but better than I ought to expect, it is so good as to demand my utmost thanks to God that 'tis no worse, but not so good, as not to want a cordial under it, and I know of none more powerful than that which refreshes us, from the face of a friend.

I am, Dear Sir,

Your faithful, affectionate
and obliged humble servant
E. YOUNG.

XIII

Dear Sir,

I truly rejoice on your recovery of your health, for I know its value : as for my own, my time of day forbids me to hope much or to complain. I bless God that what I now suffer, his Mercy deferred so long. I have now all the infirmities of age and amongst others my sight is near gone, which troubles me, I fear, more than it ought to do ; but his blessed will be done, in whom is all our hope. I thank you for the curious manuscript you sent me, your company will be heartily welcome to, dear Sir,

Your faithful and affectionate
humble Servant

E. YOUNG.

Sept. 11th, 1763.

M^{rs} Hallows sends her compliments.

XIV

Dear Sir,

It is very kind in you to enquire after my welfare, and it is quite as natural as it is kind. One great man has told us that all is vanity and vexation. And another that it is all labour and sorrow when we come to fourscore. Now when these two last enemies reinforce the former, which is the common lot, there is no small cause to doubt whether all is well? But all is well that Nature appoints, and I think it to be so and shall rejoice under it when I see you at Wellwyn.

I received your present. You seem to make me a king by your annual tribute. For two or three months I shall lay it up in my exchequer, of which I shall make my cat Chancellor, otherwise the rats will rebel and show that I have a very limited monarchy over them. They are of Wilks's Party, and I wish they were as far off ; but I submit to my fate, for why should Edward's reign be less disturbed than George's? And why should rats be more loyal than men?

And now what is this kind of writing? It may be called the smile of the pen, to let you know that its Master can fight Age and Infirmary and endeavour with Anacreon

Of little life the most to make
And manage wisely the last stake.

Heaven aid us to be pleased with all things, for on no other terms will heaven be pleased with us.

I am, Dear Sir,
Your affectionate, obliged
and faithful humble Servant.

M^{rs} Hallows begs her Compliments.

Wellwyn Feb. 12th 1764.

Nandos was my Coffee house above three score years ago.

XV

Dear Sir,

Milton might possibly take his hint from the verses which you was so kind to send me, but there is a great difference between the beauty of the root, and the flower that springs from it.

You say this spring has produced nothing very considerable from the press. Every spring produces Daisy authors, which true taste treads underfoot, but it is well if genius, like the aloes, vouchsafes to blossom once in fifty years.

You say that your work has laid [sic] for some time dormant by you, that is not amiss, for by that means, the fondness of a parent hardens into the impartiality of a judge, which is more a friend to the maturity of composition ; after a sound nap your Netley Abbey may gather strength and vivacity, and tho' it went to sleep in perfect health, yet should I be glad to see what change is made in it, for its author shall be very welcome to, Dear Sir,

his affectionate and faithful
humble servant
E. YOUNG.

M^{rs} Hallows presents
her compliments.

Wellwyn, March 18, 1764.

XVI

Dear Sir,

What you propose to prefix is proper, if not necessary. I think all your alterations are for the better ; my pen has given a few hints possibly all wrong ; if so, pardon me. The melancholy cast, and the

moral tendency on the whole, and your easy transition to the ladies have charms for me, and probably will procure me many rivals, rivals (which is no common case) in which I shall rejoice. I am

Dear Sir
Your truly affectionate
and Obedient Servant
E. YOUNG.

Wellwyn, March 22nd 1764.

XVII

Dear Sir,

I wish I could send to you as much pleasure by the post as you sent me by the carrier. I take for granted that the hints I gave you were wrong, however I should be glad to dispute with you on that point or on any other, provided Wellwyn be the field of battle, the custom of which place is, that the vanquished shall divide the smile [??spoil] with the conqueror, and by that means, tho' demolished in some measure, to [?] shine, like your Netley Abbey, in ruins.

I am, Dear Sir,
Very affectionately yours
E. YOUNG.

Wellwyn, April 3rd
1764.

XVIII

Dear Sir,

On opening your letter I was pleased to find that I had still one friend on this side the grave : of late I have lost so very many, that I began to doubt it. Poor Dodsley ! But why poor ? Let us give him joy of his escape.

None would live past years again
Yet all hope pleasure in what yet remain ;
And from the dregs of life, hope to receive
What the first sprightly runnings [?] could not give.
I'm tired with waiting for this chimic gold
Which fools us young, and beggars us when old.

DRYDEN.

When Mr Gatcher told me that [nom effacé] had his doubts as to Christianity, an argument for it occurred to me, which is not to be found, I think, in writers on that subject. As it is but short, and to me most convincing, I will tell you what it is ; first, such is the nature of Christianity that the plan of it could not possibly have entered into the mind of man, 2^{ndly} if it had entered, it could not possibly have been received by mankind, without a supernatural interposition in its favour.

As for Voltaire, I have not seen what you mention, but as long as there is fear and pity in the heart of man, reading a page of Shakespeare will be a sufficient reply to what Voltaire can urge against him. I heartily wish you had an affecting tale under your hand ; it would give you great pleasure in the Composition, and your Friends in the Perusal. Thus you see, Self-Interest, as usual, lies at the bottom of our Civilities. Success attend you in all your undertakings, and Fortitude man you, against all the Deficiencies of human Life.

I am
Dear Sir, Your affectionate
and obed^t Servant
E. YOUNG.

M^{rs} Hallows
presents her
Compliments
Oct. 7th
1764.

XIX

Lettre de M^{rs} Hallows à George Keate

Wellwyn, April 28th 1765.

Sir,

I am favour'd with yours by M^{rs} Brown ; and cant help regretting with you, and every one, the loss of our most valuable friend, the great and good Docter Young.

The particulars you desire will but add to your concern, as every recollection does to mine ; but I comply in saying that the blessed Gentleman passed a fortnight in some distressful circumstances, and expired on Good friday night 1/2 past nine, without a groan ; excuse me further, my tears prevent me, for which I will hope your pardon.

The good Dr, Sir, burnt most of his Manuscripts, long before his death and left orders that every thing of that nature sho^d be destroyed, w^{ch} I suppose you have by this time seen in the publick papers, with some other (I believe) genuine accounts. I hope, Sir, you enjoy Health and every valuable blessing? and that they may be long continued to you, for the best purposes, is the prayer of, Sir,

Your Obliged
and most Obed^t hum^{ble} Servant
Mary HALLOWS.

The good Dr
retained his
senses to the last.

Q. — Copie du Testament d'Ed. Young conservé à Londres, à Somerset House. [Extracted from the Principal Registry of the Probate Divorce and Admiralty Division of the High Court of Justice. — In the prerogative Court of Canterbury.]

In the Name of God and my most blessed Redeemer, Amen. I write this my last Will with my own hand Feby the 5th 1760 — in the manner following¹ I give to the Communion Table all the gilt plate in the mahogany chest the folio Bible and Prayer Books the Stoles cushions carpet and all my usual furniture of it I give to my successor one hundred pounds for repairs of the Parsonage House and the Chancel I give to the four poorest Housekeepers of Wellwyn who receive nothing from the Parish five pounds for each of them I give to each of my four servants ten pounds I give to my neighbours Mrs Ward Mrs Battel Mr Shotbett [?Shotbolt] and my friends Mr Samuel Richardson and Mr Alderman Gosling rings and to my friend Mr Henry Stevens Hatter at the Temple Gate and to Mr Bigg Fellow of Winchester College I give to All Souls Library in Oxford fifty pounds to buy books I give to my dear nephew The Revd Mr Richard Harris my silver bread basket and fifty pounds I give to the Rev^d and worthy Mr Jones for his pious assistance in my Parish two hundred pounds I give to Mrs Mary Hallows all the wrought work for chairs &c in my mahogany chest and eight hundred pounds I appoint my nephew Harris and the Rev^d Mr Jones to be my Executors and (in a particular manner) desire of them that all my manus-

1. Nous reproduisons fidèlement la copie obtenue à Somerset-House et qui, suivant l'usage, omet toute ponctuation.

cript writings whether in books or papers Imediately [sic] on my decease may be burnt my book of accounts alone excepted my nephew Harris will find among his fathers books a large folio with a chain to it belonging to All Souls Library This book I desire him to send with the fifty pounds above given to that Library as soon as he conveniently can I give to my friend Mr Henry Stevens Hatter at the Temple Gate twenty guineas¹ I give to my two cousin Youngs [sic] After the payment of the legacies above I give all the residue of my possession to my son. In Witness and confirmation of this Will I hereunto set my hand and seal this 25 [sic] of April 1760. — Ed. Young.

Signed sealed and declared by the Testator above mentioned as his last Will and Testament in the presence of us whose names are at his request and in his presence and in the presence of each other hereunder written. — Robert Milward. — Thomas Pentlow. — Jno Deards.

This is a Codicil to the last Will and Testament of me Edward Young Rector of Wellwyn in the County of Hertford which Will I made and published bearing date the 21 of June 1760 and which I do hereby ratify and confirm as I do also the contents of this Codicil that is to say if the assistance of an additional executor shall be found necessary towards the more safe and effectual execution of my said Will and Codicil I do hereby request nominate and impower the Revd Dr Henry Yarborough Rector of Tewing in the aforesaid County to act in the capacity of such an assistant executor relating both to my said Will and Codicil And I do hereby Will and Order that all the necessary charges and expences of proving and executing my said Will and Codicil or any way attending the same shall be chargeable upon and defray'd out of my estate real and personal and be first and before all other accounts deducted and reimbursed out of the said estate to my respective executors nominated in my said Will and Codicil Lastly I earnestly desire that there may be no disputes or law suits touching any of my testamentary concerns after my decease and that none of my legatees may give any unnecessary trouble to my executors in reference to any part either of my said Will or Codicil Furthermore by this Codicil I give to Mrs Mary Hallows two hundred pounds besides the eight hundred given to her in my Will so as to make up the sum one thousand pounds And I give rings to the following persons (viz) my nephew Big the D^s of Portland and Miss Nancy Richardson Mr Boteler Shallcross Yarborough North Gardiner and to my two cousin Youngs. — Edward Young. — Signed sealed and published by the Testator and by him declared to be a Codicil to his last Will and Testament in the presence of us whose

1. Il manque une clause, sans doute « twenty guineas », encore une fois répétée.

names are under written and who at his request in his presence and in the presence of each other do witness the same. — Robt Milward. — Thos Pentlow. — Jno Deards.

To Mrs Hallows.

It is my dying request that you would see all writings whatever whether in papers or books (except my book of accounts) burnt & destroyed as soon as I am dead which will oblige y^r deceased friend. — Ed. Young.

This is my last Will — Ed. Young. — Sept 17, 1764.

25th April 1765.

On which day appeared personally Mary Hallows of the Parish of Wellwyn in the County of Hertford Spinster and made oath that she well knew and was acquainted with the Reverend Edward Young Doctor of Laws late Rector of Wellwyn in the County of Hertford deceased and she further saith that the said Doctor Young did about six months before his death as she best remembers and believes the time to be redeliver to her this Deponent the original Will and Codicil hereunto annexed closely sealed up in the envelope or cover hereunto also annexed (which had been some time before in her possession and afterwards opened by the Doctor about six months before his death) desiring her to keep the same in her custody till after his decease and she further deposeth that in a few days after the said deceased's death she delivered the same to Frederick Young Esquire the son of the said deceased who then opened the said cover in the presence of this Deponent and she lastly saith that the said Will and Codicil are now in the same plight state and condition in all respects as when the same was so opened as aforesaid (save as to the endorsements appearing to have been made at Doctors Commons) and that she is certain that the said envelope had never been opened from the time she last received the same from the hands of the said Doctor Young as aforesaid till the delivery thereof to his son after his decease as aforesaid. — Mary Hallows. — Same day the said Mary Hallows Spinster was duly sworn to the truth of the premisses before me. — Geo Harris Surrogate Present Hen: Major Not Pub.

Proved (with a Codicil)

30th April 1765

Fos 15 H. J. T.

165-Rushworth.

R. — Lettre de Benj. Victor à Young. [Extraite de Original Letters, etc., by B. Victor. — London, T. Becket, 1776, 3 vol. in-8°. Vol. I, p. 75.]

To the Rev. Dr Young at Tunbridge Wells.

(sans date).

Dear Sir,

Since I left you I have read a poem with a tremendous title, called The Complaint, or Night Thoughts on Death and Eternity. A melancholly unfashionable subject — but the reading it gave me great pleasure ; I found the thoughts quite new and Doctor Young written in large characters in every page.

I found from your bookseller, Mr Dodsley, that you have carefully concealed your name, on purpose to try the force of your poem ; but you are too good a writer to be able to conceal yourself from your admirers. I hear we are to have the happiness of reading two books more. If I was your bookseller I should greatly solicit you to add your name, because it would call the attention of those readers who are led by mode, consequently encrease the sale of the poem.

I hope to have the opportunity very soon of thanking you for this pleasure in London.

I am, dear Sir,
Your most oblig'd servant.

S. — [South Kensington Museum. — Dyce Collection.] Lettre imprimée en tête de la première édition du poème *Resignation* destinée aux amis de l'auteur.

Madam,

Not to deceive you by the Title, I must let you know that tho' Resignation is my chief point, yet I touch on other Topics ; Topics most tending to promote our Attainment of that supreme Virtue, such as the Vanity of this Life and the Value of the Next ; Patience ; Prayer ; Death ; the great Goodness of the Deity, etc.

The greatest part of what, in the following Pages, I have written to you, I have written also to myself : They stand in most Need of Resignation that are nearest to their End. God assist us both in the full use of that Reason which He has bestowed on us ; and then we are sure of his farther favour ; through the Intercession of the Best of Friends ; Who brought us such very glad tidings as may well make the most heavy News this World can bring to sit light on our hearts.

What I send you is ill adapted to the present Taste, and I am sorry to lay you under the Dilemma of being either Singular, or Dissatisfied with it.

Madam

Your most Obedient and most Humble Servant.

BIBLIOGRAPHIE

LISTE DES OUVRAGES CITÉS OU MENTIONNÉS

SOURCES MANUSCRITES

Les Archives d'All Souls' College à Oxford : Papers concerning the Building of the College ; Acta in Capitulis ; the College Leave-Book.

Die Berner Stadtbibliothek, Mss. Hist. Helv., XII et XVIII.

La Bibliothèque Bodléienne d'Oxford : Ballard Mss., vol. VII ; Hearne's Diaries ; Rawlinson Mss., Letters et Rawl. poet., 229 ; Tanner Mss., vol. XXX et XXXVII.

British Museum Mss. : Letters to Dr Birch ; Egerton Mss., Letters from T. Tickell ; Newcastle Papers, vol. XXV et CXCVI ; Ellis Papers.

Lambeth Palace Library : Mss. Gibsonii, 931.

Le Record Office de Londres : Audit Office. Rolls of payment (1710-40) ; Ireland, Kings' Letters and Correspondence, vol. III ; Treasury, Kings' Warrant Books, vol. XXX.

Registres paroissiaux de Chiddingfold, d'Upham, de Welwyn et de St-Mary-le-Strand (London).

Registres diocésains d'ordination de Londres et d'Oxford.

South Kensington Museum : Richardson Papers, Correspondence [ne contient rien d'important sur Young].

Les Registres officiels de librairie de Stationers' Hall (London).

IMPRIMÉS

A

ABBOTT (E.). — Bacon's Essays with Introduction, Notes and Index. — London, Longmans, Green and Co, 1884, 2 vol. in-12.

ADAM (Ch.). — La Philosophie de Bacon. — Paris, Félix Alcan, 1890, in-8°.

ADAMS (Rev. H. C.). — Wykehamica. — Winchester, J. Wells, in-8°, 1878.

ALEMBERT (J. D'). — Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie. — Amsterdam, Zach. Chatelain, 5 vol. in-12.

ALLIBONE (S. A.). — A Critical Dictionary of English Literature. — London, J. B. Lippincott and C°, 1884, 3 vol. in-4°.

Almanach des Muses (L'). — Paris, Delalain, in-12 (années 1769-1800).

American Biblical Repository and Classical Review (The), 3rd Series. — New-York, 1845, etc., in-8° (janv. 1847) [Br. Mus. : P. P. 890].

ANDERSON (R.). A Complete Edition of the Poets of Great Britain. — London, J. and A. Arch and Bell and Bradfute. — Edinburgh, Mundell and Son, 1794, in-folio, vol. X, containing the poetical works of Young [Br. Mus. 2046 g].

L'Année littéraire (de Fréron). — Amsterdam (années 1769 et 1770).

Annual Register (The). — (Edited from 1758 by J. Dodsley). — London, in-8° [Br. Mus. 299 d].

ARICI (Ces.). — Il Campo Santo di Brescia. — Brescia, Niccolò Bettoni, 1823, in-8° [Br. Mus. 11436 f].

ARNAUD (Baculard d'). — Les Amants Malheureux ou le Comte de Comminge, Drame en 3 actes en vers. — Londres et Paris, 1765, in-8°.

ATKINS (J. T.). — Reports of Cases argued and determined in the High Court of Chancery, in the time of Lord Chancellor Hardwicke, collected by J. T. Atkins. — London, J. Wenman, 1781-82, in-8° [Br. Mus. 1242 b 4].

AUBREY (J.). — Letters written by Eminent Persons in the 17th and 18th centuries. — London, Longman, 1813, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 1086 g 10].

Authors of the Town (The). — A Satire inscribed to the Author of the Universal Passion [anonymous]. — London, J. Roberts, 1725.

B

BACON (Lord). — The Works of Lord Bacon (édition Ellis et Spedding). — London, Longmans, 1870, 7 vol. in-8°.

BALLANCHE (P. S.) fils. — Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la Littérature et les Arts. — Lyon, Ballanche et Barret, 1802, in-8°.

BARBAULD (M^{rs}). — The Correspondence of Sam. Richardson... — London, R. Philips, 1804, 6 vol. in-12 [Br. Mus. 1086 f. 14-16 en 3 vol.].

BARNSTORFF (Jos.). — Young's Nachtgedanken und ihr Einfluss auf die deutsche Litteratur. — Bamberg, R. Koch, 1895.

BEHN (M^{rs} Aphara). — Abdelazar or The Moor's Revenge. — London, 1893, in-4°, Thos. Chapman [Br. Mus. 11775 dd 1].

BELJAME (Al.). — Le Public et les Hommes de Lettres en Angleterre au XVIII^e siècle (1660-1744). Dryden, Addison, Pope. — Paris, Hachette, 1881, in-8°.

BELLAMY (G. A.). — An Apology for the Life of G. Anne Bellamy, late of Covent Garden Theatre, written by herself. — Dublin, Moncrieffe, 1785, 2 vol. in-12.

Biographia Britannica. — London, 1763 (Supplement in 1765). — 3 vol. in-4° [Br. Mus. 2036 g].

Biographia Dramatica, éditée par Is. Reed avec Dav. Erskine et G. Steevens. — London, 1812, in-4°. Longman.

BLISS (Ph.). — *Athenae Oxonienses* edited by Ph. Bliss. — London, 1813-20, 4 vol. in-4° [Br. Mus. 2036 f].

BOILEAU (N.). — Les Œuvres Complètes de Boileau, accompagnées de notes historiques et littéraires et précédées d'une étude sur sa vie et ses ouvrages par A. Ch. Gidel. — Paris, Garnier, 1872, 4 vol. in-8°.

BOSWELL (James). — The Life of Samuel Johnson, LL.D. comprising a Series of his Epistolary Correspondence, etc. To which is added The Journal of a Tour to the Hebrides by J. B. Esq., Edited with Notes and a Biographical Dictionary of the Persons named in the Work, by Percy Fitzgerald, M.A., F.S.A. — London, Bliss Sands and C^o, 1897, in-4°.

BREGHOT DU LUT (C.). — Les Nouveaux Mélanges sur Lyon. [Bibl. Nat. Lk⁷ 4308], Lyon, Barret, 1829-31.

BROWN (J.). — An Estimate of the Manners and Principles of the Times, by J. Brown. — London, L. Davis and C. Reymers, 1758, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 712 f 4-5].

BROWNE (Th.). — Thomas Browne. — *Religio Medici* (édition comprise dans Cassell's National Library). — London, 1892, in-12.

Bulletin Historique et Littéraire de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français (Le). — Paris, in-8° (tomes 36 et 44).

BUNYAN (John). — The Pilgrim's Progress from this World to That which is to come, by J. Bunyan. — London, Groombridge and Sons (sans date), in-8°.

BUTLER (Jos.). — The Analogy of Religion to the Constitution and Course of Nature, also Fifteen Sermons by Jos. Butler D.C.L... With a life of the Author, a copious analysis, notes and indexes by Jos. Angus D.D. — London, The Religious Tract Society (sans date), in-8°.

C

CADALSO (Don J. DE). — Noches Lúgubres, Historia de los amores del coronel Don José de Cadalso, escritos por el mismo. Nueva edición... — Madrid, D. José Maria Mares, 1847, in-8°.

CALAMY (E.). — An Historical Account of my own Life, by E. Calamy. — London, H. Colburn, 1829, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 490 b 3, 4.]

CAMPBELL (Th.). — Specimens of the British Poets. — London, J. Murray, 1844, in-8°.

CARY (H. F.). — The Poetical Works of Milton, Thomson and Young, edited by the Rev. H. F. Cary. — London, 1841, in-8° [Br. Mus. 1163 c 8].

CHALMERS (Al.). — The Works of the English Poets from Chaucer to Cowper; with Johnson's Lives and additional Lives by A. C. — London, 1810, 21 vols r. 8°.

CHAMBERLAYNE (J.). — Magnae Britanniae Notitia, by J. Chamberlayne Esq. or the present State of Great Britain with divers remarks upon the antient state thereof. — London, Printed for D. Midwinter, J. Tonson, T. Wotton, B. Motte, T. Osborn and J. Schuckburgh, 1729.

CHAMBERS (W. and R.). — Cyclopaedia of English Literature. — W. and R. Chambers, London and Edinburgh, 1882, 2 vol. gr. in-8°.

CHAPONE (M^{rs} H.). — The posthumous Works of M^{rs} H. Chapone (Miss Mulso). — London, J. Murray, 1808 (2nd edition), 2 vol. in-8° [Br. Mus. 8404 b 16].

CHATEAUBRIAND. — Œuvres Complètes. — Paris, Ladvoat, 1826, in-8° [tome XXI].

CHURTON COLLINS (J.). — Bolingbroke. A historical study; and Voltaire in England. — London, J. Murray, 1886, in-8°.

CLAGES (H.). — Der Blankvers in Thomson's Seasons und Young's Night Thoughts. — Halle, C. Colbatsky, 1892, brochure gr. in-8°.

CLUTTERBUCK (Rob.). — The History and Antiquities of the County of Hertford, by Rob. Clutterbuck. — London, J. Nichols, 2 vol. in-folio.

COCKBURN (M^{rs} C.). — The Works of M^{rs} Cath. Cockburn. — London, J. and P. Knapton, 1751, in-8° [Brit. Mus. 12268 f. 1].

COKAYNE (G. E.). — The Complete Peerage of England, Great Britain, etc., etc., by G. E. C[okayne]. — London, Geo. Bell, 1887, in-8° [Br. Mus. 2119 c].

COLERIDGE (S. T.). — The Table Talk and Omniana. — London, 1884, in-12, Bell and Son [Brit. Mus. 2504 b 1].

CORNEILLE (Th.). — Les Œuvres de Thomas Corneille. — Paris, chez Prault père et fils, 1753, in-12, tome V.

Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., revue sur les textes originaux par Maur. Tournoux. — Paris, Garnier, 1877-82, 16 vol. in-8°.

COTTON (Nath.). — Various pieces in verse and prose. — London, J. Dodsley, 1791, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 1465 f. 10].

COURTNEY MELMOTH. — Observations on the Night Thoughts of Dr Young by Courtney Melmoth [S. J. Pratt]. — London, Richardson and Urquhart, 1776, in-8° [Br. Mus. 77 i 27].

Critical Remarks on the four taking plays of this season, viz. Sir W. Raleigh, The Masquerade, Chit-Chat and Busiris by Corinna, a Country Parson's Wife. — London, J. Bettenham, 1719, in-8°.

CROKER (J. W.). — Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk... edited by J. W. Croker. — London, J. Murray, 1824, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 1086 g 18].

CUGNONI (Gius.). — Opere inedite di G. Leopardi pubblicate sugli autografi Recanatesi. — Halle, Max Niemeyer, 1880, in-8°.

CUSSANS (J. E.). — The History of Hertfordshire, by J. E. Cussans. — London, Chatto and Windus, 1874, 3 vol. in-folio [Br. Mus. 2066 f].

D

DAVIES (Thos.). — Memoirs of the Life of Dav. Garrick, by T. D. Printed for the Author. — London, 1784, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 276 i 25-26].

DELANY (M^{rs}). — The Autobiography and Correspondence of Mary Granville (M^{rs} Delany)...edited by the Right Hon. Lady Llanover. — London, R. Bentley, 1861, 1st Series, 3 vols 8°; 2nd Series, 3 vols 8° [Br. Mus. 2404 c 3 et suivants].

Dictionary of National Biography (The), edited by L. Stephen and Sidney Lee. — London, Smith, Elder and C^o, 63 vol. in-8°, 1885-1900.

DODDRIDGE (Ph.). — The Correspondence and Diary of Phil. Doddridge D.D. by his great-grandson, J. Doddridge-Humphreys. — London, H. Colburn and R. Bentley, 1830, in-8° [Br. Mus. 490 e 8].

DORISON. — Alfred de Vigny, poète philosophe. — Paris, A. Colin, 1892, in-8°.

DRAKE (N.). — Biographical, Critical and Historical Essays. — London, 1805, 3 vol. in-16 [Br. Mus. 243 l 12-14].

E

EBERT (J. A.). — Episteln und vermischte Gedichte. — Hamburg, C. E. Bohn, 1789-95, in-8° [Br. Mus. 1463 e 7].

ELIOT (Geo.). — The Works of Geo. Eliot, Standard Edition. — London and Edinburgh, Wm. Blackwood and Sons (sans date), 21 vol. in-8°.

Englishman (The) [n° d'octobre 1713]. — London, in-8°.

Epistle to Mr Pope (One), occasion 'd by Two lately published. — London, J. Roberts, 1730, in-4° [Br. Mus. 12273 m 1 (12)].

Evangelical Magazine (The). — London, in-8° (novembre 1797) [Br. Mus. P.P. 435].

F

FIÉRENS-GEVAERT (H.). — *La Tristesse Contemporaine*. — Paris, F. Alcan, 1899, in-8°.

FOSCOLO (Ugo). — *Tragedie e Poesie*. Nuova edizione. — Milano, Società editrice Sonzogno, 1896, in-8°.

FOSTER (J.). — *Alumni Oxonienses : the Members of the University of Oxford (1715-1886) ; their Parentage, Birthplace and year of Birth, with a Record of their Degrees being the Matriculation Register of the University, alphabetically arranged, revised and annotated*. — London and Oxford, 1887-88, 4 vol. in-8°, Early Series (from 1500-1714). — Oxford, Parker, 1892 [Br. Mus. 2120 c].

FOSTER (J.). — *Oxford Men and their Colleges*. — Oxford, J. Parsons, 1893, 2 vol. in-4° [Br. Mus. 8364 i 4].

FOWLER (Thos.). — *The History of Corpus Christi College*. — Oxford, for the Oxford Historical Society. — Clarendon Press, 1893, in-8° [Br. Mus. Ac 8126/16].

Friendship in Death in twenty Letters from the Dead to the Living. — Edinburgh, A. Donaldson, 1776 [réimpression], in-12 [Br. Mus. 12614 d 31].

G

GARAT (D. J.). — *Mémoires historiques sur le XVIII^e siècle et sur Mr Suard*. — Paris, A. Belin, 1821, 2 vol. in-8°.

GARDENSTONE (Lord). — *Travelling Memorandums made in a Tour upon the Continent of Europe in the years 1786, 87 and 88 ; by the Hon. Lord Gardenstone*. — Edinburgh, Bell and Bradfute, 1791-95, 3 vol. in-8°.

GARRICK (Dav.). — *The Private Correspondence of Dav. Garrick*. — London, 1832, 2 vol. in-4°.

GEMBLOUX (Pierquin de). — *Recherches historiques et bibliographiques sur le Tombeau de Narcissa*. — Paris, Dumoulin, 1851, in-8° [Bibl. Nat. LK⁷ 5141].

GENEST. — Some Account of the English Stage from the Restoration in 1660 to 1830, by Genest. — Bath, H. E. Carrington, 1832, 10 vol. in-8°.

Gentleman's Magazine (The) (années 1782, 1816, 1829, 1853). — London, in-8°.

GERSTENBERG (H. W. v.). — Deutsche Litteraturdenkmale des 18^{ten} und 19^{ten} Jahrhunderts. Briefe über die Merkwürdigkeiten der Litteratur von H. W. von Gerstenberg. — Stuttgart, G. J. Göschen, 1890, in-8°.

GILCHRIST (Al.). — The Life of W. Blake, Pictor Ignotus. — London, Macmillan, 1880, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 2408 g 5].

GOLDSMITH (Ol.). — The Works of Ol. Goldsmith, edited by P. Cunningham. — London, Murray, 1854, 4 vol. in-8°.

GOSSE (E.). — A History of eighteenth Century Literature, by E. Gosse. — London, Macmillan, 1891, in-8°.

GRAY (Th.). — The Works of Thos. Gray, edited by Edm. Gosse. — London, Macmillan, 1884, 4 vol. in-8°.

GREENE (John). — Reminiscences of the Rev. R. Hall. — London, Westley and Davis, in-8° [Br. Mus. 490 e 22].

Guardian (The) complete in one vol. with notes and a general index. — London, Printed for J. Jones and Co, 1814, in-8°.

II

HAGENBACH (Dr K. R.). — German Rationalism in its Rise, Progress and Decline, by Dr K. R. Hagenbach, edited and translated by W. L. Gage and J. H. W. Stuckenberg. — Edinburgh, T. and T. Clark, 1865, in-8° [Br. Mus. 4660 cc 36].

HAMEL (Dr R.). — Briefe von J. G. Zimmermann, Wieland... und von Haller an V. B. von Tschärner. — Rostock, Wm. Werther, 1881, in-8°.

HARRIS (George). — The Life of Lord Chancellor Hardwicke. — London, Edw. Moxon, 1847, 3 vol. in-8° [Br. Mus. 1379 h].

HAVET (E.). — Les Pensées de Pascal publiées dans leur texte authentique avec un commentaire suivi. Nouvelle édition. — Paris, Ch. Delagrave, 1885, in-8°.

HAWKINS (L. M.). — Memoirs, Anecdotes, Facts and Opinions collected and preserved by Laetitia Matilda Hawkins. — London, Longman, Hurst, Rees, etc., 1824, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 614 e 23, 24].

HAYLEY (Wm.). — The Life and Letters of Wm. Cowper. — London, Baldwin, Cradock and Joy, 1824, 3 vol. in-8° [Br. Mus. 1465 k 1].

HAYM (R.). — Herder nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt. — Berlin, Gaertner, 1880-85, 2 vol. in-8°.

HAYM (R.). — Die Romantische Schule, Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geistes. — Berlin, R. Gaertner, 1870, in-8°.

HAZLITT (Wm.). — Lectures on the English Poets. — London, Taylor and Hessey, 1818, in-8° [Br. Mus. 1066 g 14].

Herald and Genealogist (The). — London, J. G. and R. C. Nichols, in-8° (année 1866) [Br. Mus. 2119 d].

HERDER (J. G.). — Herder's Werke, édition H. Duntzer. — Berlin, G. Hempel [sans date].

HERMENJAT (L.). — Werther et les Frères de Werther. — Lausanne, Ch. Pache, 1892, 1 vol. in-8°.

HETTNER (H.). — Litteraturgeschichte des 18^{ten} Jahrhunderts. — Braunschweig, F. Vieweg, 1856, in-8°.

HILL (Dr.). — A new Estimate of Human Life [by Dr Hill]. Inscribed to Dr Young. — London, 1754, in-8°, W. Owen. Price, 1 sh. 6 d. [Br. Mus. T. 981 (3)].

HILL (G. B.). — Johnsonian Miscellanies, edited by G. B. Hill. — Oxford, Clarendon Press, 1897, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 2407 f 13].

Historical Register (The). — London, in-8° [Br. Mus. P.P. 3407]. — années 1726, 1731, 1765.

HOGARTH (Wm.). — The Analysis of Beauty written with a view of fixing the fluctuating ideas of taste. — London, Printed by J. Reeves for the Author, in-4°, 1754.

HOGARTH (Wm.). — Anecdotes of Hogarth, written by himself. — London, J. Nichols and son, 1833, in-8° [Br. Mus. 564 b 26].

HUGHES (J.). — The Correspondence of John Hughes Esq. and several of his friends. — Dublin, Thos. Ewing, 1773, 2 vol. in-12 [Br. Mus. 10920 bb 5].

HURD (R.). — Q. Horatii Flacci Epistola ad Augustum... To which is added a discourse concerning poetical imitation by the Author of the Commentary etc., on the Epistle to the Pisos. — London, R. Dodsley, 1751, in-8° [Br. Mus. 11355 f 4].

I, J

Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux (L'), vol. XXIV. — Paris, in-8°.

JACKSON (Thos.). — The Journal of the Rev. Chas. Wesley, M. A... to which are appended selections from his Correspondence and Poetry, ...by Thos. Jackson. — London, J. Mason, 1849, 2 vol. in-12.

JACOB (Giles). — An historical Account of the Lives and Writings of our most considerable English Poets. — London, E. Curll, 1720, in-8°.

Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte (Die). — Stuttgart, G. J. Goeschen'sche Verlagshandlung, années 1892, etc., in-4°.

JOHNSON (Dr Samuel). — The Lives of the most eminent English Poets with Critical Observations on their Works. — Aberdeen, Geo. Clark and son ; Ipswich, J. M. Burton, 1847, in-8°.

JORET (Ch.). — Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIII^e siècle (thèse-lettres). — Paris, Hachette, 1875, in-8°.

K

KENRICK (W.) LL.D. — Epistles to Lorenzo. — Intelligentibus. — London, E. and C. Dilly, 1773, 4th edition.

KIDGELL (J.). — The Card, printed for the Maker and sold by J. Newbery at the Bible and Sun in St Paul's Churchyard. — London, 1755, 2 vol. in-12 [Br. Mus. 12613 b 29].

KLOPSTOCK (F. G.). — Auswahl aus Klopstock's nachgelassenem Briefwechsel. — Leipzig, F. A. Brockhaus, 1821, in-8° [édité par C. A. H. Clodius]. Br. Mus. 10920 b. 4.

KLOPSTOCK (F. G.). — Briefe von und an Klopstock. — Braunschweig, I. M. Lappenberg, 1867, in-8° [Br. Mus. 10920 f 32].

KRANTZ (E.). — Essai sur l'Esthétique de Descartes (thèse-lettres). — Paris, Germer-Baillière, 1882, in-8°.

L

LA BRUYÈRE. — Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle suivis du Discours à l'Académie Française, publiés avec une introduction et des notes par G. Servois et A. Rebelliau. — Paris, Hachette, 1890, in-12.

LALANNE (Ludovic). — Les Curiosités Bibliographiques. Paris, Paulin, 1846, in-16.

LAMARTINE (A. DE). — Les Méditations Poétiques. (Paris, Ch. Gosselin et Furne, 1 vol. in-12), suivies des Nouvelles Méditations Poétiques, id., 1 vol. in-12, 1838.

LAMARTINE (M^{me} Val. de). — La Correspondance de Lamartine. — Paris, Hachette, 1873-74, 4 vol. in-8°.

LEACH (A. F.). — A History of Winchester College. — London, Duckworth, 1899, in-8° [Br. Mus. 08365 g].

LEE (Rev. F. G.) D.D. — The History, Description and Antiquities of the prebendal Church of the Blessed Virgin Mary of Thame, etc. — London, Mitchell and Hughes, 1883, in-folio [Br. Mus. 1855 a 5].

LEGOUVÉ (G.). — Les Souvenirs, la Sépulture et la Mélancolie, élégies, 2^e édit. in-12. — Paris, Lemerre et Huet, 1798.

ID. — Le Mérite des Femmes et autres poésies, 9^e édition. — Paris, Ant. Aug. Renouard, 1804, in-12.

LE NEVE (J.) 's Fasti Ecclesiae Anglicanae, corrected and continued from 1715 to the present time by Hardy T. Duffus. — Oxford, 1854, 3 vol. in-8°, University Press. [Br. Mus. 2004 a].

LEOPARDI (G.). — Canti di Giac. Leopardi. — Firenze, Successori Le Monnier, 1885, 2^{da} edizione, 1 vol. in-16.

LEOPARDI (Giac.). — Prose. — Milano, Società editrice Sonzogno, 1897, in-8°.

LESSING (G. E.). — Briefe die neueste Litteratur betreffend (1759-65) dans G. E. Lessing 's ausgewählte Werke. — Stuttgart, J. G. Cotta'sche Buchhandlung [sans date], 6 vol. in-12.

ID. — Hamburgische Dramaturgie, herausgegeben und mit Einleitung begleitet von G. Zimmermann. — Berlin, Ferd. Dümmlers Verlagsbuchhandlung [sans date], in-8°.

Letter to Mr Masson, on the Marks of Imitation (A) [anonyme]. — Cambridge, W. Thurlburn and J. Woodyer sold by R. Dodsley, 1757, in-8°.

Literary Gazette and Journal of the Belles-Lettres (The). — London, in-4° (année 1821) [Br. Mus. P.P. 5618].

LOGIE-ROBERTSON (J.). — Thomson, The Seasons and The Castle of Indolence edited with Biographical Notice, Introductions, Notes and a Glossary. — Oxford, At the Clarendon Press, 1891, in-8°.

London Chronicle or Universal Evening Post (The). — London, in-folio (avril 1765) [Br. Mus. 213 g].

London Magazine or The Gentleman's Monthly Intelligencer (The). — London, in-8° (années 1742-46 et 1737) [Br. Mus. 156 l 47].

LOWNDES (W. T.). — The Bibliographer's Manual of English Literature. — London, H. G. Bohn, 1857-64, 11 vol.

M

MACAULAY (T. B.). — Critical and Historical Essays contributed to the Edinburgh Review. — Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1850, 5 vol. in-8°.

MEMES. — History of Sculpture, Painting and Architecture. — Edinburgh, Constable, 1826, in-12 [Br. Mus. 1157 c 33].

Memoirs of the Author of Indian Antiquities [Thom. Maurice]. — London, Messrs Rivington, 1819-22, in-8° [Br. Mus. 613 f 11].

Memoirs of the Society of Grub Street. — London, in-12 (année 1730) [Br. Mus. 741 a].

MENNECHET (Ed.). — *Les Matinées Littéraires, Etudes sur les Littératures Modernes*. — Paris, Langlois et Leclercq, 1846-47, 4 vol. in-8°.

MERCIER (L. S.). — *Du Théâtre ou Nouvel Essai sur l'Art Dramatique*. — Amsterdam, E. van Harreveld, 1773, in-8° [Br. Mus. 11795 c 27].

MICHAELIS (D^r). — *Abhandlung über Young*. — *Programm der Realschule zu Königsberg*, 1868, brochure in-4°. — Königsberg i. Pr., E. J. Dalkowski, 1868.

MICHIELS (Alf.). — *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs*. — Paris, E. Dentu, 1863, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 11825 h 20].

MONTAGU (M^{rs} Eliz.). — *The Letters of M^{rs} Elizabeth Montagu published by her nephew and executor, Matt. Montagu*. — London, T. Cadell, 1809, in-8°.

MONTAGU-BURROWS. — *The Worthies of All Souls*. — London, Macmillan, 1874, in-8°.

Monthly Magazine or British Register (The) (années 1769, 1816), London, in-8°.

Monthly Review or Literary Journal (The). — London, in-8° (années 1759, 1765 et 1771) [Br. Mus. 267 c 1, etc.].

MOREL (L.). — *J. Thomson, sa Vie et ses Œuvres (thèse-lettres)*. — Paris, Hachette, 1895, in-8°.

MORRIS (E. E.). — *Pope, Essay on Man with Introduction and Notes*. — London, Macmillan, 1899, in-8°.

N

NEELE (H.). — *The literary remains of H. Neele*. — London, Smith, Elder and C^o, 1829, in-12 [Br. Mus. 1164 i 12].

NICHOLS (J.). — *Biographical and Literary Anecdotes of Wm Bowyer Printer F.S.A. and of many of his learned friends. Containing an incidental view of the Progress and Advancement of literature in this Kingdom from the beginning of the present century to the end of the year MDCCLXXVII by John Nichols his apprentice, partner and successor*. — London, Printed by and for the Author, MDCCLXXXII [Br. Mus. 2035 e].

Night Thoughts among the Tombs, in blank verse... or the Noctuary. — London, W. Heard, 1753.

Notes and Queries [1st Series III, V ; 4th Series VIII]. — London, in-8°.

Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter ; publiée par Didot frères, sous la direction du D^r Hoefer, 46 vol. in-8°, 1857-66.

P

Penny Cyclopaedia and Supplement (The). — London, 1843, in-4°.

PHELPS (W. L.). — *The Beginnings of the English Romantic Movement, A Study in eighteenth century Literature*. — Boston, Ginn and C^o, 1893, in-8°.

PINDEMONTE (I.). — *Le Poesie Originali di Ipp. Pindemonte*. — Firenze, Barberà Bianchi, 1858, in-8°.

Plain Dealer (The) [édité par Aaron Hill]. — London, in-8° (années 1724-25) [Br. Mus. P.P. 5422].

Poetical Epistle from the late Lord Melcombe to the Earl of Bute (A) with corrections by the Author of the *Night Thoughts*. — London, Printed for T. Becket, 1776, in-4° [Br. Mus. 11630 d 11 (6)].

POPE (Al.). — *The Works of A. P.* (éditées par Elwin and Courthope). — London, Murray, 1880, 10 vol. in-8°.

PRIOR (Sir J.). — *The Life of Edm. Malone*. — London, Smith, Elder, 1860, in-8° [Br. Mus. 2408 f 11].

R

REED (Is.). — *A select Collection of Old Plays in 12 vols*, 2nd edition with notes by Is. Reed F.A.S., printed for J. Dodsley, 1780, in-8° [Br. Mus. 82 a 9-20].

Relief or Day Thoughts (The), a Poem occasioned by the Complaint or Night Thoughts [anonyme], Humbly inscribed to the Right Hon. the Earl of Holderness, 1754, in-8° [Br. Mus. 11633 cc 2 (8)].

Religious Conscience, or the Morning and Evening Sacrifice. A Poem in Imitation of D^r Young's *Night Thoughts*. — London, J. Beecroft and W. Owen, 1755.

Reliquiae Hearnianae with Notes by Ph. Bliss. — London, J. Russell Smith, 2^d edition, 1868, 3 vol. in-8°.

Remarks Critical and Political upon a late Poem entitled the *Installation*, inscribed to the Right Hon. Sir Robert Walpole, etc., by E.

Young LL.D., in which the Spirit and Judgment of that Author are particularly examin'd.

Some Venal Pens so prostitute the Bays,
Their Panegyricks *lash*, their Satires *praise*.

POPE.

London, Printed for A. Moore, near S^t Pauls, 1726, in-4° [Br. Mus. 8132 ee].

Reports of the Historical Mss. Commission (The). — London, in-folio [vol. II].

Revue du Lyonnais (La), recueil historique et littéraire. Nouvelle série. — Lyon, Boitel, et Paris, Techener. [Bibl. Nat. L¹¹ C 528].

Revue de Paris (La) (année 1899). — Paris, in-8°.

REYNIER (Gustave). — Thomas Corneille, sa Vie et son Théâtre (thèse lettres). — Paris, Hachette, 1892, in-8°.

ROBINSON (J.). — Philip, Duke of Wharton. — London, Sampson, Low, Marston and C^o, 1896, in-8°.

RUFFHEAD (Owen). — The Life of Alex. Pope. — London, C. Bathurst, H. Woodfall, etc., 1769, in-8° [Br. Mus. 1162 h 11].

RUNDLE (Thom.). — Letters of the late T.R., Lord Bishop of Derry, to M^{rs} Barbara Sandys. — Gloucester, R. Raikes, 1789, 2 vol. in-8° [Br. Mus. 93 c 20].

S

S^t MARC GIRARDIN. — Cours de Littérature Dramatique. — Paris, Charpentier, 1867, in-8°, ch. XXXII.

Sammlung vermischter Schriften zur Beförderung der schönen Wissenschaften und der freyen Künste. — Berlin, F. Nicolai, 1759, 6 vol. in-8° [Br. Mus. 11825 e 39, réunis en 2 vol.].

SANCTIS (F. DE). — Nuovi Saggi Critici di Franc. de Sanctis. — Napoli, A. et D. Morano, 1872, in-8° [Br. Mus. 2310 b 17].

Scots' Magazine (The) (années 1743, etc.). — Edinburgh, in-8°.

SCOTT (John). — Critical Essays on some of the poems of several English Poets... — London, J. Phillips, 1785, in-8° [Br. Mus. 73 e 1].

SEWARD (Wm). — Anecdotes of distinguished persons..., 5th édit., 1804, 4 vol. in-8°. — London, T. Cadell and W. Davis.

SOUTHEY'S (R.) Common-place Book, edited by his son-in-law, J. Wood. — London, Warton, 1849.

Spectator (The). — A new Edition reproducing the original text both as first issued and as corrected by its Authors. — With Introduction,

Notes and Index by Henry Morley, Prof., etc. — London, George Routledge and Sons, 1888, in-8°.

SPENCE'S (J.) Anecdotes, Observations, and Characters of Books and Men. A Selection, edited, with an Introduction and Notes, by John Underhill. — London, Walter Scott [sans date], 1 vol. in-8°.

STAEL-HOLSTEIN (M^{me} de). — Les Œuvres Complètes de M^{me} la baronne de Staël-Holstein. — Paris, Firmin-Didot, 1861-7, 3 vol. gr. in-8°.

STENDHAL (H. Beyle). — Correspondance inédite. Première série. — Paris, Michel Lévy, 1855, in-8°.

STEPHEN (L.). — History of English Thought in the 18th century. — London, Smith, Elder and C^o, 1881 (2^d édition), 2 vol. in-8°.

STOCKDALE (P.). — The Memoirs of the Life and Writings of P.S. by himself. — London, Longman, Hurst, Rees and Orme, 1809, 2 vol. in-8°.

Story on which the new Tragedy, called the Brothers now acting, at the Theatre Royal in Drury Lane, is founded (The). — London, W. Reeve, 1753, in-8°, price 6^d.

Student (The), A Series of papers by the Author of Eugene Aram [Edw. G. Bulwer, Lord Lytton]. — London, Saunders and Otley, 1835, in-12 [Br. Mus. 1208 h 11].

SWIFT (Jon.). — The Works of Jon. Swift (édition W. Scott). — Edinburgh, Arch. Constable, 1824, in-8°.

T

TAINÉ (H.). — Histoire de la Littérature anglaise. — Paris, Hachette, 1882 (5^e édition), 5 vol. in-8°.

Terrae Filius (The). — London, in-12 [Br. Mus. 731 b] (années 1721 et 1726).

TEXTE (Jos.). — J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire (thèse lettres). — Paris, 1895, in-8°, Hachette.

THOMAS (Eug.). — Montpellier : Tableau historique et descriptif pour servir de guide à l'étranger, par Eug. Thomas, archiviste du département de l'Hérault. — Montpellier, Félix Seguin, 1853 et 1857, in-8°.

THOMSON (James). — Voir L. Morel.

Three Letters concerning systematic taste exemplified in the Centaur not Fabulous. — London, C. Henderson, 1755, in-8° [Br. Mus. 699 h 12 (5)].

TICKNOR (Geo.). — The History of Spanish Literature. — Boston, Houghton, Mifflin and C^o, new edition, 1888, 3 vol. in-8° [Traduction J. G. Magnabal. — Paris, Hachette, 3 vol. in-8°, 1864-73].

TIMBS (J.). — Clubs and Club Life in London. — London, J. Camden Hotten, 1872, in-8°.

TOBLER (Gustav). — Vincenz Bernhard Tscharner (1728-1778). — Bern, K. I. Wyss, 1895, gr. in-8°.

TOVEY (Duncan C.). — Gray and his Friends. — Cambridge University Press, 1890, in-8°.

V

VICTOR (Benjamin). — History of the Theatres of London and Dublin from the year 1730 to the present time. — London, Printed for T. Davies, R. Griffiths, T. Becket and P. A. de Hondt. G. Woodfall, J. Coote and G. Kearsly, 1761, 2 vol. in-12 [Br. Mus. 641 f 23].

Id. — Original Letters, dramatic pieces and poems by B.V. — London, T. Becket, 1776, 3 vol. in-8° [Br. Mus. 633 e 24].

VILLEMMAIN (A. F.). — Etudes de littérature ancienne et étrangère, nouvelle édition. — Paris, Didier et C^{ie}, 1877, 1 vol. in-8°.

Art. sur Young dans la Biographie universelle Michaud.

Virtuoso Moribundo (O), Drama em tres actos e em prosa Extrahido das passagens mais patheticas das Noites de Young. — Lisboa, 1807, in-8° [Br. Mus. 11728 de 2].

VRIES (Jer. de). — Proeve eener Geschiedenis der Nederduitsche Dichtkunde. — Amsterdam, P. Meijers Warnars, 1836, 4 vol. in-8°.

W

WAKELEY (Rev. J. B.). — Anecdotes of the Wesleys. — London, Hodder and Stoughton, 1869, in-12.

WALPOLE (H.). — The Letters of Hor. Walpole (édit. P. Cunningham). — London, R. Bentley, 1891, in-8°.

WARTON (Jos.). — Essay on the Genius and the Writings of Pope. — London, J. Dodsley, 2 vol. in-8°, 1772-82 [Br. Mus. 79 a 1, 2].

WARTON (Thom.). — History of English Poetry from the 12th to the close of the 16th century (édit. W. C. Hazlitt). — London, Tegg, 1871, 4 vol. in-8°.

WELSCHINGER (H.). — Le Théâtre de la Révolution (1789-99). — Paris, Charavay frères, 2^e édition, 1880, in-8°.

[WESLEY John]. — An Extract from Dr Young's Night Thoughts, etc. — Bristol, Wm. Pine, 1770 [Bibl. Bodl. 2799 f. 123].

WHITEHEAD (Wm.). — Plays and Poems by Wm. Whitehead Esq., Poet Laureate, etc. — London, J. Dodsley, 1774, 2 vol. in-8°.

Winchester Long Rolls, 1653-1721, Transcribed and edited with an historical Introduction on the development of long roll by Clifford Wyndham Holgate. — Winchester, P. and G. Wells, 1899, in 8°.

Winchester Scholars. — A list of the Wardens, Fellows, and Scholars of Saint Mary College of Winchester, near Winchester, commonly called Winchester College, by Thos. Fred. Kirby, M.A. — London, H. Frowde, Winchester, P. and G. Wells, 1888, in-8°.

WITHER (Geo.). — Abuses Stript and Whipt. — London, Fr. Buston, 1617, in-8° [Br. Mus. 1076 c. 5].

WORDSWORTH (Chr.), Fellow of Peterhouse. — Social Life at the English Universities in the 18th Century. — Cambridge, Deighton, Bell, 1874, in-8° [Br. Mus. 2234 b 19].

Y

YONGE (C. D.), M.A. — The Essays of Dryden. — London, Macmillan, 1899, in-8°.

YOUNG (Edward) (le poète). — Nous donnons ci-joint une liste, que nous avons établie aussi complète que possible, des éditions de ses œuvres séparées ou collectives publiées de son vivant et des éditions principales après la date de sa mort.

1. An Epistle to the Right Honourable The Lord Lansdown, by M^r Young. — London, Printed for Bernard Lintott at the Cross Keys between the two Temple Gates, Fleetstreet, 1713, in-folio [Bibl. Bodléienne : L. 1. 19 Jur.].

2. A Poem on the Last Day, by Edw. Young, Fellow of All Souls' College, Oxon. — Oxford, Printed at the Theatre for Edw. Whistler, 1713, in-8° [Bibl. Bodl. : 8° J. 102 Th.].

Id. 2nd Edition. — Oxford, 1713.

A Poem on the Last Day, by E. Young L.L.B, Fellow of All Souls' College, Oxon., the 3rd edition corrected, adorned with cuts [3 gravures]. — London, Printed for A. Bettesworth at the Red Lion in Paternoster Row, E. Curll at the Dial and Bible and J. Pemberton at the Buck and Sun, both against S^t Dunstan's Church in Fleet Street, 1715, in-8°, Price 1 sh. [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 142].

A Poem on the Last Day. — London, 4th Edition, 1725, in-12.

3. The Force of Religion or Vanquish'd Love, a Poem in two Books, By E. Young, Fellow of All Souls' College, Oxon. — London, Printed for E. Curll and J. Pemberton, against S^t Dunstan's Church in Fleet

Street, 1714, in-8° [contient 2 gravures et une note manuscrite : Donum Auctoris]. — [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 1283, 32].

Id. — London, 2^d edition, 1715, in-8°.

4. On the Late Queen's Death and His Majesty's Accession to the Throne. Inscribed to Joseph Addison, Esq., Secretary to their Excellences the Lords Justices, by E. Young, LL.B. Fellow of A. S. C., Oxon. — *Gaudia Curis*, Hor. — London, Printed for J. Tonson at Shakespeare's Head over against Katharine Street in the Strand, 1714, in-folio [Bibl. Bodl. : Pamph. 323].

5. *Orationes duae Codringtono sacrae In Collegio Omnium Animarum nuper habitae Una a Digbeo Cotes, Oratore Publico, Altera ab Edvardo Young LL.B. Coll. Omn. Anim. Socius.* — Oxoniae, E Theatro Sheldoniano, Impensis Ant. Feisley, 1716 [à la Bibliothèque d'All Souls' Coll.].

6. *Busiris, King of Egypt, a Tragedy As it is acted at the Theatre Royal in Drury Lane, By His Majesty's Servants, By E. Young LL.B.* — London, Printed for J. Tonson at Shakespeare's Head etc., 1719, in-8°.

Id. — London, id., 1719, in-12.

7. *A Paraphrase on Part of the Book of Job, by E. Young, LL.B. Fellow of A.S.C., Oxon.* — London, Printed for Jacob Tonson at Shakespeare's Head, etc., 1719, in-4° [Bibl. Bodl. : A.A. 20 Jur.].

Id. — London, id., the 2nd edition.

8. *A Letter to Mr Tickell Occasioned by the Death of the Right Hon. Joseph Addison Esq. [Tu nunc eris alter ab illo, Virg.], by E. Young, LL.D., Fellow of A.S.C., Oxon.* — London, Printed for Jacob Tonson at Shakespeare's Head etc., 1719, in-folio [Bibl. Bodl. : 1671 (13)].

Id. — London, id. The Second Edition, 1719, in-folio [Bibl. Bodl. : 1671 (14)].

9. *The Revenge, a Tragedy as it is acted at the Theatre Royal in Drury Lane by His Majesty's Servants, By E. Young, LL.D.* — London, Printed for W. Chetwood at Cato's Head in Russel Street, Covent Garden, and S. Chapman at the Angel and Crown in Pall Mall, 1721, in-8°. Price 1 sh. 6 d. [Bibl. Bodl. : 8 E. 36 Jur. Malone B 107].

Id., Dublin, 1733, in-8°.

Id., another edition. — London, 1735, in-8°.

Id., Dublin, 1749, in-12 [South Kensington Mus., Dyce Collection].

10. *The Universal Passion. Satire I To his Grace the Duke of Dorset [anonyme].* — London, Printed for J. Roberts in Warwick Lane, 1725, in-folio. [Une note à la fin dit : « The 2^d Satire is now in the Press »].

The Universal Passion. Satire II. — London, Printed for etc., 1725, in-folio [anonyme].

The Universal Passion. Satire III. To the Right Honourable M. Dodington. — London, Printed for, etc., 1725, in-folio [id.].

The Universal Passion. Satire IV. To the Right Honourable Sir Spencer Compton. — London, Printed for, etc., 1725, in-folio [id.]. — [Bibl. Bodl. : D. 38. Art.].

The Universal Passion. Satire the Last. To the Right Honourable Sir Robert Walpole. — London, Printed for, etc., 1726, in-folio [Bibl. Bodl. : G. 1. 29, Art.].

The Universal Passion. Satire the First. To his Grace etc. — Dublin, Printed by S. Powell for Geo. Ewing at the Angel and Bible, in Dane's Street, 1725, in-12 — the second edition [anonyme].

The Universal Passion. Satire II. — Dublin, Printed by, etc., 1726, in-12 [anonyme].

The Universal Passion. Satire III. To, etc. — Dublin, Printed by etc., 1725, in-12 [id.].

The Universal Passion. Satire IV. To, etc. — Dublin, Printed, by, etc., 1725, in-12 [id.]. — [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 2732].

The Universal Passion. Satire V. On Women. — London, Printed for J. Roberts in Warwick Lane, 1727, in-folio [anonyme]. — [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 1665. 7].

Love of Fame, the Universal Passion. In Seven Characteristical Satires. — London, 1728.

Love of Fame, the Universal Passion. In Seven Characteristical Satires. — The 2nd Edition Corrected and Alter'd. — London, Printed for J. Tonson in the Strand, 1728, in-8° [*Fulgente trahit constrictos gloria curru Non minus ignotos generosis Hor.*]. — [Anonyme. Bibl. Bodl. : G. Pamph. 64].

Love of Fame, the Universal Passion. In Seven Characteristical Satires. — The Third Edition. — London.

Love of Fame, the Universal Passion. In Seven Characteristical Satires. The Fourth Edition. — London [Nous concluons à l'existence de la 3^e et de la 4^e édition de l'existence de la 5^e, mais sans en avoir retrouvé d'exemplaire].

Love of Fame, the Universal Passion, etc. — The Fifth Edition. — London, Printed for J. and R. Tonson and S. Draper in the Strand, 1752, in-8° [Dans l'édition des poèmes d'Young de 1741, les Satires sont également indiquées comme formant « the fifth edition »]. — [Bibl. Bodl. : 280. O. 912].

Le recueil intitulé A Collection of Modern Poems. — London, Printed for J. James in New Bond Street, 1762, in-8°, contient aussi The Love of Fame et A Poem on the Last Day par Young [Bibl. Bodl. : 280. O. 553].

11. The Instalment. To the Right Honourable Sir Robert Walpole, Knight of the Most Noble Order of the Garter [*Quæsitam Meritis*].

Hor.]. — London, 1726, in-folio, Printed for J. Roberts in Warwick Lane.

12. Cynthio [anonyme]. — London, Printed for J. Roberts, in Warwick Lane, 1727, in-folio [Br. Mus. 643 m. 12 (37)].

13. A Vindication of Providence : or, a True Estimate of Human Life, In which the Passions are considered in a new light. By E. Young, LL.D., Fellow of All Souls' College in Oxford, Discourse I. — London, Printed for Thos. Worrall, at the Judge's Head over against St Dunstan's Church in Fleet Street, 1728, in-4° [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 37, 4^{to} W. 72 Jur.].

A Vindication of Providence : or a True Estimate of Human Life, In which the Passions are considered in a new light. Preached in St George's Church, near Hanover Square, soon after the late King's death. The Second Edition corrected by E. Young, LL.D., Fellow of All Souls' Coll. in Oxford. — London, Printed for Thos. Worrall etc., 1728, in-8° [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 391, 798].

A Vindication of Providence, etc., etc. The Third Edition By E. Young, etc. — London, Printed for, etc., 1729, in-8° [Br. Mus. 695 f 7 (13)].

Id., The Fourth Edition, London.

A Vindication of Providence, etc. — London, The Fifth Edition, 1737, in-8°.

A Vindication of Providence, etc., etc. by E. Young LL.D., Rector of Welwyn in Hertfordshire and Chaplain in Ordinary to His Majesty. London, Printed for Henry Lintot, 1747, in-8° [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 1008 (18)].

14. Ocean, an Ode occas^a by His Majesty's late Royal Encouragement of the Sea Service, to which is prefixed An Ode to the King and a Discourse on Ode by the Author of the Universal Passion. — London, Printed for Thos. Worrall at the Judge's Head, etc., 1728, in-8° [Bibl. Bodl. : 8° F 262 Linc.].

15. An Apology for Princes or The Reverence due to Government. A Sermon preached at St Margaret's, Westminster, Before the Honourable House of Commons, January the 30th 1728/9. By E. Young J.L.D., Fellow of All S.C., Oxon. and Chaplain in Ordinary to His Majesty. — London, Printed for T. Worrall, at the Judge's Head, etc., 1729, in-8° [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 5].

16. Imperium Pelagi, A Naval Lyrick Written in Imitation of Pindar's Spirit Occas^t by His Majesty's Return, Sept. 1729, and the succeeding Peace. — London, Printed for Lawton Gilliver at Homer's Head against St Dunstan's Church, Fleet Street, 1730, in-8° [anonyme]. — [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 1286 (11)].

17. Two Epistles to Mr Pope concerning the Authors of the Age [anonyme]. — London, Printed for Lawton Gilliver, etc., 1730, in-8° [Bibl. Bodl. : 8° 399 Jur.].

Id., London, 1730, in-12.

18. A Sea-piece containing I. The British Sailor's Exultation. II. His Prayer before Engagement, with a Dedication to M^r Voltaire. — London, 1733.

19. — The Foreign Address, or The Best Argument for Peace. Occasioned by the British Fleet, and the Posture of Affairs, when the Parliament met, 1734 [Musa dedit *fidibus* divos, puerosque deorum. Hor.]. — London, 1734.

[Nous n'avons pas retrouvé d'exemplaire des premières éditions de 18 et 19, publiées séparément.]

20. The Complaint or Night Thoughts on Life, Death and Immortality, Humbly inscribed, etc. [anonyme]. — London, Printed for R. Dodsley at Tully's Head in Pall-Mall, 1742 [Allibone dit : en juin]. — In-folio. Price : One Shilling. [Bibl. Bodl. : 4 Δ 341].

Id., Night the First, 2nd Edition, 1742 [South Kensington Museum, Dyce Collection]. — Cette Nuit en était à la 5^e édition en 1744. — 3rd edition, 1743 [Dyce Collection] [anonyme].

Id., Night the Second on Time, Death and Friendship, Humbly inscribed, etc. — London, Printed for R. Dodsley, etc., 1742, in-folio [anonyme].

Id., Night the Third. Narcissa. Humbly inscribed, etc. — London, Printed for, etc., 1742, in-folio. — Cette Nuit et la précédente atteignent la 5^e édition en 1744 [anonyme].

Id., Night the Fourth, The Christian Triumph, etc. Humbly inscribed, etc. — London, Printed, etc., 1743, with a preface and a title to the whole [Allibone dit : en mars], in-folio. Price 1 s. 6 d. [anonyme].

Id., Night the Fifth. The Relapse. Humbly inscribed, etc. — London, Printed, for, etc., in-folio [ou « royal quarto » comme les précédentes], 1743 [Allibone dit : en décembre]. Price 1 sh. 6 d.

Id., Night the Sixth. The Infidel Reclaim'd, etc. London, id., 1744 [Allibone dit : en avril], roy. in-4°. Price 1 s. 6 d.

Id., Night the Seventh. The Second Part of the Infidel Reclaim'd. — London, Printed for G. Hawkins, at Milton's Head, between the two Temple Gates, Fleet Street, and sold by M. Cooper at the Globe in Paternoster Row, 1744 [Allibone dit : en juillet], roy. in-4°. Price 1 s. 6 d.

Id., Night the Eighth. Virtue's Apology ; or the Man of the World answered, etc. — London, Printed for G. Hawkins, etc., 1745 [Allibone dit : en juillet], roy. in-4°. Price 1 s. 6 d.

Ces huit Nuits, en brochures anonymes, roy. in-4°, se trouvent à la Bibl. Bodl. : 4° B.S. 628.

Night the Ninth, the Consolation containing among other things, etc. Being the last Night Thoughts. — London, Printed for G. Hawkins, etc., 1745, in-4°.

De même : The Consolation containing, etc. To which are annexed some Thoughts occas^d by the Present Juncture. Humbly inscribed to His Grace the Duke of Newcastle, etc. [anonyme]. — London, 1745. Printed for G. Hawkins, etc. [l'opuscule porte à la fin la date : October 1745, ce qui détruit l'assertion d'Allibone : January 1746], in-4° [Bibl. Bodl. : 4° Bs 628].

Dr Young's Night Thoughts. — Night the Ninth Inscribed to the Duke of Newcastle; which appeared in the 1st edition of that admired production, but was afterwards suppressed. — London, Printed by G. Cooke, Dunstan's Hill, Tower Street, in-8° [sans date]. Price : six pence [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 2879 (c)].

The Complaint or Night Thoughts. — Nights I-IV, with a preface and a title to the whole. — London Printed for R. Dodsley at Tully's Head in Pall-Mall, 1743 [Allibone dit : en juin], in-8° avec pagination suivie. — Il y en eut six éditions dans le cours de 1743.

The Complaint or Night Thoughts on Life, Death and Immortality. — London, Printed for R. Dodsley, etc., 1747, etc., in-8°.

Id., London, R. Dodsley, 1748, 2 vol. in-8° [avec la Paraphrase d'une Partie du Livre de Job], 6^e édition [South Kensington Mus., Dyce Collection, vol. 1 only of the 6th edit.].

Id. (Together with a Paraphrase on Part of the Book of Job), 8th edition. — London, R. Dodsley, 2 vol. in-8°, 1749 [S. Kensington Mus., Dyce Collection, vol. 1 only of the 8th edition].

Id., London, Millar and R. Dodsley, 1750, in-12, with frontispice.

The Complaint, etc. To which is added a Paraphrase, etc. — London, R. Dodsley, 1751, in-8°.

Id., London, id., in-12.

Id., London, R. Dodsley, 1756, in-8°.

Id., London, id., 1758, in-12.

Id., London, id., 1760, in-12.

The Complaint, or Night Thoughts on Life, Death and Immortality, To which is added a Paraphrase on Part of the Book of Job. A new Edition from one corrected by the Author. With the addition of the Author's Life by an Eminent Hand. — London, Printed in the year 1771, in-8° [Bibl. Bodl. 280 n 261].

Night Thoughts on Life, etc., to which are added the Life of the Author with a compleat Index and Glossary by G. Wright Esq. — London, Printed for J. and F. Rivington, W. Johnston, T. Longman, E. and C. Dilly, J. Dodsley, T. Cadell and W. Otridge, 1777, in-8° [Bibl. Bodl. 8° C 274 B.S.].

Night Thoughts, etc., with a Life of Dr Young collected from various Authors as well as private Friends, by G. Wright Esq. — London, Printed for J. and F. Rivington, etc., 1777, in-12.

Night Thoughts, etc., edited by the Rev. C. E. de Coetlogon, A.M., with plates. — London, Chapman, 1793, in-8°.

The Complaint and the Consolation by Edw. Young [with designs by Wm Blake]. — London, R. Noble, 1797, in-folio [Br. Mus. 685 l 10].

Night Thoughts, etc. [with plates after designs by Stothard]. — London, Vernor and Hood, 1802, in-8°.

Night Thoughts, etc., and a Paraphrase, etc., with the Life [by H. Croft] of the Author. — London, Printed at the Chiswick Press by C. Whittingham, for J. Carpenter, etc., 1812, gr. in-8° [avec gravures] [Winchester College Library].

Allibone signale une édition in-12 à Londres en 1817 avec gravures de W. Westall.

Night Thoughts, etc., edited by Jas. Rob. Boyd. — New-York, Ch.Scribner, in-8°.

21. The Brothers. A Tragedy Acted at the Theatre Royal in Drury Lane. — London, Printed for R. Dodsley in Pall Mall, 1753. Price One Shilling and Six pence, in-8°.

Id., Dublin, 1753, in-12.

22. The Centaur Not Fabulous : in Five Letters to a Friend, on the Life in Vogue [Doth he not speak parables ? Ezech. XX. 49]. — London, Printed for A. Millar in the Strand and R. and J. Dodsley in Pall Mall, 1755, in-8° [anonyme. — Bibl. Bodl. : 141 j 106].

The Centaur Not Fabulous : in Six Letters, etc. — The Second Edition Corrected [anonyme]. — London, Printed for A. Millar in the Strand and R. and J. Dodsley in Pall Mall, 1755, in-8° [Bibl. Bodl. : Hope 8° 185].

The Centaur Not Fabulous : in Six Letters to a Friend, etc. The Third Edition Corrected. — London, Printed for A. Millar, etc., etc., 1755, in-12 [Br. Mus. 8407 bbb 16].

The Centaur Not Fabulous, etc., etc., by Dr Edw. Young. A New Edition. — London, Printed for A. Mallard, J. Durfey, E. Nelson, W. Newton, R. Stanton, P. Hammond, H. Thornton, D. Waterson, E. Watson, F. Newington, W. Stoddart and P. Bland, 1783, in-8° [Bibl. Bodl. 1419 e 588].

23. An Argument, drawn from the Circumstances of Christ's Death, for the Truth of His Religion. A Sermon preached before His Majesty, at Kensington, June 1758, By Edward Young, LL.D. Chaplain in Ordinary to His Majesty. — London, Printed for R. and J. Dodsley in Pall Mall, MDCCLVIII, in-4°.

24. Conjectures on Original Composition In a Letter to the Author of Sir Charles Grandison [Si habet aliquod tanquam pabulum studii, et doctrinae, otiosa senectute nihil est jucundius, Cic.]. — London, Printed for A. Millar in the Strand and R. and J. Dodsley in Pall Mall, 1759, in-8° [anonyme. — Bibl. Bodl. : G. Pamph. 113].

Conjectures, etc. The Second Edition. — London, Printed for A. Millar, etc., etc., 1759, in-8° [anonyme. — Bibl. Bodl. : 8° Y 128 Jur.].

25. Resignation. In two Parts and a Postscript to M^{rs} B*****. — London, Wm Owen, at Homer's Head between the two Temple Gates, Fleet Street, 1762, in-4° [Bibl. Bodl. : G. Pamph. 115].

Ouvrage attribué par erreur à Edw. Young, le poète, sur le catalogue du British Museum :

The Passions Personify'd in familiar Fables [In nova fert animus mutatas dicere formas corpore. — Ovid. Metam.]. — London, Printed for J. Whiston in Fleet Street and M. Lawrence in the Strand [1773], in-8°.

[Br. Mus. 12304 f 10 et 88 c 1. Ce dernier exemplaire porte d'ailleurs l'indication au crayon : « by M^r Lawrence. » L'attribution erronée à Young est peut-être due au dictionnaire de S. Halkett et Laing. Quant à la date de 1773 elle provient du dictionnaire bibliographique de Watt à la rubrique « Passions personify'd. »]

The Poetical Works of the Rev. Edw. Young LL.D. Rector of Welwyn in Hertfordshire and Chaplain in Ordinary to His Majesty — in two vols. — London, Printed for Messieurs Curll, Tonson, Walthoe, Hitch, Gilliver, Browne, Jackson, Corbett, Lintot and Pemberton, 1741, in-8°. Price 9 sh. [Br. Mus. 11609 c 31, 32], 2 vol. in-8°.

The Poetical Works of the Rev. Edw. Young, LL.D., Rector of Wellwyn in Hertfordshire and Chaplain in Ordinary to His Majesty. — London, Printed in the year 1752, 2 vol. in-12 [Br. Mus. 11643 e 5].

The Works of the Author of the Night Thoughts, in four vols Revised and Corrected by Himself. — London, Printed for D. Browne, C. Hitch and L. Hawes, J. Hodges, H. Lintot, A. Millar, J. and R. Tonson, Rivington, C. Corbett, J. Rivington and J. Fletcher, J. Jackson and R. and J. Dodsley, 1757, in-8° [Bibl. Bodl. : Godw. subt. 249-52].

The Works of the Author of the Night Thoughts, in 4 vols, Revised and Corrected by Himself. A New Edition. — London, Printed for D. Browne, C. Hitch and L. Hawes, A. Millar, J. and R. Tonson, J. Rivington, S. Crowder and Son, C. Corbett, J. Jackson, R. and J. Dodsley and J. Richardson, 1762, in-8° [All Souls' College Library. Chaque volume porte une note manuscrite : « The Gift of the Author »].

Volume the Fifth [sans note manuscrite]. A New Edition. — London, Printed for R. Tonson ; A. Millar and T. Cadell in the Strand ; W. Owen near Temple Bar ; J. Dodsley in Pall Mall ; T. Lowndes in Fleet Street ; and W. Nicol, in St Paul's Churchyard, 1767, in-8°.

The Works of the Author of the Night Thoughts, in four vols. Revised and Corrected by Himself, — Dublin, Printed for G. and A. Ewing, W. Smith, P. Wilson, J. Enshaw and E. Watts, 1764, in-12 [Br. Mus. 12271 aa 11].

Poems on several occasions by the Rev. Edw. Young, D.D. [sic], from the Edition revised and corrected by the Author. — Glasgow, R. and A. Foulis, 1771, in-12 [Br. Mus. 238 a 28].

The Works of the Author of the Night Thoughts. — London, Printed for W. Owen in Fleet Street, T. Cadell and T. Beckett in the Strand, W. Nicoll in St Paul's Churchyard and B. Tovey in Bell Yard, 1773, 5 vol. in-8° [Winchester College Library].

The Works of the Author of the Night Thoughts, in three vols, Revised and Corrected by Himself. A new Edition. — London, Printed for J. Dodsley, C. Dilly, T. Cadell, J. Nichols, G. G. J. and J. Robinson, H. Baldwin, F. and C. Rivington, J. Sewell, W. Otridge and Son, Ogilvy and Speare, S. Bladon, Hookham and Carpenter, and S. Hayes, 1792, in-8°.

The Poetical Works of Edward Young, with a Life of the Author by the Rev. J. Mitford. — London, Wm. Pickering, 1834, 2 vol. in-8° [Winchester Coll. Library].

The Poetical Works of Milton and Young. — London, Jos. Blackwood and C° [sans date], in-8° [contient le poème de Cynthio].

The Complete Works, Poetry and Prose, of the Rev. Edward Young, LL.D., formerly Rector of Welwyn, Hertfordshire, etc. Revised and collated with the earliest editions. To which is prefixed A Life of the Author, by John Doran, LL.D. With eight Illustrations on Steel and a Portrait In two vols. — London, Wm. Tegg and C°, 85 Queen Street, Cheapside, 1854, in-8°.

ADAPTATIONS ET TRADUCTIONS

D^r Young's Poem on the Last Day translated into prose after the manner of the Archbishop of Cambray by T. Henry, A.M. To which are added Poems on the General Conflagration, and Last Judgment by several Hands together with Meditations among the Tombs and the Joys of Heaven by M^r Addison. — London, R. Thomson, in-8° [sans date] [Winch. Coll. Library].

Gedanken über die Originalwerke. In einem Schreiben an den Verfasser des Grandison. Aus dem Englischen von T. [H. E. von Teubern], 2^{te} Auflage. — Leipzig, 1761, in-folio.

Eduard Youngs Klager eller Nat-Tanker over Liv, Død og Udødelighed. Første Nat. Christiania, 1764, in-8°, 32 pp.

Forsøg til en Oversaettelse ap D^r Edward Youngs Klager eller Natte-tanker om Liv, Død og Udødelighed. Forfattet i 9 Sange [Ved Emanuel Balling]. Helsingöer, 1767, in-8° (XVI, 471 pp.).

D^r Eduard Young's Klagen oder Nachtgedanken über Leben, Tod und Unsterblichkeit In neun Nächten Aus dem Englischen ins Deutsche übersetzt von Johann Arnold Ebert, Professor am Carolinum,

Zweite verbesserte Auflage. — Braunschweig, bei sel. Ludolph Schröders Erben, 1768, mit allergrnädigsten Privilegien [Winch. Coll. Library].

Les Nuits d'Young, traduites de l'anglais par M. le Tourneur [Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt. Virgile]. A Paris, chez Lejay, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au grand Corneille, 1769, 2 vol. in-8°. Avec Approbation et Privilège du Roi.

Le Quattro prime Notti di Young, tradotte in versi sciolti dal Dottor Bottoni. — Pisa, appresso il Giovanelli, 1770, in-4°.

Les Nuits d'Young traduites de l'anglais par M. le Tourneur, 3^e édition corrigée et augmentée du Triomphe de la Religion. — A Marseille, chez Jean Mossy, imprimeur de la Marine et libraire, au Parc, 1770. Avec Approbation et Privilège du Roi [Traductions italienne et française en regard], in-8°.

Sömlösa Nätter. Beskrefne på engelsk wers, af D. Edward Young. Stockholm, 1770, in-8° (les 2 premières Nuits en prose).

Le Lamentazioni, ossieno le Notti d'Odoardo Young coll'aggiunto d'altre sue opere. Libera traduzione di Lodovico Antonio Loschi con varie annotazioni. — Venezia, Giovanni Vitto, 1774-6. Con Privilegio, 3 vol. in-8° [Br. Mus. 11632 aaa 53].

Delle Notti di Young, traduzione di Gius. Bottoni, 3^a edizione corretta, etc., e del Giudizio Universale... da Clemente Filomarino. — Siena, Franc. Rossi, 1775, in-8° [Br. Mus. 11631 bbb 36].

D^r Edward Youngs Klage eller Natte-Tanker om Liv, Død og Udødelighed, oversatte ved Barthold Johan Lodde. Copenhagen, 1783, in-8° (XVI, 410 pp.), les 9 Nuits.

Nachtgedachten van den heer Eduard Young, uit het Engelsch vertaald, en met aanmerkingen opgehelderd, door Joannes Lublink, den jongen. Tweede uitgaave, verbeterd en vermeerderd. Te Amsterdam, Bij de Erven P. Meijer en G. Warnars, MDCCLXXXV, 4 vol. in-8°.

[Sewell, Stephen]. — Nocte Cogitata (Liber I) Auctore, Anglice Scripta, Young LL.D., quae Lingua Latii donavit America, Carolippidi, 1786, in-18, p. 21.

Satyres d'Young ou l'Amour de la Renommée, passion universelle. Traduction libre de l'anglais par M. Berton. — Londres et Paris, chez l'auteur, 1787, in-12.

Doctor Edward Youngs Nätter. Oefversättning ifrau engelskan (par A. von Landtingshausen). — Stockholm, 1787-90, in-8° (les 9 Nuits en prose).

Noites de Young, Traduzidas do Ingles em Portuguez por Joze Manoel Ribeiro Pereira... Terceira Edicao, Lisboa, Na Offic de Francesco Borges de Sousa, 1787. Com Licença de Real Meza Censoria, gr. in-12 [le tome II est de 1784] [Winch. Coll. Library].

Nova Tragedia intitulada A Vingança do Doutor Young... Traduzida em Verso Por Vicente Carlos de Oliveira. — Lisboa. Na Offic de Francisco Borges de Sousa, 1788. Com Licença de Real Meza Censoria, in-12 [Winch. Coll. Library].

Dr Eduard Young's Klagen oder Nachtgedanken über Leben, Tod und Unsterblichkeit, In neun Nächten [Sunt lacrimæ rerum, et mentem mortalia tangunt. Virg.] Nebst Desselben sieben Characteristischen Satiren auf die Ruhmbegierde, die allgemeine Leidenschaft, Aus dem Englischen ins Deutsche übersetzt, durchgehends mit Kritischen und erläuternden Anmerkungen begleitet, und mit dem Originale nach der von dem Verfasser selbst besorgten letzten Ausgabe herausgegeben, von Johann Arnold Ebert, Herzogl. Braunschweigischem Hofrath, Prof. am Carolinum, und Canon. Sen. am Stifte St. Cyr. Verbesserte und vermehrte Auflage. — Leipzig, im Schwickertschen Verlage, 5 vol. in-8°, 1790-94.

2° édit., *ibid.*, 1791-92.

Obras selectas de Eduardo Young, expurgadas de todo error y traducidas del ingles al castellano por Don Juan de Escoiquiz, Canónigo de la Santa Iglesia Metropolitana de Zaragoza, Sumiller de Cortina de S. M. y Maestro del Sereníssimo Sr Principe de Asturias. Segunda Edicion. Con Licencia. — Madrid en la imprenta real, 1798-99, 2 vol. in-8° [Primera edicion, 1797] [Br. Mus. 11607 aa 21].

3° édit., *ibid.*, 1798-99.

Sad ostateczny : poemco E. Younga Anglika Z. przgdaniem Pierwzey jego Nocy, i kilku ulomkoiv Miltona (from Paradise Lost) Przez F. Dmochocokugo-Edyeya druga w. Warszawie, 1803 in-8° [Br. Mus. : 11631 a. a. a. 57] (traduction polonaise).

Noites d'Young traduzidas em vulgar por Vicente Carlos d'Oliveira, e addicionadas com as notas de M^r Le Tourneur, com os poemas do Juizo Final, e do Triumfo da Religiaõ contro o Amor, e outras opusculos do mesmo Young. Terceira ediciaõ, correctã e emendada pelo traductor dos Seculos Christaos etc. [Manoel Jose da Silveira Lara?]. — Lisboa, 1804, in-8°. Na Typografia Rollandiana. — [Br. Mus. 11643 a 29].

Yung Ejtzakaji és egyéb munkáji, mellyek Magyar nyelvre fordítottattak Pétzeli Josef Rev. Komáromi Prédikator Altal Elso Darab. Harmadik Kiadás. POSZONYBAN. Wéber Simon Péter és Fijának Költségévet és betwivet, 1815, in-8° [Br. Mus. 11631 b b b 38] (traduction hongroise en prose).

Les Beautés Poétiques d'Ed. Young, par Bertrand Barère. — Paris, F. Buisson et Delaunay, 1804, in-8°.

Les Nuits d'Young suivies des Tombeaux d'Hervey. — Traduction de P. Letourneur revue et précédée d'un Essai sur le Jobisme par P. Christian. — Paris, Lavigne, 1842, in-8° [Bibl. nat. : Y k 5214].

Edward Youngs Natt-Tankar. De fyra första sångerna [les 4 premières Nuits]. Metrisk öfversättning af Lars Magnus Enberg. Stockholm, 1850, in-8°.

1. Вождь къ истинному благоразумію и къ совершенному счастью человѣческому, или отборныя о сихъ матеріяхъ мысли славнѣйшихъ въ свѣтѣ писателей : *Шпалдинга*, *дю-Мулина* и **Юнга**; перев. *Алексѣй Олешевъ*, Спб. 1780. 8°. 4 руб. асс.

(Роспись Смирдина стр. 92, N. 1247.)

2. **Нощныя мысли** и другія нѣкоторыя сочиненія **Юнга**; перев. съ Фр. *И. Р.* Спб. Типогр. Артилл. и Инженер. Кадетскаго Корпуса. 1780 г. 8°. 3 руб асс.

(Роспись etc. стр. 97, N. 1320.)

3. **Плачь** (1) *Эдуарда ЮНГА*, или Нощныя размышленія о жизни, смерти и безсмертіи въ девяти нощахъ помѣщенные, съ присовокупленіемъ Двухъ Поэмъ : 1) Страшный Судъ, 2) Торжество Вѣры надъ Любовію; пер. съ Фр. 2 части, изданіе 2-е. Москва. въ Типогр. Лопукина. 1785 г. 8°.

— Изд. 3-іе. Москва. Типогр. Рѣшетникова. 1799. 8°.

— Изд. 3-іе. Спб. Типогр. Глазунова. 1812 г. 8°. 10 руб. Avec gravures. En prose.

(Роспись Смирдина стр. 88, N. 1191.)

4. **Бытіе Разумное**, или нравственное воззрѣніе на достоинство жизни. Переводъ съ Французскаго. Въ Москвѣ въ Типогр. Пономарева. 1787. 8° min. (VIII + 162 стр.) (Anonym.).

(Роспись Смирдина N. 1244.)

Nous trouvons dans la préface du traducteur que c'est un abrégé des Nuits par Young d'après la traduction française par La Fournière.

5. **Плачь**, или нощныя мысли о жизни, смерти и везсмертіи; соч. **Йонга**, съ присовокупленіемъ двухъ поэмъ : 1) смрашный судъ, 2) торжество вѣры надъ любовію, и 3) вольнаго прело-

(1) Dans notre exemplaire « Плачь ». Плачь Эдуарда Юнга, или Нощныя Размышленія о Жизни, Смерти и Безсмертіи, въ девяти нощахъ помѣщенные, съ присовокупленіемъ Двухъ Поэмъ ; 1) Страшный Судъ, 2) Торжество Вѣры надъ Любовію, творенія сего же знаменитаго писателя. Изд. 3-іе. Часть I. II. Иждивеніемъ М. К. *Матвѣя Глазунова*, Москва. 1799. 8°. У А. Рѣшетникова.

женія изъ книги Гова, съ описаніемъ жизни сочинителя; пер. съ Англ. 2 часми. Спб., въ Тип. Медицинской Коллегіи. 1799 г. 12°. 20 руб. ассигн.

(Роспись Россійск. Книгамъ для чтенія изъ Библіотеки
Александра Смирдина. Спб. 1828 стр. 88, N. 1190.)

6. **ЮНГОВЫ** ночи въ стихахъ (4 пѣсни); издалъ (1) *Сергій Глинка*. Москва. Тип. *Бекетова*. 1803. 8°. 4 руб. асс.

Sur le titre après le mot « Глинкою » un portrait en forme d'une médaille.

— Изд. 2-ое. (12 пѣсней). Москва. Тип. *Бекетова*. 1806. 8°.

— Изд. 3-е. 2 части. Москва, въ Университетской Тип. 1820. 8°. 8 руб.

(Роспись стр. 597, N. 8175.)

7. **Духъ**, или нравственныя мысли славнаго **Юнга**, излеченныя изъ ночныхъ его размышленій, и проч.; пер. съ Фр. *Александръ Андреевъ*. Москва. Тип. Селивановскаго. 1806 г. 12°. 5 руб.-асс.

(Роспись etc. стр. 93, N. 1266.)

8. Замѣтки объ англійской литературѣ. Біографія Эд. **Юнга** († 1765 г.).

Biographie d'Ed. Young dans le journal « Библіотека для Чтенія », 1857, N. 8-9, томъ 144-145, стр. 71-82, 223-241.

Nous devons ces indications à l'amabilité de Monsieur Kreisberg, bibliothécaire de l'Université de Saint-Petersbourg, par l'intermédiaire obligeant de Monsieur Teulié, bibliothécaire de l'Université de Rennes.

(1) Notre exemplaire porte: Изданныя Сергѣемъ Глинкою. Москва. Въ Типогр. Платона Бекетова. 1803. 8°. Ночь I-IV.

Z

Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte. — Berlin, A. Haack, in-8° (année 1898) [Br. Mus. : 4748 m a].

B. Zumbini. — Studi di Letteratura Italiana. — Firenze, Succesori Le Monnier, 1894, in-8°.

VU ET LU EN SORBONNE

le 25 février 1901

par le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

A. CROISET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.



INDEX

DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

CITÉS AU COURS DE CET OUVRAGE

- Addison (J.). — Pages 18, 40, 40
note 2, 42-3, 44, 45, 46 n. 1, 47,
56, 59, 61, 63, 65, 66, 71, 71 n. 3,
92, 96, 96 n. 2, 100, 128, 208, 245,
245 n. 1, 246, 248, 253, 265, 265
n. 3, 266, 274, 275, 276, 276 n. 4,
277, 285, 285 n. 1, 367 n. 2, 469,
475, 476, 514, 532, 575.
- Alembert (J. d'). — Pages 525, 525
n. 1, 526, 553.
- Amherst (Nich.). — Pages 27, 29, 31,
48, 53, 54, 56, 57 n. 2.
- Anderson (R.). — Pages 1, 6 n. 2, 56,
119, 144 n. 3, 150, 174 n. 1, 175
n. 3.
- Anne (La princesse et reine). —
Pages 7, 7 n. 2, 41, 43, 45, 46.
- Année Littéraire (L')* de Fréron. —
Pages 522, 534, 550.
- Anthony à Wood. — Pages 2, 5,
8 n. 1, 20, 31-2.
- Arici (Ces.). — Pages 562-63.
- Arnaud (Baculard d'). — Pages 523-
24.
- Arribert (P.). — Pages 159, 159 n. 2,
160, 160 n. 3, 162.
- Artaud (A. F.). — Page 157, 157
n. 1 et 2.
- Atterbury (L'évêque). — Pages 41,
81, 82.
- Bacon (Fr.). — Pages 335, 337, 421,
437, 472, 474, 478, 479, 479 n. 2,
480, 481, 482, 578.
- Baltimore (Lord). — Pages 132, 133
n. 2, 171, 171 n. 2.
- Baour-Lormian (P.). — Page 543,
543 n. 1.
- Barnstorff (J.). — Pages 366 n. 5,
503 n. 2, 565 n. 3.
- Bellamy (Miss). — Pages 185, 186.
- Biographia Britannica*. — Pages 1,
19, 23, 23 n. 2, 34, 42, 50, 84, 129,
144 n. 3, 145 n. 3, 150, 151, 163,
170, 178 n. 4, 179 n. 1, 182, 182
n. 1, 195 n. 2, 208, 342.
- Biographia Dramatica*. — Pages 1,
52 n. 3, 211 n. 4, 290, 290 n. 1, 292,
292 n. 3 et 4, 299 n. 3, 307 n. 1.
- Bissy (C^{te} Cl. Th. de). — Pages 522-
523.
- Blackmore (Sir R.). — Pages 103,
321, 321 n. 1, 370 n. 1.
- Blair (Hugh). — Page 382.
- Blair (Rev. R.). — Pages 96, 350,
350 n. 1, 351, 352, 358, 358 n. 2,
359, 410, 493.
- Blake (Wm). — Pages 423, 492, 492
n. 3 et 4, 495.
- Bodmer (J. J.). — Pages 502, 506,
506 n. 2.
- Boileau (N.). — Pages 127, 235, 240,
241, 242 n. 4, 245, 245 n. 1, 256,
262 n. 3, 266, 270-71.
- Bolingbroke (Lord). — Pages 43, 50,
53 n. 1, 120, 121, 187, 343, 348
n. 1, 425, 430, 433 n. 2.

- Bottoni (G.). — Pages 552-553, 554.
 Bradford (Lord). — Page 22, 22 n. 1 et 2.
 Bramston (Rev. J.). — Pages 108, 491.
 Breitingner (J. J.). — Page 502.
 Brown (J.). — Pages 27, 28, 58, 58 n. 2, 95, 189.
 Browne (Sir Th.). — Pages 21 n. 1, 445 n. 4, 449 n. 2, 454 n. 1.
 Bulwer Lytton (E. G.). — Pages 385, 386, 459-60.
 Bunyan (J.). — Pages 428-30, 429 n. 2 et 4.
 Burke (Edm.). — Page 501, 501 n. 1.
 Burnet (L'évêque G.). — Pages 33, 33 n. 2, 141 n. 3.
 Butler (L'évêque J.). — Pages 29 n. 2, 92, 100, 122, 339 n. 2, 340, 359, 391 n. 2, 438, 438 n. 1, 439, 440 n. 5, 442, 448, 450, 450 n. 5 et 7, 459, 504 n. 3.
 Byron (Lord). — Pages 292 n. 3, 420 n. 4, 495, 495 n. 4, 496-97, 497 n. 1 et 2, 517.
 Cadahalso ou Cadalso (J. de). — Pages 567-68, 568 n. 1.
 Carnarvon (Marquis de). — Pages 109, 117, Appendice B.
 Caroline (La Reine). — Pages 112, 118, 122, 133, 251, 328.
 Chandos (Duc de). — Pages 83 n. 2, 109, 109 n. 1, 117, 117 n. 2, 126, 128, 295 n. 1, 586.
 Chasles (Philarète). — Page 103 n. 1.
 Chateaubriand (Fr. Aug. de). — Pages 458, 474, 532 n. 1, 537, 543-44, 549.
 Chaucer (G.). — Pages 220-221.
 Chénier (A.). — Pages 539-40.
 Chesterfield (C^{te} de). — Pages 64, 64 n. 3, 105 n. 1.
 Chichele (L'archevêque). — Pages 35, 74.
 Chiddingfold. — Pages 25, 33, 44, 49, 49 n. 1, 52, 52 n. 1.
 Cibber (Colley). — Pages 18, 48, 49.
 Cibber (Lewis). — Pages 18, 19 n. 1.
 Clarke (Le D^r). — Pages 61, 62, 73.
 Cockayne (Mr. G. E.). — Pages 2, 2 n. 2, 4 n. 2, 65 n. 1, 187 n. 2.
 Cockburn (M^{re} Cath.). — Pages 166 n. 1, 453, 453 n. 4.
 Codrington (Le Col.). — Pages 39, 60-61, 73, 73 n. 2, 186 n. 4.
 Colardeau (Ch. P.). — Pages 535, 536.
 Colburn (Th.). — Pages 24, 25 n. 1.
 Coleridge (S. T.). — Page 375.
 Collins (Anth.). — Pages 94, 94 n. 1, 100, 103.
 Collins (Wm.). — Pages 19, 21, 328 n. 1, 424, 485.
 Compton (Sir Sp.) — Pages 91 n. 1, 106, 122, 175.
 Corinna. — Pages 72, 72 n. 3, 97, 282, 282 n. 1, 288, 288 n. 1.
 Corneille (Th.). — Pages 186, 299-303, 305.
 Cotes (Digby). — Pages 61, 70, 70 n. 1.
 Cotton (Le D^r Nath.). — Pages 206, 207, 208, 212, 451 n. 5, 476.
 Cowley (A.). — Pages 272, 367, 411.
 Cowper (Wm.). — Pages 429, 495, 495 n. 2.
 Cramer (J. A.). — Pages 507, 507 n. 3, 512.
 Croft (Sir H.). — Pages 1, 1 n. 1, 6, 23, 33, 51, 52, 55, 66, 73, 75, 76, 78, 84, 103, 106, 108, 114, 116 n. 1, 132, 133, 133 n. 1, 138, 139, 139 n. 2, 144 n. 3, 145 n. 3, 146, 148, 150, 163, 163 n. 2, 168, 169, 174 n. 2, 182, 184, 196, 197, 203 n. 3, 206 n. 3, 210, 272, 342.
 Curll (E.). — Pages 72, 103 n. 1, 143, 143 n. 1, 173, 244 n. 1, 320 n. 4.
 Dalton (Th.). — Pages 19, 35, 35 n. 1, 37, 38 n. 1.
 Davies (Sir J.). — Pages 18, 21, 298, 369, 369 n. 1, 2 et 3, 446 n. 1.
 Davies (Th.). — Pages 84, 84 n. 1, 113, 186.

- Delany (M^{re}). — Pages 88, 116 n. 1, 174 n. 3, 181, 193, 209 n. 4, 426 n. 3, 476, App. G, K et O.
- Delille (L'abbé J.). — Pages 519, 544, 544 n. 1, 545, 545 n. 1, 556.
- Derjavine (G.). — Pages 571-72.
- Descartes (R.). — Pages 329, 335, 336, 338, 436, 484 n. 1.
- Despréaux. — Voir Boileau.
- Diderot (D.). — Page 535.
- Dodington (G. Bubb). — Pages 18, 18 n. 1, 64, 64 n. 2, 80, 80 n. 2, 85, 89, 89 n. 2, 102, 105, 105 n. 1, 117, 123, 131, 133, 203, 203 n. 3, 365 n. 2, 408, 408 n. 1.
- Dodsley (J.). — Pages 1, 136 n. 1.
- Dodsley (R.). — Pages 175, 175 n. 3, 176, 176 n. 2, 186 n. 4, 206, 206 n. 1, 351 n. 1, 353, 403, 499, 499 n. 1.
- Donne (G.). — Pages 103, 223-36, 469.
- Doran (D^r J.). — Pages 1 n. 1, 34 n. 2, 44 n. 1, 56, 72, 80 n. 2, 112 n. 3, 123 n. 2, 133 n. 1, 144 n. 3, 145 n. 3, 150, 299 n. 3, 302 n. 2, 342, 490 n. 1, 499 n. 4.
- Dryden (J.). — Pages 119, 229, 236-42, 243, 272, 273, 278, 315, 339, 383, 387-88, 390, 392, 397, 397 n. 2, 3 et 4, 398 n. 2, 406, 406 n. 5, 410, 411, 428 n. 2, 461, 469, 475, 475 n. 2, 575.
- Duff (Wm.). — Page 501.
- Ebert (J. A.). — Pages 47 n. 1, 150, 164 n. 1, 167 n. 2, 170, 190 n. 3 et 4, 199, 199 n. 1, 205, 205 n. 2, 369 n. 2, 370 n. 1, 427, 428 n. 1, 502, 503, 503 n. 1, 2, 3 et 4, 504, 504 n. 1, 2, 3 et 4, 505, 505 n. 1, 506, 507, 507 n. 4, 508 n. 1 et 3, 515 n. 1, 518, 518 n. 3, 524, 524 n. 1, 539 n. 3, App. N.
- Eliot (G.). — Pages 169, 209, 262, 297, 308, 317, 355, 355 n. 2, 382, 385, 435, 453.
- Ellis (J.). — Pages 6, 9 n. 2, 22 n. 2, 33 n. 1.
- Englishman (The). — Pages 45 n. 1, 47.
- Escoiquiz (Don J. de). — Pages 569-70, 570 n. 1.
- Fielding (H.). — Pages 91, 93, 97, 126, 126 n. 1, 187, 284, 295.
- Fontenelle (B. de). — Pages 378 n. 2, 379 n. 2, 380.
- Foscolo (Ugo). — Pages 559-62, 561 n. 1, 562 n. 2.
- Foster (J.). — Page 500.
- Frederick (Le prince de Galles). — Pages 121, 133, 133 n. 2, 134, 178 n. 4, 198.
- Fréron (E. C.). — Voir l'*Année Littéraire*.
- Gardenstone (Lord). — Page 156, 156 n. 2.
- Gardiner (Le D^r B.). — Pages 35, 37 n. 1, 38, 39, 41, 41 n. 1, 42, 45, 48, 49, 53, 61, 70-71, 73, 74-75, 113.
- Garrick (Dav.). — Pages 95, 122, 185, 187, 486, 534, 551 n. 1.
- Gascoigne (G.). — Page 221-22.
- Gay (J.). — Pages 72, 72 n. 4, 79 n. 3, 84, 88, 97, 368.
- Gazette Littéraire de l'Europe (La)*. — Page 523.
- Gembloux (P. de). — Pages 157 n. 2, 159, 159 n. 2, 160, 160 n. 4, 162.
- George I^{er}. — Pages 51, 53, 54, 59, 65, 111, 118, 250, 252.
- George II. — Pages 64 n. 3, 90, 91, 118, 119, 120, 134, 136 n. 1, 188, 195, 196, 200.
- George III. — Page 200.
- Gifford (Lady). — Page 67, 67 n. 1, App. A.
- Glinka (S.). — Pages 571, 654.
- Goethe (W. v.). — Pages 503 n. 4, 509, 515, 516, 517, 549, 561, 579.
- Goldsmith (Ol.). — Pages 63, 64 n. 1, 93, 116, 116 n. 2, 366 n. 5, 382, 382 n. 5, 476-77, 495, 495 n. 1.
- Granville (G.). — Voir Lansdowne.
- Gray (Th.). — Pages 141 n. 4, 197 n. 2, 368, 472 n. 1, 485, 494, 494 n. 2.

- Grimm (F. M.). — Pages 532, 532 n. 3, 535.
Guardian (The). — Pages 43, 46, 47, 47 n. 1, 48, 48 n. 1, 265, 290 n. 2, 323.
 Halifax (Lord). — Pages 40, 63.
 Hall (L'évêque J.). — Pages 222-28, 245.
 Hall (Rev. R.). — Page 500, 500 n. 3.
 Hallows (M^r M.). — Pages 174, 181, 181 n. 1, 183, 192, 204, 206 n. 4, 208, 210, 211, 211 n. 5, 620, App. Q.
 Hamann (J. G.). — Page 515.
 Hardenberg (Fr. v.). — Voir Novallis.
 Harris (Anne, née Young). — Pages 7, 7 n. 1, 25, 49, 49 n. 1, 50.
 Harris (J.). — Pages 19, 22, 25, 119.
 Harris (Rich.). — Pages 208, 210, 211.
 Harris (Rog.). — Pages 26, 78.
 Harris (Wm.). — Pages 16, 22.
 Harrison (Wm.). — Pages 17, 17 n. 1, 18, 40, 44, 44 n. 4, 66, 85.
 Hearne (Th.). — Pages 28, 35, 36, 37, 41, 51, 54, 61, 62, 99, 112.
 Herder (J.). — Pages 367, 468 n. 1, 504, 504 n. 2, 508-9, 513, 514, 514 n. 3, 516.
 Hervey (Rev. J.). — Page 493, 493 n. 2.
 Hettner (H. Th.). — Pages 263, 314 n. 7, 374 n. 2.
 Highmore (Jos.). — Page 188, 188 n. 1 et 2.
 Hill (Aaron). — Pages 83, 98, 130 n. 2, 327, 327 n. 1, 473 n. 1.
 Howard (M^r), C^{ss} de Suffolk. — Pages 122, 122 n. 2, 134, 135, 258.
 Hurd (R.). — Pages 466, 476 n. 1.
 Jacob (Giles). — Pages 1, 7, 7 n. 2, 25, 25 n. 2, 72-3.
 Johnson (D^r S.). — Pages 1, 28, 92, 118, 181, 193, 193 n. 1, 194, 194 n. 1, 201, 204, 204 n. 2, 210, 236 n. 2, 248, 248 n. 2, 259 n. 1, 310 n. 1, 315, 317 n. 2, 345, 345 n. 2, 381, 384, 384 n. 1, 406 n. 5, 411, 466, 477, 477 n. 2.
 Jones (Rev. John). — Pages 82, 168, 198, 204, 206 n. 3, 207, 207 n. 3, 210, 211, 212 n. 2, 621.
Journal Encyclopédique (Le). — Pages 522, 536.
Journal Etranger (Le). — Pages 522, 525.
 Keate (G.). — Pages 60, 200, 204, 204 n. 3, 205, 206, 206 n. 2, 210, App. P.
 Ken (L'évêque). — Pages 5, 8, 315, 315 n. 5.
 Kidgell (Rev. J.). — Pages 183, 192, 192 n. 1 et 2, 493.
 Klopstock (F. G.). — Pages 190, 190 n. 3 et 4, 194, 199, 502, 507, 507 n. 4, App. L.
 La Bruyère (J. de). — Pages 246, 263, 266, 266 n. 5, 267-69, 379, 481.
 La Harpe (Fr. C. de). — Pages 532, 533, 534, 550.
 Lamartine (A. de). — Pages 546-49, 549 n. 1.
 Langland (Wm.). — Pages 219-20.
 Lansdowne (Lord). — Pages 43-44, 45, 51, 63.
 Lavington (G.). — Pages 18, 178, 178 n. 2.
 Lee (La famille). — Pages 2, 2 n. 1, 131.
 Lee (Caroline). — Pages 132, 174, 180, 181, 181 n. 1 et 3, 185, 185 n. 1.
 Lee (Ch. H.). — Pages 132, 134, 137, 145, 146, 177, 177 n. 1.
 Lee (Lady Elizabeth). — Voir Lady El. Young.
 Lee (Elizabeth). — Voir M^{re} Temple.
 Lee (Henry), C^{ss} de Lichfield. — Pages 155, 166, 167 n. 3, 177.
 Legouvé (G.). — Pages 540, 540 n. 1, 541, 541 n. 3.
 Leopardi (G.). — Pages 563-66, 566 n. 1 et 2.
 Lessing (G.). — Pages 480, 507 n. 3, 508, 508 n. 2, 512, 513, 513 n. 2.
 Le Tourneur (P.). — Pages 150, 151, 158, 161, 319 n. 2, 522 n. 1, 527-31, 527 n. 1, 529 n. 1, 530 n. 1 et 3, 532 n. 1 et 4, 533, 533 n. 1 et 2,

- 534, 535, 535 n. 3, 536 n. 3, 537, 538, 538 n. 3 et 5, 539, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 568, 569, 569 n. 1, 570, 570 n. 1, 571, 571 n. 1, 572.
- Lichfield (Le C^{te} de). — Voir Lee (Henry).
- Lintot (Bern.). — Pages 44 n. 3, 50 n. 2, 60, 68 n. 4, 252.
- Locke (J.). — Pages 339, 339 n. 2, 453 n. 4.
- Loschi (L. A.). — Pages 554, 554 n. 2, 555 n. 1.
- Lowth (D^r Rob.). — Pages 467, 468 n. 1.
- Macaulay (Lord). — Pages 90 n. 3, 93, 111, 176 n. 3, 573.
- Macclesfield (C^{te} de). — Voir Parker (Th.).
- Mandeville (Bern.). — Pages 88, 343.
- Mallet ou Malloch (D.). — Pages 187, 425.
- Melcombe (Lord). — Voir Dodington (G. Bubb).
- Mémoires (ou Journal) de Trévoux.* — Pages 535, 554.
- Mercier (L. S.). — Pages 524, 524 n. 1, 536 n. 3.
- Metastasio (P.). — Pages 553-554, 554 n. 1.
- Milton (J.). — Pages 228, 251, 256, 271, 278 n. 1, 297, 314, 314 n. 5 et 7, 315, 316, 320 n. 2, 321, 321 n. 3, 323, 344, 377, 378, 378 n. 3, 391, 391 n. 3, 392, 393, 393 n. 3 et 6, 397, 397 n. 3, 398 n. 2, 5 et 7, 399, 399 n. 2, 400 n. 1, 401, 401 n. 2, 403, 404 n. 4, 405, 405 n. 2, 406, 410, 410 n. 1, 3 et 4, 411, 413, 414, 414 n. 3, 418, 419, 419 n. 1, 420, 420 n. 2 et 4, 421, 421 n. 1, 422, 423, 424, 475, 502, 507, 559, 614.
- Mitford (Rev. J.). — Pages 144 n. 3, 145 n. 3, 150, 197 n. 2, 277 n. 3, 299 n. 3, 307 n. 2, 242 n. 1, 395 n. 1.
- Moissy (M. de). — Page 534, 534 n. 3.
- Montagu (M^{rs} Eliz.). — Pages 19, 93, 93 n. 1, 107, 175, 181 n. 3, 201, 206 n. 2, 429, 429 n. 2, 476.
- Montagu (Lady M. Wortley). — 84-5, 98, 111, 114 n. 2, 210 n. 3, 257, 257 n. 1, 298, 305, App. F.
- Morfill (Prof. W. R.). — Pages 571, 573 n. 1.
- Newcastle (Le duc de). — Pages 69, 176, 176 n. 3, 178, 279, App. H et M.
- Nicholas (Le Warden J.). — Page 12, 12 n. 1.
- Novalis. — Pages 509-10, 517.
- Oldfield (M^r). — Pages 68, 279 n. 2, 280.
- Oliveira (V. C. de). — Pages 568, 568 n. 1 et 2, 569 n. 1.
- Onslow (A.). — Pages 124, 175, 211, 470.
- Ossory (Le C^{te} d'). — Pages 4, 4 n. 2, 34.
- Otway (Th.). — Pages 18, 21, 274, 276, 278, 286, 294 n. 1.
- Oxford (Lord). — Pages 44, 44 n. 1, 88.
- Parker (Th.). — Page 69, 69 n. 1.
- Parnell (Th.). — Pages 102, 368.
- Pascal (Bl.). — Pages 271, 315, 379, 389, 418 n. 3.
- Pelham (H.). — Page 89.
- Philipps (Er.). — Pages 27 n. 1, 28, 28 n. 2, 29 n. 3, 31, 31 n. 1, 56, 57, 79, 117 n. 2, 130 n. 3.
- Philips (J.). — Pages 18, 21, 310, 314, 317, 365 n. 2, 410.
- Pindemonte (Ipp.). — Pages 556-59.
- Pitt (Chr.). — Pages 19, 21, 80, 84.
- Pollok (Rev. R.). — Pages 493-94, 494 n. 1, 500 n. 3.
- Pope (Al.). — Pages 21, 45, 51, 55, 57, 59, 60, 72, 72 n. 4, 77, 87, 88, 89 n. 2, 92, 99, 100, 102, 104, 105, 110 n. 2, 111, 111 n. 1, 114 n. 2, 120, 126, 127, 128, 130 n. 2, 136, 136 n. 2, 140, 140 n. 3, 148, 177, 192, 228, 228 n. 1, 235, 235 n. 1 et 2, 243, 248, 255 n. 2, 259, 262, 263, 273, 280 n. 1, 335 n. 7, 341, 343, 343 n. 1, 344, 345, 345 n. 1, 346-48,

- 347 n. 2 et 3, 348 n. 1, 355, 360, 364-5, 367, 385, 388, 390, 391 n. 5, 394, 397, 397 n. 1, 398 n. 4, 406, 407, 412, 412 n. 1, 424, 428 n. 2, 445 n. 4, 461-62, 462 n. 2, 469, 473, 477, 477 n. 2, 479 n. 2, 485, 489, 491, 491 n. 2, 526 n. 1, 532, 575.
- Ramsay (Allan). — Pages 72 n. 4, 102, 462.
- Reed (Is.). — Pages 1, 138 n. 1, 291, 291 n. 1. Voir aussi *Biographia Dramatica*.
- Richardson (S.). — Pages 64 n. 1, 82, 82 n. 2, 97, 124, 140 n. 5, 143, 143 n. 2, 148, 167, 167 n. 1, 176 n. 2, 177 n. 2, 178, 179, 180, 180 n. 2, 181 n. 1, 184, 184 n. 1 et 2, 186 n. 2, 187, 187 n. 1, 188, 188 n. 4, 189 n. 3, 190, 193, 194, 195, 195 n. 1, 3 et 4, 198 n. 4, 200 n. 2, 202, 203, 205, 210 n. 3, 211, 277, 277 n. 1, 351, 352 n. 1, 425, 425 n. 1, 426, 432 n. 3, 469, 473 n. 1, 474.
- Richter (J. P.). — Pages 509, 516, 517.
- Roberti (L'abbé G.). — Pages 555, 555 n. 1, 576.
- Rowe (M^{re} Eliz.). — Pages 46, 46 n. 2, 69, 499 n. 1.
- Rowe (Nich.). — Pages 276, 317, 318, 318 n. 1, 319, 486.
- Savage (R.). — Pages 63 n. 1, 111, 111 n. 2, 114, 118, 118 n. 2.
- Schlegel (Les). — Pages 507 n. 2, 511.
- Secker (L'archevêque Th.). — Pages 94, 100, 195, 196, 197, 197 n. 2.
- Senèque, le philosophe. — Pages 61, 370-73, 371 n. 1.
- Shakespeare (Wm.). — Pages 76, 76 n. 1, 96, 100, 102, 238 n. 1, 271, 275-76, 276 n. 2, 277, 277 n. 3, 286, 286 n. 4, 287, 290, 292-93, 294, 296, 296 n. 5, 297, 306-7, 377, 471, 485, 512-13, 513 n. 1, 514, 537 n. 1, 538 n. 4, 550.
- Shenstone (Wm.). — Page 476 n. 3.
- Somers (Lord). — Pages 63, 64 n. 1.
- Southerne (Th.). — Pages 274, 281, 292, 298, 305, 306, 307.
- Spectator (The)*. — Pages 43, 47, 245 n. 1, 246, 248, 253, 265, 276-77, 285 n. 1, 408 n. 2, 464 n. 1.
- Spence (Dr Jos.). — Pages 17, 19, 19 n. 1, 27, 28 n. 1, 67, 98, 115, 116, 116 n. 1, 198, 344, 345, 357.
- Stäel-Holstein (M^{me} de). — Pages 542-43.
- Stanhope (Lord). — Voir Chesterfield (C^{te} de).
- Stanley (Sir J.). — Page 177, 177 n. 2.
- Steele (Sir R.). — Pages 29, 42, 46, 47 n. 1, 92, 100, 245, 247, 253, 403 n. 2.
- Stockdale (P.). — Pages 95, 347, 347 n. 1.
- Swift (Le Doyen J.). — Pages 66, 79 n. 3, 87, 91, 98, 107 n. 2, 134, 136 n. 1, 245, 248 n. 1, 250 n. 1, 271, 339 n. 2, 253 n. 2, 455 n. 2, 469, 473, 475, 483.
- Taylor (W.). — Pages 156, 156 n. 1, 157, 161.
- Temple (M^{re} Eliz.). — Pages 132, 137, 138, 138 n. 2 et 4, 142, 150, 152, 153, 164.
- Temple (Henry). — Pages 137, 138, 141, 141 n. 2, 145, 145 n. 3, 146, 147, 173.
- Tenison (L'archevêque). — Pages 35, 35 n. 3, 37, 39, 41, 51, 51 n. 1, 92.
- Tennyson (Lord). — Pages 497, 498, 498 n. 1.
- Texte (M. J.). — Pages 528, 539.
- Thomas (M^{re} Eliz.). — Voir Corinna.
- Thomas (Eug.). — Pages 150, 150 n. 2, 151, 153, 154 n. 5, 157 n. 1, 161, 161 n. 1, 537.
- Thomson (J.). — Pages 87, 97 n. 1, 98, 102, 112, 115, 115 n. 1, 117, 122, 125, 135 n. 2, 325, 354, 355, 365, 365 n. 2 et 3, 366-67, 366 n. 1 et 5, 373, 374 n. 2, 377, 378, 387, 392, 392 n. 4, 397, 402, 410, 411, 413, 415, 417, 423, 462, 463, 465, 486, 576.
- Tickell (Th.). — Pages 40, 42, 44 n. 4, 59, 63, 66 n. 1, 71, 115, 147, 148, 173, 276, 475.

- Tillotson (L'archevêque). — Pages 8, 34 n. 1, 38, 97 n. 1, 452 n. 1.
- Tindal (Matth.). — Pages 55, 94, 100, 103, 113, 425.
- Tonson (J.). — Pages 50 n. 2, 51, 68 n. 4, 106, 143, 250.
- Traffles (Le Warden). — Pages 10, 24.
- Trapp (Le D^r). — Pages 54, 58, 104.
- Tscharner (V. B.). — Pages 164, 164 n. 1, 165, 189, 505 n. 3, 507, 507 n. 1, App. I.
- Turner (Th.). — Pages 24-25, 36.
- Uffenbach (Z. C. v.). — Pages 27, 28.
- Uhland (L.). — Page 485 n. 5.
- Victor (Benj.). — Pages 92 n. 2, 114, 114 n. 1 et 4, 120, 120 n. 3, 121, 175 n. 3, 451 n. 4, App. R.
- Villemain (A. F.). — Pages 150, 532 n. 1.
- Virgile. — Pages 271, 271 n. 5, 417.
- Voltaire (Fr. A.). — Pages 96, 115, 116-17, 135, 135 n. 2, 171, 200, 202, 206, 533, 612, 620.
- Wake (L'archevêque). — Pages 38, 41 n. 1, 54, 70, 92.
- Walpole (Hor.). — Pages 89 n. 1, 98, 99, 187 n. 2, 197 n. 2, 257, 257 n. 1, 476.
- Walpole (Sir R.). — Pages 63, 78, 81, 87, 89, 90, 90 n. 3, 91, 92, 96, 101, 104, 111, 111 n. 3, 120, 121, 133, 136 n. 1, 250, 252.
- Warburton (L'évêque Wm.). — Pages 55, 122, 228, 343, 345, 347 n. 1 et 3, 391 n. 5, 425, 429, 432, 475, 476 n. 1.
- Warton (D^r Jos.). — Pages 13, 17, 19, 21, 59, 137, 189, 205, 246, 342 n. 1, 344, 465, 468-69, 477, App. J.
- Warton (Th.), le père. — Pages 21, 27 n. 2, 54.
- Warton (Th.), le fils. — Pages 221 n. 1, 486.
- Wesley (Ch.). — Page 499, 499 n. 3 et 4.
- Wesley (J.). — Pages 345, 498-99, 499 n. 1 et 2.
- West (R.). — Page 141, 141 n. 4.
- Wharton (Le marquis de). — Pages 7, 7 n. 2, 40, 63, 132 n. 2.
- Wharton (Le duc de). — Pages 57, 65, 66-68, 74-75, 76, 76 n. 2, 77, 77 n. 2, 78, 79, 79 n. 3, 81-83, 85, 89-90, 104, 113, 127 n. 2, 128, 128 n. 3, 130 n. 3, 149, 171, 279, 297.
- Whitehead (Wm.). — Pages 284, 284 n. 5, 493.
- Wieland (C. M.). — Pages 508, 508 n. 3, 513 n. 1.
- Williams (J.). — Pages 141, 141 n. 3 et 4, 142, 142 n. 1.
- Wills (Le D^r J.). — Pages 35, 35 n. 3, 41, 60 n. 2, 70 n. 1, 89 n. 1.
- Wither (G.) ou Withers. — Pages 248, 428, 428 n. 2.
- Wood. — Voir Anthony à Wood.
- Wordsworth (Chr.). — Pages 27 n. 1, 73.
- Wright (G.). — Pages 152, 163.
- Wykeham (L'évêque Wm. of). — Pages 3, 9, 10, 11, 14, 16.
- Young (Anne). — Voir Harris (Anne).
- Young (Rev. M^r). — Page 34.
- Young (le doyen Edw.). — Pages 3, 3 n. 1, 4-8, 9 n. 2, 22, 22 n. 1, 32-33, 33 n. 1 et 2.
- Young (M^r Edw.) du Tax-Office. — Page 40, 40 n. 2.
- Young (Lady Eliz.). — Pages 2, 130, 130 n. 3, 131, 133, 138, 139, 144, 145, 148, 149, 163, 163 n. 2, 166, 166 n. 1, 169, 171, 208.
- Young (Frederick). — Pages 133, 133 n. 1, 168, 177, 181-83, 182 n. 4, 183 n. 1, 2 et 3, 184, 184 n. 1, 207, 208, 208 n. 3, 209, 211, 212, 212 n. 1, 2 et 4, 458.
- Young (John). — Pages 2, 3.
- Young (Judith). — Pages 33, 52, 52 n. 1.
- Zumbini (Le Prof. B.). — Pages 545, 555 n. 2, 563, 563 n. 4, 564, 565 n. 1.

ERRATA

- Pages 44, ligne 14 : lire Harrison
- 50, ligne 13 : lire Grey au lieu de Gray
 - 63, ligne 25 : lire Robert Walpole au lieu de Sir Robert Walpole
 - 79, ligne 13 : lire Grey au lieu de Gray
 - 79, note 1, ligne 1 : lire étant pour était
 - 79, note 3, ligne 3 : lire citée pour cité
 - 119, note 1, ligne 2 : lire la pour le
 - 166, ligne 27 : lire J. A. Ebert pour J.-A. Ebert
 - 167, note 2, ligne 2 : lire V. B. Tschärner pour V. B. von
 - 170, ligne 2 : lire accusant pour en accusant
 - 176, notes, ligne 3 : lire R. Dodsley pour J. Dodsley
 - 187, n. 2, ligne 7 : lire sub verbo
 - 189, ligne 23 : lire V. B. Tschärner pour V.-B. Tschärner
 - 206, n. 5, ligne 1 : lire Cowper pour Cooper
 - 256, n. 2 : lire entrance pour exrance
 - 263, ligne 22 : lire violettes ? »
 - 264, n. 7, ligne 1 : lire excrecence pour excrecence
 - 267, ligne 32 : lire « Narcissus
 - 274, en-tête, ligne 5 : lire Th. Corneille
 - 307, n. 1 : lire Dramatica pour dramatica
 - 337 : lire notes 1 et 2 pour 4 et 1 [numérotage des notes].
 - 342, n. 1, ligne 3 : lire vie pour Vie
 - 406, n. 5, ligne 7 : lire first pour rst
 - 487, n. 1, ligne 1 : lire la Pro Archia pour le Pro Archia
 - 507, n. 1, ligne 4 : lire « Contemplation
 - 533, ligne 27 : lire Grey au lieu de Gray
 - 534, ligne 8 : lire Grey au lieu de Gray
 - 542, ligne 7 : lire Grey au lieu de Gray
 - 549, ligne 22 : lire oblige pour obligent
 - 579, ligne 23 : lire Sturm = und
 - 597, ligne 16 : lire prof^{sed} pour prof^{seo}
 - 629, ligne 4 : lire 1693 pour 1893
 - 629, ligne 39 : lire Jos. Butler pour Jos. Butter
 - 653, n° 4, ligne 6 : lire Le Tourneur au lieu de La Fourrière

IMP. OBERTHUR, RENNES (303-01)

